NEOPHILOLOGICA

34

UNIWERSYTET ŚLĄSKI
WYDAWNICTWO

Neophilologica
34

NEOPHILOLOGICA

volume 34

Verbes supports et autres études / Support Verbs and other studies

sous la rédaction de / edited by
Wiesław Banyś, Gaston Gross et Beata Śmigielska

Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego / University of Silesia Press
Katowice 2022

Président d'honneur / Honorary President : **Gaston Gross** (Université Paris 13, France)
Rédacteur en chef / Editor-in-Chief : **Wiesław Banyś** (Université de Silésie, Pologne)
Rédacteur en chef adjoint / Deputy Editor-in-Chief : **Beata Śmigielska** (Université de Silésie, Pologne)

COMITÉ SCIENTIFIQUE / EDITORIAL BOARD

Denis Apothéloz	Université Nancy 2, France
Laura Calabrese	Université Libre de Bruxelles, Belgique
Jean-Pierre Desclés	Université Paris-Sorbonne, France
Gaston Gross	Université Paris 13, France
Francis Grossmann	Université Grenoble Alpes, France
Zlatka Guentchéva	CNRS, Paris, France
Anna Krzyżanowska	Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin, Pologne
Katarzyna Kwapisz-Osadnik	Université de Silésie à Katowice, Pologne
Fabrice Marsac	Université de Strasbourg, France
Salah Mejri	Université Paris 13, France
Igor Mel'čuk	Université de Montréal, Canada
Teresa Muryn	Université Pédagogique, Cracovie, Pologne
Małgorzata Nowakowska	Université Pédagogique, Cracovie, Pologne
Michele Prandi	Université de Bologne, Italie
Monika Sułkowska	Université de Silésie à Katowice, Pologne
Dan Van Raemdonck	Université Libre de Bruxelles, Belgique
Joanna Wilk-Racięska	Université de Silésie à Katowice, Pologne

CORRECTION LINGUISTIQUE / LANGUAGE EDITORS
Paweł Kamiński (français), Ryszard Wylecioł (italien), Agnieszka Gwiazdowska (espagnol), Sylwia Klos (portugais), Tomasz Kalaga (anglais)

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION / EDITORIAL SECRETARY
Anna Czekaj anna.czekaj@us.edu.pl

Institut de la Philologie Romane
Université de Silésie à Katowice
ul. Grota-Roweckiego 5
PL — 41-205 Sosnowiec

Accessible sous forme éléctronique open access / Available in open access electronic form :

www.journals.us.edu.pl/index.php/NEO/

Central and Eastern European Online Library
www.ceeol.com

Śląska Biblioteka Cyfrowa
www.sbc.org.pl

TABLE DES MATIÈRES

Wiesław Banyś : Présentation

Gaston Gross : Pour un recensement systématique des verbes supports

Igor Mel'čuk : Support (= Light) Verbs

Jean-Claude Anscombre : *Pluralia Tantum* et verbes-supports

Wiesław Banyś : Inférences textuelles et constructions à verbes supports

Peter Blumenthal : Verbes supports : perspective diachronique

Letizia D'Andrea : Las construcciones con verbo soporte en español y en italiano : asimetrías léxicas y morfosintácticas

Marco Fasciolo : Le paradoxe des verbes supports

Aude Grezka : Étude des prédicats nominaux dans le lexique de la perception visuelle

Grażyna Vetulani : L'apport du *Vsup* au tour prédicatif verbo-nominal en polonais

Alicja Hajok, Katarzyna Gabrysiak : Les verbes supports et autres actualisateurs du prédicat nominal <comparaison> dans un texte scientifique

Izabela Pozierak-Trybisz : Analyse contrastive français-polonais des verbes supports de la classe d'objet <attaques>

Edyta Bocian : Demetaforizzare nel processo traduttivo : alcuni problemi linguistici scelti

Barbara Hlibowicka-Węglarz, Dominik Gakan, Natalia Klidzio : Origens de variação diatópica do português brasileiro

Petro Matskiv, Tetiana Botvyn : The Semantic Scope of the Lexeme *Fear* in the Biblical Text

Oksana Mykytyuk : Biblical and Anthropocentric Phraseologisms in Dmytro Dontsov's Works : A Cognitive Aspect

Joanna Ozimska : Mai dire basta alla pasta. Il discorso delle diete dimagranti nel periodico italiano per uomini "For Men Magazine" (2013—2022)

Aleksandra Paliczuk : Il modo congiuntivo : il caso della lingua polacca e italian

Magdalena Perz : Les items à facettes — le cas du nom *journal*

Monika Prysok : Come tradurre la metafora? Analisi cognitiva delle espressioni metaforiche nell'originale e nelle traduzioni di "Brave New World" di Aldous Huxley

Beata Śmigielska : Il ne faut pas se laisser tromper par la langue : entre syntaxe et sémantique

CONTENTS

Wiesław Banyś: Presentation

Gaston Gross: For a Systematic Inventory of Support Verbs

Igor Mel'čuk: Support (= Light) Verbs

Jean-Claude Anscombre: *Pluralia Tantum* and Support Verbs

Wiesław Banyś: Textual Inferences and Support Verb Constructions

Peter Blumenthal: Light Verbs — A Diachronical Perspective

Letizia D'Andrea: Light verb constructions in Spanish and in Italian: lexical and morphosyntactic asymmetries

Marco Fasciolo: The Paradox of Light Verbs

Aude Grezka: Study of Nominal Predicates in the Lexicon of Visual Perception

Grażyna Vetulani: On the Contribution of the Support Verb in Verb-Noun Constructions in Polish

Alicja Hajok, Katarzyna Gabrysiak: Support Verbs and Other Realizers of the Nominal Predicate <comparison> in Scientific Texts

Izabela Pozierak-Trybisz: A Contrastive French-Polish Analysis of Support Verbs in the <attack> Class

Edyta Bocian: Demetaphorization in the translation process: some linguistic problems

Barbara Hlibowicka-Węglarz, Dominik Gakan, Natalia Klidzio: The origins of diatopic variation of Brazilian Portuguese

Petro Matskiv, Tetiana Botvyn: The Semantic Scope of the Lexeme *Fear* in the Biblical Text

Oksana Mykytyuk: Biblical and Anthropocentric Phraseologisms in Dmytro Dontsov's Works: A Cognitive Aspect

Joanna Ozimska: Never say *basta* to a plate of *pasta*. The discourse of slimming diets in the Italian magazine "For Men" (2013—2022)

Aleksandra Paliczuk: The subjunctive mood: the case of Polish and Italian

Magdalena Perz: Faceted Words — Analysis of the French Noun *journal*

Monika Prysok: How to translate metaphors? A cognitive analysis of some metaphoric expressions based on the original and translations of "Brave New World" by Aldous Huxley

Beata Śmigielska: Don't Be Fooled by the Language: Between Syntax and Semantics

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—6
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.01

Présentation

La plupart des articles de ce numéro de *Neophilologica* sont consacrés aux verbes supports. C'était l'idée de Gaston Gross, président honoraire de la revue, de faire, dans le numéro en cours, état de la situation théorique, descriptive et applicative des verbes supports. Gaston Gross, éminent linguiste, est aussi une figure dominante des études sur les verbes supports. De nombreuses observations et concepts que nous considérons comme acquis dans ce domaine remontent à ses travaux fondamentaux.

Malheureusement, il n'a pas vécu pour le voir publié… Gaston Gross est décédé le jeudi 13 octobre 2022. Le décès de notre grand savant et ami nous a profondément attristés. Nous garderons toujours un souvenir ému de sa présence et de son héritage, reconnaissants pour le temps que nous avons eu le privilège de passer avec lui et pour sa contribution à la communauté linguistique. Nous avons aussi décidé de dédier le prochain numéro de *Neophilologica* en hommage à ce remarquable savant.

Les constructions à verbes supports sont un type particulier des expressions polylexicales qui constituent, comme le disent certains, *the pain in the neck* du traitement automatique de la langue naturelle.

Construites à base de différents types de structures syntaxiques et différents types de relations lexicales entre les éléments de ces constructions, elles représentent une grande variété. Cependant, ce qui leur est propre, c'est leur position intermédiaire entre, d'une part, une création (presque totalement) libre et transparente de nouvelles constructions à partir des éléments de la langue avec un sens composé suivant les règles grammaticales et, d'autre part, un figement complet des créations linguistiques, opaques, avec un sens qui n'est pas à dériver de leurs éléments. Depuis quelques décennies, on remarque cependant que ce qui était considéré comme un élément plutôt marginal de la communication linguistique est de beaucoup plus grandes dimensions avec une quarantaine de termes pour le désigner.

L'existence des expressions polylexicales nous fait en même temps reposer et remodeler la question de la distinction entre une création linguistique libre vs une création linguistique figée, allant plutôt dans le sens d'une création +/– libre // +/– figée, formant davantage un *continuum* qu'une rupture vrai/faux, acceptable/non-acceptable, etc., la position et l'importance des collocations des expressions et, généralement, leur statut plus ou moins phraséologique.

La littérature sur les verbes supports, ou *light verbs* dans la terminologie anglo-saxonne, est d'une richesse extraordinaire. Nous n'avons ni le temps ni la place pour présenter même dans une version abrégée tous les éléments pertinents qu'il faudrait soulever quand on parle des verbes supports, et l'on peut seulement partager l'étonnement de G. Gross (ce numéro, p. 1) « qu'il a fallu attendre le vingtième siècle pour la mise au point de la notion ».

Les descriptions systématiques des constructions à verbes supports restent encore à faire et il ne nous reste que nous joindre et le soutenir fortement à l'appel de G. Gross (ce numéro, p. 20) et de travailler ensemble pour « qu'un tel projet puisse voir le jour de sorte que nous ayons pour les prédicats nominaux le même outil que celui qui décrit l'ensemble des verbes depuis un siècle ».

Ces descriptions sont importantes non seulement du point de vue de leurs valeurs descriptives dans les grammaires et les dictionnaires, mais aussi du point de vue de leur contribution possible à rendre plus efficaces et plus performants une identification et un paraphrasage automatiques de ce type de constructions en linguistique computationnelle.

Le numéro commence par le texte de Gaston Gross : *Pour un recensement systématique des verbes supports.*

L'auteur rappelle que les premiers travaux dans le cadre du LADL sont partis de listes de prédicats nominaux établies par Maurice Gross. Ses collaborateurs ont étudié l'application de tel ou tel verbe support, p. ex. *faire*, *prendre*, *donner*, *recevoir*, etc. aux prédicats nominaux contenus dans ces listes. Tous ces travaux admettaient, par défaut, que la liste des verbes supports est réduite pour chacun des noms prédicats et pour l'ensemble. G. Gross insiste dans son article que, de même qu'au siècle dernier on a dressé un inventaire systématique de la conjugaison verbale, le moment est venu de dresser un inventaire systématique des moyens de « conjugaison » pour les prédicats nominaux et élaborer un « Bescherelle des prédicats nominaux », à cette fin, G. Gross a présenté un schéma descriptif possible d'un tel recensement systématique des verbes supports.

Igor Mel'čuk, dans son article intitulé *Support (=Light) Verbs*, propose une caractérisation rigoureuse des verbes supports qui est effectuée dans le cadre de son système « sens-texte ». Une telle approche donne à la caractérisation proposée un pouvoir descriptif et explicatif cohérent et puissant pour représenter non seulement

les verbes supports, mais aussi d'autres catégories des verbes. En même temps, la description des verbes supports est placée dans le domaine de la phraséologie, les phrases de la forme V(support)→N étant des collocations typiques et puisque les collocations doivent être décrites dans le lexique, ce que l'auteur présente dans le cadre de son modèle descriptif dans le texte, les verbes supports deviennent un objet important de la lexicologie et de la lexicographie. De ce point de vue, la description présentée dans l'article est une contribution importante à la syntaxe générale, à la phraséologie générale, à la lexicologie et à la lexicographie générales.

Jean-Claude Anscombre, dans son article *Pluralia Tantum et verbes supports*, pose la question du statut éventuel comme verbes supports des verbes qui, semble-t-il, sont impliqués de manière privilégiée et au nombre limité par ces noms pluriels. Leur rôle dans un éventuel processus d'idiomatisation est aussi étudié.

Wiesław Banyś, dans le texte *Inférences textuelles et constructions à verbes supports*, se concentre sur l'une des parties importantes des inférences textuelles, partie inhérente nécessaire des systèmes automatiques s'ils sont à être considérés comme comprenant le langage humain, à savoir les relations entre une catégorie particulière d'inférences textuelles constituée d'implicatifs phrastiques au sens de Karttunen et les verbes supports. Une esquisse de la description de certains types de constructions de verbes supports du point de vue de leur pouvoir implicatif a été aussi présentée. Elle est le début d'une mise en œuvre systématique de la combinatoire des valeurs de vérité, « signatures implicatives », des prédicats, qu'ils soient verbaux, dont les verbes supports, adjectivaux ou nominaux.

Peter Blumenthal, dans l'article *Verbes supports : perspective diachronique*, présente l'ébauche d'une extension de la théorie standard des verbes supports exposée par G. Gross et tente de montrer l'intérêt de quelques aspects peu étudiés du modèle. Cette extension est prévue en particulier pour une partie du lexique abstrait (les « noms coquilles » tels que *opinion*, *information*, *phrase*, *idée*, *histoire*, *information*, etc.). L'étude se concentre sur les combinaisons entre ces substantifs et les verbes *être* et *avoir*. L'analyse suggère que la combinatoire actuelle des mots reflète souvent une catégorisation du monde correspondant à l'imaginaire des temps passés.

Letizia D'Andrea, dans le texte *Las construcciones con verbo soporte en español y en italiano: asimetrías léxicas y morfosintácticas*, étudie des contrastes sémantiques et morphosyntaxiques entre l'espagnol et l'italien, et vise à montrer certaines des asymétries entre les constructions à verbes supports en espagnol péninsulaire et leurs formes équivalentes en italien. La finalité de la recherche est de mettre en évidence certains des contrastes systématiques qui affectent des classes sémantiques spécifiques.

Marco Fasciolo, dans l'article *Le paradoxe des verbes supports*, rappelle que les verbes supports sont généralement considérés comme une catégorie distincte de

verbes pour des raisons sémantiques : ils sont opposés aux verbes prédicatifs, parce qu'ils n'ont pas, de ce point de vue, de structure argumentale. L'auteur soutient que les verbes supports devraient être analysés aussi sur des bases syntaxiques. Vus de cette perspective, les verbes supports présentent la propriété de base de tous les verbes qui consiste à construire un syntagme verbal, et la différence entre les verbes supports et les verbes prédicatifs ne peut être établie qu'après avoir relevé ce qui est commun à tous les verbes, c'est pourquoi l'auteur propose que l'on étudie les verbes supports en prenant en considération non pas tellement la prédication, mais la constitution de la phrase.

Aude Grezka, dans l'article *Étude des prédicats nominaux dans le lexique de la perception visuelle*, analyse les combinatoires des verbes supports et des substantifs associés aux verbes prototypiques de la perception visuelle, *voir* et *regarder*, et vise à refaire la manière d'approcher la polysémie, puisque, de ce point de vue, chaque actualisation du prédicat nominal est réalisée par un verbe support spécifique et une détermination particulière du nom et le verbe support entraîne dans les cas analysés l'interprétation convenable du prédicat nominal.

Grażyna Vetulani, dans le texte *L'apport du Vsup au tour prédicatif verbo-nominal en polonais*, se concentre sur le rôle du verbe support dans les constructions verbe-nom en polonais en indiquant que, à part les informations apportées sur l'aspect et le registre de la construction, les verbes supports sont un élément unificateur pour les classes des noms prédicatifs en les distinguant ainsi d'autres classes des noms prédicatifs et désambiguïsant, dans les cas polysémiques, le prédicat nominal.

Alicja Hajok et Katarzyna Gabrysiak, dans leur texte *Les verbes supports et autres actualisateurs du prédicat nominal <comparaison> dans un texte scientifique*, montrent que les constructions à verbe support devraient être analysées dans le cadre des structures lexico-syntaxiques propres à un discours donné. Les analyses présentées illustrant cette relation concernent les verbes supports et d'autres actualisateurs du prédicat nominal <comparaison> dans des textes scientifiques.

Izabela Pozierak-Trybisz, dans l'article *Analyse contrastive français-polonais des verbes supports de la classe d'objet <attaques>*, étudie les verbes supports français de la classe d'objets <attaque> et leurs équivalents polonais. L'autrice souligne un certain nombre de différences entre les deux langues, dont le nombre moins grand de verbes supports de la classe en question en polonais par rapport au français. Pour trouver les équivalents polonais des verbes supports de la classe analysée et saisir les différences de sens entre p. ex. *faire/effectuer/mener une attaque*, l'autrice effectue une analyse sémantique des verbes supports dans les deux langues ayant recours à la grammaire à base sémantique de S. Karolak.

Les autres articles ne sont pas liés à la description des verbes supports et présentent des discussions de différentes questions linguistiques.

Ainsi, Edyta Bocian, dans son article *Demetaforizzare nel processo traduttivo: alcuni problemi linguistici scelti*, discute la question de la démétaphorisation dans le processus de traduction dans le contexte de la littérature italienne contemporaine du point de vue des ajustements focaux de R. Langacker, en particulier de la sélection et de l'alignement figure-fond, en soulignant en même temps les problèmes d'intraduisibilité de certaines constructions.

Barbara Hlibowicka-Węglarz, Dominik Gakan et Natalia Klidzio consacrent leur texte, *Origens de variação diatópica do português brasileiro*, à la diversité régionale du portugais brésilien. Les auteurs définissent la variation diatopique et décrivent l'influence d'autres langues, dont le portugais européen, les langues indigènes sud-américaines, les langues africaines, la langue arabe, ainsi que le néerlandais, le français, l'italien, l'allemand et l'espagnol, sur le portugais brésilien, tant au niveau phonétique qu'au niveau lexical.

Petro Vasylovych Matskiv et Tetyana Mikhailovna Botvyn, dans leur article *The semantic scope of the lexeme "fear" in the biblical text*, discutent les particularités du fonctionnement du lexème *peur* (*strakh*) dans le texte des Écritures dans la sphère sacrum-profanum. Ils remarquent que la langue source distingue clairement les concepts de crainte naturelle et de crainte surnaturelle, représentées par les lexèmes distincts, alors que dans la langue ukrainienne, ils sont exprimés à l'aide de plusieurs lexèmes distincts *страх* (crainte), *богобійний* (crainte de Dieu), *побожний* (pieux), *боятися* (craindre), *шанувати* (honorer), qui ne correspondent pas exactement à la source primaire.

Oksana Mykytyuk, dans le texte *Biblical and Anthropocentric Phraseologisms in Dmytro Dontsov's Works: A Cognitive Aspect*, présente le « discours phraséologique » de Dontsov dans le cadre de la linguistique cognitive. L'autrice analyse un certain nombre de phraséologismes de Dontsov qu'elle considère comme des images linguomentales du monde, qui sont potentiellement acceptables pour une utilisation plus large, et propose un schéma illustrant les étapes cognitives de la génération d'un phraséologisme.

Joanna Izabela Ozimska, dans son article *Mai dire basta alla pasta. Il discorso delle diete dimagranti nel periodico italiano per uomini "For Men Magazine" (2013—2022)*, utilise les outils théoriques de la rhétorique et de l'analyse du discours afin de relever les stratégies discursives derrière les présentations des régimes amincissants dans le magazine masculin italien « For Men ». L'autrice a relevé de nombreuses techniques de persuasion basées sur la construction de la crédibilité des thèses présentées et de nombreuses références à des *topoï* populaires qui ont pour but d'augmenter la compétitivité de la présentation des régimes nutritionnels analysés.

Aleksandra Paliczuk consacre son article *Il modo congiuntivo: il caso della lingua polacca e italiana* à la comparaison du mode subjonctif en italien et de

certains phénomènes en polonais qui ne sont pas formellement décrits, mais pourtant ressemblent aux fonctions remplies par le subjonctif italien.

Magdalena Ewelina Perz traite, dans son article *Les items à facettes — le cas du nom « journal »*, du sens du substantif francais *journal* et de la diversité de ses effets interprétatifs analysant, sur cet exemple, l'utilité de la notion de facettes lexicales et de la métonymie dense lors de l'analyse de la complexité sémantique des mots.

Monika Joanna Prysok, dans le texte *Come tradurre la metafora? Analisi cognitiva delle espressioni metaforiche nell'originale e nelle traduzioni di "Brave New World" di Aldous Huxley*, sur la base de l'analyse des exemples choisis d'expressions métaphoriques contenus dans le roman d'Aldous Huxley *A Brave New World* en anglais et de leurs traductions en italien et en polonais, essaie de trouver la réponse à la question en quoi les métaphores changent-elles dans le processus de traduction cherchant des similitudes et des différences dans les traductions analysées.

Le dernier article de ce numéro de *Neophilologica* est celui de Beata Śmigielska, *Il ne faut pas se laisser tromper par la langue : entre syntaxe et sémantique*, où l'autrice repose la question de savoir, toujours sans réponse univoque dans beaucoup de cas, comment distinguer les positions d'arguments des éléments adjoints dans le cadre de la grammaire à base sémantique de S. Karolak. L'autrice souligne que, pour pouvoir répondre à cette question, il est nécessaire de définir clairement la théorie dans laquelle on effectue ce type d'analyse et l'on pose ce type de questions, puisque, suivant la perspective adoptée, les résultats de l'analyse peuvent être différents. Sur l'exemple des prédicats sélectionnés, l'autrice propose les outils de description des prédicats, tels que la décomposition sémantique des prédicats, complétée par des tests de contradiction et des paraphrases, qui permettent de répondre à cette question dans le cadre de la grammaire à base sémantique de S. Karolak.

Wiesław Banyś

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—21
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.02

Gaston Gross
Université Paris 13
France
https://orcid.org/0000-0003-2786-4178

Pour un recensement systématique des verbes supports

For a Systematic Inventory of Support Verbs

Abstract

Like all the major fields of research, the theoretical positions on support verbs have changed as descriptions of them have accumulated. It is surprising that it was not until the twentieth century that the notion was established. Thus, to take a beer and to take a slap have been analyzed in the same way in the grammatical tradition. I have described elsewhere how the notion of support verbs was elaborated and gradually developed (G. Gross, 1993, 2004). The first works in the framework of the LADL started from lists of nominal predicates established by Maurice Gross. His first collaborators applied to these lists, each one on his own, this or that support verb, the number of which seemed to be quite small at the time. Thus, J. Giry studied the support *faire*; L. Danlos studied sentences with the support *être* Prép. From the very beginning, it was realized that the conjugation of nominal predicates was more diverse than that of verbs: a single verb has only one set of forms. R. Vivès studied the nominal predicates that take the three supports *avoir-prendre-perdre*. I myself have described the support verbs *donner* and *recevoir* by highlighting an active and passive conjugation thanks to the support *recevoir*. But all these works implied, by default, that the list of support verbs was reduced for each of the predicate nouns and for the whole. But, just as in the last century a systematic inventory of verbal conjugation was made, the time has come to make a systematic inventory of the means of conjugation for nominal predicates. This is what the present article is devoted to.

Keywords

Support verbs, conjugation of nominal predicates, actualization, morphological transformations, systematic inventory

Introduction

Comme tous les grands domaines de recherches, les verbes supports ont vu les positions théoriques changer au fur et à mesure de l'accumulation des descriptions à leur sujet. On peut s'étonner tout d'abord qu'il a fallu attendre le XXe siècle pour la mise au point de la notion. Ainsi *prendre une bière* et *prendre une gifle* ont été analysés de façon identique dans la tradition grammaticale. J'ai décrit ailleurs comment la notion de verbes supports a été mise au point et s'est développée progressivement (G. Gross, 1993, 2004). Les premiers travaux dans le cadre du LADL sont partis de listes de prédicats nominaux établies par Maurice Gross. Ses premiers collaborateurs ont appliqué à ces listes, chacun de son côté, tel ou tel verbe support, dont le nombre semblait alors assez réduit. Ainsi, J. Giry a étudié le support *faire* ; L. Danlos les phrases à verbe support *être Prép*. Dès les premiers travaux, on s'est rendu compte que la conjugaison des prédicats nominaux était plus diverse que celle des verbes : un même verbe n'a qu'un seul ensemble de formes. R. Vivès a étudié les prédicats nominaux qui prennent les trois supports *avoir-prendre-perdre*. J'ai moi-même décrit les verbes supports *donner* et *recevoir* en mettant en évidence une conjugaison active et passive grâce au support *recevoir*. Mais tous ces travaux laissaient entendre, par défaut, que la liste des verbes supports était réduite pour chacun des prédicats nominaux et pour leur ensemble. Mais, de même qu'au siècle dernier, on a fait un recensement systématique de la conjugaison verbale ; l'heure est venue d'effectuer pour les prédicats nominaux un recensement systématique des moyens de conjugaison. C'est à quoi est consacré le présent article.

1. Actualisation des prédicats nominaux

Rappelons tout d'abord que les noms ne sont pas identiques du point de vue de leur fonctionnement syntaxique. On les a identifiés dans la tradition grammaticale scolaire à leur seul rôle d'arguments. Ce n'est qu'au XXe siècle que l'on a mis en évidence les emplois prédicatifs que certains d'entre eux représentent. De ce fait, ces substantifs ont une « conjugaison » qui est prise en charge par des verbes que l'on appelle verbes *supports* (supports d'actualisation). Je vais comparer ici l'actualisation de ces deux types de prédicats :

a) L'actualisation des prédicats nominaux comprend, comme celle des verbes, des informations temporelles et des informations aspectuelles.

b) L'actualisation des prédicats nominaux n'est pas morphologique (désinences temporelles) mais lexicale (les verbes supports). On sait qu'à l'origine, il y avait une conjugaison lexicale, même pour les verbes (cf. les désinences de l'imparfait et du futur correspondent à certaines formes du verbe *avoir*).
c) Les prédicats nominaux, comme tous les noms, ont des déterminants. Ces derniers sont contraints à la fois par la nature sémantique du prédicat nominal et par le verbe support lui-même.
d) La conjugaison des prédicats nominaux est dépendante de la nature sémantique des prédicats nominaux, ce qui n'est pas le cas des verbes. Ces supports sont fonction, dans une première approximation, de grandes classes, comme les actions (*faire*), les états (*avoir*) et les événements (*avoir lieu*).
e) Ces grandes classes sémantiques sont subdivisées elles-mêmes en classes plus fines qui ont chacune un support spécifique. C'est l'objet central de cet article.
f) On observe souvent des variantes plus ou moins stylistiques qui correspondent à des niveaux de langue différents : *donner*, *flanquer*, *filer*, *foutre une gifle*.
g) Il existe des verbes supports spécifiques pour la traduction de l'aspect : *faire un geste*, *esquisser un geste*.
h) L'aspect est souvent traduit par des adjectifs qui correspondent aux adverbes des constructions verbales : *voyager fréquemment* ; *faire de fréquents voyages*.
i) Il existe un assez grand nombre de supports de nature métaphorique. On peut évidemment les classer parmi les supports appropriés :
   a) actions : *coller une gifle*, *négocier un virage*, *jeter un cri*, *lancer un regard* ;
   b) états : *nourrir un sentiment*, *porter une responsabilité*, *afficher une santé éblouissante* ;
   c) événements : *pleuvoir* (sanctions), *planer* (doute), *gronder* (révolte), *crépiter* (coups de feu).

2. Différences syntaxiques entre un verbe support et un verbe prédicatif

Voyons d'abord en quoi un verbe support diffère d'un verbe prédicatif ordinaire. Soit :

Paul a donné un gifle à Jean
Paul a donné un bonbon à Jean

Dans l'analyse classique, on affirme que, dans les deux phrases, le verbe *donner* a trois arguments : un sujet (*Paul*), un complément direct (respectivement *bonbon* et *gifle*) et un complément indirect second introduit par la préposition *à* (*à Jean*). Mais c'est passer sous silence de grandes différences :

— le complément direct *bonbon* est un substantif **concret** tandis que *gifle* est **abstrait** ;
— le déterminant est à peu près **libre** avec le substantif *bonbon* tandis qu'il existe de fortes **contraintes** sur le déterminant de *gifle*. Les quantifieurs y sont possibles *Paul a donné (deux*, *trois*, *plusieurs) gifles à Jean* mais non le défini **Paul lui a donné la gifle* ni certains possessifs **Paul lui a donné (ma*, *ta*, *notre) gifle* ;
— la **pronominalisation** de *bonbon* : *Ce bonbon Paul l'a donné à Jean* est naturelle ce qui n'est pas le cas avec *gifle* : *?Cette gifle, Paul la lui a donnée* ;
— **l'interrogation** en *que* est naturelle quand elle porte sur le complément concret mais non sur l'abstrait : *Qu'est-ce que Paul lui a donné ? Un bonbon/*une gifle* ;
— le verbe *donner* peut être **nominalisé** dans la première phrase, c'est-à-dire quand il est prédicatif mais non dans la seconde : *Paul lui a fait don d'un bonbon* ; **Paul lui a fait don d'une gifle* ;
— le **complément** en *à N* semble dépendre du **substantif** *gifle* dans la seconde phrase mais non de *cahier* dans la première : *La gifle de Paul à Jean* ; **Le bonbon de Paul à Jean* ;
— le substantif *gifle* est **associé** au verbe *gifler* de sorte qu'en gros *donner une gifle* est synonyme de *gifler*. On dira que le prédicat, *i. e.* le mot qui sélectionne les arguments, n'est pas le verbe *donner* mais le substantif *gifle* ;
— la seconde phrase n'est donc pas une phrase à trois arguments mais à deux seulement ;
— avec le schéma suivant : *gifle (Paul Jean)*, le verbe *donner* n'est pas un prédicat mais un verbe qui « conjugue » le prédicat nominal *gifle*. On appelle ce type de verbes des *verbes supports*.

3. Statut théorique des verbes supports

Les verbes supports peuvent être définis théoriquement de la façon suivante :

a) Leur propriété essentielle est d'**actualiser** les prédicats nominaux. Dans une phrase comme *Paul a fait un voyage à Rome*, ce n'est pas le verbe *faire* qui sélectionne les arguments mais le substantif *voyage*, qui est le prédicat de la phrase. Le verbe *faire* conjugue donc ce substantif prédicatif, *i. e.* l'inscrit dans le temps.

b) Il découle de là que le verbe support **peut être effacé** dans une phrase, sans que celle-ci perde son statut de phrase. L'actualisation seule sera absente. Cet effacement se fait par l'intermédiaire d'une phrase relative :

Paul a fait un voyage à Rome
Le voyage que Paul a fait à Rome
Le voyage de Paul à Rome

On notera que l'effacement de l'actualisation s'observe aussi avec les prédicats verbaux ; on a alors une réduction infinitive : *J'ai entendu descendre Paul*, où le verbe de la complétive ne porte pas de marques d'actualisation mais hérite de celle du verbe de la principale *J'ai entendu*.

c) Les **transformations morphologiques** (nominalisation, adjectivation, « verbalisation ») sont le fait des prédicats. Les verbes supports ne peuvent faire l'objet d'un changement de catégorie. Les supports *être*, *faire*, *avoir* n'ont jamais de forme nominale :

Luc a donné une pierre précieuse à Léa
Luc a fait don d'une pierre précieuse à Léa
Le don d'une pierre précieuse est un geste symbolique

Luc a donné un conseil à Paul
?Luc a fait don d'un conseil à Paul
**Le don d'un conseil n'est que de l'hypocrisie*

d) On a pensé pendant longtemps que les verbes supports avaient pour fonction d'être des agents de **nominalisation** (cf. Giry, 1978). Ainsi, le support *faire* permet au verbe *voyager* de prendre la forme nominale *voyage* :

Paul a voyagé
Paul a fait un voyage

Cette fonction de nominalisation des verbes supports n'est pourtant pas une propriété définitionnelle, car il existe à peu près deux fois plus de prédicats nominaux « autonomes » (c'est-à-dire sans lien avec un verbe) qu'il y en a de déverbaux :

Paul a fait un tour en Italie
Paul a fait une sottise

e) Comme les verbes supports actualisent les prédicats nominaux, ils prennent en outre en charge **les informations aspectuelles** qui peuvent les caractériser :

Inchoatif :
Paul fait une tournée de conférences
Paul entame une tournée de conférences

Itératif :
Paul a fait une bêtise
Paul multiplie les bêtises

4. Recensement des classes de verbes supports avec le substantif prédicatif <coup>

Nous allons étudier, dans ce qui suit, les différents verbes supports qui s'appliquent aux prédicats de <coups>. Mais, comme ce substantif est particulièrement polysémique, nous allons d'abord faire une recensement rapide des différents de ses emplois.

4.1. Noms composés

Le substantif <coup> entre dans un nombre impressionnant de constructions avec des emplois divers. Il permet de constituer un grand nombre de mots composés qui relèvent de différents domaines. Voici une liste qui n'est pas exhaustive.

Coup de + N(armes)
coup de canon
coup de feu
coup de fusil
coup d'épée dans l'eau
coup d'épée

Coup de + N(parties du corps)
coup d'aile
coup de bec

coup de corne
coup de coude
coup de griffe
coup de gueule
coup de langue
coup de main (militaire)
coup de patte
coup de pied au cul
coup de pied au derrière
coup de pied
coup de poing
coup de pouce
coup de tête
coup d'épaule
coup d'œil

N.B. Ces emplois ne sont évidemment pas équivalents. Ils nécessitent une description individuelle propre.

Coup de + N(outils)
coup de baguette magique
coup de bambou
coup de barre
coup de baton
coup de boutoir
coup de canif
coup de ciseaux
coup de fouet
coup de fourchette
coup de massue
coup de pinceau
coup de raquette
coup de sifflet
coup de sonnette
coup de téléphone

Coup de + N(sentiments)
coup de blues
coup de boule

coup de cafard
coup de colère
coup de folie
coup de cœur

Coup de + N(sport)
coup au but
coup d'arrêt (boxe)
coup d'arrêt (escrime)
coup de botte
coup d'envoi

Coup de N « figés »
coup bas
coup de bol
coup de cul
coup de jus
coup de pot
coup de veine
coup du lapin
coup du père François

Coup de N « minoratifs »
coup de blanc
coup de chiffon
coup de crayon
coup de frein
coup de volant

Coup + N(évén. météo)
coup de chaud
coup de foudre
coup de froid
coup de Sirocco
coup de soleil
coup de tonnerre
coup de vent

Comme on le voit, le substantif *coup* permet la constitution de suites très diverses. Nous allons étudier, de façon plus précise, les prédicats *Dét coup de N* qui sont des équivalents sémantiques du verbe *frapper quelqu'un* :

Paul a donné une gifle à Jean
Jean a donné une claque à Paul
Jean a donné un coup de pied à Jean

Voici une liste (non exhaustive) de prédicats nominaux qui correspondent à cette définition syntaxique : donner un <coup> sur une partie du corps d'un autre avec ou sans « outil » :

baffe, *bastonnade*, *beigne*, *beignet*, *bigne*, *bourrade*, *branlée*, *brossée*, *calotte*, *chiquenaude*, *claque*, *contredanse*, *correction*, *déculottée*, *dégelée*, *dérouillée*, *estocade*, *fessée*, *gifle*, *giroflée*, *gnon*, *horion*, *mandale*, *mornifle*, *pain*, *pichenette*, *raclée*, *ramponneau*, *rincée*, *rossée*, *rouste*, *taloche*, *taquet*, *tarte*, *torgnole*, *trempe*, *volée*

Notre objectif est maintenant de dresser une liste aussi exhaustive que possible des verbes supports qui correspondent à cette classe de prédicats. Comme on le verra, on est loin des deux ou trois verbes supports qui figurent dans les premiers travaux du LADL. Il est clair que les listes que nous allons établir correspondent à des fonctions sémantico-syntaxiques diverses.

4.2. Construction standard : *donner-recevoir*

Les prédicats de <coup>, ainsi définis, sont actualisés par le couple de verbes supports *donner-recevoir* :

Paul a donné une gifle à Jean
Jean a reçu une gifle de Paul

Nous considérons ce couple de supports comme l'actualisation standard des prédicats de <coups> qu'un humain peut donner à un autre. Il faut ajouter immédiatement que ce couple de supports s'applique à d'autres classes de prédicats nominaux :

Donner-recevoir une information
Donner-recevoir l'autorisation de VW

Donner-recevoir un ordre
Donner-recevoir confirmation d'une nouvelle

4.3. Emploi littéraire

À côté de cet emploi considéré comme standard, on trouve des verbes supports qui relèvent d'un niveau de langue « supérieur », de nature littéraire :

Alors on lui a administré une fessée
Je vais lui décocher un coup de poing
Paul lui a infligé une bastonnade

4.4. Emploi argotique

Parallèlement, il existe des emplois que l'on pourrait qualifier de populaires ou d'argotiques :

Il lui a allongé une gifle
Je vais te balancer un pet
Il m'a filé une beigne
Il lui a envoyé une beigne
Il lui a collé une gifle
Va lui ficher une claque
Je vais te flanquer une rouste
Il m'a foutu une claque
Tu n'as qu'à lui passer une gifle

4.5. Emploi intensif

Paul a asséné un coup de poing à Jean
Jean a décoché une taloche à Paul
Paul a flanqué une gifle à Jean

4.6. Itératifs

On observe un nombre étonnant de verbes supports qui expriment l'itérativité :

Il l'a bombardé de coups de poings
Il m'a bourré de coups
Il a distribué des coups de poings
Il m'a roué de coups

4.7. Réciproques

Paul et Jean ont échangé des coups de pied
Je lui ai rendu sa gifle

4.8. Passifs

Il a attrapé une correction de la part de la police
Il a encaissé une beigne
Ils ont essuyé des coups de poing de la part de Paul
Tu vas prendre une de ces gifles !

Comme on le voit, le prédicat nominal *coup* que nous venons de décrire est caractérisé par au moins 30 verbes supports différents. La conjugaison des prédicats nominaux ne peut donc pas être identifiée à celle des prédicats verbaux, car les moyens morphologiques qui la traduisent sont très diversifiés, alors que la conjugaison d'un prédicat verbal est unique.

5. Le prédicat *conflit*

Ce substantif peut être illustré, dans l'emploi que nous étudions, par les deux substantifs équivalents suivants : *antagonisme* et *rivalité*.

5.1. Constructions événementielles

Dans son emploi le plus fréquent, *conflit* est défini par une syntaxe événementielle :

Il y a (Il existe) un conflit entre A et B au sujet de X
Un conflit a lieu entre A et B au sujet de X

Un conflit est advenu plus rapidement que prévu
Les conflits apparaissent quand on ne s'y attend pas
Ce conflit a eu lieu au début du siècle
Un nouveau conflit interviendra bientôt
Ce conflit s'est déroulé de façon inattendue
Les conflits se produisent souvent au printemps
Un conflit inattendu a surgi à cette frontière
Un conflit sévère surviendra sous peu
Un conflit violent appose A et B

5.2. Constructions standards

Un autre emploi implique des sujets humains ; dans ce cas, les supports sont *avoir* et *être en* :

Paul et Jean sont en conflit au sujet de X
Paul a un conflit avec Jean au sujet de X
Jean a un conflit avec Paul au sujet de X
Paul et Jean ont un conflit au sujet de X

5.3. Supports aspectuels

Inchoatif :
Un conflit inattendu émerge dans cette région
Un conflit a éclaté en banlieue Nord
Ce conflit est né de façon incompréhensible
Les conflits apparaissent toujours de façon inattendue
Un conflit semble se déclarer à la frontière

Un conflit survient à l'instant
Ce conflit n'interviendra sans doute pas

Duratif :
Le conflit s'installe définitivement
Ce conflit s'étend à tout le pays
Le conflit s'enlise

Intensif :
Le conflit s'aggrave
Le conflit s'exacerbe
Le conflit s'envenime
Le conflit dégénère

Itératif :
Le conflit se ravive
Le conflit se rallume
Le conflit rebondit

Terminatif :
Le conflit finit
Le conflit cesse
Le conflit s'interrompt
Le conflit prend fin

5.4. Supports « associés »

Un conflit oppose A et B au sujet de X
Ce conflit au sujet de X implique A et B
Un conflit déchire A et B au sujet de X

A et B s'affrontent dans un conflit au sujet de X
A affronte B dans un conflit au sujet de X
A et B sont affrontés dans un conflit au sujet de X

5.5. Constructions « participatives »

A prend part à un conflit au sujet de X
A s'immisce dans un conflit au sujet de X
A participe à un conflit au sujet de X
A intervient dans un conflit au sujet de X
A reste à l'écart du conflit au sujet de X

5.6. À ces verbes supports on peut ajouter des opérateurs appropriés de « gestion » du conflit :

contenir le conflit
dépasser le conflit
éviter un conflit
faire face à un conflit
fuir le conflit
prévenir un conflit
régler un conflit
résoudre un conflit
soutenir un conflit
surmonter un conflit

5.7. De même que des verbes causatifs :

— **de « création »**
créer
donner lieu à
engendrer
entraîner
mener à
occasionner
provoquer
susciter

— **de « fin »**
achever
apaiser

arrêter
calmer
débloquer
dénouer
éteindre
finir
interrompre
mettre fin à
mettre un terme à

— **d'« entretien »**
alimenter
attiser un conflit
entretenir
nourrir
relancer

5.8. De date

Le conflit date de…
Le conflit dure depuis…
Le conflit est imminent
Le conflit menace (d'éclater)
Le conflit remonte à…
Un conflit couve entre A et B

5.9. De lieu

Ce pays est victime d'un conflit
Cette région connaît un conflit depuis longtemps

Ce conflit affecte ce pays
Le conflit (est situé, est localisé) à l'Est du pays
Le conflit déchire le pays
Un conflit secoue cette région

À quoi, on peut ajouter les verbes suivants : *dévaster*, *épuiser*, *perturber*, *détruire*, *ravager*, *paralyser*, *troubler*.

5.10. Objet du conflit

Ce conflit a pour raison d'être une querelle de frontière
Ce conflit est à propos d'une querelle de frontière
Ce conflit est au sujet d'une querelle de frontière
Le conflit a pour objet une querelle de frontière
Le conflit concerne une revendication territoriale
Le conflit porte sur une querelle de frontière

6. Les prédicats d'« ordre »

6.1. Quelques synonymes du substantif *ordre*

Le substantif *ordre*, au sens où nous allons l'étudier, peut être paraphrasé par les substantifs suivants :

commandement, *consigne*, *directive*, *injonction*, *instruction*, *interdiction*, *invitation*, *loi, mise en demeure, mise en garde, mission, obligation, ordonnance, ordre, oukase, précepte, prescription, recommandation, sommation, ultimatum, volonté*

6.2. Support standard : *donner-recevoir*

Le support le plus naturel de prédicat nominal *ordre* est le couple *donner-recevoir* :

Paul a donné un ordre à Jean
Jean a reçu un ordre (de, de la part de) Paul

Ces deux verbes ont été considérés pendant longtemps comme l'actualisation de ce prédicat. Mais il va de soi qu'une description plus minutieuse permet de dresser une liste bien plus importante.

6.3. Supports appropriés

On lui a adressé l'ordre de se lever
On lui a dicté l'ordre de se taire
Le policier lui a intimé l'ordre de s'arrêter
Va lui passer l'ordre suivant

6.4. Supports intensifs

Aboyer un ordre
Brailler un ordre
Gueuler un commandement
Hurler un ordre
Lancer une injonction

6.5. Emplois « littéraires »

On lui a dispensé une invitation
On va vous intimer des directives
On te soumettra différents ordres

6.6. Emplois itératifs

Je te renouvelle mon appel au calme
Je vais répéter mes instructions
Je réitère mon avertissement
On va te confirmer cette consigne

6.7. Passif

Il a reçu un ordre injuste
Nous avons tous subi des injonctions déplorables

Proposition des mises en page des données

Comme on le voit, les verbes supports sont bien plus nombreux que le suggéraient les premiers travaux. Les données, telles qu'elles viennent d'être mises en évidence, peuvent être présentées, pour plus de clarté, de la façon suivante dans un manuel :

1. Classe des <**accusations**> : *accusation*, *critique*, *attaque*
2. Schéma d'arguments :
   N0 : Nhum/N1 : contre Nhum, Npréd
3. Verbes supports : *faire*
4. Verbes supports appropriés : *porter*, *former*, *lancer*, *formuler*, *tenir*, *jeter*, *adresser*, *?exercer*, *prononcer*, *jeter à la tête*, *mener*
5. Verbes supports passifs : *subir*, *faire l'objet de*, *souffrir*, *recevoir*, *essuyer*, *encourir*
6. Verbes supports réciproques : *échanger*
7. Déterminants : *indéfinis*, *un-modif*, *le-modif*
8. Verbes supports aspectuels :
   Inchoatif : *engager*, *déclencher*, *forger*
   Intensif : *renforcer*
   Itératif : *répéter*, *renouveler*, *multiplier*, *réitérer*
   Itératif-intensif : *accabler Nhum de*, *accumuler*
   Progressif : *poursuivre*, *prolonger*, *maintenir*
   Terminatif : *abandonner*, *lever*, *interrompre*, *mettre un terme à*
9. Construction événementielles : *avoir lieu*

1. Classe des <**crises**> : *crise*, *crise économique*, *crise financière*, *crise morale*
2. Schéma d'arguments :
   <crise >/N1 : Prép Nloc/N2 : <date>
3. Verbes supports : *avoir lieu*, *y avoir*, *exister*
4. Verbes supports appropriés : *intervenir*, *se produire*, *survenir*, *se manifester*
5. Déterminants : *indéfinis*, *un-modif*, *le-modif*
6. Verbes supports aspectuels :
   Inchoatif : *naître*, *arriver*, *se déclarer*, *apparaître*, *émerger*
   Imminent : *s'approcher*, *se profiler (à l'horizon)*, *approcher*, *rôder*
   Intensif : *s'instaurer*
   Itératif : *se succéder*, *se multiplier*, *réapparaître*
   Itératif-intensif : *s'exacerber*

Progressif : *s'aggraver*, *continuer*, *se développer*, *s'amplifier*, *se prolonger*, *s'enliser*, *se résorber*, *progresser*, *persister*, *s'envenimer*, *s'intensifier*
Terminatif : *prendre fin*, *s'achever*, *finir*, *cesser*

7. Causatifs : *provoquer*, *déclencher*, *désamorcer*, *dénouer*, *créer*, *mettre un terme à*, *mettre fin à*, *susciter*, *enrayer*, *remédier à*, *engendrer*, *entretenir*, *endiguer*, *approfondir*
8. Autres sujets : *subir*, *avoir*, *connaître*, *faire face à*, *être confronté à*, *souffrir de*, *affronter*, *entrer en*, *plonger dans*, *passer par*, *enregistrer*, *aborder*

1. Classes des <**courages**> : *courage*, *constance*, *persévérance*, *ardeur*, *énergie*, *volonté*, *zèle*, *patience*, *force*, *bravoure*, *cran*, *énergie*, *fermeté*, *force*, *résolution*, *stoïcisme*, *valeur*, *héroïsme*, *vaillance*, *audace*, *furie*, *hardiesse*, *impétuosité*, *intrépidité*, *témérité*
2. Schéma d'arguments :
   N0 : Nhum/N1 : dans N/N2 :
3. Verbes supports : *avoir*, *manquer de*, *posséder*
4. Verbes supports appropriés : *faire preuve de*, *montrer*, *manifester*, *déployer*, *faire montre de*
5. Verbes supports passifs
6. Verbes supports réciproques
7. Déterminants : *du*, *un-modif*
8. Verbes supports aspectuels :
   Inchoatif : *prendre*, *concevoir*
   Intensif : *posséder*
   Itératif : *reprendre*
   Itératif-intensif : *redoubler de*
   Progressif : *garder*, *entretenir*, *nourrir*, *conserver*
   Télique : *trouver*
   Terminatif : *perdre*, *abandonner*
9. Construction événementielles

Conclusion

Comme on le voit, le travail de description systématique des verbes supports qui actualisent l'ensemble des prédicats nominaux est un travail de longue haleine et ne peut être qu'une entreprise collective. Je suggère donc qu'un tel projet puisse

voir le jour de sorte que nous ayons pour les prédicats nominaux le même outil que celui qui décrit l'ensemble des verbes depuis un siècle.

Références citées

Anscombre, J.-Cl. (1995). Morphologie et représentation événementielle : le cas des noms de sentiment et d'attitude. *Langue française, 105*, 40—54.

Bach, E. (1986). The algebra of events. *Linguistics and Philosophy, 9*, 5—16.

Baudet, S. (1990). Représentations d'états, d'événements et d'actions. *Langages, 100*, 45—64.

Bescherelle (1990). *L'art de conjuguer*. Paris, Hatier.

Blanco, X., & Buvet, P.-A. (2004). Verbes supports et significations grammaticales. *Lingvisticæ Investigationes, 27*(2), 327—243.

Chomsky, N. (1965). *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge, The Massachusetts Institute of Technology.

Daladier, A. (1996). Le rôle des verbes supports dans un système de conjugaison nominale et l'existence d'une voix nominale en français. *Langages, 121*, 35—54.

Daniels, K. H. (1963). *Substantivisierungstendenzen in der deuschen Gegenwartssprache*. Düsseldorf, Pädagogischer Verlag Schwann.

Danlos, L. (1988). Les phrases à verbe support *être Prép*. *Langages, 90*, 23—37.

Desclés, J.-P. (1991). Archétypes cognitifs et types de procès. *Travaux de Linguistique et de Philologie, 29*, 171—195.

Emorine, M. (1992). *Formalisation syntaxique et sémantique des constructions à verbes supports en français et en espagnol dans une grammaire catégorielle d'unification*. [Thèse de doctorat]. Université Clermont-Ferrand 2.

Engelen, B. (1968). Zum System der Funktionsverbgefüge. *Wirkendes Wort, 18*, 289—303.

Franckel, J.-J. (1989). *Étude de quelques marqueurs aspectuels du français*. Genève, Droz.

Fuchs, C. (1991). Les typologies de procès : un carrefour théorique interdisciplinaire. *Travaux de Linguistique et de Philologie, 29*, 9—17.

Gaatone, D. (2004). Ces insupportables verbes supports. Le cas des verbes événementiels. *Lingvisticæ Investigationes, 27*(2), 239—253.

Gavriilidou, Z. (2004). Verbes supports et intensité en grec moderne. *Lingvisticæ Investigationes, 27*(2), 295—309.

Giry-Schneider, J. (1978). Interprétation aspectuelle des constructions verbales à double analyse. *Lingvisticæ Investigationes, 2*(1), 23—54.

Giry-Schneider, J. (1987). *Les prédicats nominaux en français. Les phrases simples à verbes supports*. Genève, Droz.

Gross, G. (1986). Les constructions nominales et l'élaboration d'un lexique-grammaire. *Langue française, 69*, 5—27, (en coll. avec R. Vivès).

Gross, G. (1989). *Les constructions converses du français*. Genève, Droz.

Gross, G. (1993). Trois applications de la notion de verbe support. *L'Information grammaticale, 59*, 16—23.

Gross, G. (1995). À quoi sert la notion de *partie de discours* ? In L. Basset & M. Pérennee (Dir.), *Les classes de mots. Traditions et perspectives* (p. 217—231). Lyon, Presses universitaires de Lyon.

Gross, G. (1996). Prédicats nominaux et compatibilité aspectuelle. *Langages, 121*, 54—73.

Gross, G. (2004). Pour un Bescherelle des prédicats nominaux. *Lingvisticæ Investigationes, 27*(2), 343—359.

Gross, G., & Kiefer, F. (1995). La structure événementielle des substantifs. *Folia Linguistica, 29*(1-2), 43—65.

Gross, M. (1975). *Méthodes en syntaxe*. Paris, Hermann.

Gross, M. (1981). Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique. *Langages, 63*, 7—52.

Guenthner, Fr. (1998). Constructions, classes et domaines : concepts de base pour un dictionnaire de l'allemand. *Langages, 131*, 45—55.

Harris, Z. S. (1976). *Notes du cours de syntaxe*. Paris, Seuil.

Herrlitz, W. (1973). *Funktionsverbgefüge vom Typ „in Erführung bringen"*. Tübingen, Niemeyer.

Kiefer, F. (1974). *Essais de sémantique générale*. Paris, Mame.

Kleiber, G. (1990). *La sémantique du prototype*. Paris, Presses universitaires de France.

Lees, R. B. (1960). *The Grammar of English Nominalizations*. La Haye, De Gruyter Mouton.

Le Pesant, D., & Mathieu-Colas, M. (1998). Introduction aux classes d'objets. *Langages, 131*, 6—63.

Martin, R. (1988). Temporalité et classes de verbes. *L'Information grammaticale, 39*, 3—8.

Mel'čuk, I. (2004). Verbes supports sans peine. *Lingvisticæ Investigationes, 27*(2), 203—219.

Polenz, P. von (1963a). *Funktionsverben im heutigen Deutsch*. (Beihefte zur Zeitschrift: *Wirkendes Wort, 5*). Düsseldorf, Pädagogischer Verlag Schwann.

Polenz, P. von (1963b). Erfolgen als Funktionsverbe substantivischer Geschehens-bezeichnungen. *Zeitschrfit für deutsche Sprache, 20*, 1—19.

Prandi, M. (1998). Contraintes conceptuelles sur la distribution. *Langages, 131*, 34—44.

Vendler, Z. (1968). *Adjectives and Nominalizations*. La Haye, De Gruyter Mouton.

Vivès, R. (1983). *Avoir, prendre, perdre : constructions à verbes supports et extensions aspectuelles*. [Thèse de 3e cycle]. Université Paris 8, LADL.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—30
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.03

Igor Mel'čuk
Observatoire de linguistique Sens-Texte
Université de Montréal
https://orcid.org/0000-0002-4520-0554

Support (= Light) Verbs

Abstract

The paper proposes a formal definition of support verb as (roughly) a semantically empty verb serving as a syntactic "prop" to a predicative noun such that the phrase $V_{(support)}(N) + N$ is synonymous with the verb V_0 derived form N: '$V_{(support)}(N) + N$' = '$V_0(N)$', as in 'to give an order' = 'to order' or 'to receive an order' = 'to be ordered'. The following points are discussed: support verbs as collocates, representation of support verbs in terms of lexical functions, semantic and syntactic properties of support verbs, semantic additions to support verbs (in particular, causation and phasic meanings), realization verbs, and the role of support verbs in theoretical and applied linguistics.

Keywords

English, syntax, phraseology, paraphrasing, support verbs, lexical functions, collocations, the quasi-direct-objectival surface-syntactic relation

1 The Statement of the Problem 2
2 The Notion of Support Verb 3
3 Support Verbs as Collocates 5
4 Support Verbs and Lexical Functions 6
5 Some Relevant Properties of Support Verb Collocations 12
6 Regular Semantic Additions to a Support Verb (= Complex LFs) 15
6.1. A Support Verb Plus a Phasal Verb 15
6.2. A Support Verb Plus a Causation Verb 17
7 Realization Verbs 19
8 Support Verbs in Theoretical Linguistics 20
9 Support Verbs in Paraphrasing/Translation 22
10 Support Verbs in World Languages 24
Conclusion 27
Acknowledgments 27
Notes 28
References 29

1 The Statement of the Problem

This paper's goal is to offer a logically coherent, comprehensive and formal enough description of an important subclass of verbs in world languages: so-called support verbs. This perspective requires a strict formal frame, and the Meaning-Text approach is adopted as such a frame (e.g., Mel'čuk 2012—2015 or 2016); it is taken to be known to the reader. Its fundamental notions—describing the language in the direction from Meaning to Text, the deep-syntactic structure, actants, government pattern, syntactic relations, phrasemes, lexical functions, etc.—and corresponding formalisms are used practically with no explanations.

The paper has all the characteristics of an encyclopedia article: it presents no new facts and no new solutions to some old problems, but makes an attempt to expound the key elements of available knowledge about support verbs systematically and logically.

The literature on support verbs is too rich for a reasonable overview; therefore, references are reduced to a strict minimum. A detailed enough description of support verbs even in one language would require a lengthy monograph, and thus the subsequent discussion is limited practically to support verbs in Standard Average European [SAE] languages, more specifically in English. Illustrations are basically from English, but also from French and Russian. Many important linguistic properties of support verbs are passed over.

It is, however, worth mentioning that support verbs, under the name of $\mathtt{Oper}_i$-type verbs, were formally described in the first publications on the Meaning-Text approach and the lexical functions: Žolkovskij & Mel′čuk 1965, 1967 and Mel′čuk 1974, pp. 92—94; see Section 4 below.

Abbreviations and Notations

$A_{(poss)}$	: possessive pronoun (*my*, *your*, *his*, …)	$V_{(support)}$	: support verb
ART	: article or any equivalent determiner	**I**, **II**, …	: deep-syntactic actants **I**, **II**, …
DirO	: direct object	$L_1 \rightarrow L_2$	: L_2 syntactically depends on L_1
DSynt-	: deep-syntactic	~	: keyword of the given lexical function
IndirO	: indirect object	~→N	: N syntactically depends on the keyword
L	: lexical unit		
LF	: lexical function	[ ]	: the government pattern of the support verb
L('σ')	: L that expresses the meaning 'σ'	⟦σ′⟧	: presupposition—such a part of meaning 'σ' that is not affected by the negation or interrogation of the whole 'σ'
N_X, N_Y	: N that expresses actants 'X' and 'Y'		
OblO	: oblique object		
'σ'	: a particular meaning		

SAE	: Standard Average European (language)	⌜L_1 L_2 L_3 …⌝	: idiom L_1 L_2 L_3 …
SSynt-	: surface-syntactic	‘X’ and ‘Y’	: semantic actants **1** and **2** of a predicate

Technical terms, on the first mention, are printed in Helvetica.

2 The Notion of Support Verb

The verbs under consideration are also known as light verbs; however, the term *support verb* has to be preferred, since it explicitly refers to the main function of these verbs: to serve as **verbal support** for predicative nouns, that is, to make them “grammatically fit” to be used in the syntactic position of the head of a sentence.

Definition 1: support verb [$V_{(support)}$]

Let there be a noun N whose meaning is a semantic predicate ‘σ’: N(‘σ’). Then:

> A verbal lexeme V is a support verb $V_{(support)}$ if and only if
>
> 1) V is used with an N(‘σ’) such that this N(‘σ’) is its DSynt-actant: V–**I**/**II**/…→N(‘σ’);
>
> and
>
> 2) the meaning of the phrase V→N(‘σ’) is the same as that of N(‘σ’), i.e., it is ‘σ’:
>
> ‘V→N(‘σ’)’ = ‘N(‘σ’)’ = ‘σ’.

For simplicity’s sake, in what follows, only bi-actantial predicates ‘σ’ are considered; generalizing for *n*-actantial predicates is unproblematic.

Examples

Eng.	***make*** *a* DECISION	*A* MISFORTUNE ***befalls*** N_X.	***put*** N_Y *under* QUARANTINE
Fr.	***prendre*** ‘take’ *une* DÉCISION	*Un* MALHEUR ***arrive*** *à* ‘arrives to’ N_X.	***mettre*** N_Y *en* ‘put in’ QUARANTAINE
Rus.	***prinjat'*** ‘receive’ REŠENIE	NESČAST'E ***slučaetsja*** *s* ‘happens with’ $N_{X\text{-INSTR}}$.	***pomestit'*** $N_{Y\text{-ACC}}$ *v* ‘place into’ KARANTIN

☞ The support verb is printed in ***boldface*** and the predicative N, its actant, in SMALL CAPS.

Condition 2 of Definition 1 can be illustrated by such examples as

‘to make a decision’	= ‘to decide’,
‘to give a groan’	= ‘to groan’,
‘to put N_Y under quarantine’	= ‘to quarantine N_Y’,
‘to offer N_Y an apology’	= ‘to apologize to N_Y’, etc.

In other words, the meaning of the phrase $V_{(support)}$→N is identical to the meaning of a full verb derivationally related to N and having the same meaning as N. Let us denote such a verb as V_0, N as $S_0(V_0)$, and $V_{(support)}$ as $V_{(support)}(S_0(V_0))$. Then we can write

$$\text{‘}V_0\text{’} = \text{‘}S_0(V_0) \leftarrow V_{(support)}(S_0(V_0))\text{’}$$

This semantic equality, expressed in terms of lexical functions [LFs], underlies all paraphrastic manipulations with the $V_{(support)}$s.

NB The above equality holds only "ideally." In actual texts, it is often violated, just as beautiful physical laws are violated in ugly practical reality. Therefore, in many cases special amendments are needed in the lexicographic description of particular $V_{(support)}$→N collocations; see Section **5**.

Thus, a $V_{(support)}$ does not add lexical meaning to "its" predicative noun; it plays a strictly syntactic role: supplies the top node of the syntactic tree of the sentence (a sentence is impossible without a finite verb as its syntactic head).

In many cases, a semantically full verb equivalent to the phrase $V_{(support)}$→N may be absent from the language. Thus, English does not have a full verb synonymous with *A misfortune befalls* [N_X]; there are no full verbs for *engage in an activity*, *give an ovation*, *have an affair*, *issue an ultimatum*, *pay attention*, *take a break*, etc. In other words, the corresponding semantic predicates have only nominal expressions. This is, however, irrelevant to our topic here.[1]

Comments

1) While discussing support verbs, it is crucial to speak of a verbal lexeme (rather than simply of a verb), since a support verb lexeme can be, and most of the time is, homophonous with a full verbal lexeme. Thus, the semantically empty $V_{(support)}$ PAY in ***pay*** *ATTENTION* is homophonous with PAY 'X gives Y money Z for W'. To preclude confusion, a precise specification of the lexeme under consideration is needed.

2) The phrase $V_{(support)}$→N('σ'), where the meaning 'σ' is, as stated above, a bi-actantial predicate, can feature exactly three types of deep-syntactic dependency:

$V_{(support)}$–**I**→N('σ'); for instance, *An* EARTHQUAKE$_{N('\sigma')}$←**I**–***rattles*** *the island.*

$V_{(support)}$–**II**→N('σ'); for instance, *Moore* ***was***–**II**→***in*** CONTROL$_{N('\sigma')}$ *of the situation.*

$V_{(support)}$–**III**→N('σ'); for instance, *…the situation, which Moore* ***held***–**III**→***under*** CONTROL$_{N('\sigma')}$.

A widespread, but mistaken opinion has it that a $V_{(support)}$ takes N('σ') only as its Direct Object. In fact, the N('σ') as a DirO of a $V_{(support)}$ is by far the most frequent, but by no means the only, possibility. N('σ') can be the Subject, the DirO, the IndirO and an Oblique Object of a $V_{(support)}$.

3) A $V_{(support)}$ in a $V_{(support)}$→N phrase is semantically empty. This statement has the following precise technical sense:

> "A $V_{(support)}$ is semantically empty" means that it is selected by the Speaker and introduced into the DSynt-structure of the utterance under production not as all "normal" lexical units are, that is, in order to express its own meaning, but in order to fulfill a necessary syntactic role—to be the syntactic tree's top node and to carry the obligatory verbal grammemes (the mood and, perhaps, the tense).[2]

4) In spite of its semantic emptiness (in the above technical sense), a $V_{(support)}$ appears in the DSynt-structure: without it a well-formed syntactic structure dominated by an N('σ') as a syntactic representation of a sentence is impossible.

On the notion of support verb, see also Langer 2005.

3 Support Verbs as Collocates

From the definition of support verb it does not follow that in a phrase $V_{(support)}$→N the $V_{(support)}$ must be phraseologically bound by N. In other words, the selection of the $V_{(support)}$ by the Speaker is not necessarily function of N. For instance, Japanese, where $V_{(support)}$→N phrases are widespread, has practically just one support verb for all possible semantically predicative Ns: SURU 'do'. But in an SAE language (and this paper is intended to account, in the first place, for $V_{(support)}$→N phrases precisely in Germanic, Romance, and Slavic languages), a $V_{(support)}$ is, as a general rule, specific to the corresponding N: the phrase $V_{(support)}$→N is a semantic-lexemic phraseme, or, more precisely, a collocation.

Definition 2: semantic-lexemic phraseme

> A phrase is a semantic-lexemic phraseme if and only if it is constrained with respect to its meaning.

When, in order to express a given meaning, the Speaker produces a semantic-lexemic phraseme, he cannot select all the necessary lexemic components independently of each other—each one for its own meaning and other properties; at least some of these components are selected as function of others.

There are two families of semantic-lexemic phrasemes: semantically compositional, called collocations, and semantically non-compositional, or idioms; in what follows, idioms are left out.

Definition 3: collocation

> A semantic-lexemic phraseme is a collocation if and only if it is semantically compositional.

"Phrase $L_1 \oplus L_2$ is semantically compositional" means that '$L_1 \oplus L_2$' = 'L_1' $\oplus$ 'L_2': in prose, the meaning of the regular union of the lexemes L_1 and L_2 is equal to the regular union of their meanings 'L_1' and 'L_2'. In a collocation, one lexeme is selected by the Speaker freely—for its meaning; this is the base. The other lexeme is selected as a function of the base; this is the collocate, which expresses the remaining part of the collocation's meaning.

Such is the case of a $V_{(support)} \rightarrow N$ phrase in an SAE language: N is selected for its own meaning, but the corresponding $V_{(support)}$ is selected—to fulfill the necessary syntactic role, that is, to be the top node of the syntactic tree—**as a function of its N**. Thus, the phrase $V_{(support)} \rightarrow N$ in an SAE language is a collocation, of which N is the base and $V_{(support)}$ is the collocate.

A $V_{(support)}$ phrase is a collocation, and the collocations are described by means of lexical functions. (For more on collocations, see Mel'čuk 2023.)

4 Support Verbs and Lexical Functions

Lexical functions represent a formal technique introduced for the description of collocations: a collocate is function of the base, which allows for its specification by special functions (in the mathematical sense), whose arguments and values are lexical units (for LFs, see Mel'čuk 2012—2015: vol. 3, Ch. 14 and Mel'čuk & Polguère 2021).

An LF is identified by an abbreviated Latin name, see below. The argument of an LF—i.e., the base of the corresponding collocation—is called its keyword (in order to avoid the proliferation of polysemy of the term *argument*). The value of an LF is, generally speaking, a set of (near)synonymous lexical units. In what follows, the keyword of an LF is denoted by L; in the examples, the keyword is printed in *SMALL CAPS*, and the elements of the LF's value, in ***boldface***.

Three LFs describe all logically possible syntactic types of support verbs:

- `Oper`$_i$ [Lat. *operārī* 'to work, to operate'], which takes the keyword L as its DSynt-actant **II** (on the SSynt-level, it is the DirO); for instance, `Oper`$_1$(*attention*) = *pay* [~]: PAY–**II**→ATTENTION (*One must **pay** close* ATTENTION$_{\mathbf{II}}$ *to all the details*.).
- `Func`$_i$ [Lat. **functionāre* 'to fulfill, to accomplish'], which takes the keyword L as its DSynt-actant **I** (Subject); for instance, `Func`$_1$(*misfortune*) = *befall* [N_X]: MISFORTUNE←**I**–BEFALL (*A terrible* MISFORTUNE$_{\mathbf{I}}$ ***befell** the child.*).

- $\mathtt{Labor}_{ij}$ [Lat. *laborāre* 'to work'], which takes the keyword L as its DSynt-actant **III** (IndirO or OblO); for instance, $\mathtt{Labor}_{12}$(*respect*) = *hold* [N_Y *in* ~]: HOLD–**III**→RESPECT (*The scientific community* ***holds*** *Debakey's work*$_{\mathbf{II}}$ *in high* RESPECT$_{\mathbf{III}}$.).

For a support verb LF, the keyword is a (predicative) noun; the keyword's meaning must be a semantic predicate. (With quasi-predicative nouns denoting entities—devices, vehicles, substances, etc.—the realization verbs are used, see Section **6**.)

$\mathtt{Oper}_i$, $\mathtt{Func}_i$ and $\mathtt{Labor}_{ij}$ are deep lexemes, which appear only in DSynt-structures. They are linguistically universal in that they exist *a priori* in any language—with the same properties. The elements of their value, that is, the actual support verbs, are their surface implementations. Reasoning on the DSynt-level and in terms of LFs, one can say there are three language-universal support verbs, named above. Let us illustrate them one after the other.

Here and below, English examples are given in alphabetical order of the keywords. In French and Russian examples the keywords are semantic equivalents of the English ones and follow their order.

The subscripts *i* and *j* to the names of LFs refer to the DSynt-actants of the keyword: the subscript $_0$ means that there is no such actant, $_1$ indicates DSynt-actant **I**, $_2$—DSynt-actant **II**, etc.

$\mathtt{Oper}_i$

$\mathtt{Oper}_i$ is a verb that, as indicated, takes its keyword L as its DSynt-actant **II**; DSynt-actant **I** of $\mathtt{Oper}_1$ is DSynt-actant **I** of L, and DSynt-actant **I** of $\mathtt{Oper}_2$ is DSynt-actant **II** of L. $\mathtt{Oper}_0$ has no DSynt-actant **I**.

	$\mathtt{Oper}_1$	**$\mathtt{Oper}_2$**
English		
$X_{\mathbf{I}}$'s BACKING of $Y_{\mathbf{II}}$	*give* [N_Y $A_{(poss)}$(N_X)←~]	*enjoy* [N_X'*s*←~]
$X_{\mathbf{I}}$'s INFLUENCE over $Y_{\mathbf{II}}$	*exert* [~ *on* N_Y]	*be* [*under* N_X'*s*←~]
$X_{\mathbf{I}}$'s VISIT to $Y_{\mathbf{II}}$	*pay* [N_Y ART ~]	*receive* [N_X'*s*←~]
French		
SOUTIEN de $X_{\mathbf{I}}$ pour $Y_{\mathbf{II}}$	*accorder* [$A_{(poss)}$(N_X)←~ *à* N_Y]	*avoir* [$A_{(poss)}$(N_X)←~]
INFLUENCE de $X_{\mathbf{I}}$ sur $Y_{\mathbf{II}}$	*avoir* [ART ~ *sur* N_Y]	*être* [*sous* ART ~→*de* N_X]
VISITE de $X_{\mathbf{I}}$ à $Y_{\mathbf{II}}$	*rendre* [~ *à* N_Y]	*recevoir* [ART ~→*de* N_X]
Russian		
PODDERŽK|A $Y_{\mathbf{II}}$-a $X_{\mathbf{I}}$-om	*okazyvat'* [~*u* $N_{Y\text{-}DAT}$]	*polučit'* [~*u ot* $N_{X\text{-}GEN}$]
VLIJANI|E $X_{\mathbf{I}}$-a na $Y_{\mathbf{II}}$-a	*okazyvat'* [~*e na* $N_{Y\text{-}ACC}$]	*naxodit'sja* [*pod* ~*em*→$N_{X\text{-}GEN}$]
VIZIT $X_{\mathbf{I}}$-a k $Y_{\mathbf{II}}$-u	*nanesti* [~ $N_{Y\text{-}DAT}$]	*prinimat'* [~→$N_{X\text{-}GEN}$]

In case of a tri-actantial keyword, $\texttt{Oper}_3$ appears:

X_I's ORDER to Z_{III} to do Y_{II} : $\texttt{Oper}_3$(*order*) = *receive* [*from* N_X ART ~]

DISPUTE between X_I and Y_{II} over Z_{III} : $\texttt{Oper}_3$(*dispute*) = *be a* (*subject*) *matter* [*of* $A_{(poss)}(N_{X\&Y})$←~]

"Higher" Opers are not known (for the time being). But the technique of numbering DSynt- actants allows for their easy introduction, should they be discovered one day.

Logically, an $\texttt{Oper}_0$, that is, an Oper having no DSynt-actant **I** and a dummy SSynt-Subject, is possible and a couple examples are found in Russian:

ZAPAX 'smell$_{(N)}$' X_I-a Y_{II}-a': $Ø^{DUMMY}_{(neu)3,SG}$ ***tjanet***$_{\texttt{Oper0}}$ *ZAPAXOM*$_{II}$→*ryby*$_Y$ '[It] draws with.smell of.fish'.

VOZDUX 'air$_{(N)}$' Y_{II}-a': $Ø^{DUMMY}_{(neu)3,SG}$ ***veet***$_{\texttt{Oper0}}$ *VOZDUXOM*$_{II}$→*svobody*$_Y$ '[It] blows with.air of.liberty'.

$\texttt{Func}_i$	$\texttt{Func}_1$	$\texttt{Func}_2$
English		
X_I's AID to Y_{II}	*comes* [*from* N_X]	*comes* [*to* N_Y]
X_I's PLAN to do Y_{II}	*comes* [*from* N_X]	*calls* [*for* $V_{Y\text{-}ING}$]
X_I's RESPONSIBILITY of Y_{II}-ing	*rests* [*with* N_X]	*is* [$V_{Y\text{-}ING}$/*to* V_Y]
French		
AIDE de X_I à Y_{II}	*vient* [*de* N_X]	*va* [*à* N_Y]
PLAN de X_I de faire Y_{II}	*vient* [*de* N_X]	*prévoit* [N_Y]
RESPONSABILITÉ de X_I de faire Y_{II}	*incombe* [*à* N_X]	*est* [*de* $V_{Y\text{-}INF}$]
Russian		
POMOŠČ′ X_I-a Y_{II}-u :	*prixodit* [*ot* $N_{X\text{-}GEN}$]	*dostavljaetsja* [$N_{Y\text{-}DAT}$]
PLAN X_I-a Y_{II}-it′ :	*isxodit* [*ot* $N_{X\text{-}GEN}$]	*sostoit* [*v tom, čtoby* $V_{Y\text{-}INF}$]
OTVETSTVENNOST′ X_I-a za Y_{II} :	*ležit* [*na* $N_{X\text{-}PREP}$]	$Ø^{BYT'}$ [$V_{Y\text{-}INF}$]

What has been said about a tri-actantial keyword in connection with $\texttt{Oper}_3$ is valid for $\texttt{Func}_3$ as well:

DIFFERENCE Z_{III} between X_I and Y_{II} : $\texttt{Func}_3$(*difference*) = *lies* [*in* N_Z]

X_I's ULTIMATUM to Y_{II} to do Z_{III} before T_{IV} : $\texttt{Func}_3$(*ultimatum*) = *calls* [*for* N_Z]

An even "higher" Func is known: $\mathtt{Func}_4$(*ultimatum*) = *expires* [*at* N_T]

As far as $\mathtt{Func}_0$ is concerned, that is, a Func having no object, such support verbs are quite common:

CHANGE	: $\mathtt{Func}_0$(*change*)	= [ART ~] *occurs*
HURRICANE	: $\mathtt{Func}_0$(*hurricane*)	= [ART ~] *churns*
SITUATION	: $\mathtt{Func}_0$(*situation*)	= [ART ~] *unfolds*
SOUND	: $\mathtt{Func}_0$(*sound*)	= [ART ~] ⌜*rings out*⌝
⌜STATE OF AFFAIRS⌝	: $\mathtt{Func}_0$(⌜*state of affairs*⌝)	= [ART ~] *obtains*
WAR	: $\mathtt{Func}_0$(*war*)	= *there* ⌜*is* [ART ~] *on*⌝
WIND	: $\mathtt{Func}_0$(*wind*)	= [ART ~] *blows*

$\mathtt{Labor}_{ij}$	$\mathtt{Labor}_{12}$	$\mathtt{Labor}_{21}$
English		
Y_{II}, X_I's INHERITANCE from Z_{III}	*receive* [N_Y *as* ~ *from* N_Z]	*come* [*to* N_X *as* ~ *from* N_Z]
Y_{II}, RESULT of X_I	*give* [N_Y *as a* ~]	———
X_I, Y_{II}'s WIDOWER	———	*leave* [N_X *a* ~]
French		
Y_{II}, HÉRITAGE de X_I de Z_{III}	*recevoir* [N_Y *en* ~ *de* N_Z]	*venir* [*à* N_X *en* ~ *de* N_Z]
Y_{II}, RÉSULTAT de X_I	*donne* [N_Y *comme* ~]	———
X_I, VEUF de Y_I	———	*laisser* [N_X *un* ~]
Russian		
Y_{II}, NASLEDSTV|O X_I-a ot Z_{III}-a	*polučit'* [$N_{Y\text{-ACC}}$ *v* ~ *o ot* $N_{Z\text{-GEN}}$]	*dostat'sja* [$N_{X\text{-DAT}}$ *v* ~ *o ot* $N_{Z\text{-GEN}}$]
Y_{II}, REZUL'TAT X_I-a	*dat'* [$N_{Y\text{-ACC}}$ *kak* ~]	———
X_I, VDOVEC Y_{II}-a	———	*ostavit'* [$N_{X\text{-ACC}}$ ~*om*]

In parallel to $\mathtt{Oper}_0$, Russian presents a $\mathtt{Labor}_{01}$:

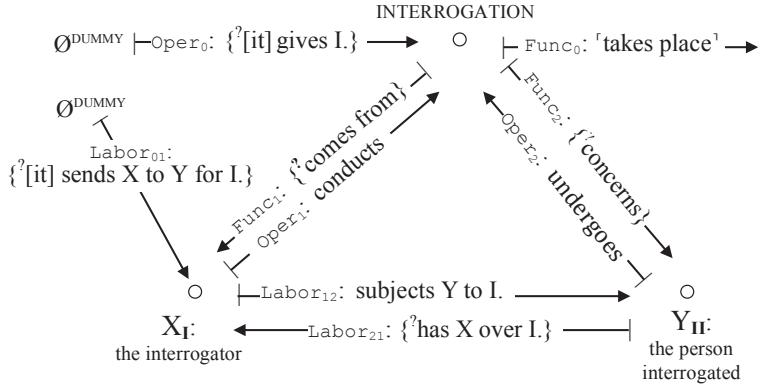
OTČAJANIE 'despair(N)' X-a: $\text{Ø}^{\text{DUMMY}}_{\text{(neu)3,SG}}$ *menja*$_{II}$ ***nakryvaet***$_{\mathtt{Labor}_{01}}$ *OTČAJANIEM*$_{III}$
lit. '[It] envelopes me with.despair'.

Schematic Representation of the Support Verbs' System

Figure 1 visualizes the relations between the three support verbs (for the keyword INTERROGATION).

Figure 1

Possible Syntactic Versions of the Three Support Verbs



Legend

X → Y : a verb having X as the SSynt-subject and Y as the first object

{?Ξ} : the incorrect expression Ξ is given to illustrate a case that does not exist in English

The expressions shown in Figure 1 are exemplified—for the meaning 'Commissioner McPherson interrogates the suspect'—in (1); the Roman numbers in subscript indicate the deep-syntactic actantial roles with respect to the support verb, shown by boldface:

(1) a. $\mathtt{Oper}_0$: {?*It* ***gives*** *the interrogation*$_{\mathbf{II}}$ *of the suspect by Commissioner McPherson.*}

b. $\mathtt{Oper}_1$: *Commissioner McPherson* ***conducts*** *the interrogation*$_{\mathbf{II}}$ *of the suspect.*

c. $\mathtt{Oper}_2$: *The suspect* ***undergoes*** *the interrogation*$_{\mathbf{II}}$ *by Commissioner McPherson.*

d. $\mathtt{Func}_0$: *The* INTERROGATION$_{\mathbf{I}}$ *of the suspect by Commissioner McPherson* ***takes place****.*

e. $\mathtt{Func}_1$: {?*The* INTERROGATION$_{\mathbf{I}}$ *of the suspect* ***comes*** *from Commissioner*$_{\mathbf{II}}$ *McPherson.*}

f. $\mathtt{Func}_2$: {?*The* INTERROGATION$_{\mathbf{I}}$ *by Commissioner McPherson* ***concerns*** *the suspect*$_{\mathbf{II}}$*.*}

g. $\mathtt{Labor}_{01}$: {?*It* ***sends*** *the suspect*$_{\mathbf{II}}$ *to Commissioner*$_{\mathbf{III}}$ *McPherson for* INTERROGATION$_{\mathbf{IV}}$*.*}

h. $\mathtt{Labor}_{12}$: *Commissioner McPherson*$_{\mathbf{I}}$ ***submits*** *the suspect*$_{\mathbf{II}}$ *to* INTERROGATION$_{\mathbf{III}}$*.*

i. $\mathtt{Labor}_{21}$: {?*The suspect*$_{\mathbf{I}}$ ***has*** *Commissioner*$_{\mathbf{II}}$ *McPherson over* [*his*] INTERROGATION$_{\mathbf{III}}$*.*}

Another way to summarize the system of support verbs that serve a bi-actantial predicative noun L is in the form of a table.

Table 1
Support Verbs and Their DSynt-Actants

DSynt-role of L and L's actants with respect to $V_{(supp)}$ / **$V_{(supp)}$**	**$V_{(supp)}$'s DSyntA I is:**	**$V_{(supp)}$'s DSyntA II is:**	**$V_{(supp)}$'s DSyntA III is:**
$\texttt{Oper}_{0/1/2}$	none / L's **I** / L's **II**	L / L / L	——
$\texttt{Func}_{0/1/2}$	L / L / L	none / L's **I** / L's **II**	——
$\texttt{Labor}_{01/12/21}$	none / L's **I** / L's **II**	L's **I** / L's **II** / L's **I**	L's **II** / L / L

NB 1. The "extra" DSynt-actants appear with `Labors` (and not only: see immediately below), because the keyword itself becomes an additional actant of the support verb.
2. In the SSynt-structure the verbs that implement the "$_0$" support verb and have no DSynt-actant **I** receive a dummy SSynt-subject: $Ø^{DUMMY}$.

The semantic relation between the three $V_{(support)}$s is conversion, for instance:

$\texttt{Oper}_1(L) = \mathbf{Conv}_{321}(\texttt{Oper}_2(L))$
John$_{\mathbf{I}}$ ***gives***$_{\texttt{Oper}_1}$ *Mary*$_{\mathbf{III}}$ *a* CALL$_{\mathbf{II}}$. ≅ *Mary*$_{\mathbf{I}}$ ***gets***$_{\texttt{Oper}_2}$ *a* CALL$_{\mathbf{II}}$ *from John*$_{\mathbf{III}}$.

$\texttt{Func}_2(L) = \mathbf{Conv}_{231}(\texttt{Oper}_1(L))$
The SUPPORT$_{\mathbf{I}}$ ***comes***$_{\texttt{Func}_2}$ *to Mary*$_{\mathbf{II}}$ *from John*$_{\mathbf{III}}$. ≅ *John*$_{\mathbf{I}}$ ***provides***$_{\texttt{Oper}_1}$ SUPPORT$_{\mathbf{II}}$ *to Mary*$_{\mathbf{III}}$.

$\texttt{Labor}_{12}(L) = \mathbf{Conv}_{1(1)21}(\texttt{Func}_2(L))$
They$_{\mathbf{I}}$ ***sprayed***$_{\texttt{Labor}_{12}}$ *the village*$_{\mathbf{II}}$ *with* AUTOMATIC FIRE$_{\mathbf{III}}$. ≅
Their$_{\mathbf{I(I)}}$ AUTOMATIC FIRE$_{\mathbf{I}}$ ***hit***$_{\texttt{Func}_2}$ *the village*$_{\mathbf{II}}$.

☞ The subscript "$_{1(1)}$" to `Conv` stands for 'DSynt-actant **I** of DSynt-actant **I** of the keyword': the lexeme THEIR in the last example.

Such equivalences underlie paraphrasing rules formulated in terms of $V_{(support)}$s (Section **8**).

The three $V_{(support)}$s **are not equal** in that $\texttt{Oper}_1$s are several times more numerous in a language than $\texttt{Oper}_2$s, and even more so than `Funcs` and `Labors`. This is quite natural: the semantic links of a verb are the strongest with its DirO, and this guarantees that the crushing majority of constrained V→N phrases are of the form V→DirO.[3] The semantic links are much weaker in the combination V→Subj and the weakest are for V→IndirO/OblO.

5 Some Relevant Properties of Support Verb Collocations

Semantics

Two of the crucial semantic properties of support verb collocations will be indicated here:

- semantic discrepancies between a $V_{(support)} \rightarrow N$ and the corresponding lexical verb;
- "impure" $V_{(support)}$s.

$V_{(support)} \rightarrow N$ collocations and corresponding full verbs

The semantic equivalence $V_0 \equiv S_0(V_0) \leftarrow V_{(support)}(S_0(V_0))$ (Section **2**) functions perfectly in many cases; for instance:

(2) *John offered*$_{V_0}$ *Mary $1,000,000 for the villa.* ≡
John ***made***$_{Oper_1(S_0(V_0))}$ *Mary an* OFFER$_{S_0(V_0)}$ *of $1,000,000 for the villa.*

Such examples can be cited in droves.

At the same time, also in many cases, the said equivalence breaks down:

(3) a. *John kissed Mary.* ≅
b. *John* ***gave*** *Mary a* KISS.

The equivalence in (3) is only approximate, since (3a) can describe multiple kisses, but not (3b).

Similarly, there is no full semantic equivalence in (4):

(4) Russian
a. *Ivan raduetsja*$_{V_0}$ 'Ivan is.joyful'. ≢
b. *Ivan* ***ispytyvaet***$_{Oper_1(S_0(V_0))}$ RADOST'$_{S_0(V_0)}$ lit. 'Ivan experiences joy'.

(4a) implies external manifestations of joy, while (4a) does not; it is the reason why (4c) is normal and (4d) bizarre:

c. *Vse vidjat, čto Ivan raduetsja* lit. 'Everybody sees that Ivan is.joyful'.
d. ?*Vse vidjat, čto Ivan ispytyvaet radost'* lit. 'Everybody sees that Ivan experiences joy'.

To be protected against wrong equivalences, it is necessary to indicate with each $V_{(support)}$ the corresponding semantic constraints.

"Impure" $V_{(support)}$s (= configurational LFs)

On many occasions a $V_{(support)}$ appears with a semantic addition (this addition is boxed in the examples below):

(5) a. ***make*** *an* ***EFFORT*** = $\mathtt{Oper}_1$(EFFORT)→EFFORT,
but
spare no ***EFFORT*** = [$\boxed{\mathtt{Magn}}$ + $\mathtt{Oper}_1$](EFFORT)→EFFORT:
the verb *spare* [*no* …] serves not only as an $\mathtt{Oper}_1$, but also expresses a high degree of effort (the LF Magn).
b. ***CLOUDS*** ***scud across the skies*** denotes, in addition to the presence of clouds, their rapid movement:
CLOUDS ***scud across the skies*** = [$\boxed{\text{moving fast}}$ + $\mathtt{Func}_0$](CLOUDS)→CLOUDS
c. ***lavish*** [N_Y] *with* ***COMPLIMENTS*** means that there are many compliments:
[$\boxed{\mathtt{Magn}^{\mathtt{quant}}}$ + $\mathtt{Labor}_{12}$](COMPLIMENTS)→COMPLIMENTS

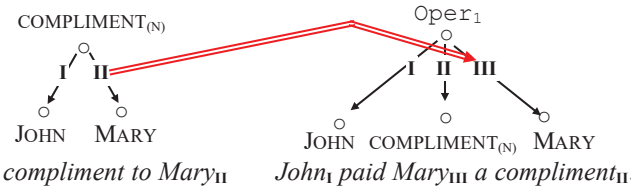
Such semantic additions are part of configurational LFs, which appear in the DSynt-structure; no semantic nuance is lost in the proposed description.

Syntax

A support verb $V_{(support)}$ is, as stated above, semantically empty or emptied; because of this, either it has no semantic actants, or, if it has them (in the lexicon), they are ignored in its usage as a $V_{(support)}$. Nevertheless, a $V_{(support)}$ appears in the DSynt-structure; therefore, it has its own DSynt-actants. The $V_{(support)}$'s DSynt-actants correspond to the DSynt-actants of its keyword L (i.e., of the supported noun/adjective). However, the correspondence is not one-to-one, and this happens for an obvious reason: the $V_{(support)}$ takes L itself as its "additional" DSynt-actant, and L's DSynt-actants may (and sometimes must) migrate to the $V_{(support)}$. This produces a shift in the actantial numbers in L's DSynt-actants. A possible result is illustrated in Figure 2:

Figure 2

An $\mathtt{Oper}_1$'s Actantial Structure as the Result of L's Migrating DSynt-actants



John$_{\mathrm{I}}$*'s compliment to Mary*$_{\mathrm{II}}$ *John*$_{\mathrm{I}}$ *paid Mary*$_{\mathrm{III}}$ *a compliment*$_{\mathrm{II}}$.

In a $V_{(support)}$→N collocation, the DSynt-actants of N may stay with N or migrate to $V_{(support)}$—depending on $V_{(support)}$ and/or on N. Sometimes such a migration is obligatory (the migrating actant is boxed):

(6) a. *John apologized to the fans.*
b. *John's←apology→to the fans*
c. *John* ***gave***→*the fans* *a heartfelt* APOLOGY.

In other cases, it is impossible:

(7) a. *John uses this technique.*
b. *John's←use→of this technique*
c. *John* ***makes***→USE→*of this technique.* ~ **John* ***makes***→*of this technique* *an intensive* USE.

And quite often, the DSynt-actant migration is possible, but not obligatory:

(8) a. *John lectures the club members.*
b. *John's←lecture→to the club members*
c. *John* ***gave***—[*a*]→LECTURE→*to the club members.*
d. *John* ***gave***→*the club members* *a very interesting* LECTURE.

The necessary information must be stored in the government patterns of $V_{(support)}$s, see Section **7**.

For a detailed discussion of the distribution of N's DSynt-actants between the N and the $V_{(support)}$ in $V_{(support)}$→N collocations, see Alonso Ramos 2004, pp. 253—270 and 2007.

Morphology

Particular languages impose particular morphological restrictions on the members of $V_{(support)}$→N collocations; here are the most frequent ones.

The Noun

In an SAE language that has the inflectional category of determination, that is, articles, the $V_{(support)}$→N collocation (as, by the way, all collocations) may show certain particularities as regards the presence/absence of the corresponding grammemes. Thus, in [*to*] ***open*** FIRE the noun has no article, while in [*to*] ***give*** *an* ACCOUNT an article (or another determiner) with the noun is necessary. The use of determiners with the supported noun N—the keyword of the corresponding $V_{(support)}$—depends as well on

the presence of a modifier with this N. The inflectional number of N—singular *vs*. plural—may also be fixed in a particular collocation. (See Alonso Ramos 2001b.)

The Verb

In many English $V_{(support)}$→N collocations, the passivization of the verb is impossible:

(9) *The man on the right* ***gave*** *a* GROAN. vs. **A groan was given by the man on the right*.

All such particularities are also described in a $V_{(support)}$'s government pattern.

6 Regular Semantic Additions to a Support Verb (= Complex LFs)

As was said, support verbs, being semantically empty, readily accept various meaning additions. Among these the following two stand out—because of their regularity and systematicity:

- phasal meanings, i.e., 'beginning', 'continuation' and 'end' (of a dynamic fact L); and
- causation meanings, i.e., 'causing the beginning', 'causing the continuation' and 'causing the end', as well as 'not causing the end' (of fact L).

Phasal and causation meanings are represented by phasal and causation LFs; these LFs are joined to the support verb LFs and form with them so-called complex LFs. The phasal and causation LFs are, of course, semantically full.

6.1 A Support Verb Plus a Phasal Verb

The three phasal meanings have the following semantic structures:

'L begins' = '⟦no L,⟧ then L'
'L ends' = '⟦L,⟧ then no L'
'L continues' = '⟦L,⟧ then L does not end'

These meanings are captured by the three phasal LF-verbs:

'begin' — `Incep`; 'end' — `Fin`; 'continue' — `Cont`

A phasal verb does not change the actantial structure of the support verb to which it is added; thus, `IncepOper`$_1$ has the same actantial structure as `Oper`$_1$, etc.

Incep	**IncepOper$_1$**	**IncepFunc$_1$**
English		
X_I's DESPAIR	*sink* [*into* ~]	[~] ⌜*takes possession*⌝ [*of* Nx]
X_I's POST of Y_{II}	*get* [ART ~]	[~] *goes* [*to* Nx]
French		
DÉSESPOIR de X_I	*sombrer* [*dans* ART ~]	[~] *saisit* [Nx]
POSTE de X_I de Y_{II}	*obtenir* [ART ~]	[~] *va* [*à* Nx]
Russian		
OTČAJANI|E X_I-a	*pridti* [*v* ~*e*]	[~*e*] *oxvatilo* [Nx-ACC]
POST X_I-a Y_{II}-a	*polučit'* [~]	[~] *dostalsja* [Nx-DAT]

Fin	**FinOper$_1$**	**FinFunc$_0$**
English		
X_I's OPERATION [milit.]	*stop* [ART ~]	[~] ⌜*winds up*⌝
X_I's GRIP [on power]	*lose* [ART ~]	[~] ⌜*slips away*⌝
French		
OPÉRATION [milit.] de X_I	*arrêter* [ART ~]	[~] *se termine*
POUVOIR de X_I	*perdre* [ART ~]	[~] *s'écroule*
Russian		
OPERACI|JA [milit.] X_I-a	*ostanovit'* [~*ju*]	[~*ja*] *byla svërnuta*
VLAST|' X_I-a	*poterjat'* [~']	[~'] *končilas'*

Cont	**ContOper$_1$**	**ContFunc$_1$**
English		
X_I's OPERATION [milit.]	⌜*press ahead*⌝ [*with* ART ~]	——
X_I's GRIP [on power]	*retain* [ART ~]	[~] *remains* [*with* Nx]
French		
OPÉRATION [milit.] de X_I	*poursuivre* [ART ~]	*se poursuit*
POUVOIR de X_I	*rester* [*au* ~]	[~] *reste* [*aux mains de* Nx]
Russian		
OPERACI|JA [milit.] X_I-a	*prodolžat'* [~*ju*]	*prodolžaetsja*
VLAST|' X_I-a	*soxranit'* [~']	[~'] *ostalas'* [*v rukax* Nx-GEN]

6.2 A Support Verb Plus a Causation Verb

There are three causation meanings that are modeled by LF-verbs:

‘to cause fact L to begin’ — `Caus`
‘to cause fact L to end’ — `Liqu`
‘not to cause fact L to end’ — `Perm`

Like phasal LFs, the causation LFs are also linked by semantic relations based on negation:

`Liqu`(L)=`AntiCaus`(L) =`Caus`(`Non`L)
`Perm`(L)=`NonLiqu`(L) =`NonCaus`(`Non`L)

In sharp contrast to phasal LFs, a causation LF introduces, in the general case, a new actant with respect to L’s actants: the Cause/the Causer; this changes the actantial structure of the support verb to which a causation verb is added. The additional actant is DSynt-actant **I**, and the numbers of all $V_{(support)}$’s own actants are increased by 1. For instance (the Roman numbers in subscript indicate the DSynt-actants of the $V_{(support)}$):

(10) a. *John*$_{X_I}$ ***was***$_{\texttt{Oper1}}$ ***in*** *DESPAIR*$_{II}$.
b. *John*$_{X_I}$ ***sank***$_{\texttt{IncepOper1}}$ ***into*** *DESPAIR*$_{II}$.
c. *Mary’s letter*$_I$ ***sent***$_{\texttt{CausIncepOper1}}$ *John*$_{X_{II}}$ ***into*** *DESPAIR*$_{III}$.

Just as with the support verbs, the three causation verbs are not equal: the semantically simplest `Caus` appears about three times more frequently than `Liqu`, while the most complex `Perm` is 25 times rarer than `Liqu`. (The numbers come from my own databases for English and French collocations.)

Caus	**CausOper$_1$**	**CausFunc$_1$**
English		
X_I’s DESPAIR	*send* [N$_X$ *into* ~]	——
X_I’s POST of Y_{II}	*put* [N$_X$ *in* ART ~]	*give* [ART ~ *to* N$_X$]
French		
DÉSESPOIR de X_I	*plonger* [N$_X$ *dans* ART ~]	——
POSTE de X_I de Y_{II}	*désigner* [N$_X$ *à* ART ~]	*donner* [ART ~ *à* N$_X$]
Russian		
OTČAJANI|E X_I-a	*pogruzit'* [N$_{X\text{-}ACC}$ *v* ~*e*]	——
POST X_I-a Y_{II}-a	*postavit'* [N$_{X\text{-}ACC}$ *na* ~]	*otdat'* [~ N$_{X\text{-}DAT}$]

Liqu

	LiquOper$_1$	**LiquFunc$_0$**
English		
X_I's HABIT of Y_{II}	*break* [Nx *of* ART ~]	*kill* [ART ~]
X_I's PAIN in Y_{II}	*deliver* [Nx *of* ART ~]	*kill* [ART ~]
French		
HABITUDE de X_I de Y_{II}	*détâcher* [Nx *de* ART ~]	*éliminer* [ART ~]
DOULEUR de X_I de Y_{II}	*délivrer* [Nx *de* ART ~]	*apaiser* [ART ~]
Russian		
PRIVYČK|A X_I-a Y_{II}-it′	*izbavit′* [Nx-ACC *ot ~i*]	*istrebit′* [~*u*]
BOL′ X_I-a V Y_{II}-e	*izbavit′* [Nx-ACC *ot ~i*]	**techn.** *snjat′* [~]

Perm

	PermOper$_1$	**PermFunc$_0$**
English		
X_I's AGGRESSION against Y_{II}	——	*condone* [ART ~]
French		
AGRESSION de X_I contre Y_{II}	——	⌜*fermer les yeux*⌝ [*sur* ART ~]
Russian		
AGRESSI|JA X_I-a protiv Y_{II}-a	——	*dopustit′* [~*ju*]; *popustitel'stvovat′* [~*i*]

The actantial structure of a causation verb can be complicated by the following fact: the Cause/the Causer can be one of the participants of the situation denoted by the keyword L. Thus, the person who ***throws*** *a* PARTY normally is one of those who take part in it. In such a case, the name of the causation LF carries the number of the corresponding L's actant: *throw* in *throw a party* is encoded as $\mathtt{Caus}_1\mathtt{Func}_0$(*party*). More examples:

$\mathtt{Caus}_1\mathtt{Oper}_1$(*decision*) = *come* [*to* ART ~]
$\mathtt{Caus}_1\mathtt{Oper}_2$(*control*) = *get* [Ny *under* ~]
$\mathtt{Caus}_1\mathtt{Func}_1$(*control*) = *establish* [Nx'*s*←~], *take* [~]
$\mathtt{Caus}_2\mathtt{Oper}_2$(*lover*) = *take* [*a* ~]
$\mathtt{Caus}_2\mathtt{Func}_1$(*attention*) = *get* [Nx'*s*←~]
$\mathtt{Caus}_2\mathtt{Func}_2$(*criticism*) = *draw* [Nx'*s*←~]

7 Realization Verbs

Along with support verbs, natural languages make extensive use of so-called realization verbs $\mathtt{Real}_i$, $\mathtt{Fact}_i$ and $\mathtt{Labreal}_{ij}$. Contrary to support verbs, which are semantically empty, realization verbs are semantically full: they mean, roughly, 'fulfill the requirement of the keyword L' = 'do with L what one is supposed to do with L' or 'L fulfills its own requirement'; they also, like support verbs, form collocations with their bases.

The "requirements" in question are particular components in the L's definition: thus, the "requirement" of a HYPOTHESIS is its confirmation, since

'X's hypothesis on Y being Z' ≈ 'explanation Z of a phenomenon Y proposed by X and expected to be **shown valid or not**'.

Similarly, the "requirement" of an ILLNESS is the **malfunctioning** < **death** of the organism affected:

'illness of X' ≈ 'temporary state of the organism of X that tends to cause its **malfunctioning** and perhaps eventually **death**'.

The "requirement" of an artifact is that it be used according to its intended function—that is, to do whatever it was designed for.

$\mathtt{Real}_{0/i}$ [Lat. *realis* 'real'], $\mathtt{Fact}_{0/i}$ [Lat. *factum* 'fait'] and $\mathtt{Labreal}_{ij}$ [is a hybrid of `Labor` and `Real`] are (more or less) propositionally synonymous full verbs, different with respect to their syntax; their keywords are nouns whose meaning includes the component corresponding to a "requirement": 'supposed to…', 'tending to…', 'designed to…', etc.

Syntactically, $\mathtt{Real}_i$, $\mathtt{Fact}_i$ and $\mathtt{Labreal}_{ij}$ are analogous to the LFs $\mathtt{Oper}_i$, $\mathtt{Func}_i$ and $\mathtt{Labor}_{ij}$, respectively. The keyword L and its DSyntAs fulfill with respect to $\mathtt{Real}_i$ the same syntactic roles as they do with respect to $\mathtt{Oper}_i$, etc. Therefore, realization verbs are linked to their keywords in the following way:

$\mathtt{Real}_i$–**II**→L, $\mathtt{Fact}_i$–**I**→L, and $\mathtt{Labreal}_{ij}$–**III**/**IV**→L.

Examples

Eng.	$\mathtt{Real}_1$(*duty*)	= *discharge*, *do*, *fulfill* [$A_{(poss)}(N_X)$←~]
Fr.	$\mathtt{Real}_1$(*devoir*)	= *accomplir* lit. 'accomplish' [$A_{(poss)}(N_X)$←~]
Rus.	$\mathtt{Real}_1$(*dolg*)	= *ispolnit'* lit. 'execute' [*svoj*←~]
Eng.	$\mathtt{Real}_2$(*requirement*$_{(N)}$)	= *meet* [ART ~]
Fr.	$\mathtt{Real}_2$(*exigence*)	= *remplir* lit. 'fill' [ART ~]
Rus.	$\mathtt{Real}_2$(*trebovani*|*e*)	= *udovletvorjat'* lit. 'satisfy' [ART ~*ju*]

Compare:

$\mathtt{Oper}_1$(*duty*)	= *have* [ART ~]	~	$\mathtt{Real}_1$(*duty*)	= *fulfill* [ART ~]
$\mathtt{Oper}_1$(*threat*(N))	= *make*[ART ~]	~	$\mathtt{Real}_1$(*threat*(N))	= ⌜*make good*⌝ [*on* ART ~]
$\mathtt{Oper}_2$(*attack*(N))	= *be* [*under* ART ~]	~	$\mathtt{Real}_2$(*attack*(N))	= *fall* [*to* ART ~→*of* Nx]
$\mathtt{Oper}_2$(*exam*(N))	= *take* [ART ~], *sit* [ART ~]	~	$\mathtt{Real}_2$(*exam*(N))	= *pass* [ART ~]

Eng.	$\mathtt{Fact}_0$(*film*(N))	= *is playing*, *is on*
Fr.	$\mathtt{Fact}_0$(*film*)	= *se joue* lit. 'is played', ⌜*est à l'affiche*⌝ lit. 'is on the poster'
Rus.	$\mathtt{Fact}_0$(*fil'm*)	= *idët* lit. 'is walking'

Eng.	$\mathtt{Fact}_0$(*wish*(N))	= ⌜*comes true*⌝
Fr.	$\mathtt{Fact}_0$(*désir* 'wish(N)')	= *devient réalité* lit. 'becomes reality'
Rus.	$\mathtt{Fact}_0$(*želani*|*e* 'wish(N)')	= *sbyvaetsja* lit. 'realizes itself'

8 Support Verbs in Theoretical Linguistics

The support verbs as a specific subclass of verbs are important for the linguistic theory, since they feature several peculiarities that have to be paid close attention. Three examples can be cited here: $V_{(support)}$s in syntax, in lexicography and in neurolinguistics.

Syntax: Extraction from the $V_{(support)}$ phrases

Let there be a phrase of the form N_1–**obl-obj**→N_2 (e.g., *an attack*$_{N_1}$–**obl-obj**→*against the city*$_{N_2}$) that is the DirO of a verb V. The subphrase N_2 = *against the city* can be extracted by interrogation or clefting if and only if this V is a $V_{(support)}$ (more generally, any LF verb; Abeillé 1988).

(11) a. *King John* ***launched***$_{\mathtt{IncepOper}_1}$ *an* ATTACK→*against the city*.

vs.

Which city did King John launch an attack against?

It is against this city that King John launched an attack.

b. *King John* ***watched*** *an attack*→*against the city*.

vs.

**Which city did King John watch an attack against?*

**It is against this city that King John watched an attack.*

A similar Russian example:

(12) a. *Ivan* ***okazal***$_{\mathtt{Oper_1}}$ *POMOŠČ'→sosedjam* lit. 'Ivan provided help to.neighbors'.

vs.

Komu Ivan okazal pomošč'? lit. 'To.whom Ivan provided help?'

Sosedjam Ivan okazal pomošč' lit. 'It.is.to.neighbors [that] Ivan provided help'.

b. *Ivan rasxvalival pomošč'→sosedjam* lit. 'Ivan was.lauding help→to. neighbors'.

vs.

**Komu Ivan rasxvalival pomošč'?* lit. 'To.whom Ivan was.lauding help?'

**Sosedjam Ivan rasxvalival pomošč'* lit. 'It.is to.neighbors [that] Ivan was. lauding help'

(Both sentences are ungrammatical in the sense 'help to the neighbors').

Lexicography: Government Patterns of $V_{(support)}$s and Morphological Restrictions on the $V_{(support)}$ and the N

The phraseologized (collocational) character of SAE support verbs is manifested in that a $V_{(support)}$ may require a specific government. Thus, N_X ***has*** *INFLUENCE* $\boxed{on}$ N_Y, but ***holds*** *INFLUENCE* $\boxed{over}$ N_Y; you ***give*** N_Y *a good LESSON* or ***give*** *a good LESSON* $\boxed{to}$ N_Y, but you can only ***give*** N_Y *a good WHACK* (no ****give*** *a good WHACK* $\boxed{to}$ N_Y); something ***is*** $\boxed{on}$ *the INCREASE*, *but* somebody ***is*** $\boxed{under}$ *SUSPICION*; N_X ***takes*** *PRIDE* $\boxed{in}$ N_Y, but *a LOOK* $\boxed{at}$ N_Y; etc. Because of this, the $V_{(support)}$s in the lexicon—where they are stored in the restricted lexical cooccurrence zone of lexical entries—must be supplied with their own government patterns. Here is an example: $V_{(support)}$s for the noun ATTENTION with their government patterns.

X_I's ATTENTION TO Y_{II}

$\mathtt{Oper_1}$	: pay [~ *to* N_Y]
$\mathtt{Oper_2}$	: get, receive [~*from* N_Y]
$\mathtt{CausOper_2}$	: bring [N_Y *to* N_X's←~]
$\mathtt{CausFunc_2}$	: call [N_X'*s*←~ *to* N_Y]
$\mathtt{Caus_2Func_2}$	: catch [N_X'*s*←~]
$\mathtt{LiquFunc_2}$	: deflect, divert [N_X'*s*←~*from* N_Y]
$\mathtt{Liqu_1Func_2}$ and $\mathtt{Caus_1Func_2}$	: redirect, turn [N_X'*s*←~*from* N_Y' *to* N_Y'']
$\mathtt{Caus_2ContFunc_2}$	: hold [N_X'*s*←~]

As can be seen from these examples, a government pattern of a $V_{(support)}$ specifies as well the determination of the keyword, since it is also phraseologized. But this

is still not the end of the story: as indicated in Section **4**, a $V_{(support)}$→N collocation may feature various restrictions concerning both V and N. As a result, a $V_{(support)}$ in a lexical entry of its keyword can involve a mini-entry of its own.

Neurolinguistics: Neural Processing of the $V_{(support)}$ phrases

An experimental psycholinguistic study (of German $V_{(support)}$ phrases; Wittenberg et al. 2014) has discovered an important fact: a $V_{(support)}$ phrase—such as [N_X] *takes control* [*of* N_Y]—needs more time to be understood 1) than a phrase with the same noun, but with a semantically full verb—e.g., [N_X] *describes the control* [*of* N_Y], and 2) than a phrase with the homophonous full verb and a non-predicative noun—e.g., *take an orange*. A plausible hypothesis (put forth by the authors) to explain this phenomenon is that the slowdown is due to the additional computations necessary for properly superposing the actantial structures of the $V_{(support)}$ and its keyword noun.

9 Support Verbs in Paraphrasing/Translation

LFs—that is, among others, support verbs—have two crucial applications:

- In the lexicon, LFs ensure a correct lexicalization of the starting semantic representation, since they specify the appropriate collocates for eventual collocation bases.
- In the process of text production, LFs ensure a convenient formalization of synonymous paraphrasing both within a given language and between languages—that is, of translation operations.

The role of LFs in the lexicon (for lexical choices) has been illustrated in Section **7**; now it is turn of paraphrasing. The preponderant role of synonymy, that is, of paraphrasing in natural language is one of the pillars of the Meaning-Text approach; LFs in general and $V_{(support)}$ LFs in particular constitute a powerful tool for describing intra- and inter-lingual paraphrasing.

The main paraphrasing rule involving $V_{(support)}$ LFs is as follows:

(13) $L_{(V)} = S_0(L_{(V)}) \leftarrow \mathbf{II} — \mathtt{Oper}_1(S_0(L_{(V)}))$

For $L_{(V)}$ = ACT$_{(V)}$: *to act* ≡ *to* ***take*** *ACTION*

For $L_{(V)}$ = FINE$_{(V)}$: *to fine* [N_Y] ≡ *to* ***slap*** *a FINE* [*on* N_Y]

For $L_{(V)}$ = KISS$_{(V)}$: *to kiss* [N_Y] ≡ *to* ***give*** [N_Y] *a KISS*

Since $\mathtt{Oper}_i$, $\mathtt{Func}_i$ and $\mathtt{Labor}_{ij}$ are related between themselves as conversives (Section 4, p. 11), it is easy to derive numerous similar equalities from (13) by substituting into this rule other support verbs (with the corresponding syntactic adaptations). Thus, one has:

(14) a. $L_{(V)} = S_0(L_{(V)}) \leftarrow \mathbf{II} - \mathtt{Oper}_2(S_0(L_{(V)}))$
For $L_{(V)}$ = FINE$_{(V)}$: *to fine* [N_Y] ≡ *to* ***receive*** *a* FINE [*from* N_X]
b. $L_{(V)} = S_0(L_{(V)}) \leftarrow \mathbf{I} - \mathtt{Func}_1(S_0(L_{(V)}))$
For $L_{(V)}$ = ANSWER$_{(V)}$: *to answer* [N_Y] ≡ *An* ANSWER ***comes*** [*from* N_X *to* N_Y].

The interlingual paraphrasing can be illustrated with the translation of sentence (15) into French and Russian.

(15) *That evening, John lectured*$_L$ *the club members on economy.*

French and Russian do not have a verb semantically equivalent to the English [*to*] LECTURE; both languages use instead the collocations ***donner*** *une* CONFÉRENCE 'give a lecture' and ***čitat'*** *LEKCIJU* lit. 'read a lecture'. Nevertheless, accurate translations can be produced using the following data:

1) Interlinguistic index of semantic equivalences:[4]

English	**French**	**Russian**
LECTURE$_{(V)}$	*CONFÉRENCER	*LEKTORIT′

Where a lexical equivalent does not exist in the necessary syntactic form in the language under consideration, a conventional form (marked with an asterisk) is used; such a "pseudolexeme" is exploited in syntactic computations, but does not, of course, appear in the output sentence.

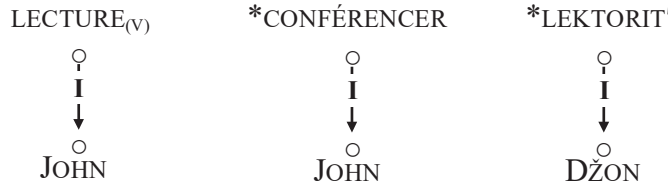
2) Language-specific Explanatory-Combinatorial Dictionaries of the languages involved:

English	**French**	**Russian**
LECTURE$_{(V)}$	*CONFÉRENCER	*LEKTORIT′
S_0 : lecture$_{(N)}$	S_0 : conférence$_{(N)}$	S_0 : lekcij|a
$\mathtt{Oper}_1(S_0)$: give [ART~]	$\mathtt{Oper}_1(S_0)$: donner 'give' [ART ~]	$\mathtt{Oper}_1(S_0)$: čitat′ 'read' [~*u*]
$\mathtt{Oper}_2(S_0)$: listen [to ART~]	$\mathtt{Oper}_2(S_0)$: écouter 'listen' [ART ~]	$\mathtt{Oper}_2(S_0)$: slušat′ 'listen' [~*u*]

3) Language-universal DSynt-paraphrasing rules, of the (13) and (14) type.

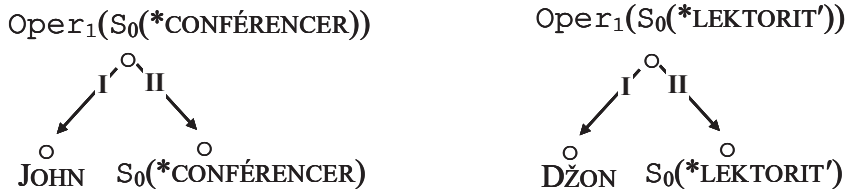
Consider the (partial and simplified) DSynt-structure (16a) of the English sentence (15) and its French and Russian equivalents:

(16) a. b. c.



Automatic substitutions of French and Russian semantic equivalents of the English lexemes in the DSynt-structure (16a) give the DSynt-structures (16b) and (16c), which, however, cannot be implemented as such: they contain pseudo-lexemes. Applying to (16b) and (16c) the paraphrasing rule (14a), one obtains the DSynt-structures (17a) and (17b):

(17) a. b.



Using the corresponding lexical entries and the Meaning-Text models of French and Russian, we obtain the correct (albeit partial) translations of (15):

(18) a. French: *John a donné une conférence.*
b. Russian: *Džon čital lekciju.*

(On the role of support verbs in paraphrasing/translation, see Milićević 2007 and Mel'čuk 2012—2015, vol. 2, Chapter 9.)

10 Support Verbs in World Languages

In SAE languages $V_{(support)}$s play a very important, but not vital role, since in principle it is possible to do without them. However, in some languages they are

really central: phrases of the $V_{(support)}$→N form are used instead of many, sometimes even most, of the verbs. To round off our picture of support verbs it seems imperative to consider, if only cursorily, $V_{(support)}$s in languages of this type. M. Alonso Ramos (2001a) offers an overview of $V_{(support)}$s in Persian, Basque and Japanese; here will be presented $V_{(support)}$s in Persian and Korean, since both languages manifest interesting particularities concerning these verbs.

Persian

Persian expresses most (≈ 90%) of verbal meanings not by verbal lexemes but rather by verb-noun phrases of the $V_{(support)}$→N form, known as compound verbs.

(19) *Nowruz-ra* *be* *šoma* TABRIK ***miguyæm***
New.Year DirO to you congratulation I.say
lit. 'I.say to you congratulation [because of] New.Year' = 'I wish you a Happy New Year'.

☞ Boxing indicates the DirO.

Sentence (19) contains a typical support verb collocation: the base is TABRIK 'congratulation', and the collocate, the $V_{(support)}$ is GOFTÆN 'say'; the collocation meaning is '[to] congratulate'. The question is, what is the DSynt-role of the base with respect to the $V_{(support)}$? It cannot be DSynt-actant **II**, as in the most typical and frequent $\mathtt{Oper}_1$–**II**→N collocations: in (19) we see a genuine DirO: *Nowruz-ra*, well marked by a special postclitic **-ra**. It is this clause element, rather than TABRIK, that must be taken to be DSynt-actant **II** of the verb. The noun TABRIK, then, turns out to be DSynt-actant **III** of GOFTÆN; this support verb is $\mathtt{Labor}_{12}$(*tabrik*).

And what is the situation at the SSynt-level? *Nowruz-ra* is an obvious DirO, and *tabrik* is a Quasi-DirO: NOWRUZ←**dir-objectival**–GOFTÆN–**quasi-dir-objectival**→TABRIK. A Persian Quasi-DirO is syntactically more constrained than a DirO: the noun in this role cannot be pluralized and determined, it cannot have dependents, be relativized or extracted, and tends to be linearly closer to the verb (it can be separated from the verb only by a few auxiliary elements).

Persian has hundreds of similar collocations:

'[to] finish [N]'	⇔ *TÆMAM*	***kærdæn***	[N-ra] lit. 'finish	do	[N]'
'[to] begin [N]'	⇔ *AĠAZ*	***kærdæn***	[N-ra] lit. 'beginning	do	[N]'
'[to] beat [N]'	⇔ *KOTÆK*	***zædæn***	[N-ra] lit. 'beating	hit	[N]'
'[to] defeat [N]'	⇔ *ŠEKÆST*	***dadæn***	[N-ra] lit. 'defeat	give	[N]'
'[to] announce [N]'	⇔ *E'LAM*	***daštæn***	[N-ra] lit. 'announcement	have	[N]'
'[to] measure [N]'	⇔ *ÆNDAZE*	***gereftæn***	[N-ra] lit. 'measure	take	[N]'

NB **1.** A vast majority of Persian V→N phrasemes are idioms rather than collocations: for instance, ⌜*DUST* ***daštæn***⌝ lit. 'friend have' = '[to] love/like' or ⌜*DAST* ***ændaxtæn***⌝ lit. 'hand launch' = '[to] mock'.

2. Among Persian V→N collocations dominate those with `Real` verbs rather than those with support verbs; for instance: *TELEFON* ***zædæn*** lit. 'telephone(N) hit' = '[to] telephone' or *RÆNG* ***zædæn*** lit. 'paint(N) hit' = '[to] paint'.

3. Many Persian $V_{(support)}$→N collocations are intransitive, and in these the predicative noun (= the base) appears as a normal DSynt-actant **II**: *GERYE*←**II**–***kærdæn*** lit. 'crying do' = '[to] cry' or *SILI*←**II**–***xordæn*** lit. 'slap.in.the.face(N) eat' = '[to] get a slap in the face'. These support verbs are $\texttt{Oper}_1$s.

Korean

(20) *John+i* [*enehak +ɨl*] *KOŊPU+lɨl* ***hayssta***
SUBJ linguistics **ACC** study(N) **ACC** did
lit. 'John did study(N) linguistics'. = 'John studied linguistics'.

Sentence (20) presents a transitive "compound verb," that is, a collocation $V_{(support)}$→N: KOŊPU '[a] study' is the base, and the collocate is the $V_{(support)}$ HATA 'do'; as a whole, the collocation is syntactically equivalent to a transitive verb having a regular DirO ENEHAK 'linguistics', something like '[$do_{\mathbf{V(support)}}$ [a] $study_{\mathbf{N_{predic}}}]_{\mathbf{V_{trans}}}$ $linguistics_{\mathbf{N=DirO}}$'≈'[to] study linguistics'. Inside this collocation, the N is DSynt-actant **III** of the verb, since the latter has already DSynt-actant **II** (ENEHAK): ENEHAK←**II**–HATA–**III**→KOŊPU 'study'. HATA is a $\texttt{Labor}_{12}$(*koŋpu*)—similarly to what is seen in Persian. The SSynt-structure of the collocation in (20) is also similar:

ENEHAK←**dir-obj**–HATA–**quasi-dir-obj**→KOŊPU

Since the **quasi-direct-objectival** surface-syntactic relation is not commonly accepted, it seems worthwhile to indicate four properties of the Quasi-DirO in Korean that illustrate its special status:

(21) a. A Quasi-DirO cannot have an adjectival modifier:
Johni enehakɨl (**simtoissnɨn*) *KOŊPULɨL* ***hayssta*** lit. 'John $linguistics_{ACC}$ deep study did'.

b. A Quasi-DirO cannot be pronominalized with KUKES 'that thing':
Johni enehakɨl KOŊPULɨL ***hayko****, Maryka suhakɨl *kukesɨl* ***hayssta***
lit. 'John $linguistics_{ACC}$ study having.done, Mary $mathematics_{ACC}$ the.same did'.

c. A Quasi-DirO cannot be linearly separated from the verb HATA:
?*Johni KOŊPULɨL enehakɨl* ***hayssta***.

d. A Quasi-DirO cannot be "adjectivalized":
Johni ***hanin*** *KODPU* 'by.John done study'
vs.
Johni enehakɨl* ***hanin* *KODPU* 'by.John linguistics done study'.

Simply put, a Quasi-DirO is more constrained than a DirO; it seems to "coalesce" with the support verb.

A similar situation holds in a vast range of languages—for instance, Kurdish, Hindi and Urdu (Butt 1995), Maithili, Malalayam (Mohanan 2017), Japanese, Turkic languages, Chinese, etc.

Conclusion

The present paper constitutes an attempt to offer a rigorous characterization of an important class of verbs—the so-called support, or light, verbs, which are used in many languages as a vital tool of turning predicative nouns into syntactic predicates, that is, in a sense, into Main Verbs. This characterization is done within the framework of a deductive notional system, where each notion is either an *indefinibilium*, or is defined strictly by the indefinibilia and notions that have been previously defined. Such an approach gives the proposed characterization sufficient robustness and sufficient descriptive power to represent not only the support verbs, but also a few contiguous verb classes. At the same time, the description of support verbs is placed in the realm of phraseology, since phrases of the $V_{(support)} \rightarrow N$ form are typical collocations. And since collocations are to be described in a lexicon, the support verbs become an important object of lexicology and lexicography. As a result, the paper may contribute to general syntax, general phraseology and general lexicology/lexicography.

Acknowledgments

The first sketch of this paper was read and commented by M. Alonso Ramos, L. Iordanskaja, J. Milićević, A. Polguère, and T. Reuther. Dear friends, please $\mathtt{Oper}_2$(THANKS) my deepest thanks!

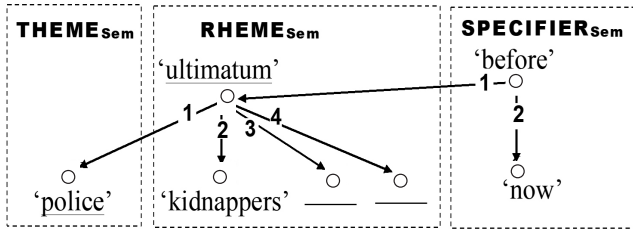
Notes

[1] For the semantic representation of utterances such predicates—that is, semantic predicates having no corresponding verb in the given language—pose no problem: they appear as all other predicates. Take, for instance, sentence (i):

(i) *The police issued the ultimatum to kidnappers*.

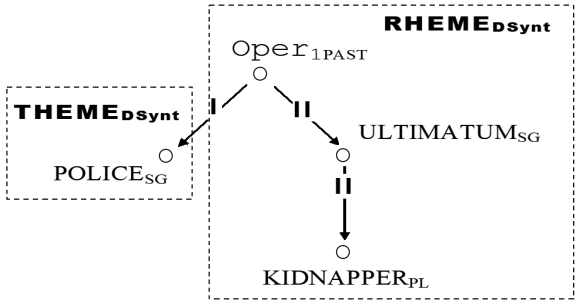
Its semantic representation is (ii):

(ii)



And its DSynt-representation is as follows:

(iii)



The support verb $\mathtt{Oper}_1$ is introduced into the DSynt-tree as its top node by a special semantic rule: see Mel'čuk 2012—2015: vol. 2, Ch. 10, Subsection 2.1.2, pp. 237—238, Top-Node Arbor-Sem-Rule 3.

[2] As a result of synonymic syntactic paraphrasing, in an actual sentence a $V_{(support)}$ may appear in other syntactic roles as well—for instance, in a participial modifying phrase.

[3] The presence of specially strong semantic links between a transitive verb and its DirO is manifested across the world languages in various linguistic phenomena. For instance:

1) Many languages have a special grammatical case to mark DirOs: the accusative.

2) In the most typical ergative construction, the DirO of a transitive verb is marked by the same case as the Subject of an intransitive verb: by the nominative.

3) In languages with nominal incorporation, it is the DirO that is incorporated in the first place.

4) Most idioms consist of a verb and its DirO: ⌜*bite the bullet*⌝, ⌜*cut corners*⌝, ⌜*cut* [N_Y] *some slack*⌝, ⌜*kick the bucket*⌝, ⌜*miss the boat*⌝, ⌜*pull* [N_Y'*s*] *leg*⌝, etc.

5) In the compounds of the N←ADJ form, N predominantly is, so to speak, a "semantic DirO" of ADJ: *God-fearing*, *peace-loving*, *water-repellent*, etc. One finds the same picture in N_1←N_2 compounds, as in Rus. *sudo+stroenie* 'ship.building', *ljudo+ed* 'people.eater', *vino+delie* 'wine.making', etc.

A possible explanation lies in the structure of a transitive verb's meaning. For instance, the meaning of the paragon transitive verb [*to*] KILL is—quite approximately—as follows: 'X kills Y' ≈ 'X causes that Y dies'; that of the verb [*to*] BUILD 'X builds Y' is ≈ 'X causes that Y begins to exist'; etc. Schematically, the meaning of a transitive verb V 'X V-es Y' is 'X causes that P(Y)', where P is a predicate different for different verbs, while the causation component is the same. This shows a more intimate, deeper semantic link of a DirO to its verb than that of a subject.

[4] This is only a simplified example of how this interlanguage index can be organized. Actually, one can do without introducing the fictitious lexemes—by using rules of the form $V_0 = S_0(V_0) \leftarrow Oper_1(S_0(V_0))$.

References

Abeillé, Anne. (1988). Light verb constructions and extraction out of NP in tree adjoining grammar. *Chicago Linguistic Society*, *Papers from the 24th Annual Regional Meeting*, vol. I, 1—16.

Alonso Ramos, Margarita. (2001a). Constructions à verbe support dans des langues SOV. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, *96*(1), 79—106.

Alonso Ramos, Margarita. (2001b). Détermination, incorporation et phraséologie dans les constructions à verbe support. In Xavier Blanco Escoda, Pierre-André Buvet, & Zoé Gavriilidou (Eds.), *Détermination et formalization*, *Lingvisticæ Investigationes Supplementa*, 23 (pp. 51—65). Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.

Alonso Ramos, Margarita. (2004). *Las construcciones con verbo de apoyo*. Madrid, Visor Libros.

Alonso Ramos, Margarita. (2007). Towards the synthesis of support verb constructions: Distribution of syntactic actants between the verb and the noun. In Leo Wanner (Ed.), *Recent trends in Meaning-Text Theory* (pp. 97—137). Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.

Butt, Miriam. (1995). *The structure of complex predicates in Urdu*. Stanford, CA, CSLI Publications.

Langer, Stefan. (2005). A formal specification of support verb construction. In Stefan Langer & Daniel Schnorbusch (Eds.), *Semantik im Lexikon* (pp. 179—202). Tübingen, Gunter Narr. See also: https://www.researchgate.net/publication/238160303

Mel′čuk, Igor′. (1974). *Opyt teorii lingvističeskix modelej Smysl⇔Tekst* [Outline of a theory of linguistic Meaning-Text Models]. Nauka, Moskva.

Mel'čuk, Igor. (2012—2015). *Semantics: From meaning to text*. Vol. 1—3. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.

Mel'čuk, Igor. (2016). *Language: From meaning to text*. Moskva/Boston, Academic Studies Press.

Mel'čuk, Igor. (2023). *General phraseology: Theory and practice*. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.

Mel'čuk, Igor, & Polguère, Alain. (2021). Fonctions lexicales dernier cri. In Sebastien Marengo (Ed.), *La Théorie Sens-Texte. Concepts-clés et applications* (pp. 75—155), Paris, L'Harmattan.

Milićević, Jasmina. (2007). *La paraphrase. Modélisation de la paraphrase langagière*. Bern/Berlin/etc., Peter Lang.

Mohanan, Tara. (2017). Grammartical verbs and light verbs. https://doi.org/10.1002/9781118358733.wbsyncom016

Wittenberg, Eva, Paczynski, Martin, Wiese, Heike, Jackendoff, Ray, & Kuperberg, Gina. (2014). The difference between "giving a rose" and "giving a kiss": Sustained neural activity to the light verb construction. *Journal of Memory and Language, 73*, 31—42.

Žolkovskij, Aleksandr, & Mel′čuk, Igor′. (1965). O vozmožnom metode i instrumentax semantičeskogo sinteza [A method and some tools of semantic synthesis]. *Naučno-texničeskaja Informacija, 5*, 23—28.

Žolkovskij, Aleksandr, & Mel′čuk, Igor′. (1967). O semantičeskom sinteze [On semantic synthesis]. *Problemy kibernetiki, 19*, 177—238.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—18
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.04

Jean-Claude Anscombre
CNRS, LT2D — Université de Cergy-Pontoise
France
https://orcid.org/0000-0002-4132-4453

Pluralia Tantum et verbes supports

***Pluralia Tantum* and Support Verbs**

Abstract

It is a long-acknowledged fact that in a wide number of Indo-European languages, some noun phrases occur solely in the plural. As for the French language—the only one concerned in this study—examples as *les semailles*, *les pourparlers*, *les environs*, *les pantalons*, etc., are very common ones. A subclass of these plural invariable nouns (*Pluralia tantum*), shows specific properties, e.g., the noun phrase does not behave like a collective noun; it differs in meaning from the version in singular, and the version in plural is always diachronically posterior to the one in singular. The main point is that these plural nouns seem to involve a limited class of verbs in a privileged way. The main purpose of this study is then to question the status of *support verb* of these verbs, as well as their role in a possible process of idiomatization.

Keywords

Pluralia tantum, idiomatization, support verbs, collective nouns

0. Introduction

Dans le système indo-européen, les indications de nombre se limitent la plupart du temps à l'opposition singulier/pluriel, plus des traces de duel et plus rarement de triel. Il a été remarqué depuis longtemps que certains groupes nominaux ne se manifestent que sous la forme plurielle. Les exemples en sont connus, ainsi pour le français, qui sera la seule langue concernée dans cette étude : *les semailles*, *les pourparlers*, *les environs*, *les pantalons*, etc. Bien que souvent signalés dans les grammaires et ouvrages de morphologie, ces groupes nominaux ne sont signalés la

plupart du temps que comme un phénomène purement lexical et marginal. Les explications — quand il y en a — sont rares et vagues, et consistent la plupart du temps en un bref renvoi à la notion de *collectif*. On pourra vérifier ce point dans la *Grammaire Larousse du XXe siècle* (1936 : 159), *Le Bon Usage* de Grevisse (1980 : 320 *sq.*), *La grammaire méthodique du français* de Riegel et al. (1994 : 173 *sq.*), *La grammaire française* de Togeby (1986 : 43 *sq.*), etc. Il s'agit essentiellement de listes subdivisées sur des critères purement intuitifs. Enfin, Dubois & Dubois-Charlier (2008 : 54 *sq.*) ne font pas mieux, qui fournissent une liste importante de tels *pluralia tantum*, classés également de façon intuitive, et sans explication théorique autre que la modification du contexte socio-culturel au cours de l'évolution de la langue, qui, nous paraît peu convaincante. Il faudra attendre les travaux de Lammert et Lecolle (Lammert, 2015 ; Lammert & Lecolle, 2014 ; Lecolle, 1998) pour que soit abordé de façon frontale le problème du statut sémantique de ces *pluralia tantum* dans le cadre de la notion de *nom collectif*. Notre but ici n'est pas l'étude des *pluralia tantum*, mais celle d'une sous-classe de ces *pluralia tantum* qui possède des propriétés spécifiques qui seront exposées ci-dessous. Cette sous-classe fait intervenir certains verbes dont le statut fait question, et qui seront l'objet principal de cette étude.

1. La sous-classe des *pluralia tantum* non collectifs

Parmi les *pluralia tantum* existe en effet une sous-classe qui se caractérise par les propriétés suivantes :

(i) Le groupe nominal (au pluriel) n'est pas un nom collectif au sens de 'ensemble d'éléments discrets'.

(ii) Ce groupe nominal apparaît généralement combiné avec des verbes « dédiés », en très petit nombre, parfois un seul.

(iii) Ce groupe nominal comprend un possessif, qui renvoie obligatoirement au sujet du verbe[1].

(iv) Ce groupe nominal a une signification particulière, qui n'est pas celle de la version au singulier quand cette dernière existe. En particulier, la version au singulier n'est pas combinable avec les verbes dédiés[2].

---

[1] Habituellement, le possessif est ambigu en français, ainsi dans : *Max reproche à Luc d'avoir volé ses timbres*, il peut s'agir, en l'absence de contexte discriminatoire, aussi bien des timbres de Luc que de ceux de Max.

[2] Cette caractéristique, combinée à celle spécifiée dans (i), pose la question de savoir s'il s'agit ou non de *pluralia tantum*. Pour Anscombre (2009, 2022), il s'agit en fait d'une extension du *-s* dit *adverbial*.

(v) Même si les deux versions singulier et pluriel existent en synchronie, la version « plurielle » est diachroniquement toujours postérieure à la version « au singulier ».

Nous illustrerons ces propriétés sur le cas de *arriver à ses fins*[3], qui présente le groupe nominal *ses fins*, dont les caractéristiques sont les suivantes :

(a) Le groupe nominal *ses fins* n'est pas un nom collectif.

En nous inspirant de Lecolle (1998), nous remarquerons que l'on ne peut en effet définir *ses fins* comme désignant un ensemble d'éléments, ce que l'on peut constater sur le contraste suivant avec *atteindre ses objectifs* :

(1) **Max est arrivé à l'ensemble de ses fins / L'entreprise atteint l'ensemble de ses objectifs*.

(2) **Max est arrivé à presque toutes ses fins / L'entreprise atteint presque tous ses objectifs.*

(b) *Ses fins* admet les verbes dédiés *arriver à* et *parvenir*[4] de façon très majoritaire.

(c) Le possessif *ses* renvoie nécessairement au sujet du verbe, comme on peut le vérifier sur le contraste :

(3) *Le PDG$_i$ travaillait à une amélioration des exportations, et il est arrivé à ses$_i$ fins / Le *PDG$_i$ travaillait à une amélioration des exportations, et l'entreprise est arrivée à ses$_i$ fins*.

(d) On ne peut avoir en français contemporain *arriver à sa fin* ni *parvenir à sa fin*[5]. On note que *fin* n'a pas ici le sens de 'terme', mais bien plutôt celui de 'but visé', 'objectif', que l'on ne retrouve pas dans la version au singulier.

(e) D'un point de vue diachronique, la version au singlier *sa fin* est antérieure à la version au pluriel *ses fins*, avec les mêmes verbes « dédiés » :

(4) « […] La poësie **arrive à sa fin**, qui est d'instruire et de plaire […] » (A. Godeau, *Discours sur les œuvres de M. Malherbe*. Paris, 1730).

(5) « […] le marié estant **parvenu à sa fin** desirée, estoit si ravy d'aise et contentement, qu'il invitoit toute la compagnie à son exemple de faire bonne chère […] » (J. Yver, *Le Printemps désiré*. Paris, 1572).

On aura remarqué sur ces quelques exemples que la décision de rattacher ou non un groupe nominal à la sous-classe des *pluralia tatum* que nous examinons demande un examen approfondi : rien ne semble distinguer, en apparence du moins, *atteindre ses objectifs* et *arriver à ses fins*. Or seul le second cas satisfait les critères énumérés ci-dessus. De même, si le possessif et le pluriel de *monter sur ses grands chevaux* attirent l'œil, il s'agit d'un autre phénomène. L'expression a un sens « métaphorique »

---

3 Cf. Anscombre (2009, 2022), pour l'analyse d'autres cas.

4 Respectivement 30 et 45 occurrences dans *Frantext* (1950 +).

5 *Arriver à sa fin* est possible mais au sens de 'toucher à sa fin, parvenir à son terme'.

que n'a pas et n'a jamais eu la version *monter sur son grand cheval*. Voici une liste provisoire et incomplète de tels groupes nominaux, que nous désignerons désormais par le vocable de PTS pour éviter de longues répétitions : (*adresser*) *ses félicitations*, *arriver à ses fins*, *assumer ses responsabilités*, *faire ses adieux*, (*faire* + *transmettre*) *ses amitiés*, *faire ses besoins*, *faire ses confidences, faire ses débuts*, (*faire* + *présenter*) *ses excuses*, *faire ses premiers pas*, (*prendre* + *assumer*) *ses responsabilités*, *jurer ses grands dieux*, *reprendre ses droits*, *présenter ses hommages*, *présenter ses vœux*, etc. On pourrait penser à une hypothèse de figement plus ou moins total. Plusieurs arguments s'y opposent. Le premier est qu'un processus de figement concerne une forme donnée à une époque donnée, mais ne consiste pas en un changement de la forme, dans le cas présent un passage systématique d'un singulier à un apparent pluriel. Ainsi, dans la locution *prendre ses jambes à son cou*, le figement s'est opéré à partir d'une forme déjà au pluriel, à savoir *prendre les jambes à son col* 'se préparer pour un voyage'. De même, *secouer les puces* provient de *remuer les puces* 'frapper quelqu'un', au XVIe siècle. Second argument : dans de nombreux cas, l'accomplissement d'un processus de figement s'accompagne d'une opacité sémantique totale : il en est ainsi pour *tenir la jambe* 'retenir de façon importune', dont le sens ne peut en aucune façon être déduit directement de la forme. Or nos PTS, s'il est vrai que le pluriel qu'elles comportent peut sembler curieux, ne sont pas totalement opaques. Autre argument : la possibilité de reprise anaphorique du groupe nominal, ce qui est normalement impossible ou difficile dans le cas d'un figement avéré. On comparera de ce point de vue des reprises comme : *Lia a fait ses débuts hier, ils ont été prometteurs / Max a fait ses adieux à toute la famille, ils ont été touchants / Je vous adresse mes félicitations, elles sont sincères*, etc., et *??Max a pris ses jambes à son cou, elles s'agitaient dans tous les sens / *Lia a mis les pouces, c'est là qu'on a vu qu'ils n'étaient pas vernis / *Max a mis la main à la pâte, mais elle était cassante*, etc. Notons enfin que nos PTS sont susceptibles dans une certaine mesure de subir des transformations « syntaxiques », ainsi l'insertion d'éléments dans la chaîne : *adresser ses* sincères *félicitations*, *faire ses* tout *premiers pas*, *faire ses confidences* les plus intimes, *assumer ses responsabilités* les plus lourdes, *faire ses* tout *débuts*, etc.[6] Dans la mesure où le groupe nominal diverge sémantiquement de la version au singulier, il est légitime de s'interroger sur le rôle du verbe dans cette combinaison, et plus particulièrement de son statut. Nous aurons entre autres recours, dans cette optique, aux notions de *verbe support* et de *verbe converse* telle qu'elles sont étudiées en particulier chez G. Gross (2012, 2017[7] et 1989, 1993a, 1993b respectivement).

[6] Anscombre (2009, 2022) envisage l'hypothèse du passage d'un -*s* adverbial à celui d'un mode de création lexicale, peut-être un type de matrice lexicale (sur cette notion cf. Anscombre, 2019).

[7] La notion de *verbe support* a été introduite par Daladier (1978) dans sa thèse. La même année, *faire* est étudié dans Giry-Schneider dans une telle optique. De nombreux travaux suivront sur le

2. Les verbes supports et autres : rappels

L'idée de base de la notion de verbe support est bien connue : il s'agit du phénomène de l'actualisation d'un prédicat nominal[8]. Des verbes comme *faire* ou *donner* dans des constructions comme *faire un voyage* ou *donner un ordre* n'ont pas à proprement parler de fonction prédicative, mais servent essentiellement à actualiser des prédicats nominaux. Le rôle de ces verbes sans fonction prédicative est d'actualiser des prédicats nominaux, *un voyage* et *un ordre* en l'occurrence. Si à de telles constructions peuvent correspondre des verbes pleins — *voyager* et *ordonner* dans le cas présent — il ne s'agit pas là d'une condition nécessaire, étant donné que nombre de prédicats nominaux n'ont pas de correspondance verbale et ne peuvent donc être considérés comme des nominalisations[9]. D'autres verbes jouent un rôle spécifique dans le fonctionnement des prédicats nominaux : les verbes-converses. Par rapport à une construction standard à verbe support V_{1+}*N*préd, une construction V_{2+}*N*préd est converse si, à prédicat *N*préd constant, elle ne se différencie de la première qua par la permutation des arguments du nom prédicatif. Ainsi, pour reprendre l'exemple fétiche du LADL, *recevoir une gifle* est la construction converse de *donner une gifle*, au vu de la comparaison entre *Lia donne une gifle à Max* et *Max reçoit une gifle de Lia*.

Outre les verbes supports et les verbes converses, on distingue également les notions de *verbe-opérateur* et d'*extension aspectuelle* de verbe support[10], au vu d'un certain nombres de propriétés.

2.1. Les verbes supports

Les verbes supports, parmi un certain nombre de propriétés, possèdent les trois suivantes, qui seront considérées comme définitoires dans la suite de cet article :

(i) Suppression du verbe support : la nominalisation d'une phrase à verbe support est possible par effacement du verbe support et transformation du sujet cette

---

même thème ; citons brièvement : A. Daladier, L. Danloss, D. Gaatone, G. Gross, M. Gross, J. Labelle, A. Meunier, R. Vivès, entre autres.

8 Ces prédicats nominaux correspondent à la notion sémantique de *nom d'action* ou encore *nom processif*. Cf. Anscombre (2000) sur le sujet.

9 Ainsi *une erreur* dans *faire une erreur*. Dans le projet initial de Harris (1970), les verbes supports étaient définis de façon plus restreinte comme agents de nominalisation.

10 Cf. sur tous ces points Vivès (1984), dont nous nous sommes inspiré.

fois en complément de nom. Cette nominalisation n'est possible qu'en présence d'un verbe support, comme le montrent les contrastes ci-après :

(6) *Max a de l'admiration pour Lia → L'admiration que Max a pour Lia → L'admiration de Max pour Lia*

(7) *Max s'étonne de l'admiration pour Lia → L'admiration pour Lia dont Max s'étonne → *L'admiration de Max pour Lia*

(ii) Les contraintes sur les déterminants : lorsque deux phrases de même forme ne diffèrent que par le statut du verbe — verbe support ou pas — les contraintes sur les déterminants ne sont pas les mêmes :

(8) *Max a (de l' + *ton +la même) admiration pour Lia.*

(9) *Max s'étonne (de l' + de ton + ??de la même) admiration pour Lia.*

(iii) L'extraction par une clivée : les composants des compléments de deux phrases de même forme dont l'une à verbe support et l'autre pas ne se comportent pas de façon identique par rapport à l'extraction par une clivée :

(10) *C'est de l'admiration que Max a pour Lia / C'est pour Lia que Max a de l'admiration / C'est de l'admiration pour Lia que Max a.*

(11) **C'est de l'admiration que Max s'étonne pour Lia / *C'est pour Lia que Max s'étonne de l'admiration / C'est de l'admiration pour Lia que Max s'étonne.*

2.2. Les verbes-opérateurs

Certains verbes, dits *verbes-opérateurs*, se comportent comme des verbes causatifs, à savoir des verbes servant à exprimer qu'un sujet est cause de l'action décrite par le verbe et effectuée par un actant distinct. Le cas historiquement le plus connu est celui de *tuer* dans *Lia tue Max*, interprété comme *Lia* CAUSE [*Max meurt*]. Il s'agit là d'un type de causativité dit « lexical », mais il existe d'autres types de causativité, par exemple celui auquel donne lieu *faire* dans *Max fait boire du vin à Luc*[11], interprété comme *Max fait* [*Luc boit du vin*]. Un verbe-opérateur comme *faire* possède ainsi la propriété de former à partir d'une phrase (ici *Luc boit du vin*) une phrase ayant un argument de plus (ici *Max fait boire du vin à Luc*).

Deux remarques pour terminer : d'une part, il y a d'autres verbes-opérateurs que *faire*, ainsi *donner*, *laisser*, *mettre*, *prendre*, etc. D'autre part, comme nous allons

[11] Exemple repris de Vivès (1984 : 165). Pour les problèmes de causativité et d'anti-causativité, cf. Ramchand (2006) et Martin-Schäffer (2015), parmi beaucoup d'autres.

le voir sur le cas de *prendre*, un même verbe peut être opérateur dans un emploi — ainsi *prendre* dans *prendre sous sa responsabilité*, ou support dans un autre, comme dans *prendre l'initiative*[12].

Nous examinerons brièvement, pour terminer, la notion d'extension aspectuelle de verbe support.

2.3. Les extensions aspectuelles

M. Gross (1981) introduit la notion de *verbe extension aspectuelle d'un verbe support* à partir de l'étude de la paire :

(12) *Ce résultat a de l'importance.*

(13) *Ce résultat prend de l'importance.*

Le verbe *prendre* est ici appelé *extension aspectuelle* du verbe support *avoir*. Si l'on vérifie sans peine que *avoir* est verbe support dans (12), *prendre* dans (13) est moins clair. On constate cependant les points suivants :

a) Les propriétés de support de (12) sont conservées dans (13), en particulier la contrainte sur les déterminants :

(14) *Ce résultat a (*ton + son + une certaine) importance pour les écologistes.*

(15) *Ce résultat prend (*ton + son + une certaine) importance pour les écologistes.*

Mais aussi la double analyse :

(16) *L'importance considérable que ce résultat a/aura pour les écologistes.*

(17) *L'importance considérable que ce résultat prend/prendra pour les écologistes.*

b) La formation d'un *GN* est possible pour (12) : *Ce résultat a de l'importance → L'importance qu'a ce résultat → L'importance de ce résultat*. En revanche, il faut passer par une passivation pour (13) : *Ce résultat prend de l'importance → L'importance (*qu'a + qu'a prise) ce résultat → L'importance prise par ce résultat*.

c) De façon générale, une phrase comme (13) présente un aspect inchoatif par rapport à une phrase comme (12). *Ce résultat a de l'importance* apparaît d'une certaine façon comme le résultatif de (13) à l'accompli. Si ce résultat a de l'importance, c'est qu'il a en quelque sorte pris de l'importance.

On voudra bien nous excuser du caractère sommaire de ce rappel et des explications qui l'accompagnent. On trouvera dans la bibliographie indiquée des textes fournissant des explications détaillées sur tous les points brièvement évoqués ici.

[12] Exemple traité en détail dans Vivès (1984 : 170 *sq.*).

Notre but principal est d'appliquer ces définitions aux *pluralia tantum* concernés dans cette étude, afin de déterminer le statut exact du ou des verbe(s) dédié(s) qui les accompagne(nt) régulièrement.

3. Examen de quelques PTS

3.1. *Faire ses adieux*

Nous avons choisi cet exemple pour débuter l'analyse, car il a le mérite d'être simple. On constate en effet sans difficulté, sur l'exemple *Max a fait ses adieux à Lia*, que :

a) La nominalisation de la phrase est possible par effacement du verbe : *Max a fait ses adieux à Lia → Les adieux que Max a faits à Lia → Les adieux de Max à Lia*

b) Les contraintes sur les déterminants — qui séparent les verbes supports des non supports — sont également respectées :

(18) *Max a fait (ses + *tes + les mêmes) adieux à Lia.*

(19) *Max a écourté (ses + tes + *les mêmes) adieux à Lia.*

c) Les phrases à verbe support n'ont pas le même comportement par rapport aux clivées que les phrases à verbe non support :

(20) *Ces sont ses adieux que Max a faits à Lia / C'est à Lia que Max a fait ses adieux / Ce sont ses adieux à Lia que Max a faits.*

(21) **Ce sont ses adieux que Max a écourtés à Lia / *C'est à Lia que Max a écourté ses adieux / Ce sont ses adieux à Lia que Max a écourtés.*

Faire est donc ici verbe support, ce qui était relativement prévisible au vu du sens global de l'expression. Notons au passage que le verbe *faire* n'est pas ici remplaçable par *dire*, malgré l'existence et la proximité sémantique de *dire adieu*.

3.2. *Adresser ses félicitations*

En comparant *adresser* au verbe plein *exagérer* par le biais de nos critères, on obtient les résultats suivants :

a) Nominalisation de la phrase :

(22) *Max a adressé ses félicitations à Lia → Les félicitations que Max a adressées à Lia → Les félicitations de Max à Lia*

(23) *Max a exagéré ses félicitations à Lia → Les félicitations exagérées de Max à Lia → (–) Les félicitations de Max à Lia*

b) Contraintes sur les déterminants :

(24) *Max a adressé (ses + tes + les mêmes) félicitations à Lia.*

(25) *Max a exagéré (ses + *tes + *les mêmes) félicitations à Lia.*

c) Comportement par rapport aux clivées :

(26) *Ce sont ses félicitations que Max a adressées à Lia / C'est à Lia que Max a adressé ses félicitations / Ce sont ses félicitations à Lia que Max a adressées.*

(27) **Ce sont ses félicitations que Max a exagérées à Lia / *C'est à Lia que Max a exagéré ses félicitations / Ce sont ses félicitations à Lia que Max a exagérées.*

Adresser est donc verbe support, ce qui, là encore, n'est pas surprenant, vu la proximité de sens avec *donner*, ainsi que l'existence de *recevoir des félicitations*, qui semble indiquer *recevoir* comme verbe converse. Enfin, dans (23), *les félicitations de Max à Lia* est évidemment linguistiquement possible, mais perd une partie du sens de la phrase de départ, ce qu'indique le symbole (–). Signalons enfin que *félicitation* 'compliment adressé à quelqu'un' apparaît au singulier dès le XVIIe siècle, et n'est cité qu'au singulier dans le *Dictionnaire de l'Académi*e, éditions de 1718, 1740, 1762 et 1798. Le singulier et le pluriel coexistent dans les éditions de 1835 et 1878, alors que le *Littré* (1872) ne cite que le pluriel.

3.3. *Arriver à ses fins*

Cette locution a déjà été commentée *supra*, en particulier pour ce qui est de son parcours diachronique et de l'existence de la variante *parvenir*.

a) Nominalisation de la phrase :

(28) *Max est arrivé à ses fins avec Lia → ??Les fins auxquelles est arrivé Max avec Lia → *Les fins de Max avec Lia*

(29) *Max est parvenu à ses fins avec Lia → ?Les fins auxquelles est parvenu Max avec Lia → *Les fins de Max avec Lia*

b) Contraintes sur les déterminants :

(30) *Max est arrivé (à ses + *à tes + *aux mêmes) fins avec Lia.*

(31) *Max est parvenu (à ses + *à tes + *aux mêmes) fins avec Lia.*

c) Comportement par rapport aux clivées :

(32) *??C'est à ses fins que Max est arrivé avec Lia / C'est avec Lia que Max est arrivé à ses fins / *C'est à ses fins avec Lia que Max est arrivé.*

(33) *??C'est à ses fins que Max est parvenu avec Lia / C'est avec Lia que Max est parvenu à ses fins / *C'est à ses fins avec Lia que Max est parvenu.*

Arriver n'est donc pas verbe support ici. La raison en est que *arriver à ses fins* constitue un bloc figé que l'on ne peut diviser, comme le montrent des exemples comme (28) ou (32). La seule variation possible est la substitution de *parvenir* à *arriver*, qui semble ne rien modifier du point de vue des propriétés. La comparaison avec *atteindre ses objectifs*, proche par le sens, appuie ce diagnostic de figement :

(34) *Max a atteint ses objectifs dans cette affaire → Les objectifs qu'a atteints Max dans cette affaire → Les objectifs de Max dans cette affaire*

(35) *Ce sont ses objectifs que Max a atteints dans cette affaire / C'est dans cette affaire que Max a atteint ses objectifs / Ce sont ses objectifs dans cette affaire que Max a atteints.*

On se heurte là à un phénomène somme toute banal : la présence de cas de figement dans la plupart des catégories lexicales, pour lesquelles les analyses habituelles ne s'appliquent pas ou mal. Ainsi, la plupart des proverbes contemporains admettent des variations, parfois fort nombreuses[13], ce qui n'empêche pas cette catégorie de comprendre des formes totalement figées, ainsi *à cœur vaillant rien d'impossible* entre autres.

3.4. *Assumer ses responsabilités*

Examinons le cas de *assumer ses responsabilités*, mentionné dans la liste ci-dessus, et qui se révèle plus compliqué à l'analyse. On remarque d'entrée l'existence en parallèle de *prendre ses responsabilités*, mais aussi de *avoir des responsabilités*, *avoir* ses *responsabilités* étant difficile avec coréférence. Par ailleurs, *assumer ses responsabilités* est de formation récente par rapport à *prendre ses responsabilités* : 1965 pour la première, 1913 pour la seconde, qui succède en outre à *prendre sa responsabilité* datée dans *Frantext* de 1899. Si l'on a dès 1832 *assumer* la *responsabilité*, *assumer* sa *responsabilité* n'apparaît pas avant 1970 (apud *Frantext*). C'est donc *prendre ses responsabilités* qu'il convient d'étudier en tout premier lieu, que nous comparerons à *contester ses responsabilités* :

a) Nominalisation de la phrase :

(36) *Max a pris ses responsabilités face à la situation → Les responsabilités que Max a prises face à la situation → Les responsabilités de Max face à la situation*

[13] Cf. Anscombre (2017 : 46 *sq.*).

(37) *Max a contesté ses responsabilités face à la situation → Les responsabilités que Max a contestées face à la situation → (–) Les responsabilités de Max face à la situation*

b) Contraintes sur les déterminants :

(38) *Max a pris (ses + *tes + les mêmes) responsabilités face à la situation.*

(39) *Max a contesté (ses + tes + ??les mêmes) responsabilités face à la situation.*

c) Comportement par rapport aux clivées :

(40) *Ce sont ses responsabilités que Max a prises face à la situation / C'est face à la situation que Max a pris ses responsabilités / Ce sont ses responsabilités face à la situation que Max a prises.*

(41) *?Ce sont ses responsabilités que Max a contestées face à la situation / *C'est face à la situation que Max a contesté ses responsabilités / Ce sont ses responsabilités face à la situation que Max a contestées.*

Grosso modo donc, et compte tenu que le caractère relativement rigide des expressions concernées ne facilite pas les manipulations, *prendre* semble avoir conservé les propriétés de base du verbe support *avoir* dans *prendre ses responsabilités*. Qu'en est-il de *assumer ses responsabilités* ? On pourra vérifier qu'il conserve lui aussi les propriétés de base de *prendre* verbe support dans *prendre ses responsabilités*. Cependant, et bien que les arguments des deux combinaisons soient les mêmes et qu'elles aient des sens proches, il n'y a pas synonymie, comme on le constate sur l'opposition : *Max a des responsabilités, il devra les assumer / ??Max a des responsabilités, il devra les prendre*. On note également le contraste : *Max a pris ses responsabilités, il devra les assumer / *Max a assumé ses responsabilités, il devra les prendre*. D'un point de vue de la temporalité des événements décrits, *assumer ses responsabilités* est vu en langue comme postérieur à *prendre ses responsabilités*, ce qui fait penser à une extension aspectuelle. *Avoir des responsabilités* serait en quelque sorte l'état résultant de *assumer ses responsabilités*, mais aussi de *prendre ses responsabilités*, avec une nuance de sens : *assumer ses responsabilités* concerne également d'éventuelles implications futures. Il s'agit donc de deux extensions aspectuelles de *avoir des responsabilités*.

3.5. *Faire ses débuts*

Comme exposé dans Anscombre (2022 : 14 *sq.*), le mot *début* apparaît avec le sens général de 'commencement', 'première fois', fin XVIe — début XVIIe siècle. Dans un environnement propice à cette évolution, le sens spécialisé 'première fois sur une scène ou dans le monde' apparaît rapidement. Le mot *début* avec cette si-

gnification spécifique en vient à se combiner avec le verbe *faire*. La combinaison se lexicalise, puis apparaît la variante avec -*s*. Les deux versions singulier et pluriel coexisteront jusqu'à la fin du XXe siècle, la version sans -*s* étant finalement exclue. Examinons la fonction de *faire* dans cette locution, en l'opposant à *rater* :

a) Nominalisation de la phrase :
   (42) *Max a fait ses débuts au cinéma → Les débuts que Max a faits au cinéma*[14] *→ Les débuts de Max au cinéma*
   (43) *Max a raté ses débuts au cinéma → ?Les débuts que Max a ratés au cinéma →* (–) *Les débuts de Max au cinéma*
b) Contraintes sur les déterminants :
   (44) *Max a fait (ses + *tes + les mêmes) débuts au cinéma.*
   (45) *Max a raté (ses + tes + *les mêmes) débuts au cinéma.*
c) Comportement par rapport aux clivées :
   (46) *Ce sont ses débuts que Max a faits au cinéma / C'est au cinéma que Max a fait ses débuts / Ce sont ses débuts au cinéma que Max a faits.*
   (47) *?Ce sont ses débuts que Max a ratés au cinéma / C'est au cinéma que Max a raté ses débuts / Ce sont ses débuts au cinéma que Max a ratés.*

On note immédiatement que les tests ne sont pas totalement satisfaisants, et que certaines phrases — ainsi *Les débuts que Max a faits au cinéma* — sont peu naturelles. Par ailleurs, *faire* est en français (1950 +) le seul verbe dédié possible avec *ses débuts*. S'il est possible que *faire* soit verbe support dans *faire ses débuts*, il est tout aussi vraisemblable d'estimer que la locution est en cours de figement. Enfin, les locutions proches par le sens *faire ses premiers pas* et *faire ses premières armes*[15] donnent lieu à des résultats semblables. On notera à ce propos que par rapport à *faire ses adieux* par exemple, *faire ses débuts* ne se passive pas : *Ses adieux à la Grande Armée ont été faits par Napoléon à Fontainebleau* vs **Ses débuts ont été faits par Max au théâtre*.

3.6. *Faire ses excuses*

Étant donné le flou de la valeur sémantique de *faire* dans la composition de locutions verbales, on peut se demander s'il ne montre pas une tendance naturelle au figement, en particulier dans les constructions qui nous occupent. Examinons les propriétés de *faire* dans cette locution, en les opposant à celles du verbe plein *regretter* :

[14] Phrase faisant l'objet d'appréciations divergentes.

[15] Notons qu'il a existé un *faire ses secondes armes*, mais qu'il ne semble pas y avoir eu de *faire sa première arme*. Contrairement à *début*, *arme* apparaît toujours au pluriel dans les locutions.

a) Nominalisation de la phrase :
   (48) *Max a fait ses excuses à Lia → Les excuses que Max a faites à Lia → Les excuses de Max à Lia*
   (49) *Max a regretté ses excuses à Lia → *Les excuses que Max a regrettées à Lia → Les excuses à Lia que Max a regrettées*
b) Contraintes sur les déterminants :
   (50) *Max a fait (ses + *tes + les mêmes) excuses à Lia.*
   (51) *Max a regretté (ses + tes + *les mêmes) excuses à Lia.*
c) Comportement par rapport aux clivées :
   (52) *Ce sont ses excuses que Max a faites à Lia / C'est à Lia que Max a fait ses excuses / Ce sont ses excuses à Lia que Max a faites.*
   (53) **Ce sont ses excuses que Max a regrettées à Lia / *C'est à Lia que Max a regretté ses excuses / Ce sont ses excuses à Lia que Max a faites / Ce sont ses excuses à Lia que Max a regrettées.*

On constate ainsi que *faire* a toutes les propriétés d'un verbe support dans *faire ses excuses*, et qu'il est concurrencé dans cette locution par *présenter*. On vérifiera enfin que dans *présenter ses excuses*, *présenter* est aussi verbe support. La différence entre les deux locutions semble relever de l'opposition *écrit/oral* : *faire ses excuses* apparaît dès le XVIe siècle alors qu'il faut attendre le début du XIXe pour *présenter ses excuses*. D'autre part, *présenter* est mieux attesté à l'oral qu'à l'écrit : 3 036 occurrences contre 148 dans *SketchEngine*, et 15 contre 58 dans *Frantext*. Ces chiffres n'indiquent bien sûr qu'une tendance, et devraient faire l'objet d'un comptage plus précis grâce à un corpus plus diversifié. Enfin, on trouve la construction *faire son excuse* dès le début du XVIe siècle. Il s'agit donc bien d'une PTS.

La comparaison entre *faire ses adieux*, *faire ses excuses*, d'une part, et *faire ses débuts* d'autre part, montre que rien ne s'oppose à ce que *faire* soit verbe support dans une PTS. Ce qui conforte notre hypothèse d'un figement au moins partiel dans *faire ses débuts*.

3.7. *Donner ses instructions*

Instruction au sens de 'recommandation' apparaît au singulier dès le moyen français sous la forme de (*avoir* + *envoyer*) *instruction*. La forme au pluriel existe également. On trouve ensuite (*suivre* + *remettre*) *son instruction*, puis *donner son instruction* (1773, apud *Frantext*). La forme *donner ses instructions* existe en parallèle, mais *donner son instruction* semble avoir disparu assez rapidement au bénéfice de la forme au pluriel. On note qu'il ne s'agit pas d'un collectif au sens de 'ensemble d'éléments discrets' ; la forme au pluriel peut renvoyer à une seule recommanda-

tion : *Je vous avais demandé de ne rien dire à personne : vous n'avez pas suivi mes instructions*. On peut cependant risquer l'hypothèse d'un collectif « massique » au vu de la possibilité de *Le chef nous a donné l'ensemble de ses instructions par écrit*. Appliquons nos critères pour déterminer le statut de *donner* en le comparant au verbe plein *modifier*.

a) Nominalisation de la phrase :

(54) *Max a donné ses instructions à Lia → Les instructions qu'a données Max a Lia → Les instructions de Max à Lia*

(55) *Max a modifié ses instructions à Lia → *Les instructions qu'a modifiées Max a Lia → (–) Les instructions de Max à Lia*

b) Contraintes sur les déterminants :

(56) *Max a donné (ses + ??tes + les mêmes) instructions à Lia*[16].

(57) *Max a modifié (ses + tes + *les mêmes) instructions à Lia.*

c) Comportement par rapport aux clivées :

(58) *Ce sont ses instructions que Max a données à Lia / C'est à Lia que Max a donné ses instructions / Ce sont ses instructions à Lia que Max a données.*

(59) **Ce sont ses instructions que Max a modifiées à Lia / *C'est à Lia que Max a modifié ses instructions / Ce sont ses instructions à Lia que Max a modifiées.*

Au vu de l'existence de *avoir ses instructions* avec *avoir* comme verbe support, on est tenté de voir *donner ses instructions* comme une extension aspectuelle de *avoir ses instructions*, de même d'ailleurs que *recevoir ses instructions*, version converse de la première, sur le modèle (*donner* + *recevoir*) (*un ordre* + *une gifle*).

3.8. *Reprendre ses droits*

Cette curieuse expression, surtout connue par la phrase sentencieuse *La nature reprend ses droits*[17], est intéressante d'un point de vue linguistique, car elle est, selon nous, exemplaire de la façon dont ont lieu les formations lexicales.

Examinons tout d'abord ce parcours diachronique. Une première remarque est que, dès l'ancien français, les combinaisons de *droit* avec article possessif et verbe sont très souvent au singulier, depuis *lessier son droit* (1623) jusqu'à *contester son droit* (1727). Notre expression est en revanche plurielle dès son apparition. Par ail-

[16] On notera la différence entre *faire* et *transmettre* : *Max a (??donné + transmis) tes instructions à Lia.*

[17] Il s'agit à l'origine d'un adage juridique, passée ensuite en proverbe *La nature reprend (toujours) ses droits*.

leurs, *droit* s'emploie aussi au pluriel, ainsi *les droits du roi* 'ce qui revient au roi'. Mais aussi *les droits de la nature* 'ce qui est dû aux exigences de la nature', expression qui apparaît dès le XVIe siècle et donc antérieurement à *reprendre ses droits*. Sous l'influence de penseurs comme Rousseau, est née au XVIIIe siècle l'idée d'une nature entité juridique et ayant par conséquent des droits, d'où l'adage juridique *La nature reprend ses droits*, tout à fait parallèle à « […] la Nation prête à reprendre ses droits […] » dont parle Sieyès en 1799. Par la suite, *reprendre ses droits* a vu son sens se modifier et a signifié 'réapparaître, renaître', et enfin a été appliqué à d'autres entités comme *la vie*, *l'habitude*, *la religion*, etc. Le *-s* final perd alors son sens pluriel — on n'a pas *La vie a repris l'ensemble de ses droits*, et est assimilé à notre *-s adverbial* étendu, celui de *faire ses excuses*.

Appliquons nos critères à *reprendre*, en l'opposant au verbe plein *abandonner*.

a) Nominalisation de la phrase :

(60) *La nature a repris ses droits sur la ville → Les droits que la nature a repris sur la ville →* (–) *Les droits de la nature sur la ville /* (+) *Les droits repris par la nature sur la ville.*

(61) *La nature a abandonné ses droits sur la terre → Les droits que la nature a abandonnés sur la terre /* (–) *Les droits de la nature sur la terre /* (+) *Les droits abandonnés par la nature sur la terre.*

b) Contraintes sur les déterminants :

(62) *La nature a repris (ses + *tes + *les mêmes) droits sur la ville.*

(63) *La nature a abandonné (ses + *tes + *les mêmes droits) sur la terre.*

c) Comportement par rapport aux clivées :

(64) *Ce sont ses droits que la nature a repris sur la ville / C'est sur la ville que la nature a repris ses droits / Ce sont ses droits sur la ville que la nature a repris.*

(65) *?Ce sont ses droits que la nature a abandonnés sur la ville / ?C'est sur la ville que la nature a abandonné ses droits / Ce sont ses droits sur la ville que la nature a abandonnés.*

Si les critères sont *grosso modo* satisfaits, on note cependant que la nominalisation n'est possible qu'en passant par un passif, ce qui indique un statut d'extension aspectuelle pour *reprendre* dans *reprendre ses droits*. Cette hypothèse est compatible avec la possibilité de *perdre ses droits* et l'existence jusqu'au XIXe siècle de *avoir ses droits*. *Reprendre ses droits* serait en cours de figement — suite à la disparition de *avoir ses droits* —, mais conserverait encore une partie de son statut d'extension aspectuelle de l'ancien support *avoir ses droits*.

4. Conclusion

L'examen des PTS et surtout du statut du verbe qui y figure permet de tirer quelques conclusions quant à l'effet d'un figement quel qu'il soit sur une combinaison libre au départ. En effet, nos PTS semblent suivre le cheminement schématisé comme suit : (i) au départ, on a une combinaison de type (Vsup + Vaspect) + possessif + GN (sing. + plur.), (ii) dans un certain domaine particulier, GN tend à prendre de façon systématique un sens spécifique qui n'est pas le sens usuel. Par exemple *excuse* 'action de s'excuser' face à *excuse* 'explication de la cause' ; (iii) la version au pluriel tend à s'imposer à la version au singulier pour le sens spécifique, puis à l'éliminer dans la plupart des cas ; (iv) cette version au pluriel perd son sens collectif, et s'aligne sur un paradigme de locutions de type V + possessif + GN-*s*, où le singulier n'est pas possible (dans le sens spécifique), et où le paradigme de V est réduit à peu d'éléments dédiés, quelquefois un seul[18]. Ce que montre la petite étude qui précède est que ce type de figement semble tendre à faire perdre au verbe V son statut de support ou d'extension aspectuelle au profit d'un figement total. Selon le degré de figement, on aura donc : des verbes supports (*faire ses adieux*, *adresser ses félicitations*, *faire ses excuses*), des extensions aspectuelles (*assumer ses responsabilités*, *donner ses instructions*), des figements complets (*arriver à ses fins*) et enfin des cas intermédiaires (*faires ses débuts*, *reprendre ses droits*). Notons enfin que le pointage des dates d'apparition des PTS ne révèle aucune corrélation avec un éventuel degré de figement. Il s'agit donc d'un problème proprement linguistique, tenant peut-être au type de GN présent. On remarque en effet que les trois cas de verbes supports appartiennent à ds PTS faisant intervenir une *formule* indépendamment de l'existence de la PTS : *Adieu !*, *Mes félicitations !*, *Mes excuses*.

Références citées

Anscombre, J.-Cl. (2000). Éléments de classification des noms processifs. *Bulag*, « Lexique, Syntaxe et Sémantique : Mélanges offerts à Gaston Gross à l'occasion de son 60e anniversaire », Hors série, 345—364.

[18] Anscombre (2022) voit ce type de figement comme semblable à une matrice lexicale (cf. Anscombre 2019, pour cette notion), *i. e.* la combinaison d'une structure donnée à éléments fixes et variables, sujette à des contraintes sémantiques.

Anscombre, J.-Cl. (2009). Une hypothèse sur la fonction sémantique d'une curieuse régularité morphologique. *Cahiers de lexicologie, 95*(2), 5—18.

Anscombre, J.-Cl. (2017). Le concept de figement sous l'angle de la parémiologie : vulgates et réalités. *L'Information grammaticale, 153*, 44—52.

Anscombre, J.-Cl. (2019). Figement, lexique et matrices lexicales. *Cahiers de lexicologie*, *114*(1), 119—147.

Anscombre, J.-Cl. (2022). La nature reprend ses droits : un pluriel bien singulier. *Cahiers de lexicologie, 120*(1), 11—36.

Dubois, J., & Dubois-Charlier, Fr. (2008). *Le nombre en français*. Louvain-la-Neuve, Éd. E.M.E., coll. « Plein ».

Giry-Schneider, J. (1978). *Les nominalisations en français. L'opérateur « faire » dans le lexique*. Genève — Paris, Droz.

Grammaire Larousse du XXe siècle (1936). Paris, Larousse.

Grevisse, M. (1980). *Le Bon Usage* (11e éd.). Bruxelles, Duculot.

Gross, G. (1989). *Les constructions converses du français*. Genève, Droz.

Gross, G. (1993a). Trois applications de la notion de verbe support. *L'Information grammaticale, 59*, 16—22.

Gross, G. (1993b). Les passifs nominaux. *Langages, 109*, 103—125.

Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique. Approche sémantico-syntaxique du lexique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

Gross, G. (2017). Petit historique de la notion de verbe support. *Cahiers de lexicologie, 111*(2), 125—149.

Gross, M. (1981). Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique. *Langages, 63*, 7—52.

Harris, Z. S. (1970). *Papers in Structural and Transformational Linguistics*. Dordrecht, Reidel.

Lammert, M. (2015). Les *pluralia tantum* sous l'angle du collectif. *Langue française, 185*(1), 73—84.

Lammert, M., & Lecolle, M. (2014). Les noms collectifs en français, une vue d'ensemble. *Cahiers de lexicologie, 105*(2), 203—222.

Lecolle, M. (1998). Noms collectifs et méronymie. *Cahiers de grammaire, 23*, 41—65.

Martin, F., & Schäfer, Fl. (2015). Causation at the Syntax-Semantics Interface. In B. Copley & F. Martin (Eds.), *Causation in Grammatical Structures* (pp. 209—244). Oxford, Oxford University Press.

Ramchand, G. C. (2008). *Verb Meaning and the Lexicon. A First-Phase Syntax*. (Part of *Cambridge Studies in Linguistics, 116*). Cambridge, Cambridge University Press.

Riegel, M., et al. (Éd.). (1994). *Grammaire méthodique du français*. Paris, Presses universitaires de France, coll. « Linguistique nouvelle ».

Tamba, I. (1994). Un puzzle sémantique : le couplage des relations de tout à partie et de partie à tout. *Le gré des langues, 7*, 64—85.

Togeby, K. (1982). *Grammaire française* (T. I : *Le nom*). Copenhague, Akademisk Vorlag.

Vivès, R. (1984). L'aspect dans les constructions nominales prédicatives : *avoir*, *prendre*, verbe support et extension aspectuelle. *Lingvisticæ Investigationes, 8*(1), 161—185.

DMF (2015). *Dictionnaire du Moyen Français* — ATILF. *atilf.atilf.fr/ dmf.htm*
Frantext, Frantext-ATILF. https://www.atilf.fr/ressources/frantext
Sketch Engine. https://www.sketchengine.eu

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—37
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.05

Wiesław Banyś
Université de Silésie à Katowice
Pologne
https://orcid.org/0000-0003-2471-6751

Inférences textuelles et constructions à verbes supports

Textual Inferences and Support Verb Constructions

Abstract

To understand natural language, automatic systems must have the ability and possibility to know what is inferred, and if so, how it is inferred, and from what in a text. The linguistically determined implications imposed by a predicate on its propositional arguments, appearing in a text as textual inferences, are, with other elements, such as knowledge of the world, speakers' assumptions about language usage, situational stereotypes, implicatures, etc., one of the necessary elements for a system to be considered as understanding natural language.

In this paper, Wiesław Banyś focuses on an important part of textual inferences, one which has been given hardly any scholarly attention so far, namely the relations between a particular category of textual inferences constituted by phrasal implicatives in the sense of Karttunen (2012) and a particular category of multi-word expressions constituted by support verbs.

Banyś first gives a brief introduction to the current state of the art of the description of the two general categories: inferences, including a particular type of inferences: paraphrases (sec. 1), and multi-word expressions with a particular type of these constructions: support verbs (sec. 2), which allows us to present the relations between support verbs and paraphrases (sec. 3). He then moves on to a discussion of implicatives, including phrasal implicatives (sec. 4), and presents a sketch of the description of some types of support verb constructions from the point of view of their implicative power (sec. 5).

The analyses of the type presented are to be continued and need to be extended to all constructions of the type analysed and are at the same time part of a much more general project. They constitute the beginning of a systematic implementation to be done on French and Polish material, in correlation with the English, of the combinatorics of truth values, "implicative signatures", of predicates, whether verbal, adjectival or nominal.

Keywords

Inference, textual inferences, implication, implicative, phrasal implicative, implicative signature, paraphrase, multi-word expressions, support verbs

Il est évident que les relations logiques entre phrases principales et compléments sont d'une grande signification dans tout système de traitement automatique des données qui repose sur une langue naturelle. Pour cette raison, l'étude systématique de telles relations, dont cet article est un exemple, aura certainement une grande valeur pratique, en plus du fait qu'elle peut contribuer à la théorie de la sémantique des langues naturelles.
(Karttunen, 1973 : 79)

Introduction

Ces paroles de L. Karttunen d'il y a une cinquantaine d'années sont toujours valides : une machine ne peut évidemment comprendre la langue naturelle sans avoir la capacité et la possibilité de savoir ce qui est inféré, et s'il l'est, comment il l'est, et à partir de quoi dans un texte. Naturellement, les implications imposées par un prédicat à ses arguments propositionnels, déterminées linguistiquement, sont, à côté d'autres éléments, tels p. ex. la connaissance du monde, les présomptions par les locuteurs quant à l'usage de la langue, des stéréotypes situationnels, implicatures, etc., l'un des éléments nécessaires pour qu'un système puisse être considéré comme comprenant la langue naturelle. Comme l'ont dit Zaenen et al. (2005 : 31) : « Les systèmes NLP ne peuvent pas être tenus responsables de la connaissance de ce qui se passe dans le monde, mais aucun système NLP ne peut prétendre "comprendre" le langage s'il ne peut pas gérer les inférences textuelles ».

Les études consacrées à cette tâche fleurissent depuis et beaucoup de choses ont été déjà faites en la matière. Pour ne citer que p. ex. les projets tels que PASCAL Network of Excellence Recognising Textual Entailment (RTE-1), Advanced Question Answering for Intelligence (AQUAINT) program et beaucoup d'autres travaux (cf. p. ex. : Bernardy & Chatzikyriakidis, 2020 ; Crouch et al., 2005 ; Dagan et al., 2013 ; Elshazly, Haggag & Ehssan, 2021 ; Liu et al., 2020 ; Paramasivam & Nirmala, 2021).

Dans ce qui suit nous allons nous pencher sur l'un des éléments importants des inférences textuelles, presque pas du tout étudié, à savoir sur les relations entre une catégorie particulière des inférences textuelles que constituent les implicatifs

phrastiques (*phrasal implicatives*) dans le sens de Karttunen (2012) et une catégorie particulière des constructions polylexicales que constituent les verbes supports.

Nous allons essayer ainsi de commencer à remplir, ne serait-ce que très partiellement, dans les limites d'un article de revue, la lacune dans l'étude des constructions à verbes supports du point de vue des inférences qu'elles génèrent.

Notre présentation commencera par une introduction sommaire à l'état de choses actuel de la description des deux catégories générales :

— inférences, y compris un type particulier des inférences : les paraphrases (sec. 1), et
— constructions polylexicales — verbes supports (sec. 2),
— pour présenter les relations entre les verbes supports et les paraphrases (sec. 3),
— passer par la suite à une discussion des implicatifs, dont les implicatifs phrastiques (sec. 4),
— et présenter une esquisse de la description de certains types de constructions à verbe support du point de vue de leur pouvoir implicatif (sec. 5),
— pour passer finalement à une discussion des questions soulevées et des travaux suivants à entreprendre (sec. 6).

1. Inférences et paraphrases

On pourrait avoir l'impression que les deux notions sont en fait déjà bien établies en linguistique, mais, comme on va le voir rapidement dans ce qui suit, ce n'est pas nécessairement le cas. Parce que ce qui est bien établi, c'est le fait qu'il serait difficile de comprendre la nature de la langue sans elles, mais ce qui est en revanche moins bien établi, ce sont leurs définitions, leur rôle et par conséquent l'étendue de leur fonctionnement.

Les deux notions sont intrinsèquement liées à la conceptualisation et à la détermination du sens.

En principe, on peut distinguer deux visions générales du sens (cf. p. ex. aussi Lewis, 1970 : 19). Les deux ont d'ailleurs une très longue histoire. On voit bien la différence et le débat conceptuel entre les deux visions particulièrement dans deux approches différentes du langage dans les travaux de Wittgenstein, allant du *Tractatus logico-philosophicus* aux *Philosophical Investigations* (cf. Wittgenstein, 1921, 1953).

L'une de ces visions est une vision référentielle, allant de pair avec une sémantique véri-conditionnelle, la vision, pour ainsi dire, de l'objet statique, et l'autre est une vision inférentielle, une vision de l'usage, du fonctionnement, de l'objet :

toujours en mouvement et en action, allant de pair d'une façon naturelle avec une vision opérationnelle du sens entraînant une sémantique inférentielle.

Le terme de « sémantique inférentielle » a d'ailleurs différentes significations, pas toujours allant dans la même direction que celle qui vient d'être présentée (cf. p. ex. les idées de ce type — v. le fameux vérificationnisme qui en est un cas spécial — ont été longuement discutées déjà dans p. ex. les travaux du Cercle de Vienne, cf. aussi p. ex. : Attfield, 2018 ; Banyś, 1989a ; Block, 1986, 1998 ; Brandom, 1994 ; Chalmers, 2021 ; Field, 1977 ; Fuchs, 1988, 1994 ; Habel, 2012 ; Harman, 1973, 1993 ; Harrison, 1979 ; Hart, 2018 ; Kaldis, 2013 ; Martin, 1976 ; McDowell, 2021 ; McGinn, 2018 ; Murzi & Steinberger, 2017 ; Peregrin, 2006a, 2006b, 2019 ; Schlick, 1936 ; Sellars, 1974 ; Skorupski, 2017 ; White et al., 2017 ; Wilks, 1975).

Nous n'avons naturellement ici ni l'espace ni le temps de discuter les importants détails de ces débats qui méritent décidément une plus large élaboration, entre autres p. ex. la question de savoir si une attitude pragmatiste des relations entre la sémantique et la pragmatique exige une sémantique inférentielle ou si la pragmatique elle-même doit être inférentielle (cf. p. ex. MacFarlane, 2010 ; nous répondons partiellement à cette question-ci par la suite, et nous la développerons dans un autre texte).

Remarquons seulement, avec, p. ex., T. Williamson (2009 : 137), que

> [b]ien sûr, cette simple opposition pourrait ne pas survivre à des définitions plus raffinées du « référentialisme » et de l'« inférentialisme ». Tous ceux qui sont prêts à appliquer l'un ou l'autre terme à leurs points de vue n'accepteraient pas les caractérisations grossières qui viennent d'être données. Néanmoins, les deux styles de théorisation fonctionnent souvent comme des rivaux dans la pratique.

Naturellement, il est nécessaire de bien définir les relations entre les inférences de différents types, p. ex. implications (logiques) matérielles, implications (sémantiques) nécessaires et inférences de différents types, dont les inférences probables (cf. à ce propos p. ex. : Adams, 1975 ; Banyś, 1989a, 1989b, 2000 ; Bogusławski, 1986 ; Breitholtz, 2021 ; Ceniza, 1988 ; Pap, 1955 ; Sanford, 2003 ; Stenius, 1947) ; on va voir par la suite la place des implicatifs phrastiques au sein de la famille des inférences.

Cela est lié bien sûr aussi au grand problème de l'induction/de la déduction, des bases empiriques et/ou déductives de la science, y compris de la linguistique (cf. p. ex. Banyś, 2021), des fondements de la connaissance soulevé par D. Hume et la distinction générale entre les inférences démonstratives (logiques, nécessaires) et non-démonstratives (probables) (cf. p. ex. : Ramsey, 1926 ; Reichenbach, 1938, 1949 ; Russell, 1948 ; Salmon, 1963, 1966). Cf. aussi à ce propos les remarques de B. Russell constatant que si le problème soulevé par D. Hume ne trouve pas une solution « there is no intellectual difference between sanity and insanity » (« il n'y a pas de différence intellectuelle entre la santé mentale et la folie ») (Russell, 1946 : 699)

et que « J'ai trouvé la question de l'inférence non-démonstrative beaucoup plus large et plus intéressante que ce à quoi je m'attendais » (Russell, 1959 :237).

Puisqu'il est impossible de construire une théorie quelconque sans avoir recours aux inférences, il est naturel que l'on trouve l'application des inférences et des paraphrases dans beaucoup de conceptions linguistiques, même si elles n'évoquent pas toujours les termes eux-mêmes, pour n'en citer que quelques-unes, p. ex. la grammaire transformationnelle et générative (Chomsky, 1965 ; Harris, 1951), grammaire systémique fonctionnelle (Halliday, 1994), grammaire à base sémantique (Karolak, 1984) ou lexique-grammaire (G. Gross, 2012 ; M. Gross, 1975).

Les deux notions — les inférences et les paraphrases — étant intimement liées, on ne peut concevoir les paraphrases sans les inférences, les inférences étant généralement définies comme une relation unidirectionnelle et les paraphrases comme une relation bi-directionnelle (cf. p. ex. : Androutsopoulos & Malakasiotis, 2010 ; Klemen & Robnik-Šikonja, 2021 ; Kovatchev et al., 2020 ; Marsi et al., 2007 ; Martin, 1976 ; Mel'čuk, 1988, 1992 ; Mel'čuk & Milićević, 2014 ; Milićević, 2007 ; Zhou et al., 2022), cf. aussi les travaux sur la similarité sémantique des textes dont les paraphrases sont un cas spécial (p. ex. Agirre et al., 2012 ; Cer et al., 2017 ; Lan & Xu, 2018) et une discussion intéressante sur la détermination des limites de la paraphrase (Vila et al., 2014).

Rappelons dans le contexte général de cette discussion p. ex. la position d'Igor Mel'čuk définissant la notion de sens linguistique et situant la notion de synonymie entre les phrases, donc les paraphrases, au cœur même de la langue et de tout son système « sens-texte », cf. p. ex. Mel'čuk & Miličevič (2014 : 102) :

> Notre caractérisation du sens linguistique se base sur une perception intuitive du même sens, notion plus simple que celle de sens. Si l'on demande à un francophone quel est le sens de la phrase (1a), il répondra qu'elle veut dire à peu près la même chose que la phrase (1b). Autrement dit, il répondra par une expression qui, d'après lui, a le même sens que l'expression initiale, c'est-à-dire par une paraphrase. Pour expliquer ce que veut dire l'expression en (1b), le locuteur en donnera également une paraphrase, quelque chose comme (1c) :
>
> (1) a. *Jean s'est mis le doigt dans l'œil*.
>
> b. *Jean s'est beaucoup trompé.*
>
> c. *Jean croyait qu'un certain état de choses avait eu lieu, mais cela n'était pas du tout vrai*.
>
> Et ainsi de suite; si l'on veut rester à l'intérieur de la langue, il n'y a pas d'autre façon d'expliciter le sens linguistique d'une expression **E**. Il s'ensuit la DÉFINITION I-1 :
>
> DÉFINITION I-1 : SENS LINGUISTIQUE (D'UNE EXPRESSION)
>
> Le sens linguistique d'une expression **E** est l'invariant des paraphrases de **E**, c'est-à-dire ce que signifient toutes les expressions ayant le même sens que **E**.
>
> La notion de « sens » est ainsi dérivée de celle de « même sens » […]

Cf. aussi Mel'čuk (1988) et Milevič (2007).

Il est donc aussi évident qu'une automatisation du traitement des inférences et des paraphrases est très importante pour toute sorte d'application des mécanismes et des données linguistiques dans différentes approches du traitement automatique du langage naturel.

On peut citer p. ex. les systèmes de réponse aux questions où une question peut être formulée différemment que dans le document qui contient la réponse et inversement, et il est nécessaire de prendre en considération différentes variantes des questions et des réponses (cf. p. ex. : Abacha & Demner-Fushman, 2019 ; Arora et al., 2021 ; Duboue & Chu-Carroll, 2006 ; Harabagiu & Hickl, 2006 ; Harabagiu et al., 2003 ; Harabagiu & Moldovan, 2003 ; Molla & Vicedo, 2007 ; Riezler et al., 2007 ; Si et al., 2021 ; Soares & Parreiras, 2020 ; Trivedi et al., 2019 ; Voorhees, 2001).

L'automatisation des paraphrases et des inférences textuelles est également nécessaire dans beaucoup d'autres applications, p. ex. dans les résumés automatiques des textes (cf. p. ex. : Barzilay, 2003 ; Gupta et al., 2014 ; Gupta et al., 2021 ; Hovy, 2003 ; Kaur & Srivastava, 2019 ; Lloret et al., 2008 ; Mani, 2001 ; McDonald, 2007 ; Radev et al., 2002 ; Torres-Moreno, 2014 ; Yao et al., 2017), par contre, les inférences textuelles, non pas les paraphrases, sont utilisées dans la compression automatique des phrases (Clarke & Lapata, 2008 ; Cohn & Lapata, 2008, 2009 ; Galanis & Androutsopoulos, 2010 ; Knight & Marcu, 2002 ; McDonald, 2006), avec la contrainte que la phrase résultante doit être plus courte que la phrase de départ et maintenant les éléments les plus importants du message.

Et naturellement, un domaine spécial du traitement automatique du langage, la traduction automatique, doit avoir recours d'une manière naturelle aux inférences et aux paraphrases (cf. p. ex. Koehn, 2009), la paraphrase et l'implication textuelle étant un élément inhérent des traductions machine, et elles font aussi partie des mesures qui jugent automatiquement la qualité des traductions machine par rapport à des traductions faites par des humains où des formulations différentes de la même pensée entrent en jeu (cf. p. ex. : Callison-Burch et al., 2006 ; Finch et al., 2004 ; Kauchak & Barzilay, 2006 ; Klemen & Robnik-Šikonja, 2021 ; Lepage & Denoual, 2005 ; Mayhew et al., 2020 ; Pado et al., 2009 ; Poliak et al., 2018 ; Yang et al., 2020 ; Zhou et al., 2006).

Un certain nombre d'auteurs ont appliqué le modèle sens-texte d'I. Mel'čuk à ce type d'analyses (cf. p. ex. : Boyer & Lapalme, 1985 ; Lareau, 2002 (avec son système prototypique *Sentence Garden* qui avait pour but de générer toutes les phrases possibles exprimant un sens donné) ; Wanner, 1996 ; cf. aussi Lareau et al., 2011).

2. Constructions polylexicales — verbes supports

Les constructions polylexicales, construites à base de différents types de structures syntaxiques et différents types de relations lexicales entre les éléments de ces constructions, représentent une grande variété. Cependant, ce qui leur est propre, c'est leur position intermédiaire entre, d'une part, une création (presque totalement) libre et transparente de nouvelles constructions à partir des éléments de la langue avec un sens composé suivant les règles grammaticales et, d'autre part, un figement complet des créations linguistiques, opaques, avec un sens qui n'est pas à dériver de leurs éléments. Depuis quelques décennies, on remarque cependant que ce qui était considéré comme un élément plutôt marginal de la communication linguistique est de beaucoup plus grandes dimensions (cf. p. ex. : Baldwin & Kim, 2010 ; Gréciano, 2000 ; G. Gross, 1996 ; M. Gross, 1988a, 1988b ; Grossmann & Krzyżanowska, 2020 ; Grossmann et al., 2017 ; Grossmann & Tutin, 2003 ; Kraif & Tutin, 2016 ; Kleiber, 2004 ; Mejri, 2002, 2003, 2004 ; Mejri et al., 1998 ; Mel'čuk, 2013, 2020 ; Mel'čuk & Milićević, 2014 ; Parmentier & Waszczuk, 2019 ; Sułkowska, 2008 ; Tutin & Grossmann, 2002), et en particulier les travaux dans le cadre du modèle lexique-grammaire, établi il y a une cinquantaine d'années en France (cf. p. ex. : Boons et al., 1976 ; Danlos, 1988 ; M. Gross, 1975, 1988, 1989 ; Guillet & Leclère, 1988, 1990, 1992 ; Lamiroy, 1998b).

Nous n'allons pas entrer ici dans les détails de discussions sur différentes catégories de ce type de constructions avec une quarantaine de termes pour les désigner (cf. p. ex. : Wray, 2002, 2008 ; Wray & Perkins, 2000 ; cf. aussi p. ex. la typologie proposée par Mel'čuk (2013, 2020), Mel'čuk & Milićević (2014, 2020) et la discussion dans p. ex. M. Gross (1988, 1998) ; cf. aussi G. Gross, 1996 ; Klein & Lamiroy, 2016 ; Wood, 2015).

Suivant la définition et la méthodologie de l'analyse adoptées, on considère qu'entre 30 %–50 % d'expressions utilisées dans le discours représentent différents types de dépendance lexicale entre les éléments lexicaux constituant les constructions polylexicales (cf. p. ex. : Biber et al., 2003 ; Erman & Warren, 2000 ; Foster, 2001).

Il faut toutefois souligner que l'identification de ce qui constitue une expression polylexicale, vu leur extraordinaire variété, doit se faire par l'application de différentes mesures. C'est le cas en particulier d'une identification automatique de ce type de constructions à partir des corpus, vu p. ex., d'une part, le rôle de l'intonation dans la constitution d'au moins certains types de ces constructions, comme le remarquent p. ex. Aijmer (1996), Altenberg & Eeg-Olofsson (1990), Baker & McCarthy (1988), Lin (2018), Moon (1997), Wray (2002, 2008), cf. aussi p. ex. Banyś (2021) quant aux pragmatèmes, montrant que la constitution de la spécificité de ce type de

constructions ne se limite pas seulement aux aspects syntaxico-lexicaux, mais que les aspects prosodiques en sont une partie constitutive, et, d'autre part, leur caractère graduel (cf. p. ex. les travaux fondamentaux de G. Gross, 1988, 1996 ; cf. aussi p. ex. : Wood, 1986 ; Wray, 2002).

L'existence des expressions polylexicales nous fait reposer et remodeler la question de la distinction entre une création linguistique libre vs une création linguistique figée, allant plutôt dans le sens d'une création +/− libre / +/− figée, formant davantage un *continuum* qu'une rupture vrai/faux, acceptable/non-acceptable, etc., la position et l'importance des collocations des expressions et, généralement, leur statut plus ou moins phraséologique (cf. p. ex. G. Gross, 1988, 1996 ; M. Gross, 1988).

3. Verbes supports et paraphrases

Un type particulier des expressions polylexicales sont les constructions à verbes supports.

La littérature sur les verbes supports, ou *light verbs* dans la terminologie anglo-saxonne, tout comme dans le cas des inférences et des unités phraséologiques, est d'une richesse extraordinaire. Nous n'avons ni le temps ni la place pour présenter même dans une version abrégée tous les éléments pertinents qu'il faudrait soulever quand on parle des verbes supports, et l'on peut seulement partager l'étonnement de G. Gross (2022 : 1) « qu'il a fallu attendre le vingtième siècle pour la mise au point de la notion ».

Dans ce contexte, nous nous permettrons de faire juste deux remarques générales.

Il y a au moins deux grandes visions du phénomène (une troisième se dessine à l'horizon, une description des verbes supports dans le cadre de la conception de FrameNet de Fillmore, mais elle est à approfondir encore, cf. p. ex. : Bouveret & Fillmore, 2008 ; Petruck & Ellsworth, 2016), sans parler d'autres approches intéressantes, mais qui n'ont pas la même ampleur systématique des descriptions.

La première, c'est celle qui dérive encore des travaux de Z. Harris qui avait mis l'accent sur la nécessité d'étudier davantage le phénomène des verbes supports. La notion de verbe support avait été développée et étudiée systématiquement par la suite au LADL dans le cadre du modèle lexique-grammaire sous la direction de M. Gross. La richesse des descriptions effectuées est extraordinaire et reste un modèle d'une description empirique systématique en linguistique.

Les principes de ces descriptions ont été développés par la suite par G. Gross, qui a proposé d'appliquer à la description des prédicats nominaux la notion des

classes d'objets qu'il avait conçue et élaborée. Cela a donné un nouveau ressort aux descriptions et les a décidément approfondies. L'excellente idée lancée par G. Gross lors de ces travaux de fournir un Bescherelle des prédicats nominaux selon ce type de description nous a permis de voir le fonctionnement lexical, sémantique et syntaxique des prédicats d'une manière globale, sous un nouvel angle, trouvant un dénominateur conceptuel commun entre la conjugaison des prédicats verbaux et la « conjugaison » des prédicats nominaux (cf. en particulier, parmi beaucoup d'autres, les travaux essentiels de G. Gross (1996, 2012, 2017) ; cf. aussi Fasciolo (2017), Giry-Schneider (1987), Vivès (1993), et deux livres d'une richesse théorique et empirique extraordinaire de Ramos (2004) concernant l'espagnol et Vetulani (2012) concernant le polonais).

La proposition de G. Gross est de décrire la conjugaison des prédicats nominaux selon le schéma du type (cf. p. ex. G. Gross, 2022 : 18) :

1. Classe des <**accusation**> : *accusation*, *critique*, *attaque*
2. Schéma d'arguments :
   N0 : Nhum/N1 : contre Nhum, Npréd
3. Verbes supports : *faire*
4. Verbes supports appropriés : *porter*, *former*, *lancer*, *formuler*, *tenir*, *jeter*, *adresser*, *?exercer*, *prononcer*, *jeter à la tête*, *mener*
5. Verbes supports passifs : *subir*, *faire l'objet de*, *souffrir*, *recevoir*, *essuyer*, *encourir*
6. Verbes supports réciproques : *échanger*
7. Déterminants : *indéfinis*, *un-modif*, *le-modif*
8. Verbes supports aspectuels :
   Inchoatif : *engager*, *déclencher*, *forger*
   Intensif : *renforcer*
   Itératif : *répéter*, *renouveler*, *multiplier*, *réitérer*
   Itératif-intensif : *accabler Nhum de*, *accumuler*
   Progressif : *poursuivre*, *prolonger*, *maintenir*
   Terminatif : *abandonner*, *lever*, *interrompre*, *mettre un terme à*
9. Construction événementielles : *avoir lieu*.

Ce schéma permet la génération des paraphrases des constructions à verbes supports d'une classe générale, ici : <accusation>, et des éléments qui composent cette classe.

L'autre approche, c'est celle qui est présentée par I. Mel'čuk dans le modèle sens-texte et qui est fonction d'une vision générale du fonctionnement de la langue et sa description en termes de paraphrases et des outils qui les servent, en particulier des fonctions lexicales, des paramètres lexicaux et de leurs différentes configurations. La description des verbes supports se fait donc selon ces fondements et part des principes que les verbes supports sont sémantiquement vides (ou vidés par le

contexte de leur emploi) et qu'il y a en fait trois types de verbes supports, qui sont décrits par les fonctions lexicales Oper, Func et Labor. La combinaison des sens phasiques (*commencer*, *continuer*, *arrêter*, etc.), des sens de causation ainsi que des sens d'intensification avec les verbes supports donne lieu à des fonctions lexicales complexes. La description des verbes supports en termes des fonctions lexicales permet la création d'un système universel de paraphrasage au niveau syntaxique profond.

Comme le dit I. Mel'čuk (2004 : 6) :

> Pour conclure, j'aimerais montrer comment la modélisation des V_{supp} par les FL permet une modélisation élégante du paraphrasage. Soient les phrases (2) :
>
> (2) a. *On **a donné** <**imposé**, **infligé**, **collé**, **filé**> à Jean une amende de 30 euros*.
> b. *Jean **a eu** <**reçu**> une amende de 30 euros*.
> c. *Jean **a écopé** d'une amende de 30 euros*.
> d. *On **a frappé** Jean d'une amende de 30 euros.*
> e. *On **a mis** Jean à l'amende.*
> f. *Une amende de 30 euros **a été prononcée** contre Jean*.
>
> Ces phrases sont des paraphrases qui ne se distinguent que par le choix des verbes supports (et le niveau de langue qui en découle) : nous voulons pouvoir les obtenir les unes à partir des autres de façon automatique. On y arrive facilement en utilisant les FL pour représenter les verbes supports.

Les deux visions prennent différents points de départ, se servent par conséquent de différents instruments de description, mais ont en même temps des points en commun, p. ex. la caractérisation du schéma argumentatif/actanciel à partir du sens du prédicat nominal correspondant, et ont en fait, si l'on se limite ici à la question des verbes supports au moins, une visée et un but similaires, même si exprimés et décrits de différentes manières propres à leur cadre théorique : à savoir, d'établir une description exhaustive de la « conjugaison » des prédicats nominaux, un « Bescherelle » des prédicats nominaux, pour reprendre le mot d'ordre de G. Gross.

Les descriptions systématiques des constructions à verbes supports, dans les deux formats mentionnés ci-dessus, chaque description remplissant en même temps un même rôle et un rôle différent, restent à faire et il ne nous reste que nous joindre et le soutenir fortement à l'appel de G. Gross (2022 : 20) et de travailler ensemble pour « qu'un tel projet puisse voir le jour de sorte que nous ayons pour les prédicats nominaux le même outil que celui qui décrit l'ensemble des verbes depuis un siècle ».

Ces descriptions sont importantes non seulement du point de vue de leurs valeurs descriptives dans les grammaires et les dictionnaires, mais aussi du point de vue de leur contribution possible à rendre plus efficaces et plus performants une identification et un paraphrasage automatiques de ce type de constructions en linguistique computationnelle.

En effet, l'intérêt en linguistique computationnelle pour les constructions à verbes supports, plus généralement pour les constructions polylexicales, a déjà une certaine tradition (cf. p. ex. les travaux de : Grefenstette & Teufel, 1995 ; Sag et al., 2002 ; Vincze et al., 2011). Il s'est accru du moment où les questions liées aux paraphrasages et aux inférences textuelles automatiques se sont avérées essentielles pour les tâches et les programmes liés au traitement du langage naturel, en particulier ceux qui ont pour but de faire des résumés automatiques, une traduction machine, systèmes de questions-réponses ou extraction de l'information que nous avons mentionnées ci-dessus (cf. p. ex. : Nagy et al., 2020 ; Savary et al., 2017 ; Tan et al., 2021 ; quant au polonais, cf. p. ex. : Czerepowicka & Savary, 2018 ; Savary & Waszczuk, 2020).

4. Implicatifs et implicatifs phrastiques

La question des implications sémantiques des prédicats (en particulier des verbes, mais il faut prendre en considération aussi p. ex. les adjectifs) qui entraînent un argument propositionnel (une complétive) a une riche littérature, en général en ce qui concerne l'anglais (cf. p. ex. les œuvres fondamentaux de : Egan, 2008 ; Givón, 1972 ; Karttunen, 1971a, 1971b, 1974 ; Keenan, 1971 ; Kiparsky, 1970 ; Nairn et al., 2006 ; Rudanko, 1989, 2002). Ce qui n'est pas le cas du français, où ce sont les études consacrées avant tout aux questions liées aux présuppositions qui abondent (cf. p. ex. : Ducrot, 1972, 1977 ; Zuber, 1972). Quant aux implications sémantiques des prédicats imposées à leurs arguments propositionnels, on peut citer en fait quelques travaux, cf. Banyś (1987a, 1987b), Drapeau & Gérard (1973), Falk & Martin (2017a, 2017b), Mørdrup (1975).

Avant d'aller plus loin, il faut cependant rappeler la définition du terme d'« implication » adoptée par L. Karttunen, à quoi attire attention L. Karttunen lui-même (1971b), et que nous lui empruntons ici (cf. aussi à ce propos p. ex. Banyś, 1989, 1990, 1991).

L. Karttunen précise que quand il dit, pour reprendre ses exemples originaux traduits en français dans la version française de son article (1973a : 62), que :

(18) (b) *Max n'a pas eu la prévoyance de rester éloigné*.

implique

(19) (b) *Max n'est pas resté éloigné*.

Il n'utilise pas le terme « implique » comme équivalent au terme de « implique logiquement » ou au terme de « entraîne » et que la relation est « un peu plus faible ». Ajoutons que ce n'est pas non plus le sens de « implique logiquement » (dans le sens classique du terme d'« implication matérielle »), à quoi L. Karttunen revient par la suite. La définition donnée par L. Karttunen du terme « implique » qu'il utilise est la suivante (1973a : 62) :

P implique Q si
à chaque fois que P est asserté
le locuteur est obligé de croire que Q.

L. Karttunen précise tout de suite que la règle *modus tollens* qui est valide pour le sens logique classique du terme d'implication : implique logiquement/matériellement ne s' applique pas au sens faible d'« implique » utilisé.

Et que, par conséquent, pour reprendre l'exemple (18) de Karttunen et le modifier un peu, la négation de la phrase complétive n'implique pas la négation, donc la fausseté, de la phrase principale :

(19) (b2) *Max est resté éloigné*

n'implique pas la phrase

(18) (b) *Max a eu la prévoyance de rester éloigné*,

ce qui montre tout de suite, entre autres, la nécessité d'analyser les verbes supports de ce point de vue, parce que le rôle principal dans telle ou telle implication ainsi conçue est naturellement joué par le nom prédicatif, ici : *prévoyance*.

C'est pourquoi aussi que l'on peut dire que la phrase

(22a) *John est parvenu à embrasser Marie*

implique dans le sens précisé du terme que

(22b) *John a embrassé Marie.*

À partir des relations entre le prédicat principal et la valeur impliquée de son argument propositionnel, on peut établir leur combinatoire (cf. p. ex. aussi Banyś, 1986) en indiquant les valeurs de vérité par « + » pour « vrai »/« asserté » et « − » pour « faux »/« nié » et la possibilité des deux valeurs « vrai/faux » par « +/− » :

Classe	Prédicat principal	Argument propositionnel
1.	+	+
	−	−
2.	+	+
	−	+
3.	+	−
	−	+
4.	+	+
	−	+/−
5.	+	−
	−	+/−
6.	+	+/−
	−	−
7.	+	+/−
	−	+
8.	+	+/−
	−	+/−

L. Karttunen se sert dans ses premiers travaux avant tout du terme de verbe pour appeler les prédicats entrant dans telle ou telle classe, mais il est nécessaire, comme il l'a d'ailleurs en partie fait en proposant des exemples des implications et a décidé de le faire plus amplement dans ses travaux ultérieurs (cf. p. ex. Karttunen, 2013 ; cf. aussi Norrick, 1978), d'analyser de ce point de vue aussi les adjectifs, bref les prédicats. Nous appliquons ici cette conceptualisation plus générale.

Ainsi, les prédicats représentant la combinatoire 1, donnant lieu à la classe 1 des prédicats, ont été appelés par Karttunen « implicatifs » (p. ex. *réussir*),
les prédicats de la classe 2 — « factifs » (appellation donnée par Kiparsky, 1971), (p. ex. *regretter*),
les prédicats de la classe 3 — « implicatifs négatifs » (p. ex. *refuser*),
les prédicats de la classe 4 — « si-prédicats » (p. ex. *forcer qqn à*),
les prédicats de la classe 5 — « si-prédicats négatifs » (p. ex. *empêcher qqn de*),
les prédicats de la classe 6 — « seulement si-prédicats » (p. ex. *avoir la possibilité de*),
les prédicats de la classe 7 — « seulement si-prédicats négatifs » (p. ex. *hésiter à*)
les prédicats de la classe 8 — des prédicats « trous », qui n'ont pas d'implication déterminée dans le cas de l'assertion et de la négation, c'est pourquoi L. Karttunen ne les considère pas dans sa première classification prenant en compte seulement les verbes qui ont dans les deux cas — assertion et négation — une implication déterminée, les appelant « two-way implicatives » ou, au moins dans l'une d'elle,

soit assertion soit négation, les appelant : « one-way implicatives » ; il y revient et analyse ce type de situations dans les travaux ultérieurs (cf. p. ex. Geiger et al., 2019 ; Karttunen & Cases, 2019). Puisque notre point de départ était différent, à savoir déterminer la combinatoire des valeurs de vérité des arguments propositionnels, la combinaison en question y apparaissait d'une façon naturelle, pour ne pas dire arithmétique ; cela est lié aussi à la grande question de la véracité des énoncés, des inférences invitées, etc. et l'on y reviendra par la suite ; entrent dans ce groupe p. ex. les verbes de parole, verbes de discours rapporté, de croyance (p. ex. *dire*, *croire*, *rapporter*) (cf. prédicats de communication, « Communicatives », dans le sens de Pranav, Hacquard (2014) et prédicats de parole selon Grimshaw (2015) ; cf. aussi la discussion dans : Marneffe et al., 2011 ; Saurí & Pustejovsky, 2008, 2012 ; Zaenen & Karttunen, 2013).

Mais, comme nous l'avons rappelé ci-dessus, la prosodie, en particulier l'intonation, joue un rôle très important, hélas souvent oublié, dans la décision finale quant au caractère de l'implication du prédicat dans un énoncé donné. Toutes les valeurs de vérité données ici et par la suite dans le texte sont fonction des prédicats dans des énoncés à intonation non marquée.

Une classification des verbes français du point de vue de la classification de L. Karttunen a été partiellement faite par Drapeau et Gérard (1973), Falk et Martin (2017a, 2017b) et Mørdrup (1975) (cf. aussi p. ex. Nairn et al. (2006) pour l'anglais), mais une classification complète reste à faire pour qu'une analyse automatique des implications textuelles des verbes puisse s'effectuer et va constituer la matière d'un autre travail.

5. Pouvoir implicatif des constructions à verbes supports

Beaucoup parmi les prédicats exprimés par une forme verbale ont des correspondants polylexicaux composés d'un verbe, verbe support, et d'un nom prédicatif, portant le sens principal de la construction, renvoyant, du point de vue de la référence, à la même situation que le verbe « plein ».

Mais, comme le remarquent p. ex. G. Gross (2022) et Mel'čuk (2004), on a aussi affaire à une situation opposée où les constructions à verbe support n'ont pas de correspondants verbaux formés à partir de la même racine (cf. p. ex. *faire un tour*, *faire une sottise*, *donner un coup*, *faire attention*, etc.) et « il existe à peu près deux fois plus de prédicats nominaux "autonomes" (c'est-à-dire sans lien avec un verbe) qu'il y en a de déverbaux » (G. Gross, 2022 : 5).

La description des implications de ce type de constructions à verbe support n'a en fait guère été entamée, sauf, autant que nous sachions, l'excellent travail de Karttunen (2012) ; cf. aussi Karttunen et al. (2016).

Dans ce travail, Karttunen (2012 : 27) appelle les constructions à verbe support « implicatifs phrastiques » (*phrasal implicatives*), pour les distinguer des constructions à verbe plein qu'il appelle « implicatifs simples » (*single implicatives*).

Cette dénomination rend compte de la nature syntaxique différente des deux types de constructions, et range en même temps, au moins nominativement, du point de vue étudié ici, les constructions à verbes supports sans une complétive/un argument propositionnel exprimés à la surface « dans la suite la plus longue possible », pour reprendre la formulation de G. Gross, du même côté qu'un verbe sémantiquement plein (cf. p. ex. les constructions à verbe support du type mentionné ci-dessus, sans un verbe « plein » à la même racine correspondant, et les constructions du type *donner une gifle*, *susciter une crise*, dont un recensement systématique du point de vue des implications, conceptuellement non problématique, reste à faire).

Notre premier but est de proposer un début de description de la sous-classe des constructions à verbe support, du type mentionné ci-dessus, menant finalement, c'est notre second but, à un recensement systématique des implications phrastiques dans ce type de constructions. Nous allons esquisser ici, dans la limite d'un article, la description liée au premier but, et le second reste à faire dans un autre, beaucoup plus ample, travail.

Nous répéterons, après L. Karttuneen (2012 : 130), que, d'un point de vue linguistique, au moins de la linguistique théorique, il est important d'établir une classification conceptuelle correcte du phénomène, et pas forcément toutes les formes et toutes les occurrences des constructions types analysées. En revanche, du point de vue computationnel, et aussi du point de vue de la linguistique descriptive, c'est encore la complétude, avec toutes les formes des constructions types analysées, de la description qui est importante.

La « signature implicative » (ou « profil implicatif »), pour reprendre les termes de Karttunen (2012 : 127), des constructions à verbe support dépend en premier lieu du type du nom, mais le type du verbe y joue aussi son rôle (cf. p. ex. Karttunen, 2012 : 127).

Voyons donc comment les signatures implicatives se présentent dans le cas de quelques classes de prédicats. Les descriptions proposées s'intègrent aussi facilement dans le schéma descriptif présenté par G. Gross et peuvent être aussi facilement ajoutées aux descriptions lexicographiques présentées par I. Mel'čuk.

Prenons comme point de départ, faute de place, les classes sémantico-lexicales de prédicats <EFFORT> et <ORDRE>, pour reprendre les types de constructions

analysées par G. Gross (2022), Mel'čuk (2004), Karttunen (2012), et pour donner juste une idée comment une analyse complète va être effectuée.

Les éléments des classes des prédicats nominaux et des classes des verbes supports correspondants, déterminant mutuellement de quel sens des mots étudiés il est question, ont été établis d'après les résultats des analyses dans le cadre du *Dictionnaire le Robert Dico en ligne* (https://dictionnaire.lerobert.com/), de *Sketch-Engine* (SE) (https://www.sketchengine.eu/) sur le corpus *FrenchWeb 2020 (frTenTen20)* avec 20.9 milliards de mots, et de *Linguee* (LIN) (https://www.linguee.com/).

L'abréviation SE ou LIN entre parenthèses après l'exemple cité en italique renvoie à la source de l'exemple, et l'abréviation SEM ou LINM indiquent notre modification de l'exemple de départ, auxquels nous ajoutons en police simple des phrases testant la signature implicative du point de vue d'une contradiction éventuelle avec la phrase de départ, les barres simples « / » séparent les valeurs de vérité du prédicat principal et de son argument propositionnel d'une phrase affirmative et les barres doubles « // » séparent les valeurs de vérité des phrases affirmatives et des phrases niées).

1. Classe des prédicats nominaux <EFFORT>

Y appartiennent en particulier, à côté d'autres, p. ex. les prédicats : *effort*, *essai*, *tentative*, *initiative*, *patience.*

Les verbes supports les plus fréquents du prédicat *effort*, englobant des supports aspectuels (inchoative, itérative, progressive, terminative, intensive), supports « associés » et « opérateurs appropriés », dans la terminologie de G. Gross (p. ex. 2022) :

> *faire*, *avoir*, *déployer*, *concentrer*, *consentir*, *ménager*, *poursuivre*, *soutenir*, *fournir*, *conjuguer*, *intensifier*, *coordonner*, *entreprendre*, *demander*, *concerter*, *appuyer*, *unir*, *accomplir*, *nécessiter*, *exiger*, *multiplier*, *posséder*, *redoubler*, *conjoindre*, *continuer*, *accroître*, *requérir*, *engager*, *joindre*.

Quelques exemples :

Faire :

— *[…] et bien que je fasse des efforts pour tenir compte de leurs remarques, j'ai toujours du mal à explorer les environs de la maison, […]* (SE) : mais, finalement, j'y arrive / et, finalement, je n'y arrive pas

— *[…] et bien que je ne fasse pas d'efforts pour tenir compte de leurs remarques, j'ai toujours du mal à explorer les environs de la maison*, *[…]* (SEM) : finalement, j'y arrive / finalement, je n'y arrive pas

Signature implicative : +/ +/– // –/ +/–

Cf. aussi p. ex. :

Consentir :

— *[…] un jeune enfant consentira des efforts pour acquérir un vocabulaire plus riche et des structures plus complexes […]* (SE) : mais réussira-t-il ? / et certainement, il y arrivera
— *[…] un jeune enfant ne consentira pas d'efforts pour acquérir un vocabulaire plus riche et des structures plus complexes […]* (SEM) : autant dire qu'il n'y arrivera pas / mais, intelligent qu'il est, il y arrivera quand même

Signature implicative : +/ +/− // −/ +/−

Déployer :

— *[…] Houzz déploiera des efforts commercialement raisonnables pour maintenir l'attribution des photos publiées par vos soins, […]* (SE) : mais réussira-t-il ? / et certainement, il y arrivera
— *[…] Houzz ne déploiera pas d'efforts commercialement raisonnables pour maintenir l'attribution des photos publiées par vos soins, […]* (SE) : autant dire qu'il n'y arrivera pas / mais, intelligent qu'il est, il y arrivera quand même

Signature implicative : +/ +/− // −/ +/−

Entreprendre :

— *[…] les premiers à contester le leadership de caste et à entreprendre des efforts en vue d'éclairer la communauté […] (SE)* : mais ils n'y sont pas arrivés / et certainement, ils y arriveront
— *[…] les premiers à contester le leadership de caste et à ne pas entreprendre d'efforts en vue d'éclairer la communauté […] (SE)* : pourtant ils ont réussi à éclairer la communauté / ils n'ont pas éclairé la communauté

Signature implicative : +/ +/− // −/ +/−

Accomplir :

— *La perte du triple A est une pression sur l'État afin d'accomplir des efforts pour assainir les comptes publics.* (SE) : mais ils n'y sont pas arrivés / et certainement, ils y arriveront
— *La perte du triple A est une pression sur l'État afin de ne pas accomplir d'efforts pour assainir les comptes publics.* (SE) : et ils ne les ont pas assainis / pourtant, ils les ont assainis

Signature implicative : +/ +/− // −/ +/−

Naturellement, ce ne sont pas tous les verbes supports entrant dans cette classe qui se combinent ou se combinent de la même manière avec tous les noms prédicatifs de la classe <EFFORT>.

Cf. p. ex. *effort* et *patience*, avec 164 occurrences de *effort* avec *perdre* dans le corpus étudié (SE) par rapport à 8 946 occurrences de *patience* avec *perdre*, p. ex. :

— *Inutile de perdre vos efforts sur un public qui est plus préoccupé à percevoir les perdiems et qui ne restituent rien à la fin des séminaires […]* (SE)
— *Ça fait près de trois mois que je voyage entre la Belgique, l'Autriche, et maintenant la Corée… Ma famille perd patience et elle me le fait sentir.* (LIN)

De même avec p. ex. *effort* et *initiative*, avec 10 445 occurrences de *effectuer* avec *essai* et aucune avec *initiative* dans le corpus étudié (SE) :

— *La description terminée, certains prestataires effectuent des essais de compréhension en collaboration avec des personnes non voyantes.* (LIN) ;

inversement, on trouve p. ex. 2 371 occurrences de *porter* avec *initiative* et aucune avec *essai*, etc. :

— *Dans ce contexte, la présidence française du Groupe Pompidou, instance spécialisée du Conseil de l'Europe, a porté une initiative visant à proposer une définition consensuelle de ce concept, ainsi qu'à établir un cadre de référence pour des actions* (SE).

Abstraction faite de ces singularités des combinaisons des noms et des verbes particuliers du type de « prosodie sémantique », la signature implicative de tous les noms prédicatifs de la classe <EFFORT> dans les constructions à verbe support mentionnées est identique.

2. Classe des prédicats nominaux <ORDRE>

Y appartiennent en particulier, à côté d'autres, les prédicats *ordre*, *commandement*, *consigne*, *demande*, *directive*, *injonction*, *instruction*, *interdiction*, *invitation*, *obligation*, *ordonnance*, *prescription*, *recommandation*, *sommation*, *ultimatum* (cf. aussi G. Gross, 2022 : 17).

Les verbes supports les plus fréquents du prédicat *effort* avec des variantes aspectuelles (inchoative, itérative, progressive, terminative, intensive) : *donner, recevoir*, *avoir*, *adresser*, *braver*, *contourner*, *dicter*, *enfreindre*, *exécuter*, *ignorer*, *imposer*, *intimer*, *lancer*, *passer*, *placer*, *refuser*, *renouveler*, *signifier*, *suivre*, *transgresser*, *transmettre*, *violer* (cf. aussi G. Gross, 2022 : 17).

Cf. p. ex. :

Exécuter :

— *Chacun a exécuté les ordres reçus, la discipline a toujours régné, c'est la marque des unités d'élite face à des situations ultra sensibles […]* (SE) : la discipline était maintenue / ?$^{???x}$ mais la discipline n'était pas maintenue
— *Personne n'a exécuté les ordres reçus, la discipline n'a jamais régné, ce n'est pas la marque des unités d'élite face à des situations ultra sensibles […]* (SE) : ?$^{???x}$ et la discipline a toujours régné / et la discipline n'était pas maintenue

Signature implicative : + / + // − / −

Violer :

— *[…] et, deuxièmement, quand les employeurs ont violé l'ordre de fermeture totale des entreprises, selon la pratique décrite plus haut.* (SE) : donc les entreprises n'ont pas été fermées / ?$^{???x}$ et les entreprises ont été fermées
— *[…] et, deuxièmement, quand les employeurs n'ont pas violé l'ordre de fermeture totale des entreprises, selon la pratique décrite plus haut.* (SE) : donc les entreprises ont été fermées / ?$^{???x}$ et les entreprises n'ont pas été fermées

Signature implicative : + / − // − / +

Avoir :

— *[…] les personnes responsables du traitement, du recyclage ou de la valorisation — [doivent avoir] ont l'obligation de respecter les normes et les procédures de sécurité […]* (LIN) : mais ils ne les respectent pas / et ils les respectent
— *[…] personnes responsables du traitement, du recyclage ou de la valorisation — [doivent avoir] n'ont pas l'obligation de respecter les normes et les procédures de sécurité […] (*LIN) : et ils ne les respectent pas / mais ils les respectent quand même

Signature implicative : + / +/− // − / +/−

Recevoir :

— *Albert […] reçoit une invitation à dîner avec son ami Franz […]* (SE) : et il ira diner / mais il n'ira pas diner avec son ami Franz
— *Albert […] ne reçoit pas d'invitation à dîner avec son ami Franz […]* (SE) : mais il ira dîner quand même / et il n'ira pas dîner avec son ami Franz

Signature implicative : + / +/− // − / +/−

Refuser :

— *[…] refuser l'injonction politique et médiatique de se soumettre au candidat de l'eurolibéralisme décomplexé.* (SE) *:* on ne se soumet pas au candidat / ?$^{???X}$ on se soumet au candidat
— *[…] ne pas refuser l'injonction politique et médiatique de se soumettre au candidat de l'eurolibéralisme décomplexé.* (SE) *:* on se soumet au candidat / ?$^{???X}$ on ne se soumet pas au candidat

Signature implicative : + / − // − / +

On a bien vu que la « signature implicative » dépend aussi bien du type du prédicat nominal que du type de verbe support le « conjuguant ».

Ainsi, dans les cas analysés, on a eu affaire

— aussi bien à des situations où les constructions à prédicats nominaux de la classe <EFFORT> et <ORDRE> qui, dans la situation d'être « supporté » par un verbe vidé de son sens propre ou avec un sens minimal, du type <AVOIR> ou <FAIRE>, p. ex. *avoir (des) effort(s) à/pour faire qch.*, *faire un/des effort(s)*, *avoir l'obligation de faire qch.*, *faire effort de faire qch.*, maintenaient la signature implicative du prédicat nominal, ici la signature implicative du type 8 : +/+/−//−/+/−,
— qu'aux situations où une fois placés dans la portée d'un support « associé », verbe aspectuel, ou « opérateur approprié » dans la terminologie de G. Gross, reçoivent des signatures implicatives qui dépendent de ces supports.

Cf. p. ex. :

faire des efforts pour faire qch. : +/ +/− // −/ +/−
consentir des efforts pour faire qch. : +/ +/− // −/ +/−
déployer des efforts pour faire qch. : +/ +/− // −/ +/−
entreprendre des efforts en vue de faire qch. : +/ +/− // −/ +/−
accomplir des efforts pour faire qch. : +/ +/− // −/ +/−
avoir l'obligation de faire qch. : + / +/− // − / +/−
recevoir une invitation à faire qch. : + / +/− // − / +/−
exécuter l'ordre de faire qch. : + / + // − / −
violer l'ordre de faire qch. : + / − // − / +
refuser l'injonction de faire qch. : + / − // − / +

Cela est d'une certaine manière une manifestation d'un phénomène plus général d'enchâssement des constructions les unes dans les autres auquel nous reviendrons par la suite.

On pourrait résumer les résultats de l'analyse dans les tableaux suivants (cf. aussi p. ex. Karttunen, 2012 ; Karttunen & Cases, 2019) :

1. Classes de prédicats nominaux

Classes de prédicats nominaux	
<EFFORT>	effort, essai, tentative, initiative, patience
<ORDRE>	ordre, commandement, consigne, demande, directive, injonction, instruction, interdiction, invitation, obligation, ordonnance, prescription, recommandation, sommation, ultimatum

où l'on pourrait introduire des sous-classifications, p. ex. <OBLIGATION> avec les prédicats du type *directive*, *injonction*, *instruction*, *sommation*, *ultimatum* ou encore <DEMANDE> avec les prédicats du type *consigne*, *demande*, *prescription*, *recommandation*, qui donneraient une description plus fine sans changer toutefois la situation globale des implications qui nous intéressent ici.

2. Classes de verbes supports (standard, associés, opérateurs appropriés, aspectuels)

Classes de verbes supports (standard, associés, opérateurs appropriés, aspectuels)	
<AVOIR>	avoir, posséder, donner, recevoir, concentrer, adresser, dicter, fournir, donner, recevoir, avoir, adresser, braver, contourner, dicter, enfreindre, exécuter, ignorer, imposer, intimer, lancer, passer, placer, refuser, renouveler, signifier, suivre, transgresser, transmettre, lancer, passer, transmettre, soutenir, conjuguer, intensifier, coordonner, concerter, unir, conjoindre, continuer, accroître, engager, joindre, placer, renouveler, signifier
<FAIRE>	faire, entreprendre, consentir, déployer, redoubler, multiplier, appuyer, ménager
<EXÉCUTER>	exécuter, accomplir, remplir, assumer, suivre, poursuivre
<REFUSER>	refuser, violer, braver, enfreindre, contourner, transgresser, ignorer
<EXIGER>	nécessiter, exiger, requérir, imposer

où l'on pourrait aussi introduire des sous-classifications plus fines, mais elles ne changeraient rien quant à la vue globale des implications.

6. En guise de conclusion et travaux suivants à entreprendre

Les analyses présentées des signatures implicatives des constructions à verbe support (standard, « associés », « opérateurs appropriés » et aspectuels) sont, comme nous l'avons signalé, très rares, à part quelques travaux mentionnés ci-dessus.

Elles sont à poursuivre et nécessitent une extension sur toutes les constructions du type analysé, faisant en même temps partie d'un projet de loin beaucoup plus général.

En effet, elles sont un début d'une implémentation systématique à faire sur le matériel de la langue française et polonaise en corrélation avec la langue anglaise de la combinatoire des valeurs de vérité, des « signatures implicatives », des prédicats, qu'ils soient verbaux, adjectivaux ou nominaux. Cela permettra d'implémenter, pas à pas, l'ensemble de leurs signatures implicatives dans des systèmes de la reconnaissance automatique des inférences textuelles, ce qui est crucial pour que les systèmes automatiques puissent réellement comprendre la langue naturelle. D'une certaine manière, c'est un élément de la tentative de construire la machine à inférences rêvée (cf. « the inference-making machine » (Sacks, 1992 [1964/65] : 113—12)).

Heureusement, les études ont commencé à fleurir quant à l'évaluation de la véridicalité/la factualité des arguments propositionnels dans les constructions sans verbe support, on en trouve aussi des travaux, comme on l'a vu, qui traitent du français (cf. Falk & Martin, 2017a, 2017b) où ont été étudiés 49 prédicats français avec les correspondants anglais sélectionnant un argument propositionnel, et ont été utilisés à cette fin les bases de données lexicales de *TimeBank* (Bittar, 2010 ; Bittar et al., 2011) et de *FactBank* français.

La création de larges bases de données comme les *TimeBanks*, les *FactBanks* (cf. Marneffe et al., 2012 ; Saurí & Pustejovsky, 2009, 2012), *The MegaAttitude Project* (http://megaattitude.io/) avec la *Veridicality part* (cf. p. ex Gantt et al., 2020 ; Kane et al., 2022 ; White, 2020 ; White & Rawlins, 2018 ; White et al., 2018) donne déjà la possibilité de tester les solutions de description et explication proposées.

On a, faisant le chemin, à résoudre, naturellement, un bon nombre de différents problèmes. Nous allons en citer juste quelques-uns : implicatures, inférences invitées, enchâssement des prédicats.

Dans chaque situation, il est nécessaire de prendre en considération les éléments du contexte qui influent sur la valeur de vérité d'une construction, p. ex. d'une construction à verbe support donné, puisque le contexte peut suggérer ou simplement choisir l'une d'elles, si les possibilités sont acceptées.

Prenons p. ex. l'exemple cité ci-dessus :

> *Dossier Les douze figures qui font La Belle Saison. Ils participent à l'activité touristique de la cité ou portent des initiatives qui font vivre la saison*

où la construction entière a la signature indéterminée (+/−) dans le cas de l'affirmation et la négation. Cependant, si l'on y ajoute l'élément *Voici les figures de l'été dieppois* que nous avons tronqué avant pour les besoins de l'analyse, la signature implicative

de la construction entière prend la valeur « + », puisque la suite de la phrase en impose l'une d'elles, celle-là justement.

Il en est de même de l'exemple suivant analysé ci-dessus :

Le SBU et les agences du ministère de l'Intérieur, qui vous sont subordonnés, se doivent de respecter ces obligations

où nous avons la même situation avec l'indétermination de la valeur de vérité de *respecter ces obligations*, même si la présence de *se doivent* nous invite, mais ne nous oblige pas encore, à pencher vers l'interprétation que les obligations ne sont pas respectées. C'est une inférence invitée qui entre ici en jeu (cf. pour une discussion classique des inférences invitées p. ex. : Boër & Lycan, 1973 ; Geis & Zwicky, 1971 ; Karttunen, 2012).

Mais c'est seulement l'ajout de *au lieu de mener la répression politique* et la suite de la phrase montre que les obligations ne sont pas respectées, l'inférence invitée étant confirmée :

Le SBU et les agences du ministère de l'Intérieur, qui vous sont subordonnés, se doivent de respecter ces obligations, au lieu de mener la répression politique.

C'est ainsi que se joue la valeur de vérité d'un message où les implications codées dans le lexique sont enrichies par les inférences pragmatiques du type des inférences invitées / implicatures conversationnelles.

Les inférences invitées / les implicatures conversationnelles sont très fréquentes dans la communication et beaucoup de conclusions sont tirées à partir d'elles. Leur description plus générale et systématique, dans le contexte de notre discussion, est nécessaire, concernant non seulement les implicatures scalaires, qui ont été étudiées minutieusement (cf. aussi p. ex. : Deppermann, 2018 ; Ehmer & Rosemeyer, 2018 ; Karttunen, 2012 ; Traugott, 2018).

La suite de la phrase ci-dessus nous conduit à un autre phénomène général très important, non seulement dans le contexte de notre discussion, à savoir l'enchâssement des prédicats, cf. :

Nous vous demandons, personnellement, de remplir vos obligations constitutionnelles, sinon, de quitter la scène politique ! (SE)

La construction *remplir les obligations*, qui a normalement la signature implicative +/+//−/−, si elle se trouve dans la portée de *demander*, elle n'a plus sa force implicative et devient +/+/−//−/+/− puisque *demander* a cette signature implicative.

Les enchâssements de ce type sont un phénomène universel, naturel et très fréquent à travers tous les niveaux de la langue. Grâce à l'élaboration des signatures

implicatives de tous les prédicats, il est possible de construire une algorithmique permettant le calcul de la signature finale de la construction.

Prenons encore un cas d'enchâssement particulier avec un verbe qui rapporte, et ne constate pas, une situation.

La phrase analysée ci-dessus :

[…] le Canada remplit ses obligations internationales en matière de droits de la personne

a la signature implicative : +/+//−/−, mais l'ajout de p. ex. *Continuer de surveiller et de rapporter comment* au début de la phrase permet de continuer la phrase avec les deux possibilités : *parce qu'il ne les remplit pas / bien qu'il les remplisse très bien* étant possibles et change cette signature en : +/+/−//−/+/− :

Continuer de surveiller et de rapporter comment le Canada remplit ses obligations internationales en matière de droits de la personne.

Cette situation nous conduit à un autre problème beaucoup plus général de la véridicalité, de la factualité de ce dont on parle, qui peut être codée dans le lexique, et des tentatives de lutter contre *fake news* (cf. p. ex. Marneffe et al., 2011 ; Melo & Paiva, 2014 ; Saurí & Pustejovsky, 2008, 2012 ; Zaenen & Karttunen, 2013).

Beaucoup de choses restent encore à faire en la matière, actuellement il n'y a pas de théorie qui puisse prévoir systématiquement les variantes inférentielles codées possibles et choisies dans le contexte des constructions et phrases données. Pour pouvoir essayer de le faire, une intégration des données sémantico-lexicaux, en particulier celles que nous avons discutées, et des données pragmatiques de différents types est nécessaire.

Références citées

Abacha, A. B., Shivade, Ch., & Demner-Fushman, D. (2019). Overview of the MEDIQA 2019 Shared Task on Textual Inference, Question Entailment and Question Answering. In *Proceedings of the 18th BioNLP Workshop and Shared Task* (pp. 370—379). Florence, Association for Computational Linguistics.

Adams, B. W. (1975). *The Logic of Conditionals*. Dordrecht, Reidel.

Agirre, E., Diab, M., Cer, D., & Gonzalez-Agirre, A. (2012). SemEval-2012 task 6: A pilot on semantic textual similarity. In *The First Joint Conference on Lexical and Computational Semantics — Volume 1: Proceedings of the Main Conference and the Shared Task, and Volume 2: Proceedings of the Sixth International Workshop on Semantic Evaluation* (pp. 385—393). Montréal, Association for Computational Linguistics.

Aijmer, K. (1996). *Conversational Routines in English: Convention and Creativity*. London, Longman.

Anand, P., & Hacquard, V. (2014). Factivity, belief and discourse. In L. Crnic & U. Sauerland (Eds.), *The Art and Craft of Semantics: A Festschrift for Irene Heim* (pp. 69—90). MITWPL.

Androutsopoulos, I., & Malakasiotis, P. (2010). A survey of paraphrasing and textual entailment methods. *Journal of Artificial Intelligence Research, 38*, 135—187.

Arora, R., Singh, P., Goyal, H., Singhal, S., & Vijayvargiya, S. (2021). Comparative Question Answering System based on Natural Language Processing and Machine Learning. In *2021 International Conference on Artificial Intelligence and Smart Systems (ICAIS)* (pp. 373—378). IEEE.

Baglini, R., & Francez, I. (2016). The Implications of managing. *Journal of Semantics, 33*(3), 541—560.

Baldwin, T., & Kim, S. N. (2010). Multiword expressions. In N. Indurkhya & F. J. Damerau (Eds.), *Handbook of Natural Language Processing* (2nd ed., pp. 267—292). CRC Press, Taylor and Francis Group, Boca Raton, FL.

Banyś, W. (1987a). « Iffyness » des verbes transitifs causatifs et structure thème-rhème. *Neophilologica, 7*.

Banyś, W. (1987b). Implications actualisationnelles des « si-verbes » à la Karttunen. *Linguistica Silesiana, 8*.

Banyś, W. (1989). *Théorie sémantique et « si…alors ». Aspects sémantico-logiques de la proposition conditionnelle*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.

Banyś, W. (1990). Généricité et implication ou l'histoire, souvent déformée d'un couple. *Equivalences*.

Banyś, W. (2021). Perspectives pour la linguistique : de la linguistique descriptive à la linguistique explicative. *Neophilologica, 33*, 1—29.

Barzilay, R., & McKeown, K. (2005). Sentence Fusion for Multidocument News Summarization. *Computational Linguistics, 31*(3), 297—328.

Bernardy, J.-Ph., & Chatzikyriakidis, S. (2020). Improving the precision of natural textual entailment problem datasets. In *LREC 2020: 12th International Conference on Language Resources and Evaluation, Conference Proceedings* (pp. 6835—6840). Marseille, European Language Resources Association.

Bhagat, R., & Hovy, D. (2013). What Is a Paraphrase? *Computational Linguistics, 39*(3), 463—472.

Biber, D., Conrad, S., & Cortes, V. (2003). Lexical bundles in speech and writing: An initial taxonomy. In A. Wilson, P. Rayson & T. McEnery (Eds.), *Corpus linguistics by the Lune: A festschrift for Geoffrey Leech* (pp. 71—92). Frankfurt, Peter Lang.

Bittar, A., Amsili, P., Denis, P., & Danlos, L. (2011). French TimeBank: An ISO-TimeML annotated reference corpus. In *Proceedings of the 49th Annual Meeting of the Association for Computational Linguistics: Human Language Technologies: short papers* (Vol. 2, pp. 130—134). Portland, Oregon, Association for Computational Linguistics.

Boër, S. E., & Lycan, W. G. (1973). Invited Inferences and Other Unwelcome Guests. *Papers in Linguistics, 6*(1-4), 483—505.

Bogusławski, A. (1986). The Problem of Ifs vs. Logical Implication Revisited. In *Proceedings of the Third International Congress of the IASS Palermo*, 1984 (Vol. 1, pp. 81—88). Berlin — New York, Mouton de Gruyter, Association for Computational Linguistics.

Boons, J.-P., Guillet, A., & Leclère, Chr. (1976). *La structure des phrases simples en français : constructions intransitives*. Genève, Droz.

Bouveret, M., & Fillmore, Ch. (2008). Matching Verbo-nominal Constructions in FrameNet with Lexical Functions in MTT. In *Proceedings of the 13th EURALEX International Congress* (pp. 297—308). Barcelona, Institut Universitari de Lingüística Aplicada, Universitat Pompeu Fabra.

Boyer, M., & Lapalme, G. (1985). Generating paraphrases from meaning-text semantic networks. *Computational Intelligence, 1*, 103—117.

Breitholtz, E. (2021). *Enthymemes and Topoi in Dialogue. The Use of Common Sense Reasoning in Conversation*. Leiden — Boston, Brill.

Callison-Burch, C., Koehn, Ph., & Osborne, M. (2006). Improved Statistical Machine Translation Using Paraphrases. In *Proceedings of the Human Language Technology Conference of the North American Chapter of the ACL* (pp. 17—24). New York, Association for Computational Linguistics.

Ceniza, C. R. (1988). Material implication and entailment. *Notre Dame Journal of Formal Logic, 29*(4), 510—519.

Cer, D., Diab, M., Agirre, E., Lopez-Gazpio, I., & Specia, L. (2017). SemEval-2017 Task 1: Semantic Textual Similarity Multilingual and Crosslingual Focused Evaluation. In *Proceedings of the 11th International Workshop on Semantic Evaluation* (pp. 1—14). Vancouver, Association for Computational Linguistics.

Chomsky, N. (1965). *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge (Massachusetts), MIT Press.

Clarke, J., & Lapata, M. (2008). Global Inference for Sentence Compression: An Integer Linear Programming Approach. *Journal of Artificial Intelligence Research, 31*, 399—429.

Constant, M., & Tolone, E. (2010). A generic tool to generate a lexicon for NLP from Lexicon-Grammar tables. In *Proceedings of the 27th international congress on lexicon and grammar. Volume 1 of Lingue d'Europa e del Mediterraneo, Grammatica comparata* (pp. 79—93). Aracne, Association for Computational Linguistics.

Crouch, R., Sauri, R., & Fowler, A. (2005). AQUAINT pilot knowledge-based evaluation: Annotation guidelines. https://parc-public.pages-external.parc.com/xle/isl/groups/nltt/papers/aquaint_kb_pilot_evaluation_guide.pdf

Czerepowicka, M., & Savary, A. (2018). SEJF — A Grammatical Lexicon of Polish Multiword Expressions. In Z. Vetulani, J. Mariani & M. Kubis (Eds.), *Human Language Technology. Challenges for Computer Science and Linguistics* (LTC 2015. *Lecture Notes in Computer Science: Vol. 10930*) (pp. 59—73). Springer, Cham.

Dagan, I., Roth, D., Sammons, M., & Zanzotto, F. M. (2013). *Recognizing Textual Entailment: Models and Applications*. Williston, VT, Morgan & Claypool.

Danlos, L. (Dir.). (1988). *Langages, 90 : Les expressions figées.* Paris, Larousse.

Deppermann, A. (2018). Inferential Practices in Social Interaction: A Conversation-Analytic Account. *Open Linguistics, 4*, 35—55.

Devlin, J., Chang, M., Lee, K., & Toutanova, K. (2019). BERT: Pre-training of Deep Bidirectional Transformers for Language Understanding. *ArXiv, abs/1810.04805*, 4171—4186.

Drapeau, L., & Gérard, J. (1973). Là où les implications se compliquent. *Cahier de linguistique, 3*, 73—104. https://doi.org/10.7202/800023ar

Duboue, P., & Chu-Carroll, J. (2006). Answering the question you wish they had asked: The impact of paraphrasing for Question Answering. In *Proceedings of the Human Language Technology Conference of the NAACL, Companion Volume: Short Papers* (pp. 33—36). New York, Association for Computational Linguistics.

Ducrot, O. (1972). *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*. Paris, Herman.

Ducrot, O. (1977). Postface : Note sur la présupposition et le sens littéral. In P. Henry, *Le mauvais outil : langue, sujet et discours* (p. 169—203). Paris, Klincksieck.

Egan, Th. (2008). *Non-finite complementation: A usage-based study of infinitive and -ing clauses in English*. Rodopi, Amsterdam.

Ehmer, O., & Rosemeyer, M. (2018). Inferences in Interaction and Language Change. *Open Linguistics, 4*, 536—551.

Elshazly, M., Haggag, M., & Ehssan, S. A. (2021). Natural Language Processing Applications: A New Taxonomy using Textual Entailment. *International Journal of Advanced Computer Science and Applications, 12*(5), 676—690.

Erman, B., & Warren, B. (2000). The idiom principle and the open choice principle. *Text & Talk, 20*, 29—62.

Falk, I., & Martin, F. (2017a). Towards an Inferential Lexicon of Event Selecting Predicates for French. In *IWCS 2017 — 12th International Conference on Computational Semantics — Long papers*. *ArXiv* abs/1710.01095 (HAL Id: Hal-01597887).

Falk, I., & Martin, F. (2017b). Towards a Lexicon of Event-Selecting Predicates for a French FactBank. In *Proceedings of the Workshop Computational Semantics Beyond Events and Roles* (pp. 16—21). Valencia, Association for Computational Linguistics.

Fasciolo, M. (2017). Les verbes d'occurrence sont-ils des supports des noms ? *Études de linguistique appliquée, 186*(2), 197—210.

Finch, A. M., Watanabe, T., Akiba, Y., & Sumita, E. (2004). Paraphrasing as Machine Translation. *Journal of Natural Language Processing, 11*(5), 87—110.

Foster, P. (2001). Rules and routines: A consideration of their role in the task-based language production of native and non-native speakers. In M. Bygate, P. Skehan & M. Swain (Eds.), *Researching pedagogic tasks: Second language learning, teaching, and testing* (pp. 75—93). Harlow, Longman.

Fuchs, C. (1994). *Paraphrase et énonciation*. Paris, Ophrys.

Galanis, D., & Androutsopoulos, I. (2010). An extractive supervised two-stage method for sentence compression. In *Human Language Technologies: The 2010 Annual Conference of the North American Chapter of the Association for Computational Linguistics* (pp. 885—893). Los Angeles, Association for Computational Linguistics.

Gantt, W., Kane, B., & White, A. S. (2020). Natural Language Inference with Mixed Effects. In *Proceedings of the Ninth Joint Conference on Lexical and Computational Semantics* (pp. 81—87). Barcelona, Association for Computational Linguistics.

Geiger, A., Cases, I., Karttunen, L., & Potts, Ch. (2019). Posing Fair Generalization Tasks for Natural Language Inference. In *Proceedings of the 2019 Conference on Empirical Methods in Natural Language Processing and the 9th International Joint Conference on Natural Language Processing (EMNLP-IJCNLP)* (pp. 4485—4495). Hong Kong, Association for Computational Linguistics.

Geis, M., & Zwicky, A. (1971). On invited inferences. *Linguistic Inquiry, 2*, 561—565.

Giry-Schneider, J. (1987). *Les prédicats nominaux en français : les phrases simples à verbe support*. Genève, Droz.

Givón, T. (1972). Forward Implications, Backward Presuppositions, and the Time Axis of Verbs. In J.-P. Kimball (Ed.), *Syntax and Semantics* (Vol. 1, pp. 29—50). New York, Academic Press.

Gréciano, G. (Éd.). (2000). *Micro- et macrolexèmes et leur figement discursif*. Louvain — Paris, Peeters.

Grefenstette, G., & Teufel, S. (1995). Corpus-based method for automatic identification of support verbs for nominalizations. In *Proceedings of the Seventh Conference on European Chapter of the Association for Computational Linguistics* (pp. 98—103). Dublin, Association for Computational Linguistics.

Grimshaw, J. (2015). The light verbs *Say* and Say. In I. Toivonen, P. Csuri & E. van der Zee (Eds.), *Structures in the Mind: Essays on Language, Music, and Cognition* (pp. 79—99). Cambridge (Massachusetts) — London (England), MIT Press.

Gross, G. (1988). Degré de figement des noms composés. *Langages, 90*, 57—72.

Gross, G. (1993). Trois applications de la notion de verbe support. *L'Information grammaticale*, *59*, 16—22.

Gross, G. (1994). Classes d'objets et description de verbes. *Langages*, *115*, 15—30.

Gross, G. (1996). *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*. Paris, Ophrys.

Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique. Approche sémantico-syntaxique du lexique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

Gross, G. (2017). Petit historique de la notion de verbes supports. *Cahiers de lexicologie, 111*, 121—144.

Gross, G. (2022). Pour un recensement systématique des verbes supports. *Neophilologica, 34*, 1—21.

Gross, M. (1975). *Méthodes en Syntaxe*. Paris, Hermann.

Gross, M. (1988a). Les limites de la phrase figée. *Langages, 90*, 7—22.

Gross, M. (1988b). Sur les phrases figées complexes du français. *Langue française, 77*, 47—70.

Gross, M. (1998). La fonction sémantique des verbes supports. *Travaux de Linguistique, 37*, 25—46.

Grossmann, Fr., & Krzyżanowska, A. (2020). Analyser les formules pragmatiques de la conversation : problèmes de méthodes dans une perspective lexicographique. *Neophilologica, 32*, 59—76.

Grossmann, Fr., Mejri, S., & Sfar, I. (Dir.). (2017). *La phraséologie : sémantique, syntaxe, discours*. Paris, Honoré Champion.

Grossmann, Fr., & Tutin, A. (2003). *Les Collocations : analyse et traitement*. Amsterdam, Éditions de Werelt.

Guillet, A., & Leclère, Chr. (1992). *La structure des phrases simples en français. Les constructions transitives locatives*. Genève, Droz.

Gupta, A., Kaur, M., Mirkin, S., Singh, A., & Goyal, A. (2014). Text Summarization through Entailment-based Minimum Vertex Cover. In *Proceedings of the Third Joint Conference on Lexical and Computational Semantics* (pp. 75—80). Dublin, Association for Computational Linguistics.

Gupta, A., Kaur, M., & Mittal, S. (2021). PE-MSC: partial entailment-based minimum set cover for text summarization. *Knowledge and Information Systems, 63*, 1045—1068.

Halliday, M. A. K. (1994). *An Introduction to Functional Grammar*. London, Edward Arnold.

Harabagiu, S., & Hickl, A. (2006). Methods for Using Textual Entailment in Open-Domain Question Answering. In *Proceedings of the 21st International Conference on Computational Linguistics and 44th Annual Meeting of the Association for Computational Linguistics* (pp. 905—912). Sydney, Association for Computational Linguistics.

Harabagiu, S., Maiorano, S. J., & Pasca, M. A. (2003). Open-domain textual question answering techniques. *Natural Language Engineering, 9*(3), 231—267.

Harris, Z. (1951). *Methods in Structural Linguistics*. Chicago, University of Chicago Press.

Huang, Y. (2011). Types of inference: entailment, presupposition, and implicature. In W. Bublitz & N. R. Norrick (Eds.), *Foundations of Pragmatics* (pp. 397—421). Berlin — New York, De Gruyter.

Iordanskaja, L., Kittredge, R., & Polguère, A. (1991). Lexical Selection and Paraphrase in a Meaning-Text Generation Model. In C. L. Paris, W. R. Swartout & W. C. Mann (Eds.), *Natural Language Generation in Artificial Intelligence and Computational Linguistics* (*The Kluwer International Series in Engineering and Computer Science: Vol. 119*) (pp. 293—312). Boston, Springer.

Kane, B., Gantt, W., & White, A. S. (2022). Intensional Gaps: Relating veridicality, doxasticity, bouleticity, and neg-raising. *Semantics and Linguistic Theory, 31*, 570—605.

Karolak, S. (1984). Składnia wyrażeń predykatywnych [Syntaxe des expressions prédicatives]. In Z. Topolińska (Ed.), *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Składnia* [Grammaire du polonais contemporain. Syntaxe] (s. 11—211). Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.

Karttunen, L. (1971a). Implicative Verbs. *Language, 47*(2), 340—358.

Karttunen, L. (1971b [1973a]). The Logic of English Predicate Complement Constructions. In W. P. Lehmann & R. Stachowitz (Eds.), *Feasibility Study on Fully Automatic High Quality Translation* (pp. 119—155). Austin, University of Texas Indiana. [Traduction

française : (1973). La logique des constructions anglaises à complément prédicatif. *Langages, 30*, 56—80].

Karttunen, L. (1974). Presupposition and linguistic context. *Theoretical Linguistics, 1*, 181—193.

Karttunen, L. (1973b). Presuppositions of Compound Sentences. *Linguistic Inquiry, 4*(2), 169—193.

Karttunen, L. (2012). Simple and Phrasal Implicatives. In **SEM 2012: The First Joint Conference on Lexical and Computational Semantics — Volume 1: Proceedings of the main conference and the shared task, and Volume 2: Proceedings of the Sixth International Workshop on Semantic Evaluation* (pp. 124—131). Montréal, Association for Computational Linguistics.

Karttunen, L. (2013). You Will Be Lucky To Break Even. In T. H. King & V. de Paiva (Eds.), *From Quirky Case to Representing Space: Papers in Honor of Annie Zaenen* (pp. 167—180). Stanford, CSLI Publications,

Karttunen, L., & Cases, I. (2019, May 29). *Teaching a Neural Network to Reason with Implicatives* [Conference presentation]. CLASP, University of Gothenburg.

Karttunen, L., Cases, I., & Supaniratisai, G. (2016, December 5). *A Learning Corpus for Implicatives* [Presentation at the Semantics and Pragmatics Group meeting]. CSLI, Stanford.

Karttunen, L., & Peters, S. (1979). Conventional Implicature. *Syntax and Semantics, 11*, 1—56.

Kauchak, D., & Barzilay, R. (2006). Paraphrasing for Automatic Evaluation. In *Proceedings of the Human Language Technology Conference of the NAACL. Main Conference* (pp. 455—462). New York, Association for Computational Linguistics.

Kaur, M., & Srivastava, D. (2019). Text Summarization using Partial Textual Entailment based Graphs. In *International Conference on Machine Learning, Big Data, Cloud and Parallel Computing (COMITCon)* (pp. 366—374). Faridabad, IEEE.

Keenan, E. L. (1971). Two Kinds of Presupposition in Natural Language. In Ch. Fillmore & J. Langendoen (Eds.), *Studies in Linguistic Semantics* (pp. 45—54). New York. Holt, Rinehart & Winston.

Kiparsky, P., & Kiparsky, C. (1971). Fact. In D. Steinberg & L. A. Jakobovits (Eds.), *Semantics: An interdisciplinary reader* (pp. 345—369). Cambridge, Cambridge University Press.

Kleiber, G. (2004). Item lexical, mots construits et polylexicalité vus sous l'angle de la dénomination. *Syntaxe et Sémantique, 5*, 31—46.

Klein, J. R., & Lamiroy, B. (2016). Le figement : Unité et diversité. Collocations, expressions figées, phrases situationnelles, proverbes. *L'Information grammaticale, 148*, 15—20.

Klemen, M., & Robnik-Šikonja, M. (2021). Extracting and filtering paraphrases by bridging natural language inference and paraphrasing. *arXiv preprint arXiv:2111.07119v1*. https://arxiv.org/pdf/2111.07119.pdf

Knight, K., & Marcu, D. (2002). Summarization beyond sentence extraction: A probabilistic approach to sentence compression. *Artificial Intelligence, 139*, 91—107.

Koehn, Ph., Birch, A., & Steinberger, R. (2009). 462 Machine Translation Systems for Europe. In *MT Summit XII: proceedings of the twelfth Machine Translation Summit* (pp. 65—72). Ottawa, Association for Machine Translation in the Americas.

Kovatchev, V., Gold, D., Martí, A., Salamó, T., & Zesch, T. (2020). Decomposing and comparing meaning relations: Paraphrasing, textual entailment, contradiction, and specificity. In *Proceedings of the Twelfth Language Resources and Evaluation Conference* (pp. 5782—5791). Marseille, European Language Resources Association.

Kraif, O., & Tutin, A. (2016). Introduction. *Cahiers de lexicologie : Phraséologie et linguistique appliquée, 108*, 9—19.

Lamiroy, B. (Éd.). (1998a). *Travaux de Linguistique, 37 : Le lexique-grammaire*. Louvain-la-Neuve, Duculot.

Lamiroy, B. (1998b). Le lexique-grammaire essai de synthèse. *Travaux de Linguistique, 37*, 7—23.

Lan, W., & Xu, W. (2018). Neural Network Models for Paraphrase Identification, Semantic Textual Similarity, Natural Language Inference, and Question Answering. In *Proceedings of the 27th International Conference on Computational Linguistics* (pp. 3890—3902). Santa Fe, Association for Computational Linguistics.

Lareau, Fr. (2002), *La synthèse automatique de paraphrases comme outil de vérification des dictionnaires et grammaires de type Sens-Texte* [Mémoire de maîtrise]. Montréal, Université de Montréal.

Lareau, Fr., Dras, M., Börschinger, B., & Dale, R. (2011). Collocations in Multilingual Natural Language Generation: Lexical Functions meet Lexical Functional Grammar. In *Proceedings of Australasian Language Technology Association Workshop* (pp. 95—104). Canberra, Association for Computational Linguistics.

Leclère, Chr. (1990). Organisation du Lexique-grammaire des verbes français. *Langue française, 87*, 112—122.

Leclère, Chr. (1998). Travaux récents en lexique-grammaire. *Travaux de Linguistique, 37*, 155—186.

Lepage, Y., & Denoual, E. (2005). Automatic generation of paraphrases to be used as translation references in objective evaluation measures of machine translation. In *Proceedings of the Third International Workshop on Paraphrasing (IWP2005)* (pp. 57—64). Jeju, Association for Computational Linguistics.

Lin, C., & Hovy, E. H. (2003). Automatic Evaluation of Summaries Using N-gram Co-Occurrence Statistics. In *Proceedings of HLT-NAACL 2003, Main Papers* (pp. 71—78). Edmonton, Association for Computational Linguistics.

Lin, Ph. (2018). *The prosody of formulaic sequences: A corpus and discourse approach.* London — New York, Bloomsbury.

Liu, B., Wei, H., Niu, D., Chen, H., & He, Y. (2020). Asking questions, the human way: Scalable Question-Answer Generation from Text Corpus. *arXiv:2002.00748v2*

Mani, I. (2001). *Automatic Summarization*. Amsterdam, John Benjamins.

Marneffe, M.-C. de, Manning, C. D., & Potts, C. (2011). Veridicality and utterance meaning. In *Proceedings of the Fifth IEEE International Conference on Semantic Computing: Workshop on Semantic Annotation for Computational Linguistic Resources* (pp. 430—437). Stanford, IEEE Computer Society Press.

Marsi, E., Krahmer, E. J., & Bosma, W. (2007). Dependency-based paraphrasing for recognizing textual entailment. In *Proceedings of the ACL-PASCAL Workshop on Textual Entailment and Paraphrasing — RTE* (pp. 83—88). East Stroudsburg, Association for Computational Linguistics.

Martin, R. (1976). *Inférence, antonymie et paraphrase*. Paris, Klincksieck.

Mayhew, S., Bicknell, K., Brust, C., McDowell, B., Monroe, W., & Settles, B. (2020). Simultaneous Translation and Paraphrase for Language Education. In *Proceedings of the 4th Workshop on Neural Generation and Translation (WNGT 2020)* (pp. 232—243). Online, Association for Computational Linguistics.

McDonald, R. (2007). A study of global inference algorithms in multi-document summarization. In *ECIR'07: Proceedings of the 29th European Conference on IR Research* (pp. 557—564). Berlin — Heidelberg, Springer-Verlag.

Mejri, S. (2002). Le figement lexical : nouvelles tendances. *Cahiers de lexicologie, 80*(1), 213—225.

Mejri, S. (Dir.). (2003). *Cahiers de lexicologie, 82*(1) *: Figement lexical*. Paris, Classiques Garnier.

Mejri, S. (2004). Introduction : Polysémie et polylexicalité. *Syntaxe et sémantique, 5*, 13—30.

Mejri, S., Gross, G., Clas, A., & Baccouche, T. (Éd.). (1998). *Le Figement lexical*. *Actes de la 1re Rencontre linguistique méditerranéenne, Tunis, 17—19 septembre*. Tunis, CERES.

Mel'čuk, I. (1988). Paraphrase et lexique dans la théorie linguistique Sens-Texte. *Cahiers de lexicologie, 52*(1), 5—50 et *52*(2), 5—53.

Mel'čuk, I. (1992). Paraphrase et Lexique : La Théorie Sens-Texte et le Dictionnaire Explicatif et Combinatoire. In I. Mel'čuk, N. Arbatchewsky-Jumarie, L. Iordanskaja & S. Mantha (Éd.), *Dictionnaire Explicatif et Combinatoire du Français Contemporain. Recherches Lexico-Sémantiques III* (p. 9—58). Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

Mel'čuk, I. (2004). Verbes supports sans peine. *Lingvisticæ Investigationes, 27*(2), 203—217.

Mel'čuk, I. (2013). Tout ce que nous voulions savoir sur les Phrasèmes, mais… . *Cahiers de lexicologie, 102*, 129—149.

Mel'čuk, I. (2020). Clichés and pragmatèmes. *Neophilologica, 32*, 9—21.

Mel'čuk, I., & Milićević, J. (2014). *Introduction à la linguistique* (Vol. 1). Paris, Hermann.

Mel'čuk, I., & Milićević, J. (2020). *An Advanced Introduction to Semantics: A Meaning-Text Approach*. Cambridge, Cambridge University Press.

Melo, G. de, & Paiva, V. de (2014). Sense-Specific Implicative Commitments. In A. Gelbukh (Ed.), *CICLing 2014, Part I, LNCS 8403* (pp. 391—402). Berlin — Heidelberg, Springer-Verlag.

Milićević, J. (2007a). *La paraphrase. Modélisation de la paraphrase langagière*. Bern, Peter Lang.

Milićević, J. (2007b). Semantic Equivalence Rules in Meaning-Text Paraphrasing. In L. Wanner (Ed.), *Selected Lexical and Grammatical Issues in the Meaning-Text Theory* (pp. 263—292). Amsterdam, John Benjamins.

Milićević, J. (2008). Paraphrase as a Tool for Achieving Lexical Competence in L2. In *Proceedings of the Symposium "Complexity, Accuracy and Fluency in Second Language Use,*

Learning and Teaching" (pp. 153—167). Brussels, Royal Belgium Academy of Science and Arts.

Mollá, D., & Vicedo, J. L. (2007). Question Answering in Restricted Domains: An Overview. *Computational Linguistics, 33*(1), 41—61.

Moon, T., & Erk, K. (2013). An inference-based model of word meaning in context as a paraphrase distribution. *ACM Transactions on Intelligent Systems and Technology, 4*(3), 1—28.

Mørdrup, O. (1975). Présuppositions, implications et verbes français. *Revue Romane, 10*, 125—157.

Nadathur, P. (2016). Causal necessity and sufficiency in implicativity. In *Proceedings of Semantics and Linguistics Theory (SALT)* (pp. 1002—1021). Austin, Linguistic Society of America and Cornell Linguistics Circle.

Nagy T., I., Rácz, A. & Vincze, V. (2020). Detecting light verb constructions across languages. *Natural Language Engineering, 26*(3), 319—348.

Nairn, R., Condoravdi, C., & Karttunen, L. (2006). Computing relative polarity for textual inference. In *Proceedings of the Fifth International workshop on Inference in Computational Semantics (ICoS-5*) (pp. 20—21). Tilburg, Kluwer.

Norrick, N. R. (1978). *Factive adjectives and the theory of factivity*. Tubingen, Niemeyer.

Padó, S., Galley, M., Jurafsky, D., & Manning, C. D. (2009). Robust Machine Translation Evaluation with Entailment Features. In *Proceedings of the Fourth Workshop on Statistical Machine Translation* (pp. 37—41). Suntec, Association for Computational Linguistics.

Pap, A. (1955). Strict Implication, Entailment, and Modal Iteration. *The Philosophical Review, 64*(4), 604—613.

Parmentier, Y., & Waszczuk, J. (Eds.). (2019). *Representation and parsing of multiword expressions: Current trends*. Berlin, Language Science Press.

Petruck, M. R., & Ellsworth, M. (2016). Representing Support Verbs in FrameNet. In *Proceedings of the 12th Workshop on Multiword Expressions* (pp. 72—77). Berlin, Association for Computational Linguistics.

Piirainen, E., Filatkina, N., Stumpf, S., & Pfeiffer, Ch. (Eds.). (2020). *Formulaic language and new data: Theoretical and methodological implications*. Berlin — Boston, De Gruyter.

Poliak, A., Belinkov, Y., Glass, J., & Durme, B. van (2018). On the Evaluation of Semantic Phenomena in Neural Machine Translation Using Natural Language Inference. In *Proceedings of the 2018 Conference of the North American* (pp. 513—523). New Orleans, Association for Computational Linguistics.

Pontonx, S. de, & Gross, G. (Dir.). (2004). *Lingvisticæ Investigationes, 27*(2) : *Verbes supports*. *Nouvel état des lieux*. Amsterdam, John Benjamins.

Pustejovsky, J., Knippen, R., Littman, J. & Sauri, R. (2005). Temporal and event information in natural language text. *Language resources and evaluation, 39*(2), 123—164.

Radev, D. R., Hovy, E. H., & McKeown, K. (2002). Introduction to the Special Issue on Summarization. *Computational Linguistics, 28*, 399—408.

Ramos, M. A. (2004). *Las Construcciones con verbo de apoyo*. Madrid, Visor Libros.

Ramsey, F. P. (1926). Truth and Probability. In R. B. Braithwaite (Ed.), *The Foundations of Mathematics and Other Logical Essays* (pp. 156—98). London, Routledge and Kegan-Paul Ltd.

Reichenbach, H. (1949). *The Theory of Probability*. Berkeley, University of California Press.

Reichenbach, H. (2006 [1938]). *Experience and Prediction: An Analysis of the Foundations and the Structure of Knowledge*. Chicago, University of Chicago Press.

Riezler, S., Vasserman, A., Tsochantaridis, J., Mittal, V., & Liu, Y. (2007). Statistical Machine Translation for Query Expansion in Answer Retrieval. In *Proceedings of the 45th Annual Meeting of the Association of Computational Linguistics* (pp. 464—471). Prague, Association for Computational Linguistics.

Rigotti, E., & Greco, S. (2019). *Argumentation Library Inference in Argumentation: A Topics-Based Approach to Argument Schemes*. Cham, Springer.

Romeijn, J.-W. (2004). Hypotheses and Inductive Predictions. *Synthese, 141*(3), 333—364.

Rudanko, J. (1989). *Complementation and Case Grammar*. New York, State University of New York Press.

Rudanko, J. (2002). *Complements and Constructions. Corpus-Based Studies on Sentential Complements in English in Recent Centuries*. Lanham (Maryland), University of Press of America.

Rudinger, R., White, A. S., & Durme, B. van (2018). Neural Models of Factuality. In *Proceedings of the 2018 Conference of the North American Chapter of the Association for Computational Linguistics: Human Language Technologies* (Vol. 1, pp. 731—744). New Orleans, Association for Computational Linguistics.

Russell, B. (1946). *A History of Western Philosophy*. London, George Allen and Unwin Ltd.

Russell, B. (1948). *Human Knowledge: Its Scope and Limits*. New York, Simon and Schuster.

Russell, B. (1959). Non-Demonstrative Inference. *The Centennial Review of Arts & Science*, *3*(3), 237—257.

Sacks, H. (1992). *Lectures on Conversation* (Vol. 1). Oxford, Blackwell.

Sag, I. A., Baldwin, T., Bond, F., Copestake, A. A., & Flickinger, D. (2002). Multiword Expressions: A Pain in the Neck for NLP. In *Proceedings of Computational Linguistics and Intelligent Text Processing: Third International Conference: CICLing2002, LNCS* (pp. 1—15). Berlin, Springer.

Salmon, W. C. (1963). On Vindicating Induction. *Philosophy of Science, 30*(3), 252—261.

Salmon, W. C. (1966). *The Foundations of Scientific Inference*. Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.

Salmon, W. C. (1981). Rational Prediction. *British Journal for the Philosophy of Science, 32*(2), 115—125.

Sanford, D. H. (2003). *If P, Then Q: Conditionals and the Foundations of Reasoning* (2nd ed.). London — New York, Routledge.

Saurí, R., & Pustejovsky, J. (2008). From structure to interpretation: A double-layered annotation for event factuality. In *The 2nd Linguistic Annotation Workshop, LREC*. Marrakech, Association for Computational Linguistics. https://www.researchgate.net/publica

tion/253275884_From_structure_to_interpretation_A_double-layered_annotation_for_event_factuality

Saurí, R., & Pustejovsky, J. (2009). FactBank: A corpus annotated with event factuality. *Language resources and evaluation, 43*(3), 227—268.

Saurí, R., & Pustejovsky, J. (2012). Are you sure that this happened? Assessing the factuality degree of events in text. *Computational Linguistics, 38*(2), 261—299.

Savary, A., Ramisch, C., Cordeiro, S., Sangati, F., Vincze, V., Qasemi Zadeh, B., Candito, M., Cap, F., Giouli, V., Stoyanova, I., & Doucet, A. (2017). The PARSEME Shared Task on automatic identification of verbal multiword expressions. In *Proceedings of the 13th Workshop onMultiword Expressions, MWE'17* (pp. 31—47). Valencia, Association for Computational Linguistics.

Savary, A., & Waszczuk, J. (2020). Polish corpus of verbal multiword expressions. In *Proceedings of the Joint Workshop on Multiword Expressions and Electronic Lexicons* (pp. 32—43). Association for Computational Linguistics.

Si, Q., Lin, Z., Zheng, M. Y., Fu, P., & Wang, W. (2021). Check It Again: Progressive Visual Question Answering via Visual Entailment. In *Proceedings of the 59th Annual Meeting of the Association for Computational Linguistics and the 11th International Joint Conference on Natural Language Processing: Vol. 1. Long Papers* (pp. 4101—4110). Association for Computational Linguistics.

Soares, M. A., & Parreiras, F. S. (2020). A literature review on question answering techniques, paradigms and systems. *Journal of King Saud University — Computer and Information Sciences, 32*(6), 635—646.

Stenius, E. (1947). Natural Implication and Material Implication. *Teoria, 13*(2-3), 136—156.

Sułkowska, M. (2008). Expressions figées dans une perspective multilingue: problèmes d'équivalence et de traduction. *Neophilologica, 20*, 194—209.

Tan, K. S., Lim, T. M., Tan, C. W., & Chew, W. W. (2021). Review on Light Verb Constructions in Computational Linguistics. In *Conference Proceedings: International Conference on Digital Transformation and Applications (ICDXA 2021)* (pp. 153—225). IFERP Explore.

Torres-Moreno, J. M. (Ed.). (2014). *Automatic Text Summarization*. Online Library, John Wiley & Sons.

Traugott, E. C. (2018). Rethinking the Role of Invited Inferencing in Change from the Perspective of Interactional Texts. *Open Linguistics, 4*, 19—34.

Trivedi, H., Kwon, H., Khot, T., Sabharwal, A., & Balasubramanian, N. (2019). Repurposing Entailment for Multi-Hop Question Answering Tasks. In *Proceedings of the 2019 Conference of the North American Chapter of the Association for Computational Linguistics: Human Language Technologies, Volume 1 (Long and Short Papers)* (pp. 2948—2958). Minneaapolis, Association for Computational Linguistics.

Tutin, A. (2019). Phrases préfabriquées des interactions : quelques observations sur le corpus CLAPI. *Cahiers de lexicologie, 114*, 63—91.

Tutin, A., & Grossmann, Fr. (2002). Collocations régulières et irrégulières : esquisse de typologie du phénomène collocatif. *Revue Française de Linguistique Appliquée, 7*(1), 7—25.

Vetulani, G. (2012). *Kolokacje werbo-nominalne jako samodzielne jednostki języka. Syntaktyczny słownik kolokacji werbo-nominalnych na potrzeby zastosowań informatycznych. Część I.* Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM.

Vila, M., Martí, M. A., & Rodríguez, H. (2014). Is This a Paraphrase? What Kind? Paraphrase Boundaries and Typology. *Open Journal of Modern Linguistics, 4*, 205—218.

Vincze, V., Nagy T., I., & Berend, G. (2011). Detecting noun compounds and light verb constructions: a contrastive study. In *Proceedings of the Workshop on Multiword Expressions: from Parsing and Generation to the Real World (MWE 2011*) (pp. 116—121). Portland, Association for Computational Linguistics.

Vivès, R. (1993). La prédication nominale et l'analyse par verbes supports. *L'Information grammaticale, 59*, 8—15.

Wanner, L. (Ed.). (1996). *Lexical functions in lexicography and natural language processing*. Amsterdam — Philadelphia, John Benjamins.

White, A. S. (2014). Factive-implicatives and modalized complements. In *Proceedings of the 44th annual meeting of the North East Linguistic Society (NELS)* (pp. 267—278). Amherst, Association for Computational Linguistics.

White, A. S. (2020). Lexically Triggered Veridicality Inferences. *Handbook of Pragmatics, 22*, 115—148.

White, A. S. (2021). On believing and hoping whether. *Semantics & Pragmatics, 14*(6). Early access version. https://doi.org/10.3765/sp.14.6

White, A. S., & Rawlins, K. (2018). The Role of Veridicality and Factivity in Clause Selection. In *Proceedings of the 48th Annual Meeting of the North East Linguistic Society* (pp. 221—234). Amherst, GLSA Publications.

White, A. S., Rudinger, R., Rawlins, K., & Durme, B. van (2018). Lexicosyntactic Inference in Neural Models. In *Proceedings of the 2018 Conference on Empirical Methods in Natural Language Processing* (pp. 4717—4724). Brussels, Association for Computational Linguistics.

Wood, D. (2015). *Fundamentals of Formulaic Language. An Introduction*. Bloomsbury Academic.

Wood, M. M. (1986). *A definition of idiom*. Bloomington, Indiana University Linguistics Club.

Wray, A. (2002). *Formulaic Language and the Lexicon*. Cambridge, Cambridge University Press.

Wray, A. (2008). *Formulaic language: Pushing the boundaries*. Oxford, Oxford University Press.

Wray, A., & Perkins, M. R. (2000). The functions of formulaic language: An integrated model. *Language and Communication, 20*, 1—28.

Yang, M., Liu, Y., & Mayuranath, R. (2020). Training and Inference Methods for High-Coverage Neural Machine Translation. In *Proceedings of the 4th Workshop on Neural Generation and Translation (WNGT 2020)* (pp. 119—128). Association for Computational Linguistics.

Yao, J., Wan, X., & Xiao, J. (2017). Recent advances in document summarization. *Knowledge and Information Systems, 53*, 297—336.

Yoshinaka, M., Kajiwara, T., & Arase, Y. (2020). SAPPHIRE: Simple aligner for phrasal paraphrase with hierarchical representation. In *LREC 2020 — 12th International Conference on Language Resources and Evaluation, Conference Proceedings* (pp. 6861—6866). Marseille, European Language Resources Association.

Zaenen, A., & Karttunen, L. (2013). Veridicity annotation in the lexicon? A look at factive adjectives. In *Proceedings of the 9th Joint ISO — ACL SIGSEM Workshop on Interoperable Semantic Annotation* (pp. 51—58). Potsdam, Association for Computational Linguistics.

Zaenen, A., Karttunen, L., & Crouch, R. (2005). *Local textual inference: Can it be defined or circumscribed?* In *Proceedings of the ACL Workshop on Empirical Modeling of Semantic Equivalence and Entailment* (pp. 31—36). Michigan, Ann Arbor.

Zhou, L., Lin, C., & Hovy, E. H. (2006). Re-evaluating Machine Translation Results with Paraphrase Support. In *Proceedings of the 2006 Conference on Empirical Methods in Natural Language Processing* (pp. 77—84). Sydney, Association for Computational Linguistics.

Zhou, Y., Hu, X., & Chung, V. (2022). Automatic Construction of Fine-Grained Paraphrase Corpora System Using Language Inference. *Applied Sciences, 12*(1): 499, 1—16.

Zuber, R. (1972). *Structure présuppositionnelle du langage*. Dunod, Paris.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—14
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.06

Peter Blumenthal
Université de Cologne
Allemagne
https://orcid.org/0000-0002-4196-3677

Verbes supports : perspective diachronique

Light Verbs — A Diachronical Perspective

Abstract

This contribution applies the classical model of French "light verbs" to a highly abstract lexical sphere—"shell nouns" such as *opinion* and *information*—which has been neglected by research so far. This study focuses on combinations between these nouns and the verbs *être* and *avoir*, which have been subject to diachronic variation that can be traced back to medieval times in the *Frantext* corpora. The findings suggest that the combinatorics of today's words often reflects a categorization of the world corresponding to yesterday's imagination.

Keywords

Light verbs, collocation, colligation, history of language, ontology, French grammar, German grammar

1. Introduction

Cette contribution a pour objectif l'ébauche d'une quadruple extension de la théorie standard des verbes supports telle qu'elle a été exposée par G. Gross (2012 : chap. 5 et 6). Nous tenterons de montrer l'intérêt de quelques aspects, en principe connus, mais peu étudiés du modèle (qualifié désormais de « central »). L'extension est prévue en direction :

(a) d'un segment du lexique abstrait (les « noms coquilles » en fonction de compléments de verbes supports) qui a rarement été analysé jusqu'à maintenant sous cet angle ;

(b) d'une problématique diachronique (l'évolution des constructions à verbe support) ;
(c) d'une perspective contrastive, concernant le français et l'allemand ;
(d) de la prise en compte d'un cadre cognitif[1], d'inspiration épistémologique et logique.

Quant au statut du modèle central, à présenter brièvement ci-dessous, il paraît assez souple pour admettre l'intégration de variantes ou de redéfinitions et le développement de nouveaux centres d'intérêt. Bref, il est vivant. Nous discuterons certains phénomènes de variation à l'exemple des « noms coquilles »[2] — noms comparables à des coquilles d'œuf qui entourent un contenu autrement plus riche. Nous retiendrons volontiers cette appellation métaphorique, qui évoque en plus l'idée d'une enveloppe permettant un transfert. Les noms en question (comme *phrase*, *idée*, *histoire*, *information* et des centaines d'autres), qui se signalent avant tout par une combinatoire bien caractéristique, sont aptes à condenser un contenu complexe, ils constituent, pour ainsi dire, des mots sur des mots. Ainsi, on peut utiliser le nom « nouvelles » pour se référer au message fait de toute une suite de mots, organisés en propositions. Ces noms correspondent entre autres aux *projection nouns* de Halliday[3].

Par la suite, nous allons constater qu'une partie seulement des noms coquilles entre dans les constructions à verbe support. Dans la présente contribution, nous nous intéresserons principalement à l'intersection des deux ensembles des noms en question (« noms coquilles » et « noms supportés »), qui nous fournira des informations précieuses d'ordre cognitif sur la combinatoire syntaxique et sémantique du français.

2. La construction à verbe support

Vu la thématique générale du présent numéro de la revue, la présentation de ce que grammaires et dictionnaires spécialisés entendent par « construction à verbe support » peut rester brève ; voici deux exemples rudimentaires souvent cités :

---

1 Pour la définition de *cognitif*, mot emblématique en sémantique moderne, mais courant le risque d'une redondance considérable, cf. Blumenthal & François, 2022 : chap. 16 et 28.

2 Calque de *shell noun*, terme de la linguistique anglaise ; cf. Schmid, 2018.

3 Cf. Halliday & Matthiessen, 2004 : 469, et https://www.bing.com/search?q=shell+nouns+wikipedia&form (consulté le 15 avril 2021).

(1) *donner une gifle à quelqu'un*
(2) *faire un voyage*

(1) est en général paraphrasable par *gifler*, (2), par *voyager*. La construction comporte donc un verbe, souvent sémantiquement « basique » (comme *faire*), qui sert à « actualiser » le prédicat contenu dans le nom (Gross, 2012 : 153). Les noms figurant dans cette structure peuvent appartenir au groupe des noms coquilles, comme *déclaration* (*faire une déclaration*, 'déclarer') ou *aveu* (*faire un aveu / passer aux aveux*, 'avouer').

Deux types d'écart par rapport à ce système simple peuvent se produire :

— Dans le cas de certains noms coquilles, il existe un verbe support consacré par l'usage (cf. *avoir des idées*), mais il manque en français le verbe simple équivalent, comme *voyager* pour *faire un voyage*. Description qui vaut en principe aussi pour *opinion*, actualisé par le verbe support *avoir* (*avoir une opinion*), alors que le verbe de la même famille lexicale, *opiner*, est de nos jours un archaïsme à l'emploi fortement contraint.
— La situation inverse (présence d'un verbe à sens mental, combinatoire problématique entre le nom correspondant et le verbe support « basique ») est probablement celle de *craindre* ; le nom correspondant, qui peut avoir une acception de nom coquille, ne se combine pas librement avec *faire* ou *avoir* (**faire/avoir crainte*, mais *faire/avoir peur*) ; or, la formulation avec un verbe support basique redevient possible dans certaines conditions (cf. *N'ayez crainte ! Avoir des craintes* ainsi que les nombreux verbes non basiques proposés par Le Fur, 2007 : 217).

Ces quelques observations sur le choix des verbes supports donnent d'ores et déjà une idée de ce que les travaux en question, et surtout ceux de G. Gross, peuvent apporter à la lexicographie et à la didactique du français langue étrangère. Car l'étude minutieuse des variations lexicales, qui permettent de déterminer les nuances aspectuelles du verbe support, informe utilement sur les possibilités de la combinatoire verbe-nom.

Vu la souplesse (et le réalisme) du modèle central, il faut s'attendre à l'existence de combinaisons plus ou moins hybrides pour lesquelles on peut hésiter, selon l'acception du nom, entre deux interprétations du verbe, prédicatif et/ou actualisateur (= support).

3. La notion d'actualisation

Avant d'aborder la phase d'application, nous voudrions appeler l'attention sur une question d'ordre définitoire, donc préalable à toute observation concrète, qui nous semble être restée ouverte. Dans la tradition française des recherches sur les verbes supports, on considère cette construction comme étant essentiellement caractérisée par la fonction d'actualisation qu'exerce le verbe (Gross, 2012 : chap. 8 ; cf. Neveu, 2011 sous VERBE SUPPORT ; Riegel et al., 1994 : 415—418). Si l'actualisation assume le rôle d'une condition nécessaire de cette construction, en est-elle aussi la condition suffisante ? La question n'est pas toujours traitée d'une manière tout à fait explicite. Cela peut s'expliquer par un certain flou entourant le concept d'actualisation, qui, comme le formulent prudemment ses critiques, « a l'inconvénient de se trouver au cœur des sujets les plus controversés de la réflexion contemporaine sur le langage » (Charaudeau & Maingueneau, 2002 : 27). Quoi qu'il en soit, l'emploi d'« actualisation » dans un sens qui reste à débattre conduit au fait que la notion de « support », qui en dépend, recouvre selon certains une large gamme de constructions et de syntagmes différents, entre autres les verbes contenus dans (3) :

(3) *Paul a ressenti une grande joie. Paul a un caractère serein.*
Un triangle a trois côtés. Paul a du retard. Paul possède de grandes qualités.
Ce livre est intéressant. Le livre est/se trouve sur la table.

(Gross, 2012 : 158—171)

Ces propositions, dont les verbes correspondent majoritairement à *avoir* ou *être*, verbes d'état, ont une autre structure que les syntagmes exprimant une action, une activité ou un processus, comme *faire un voyage*. Ainsi, il serait difficile de trouver un verbe équivalent à « un caractère serein » (v. ci-dessus). Toutefois, dans des cas exceptionnels (ci-dessus 2.), une paraphrase de ce type entre en ligne de compte ; cf. la formulation (non statique) *Paul s'est beaucoup réjoui*, qui rend à peu près le sens de la première phrase de (3). Étant donné que la temporalité paraît souvent moins importante dans les phrases majoritairement statiques du type (3), on peut penser que le rôle de l'actualisation (au sens de l'inscription dans le temps et l'espace et de la détermination) s'y trouve affaibli, et cela au profit de l'existence des objets, présupposée ou assertée, et des relations entre eux. En conclusion, nous proposerons de distinguer deux types de verbes supports : au sens restreint (exemples (1/2)) et au sens large (cf. (3)).

Ces dernières observations nous permettent de préciser notre thématique. Elle vise, dans une perspective diachronique, le comportement combinatoire d'un petit

nombre de noms coquilles, liés au reste de la phrase par les verbes *avoir* et *être* ou leurs synonymes — verbes supports au sens large. Au centre de notre étude se trouve un nom emblématique de l'épistémè de plusieurs époques, mot qui mériterait une attention considérable dans une anthropologie historique de notre civilisation : *opinion*. Nous suivrons ci-dessous quelques étapes de son évolution, qui nous conduiront à la synthèse kantienne, clé de l'interprétation linguistique proposée à la section 10.

4. *Opinion*

Opinion, mot emprunté vers 1200 au latin, désigne en ancien français « le sentiment que l'on a de quelque chose, plus particulièrement la position intellectuelle adoptée dans un domaine donné » (*Robert historique*, OPINER). Ce sens générique et non marqué, qui n'implique encore aucun jugement de valeur, se maintient parfaitement jusqu'à nos jours. D'autres acceptions du mot introduisent, directement ou non, une référence à une norme conçue comme objective. Ainsi, Bossuet, évêque de Meaux et théologien érudit, définit *opinion* par rapport à *doute*, mot qui implique, du moins à l'âge classique, la recherche d'une vérité, en l'occurrence révélée par la foi chrétienne. Dans son traité théologique *De la connaissance de Dieu et de soi-même* (1704), Bossuet affirme :

(4) *[…] et quand dans le doute on penche d'un côté plutôt que d'un autre sans pourtant rien déterminer absolument, cela s'appelle* ***opinion****. Lorsqu'on croit quelque chose sur le témoignage d'autrui, ou c'est Dieu qu'on en croit, et alors c'est la foi divine […]*

(cité d'après *Frantext*)

Or, à la même époque, le doute systématique d'origine cartésienne et le rationalisme critique avaient commencé à saper les certitudes d'un édifice de croyances ancrées dans cette foi divine, mouvement épistémologique et sociétal qui finira par peser sur les connotations de *opinion*. Au XVIIIe siècle, la réévaluation du prestige, et plus concrètement de la fonction argumentative de ce mot, se manifeste avec éclat dans l'*Enyclopédie* de Diderot et d'Alembert. La lecture de quelques pages choisies au hasard suffira pour se faire une idée du peu d'estime entourant le mot *opinion*, souvent synonyme, selon les auteurs des articles, des préjugés du passé. Si les collaborateurs citent les autorités, et souvent celles de l'antiquité, c'est pour engager

l'examen critique d'opinions tantôt valables, tantôt aberrantes — dans le but de faire triompher la vérité, comme l'exprime si bien la citation suivante :

(5) *Mais en Médecine plus qu'ailleurs, le droit des anciennes opinions cède bien difficilement & bien tard à celui de la vérité reconnue.*

(*Enyclopédie,* sous FRAGMENS PRÉCIEUX)

Pour l'âge classique, nous pouvons donc retenir, à côté d'un emploi « neutre » de *opinion*, l'existence de deux acceptions contraires[4] dont la « valeur » est fortement déterminée par les éléments de leur paradigme. *Opinion* s'oppose, d'une part, à *doute* et *foi*, d'autre part, à *vérité*. Voilà deux microstructures lexicales à l'image de deux interprétations différentes du monde. À la fin du XVIIIe siècle, Kant créera une synthèse[5] en opposant l'*opinion* à la *foi* et au *savoir* et en encadrant tout le champ conceptuel d'une polarité entre le subjectif et l'objectif. Il définit l'opinion comme « une croyance qui a conscience d'être insuffisante subjectivement *aussi bien* qu'objectivement » (1976 : 612 ; [A 821 — B 850]). C'est de cette vision des noms en question que s'inspirera notre modèle linguistique, apte à faciliter le classement de nos observations sur l'histoire des constructions à verbes supports. En dehors des acceptions de *opinion* distinguées ci-dessus, il existe un emploi de type sociologique qui reste périphérique pour nous, car il n'entre pas dans les constructions étudiées ici ; dès le XVIe siècle, *opinion* peut désigner une croyance collective, définie ainsi par le *Petit Robert* (sous OPINION II.) : « Ensemble des attitudes d'esprit dominantes dans une société (à l'égard de problèmes généraux, collectifs et actuels) ; ensemble des opinions d'un groupe social […] ». Le comportement syntaxique et combinatoire de cette acception est très différent des autres emplois.

5. *Avis*

Avis peut se présenter, comme son synonyme partiel *opinion* (v. les exemples en 6.), après *être* ou *avoir*, verbes supports. Pour ébaucher l'histoire de ses constructions, partons d'une tournure avec *être* appartenant sémantiquement au champ de *opinion* : *être d'avis que*. Le *Robert historique* retrace (sous AVIS)

4 Pour faire bref : la chrétienne et la cartésienne.

5 Bien entendu dans sa perspective d'épistémologue ou de logicien, qui ne coïncide pas nécessairement avec celle du linguiste.

l'origine et l'évolution de cette expression qui remonte à des constructions impersonnelles :

(6) *Ce m'est à vis* → *m'est avis* (XIIIe siècle) ;

de là la locution personnelle :

(7) *être d'avis que*

qui apparaît en moyen français, *avis* prenant en français classique, entre autres, le sens de 'opinion exprimée d'un juge'. En français moderne, *avis* dépend en principe rarement du verbe *avoir*, lié à l'article indéfini ; exemple :

(8) *J'ai* ***un*** *avis mitigé : ce serait vraiment du vice, […]*

(*Frantext*, DESPENTES, 1993)

Toutefois, sous l'influence de la négation, l'emploi de *avoir* devient la règle :

(9) *Elle n'avait pas d'avis très défini sur la question.*

(*Frantext*, DURAS, 1950)

Or, globalement, la construction *être* + *d'avis* est incomparablement plus fréquente que *avoir* + *avis* (toujours dans le même corpus de français littéraire moderne (*Frantext*)), et cela pour une raison qui apparaît clairement dès que l'on s'interroge sur les conditions thématiques de l'emploi de *avis*. En effet, dans de nombreux emplois, le syntagme reflète une certaine dynamique de groupe et sert à la constitution d'ensembles de personnes qui partagent ou ne partagent pas la même attitude ; exemple :

(10) — *Vous venez, cher ami ? dit-il.*
Alors Paracole, avec un grand courage, prit la parole.
— *Pourquoi qu'on s'en irait. C'est pas fini.*
— *Eh non, c'est pas fini, approuva Catogan. D'autres encore* ***étaient de cet avis****. On murmura.*

(*Frantext*, QUENEAU, 1948)

Dans ces conditions, on peut s'attendre à ce que les formules les plus courantes soient *être de cet avis* et *être du même avis*.

6. Vers une perspective panchronique

Aux XVIe et XVIIe siècles, les constructions de *opinion* et *avis* se ressemblaient davantage que de nos jours, puisque *être d'opinion* n'était pas rare dans l'ancienne langue[6], avant de tomber au niveau d'hapax au XXe siècle ; cf. :

(11) *Comme toutes les bonnes œuvres que les femmes font sont estimées mal entre les hommes,* ***je suis d'opinion que****, mortz ou vivans, on ne les doibt jamais baiser, […]*

(*Frantext*, *L'Heptaméron*, 1559)

De nos jours, *avoir* + *une opinion* est, la plupart du temps, une locution qui accorde un sens intensif à *opinion* (« idée ou attitude personnelle et réfléchie ») ; elle apparaît souvent dans la négation (*Je n'ai pas d'opinion*). La dimension dans laquelle s'inscrit *avoir* + *opinion* est celle de l'évaluation qualitative d'un état mental. Or, il faut souligner que dans le cas de *opinion*, les occurrences des verbes indiquant la genèse de cet état sont plus nombreux, dans la langue moderne, que la somme des occurrences de *être* et de *avoir* en combinaison avec *opinion* — autre nouveauté par rapport à la langue classique (v. Blumenthal & François, 2022 : chap. 11.1.) ; cf. :

(12) *[…] ce monsieur a raison de ne pas vouloir* ***se former une opinion*** *sur la nourriture avant d'y avoir goûté.*

(*Frantext*, GREEN, 1929)

Les verbes comme *(se) former*, *élaborer*, etc. désignent une action exercée sur la sphère du complément d'objet de la phrase, ne constituent donc pas des verbes supports.

Dans une vue panchronique, on résumera les principaux traits de la combinatoire de *avis* et de *opinion* en peu de phrases :

1. *avis* et *opinion* peuvent dépendre des verbes supports *être* et *avoir* ;
   1.1. fréquentiellement, *être* + *d'avis* l'emporte sur *avoir* + *(un) avis* ;
   1.2. *avoir* + *(une) opinion* l'emporte sur *être* + *d'opinion* ;

[6] Le verbe support *être* y souligne le centrage du prédicat *d'opinion* sur le sujet de la phrase — aspect de la « subjectivité » de *opinion.* Rappelons qu'en latin le verbe correspondant était *opinari* ('conjecturer'), déponent et donc centré sur le sujet par excellence.

2. les synonymes *opinion* et *avis* n'ont pas les mêmes fonctions thématiques dans le corpus ;
   2.1. *être* + *d'avis* sert surtout à la constitution d'ensembles dans une dynamique de groupe ;
   2.2. *opinion*, qui dépend moins souvent de verbes supports que de verbes concernant la genèse de l'opinion, s'éloigne en français moderne de la sphère des constructions à verbe support.

Cette énumération est de nature descriptive et ne contient aucune explication des phénomènes constatés (à l'exception de 2.2.). Nous allons tenter de présenter une hypothèse explicative dans 11.

7. *Information*

Les principes à la base de cette distribution de *avoir* et *être* dans la combinatoire de *avis* et *opinion* remontent à la langue médiévale. Les noms coquilles plus modernes, comme *information*, dont les principales acceptions datent du dernier tiers du XIXe siècle (*Robert historique* sous INFORMATION), sont soumis à d'autres systèmes combinatoires. Ainsi, la construction **Paul est d'information que…* serait impensable ; d'autre part, dans les emplois avec *avoir* (*Paul a des informations*), le verbe, synonyme de *dispose de*, ne possède pas la même valeur sémantique que *avoir* verbe support (v. les exemples chez Gross, 2012 : 161). En fait, le statut de *information*, mot très abstrait, correspond au comportement combinatoire de beaucoup de noms d'objets concrets (cf. *détenir/obtenir/se procurer une information* ; cf. Blumenthal & François, 2022 : chap. 11.2.2.). À l'origine de cette « réification » pourrait se trouver le sentiment des locuteurs que le référent de *information*, souvent conceptualisé comme une marchandise, se présente comme un objet largement commercialisé.

8. Interprétations

Ces quelques phénomènes combinatoires suffisent pour montrer l'énorme hétérogénéité sémantique qui règne au sein des noms coquilles. Leur polysémie peut entraîner une forte différenciation au niveau des verbes supports, adaptés autant que

possible aux acceptions actualisées des noms[7]. L'exploration des régularités dans ce domaine pourrait jeter, à plus longue échéance, un pont entre l'histoire de la langue et celle « des idées », comme on disait autrefois. Projet trop ambitieux pour un avenir proche, car, même à une échelle bien plus modeste, nos grammaires ont du mal à interpréter syntaxiquement et sémantiquement les constructions en question, présentées ci-dessus. Qu'en est-il par exemple du schéma syntaxique du type « être de N » (*je suis d'opinion/d'avis que…*) ?

Pour Fournier[8], cette structure constitue un « locatif », « qui dénote une localisation spatio-temporelle ou notionnelle du sujet » (2002 : 49). Certes, mais comment expliquer les restrictions lexicales inhérentes au « locatif » ? Pourquoi trouve-t-on, surtout avant l'avènement de l'âge classique, *je suis d'opinion que*, mais non pas *je suis de conviction que* ? Suivront sous 9. quelques réflexions sur une autre langue que le français, qui, sans prétendre apporter une explication, peuvent avoir l'avantage d'élargir le débat, et cela par le biais de la méthode comparative. Digression dont nous espérons des éclaircissements sur la situation analogue en français.

9. Perspective comparative

Depuis plus de cent ans, les germanistes s'émerveillent (ou se désespèrent) devant les beaux restes du génitif en allemand moderne, apparemment les débris d'un système antérieur dont on veut croire qu'il était complet et cohérent. Dans l'état actuel des choses, certaines constructions ne fonctionnent qu'avec certains mots, sélectionnés selon des critères pas toujours évidents et formant des syntagmes plus ou moins figés. Ainsi, H. Paul (1920 : 142) relève que l'on dit, dans le cas d'une dizaine de noms, en utilisant le génitif suivi de la conjonction *dass* [que] :

(13) *ich bin der Ansicht*, *der Meinung*, *des Glaubens*, etc.
[littéralement : je suis d'avis, d'opinion, de foi, etc.]

Ajoutons que l'on ne dit pas :

---

[7] Cf. une tentative de description systématique de ce phénomène dans Blumenthal & François, 2022 : 133—144.

[8] L'une des rares grammaires à mentionner le problème.

(14) **ich bin der Absicht/Annahme/Idee*, etc.[9]
[intention, supposition, idée]

La différenciation entre les deux ensembles de noms a dû se faire en allemand médiéval selon des critères qui nous échappent largement, puisqu'il nous manque non seulement l'intuition du locuteur natif de cette époque, mais aussi la familiarité avec sa manière de conceptualiser le monde[10]. Or, il est incontestable que ces critères continuent à agir mécaniquement sur l'usage figé — celui de quelques îlots isolés de la grammaire de l'allemand moderne autour du génitif.

10. Kant, le subjectif et l'objectif

C'est donc au grammairien de se livrer à une sorte d'archéologie de l'intuition linguistique d'une autre époque, et cela, dans la mesure du possible, à partir d'un point de vue neutre, non tributaire de tel état de la langue. Dans cet ordre d'idées, les idées de Kant (ci-dessus 4.) sur l'opposition entre le subjectif[11] et l'objectif nous permettent d'y voir plus clair. Dans la *Critique de la raison pure*, Kant caractérise quelques noms d'états mentaux selon l'importance de leurs composantes subjectives ou objectives. Pour schématiser une pensée nuancée, on peut dire qu'il détermine, de façon convaincante, les valeurs subjectives de *conviction*, de *opinion* et de *foi*, et les valeurs objectives de *savoir* et de *certitude*[12], le tout s'assimilant à l'analyse d'un « champ conceptuel » avant la lettre [A 821 — B 850]. L'application des idées kantiennes aux observations linguistiques (ex. 7, 10, 11, 13) conduit à un constat : tout d'abord, il existe une affinité évidente entre les mots attribués au pôle subjectif et la

[9] Nous remercions vivement notre collègue germaniste Hans Jürgen Heringer d'avoir mis à notre disposition sa documentation sur la douzaine de noms du type (13) et les noms qui, malgré leurs affinités avec ceux-ci, seraient agrammaticaux dans la même construction (cf. (14)). Il semble que, jusqu'ici, aucune grammaire ne se soit essayée à expliquer cette distribution.

[10] Comme on le sait depuis longtemps, il existe des ressemblances significatives entre certaines structures morphosyntaxiques observables dans les principales langues (allemand, français, italien) qui se sont formées sur le territoire de l'empire carolingien ; exemple : *avoir/être* comme verbes auxiliaires. La discussion du problème nécessiterait un cadre bien plus vaste que celui du présent article.

[11] Pour le sens complexe des mots polysémiques « subjectif » et « objectif » chez Kant, cf. Eisler, 2008 : 399, 515.

[12] Questions ouvertes : Kant se rapporte-t-il, dans les termes de la sémantique moderne, aux référents de ces mots, à leurs significations ou leurs extensions ? Dans quelle mesure sa théorie de la croyance (*Fürwahrhalten*) est-elle influencée par le sens des mots à son époque ?

structure grammaticale de (13). Mais comment interpréter cette affinité ? Qu'y a-t-il de spécifiquement subjectif dans (13) ? Ce n'est sans doute pas le génitif, mais la nature du verbe support *sein*/*être*, qui a vocation à porter un jugement sur le référent du sujet grammatical et à mettre l'accent sur ses qualités et propriétés. Selon cette hypothèse, le génitif *der Meinung* dans (13), attribut du sujet grammatical, pourrait donc ne constituer qu'un épiphénomène[13] par rapport à l'option fondamentale pour *sein*/*être*, qui exprime la prépondérance subjective ('centré sur le sujet'[14]) dans le sémantisme des noms comme *opinion*.

On peut pousser plus loin le parallèle entre l'échelle de la subjectivité selon Kant et les phénomènes grammaticaux : même le pôle de l'objectivité, représenté par le savoir (*Wissen*) correspond à une certaine construction, cette fois du circonstanciel, mais de nouveau au génitif : *meines Wissens* (« que je sache »).

11. *Être* et *avoir*

Voici venu le moment de croiser deux types d'observations concernant la combinatoire de *avis* et de *opinion* (en 6.), d'une part, et la pertinence de la polarité « subjectif » vs « objectif », d'autre part (en 10.). Selon notre hypothèse, une caractéristique sémantique de *Meinung*, sa subjectivité pourrait se trouver à l'origine d'un fait combinatoire, le lien avec le verbe *sein* (*der Meinung sein*). En appliquant le même raisonnement au français, on pourrait proposer une nouvelle interprétation de la combinaison fréquente *être d'avis que* : le lien fréquent entre *être* et *avis* pourrait dénoter la subjectivité de *avis*, ou du moins de l'une de ses acceptions. De fait, nos observations sur une valeur fréquente de *être d'avis*, à savoir le classement des référents de sujets, vont exactement dans ce sens (cf. (10)).

Reste à expliquer le cas de *opinion*, plus compliqué. Au cours de plusieurs siècles, nous avons relevé une alternance ou une présence simultanée de deux verbes assumant la rection, *être* ou *avoir*, comme éventuel indice d'une position intermédiaire entre « subjectif » et « objectif ». En français contemporain, cette polarité semble être d'une importance moindre pour *opinion*.

En résumé, la section 11. fait ressortir le rôle des verbes supports *être* et *avoir* ainsi que celui de l'opposition entre subjectivité et objectivité. L'attribut du sujet

[13] Par ailleurs, l'on ne saurait exclure que le rôle d'épiphénomène ne corresponde pas aux mêmes données linguistiques dans les deux langues comparées.

[14] 'Sujet' d'abord au sens grammatical, mais aussi 'sujet de la connaissance' ; cf. Lalande, 1972, SUJET C. et F.

(construction intransitive) a la capacité de mieux exprimer la subjectivité de l'attribut que l'emploi de *avoir*, lié à la transitivité. Transposé dans les conditions de la grammaire allemande, ce raisonnement montre pourquoi on préfère *ich bin der Meinung, dass* à *??ich habe die Meinung, dass.*

12. Conclusion

Dans notre contribution, nous nous sommes penché sur le rôle des verbes supports *être* et *avoir* régissant certains noms coquilles, comme *opinion* et *avis*. Nous avons pu relever des phénomènes très semblables dans l'histoire de l'allemand (par exemple *sein* + *der Meinung*, etc.). Le problème linguistique essentiel concerne les propriétés sémantiques des noms permettant ou non l'emploi dans ces constructions (exemple : *je suis d'avis que*, mais **je suis d'idée que*). Notre hypothèse explicative, misant sur une échelle de la subjectivité, s'inspire d'un modèle épistémologique esquissé par Kant. Autant dire que nous avons essayé d'approfondir la dimension cognitive de la théorie des verbes supports, surtout celle de *être* et de *avoir*.

Quant aux ressemblances frappantes, syntaxiques et lexicales, entre les constructions en français et en allemand (surtout dans la langue médiévale), le problème gagnerait à être discuté dans un cadre pluridisciplinaire ; une telle approche devrait essayer de saisir, pour chacune des langues, l'identité et l'impact linguistique des dimensions sémantiques prédominantes[15], par exemple le rôle de la subjectivité au cours de l'histoire de la langue. D'un point de vue méthodologique, l'une des clés de telles recherches pourrait être la description des critères dont dépend, dans deux langues ou à différentes époques de leur histoire, la possibilité de combiner les mots (cf. (13), (14)).

Faisant fi des clauses de prudence qui sont de mise dans des textes du genre présent, on pourrait résumer l'ambition de la contribution ainsi : montrer, à propos de certains verbes supports, que la combinatoire des mots d'aujourd'hui reflète la catégorisation du monde d'hier, étant entendu que notre article ne constitue qu'un premier pas sur cette voie[16].

---

[15] Remontant en l'espèce au cadre partiellement commun de l'État carolingien.

[16] Obstacle de taille, illustré par Trier (1931) : nous n'accédons aux catégorisations d'une autre époque (par exemple celle où se sont constituées les combinaisons discutées ci-dessus) que par le biais de l'analyse sémantique des mots qui les contiennent. À cet égard, Kant se trouvait dans une situation très différente : il travaillait sur des concepts (non pas des « mots ») de son temps, ce qui lui permettait d'affirmer avec une belle assurance : « Je ne m'arrêterai pas à éclaircir des concepts aussi faciles »

Références citées

Blumenthal, P., & François, J. (2022). *Pour une histoire cognitive du français*. *Que révèle la combinatoire des mots ?* Paris, L'Harmattan.

Charaudeau, P., & Maingueneau, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris, Seuil.

Eisler, R. (2008). *Kant-Lexikon*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

Fournier, N. (2002). *Grammaire du français classique*. Paris, Belin.

Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse syntaxique. Approche sémantico-syntaxique du lexique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

Halliday, M. A. K., & Matthiessen, Chr. (2004). *An Introduction to Functional Grammar*. London, Arnold.

Kant, I. (1781/1966/fr. 1976). *Kritik der reinen Vernunft*. Stuttgart, Reclam. [*Critique de la raison pure* (J. Barni, Trad.)]. Paris, Flammarion.

Lalande, A. (1972). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Paris, Presses universitaires de France.

Le Fur, D. (Dir.). (2007). *Dictionnaire des combinaisons de mots*. Paris, Le Robert.

Neveu, F. (2004). *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris, Armand Colin.

Paul, H. (1920/1970). *Prinzipien der Sprachgeschichte*. Tübingen, Niemeyer.

Riegel, M., Pellat, J.-Chr., & Rioul, R. (1994). *Grammaire méthodique du français*. Paris, Presses universitaires de France.

Schmid, H.-J. (2018). Shell nouns in English — a personal roundup. *Caplletra, 64*, 109—128. https://www.scipedia.com/sj/caplletra

Trier, J. (1931). *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes*. Heidelberg, Winter.

Encyclopédie = *Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*. Sur cédérom en texte intégral. Marsanne, Redon (2000).

Frantext. https://www.Frantext.fr/

Robert historique = Rey, A. (1998). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris, Le Robert.

(1976 : 612). Il s'agissait de *opinion*, etc. De nos jours, nous sommes probablement moins convaincus de la pérennité des concepts, « faciles » ou non.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—24
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.07

Letizia D'Andrea
Universidad de Salamanca
España
https://orcid.org/0000-0003-4784-1571

Las construcciones con verbo soporte en español y en italiano: asimetrías léxicas y morfosintácticas

Light verb constructions in Spanish and in Italian: lexical and morphosyntactic asymmetries

Abstract

Light verb constructions (LVCs) permeate the oral and written productions of native (and non-native) speakers of typologically different languages (e.g., Indo-European, Afro-Asiatic, and Sino-Tibetan languages, among others). From a cross-linguistic perspective, LVCs share basic combinatory and predicative features. However, semantic and morphosyntactic contrasts are visible even in closely related languages such as Spanish and Italian. Therefore, this paper aims to show some of the most significant asymmetries existing between Peninsular Spanish light verb constructions and their equivalent forms in Italian. The ultimate goal of this research is to highlight some of the systematic contrasts that affect specific semantic classes.

Keywords

light verbs, multi-word units, Spanish, Italian, Contrastive Analysis

1. Las construcciones con verbo soporte del español peninsular[1]

Las construcciones con verbo soporte (en adelante, CVS), también conocidas como *construcciones con verbo de apoyo* y *construcciones con verbo liviano*, (ej.: *dar un consejo*, *hacer efecto*, *tomar en consideración*) son combinaciones léxicas formadas por un verbo portador de información flexiva y aspectual (Laporte et al., 2008: 174) y un sustantivo predicativo que transmite gran parte del significado de la construcción. Puesto que *dar*, *hacer* y *tomar*, entre otros, en su función de lexemas de soporte no tienen significado léxico pleno —el que se observa en combinaciones libres como *dar un libro* (ej.: *Leonor me dio su libro*)—, se suelen definir como lexemas parcial o totalmente desemantizados (cf. Sanromán Vilas, 2009: 293; Francesconi, 2012: 153). Por su parte, el sustantivo es denominado "predicativo" (cf. M. Gross, 1993; Herrero Ingelmo, 2004) en virtud de su capacidad de predicar, esto es, de expresar una acción, actividad, evento o estado. Así, en *dar un consejo* (ej.: *Leonor me dio un consejo*) desprendemos el valor predicativo de la CVS a partir del significado del sustantivo *consejo*: "opinión que se expresa para orientar una actuación de una determinada manera" (*DLE*, 2021). Con todo, los residuos semánticos del verbo pleno que permanecen en el verbo soporte (M. Gross, 1998) permiten conferir rasgos aspectuales que pueden afectar el significado de la construcción entera, al igual que determinar la presencia/ausencia y distribución de los argumentos sintácticos, tal y como se aprecia en pares aspectuales como *dar calor/tener calor* (ej.: *El abrigo me da mucho calor*, *Ahora tengo mucho calor*).

A nivel sintáctico, la mayoría de las CVS del español peninsular está constituida por un verbo soporte y un sintagma nominal que ocupa la posición de complemento directo: VS+SN^{CD} (*dar un paseo*, *tener hambre*) (Koike, 2001; Alonso Ramos, 2004). Menos productivas, en términos cuantitativos, son las estructuras formadas por un verbo soporte y un sintagma nominal en función de sujeto: VS+SN$^{Suj.}$ (*dar ganas*, *dar tiempo* en *Me dan ganas de llorar*, *No me dio tiempo de ir al supermercado*) y las constituidas por un verbo soporte y un sintagma preposicional: VS+SP (*poner a disposición*, *tener en cuenta*) (Koike, 2001; Alonso Ramos, 2004). Además, estimamos oportuno catalogar en un diferente esquema sintáctico las CVS que designan fenómenos atmosféricos (*hacer calor*, *hacer frío*, *hacer sol*, *hacer viento*), ya que, al igual que los verbos impersonales univerbales *llover*, *granizar*, *nevar*, entre otros,

[1] El apartado 2 de este artículo es una reelaboración de un capítulo inédito de la tesis doctoral *Las construcciones con verbo soporte en español y en italiano: análisis contrastivo y aplicación didáctica a E/LE*, defendida por la autora en la Facultad de Filología de la Universidad de Salamanca en diciembre de 2019.

son formas defectivas que no tienen sujeto gramatical. Por tanto, enmarcamos estas CVS en el esquema $_{\text{Suj.}\emptyset}$VS+SN^{CD}.

1.1. Verbos soporte generales y verbos soporte específicos

Según el mayor o menor índice de frecuencia del verbo y su mayor o menor capacidad de combinarse con un determinado sustantivo predicativo, en la literatura sobre las construcciones con verbo soporte se distingue entre verbos soporte generales (Baños, 2016) (ej.: *dar*, *hacer*, *echar*, *tener*, *tomar*) —también denominados "genéricos" (Koike, 2001: 70), "elementares" (M. Gross, 1981: 37), "básicos" (G. Gross, 1996: 76), "de amplio espectro" (Herrero Ingelmo, 2002: 194) o "comodines" (Alonso Ramos, 2004)— y verbos soporte específicos (G. Gross, 1996: 76; Koike, 2001: 70) —también definidos "extensiones" (M. Gross, 1981: 37), "apropiados" (Alonso Ramos, 2004) o "restringidos" (Lozano Zahonero, 2011: 88)—. Ejemplos de verbos soporte específicos son *abrigar* en *abrigar una esperanza* y *pronunciar* en *pronunciar un discurso*. Como se puede notar, estas CVS son las variantes estilísticas formales de *tener una esperanza* y *dar un discurso*. En lo que atañe a su significado, los verbos soporte específicos tienen un mayor peso semántico que los generales y, en muchos casos, son el resultado de un proceso de extensión metafórica de la acepción primaria del verbo pleno correspondiente (Lozano Zahonero, 2011: 88). Así, en *abrigar una esperanza* el verbo *abrigar* conserva el matiz de 'amparar', 'proteger', propio de las acepciones concretas y físicas de 'resguardar' y 'cubrir(se) con una prenda para proteger(se) del frío' (ej.: *Abrígate bien, que hace frío*). Asimismo, en *pronunciar un discurso*, el verbo *pronunciar* no tiene la acepción primaria de 'articular un sonido vocálico o consonántico' (ej.: *¿Cómo se pronuncia esta letra?*), sino que, junto con el sustantivo, denota el acto de 'transmitir a través del canal oral una reflexión o determinación sobre un tema de interés común'.

Los verbos soporte generales gozan de una alta frecuencia de uso, en virtud de su escaso peso semántico, que les permite combinarse con un gran número de sustantivos predicativos pertenecientes a clases léxicas muy variadas. Aun así, los verbos soporte generales son relativamente pocos; entre los más frecuentes del español peninsular podemos enumerar *coger*, *dar*, *echar*, *hacer*, *poner*, *sacar*, *tener*, *tomar*, y en estructuras VS+SN también *estar* (ej.: *estar en marcha*). De entre ellos, los tres más frecuentes son *dar*, *hacer* y *tener* (Koike, 1996; Sanromán Vilas, 2009). Por el contrario, los verbos soporte específicos son más numerosos, pero menos frecuentes, debido a que su mayor peso semántico limita sus posibilidades combinatorias (Koike, 2001: 70; Lozano Zahonero, 2011: 88); de ahí que asistamos

a un auténtico proceso de coselección léxica, es decir, de selección bidireccional entre el verbo y el sustantivo. A modo de ejemplo, el hecho de que el verbo soporte *brindar* seleccione sustantivos de polaridad semántica positiva (ej.: *ayuda*, *apoyo*, *beneficio*, *oportunidad*, *posibilidad*) se debe a que la noción de 'positividad' es intrínseca a su significado: "ofrecer a alguien algo, especialmente, una oportunidad o un provecho" (*DLE*, 2021). Del mismo modo, el verbo *acarrear* selecciona sustantivos de polaridad semántica negativa (ej.: *consecuencias [negativas*, *fatales]*, *disgustos*, *inconvenientes*, *preocupaciones*, *problemas*), en virtud de la polaridad negativa de su significado: "ocasionar, producir, traer consigo daños o desgracias" (*DLE*, 2021)[2].

1.2. ¿Por qué hacemos uso de las construcciones con verbo soporte?

La naturaleza composicional de las construcciones con verbo soporte permite colmar las lagunas léxicas generadas por la inexistencia de verbos simples capaces de designar determinadas porciones de la realidad (ej.: *dar problemas*, *hacer ruido*) (Koike, 2001: 68; Alonso Ramos, 2004: 26). Aun así, un número conspicuo de CVS disponen de contrapartidas univerbales, es decir, verbos simples pertenecientes a la familia léxica del sustantivo predicativo (ej.: *dar un beso - besar*, *dar un paseo - pasear*, *hacer frente (a) - enfrentar*, *hacer la compra - comprar*). Sin embargo, las CVS ofrecen una mayor versatilidad semántica respecto a sus correlatos simples (Neves, 1996, citado por Pantes, 2012: 165), esencialmente, (a) por medio de la integración de determinantes y adjetivos (ej.: *Le dio tres besos en la frente*, *Me he dado un baño caliente*), (b) gracias a las relaciones de correferencialidad que se establecen a partir del sustantivo (ej.: *Tengo una información que no te va a dejar indiferente*), (c) en virtud de la especialización semántica de la CVS (pensemos en el significado unívoco de *hacer una llamada* frente a la polisemia del verbo *llamar*), (d) debido a la existencia de variantes aspectuales (ej.: *coger frío/tener frío*) y a la posibilidad de incorporar elementos léxicos que confieren matices aspectuales determinados a la CVS (ej.: *Dio un grito* vs *Gritó*). A continuación, detallamos los puntos recién mencionados:

---

[2] *Brindar*, *acarrear*, así como *aportar* (ej.: *aportar una modificación*), *propinar* (ej.: *propinar una paliza*), *cometer* (ej.: *cometer una locura*), *formular* (ej.: *formular una pregunta*), entre muchos otros verbos soporte específicos, dan lugar a variantes estilísticas formales. Si bien en menor medida, algunas CVS también disponen de variantes diafásicas informales/coloquiales; pensemos en *pegar un grito* (*dar un grito*), *pegarse una ducha* (*darse una ducha*), *pillar un resfriado* (*coger un resfriado*), *plantar un beso* (*dar un beso*) y *soltar una noticia* (*dar una noticia*) (cf. Sanromán Vilas, 2009: 291).

(a) La incorporación de determinantes (por ejemplo, artículos, cuantificadores numerales, etc.) y adjetivos permite conferir mayor especificidad semántica a la CVS gracias a la modificación directa del sustantivo predicativo. A este respecto, obsérvense las siguientes frases:

(1a) *Le dio tres besos en la frente*.
(1b) *La besó tres veces en la frente*.
(2a) *Me di un baño caliente*.
(2b) *¿?Me bañé calientemente.*

Como se puede apreciar, (1a) aporta información semántico-pragmática más precisa que (1b), ya que en *Le dio tres besos* el cuantificador numeral *tres* modifica al sustantivo *besos*, de modo que el acto de 'besar la frente por tres veces' puede haberse dado en un mismo lapso de tiempo. Por el contrario, sin disponer de más datos contextuales, *La besó tres veces en la frente* resulta ambigua, ya que *tres* modifica al sustantivo *veces*, con lo cual el acto de 'besar' podría referirse a distintos momentos, esto es, a actos distribuidos en un lapso de tiempo mayor. Por otra parte, (2a) transmite información que no podría ser vehiculada por (2b), puesto que la modificación del verbo *bañarse* mediante el adverbio *calientemente* da lugar a una oración anómala. En *Me di un baño caliente* el adjetivo califica el baño y no la manera en la que se dio el baño (por ejemplo, *Me bañé rápidamente*).

(b) En el nivel de la pragmática discursiva, las CVS facilitan la distribución de la información (Brugman, 2001: 556). Dado que las CVS presentan un evento en forma de nominalización, permiten establecer relaciones correferenciales unívocas con el núcleo temático de la oración sucesiva, mejorando así la coherencia y la fluidez discursiva (Brugman, 2001: 556). A este respecto, obsérvense los siguientes ejemplos:

(3a) *La conversación que tuvimos ayer me ha dejado perpleja*.
(3b) *Ayer conversamos sobre algo que me ha dejado perpleja*.
(4a) *Les agradezco la ayuda que nos han dado hasta ahora y que nos seguirán dando.*
(4b) *Les agradezco por habernos ayudado hasta ahora y por seguir ayudándonos*.

Como se puede notar en (4a), el sustantivo predicativo puede ser concadenado, esto es, seleccionado por diferentes formas temporales de un mismo verbo, evitando así repeticiones superfluas y abstrusas. Asimismo, varios sustantivos

predicativos pueden ser regidos por un mismo verbo soporte (ej.: *Te agradezco la ayuda y la información que nos has dado*).

(c) No todas las CVS guardan relaciones de total sinonimia con sus contrapartidas univerbales (Zuluaga Ospina, 1998: 21; De Miguel, 2006: 1299—1300; Sanromán Vilas, 2009: 290); de manera especial, si estas últimas han sufrido un proceso de extensión metafórica. A modo de ejemplo, *dar un abrazo* es sinónimo de *abrazar* en la acepción física de 'ceñir a alguien o algo con los brazos' (*Matilde e Inés se dieron un abrazo*), pero no de la extensión semántica 'seguir una doctrina o corriente de pensamiento' (**Luis da un abrazo a los principios del budismo*). Por el contrario, *hacer una llamada* equivale a la acepción "establecer comunicación telefónica con alguien" (*DLE*, 2021), surgida como extensión semántica del verbo *llamar*; sin embargo, no engloba la acepción primaria del verbo: "intentar captar la atención de alguien mediante voces, ruidos o gestos" (*DLE*, 2021). Por tanto, mientras que las contrapartidas simples pueden ser alta o mediamente polisémicas, las CVS se especializan en una (en algunos casos, en más de una) acepción.

(d) Gracias a la existencia de pares aspectuales-temporales como *coger frío/tener frío* y de pares aspectuales-agentivos como *poner en alquiler/tomar en alquiler* y a la capacidad del sustantivo de incorporar determinados elementos léxicos a la construcción, las CVS permiten inscribir el predicado en una fase temporal definida, así como delimitar su extensión en el tiempo. De este modo, CVS como *poner en marcha* y *coger frío* proyectan el aspecto incoativo, puesto que denotan la fase inicial, el comienzo del proceso y del evento que designan, mientras que *estar en marcha* y *tener frío* tienen aspecto resultativo. Por otra parte, en CVS del tipo *poner en alquiler/tomar en alquiler*, ambas de aspecto incoativo, observamos un contraste de agente extralingüístico (dador vs receptor), mientras que en pares como *dar miedo* (CAUSATIVOVS+SN^{CD})/*tener miedo* evidenciamos tanto un contraste aspectual (causativo vs resultativo) como agentivo (causante vs paciente).

Además de indicar la manera en la que se realiza un evento, el aspecto también brinda información acerca de su distribución en el tiempo (De Miguel, 1999: 3009). Aun así, para poder especificar una extensión temporal, la CVS necesita estar enmarcada en un contexto sintáctico-pragmático definido. A modo de ejemplo, el verbo *dar* puede combinarse con sustantivos que denotan actos (ej.: *bofetada*, *grito*, *salto*, *frenazo*), es decir, hechos extralingüísticos que desde el punto de vista aspectual "no tienen estructura temporal interna" (Alonso Ramos, 2004: 167). A este respecto, analicemos las siguientes frases:

(5a) **Jaime estuvo dando un grito toda la noche.*
(5b) *Jaime estuvo gritando toda la noche.*

Como se puede apreciar en (5a) y (5b), el complemento circunstancial de tiempo *toda la noche*, con el que se indica un amplio lapso de tiempo, puede modificar el verbo simple *gritar* (*Jaime gritó toda la noche*), pero no la CVS *dar un grito* (**Jaime dio un grito toda la noche*), a pesar de que esta sea la contrapartida pluriverbal de *gritar.* El motivo que explica la imposibilidad de combinar la CVS *dar un grito* con la locución adverbial de tiempo *toda la noche* no es gramatical, sino extralingüístico: un acto puntual —en este caso, la emisión de un grito (uno solo)— no presenta extensión temporal y, por tanto, no puede durar toda la noche. Por este motivo, los predicados que hacen referencia a "situaciones que tienen lugar con una sola acción o un solo movimiento" (*NGLE*, 2010: 434) (ej.: *dar un grito*, *dar un bostezo*, *dar un silbido*) han sido denominados *semelfactivos* (del latín *semel* 'una vez' + *factivo*, derivado de *factus* 'hecho'). Sin embargo, si quisiéramos hacer referencia a la repetición de un acto puntual en un período más amplio, sí podríamos utilizar la CVS en número plural (*Jaime estuvo dando gritos toda la noche*). De lo anterior se desprende que *dar gritos* vehicula el aspecto reiterativo, *gritar*, el aspecto durativo continuado y la CVS con sustantivo en singular *dar un grito*, el aspecto puntual semelfactivo.

1.3. Objetivos y método

A través de una metodología cualitativa-inductiva, la presente investigación se propone arrojar luz sobre algunas de las asimetrías léxicas y morfosintácticas que observamos entre las construcciones con verbo soporte del español peninsular y sus formas equivalentes en italiano. El fin último de este trabajo es identificar los factores que han posibilitado la sistematización de los procesos combinatorios del verbo y del sustantivo (entre ellos, el uso del mismo verbo soporte y la coocurrencia de rasgos morfosintácticos dados en determinadas clases de CVS).

Para la recopilación y cotejo de las construcciones con verbo soporte y de las formas equivalentes distintas de las CVS, hemos acudido a diccionarios monolingües (*DLE*, *DUE*, *Treccani*, *Sabatini-Coletti*, etc.) y bilingües generales, a diccionarios combinatorios como Bosque (2006) y Tiberii (2012), así como a corpus electrónicos (*CORPES XXI*, *CREA*, *BADIP*, *PAISÀ*, etc.).

2. Análisis contrastivo

2.1. Simetrías

Antes de ahondar en el análisis de las áreas de contraste que identificamos en las CVS del español y sus formas equivalentes en italiano, veamos brevemente una muestra de CVS que presentan simetrías léxicas y sintácticas entre las dos lenguas. En este subapartado nos centraremos solamente en el verbo y el análisis se hará a partir de los tres verbos soporte más frecuentes del español peninsular: *dar*, *hacer* y *tener* (*vid.* §1.1).

A través de los esquemas VS^{dar}+SN^{CD} «alguien da x a alguien» y VS^{dare}+SN^{CD} «qualcuno dà x a qualcuno» se actualizan, entre otras, CVS que denotan:

(1) contacto físico entre dos personas tanto en señal de cariño como en forma de saludo: *dar un abrazo - dare un abbraccio*, *dar un beso - dare un bacio*, *dar un apretón de mano - dare una stretta di mano*;

(2) movimiento de una parte del cuerpo que una persona dirige hacia otra persona, animal u objeto para atacarla o, simplemente, para moverla: *dar una bofetada - dare uno schiaffo*, *dar un empujón - dare una spinta*, *dar una patada - dare un calcio*;

(3) actos violentos delictivos o de defensa perpetrados mediante un cuerpo externo: *dar un botellazo - dare una bottigliata*, *dar una paliza - dare una bastonata*, *dar una puñalada - dare una pugnalata*;

(4) transmisión de mensajes orales y escritos: *dar un consejo - dare un consiglio*, *dar una información - dare un'informazione*, *dar una noticia - dare una notizia*;

(5) autorización/consentimiento: *dar la autorización - dare l'autorizzazione*, *dar la aprobación - dare l'approvazione*, *dar el permiso - dare il permesso*;

(6) ayuda/soporte: *dar acogida - dare accoglienza*, *dar ayuda - dare aiuto*, *dar protección - dare protezione*.

Entre las lexías VS^{hacer}+SN^{CD} «alguien hace x» y VS^{fare}+SN^{CD} «qualcuno fa x» encontramos, entre otras, las que denotan:

(1) actos de habla que prevén la interacción con uno o más interlocutores: *hacer un comentario - fare un commento*, *hacer una confesión - fare una confessione*, *hacer una pregunta - fare una domanda*;

(2) actividades mentales/analíticas: *hacer un análisis - fare un'analisi*, *hacer un cálculo - fare un calcolo*, *hacer un pronóstico - fare una previsione*;

(3) actividades de intervención/corrección: *hacer una corrección - fare una correzione*, *hacer una intervención - fare un intervento*, *hacer una modificación - fare una modifica*;

(4) actividades físicas de larga duración: *hacer deporte - fare sport*, *hacer una excursión - fare una escursione*, *hacer un viaje - fare un viaggio*;
(5) travesuras: *hacer una estupidez - fare una stupidaggine*, *hacer una locura - fare una pazzia*, *hacer una tontería - fare una sciocchezza*;
(6) expresiones faciales/gestos corporales: *hacer muecas (a) - fare le smorfie (a)*, *hacer un guiño - fare l'occhiolino*, *hacer la señal de la cruz - fare il segno della croce*.

En las lexías VS^{tener}+SN^{CD} «alguien tiene X» y VS^{avere}+SN^{CD} «qualcuno ha X» los sustantivos predicativos denotan mayormente:
(1) cualidades: *tener empatía - avere empatia*, *tener talento - avere talento*, *tener valor - avere coraggio*;
(2) señal física resultado de X acción: *tener una cicatriz - avere una cicatrice*, *tener un corte - avere un taglio*, *tener una mancha - avere una macchia*[3];
(3) emociones y sentimientos: *tener miedo - avere paura*, *tener compasión - avere compassione*, *tener piedad - avere pietà*[4];
(4) sensaciones o condiciones físicas: *tener frío - avere freddo*, *tener hambre - avere fame*, *tener sueño - avere sonno*;
(5) síntomas, trastornos y enfermedades: *tener fiebre - avere la febbre*, *tener rinitis - avere la rinite*, *tener sarampión - avere il morbillo*[5];
(6) productos de la mente: *tener una duda - avere un dubbio*, *tener una idea - avere un'idea*, *tener una sospecha - avere un sospetto*.

2.2. Asimetrías

En lo que respecta a las áreas de contraste, entre las construcciones con verbo soporte del español y del italiano identificamos asimetrías que afectan al verbo, al sustantivo, a la configuración morfosintáctica de la construcción, así como a su valor semántico-referencial y pragmático. En los siguientes subapartados analizaremos algunos de los contrastes más sistemáticos relativos a cada una de estas áreas.

[3] Estos sustantivos denotan modificaciones físicas que son el resultado de una acción o acontecimiento; así, *tener un corte* es el resultado de *hacerse un corte* y *tener una mancha*, de *mancharse*.

[4] Esta subclase de CVS del español peninsular presenta un esquema sintáctico alternativo que es ajeno al italiano: «tener(le) X a Y» (ej.: *tenerle ~ miedo/cariño/celos/respeto a alguien*). Dependiendo del sustantivo predicativo, en italiano se hará uso, o bien del esquema «*avere* X + SP» (ej.: *avere paura di qualcosa* [*tener miedo de algo*], *avere rispetto per qualcuno* [*tener respeto por alguien*]), o bien de la estructura «*essere* + participio pasado + SP» (ej.: *essere affezionato a qualcuno* [*estar encariñado con alguien*] o «*essere* + Adj. + SP» (ej.: *essere geloso/a di qualcuno* [*estar celoso/a de alguien*]).

[5] Sin embargo, en estas CVS observamos una asimetría morfosintáctica determinada por la ausencia/presencia del artículo definido: *tener fiebre - avere la febbre*, *tener sarampión - avere il morbillo*.

2.2.1. Los verbos soporte *dar* y *fare*

En §2.1. hemos visto que muchas construcciones VS^{dar}+SN^{CD} que denotan acciones y actos de habla presentan sus formas equivalentes en italiano en la estructura VS^{dare}+SN^{CD}. Con todo, un número abundante de lexías VS^{dar}+SN^{CD} que denotan acciones puntuales corresponden en italiano a CVS formadas con el verbo *fare* 'hacer': VS^{fare}+SN^{CD}. Así, hallamos pares asimétricos como *dar un paso - fare un passo*, *dar una vuelta - fare un giro* o *dar un brinco - fare un sobbalzo*.

A diferencia de CVS como *dar un abrazo* y *dar un golpe*, el contenido semántico y la estructura sintáctica interna de *dar un paso*, *dar un salto* o *dar una voltereta* no contemplan la presencia de un segundo participante en la situación lingüística (cf. Mel'čuk, 2004: 11), a saber, un receptor extralingüístico (un ser vivo o un objeto) al que va dirigida la acción realizada por el agente. A modo de ejemplo, si en *dar una patada* el resultado de la acción recae sobre un ente animado o inanimado distinto del agente (ej.: *Javier dio una patada a la pelota*), en *dar un paso* la acción realizada por el agente afecta directamente al agente mismo (ej.: *Javier dio un paso atrás*). Así, en CVS del tipo *dar un paso* observamos una transformación con respecto a la estructura argumental del verbo pleno *dar*. Como sabemos, el esquema sintáctico de *dar* en su función de verbo pleno requiere un complemento directo y un complemento indirecto: «alguien da algo a alguien» (ej.: *El abuelo dio 10 euros a Camila*). Si nos fijamos en el matiz semántico que vehicula el verbo soporte *dar* en las CVS del tipo *dar un empujón*, notaremos que la conservación del esquema argumental de su contrapartida plena se debe a un proceso analógico; tanto en *El abuelo dio 10 euros a Camila* como en *José dio un empujón a su hermano*, los agentes (y sujetos sintácticos) están moviendo una parte de su cuerpo (uno o dos brazos, y sus respectivas manos) hacia el receptor de la acción. Por el contrario, en las CVS del tipo *dar un paseo* el verbo soporte *dar* no solo presenta la estructura sintáctica de *hacer* (tanto en su función de verbo soporte como en la de verbo pleno), sino que también adquiere el matiz semántico de este, puesto que engloba el concepto de 'realizar' (cf. Herrero Ingelmo, 2002).

Las asimetrías sistemáticas VS^{dar}+SN^{CD} - VS^{fare}+SN^{CD} afectan, entre otras, las CVS que denotan:

(1) movimientos corporales breves o puntuales: *dar un paso - fare un passo*, *dar un respingo - fare un sobbalzo*, *dar un salto - fare un salto*, *dar una voltereta - fare una capriola*, *dar una vuelta - fare un giro*;

(2) acciones que implican la emisión de aire, generalmente, acompañada de un sonido: *dar un bostezo - fare uno sbadiglio*, *dar un resoplido - fare uno sbuffo*, *dar un soplo - fare un soffio*, *dar un suspiro - fare un sospiro*;

(3) sonidos humanos o animales: *dar un chillido - fare uno strillo*, *dar un grito - fare un grido*, *dar un silbido - fare un fischio*, *dar un aullido - fare un ululato*, *dar un mugido - fare un muggito*, *dar un rugido - fare un ruggito*[6].

Las CVS analizadas hasta ahora remiten a acciones y actividades que se realizan a través del cuerpo y de la mente. Sin embargo, también encontramos CVS que designan acciones rápidas y puntuales o actividades de breve duración que se llevan a cabo mediante el auxilio de un cuerpo externo, como pueden serlo un aparato electrónico o un componente de un engranaje. Así, hallamos CVS pertenecientes a campos semánticos variados que se actualizan mediante los esquemas sintácticos «alguien da x a alguien» (*dar un toque*[7] *- fare uno squillo*), «alguien da x a sí mismo» (*dar(se) un baño - far(si) un baño*, *dar(se) una ducha - far(si) una doccia*) y «alguien da x» (*dar un frenazo - fare una frenata*, *dar una calada - fare un tiro [di sigaretta]*).

2.2.2. Los verbos soporte *coger* y *tomar* vs *prendere*

Desde una perspectiva contrastiva, el verbo italiano *prendere* (tanto en función de verbo pleno como de soporte) constituye un ejemplo de *convergencia* (cf. Brown, 1994), el fenómeno lingüístico por el cual un ítem (una unidad léxica, una estructura sintáctica, un fonema, etc.) de una lengua dada corresponde a dos o más ítems de la lengua meta. Dependiendo del sustantivo con el que se combina, *prendere* equivale a los verbos *coger* y *tomar* del español peninsular.

Cano Aguilar (1981, citado por Castellanos Armenta, 2019: 133) incluye *coger* y *tomar* entre los que define *verbos de posesión*, dado que implican la posibilidad de 'llegar a tener algo'. De acuerdo con De Miguel (2008: 575), el verbo soporte *coger* encierra en su sema la noción de "pasar a tener algo". Así, en el español peninsular observamos CVS como *coger una costumbre* (*prendere un'abitudine*), *coger frío* (*prendere freddo*), *coger velocidad* (*prendere velocità*). En estas unidades pluriverbales, el verbo *coger* aporta eminentemente valor aspectual, es decir, la información relativa al "modo en que tiene lugar el evento descrito por un predicado" (De Miguel, 1999: 2979). Más en concreto, *coger* proyecta el aspecto incoativo, puesto que se especializa en indicar la fase inicial del evento o del estado designado por el sustantivo predicativo; de ahí que las lexías VS^{coger}+SN^{CD} dispongan de pares aspectuales resultativos-durativos formados con el verbo *tener* (ej.: *tener una costumbre*, *tener frío*, *tener velocidad*).

[6] Sin embargo, en las variantes formadas con sustantivos onomatopéyicos el español emplea el verbo *hacer*; así observamos simetrías del tipo *hacer muu - fare muu*, *hacer guau - fare bau*.

[7] En español peninsular, también *hacer una llamada perdida* y su variante elíptica *hacer una perdida*.

En cuanto a las clases semánticas en las que se evidencia una coselección léxica con el verbo *coger*, en el esquema sintáctico «alguien coge x», hallamos principalmente sustantivos que remiten a:

(1) propiedades físicas y sensoriales: *coger fuerzas* (*riprendere le forze*), *coger velocidad* (*prendere velocità*), *coger color* (*prendere colore*), *coger sabor* (*insaporirsi*);

(2) enfermedades víricas: *coger un resfriado* (y sus sinónimos *coger un constipado*, *coger un catarro*), *coger la gripe*, *coger una pulmonía*, *coger una bronquitis*[8].

En el esquema sintáctico «alguien le coge x a alguien» encontramos mayormente sustantivos que indican sentimientos, emociones y sensaciones: *coger cariño* (*affezionarsi*), *coger miedo* (*iniziare ad avere paura*), *coger gusto* (*prenderci gusto*).

En su función de verbo soporte, *tomar* actualiza clases de sustantivos que no pueden ser seleccionadas por el verbo *coger.* Mientras que podemos *coger* o *tomar impulso* o *aliento*, *inter alia*, no podemos **coger una decisión* ni mucho menos **coger en cuenta un consejo*, sino que solo podremos *tomarlos*. Tanto *tomar una decisión* como *tomar x en cuenta* denotan actividades que tienen su desarrollo en la mente. De hecho, a diferencia de *coger*, el verbo *tomar* selecciona sustantivos predicativos que designan procesos mentales, como se aprecia en *tomar conciencia - prendere coscienza* y *tomar conocimiento - prendere conoscenza*, en las que los sustantivos tienen valor epistémico (Anscombre, 1995: 40), así como en *tomar una decisión - prendere una decisione* y *tomar una postura - prendere una posizione*, las cuales implican la elección entre dos o más opciones (Sanromán Vilas, 2012: 550). El verbo soporte *tomar* también encierra el valor semántico de 'entrar en posesión', más explícito en las CVS *tomar posesión - prendere possesso* y *tomar el poder - prendere il potere*, que aluden a la idea de 'hacer propio' lo que designa el sintagma nominal que rigen. La noción de 'posesión' es liminar a la de 'ocupar', más visible en el par *tomar asiento* 'sentarse' - *prendere posto* 'sedersi'.

Intrínseca a la noción de 'posesión' es la idea de 'agarrar', 'aferrar', que, en sentido lado, está presente en las CVS *tomar apuntes - prendere appunti* y *tomar declaración(es) - prendere una deposizione*, pues las palabras se aferran por medio de la escritura, se conservan en un soporte físico para rescatarlas del potencial olvido al que está sujeta la oralidad.

Además, combinado con sustantivos que denotan elementos naturales, *tomar* adquiere el valor de 'recibir, sentir los efectos de', como se aprecia en las CVS *tomar el fresco*, *tomar el aire*, *tomar el sol.*

Así las cosas, las clases semánticas cuyos sustantivos seleccionan con mayor sistematicidad el verbo *tomar* remiten a:

---

[8] Pero también patologías no víricas (ej.: *coger una insolación*).

(1) actividades mentales: *tomar conocimiento - prendere conoscenza*, *tomar una decisión* (así como *tomar una determinación* y *tomar una resolución*) - *prendere una decisione*, *tomar una posición - prendere una posizione*, *tomar en consideración - prendere in considerazione*;
(2) medidas de control, preparación o reacción: *tomar medidas - prendere delle misure*, *tomar precauciones - prendere delle precauzioni*, *tomar represalias - fare/compiere rappresaglie*, pero también *tomar la iniciativa - prendere l'iniziativa*, *tomarse el atrevimiento - osare/permettersi*;
(3) acciones de control/dominio: *tomar el mando - prendere il comando*, *tomar el control - prendere il controllo*, *tomar el poder - prendere il potere*, *tomar el relevo - prendere il posto.*

En buena parte de las CVS mencionadas el verbo *tomar*, al igual que *coger*, confiere aspecto incoativo, más visible en pares aspectuales como *tomar la iniciativa - tener la iniciativa*, *tomar un compromiso - tener un compromiso*, *tomar en cuenta - tener en cuenta*.

2.2.3. El verbo soporte *echar* vs *fare y dare*

A diferencia de verbos altamente productivos como *dar*, *hacer* y *tener*, el verbo soporte *echar* goza de una baja frecuencia de uso (cf. *CORPES XXI*), ya que es seleccionado por un número menor de sustantivos predicativos.

De acuerdo con Delbecque (2013: 107), el verbo *echar* encierra en su núcleo sémico la noción de 'lanzamiento'. Así, en CVS como *echar la bronca* o *echar la culpa* es posible vislumbrar el residuo (o *continuum*) semántico de la primera acepción del verbo pleno *echar*: "hacer que algo vaya a parar a alguna parte, dándole impulso" (*DLE*, 2021).

Contrariamente a lo que se da entre los verbos *dar* y *dare* o *hacer* y *fare*, el verbo soporte *echar* no dispone de una contrapartida verbal específica en italiano. Sin embargo, en función de verbo pleno, en la acepción citada arriba, *echar* presenta un equivalente directo en el verbo italiano *gettare* 'tirar', 'lanzar', con el que guarda relaciones etimológicas, al proceder ambos del verbo latino *iactāre.* El hecho de que a partir del verbo pleno *gettare* no se haya originado una contrapartida con función de verbo soporte genérico explica la asimetría verbal entre las CVS que se construyen con el verbo *echar* y sus formas equivalentes en italiano[9].

[9] Con todo, el verbo italiano *gettare* 'tirar', 'lanzar' se combina con sustantivos como *sguardo* 'mirada', 'vistazo' (*gettare uno sguardo* 'echar una mirada/vistazo') y *occhio* 'ojo' (*gettare un occhio* 'echar un ojo') formando combinaciones con significado idiomático.

Las CVS que se actualizan mediante el esquema argumental «alguien echa algo a alguien» denotan principalmente:

(1) actos de habla: *echar la bronca - fare un rimprovero*, *echar un piropo - fare un complimento*, *echar una reprimenda - fare una ramanzina*;

(2) acciones rápidas relativas a la vista: *echar una mirada - dare uno sguardo*, *echar un vistazo - dare uno sguardo*, *echar una ojeada - dare un'occhiata.*

Montagna (2015: 176) apunta que en las CVS de (1) el verbo *echar* adquiere el valor funcional de 'transferencia', puesto que implica la presencia del tercer argumento, el complemento indirecto, que, a nivel extralingüístico corresponde al destinatario del acto de habla, el individuo o animal en el que, consciente o inconscientemente, se quiere provocar un cambio de estado. El valor de 'transferencia' se evidencia también en CVS (no necesariamente ligadas a actos de habla) que denotan influjos maléficos: *echar una maldición - lanciare una maledizione*, *echar el mal de ojo - fare il malocchio.*

El verbo soporte *echar* también configura el esquema «alguien echa x». Las CVS que se actualizan a través de este esquema indican, por lo general, actividades de corta duración, por ejemplo: *echar una carrera - fare una corsa*, *echar una partida* (*de x juego*) - *fare una partita* (*di x gioco*), *echar una siesta - fare una pennichella*, *echar una cabezada - fare un pisolino*.

Finalmente, téngase en cuenta que, a diferencia de verbos como *dar*, que forman combinaciones que remiten a acciones y actividades tanto voluntarias como involuntarias, las CVS formadas con el verbo *echar* denotan solamente acciones y actividades voluntarias, lo cual explicaría la oposición semántico-referencial entre pares como *dar una cabezada* (involuntario) y *echar una cabezada* (voluntario) (Sanromán Vilas, 2011: 259).

2.2.4. La morfología del sustantivo predicativo

En este subapartado analizaremos la morfología de los sustantivos predicativos del español y del italiano tanto desde una perspectiva intralingüística como interlingüística.

De acuerdo con G. Gross (2012: 101), un sustantivo predicativo puede (a) estar asociado a un verbo/ser deverbal y tener sufijo ø (ej.: *regreso - ritorno*), (b) estar asociado a un verbo y tener sufijo deverbal (ej.: *pincelada - pennellata*), (c) estar asociado a un adjetivo y ser primitivo, esto es, no derivado (ej.: *carisma - carisma*), (d) estar asociado a un adjetivo y tener sufijo deadjetival (ej.: *libertad - libertà*), (e) ser una nominalización de un verbo pluriverbal (ej.: *puesta en escena - messa in scena*), (f) ser semánticamente independiente del verbo con el que

comparte el étimo (por ejemplo, *huelga* —y, por consiguiente, *hacer una huelga*— no comparte ninguna de las acepciones del verbo *holgar* 'estar ocioso', 'descansar', 'divertirse').

Como se puede notar en los ejemplos propuestos, los sustantivos predicativos son de naturaleza abstracta. Sin embargo, en la conformación de las CVS también entran sustantivos concretos y relacionales que, actualizados por un verbo soporte, adquieren naturaleza predicativa (por ejemplo, *foto[grafía]* en *hacer/sacar una foto[grafía]* y *amigos* en *hacer amigos*). En la línea de Alonso Ramos (2004: 157) y Mel'čuk & Polguère (2008), que se refieren a ellos con el término *cuasi-predicados*, los denominamos *sustantivos semipredicativos* (*vid.* D'Andrea, 2019: 122; D'Andrea, 2021: 217). Así, en *Laura hace fotos estupendas* (*Laura fa/scatta foto stupende*) la CVS *hacer fotos* remite tanto a la 'actividad de fotografiar' como a la creación del objeto artístico material —y, a nivel gramatical, concreto— que recibe el nombre de *fotografía*; asimismo, en la frase *En Madrid es muy fácil hacer amigos* (*A Madrid è molto facile fare amicizia*), el sustantivo *amigos* se refiere tanto a las personas como a la relación de amistad que se entabla con ellas.

Desde un punto de vista aspectual, los sustantivos que designan emociones (*alegría*, *miedo*), sensaciones (*hambre*, *frío*), cualidades (*carisma*, *talento*), características (*cicatriz*, *mancha*), síntomas (*fiebre*, *tos*) y enfermedades (*cáncer*, *viruela*) se definen *estativos* o *estáticos* (cf. Alonso Ramos, 2004; Viñas-de-Puig, 2014), mientras que los sustantivos que denotan eventos (*accidente*, *viento*), actos (*bofetada*, *silbido*), acciones (*ataque*, *vistazo*) y actividades (*paseo*, *reflexión*) se consideran *dinámicos* (cf. Alonso Ramos, 2004). De estos últimos, los sustantivos predicativos que tienen una interpretación eventiva dentro de una CVS son relativamente pocos. Ejemplos de CVS que denotan eventos son *tener un accidente* y *hacer viento*. Como apunta G. Gross (2018: 11), entre los acontecimientos, cabe distinguir los fortuitos (como lo son aquellos provocados por fenómenos atmosféricos) de los organizados (por ejemplo, eventos sociales de ocio, de negocios, académicos, etc.). Mientras que los primeros no prevén la intervención humana, los segundos son planificados, organizados y llevados a cabo por personas de manera consciente y voluntaria. Así las cosas, determinados sustantivos que, en combinaciones libres o regidos por la CVS *tener lugar*, designan eventos organizados (ej.: *La conferencia tendrá lugar en el salón de actos*, *La presentación del libro empieza a las 10:00 h*.), una vez actualizados por los verbos soporte *dar* y *hacer*, se interpretan como actividades (ej.: *Mañana daré una conferencia en el salón de actos*, *Haremos una presentación de nuestro libro*).

Por otro lado, un alto porcentaje de sustantivos que designan actos, acciones y actividades corresponden a los llamados *nombres de acción* o *nomina actionis*,

la mayoría de los cuales deriva de verbos (Gaeta, 2004; Melloni, 2012)[10]. Gran parte de los sustantivos deverbales han sido formados a través de la imposición de sufijos nominales (ej.: *moción*, *movimiento* < *mover*), mientras que otros son formas parasintéticas derivadas, a su vez, de verbos parasintéticos (ej.: *desplazamiento* < *desplazar* < *des* + *plaz[a]* + *ar*). Además, muchos sustantivos deverbales presentan el llamado *sufijo ø* (Fiorentino, 2010), también conocido como *nominalización ø* (Fábregas, 2010: 56) o *sufijo vocálico* (*NGLE*, 2010: 107); son sufijos vocálicos átonos *-a* en *compra*, *-e* en *alcance*, *-o* en *regreso*; sin embargo, a diferencia de los sufijados mediante morfemas derivativos o con desinencias de participios pasados (*vid.* abajo), *-a, -e* y *-o* parecen no añadir matices aspectuales al valor semántico del verbo base (Bekaert & Enghels, 2015: 46).

Los sufijos deverbales más productivos en italiano son *-zione* (*prestazione* 'prestación') y *-mento* (*assembramento* 'aglomeración') (Gaeta, 2004: 322; Iacobini, 2010), seguidos por *-tura* (*puntura* 'punción', 'inyección') y *-aggio* (*atterraggio* 'aterrizaje') (Gaeta, 2004: 322). Altamente frecuentes son también los sustantivos deverbales terminados en *-ata*. Sin embargo, estos no proceden del tema verbal —como en los casos recién citados—, sino del participio pasado femenino de los verbos de la 1ª conjugación (*chiamata* 'llamada', *mangiata* 'comilona'). En menor medida, encontramos participios pasados femeninos formados a partir de la 2ª (*bevuta* < *bere* 'beber' [*farsi una bevuta* 'echar un trago'], *seduta* < *sedere* 'sentar(se)' [*fare una seduta* 'hacer una sesión']) y la 3ª conjugación (*pulita* < *pulire* 'limpiar', *smentita* < *smentire* 'desmentir'). Asimismo, se observan formas participiales femeninas procedentes de participios irregulares (*corsa* 'carrera' [*fare una corsa* 'echar una carrera'], *letta* 'leída' [*dare una letta* 'dar una leída']).

Los sufijos deverbales más productivos en español son *-ción* (*averiguación*) —y su alomorfo *-sión* (*conclusión*)— y *-miento* (*movimiento*) (Amador Rodríguez, 2009: 8; Díaz Hormigo, 2011: 123). Asimismo, un gran número de sustantivos predicativos han sido formados a partir de los participios pasados regulares femeninos y masculinos de los verbos de las tres conjugaciones; así, encontramos formas participiales en *-ada* (*llamada*, *parada*), *-ado* (*atentado*, *llamado*), *-ida* (*cabida, bienvenida*), *-ido* (*gemido*, *mugido*). En menor medida, también hallamos sustantivos procedentes de participios irregulares (*propuesta*, *vuelta*). Como señala la *NGLE* (2010: 110), en combinación con los verbos soporte, los derivados participiales expresan "acciones puntuales o delimitadas y, muy a menudo, también breves y ocasionales", como se aprecia en *dar una leída* frente a *leer* o en *echar una mirada* respecto a *mirar*.

[10] Como señala Jaque Hidalgo (2012), si bien en número exiguo, también hallamos sustantivos deverbales que proceden de verbos estativos (ej.: *posesión* < *poseer*, *existencia* < *existir*). Estos sustantivos predicativos entran en la conformación de CVS como *estar en posesión*, *tomar posesión* y *tener existencia*.

No menos importante es el hecho de que los derivados que indican acciones "pued[e]n referirse también al resultado de las mismas (*construcción*, *descubrimiento*, *alabanza*, *compra*, etc.)" (García-Serrano, 2004: 83). De ahí la fuerte tendencia de las obras lexicográficas en definir un *nomen actionis* dado como 'acción y efecto de x [x = al verbo del que deriva]' (Porto Dapena, 2015).

Finalmente, cabe mencionar que los sufijos *-ada* y *-azo* en español y *-ata* en italiano se emplean también como morfemas derivativos de lexemas nominales. Por ejemplo, *botellazo* (*dar un botellazo*) y *bottigliata* (*dare una bottigliata*), con los que hacemos referencia a un 'golpe propinado con una botella', proceden de los sustantivos concretos *botella* y *bottiglia*. Del mismo modo, son derivados nominales sustantivos como *cornada*, *patada*, *puñalada*, pues su base es "un nombre que suele expresar aquello con lo que se da el golpe" (*NGLE*, 2010: 111).

Pasando al análisis contrastivo entre español e italiano, los procesos de formación del sustantivo predicativo equivalente no siempre son afines. Por una parte, identificamos CVS en las que los sustantivos no están emparentados etimológicamente (ej.: *dar una patada - dare un calcio*, *dar un empujón - dare una spinta*, *dar un silbido - fare un fischio*). Por otra parte, hallamos pares de CVS cuyos sustantivos, a pesar de ser cognados, han adquirido forma nominal mediante sufijos no equivalentes, tal y como se puede apreciar en *dar un paseo - fare una passeggiata*, en los que *paseo* presenta sufijo ø y *passeggiata* es la forma participial femenina del verbo *passeggiare* 'pasear' o en *tener conocimiento - essere a conoscenza*, cuyos sufijos son *-miento* y *-za*, respectivamente.

Los contrastes morfológicos que afectan a los sustantivos también atañen al número. Así, por una parte, encontramos CVS del español que se construyen a partir de *pluralia tantum* —es decir, sustantivos que presentan únicamente número plural (*cosquillas*, *ganas*, *vacaciones*)—, mientras que sus formas equivalentes en italiano son sustantivos que presentan número singular, o bien porque se usan únicamente en número singular (*solletico* 'cosquillas'), o bien porque se han fosilizado en forma plural en la acepción que poseen dentro de una CVS (ej.: *essere in vacanza* [literalmente, **estar en vacación*] - *estar de vacaciones*, *fare il tirocinio - hacer prácticas*). Asimismo, también hallamos CVS del italiano que se construyen a partir de *pluralia tantum* o de plurales fosilizados cuyas formas equivalentes en español presentan número singular. Valgan como ejemplos las CVS *hacer la limpieza* y *fare le pulizie*, *tener vértigo* y *avere le vertigini*, *tener resaca* y *avere i postumi da sbornia* (literalmente, **tener las secuelas de borrachera*).

Otra área de contraste de tipo morfológico concierne al género del sustantivo. Así, encontramos cognados entre las dos lenguas que han evolucionado formalmente hasta modificar el género que tenía la unidad léxica de origen, en la mayoría de los casos, el latín. Ejemplos de CVS cuyos sustantivos presentan género femenino en

español y género masculino en italiano son *dar una señal - dare un segnale*, *hacer escala - fare scalo*, *tener una sospecha - avere un sospetto*, *tener en cuenta - tenere in conto*. En cambio, entre las CVS que se construyen con sustantivos de género masculino en español y con sustantivos de género femenino en italiano observamos *coger aire - prendere aria*, *hacer un análisis - fare un'analisi*, *hacer un tac - fare una tac*, *tener cólicos - avere le coliche*, entre muchas otras.

2.2.5. Falsos amigos predicativos

Entre las CVS del español y del italiano también identificamos contrastes que atañen específicamente al nivel semántico, como es el caso de los sustantivos predicativos que entre las dos lenguas dan lugar a falsos amigos, unidades léxicas gráfica y fonéticamente afines, pero con significados distintos.

Un ejemplo de falsa equivalencia entre CVS que contienen falsos amigos es dado por las lexías *dar un disgusto* y *dare il disgusto.* Mientras que el sustantivo español *disgusto* remite a "sentimiento, pesadumbre e inquietud causados por un accidente o una contrariedad" y "fastidio, tedio o enfado que causa alguien o algo" (*DLE*, 2021), su homógrafo italiano indica "repulsione, fastidio, senso di stanchezza o di ripugnanza" (*Treccani*, 2021), es decir, una sensación de repulsión o de repugnancia, muy cercana al asco, hacia alguien o algo. En las acepciones consideradas, la forma italiana equivalente a *disgusto* (ES) es el sustantivo *dispiacere.* Así pues, la CVS del español *dar un disgusto* («alguien da un disgusto a alguien») se traduce al italiano con la CVS *dare un dispiacere* («qualcuno dà un dispiacere a qualcuno»). Por el contrario, la CVS del italiano *dare il disgusto* presenta sus formas equivalentes en español en la CVS *dar asco* («alguien/algo da asco a alguien») y en *dar náuseas* («algo/alguien da náuseas a alguien»), en la acepción de "repugnancia o aversión que causa algo" (*DLE*, 2021), extensión semántica de *dar náuseas*, esto es, provocar "ganas de vomitar" (*DLE*, 2021).

Otra pareja de CVS que constituyen falsos equivalentes es representada por *poner una demanda* y *porre una domanda*. Como bien sabemos, tanto *poner una demanda* como *demandar* denotan el acto de "reclamar una cosa a alguien por medio de la justicia" (*DUE*, 2007). Más en concreto, en la acepción que nos interesa, el sustantivo *demanda* designa una "petición que el litigante que inicia un proceso formula y justifica en el juicio" (*DLE*, 2021). Su forma correspondiente en italiano es la CVS *fare causa.* En cambio, el sustantivo italiano *domanda* en la CVS *porre una domanda* hace referencia a "le parole con cui si esprime il desiderio di sapere qualcosa" (*Treccani*, 2021), es decir, 'las palabras con las que se expresa el deseo de saber algo'. Así pues, el sustantivo italiano *domanda* equivale a *pregunta* y el verbo

simple *domandare* a *preguntar*. Con todo, cabe hacer una puntualización; el verbo *porre* goza de una baja frecuencia de uso en italiano (cf. *PAISÀ*) y, en la mayoría de los casos, constituye una variante léxica del verbo *mettere*. Sin embargo, en la CVS *porre una domanda*, el verbo soporte *porre* es la variante léxica de *fare* 'hacer': *fare una domanda* 'hacer una pregunta'.

Al igual que ocurre con los falsos amigos univerbales, también se da el caso de CVS formadas por semifalsos amigos. De ahí que en español se observen CVS homógrafas que en italiano equivalen a CVS formadas por sustantivos que no guardan relaciones etimológicas ni homográficas. Un ejemplo de ello son las CVS *tener valor*$_1$, en la que el sustantivo *valor* remite a "cualidad de las cosas, en virtud de la cual se da por poseerlas cierta suma de dinero o equivalente" (*DLE*, 2021): «algo tiene (un) valor (económico)»; *tener valor*$_2$, donde *valor* hace alusión al "alcance de la significación o importancia de una cosa, acción, palabra o frase" (*DLE*, 2021): «algo tiene un valor (sentimental)»; y *tener valor*$_3$, en la que *valor* denota la "cualidad del ánimo que mueve a acometer resueltamente grandes empresas y a arrostrar los peligros". Mientras que *tener valor*$_1$ y *tener valor*$_2$ equivalen a *avere valore*$_1$ y *avere valore*$_2$, la CVS *tener valor*$_3$ se traduce con *avere coraggio*. Esta última, a su vez, es cognada de la CVS del español *tener coraje*, sinónimo de *tener valor*$_3$.

2.2.6. Construcciones con verbo soporte que equivalen a verbos simples

Algunas CVS del español no corresponden a CVS en italiano, sino a verbos simples, y viceversa. Por ejemplo, la CVS *coger cariño* («alguien le coge cariño a alguien»), con la que se indica la fase inicial del sentimiento de afecto hacia alguien, se expresa en italiano mediante el verbo simple *affezionarsi* («qualcuno si affeziona a qualcuno»). Asimismo, la CVS *hacer trampa*, en la acepción de 'infringir las reglas de un juego' equivale al verbo monolexemático *barare.*

Un ejemplo del caso opuesto son el verbo simple del español *necesitar* («alguien necesita algo/a alguien») y su equivalente funcional *avere bisogno*. Esta unidad pluriverbal, que rige la preposición *di* 'de' se actualiza mediante el esquema «qualcuno ha bisogno di qualcosa/qualcuno» (ej.: *Ho bisogno del tuo aiuto* [*Necesito tu ayuda*]). El uso del término *equivalente funcional* no es casual. De hecho, a pesar de que *avere bisogno* sea el equivalente directo de *necesitar*, el italiano también dispone del verbo de régimen preposicional *necessitare di* (literalmente, *necesitar de*). Sin embargo, este constituye una variante formal de la CVS *avere bisogno*, pero solo en determinados contextos semánticos y sintácticos y, principalmente, en la 3ª persona singular y plural. Así, en situaciones formales es posible escuchar una frase como *La paziente necessita di riposo assoluto* (*La paciente necesita reposo absoluto*), pero

sería poco probable escuchar *Necessito del tu aiuto* (a pesar de que sea gramaticalmente correcta). En cambio, **Necessito di chiederti un consiglio* es agramatical, puesto que el verbo *necessitare (di)* no puede regir oraciones infinitivas. Así pues, en este último caso solo se admitiría *Ho bisogno di chiederti un consiglio* (*Necesito pedirte un consejo*). Más ejemplos de CVS del italiano que equivalen a verbos simples del español son *fare gli auguri - felicitar* (ej.: *Jaime non mi ha fatto gli auguri di buon compleanno - Jaime no me felicitó por mi cumpleaños*), *fare colazione - desayunar* (ej.: *Ti va di fare colazione nel bar qui di fronte? - ¿Te apetece desayunar en el café de enfrente?*), *fare le fusa - ronronear* (ej.: *I gatti fanno le fusa - Los gatos ronronean*), *fare male - doler* (ej.: *Mi fa male la testa - Me duele la cabeza*), entre otros.

Además, muchas CVS pueden traducirse, o bien con una CVS, o bien con un verbo simple, dependiendo de la acepción en la que se usen. A modo de ejemplo, *darse la vuelta*, esto es, 'voltearse en otra dirección' (ej.: *Date la vuelta. Mira quién está allí*) equivale al verbo reflexivo *girarsi* (ej.: *Girati. Guarda chi c'è lì*), mientras que *dar la vuelta (a algo)*, 'invertir la posición de algo de arriba abajo' (ej.: *Dale la vuelta al reloj de arena*), equivale a *girare (qualcosa)* (ej.: *Gira la clessidra*). Sin embargo, *dar una vuelta* 'pasear' (ej.: *Dimos una vuelta por el casco antiguo*) corresponde a la CVS *fare un giro* (ej.: *Abbiamo fatto un giro per il centro storico*).

3. Conclusiones

Entre las construcciones con verbo soporte del español peninsular y del italiano identificamos asimetrías sistemáticas que afectan primariamente al verbo, al sustantivo y a la configuración morfosintáctica de las formas equivalentes de una CVS dada, sean CVS sean formas univerbales.

Los contrastes relativos al verbo atañen principalmente al nivel léxico; ejemplo de ello son las CVS cuyo verbo no constituye la traducción literal de su forma equivalente en la otra lengua, tal y como se aprecia en las CVS que indican movimientos corporales breves o puntuales (ej.: *dar un paso - fare un passo*, *dar un respingo - fare un sobbalzo*) y actividades de corta duración (ej.: *echar una carrera - fare una corsa*, *echar una siesta - fare una pennichella*), entre muchas otras.

Las asimetrías entre las CVS del español y del italiano también afectan al sustantivo. Por ejemplo, a nivel lexemático, encontramos CVS formadas por sustantivos que no proceden del mismo étimo (ej.: *dar un silbido - fare un fischio*, *dar un empujón - dare una spinta*) y, a nivel morfológico, hallamos sustantivos cognados, esto es,

procedentes del mismo étimo, que presentan morfemas derivativos no equivalentes (como se aprecia en los sufijos deverbales *-miento* y *-za* en *tomar conocimiento* y *prendere conoscenza*) o que pueden diferir en el número (ej.: *tener vértigo* y *avere le vertigini*, donde el sustantivo del italiano tiene número plural).

Finalmente, algunas CVS no presentan CVS correspondientes en la otra lengua, de ahí que sus formas equivalentes sean verbos simples —esto es, univerbales— (ej.: *darse la vuelta - girarsi*, *fare gli auguri - felicitar*).

Referencias bibliográficas

Alonso Ramos, M. (2004). *Las construcciones con verbo de apoyo*. Madrid, Visor.

Amador Rodríguez, L. A. (2009). *La derivación nominal en español: nombres de agente, instrumento, lugar y acción*. Frankfurt am Main, Peter Lang.

Anscombre, J. C. (1995). Morphologie et représentation événementielle: le cas des noms de sentiment et d'attitude. *Langue française*, 40—54.

BADIP (s.f.). *Banca dati dell'italiano parlato* 2003—2019 *(BADIP).* D. Bellini & S. Schneider (coord.). Graz: Karl-Franzens-Universität Graz. http://badip.uni-graz.at (última consulta: 21/12/2021).

Baños, J. M. (2016). Las construcciones con verbo soporte en latín: sintaxis y semántica. *Omnia mutantur, 2*, 3—27.

Bekaert, E. & Enghels, R. (2015). On the aspect of deverbal nominals: a corpus study of perception nominalizations in Spanish. *Verbum, 37*(1), 41—68.

Bosque Muñoz, I. (ed.) (2006). *Diccionario combinatorio práctico del español contemporáneo: las palabras en su contexto*. Madrid, SM.

Brown, D. (1994 [1980]). *Principles of language learning and teaching*. Englewood Cliffs, Prentice-Hall.

Brugman, C. (2001). Light verbs and polysemy. *Language sciences, 23*(4-5), 551—578.

Castellanos Armenta, J. (2019). *Entre verbos plenos y verbos ligeros: los casos de agarrar, tomar y coger* [tesis doctoral]. Universidad de Querétaro.

D'Andrea, L. (2019). *Las construcciones con verbo soporte en español y en italiano: Análisis contrastivo y aplicación didáctica a E/LE* [tesis doctoral]. Universidad de Salamanca.

D'Andrea, L. (2021). Las construcciones con verbo soporte desde una perspectiva plurilingüe: un análisis contrastivo entre español, italiano, francés, inglés y alemán. *Linguistica Pragensia, 31*(2), 214—231.

Delbecque, N. (2013). Lanzamiento asociativo vs. balístico: *echar* vs. *tirar*. *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana, 11*(2/22), 107—126.

De Miguel, E. (1999). El aspecto léxico. In I. Bosque & V. Demonte (eds.), *Gramática descriptiva de la lengua española* (pp. 2977—3060). Madrid, Espasa Calpe.

De Miguel, E. (2008). Construcciones con verbos de apoyo en español. De cómo entran los nombres en la órbita de los verbos. In I. Olza Moreno, M. Casado Velarde & R. González Ruiz (eds.), *Actas del XXXVII Simposio Internacional de la Sociedad Española de Lingüística* (pp. 567—578). Pamplona, Universidad de Navarra.

Díaz Hormigo, M. T. (2011). Sobre los denominados sustantivos deverbales de acción. *Lorenzo Hervás. Documentos de trabajo de Lingüística Teórica y General. Homenaje a Valerio Báez San José, 20*, 123—174.

Fábregas, A. (2010). Los nombres de evento: clasificación y propiedades en español. *Pragmalingüística, 18*, 54—73.

Fiorentino, G. (2010). I nomi di azione. In *Enciclopedia dell'italiano Treccani*. https://www.treccani.it/enciclopedia/nomi-di-azione(Enciclopedia-dell%27Italiano)/ (última consulta: 28/11/2021).

Francesconi, A. (2012 [2008]). *I falsi amici: un confronto contrastivo spagnolo/italiano*. Chieti, Solfanelli.

Gaeta, L. (2004). Nomi di azione. In M. Grossman & F. Rainer (eds.), *La formazione delle parole in italiano* (pp. 314—351). Tübingen, Niemeyer.

García García-Serrano, M. Á. (2004). Los nombres de acción en algunos diccionarios del español. *Revista de Lexicografía, X*, 81—101.

Gross, G. (1996). *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*. Paris, Ophyrs.

Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

Gross, G. (2018). Complexité lexicale: le substantif *débat(s)*. *Neophilologica, 30*, 9—24.

Gross, M. (1981). Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique. *Langages, 63*, 7—52.

Gross, M. (1993). Trois applications de la notion de verbe support. *L'information grammaticale, 59*, 16—22.

Gross, M. (1998). La fonction sémantique des verbes supports. *Travaux de linguistique: revue internationale de linguistique française, 37*(1), 25—46.

Herrero Ingelmo, J. L. (2002). Los verbos soportes: el verbo *dar* en español. In M. González Pereira, M. Souto Gómez & A. Veiga Rodríguez (eds.), *Léxico y Gramática. Colección: Linguas e Lingüística* (pp. 189—202). Lugo, TrisTram.

Herrero Ingelmo, J. L. (2004). ¿Puede un sustantivo predicar? (de los sustantivos que se pueden conjugar). In M. Villayandre Llamazares (coord.), *Actas del V Congreso de Lingüística General* (pp. 1589—1598). Madrid, Arco Libros.

Iacobini, C. (2010). I nomi deverbali. In *Enciclopedia dell'Italiano Treccani*. https://www.treccani.it/enciclopedia/nomi-deverbali_%28Enciclopedia-dell%27Italiano%29/ (última consulta: 02/12/2021).

Jaque Hidalgo, M. (2012). Las nominalizaciones deverbales estativas en el diccionario monolingüe español. In A. Nomdedeu Rull, E. Forgas Berdet & M. Bargalló Escrivà (eds.), *Avances en lexicografía hispánica* (Vol. 2, pp. 519—530). Tarragona, Universitat Rovira i Virgili.

Koike, K. (1996). Verbos colocacionales en español. *Hispanica/Hispánica, 40*, 14—31.

Koike, K. (2001). *Colocaciones léxicas en el español actual: estudio formal y léxico-semántico*. Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá.

Laporte, É., Ranchhod, E., & Yannacopoulou, A. (2008). Syntactic variation of support verb constructions. *Lingvisticae Investigationes, 31*(2), 173—185.

Lozano Zahonero, M. (2011). *Gramática de perfeccionamiento de la lengua española.* Milano, Hoepli.

Mel'čuk, I. (2004). Actants in semantics and syntax I: Actants in semantics. *Linguistics, 42*(1), 1—66.

Mel'čuk, I., & Polguère, A. (2008). Prédicats et quasi-prédicats sémantiques dans une perspective lexicographique. *Lidil. Revue de linguistique et de didactique des langues, 37*, 99—114.

Melloni, C. (2012). *Event and result nominals*. Frankfurt am Main, Peter Lang.

Moliner, M. (2007). *Diccionario de uso de la lengua española* (*DUE*). Madrid, Gredos.

Montagna, D. (2015). *Eventos y entidades que se pueden echar: combinatoria léxica y representación del significado de un verbo polisémico* [tesis doctoral]. Universidad Autónoma de Madrid.

PAISÀ (s.f.). *Piattaforma per l'Apprendimento dell'Italiano Su corpora Annotati* (*PAISÀ*). S. Scalise, Alma Mater Studiorum - Università di Bologna & V. Pirrelli, Istituto di Linguistica Computazionale «Antonio Zampolli» di Pisa (coord.). http://www.corpusitaliano.it (última consulta: 22/01/2022).

Pante, M. R. (2012). O verbo *tomar* como verbo-suporte no português arcaico. *Línguas & Letras, 13*(24), 161—175.

Porto Dapena, J. Á. (2015). Sobre la fórmula definicional *acción y efecto de* + verbo: Una nueva propuesta de tratamiento lexicográfico de los sustantivos de acción. *Revista de lexicografía, 21*, 93—116.

Real Academia Española (s.f.). *Diccionario de la lengua española* (*DLE*). https://dle.rae.es/ (última consulta: 21/11/2021).

Real Academia Española (s.f.). *Corpus del Español del Siglo XXI* (*CORPES XXI*). https://www.rae.es/banco-de-datos/corpes-xxi (última consulta: 15/12/2021).

Real Academia Española (s.f.). *Corpus de Referencia del Español Actual* (*CREA*). https://www.rae.es/banco-de-datos/crea (última consulta: 15/12/2021).

Real Academia Española (2010). *Nueva Gramática de la Lengua Española*. *Manual* (*NGLE*). Madrid, Espasa.

Sabatini-Coletti (s.f.). *Il Sabatini-Coletti. Dizionario della lingua italiana*. https://dizionari.corriere.it/dizionario_italiano/ (última consulta: 14/10/2021).

Sanromán Vilas, B. (2009). Diferencias semánticas entre construcciones con verbo de apoyo y sus correlatos verbales simples, *ELUA, 23*, 289—314.

Sanromán Vilas, B. (2011). The unbearable lightness of light verbs. Are they semantically empty verbs? In I. Boguslavsky & L. Wanner (eds.), *Proceedings of the 5th International Conference on Meaning-Text Theory* (pp. 253—263). Barcelona, Observatoire de Linguistique Sens Text.

Sanromán Vilas, B. (2012). La representación de las relaciones espaciales en la descripción de los verbos de apoyo. In J. Apresjan, I. Boguslavsky, M. C. L'Homme, L. Iomdin, J. Milicevic, A. Polguère & L. Wanner (eds.). *Meaning, Texts and other Exciting Things: A Festschrift to Commemorate the 8th Anniversary of Professor Igor Alexandrovic Mel'čuk (Studia Philologica)* (pp. 538—553). Moskva, Jazyki Slavjanskoj Kultury.

Tiberii, P. (2012). *Dizionario delle collocazioni. Le combinazioni delle parole in italiano*. Bologna, Zanichelli.

Treccani (s.f). *Vocabolario Treccani*. Istituto dell'Enciclopedia Italiana. https://www.treccani.it/vocabolario/ (última consulta: 20/11/2021).

Viñas-de-Puig, R. (2014). Predicados psicológicos y estructuras con verbo ligero: del estado al evento. *RLA. Revista de lingüística teórica y aplicada, 52*(2), 165—188.

Zuluaga Ospina, A. (1998). Sobre fraseoloxismos e fenómenos colindantes. In X. Ferro Ruibal (ed.), *Actas do I Coloquio Galego de Fraseoloxía, 1997* (pp. 15—30). Centro Ramón Piñeiro para a Investigación en Humanidades. Santiago de Compostela, Xunta de Galicia.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—24
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.08

Marco Fasciolo
UR STIH — Sorbonne Université, Paris
France
https://orcid.org/0000-0001-9575-9594

Le paradoxe des verbes supports*

The Paradox of Light Verbs

Abstract

Light verbs are generally considered on semantic grounds: Light verbs are contrasted with predicative verbs because the former lack argument structure. In this paper, I argue that light verbs should rather be considered on syntactic grounds, i.e., in terms of the structure of the sentence. From this point of view, light verbs highlight the central property of verbs *tout court*: namely, to construct a VP. In § 1, I argue that only on this basis can light and predicative verbs be consistently contrasted. In §§ 2 and 3, I address the question of the structure of a VP with a light verb. In § 4, I address the question of the relationship between argument structure and semantic richness.

Keywords

Verbs, nouns, light verbs, subject, predicate, sentence structure, direct object

0. Introduction

Les verbes supports (cf., entre autres, Daladier, 1978 ; Giry-Schneider, 1987 ; G. Gross 1987, 1993, 2004a et 2010) sont généralement abordés du côté de la prédication : ils sont immédiatement opposés aux verbes prédicatifs du fait qu'ils ne projettent pas d'arguments. Cette façon d'aborder la question prédispose à accepter trois conséquences.

Premièrement, le critère de la prédication regroupe les verbes prédicatifs et les noms prédicatifs dans un même ensemble (les prédicats) dont les verbes support

* Cet article veut être un hommage à Gaston Gross, pour son enseignement, son aide et son amitié.

sont exclus. Or, cela détourne l'attention de la séparation grammaticale de fond entre verbes et noms. D'où les questions : *Est-ce que le fait de ne pas être prédicatif rend un verbe moins « verbe » ? Est-ce que le fait d'être prédicatif rend un nom moins « nom » et plus « verbe » ?* Deuxièmement, si un verbe support est défini, d'emblée, par son absence de prédication, sa fonction ne peut que paraître négative. Un verbe support est alors envisagé comme un simple grégaire du prédicat, dont le seul but est d'actualiser ce dernier[1]. Troisièmement, le focus sur l'opposition présence vs absence de prédication fait ressortir la tendance des verbes prédicatifs à manifester une certaine richesse sémantique et la tendance des verbes supports à manifester, en revanche, une certaine pauvreté sémantique. C'est l'observation à la base de la notion de *light verb* (cf. Jespersen, 1954 : 117—118 ; Vendler, 1970 : 91). Par là, l'idée que *prédication* implique *richesse sémantique*, et inversement, tend à s'imposer comme une autoévidence. Cette dernière conséquence, en particulier, est révélatrice.

Si, d'une part, l'existence de verbes supports sémantiquement riches a été reconnue (*caresser un rêve*, *nourrir un espoir*), de l'autre, étonnamment, on n'a pas remis en question le lien entre prédication et richesse sémantique. Au contraire, on a maintenu ce lien (cf. par exemple : Mastrofini, 2019 : 24 ; Pompei & Mereu, 2019 : viii) et l'on en a tiré la seule implication logiquement cohérente : à savoir, que la séparation entre verbes prédicatifs et verbes support (non prédicatifs) doit être nuancée. On a donc abouti, finalement, à la négation de l'idée de départ : la négation d'une séparation nette entre verbes prédicatifs et verbes supports (non prédicatifs). Dans ce cadre, Pompei & Mereu (2019) proposent l'idée d'une « prédicativité distribuée » sur le verbe et sur le nom, comme si le verbe support gardait la trace d'une structure argumentale.

Dans cette contribution, nous voudrions proposer une approche alternative, qui : a) évite la dissolution de l'opposition entre verbes prédicatifs et supports ; b) reconnaît aux verbes supports une fonction plus fondamentale que l'actualisation d'un prédicat ; et c) ne remet pas en cause la solidité de la distinction entre verbes et noms. Selon nous, le vice de fond du débat — qui entraîne les conséquences ci-dessus rappelées — n'est pas qu'il part d'une prémisse fausse, mais qu'il y a une autre prémisse qui reste cachée. Dans cette contribution, nous défendrons l'idée que la différence entre verbes supports et verbes prédicatifs peut être établie seulement après avoir explicité, d'abord, ce qui les rend tous des… verbes. C'est pourquoi nous proposons d'aborder le sujet des verbes supports en mettant l'accent non pas sur la prédication, mais bien sur la phrase (au sens de la structure GN ↔ GV).

---

[1] J'utilise *actualiser* au sens de G. Gross : à savoir, offrir un ancrage à une situation d'énonciation ou à un texte. Dans le cas d'un verbe, cela revient essentiellement à offrir des informations chronologiques et aspectuelles.

Le § 1 est consacré à dégager la fonction d'un verbe (support ou prédicatif) en tant que verbe : à savoir, construire une phrase. Les §§ 2 et 3 sont consacrés à montrer que, dans une phrase, le noyau prédicatif est soit le verbe soit le nom : *aut aut*[2]. Plus précisément, nous soutiendrons que la structure d'un GV à prédicat nominal n'est jamais réductible à la structure d'un GV à prédicat verbal. Sous § 4, nous reviendrons sur la question de la pauvreté sémantique des verbes supports : nous suggérerons que la richesse/pauvreté sémantique est un paramètre indépendant de la présence/absence de prédication. Finalement, au § 5, nous présenterons une synthèse de notre position.

1. La fonction des verbes (supports)

1.1. Avoir un sujet vs Avoir des arguments

Nous commençons par distinguer deux propriétés d'un mot. La première propriété est *avoir un sujet*. Cette propriété renvoie à la structure distributionnelle (formelle) de la phrase : une structure exocentrique au sens de L. Bloomfield (1984 : 194 [1933]), dont les constituants immédiats sont un GN (sujet) et un GV (le *predicate* au sens de J. Lyons, 1977 : 414). Puisque, dans cette structure, les constituants immédiats s'impliquent réciproquement, dans les faits, *avoir un sujet* revient à inaugurer un GV. Nous dirons donc que le mot *ayant un sujet* est le « pivot constructeur de la phrase ». La seconde propriété est *avoir des arguments*. Cette propriété renvoie à la structure conceptuelle ou sémantique du procès : un certain nombres d'arguments projetés par un noyau insaturé (le *predicator* de J. Lyons (1977 : 434), ou le *prédicat sémantique* de M. Gross (1981)). Nous dirons que le mot *ayant des arguments* est le « pivot constructeur du procès ».

Les propriétés *avoir des arguments* et *avoir un sujet* sont radicalement différentes. La première est la propriété d'un mot en tant qu'item lexical et mobilise une idée de syntaxe comme combinatoire de concepts intégrée au lexique. La seconde est la propriété d'un mot dans la phrase et mobilise une idée de syntaxe comme combinatoire de formes au-delà du lexique. Mais si cela est vrai, alors utiliser conjointement ces deux propriétés ne risque pas d'introduire une incohérence de fond dans notre démarche ? Ne serait-il pas plus cohérent de se limiter à une des perspectives évoquées

[2] Nous nous bornerons, par simplicité, aux prédicats nominaux avec un GN. Les mêmes remarques s'appliquent au cas des pronoms, adjectifs (prédicatifs), prépositions ou adverbes.

ci-dessus ?[3] Cette dernière est en effet la démarche de l'approche traditionnelle, qui traite les verbes supports exclusivement du point de vue de la propriété *avoir des arguments* ou *être le pivot constructeur du procès* (qu'ils ne vérifient pas).

Or, le but de notre contribution est de montrer la nécessité d'invoquer les deux propriétés — et donc les deux idées de syntaxe qu'elles impliquent — pour comprendre pleinement le phénomène des verbes supports. Il ne s'agit pas, selon nous, de choisir l'une ou l'autre, mais de délimiter les domaines de pertinence de chacune. Dans ce cadre, les cas les plus révélateurs sont ceux où les deux propriétés se dissocient. Par là, l'opposition et l'utilisation conjointe de ces propriétés sont des prérequis épistémologiques pour la cohérence de notre démarche. Les axes des abscisses et des ordonnées sont orthogonaux, mais localiser un point sur un plan en utilisant les deux axes n'est pas pour autant incohérent ; ce qui est incohérent, en revanche, c'est de chercher à le localiser en utilisant seulement un de ces axes. De même, le fait que les propriétés *avoir des arguments* et *avoir un sujet* sont orthogonales n'implique nullement que, pour étudier d'une façon cohérente le phénomène des verbes supports, on doive utiliser exclusivement la première. Mais exactement le contraire.

À la suite de cette prémisse, nous proposons d'envisager les deux propriétés distinguées ci-dessus comme des axes cartésiens permettant de situer les exemples suivants :

(1) a. *Le livre de Gaston.*
b. *Le livre de Gaston est celui-ci.*
c. *La passe de Mbappé à Benzema.*
d. *Mbappé a passé la balle à Benzema.*
e. *Mbappé a fait une passe à Benzema.*

En (1a), il n'y a ni de constructeur de phrase, ni de constructeur de procès : les valeurs de nos axes sont au zéro (ce qui n'empêche pas l'inférence d'un procès reliant Gaston au livre). En (1b), il y a un constructeur de phrase (le verbe *être*), mais il n'y a pas de constructeur de procès au sens défini ci-dessus : *Le livre de Gaston* n'est pas un argument de *celui-ci*, et *être celui-ci* n'est pas la propriété d'un livre. En (1c), il y a un constructeur de procès (le nom *passe*, dont *Mbappé* et *Benzema* sont les arguments), mais il n'y a pas de constructeur de phrase. En (1d) et (1e), finalement, il y a aussi bien un constructeur de phrase qu'un constructeur de procès. La différence concerne le « porteur » des propriétés *avoir un sujet* et *avoir des arguments*. En (1d), le verbe *passer* est, en même temps, constructeur de la phrase et constructeur du procès : *Mbappé* est sujet et argument du verbe *passer*. En (1e), en

[3] Nous remercions une rapporteuse (ou rapporteur) d'avoir attiré notre attention sur ce point.

revanche, le verbe *faire* est le constructeur de la phrase, alors que le nom *passe* est le constructeur du procès : *Mbappé* est sujet du verbe *faire*, mais argument du nom *passe*. En (1e), le verbe et le nom se partagent donc le travail.

Les exemples sous (1) mettent en évidence une différence fondamentale entre verbe et nom : un verbe peut construire une phrase et offrir un pivot prédicatif (cf. (1d)) ; un nom, en revanche, ne peut jamais construire une phrase car, pour cela, il a besoin d'un verbe (cf. (1e)). C'est dans ce cadre que le paradoxe des verbes supports se manifeste.

Si *avoir des arguments* n'est pas une propriété exclusive des verbes car elle est partagée également par les noms, alors opposer immédiatement les verbes supports aux verbes prédicatifs revient, d'une part, à mettre en avant une analogie contingente entre certains verbes (prédicatifs) et certains noms (prédicatifs), et, d'autre part, à laisser en arrière plan la propriété essentielle et exclusive de tout verbe (prédicatif et support) : à savoir, *avoir un sujet* et être donc le pivot constructeur d'une phrase[4].

C'est pourquoi, selon nous, pour étudier les verbes supports, il faut commencer non pas par souligner leur différence avec les verbes prédicatifs, mais le point commun à tous en tant que verbes : à savoir, être le pivot constructeur de la phrase suite à l'ouverture de la position sujet et la conséquente inauguration d'un GV. Dans cette perspective, les verbes supports jouissent d'un privilège épistémologique, car — grâce à leur absence de prédicativité — ils isolent la caractéristique essentielle de tous les verbes, qui reste cachée dans les verbes prédicatifs.

1.2. *Conjuguer*, que signifie-t-il ?

G. Gross (2004b) développe un parallèle heureux entre verbes supports et conjugaison. Selon ce parallèle, dans *faire un voyage*, par exemple, le verbe *faire* et le nom *voyage* sont les analogues fonctionnels, respectivement, de la désinence *-er* et de la racine *voyag-* du verbe prédicatif *voyager*. Ce parallèle permet d'envisager une sorte de conjugaison nominale, qui, à la différence de la conjugaison verbale, manifeste certaines régularités sémantiques.

Or, dans le cadre théorique de G. Gross, la dimension distributionnelle (formelle) de la phrase est absente : *phrase*, pour lui, est synonyme de *schéma prédicatif*. Dans ce cadre, *Mbappé a fait une passe à Benzema* et *La passe de Mbappé à Benzema* sont la même phrase ; la différence étant que la première est conjuguée, alors que

[4] Dans ce cadre, affirmer que le verbe est le pivot constructeur de la phrase n'implique donc pas une conception verbo-centrique de la phrase. Au contraire, cette affirmation implique précisément la conception dichotomique de la phrase (GN ↔ GV) issue de l'analyse en constituants immédiats.

la seconde ne l'est pas. *Conjuguée* signifié ici *actualisée* : c'est-à-dire, en ajoutant au prédicat des informations de temps, d'aspect, etc. Selon nous, identifier la conjugaison avec l'actualisation est réducteur, car il ne faut pas oublier que, lorsque l'on récite les conjugaisons verbales, on est en train de réciter des structures de phrases (au sens de l'analyse en constituants immédiats) avec un sujet et une ébauche de GV.

Le parallèle que G. Gross (2004b) trace entre verbes supports et conjugaison est très fécond, mais, paradoxalement, dans le cadre théorique dans lequel il est formulé, ce parallèle risque de cacher la fonction primaire de la conjugaison (et donc des verbes tout court), que les supports mettent particulièrement en valeur. Cette fonction n'est pas d'offrir des informations d'actualisation, mais d'offrir l'instrument indispensable qui fait d'un nom, d'un adjectif, d'un adverbe, d'une préposition ou d'un pronom un GV prêt à prendre un sujet et à construire ainsi une phrase $\text{GN}^{\text{SUJET}} \leftrightarrow \text{GV}$. Cela, bien entendu, ne signifie pas que les verbes supports ne remplissent pas également une fonction d'actualisation (qui reste cruciale pour leur description), mais que cette fonction n'est pas leur fonction essentielle (en tant que verbes).

Quoi qu'il en soit, si la fonction primaire de la conjugaison verbale n'est pas d'actualiser un prédicat, mais de construire une phrase, alors la fonction d'un verbe support n'est pas essentiellement différente de la fonction d'un verbe prédicatif. Les verbes supports sont donc des verbes à part entière comme les verbes prédicatifs : les considérer des (pseudo-)auxiliaires, par exemple, signifie ignorer leur fonctionnement. Exactement comme les verbes prédicatifs, les verbes supports construisent une phrase : leur spécificité est qu'ils le font en promouvant un GN au rang de GV à prédicat nominal. À proprement parler, un pronom comme *celui-ci* et même un GN prédicatif comme *La passe de Mbappé à Benzema* ne sont pas encore, en eux-mêmes, des prédicats nominaux. Les verbes supports *être* et *faire* les englobent dans des GV de phrases en en faisant des prédicats nominaux véritables : *Le livre de Gaston <u>est celui-ci</u>*, *Mbappé <u>a fait une passe à Benzema.</u>*

En affirmant qu'un verbe support « promeut » un GN au rang de phrase, nous ne voulons nullement nuancer la distinction entre noms et verbes : au contraire, notre argument repose entièrement sur cette distinction. Considérons le GN *Une passe magnifique de Mbappé à Benzema* déployé en phrase par le verbe *faire* : *Mbappé a fait une passe magnifique à Benzema*. En passant du GN à la phrase, *passe* ne devient pas moins nom sous prétexte qu'il n'est plus impliqué dans une fonction référentielle et *faire* n'est pas moins verbe sous prétexte qu'il n'est pas prédicatif. Au contraire, *une passe* reste bien un GN car il a besoin d'un verbe pour construire une phrase ; et *faire* manifeste précisément la propriété centrale de tout verbe en tant que verbe (construire l'architecture majeure de la phrase).

1.3. Conclusion

De même que le roi Midas transformait tout ce qu'il touchait en or, de même, le verbe transforme tout ce qu'il touche en GV et, par là, en phrase[5]. Cet atout reste caché lorsque le verbe est prédicatif, mais il se manifeste clairement lorsque le verbe est support. Considérons, par simplicité, trois GN : *une passe*, *une voiture* et *celle-ci*[6]. L'effet de la « touche » du verbe sur ces GN peut être schématisé comme suit :

i) Le verbe construit une structure de phrase en ouvrant la position sujet (et donc de GV).

ii) Le GN entre dans un GV en accédant à la position de prédicat nominal. Par là, le GN renonce à sa fonction spécifique en tant que GN — la fonction référentielle — pour déployer son contenu dans la phrase. À ce point, il y a deux cas de figure majeurs.

- *ii.i*) Le GN est prédicatif : la phrase exprime la saturation d'un prédicat insaturé. Le premier argument du GN prédicatif est affecté au sujet, alors que les autres arguments (éventuels) restent dans la syntaxe du GN. Ex. : *une passe* → *… faire une passe*.
- *ii.ii*) Le GN n'est pas prédicatif : la phrase exprime une opération autre que la saturation d'un prédicat. À ce point, il y a deux autres cas de figure majeurs.
  - *ii.ii.i*) Le contenu du GN est une classe : la phrase exprime alors l'attribution d'une classe à un membre. Le membre classifié est affecté au sujet. Ex. : *Une voiture* → *… être une voiture*.
  - *ii.ii.ii*) Le contenu du GN est un individu : la phrase exprime une identification. L'individu identifié est affecté au sujet. Ex. : *Celle-ci* → *… être celle-ci*.

Nous attirons l'attention sur trois aspects de ce schéma : la distinction entre *i*) et *ii*), l'articulation interne de *ii*) et le point *ii.ii*).

La partition *i*) vs *ii*) souligne que le sujet — et donc la structure GN ↔ GV de la phrase — est *a priori* ou autonome par rapport à toute sorte de structure conceptuelle (qui entrera en jeu seulement sous *ii*)). Cette autonomie se manifeste ouvertement dans les verbes prédicatifs impersonnels : *Il pleut*.

L'articulation interne à *ii*) met en évidence que l'autonomie virtuelle mentionnée ci-dessus est parfaitement compatible avec un alignement spontané entre le sujet et l'un des éléments de la structure conceptuelle en jeu. Si cette dernière implique la

---

[5] Avec la seule exception, notable, des adjectifs non prédicatifs : cf. *le bâtiment gouvernemental* vs **le bâtiment est gouvernemental.*

[6] Un pronom étant distributionnellement équivalent à un GN.

saturation d'un concept insaturé, le sujet s'avère aligné avec le premier argument : à savoir, le premier argument du nom quand le concept insaturé est le nom, et le premier argument du verbe quand le concept insaturé est le verbe. Si la structure conceptuelle n'implique pas la saturation d'un concept insaturé, le sujet est aligné avec autre chose qu'un argument : à savoir, le membre classifié ou l'individu identifié.

À bien y regarder, les *patterns* d'alignement entre le sujet et la structure conceptuelle que l'on vient de souligner ne sont pas seulement compatibles avec l'autonomie du sujet remarquée sous *i*), mais ils impliquent logiquement cette autonomie. Si la fonction du verbe en général est de bâtir une phrase indépendamment de toute structure conceptuelle — et si la fonction d'un verbe support en particulier est de bâtir une phrase à partir de tout GN —, alors il est clair que le sujet doit être, à la fois, indépendant de toute structure conceptuelle et prêt à se synchroniser avec un élément saillant d'une structure conceptuelle donnée.

Les points *ii.ii*), quant à eux, sont l'exemple peut-être le plus clair du fait que le verbe est capable de bâtir des phrases à partir de tout matériel : même à partir de concepts qui ne sont pas insaturés. Revenons à *La voiture de Benzema est celle-ci*. Le pronom *celle-ci* est un concept saturé par définition : un individu. Or, pour justifier la possibilité de cette phrase, il n'y a pas besoin de dire que le verbe *être* rend *celle-ci* un concept insaturé (cf. Desclés, 2009 : 98). Plus simplement, le verbe fait accéder le concept en question (qui reste tel quel) à un GV. Par là, la phrase exprime l'opération que l'on peut accomplir avec ce concept : en l'espèce, une identification (car le concept en position de prédicat nominal est un individu). De ce point de vue, la copule est le verbe qui exhibe la caractéristique essentielle du verbe tout court (bâtir une phrase) de la façon la plus claire.

2. GV à prédicat verbal vs GV à prédicat nominal I

Si la fonction d'un verbe, en tant que tel, est d'être le constructeur de la phrase, la structuration interne du GV, elle, dépend du constructeur du procès (ou du terme *porteur de la valence*, cf. Fasciolo, 2021 : 178). À partir de cette prémisse, il est clair que toute tentative de décrire un GV à verbe support (où le prédicat est le nom) à partir d'un GV à prédicat verbal (où le prédicat est le verbe) est une erreur fondamentale. Et cela reste vrai aussi bien dans le cas où un verbe et un nom expriment le même procès que dans le cas où le même verbe a un emploi prédicatif et support. Nous examinons le premier cas de figure sous § 2.1 et le second sous § 2.2.

2.1. Le verbe et le nom expriment le même procès

Considérons (1a) :

(1) a. *Le pape a caressé un enfant*.

GN	V	GN	structure distributionnelle
agent	prédicat	patient	structure conceptuelle

En (1a), la structure distributionnelle et la structure conceptuelle sont parfaitement alignées : le verbe *caresser* exprime un prédicat à deux arguments — un agent et un patient — respectivement exprimés par le GN sujet et le GN c.o.d.

Supposons (comme il semble raisonnable) que le nom *caresse* projette le même schéma d'arguments que le verbe *caresser*. À partir de cette prémisse, considérons (1b) :

(1) b. *Le pape a fait une caresse à un enfant*.

GN	V	GN	GP	structure distributionnelle
agent		prédicat	patient	structure conceptuelle[7]

En (1b), le fait que le prédicat est nominal implique un décalage de l'alignement entre les structures conceptuelle et distributionnelle : la place qui était occupée par le patient en (1a) est « volée » par le prédicat et il faut donc ajouter un complément ultérieur pour exprimer le patient. Voudrait-on peut-être refuser notre prémisse et objecter qu'en (1b) *un enfant* n'est pas un patient, mais un destinataire ? Cette objection, cependant, ressemble beaucoup à une pétition de principe : s'il est clair que le second argument de *caresser* est un patient, pourquoi le second argument du nom *caresse* devrait jouer un rôle différent ? La raison pour laquelle *caresser quelqu'un* et *(faire) une caresse à quelqu'un* semblent impliquer tous les deux un patient (et non un destinataire) est la même pour laquelle *passer la balle à quelqu'un* et *(faire) une passe à quelqu'un* semblent impliquer tous les deux un destinataire (et non un patient).

La conclusion nous paraît claire : même si les prédicats exprimés par le verbe *caresser* et par le nom *caresse* sont logiquement équivalents, les structures des GV

[7] Dans le cadre de ce travail, nous retiendrons les rôles suivants : *agent* (être animé responsable de l'action exprimée par le prédicat), *patient* (être animé ou inanimé sur lequel s'exerce l'action accomplie par l'agent), *expérienceur* (être animé faisant l'expérience de l'événement exprimé par le prédicat, typiquement des états psychologiques, physiques, etc.), *destinataire* (être animé auquel l'agent adresse son action), *bénéficiaire* (être animé pour lequel l'agent accompli l'action) et *source* (être animé ou inanimé d'où l'agent prélève quelque chose). Ces définitions (plutôt standard) sont fonctionnelles à notre propos ; d'autres définitions sont tout à fait possibles.

des phrases (1a) et (1b) sont irréductibles. Cette irréductibilité dépend du fait que le prédicat soit contenu dans le verbe (= prédicat verbal) plutôt que dans le nom (= prédicat nominal).

2.2. Le même verbe connaît un emploi prédicatif et support

Si c'est bien le terme contenant le prédicat qui décide de la structuration interne du GV, le simple fait que deux GV partagent le même verbe ne suffit pas pour prédire la structure de leurs GV.

Comparons les exemples suivants :

(2) a. *Paul* *a donné* *une rose* *à Marie*.
GN V GN GP
b. *Paul* *a donné* *un conseil* *à Marie*.

Par rapport à (2b), il y a deux questions cruciales pour notre discussion : une question concerne le statut du GP *à Marie* qui suit le GN prédicatif *un conseil* ; une autre question concerne le statut du GN prédicatif *un conseil* qui suit le verbe support *donner*.

Intéressons-nous, tout d'abord, au statut du GP *à Marie*. Ce GP exprime un destinataire aussi bien en (2a) qu'en (2b). Malgré cette similarité, cependant, en (2a), *à Marie* est un véritable complément du verbe (un c.o.s.), alors qu'en (2b) il est un complément du nom. Cette différence est révélée par le test classique des verbes supports, impliquant l'effacement du verbe *via* une proposition relative (cf. G. Gross, 1992) :

(2) a. *Paul a donné une rose à Marie.*
a'. *La rose que Paul a donnée à Marie.*
a''. **La rose de Paul à Marie.*

(2) b. *Paul a donné un conseil à Marie.*
b'. *Le conseil que Paul a donné à Marie.*
b''. *Le conseil de Paul à Marie.*

Au niveau de (2a'') et (2b''), on constate que l'effacement du verbe entraîne la perte de la fonction du GP *à Marie* — avec l'inacceptabilité que cela implique — seulement dans le cas du verbe prédicatif issu de (2a). Ce constat suggère que, dans le cas du verbe support issu de (2b), le GP *à Marie* reçoit bien sa fonction du nom. Il est donc un complément de ce nom.

Passons, ensuite, au statut du GN *un conseil* qui suit le verbe support *donner*. En (2a), le GN *une rose* est un argument du verbe — un patient — et il est un exemple

clair de c.o.d. En (2b), en revanche, le GN *un conseil* n'est pas un argument, mais il est, lui, la source des arguments. Or, si un GN n'exprime pas un argument mais le pivot prédicatif, est-il un véritable c.o.d. ? Selon nous, la réponse est négative pour, au moins, quatre raisons. Ces raisons accumulent une série d'évidences pour distinguer le GN prédicatif suivant un verbe support d'un c.o.d. exprimant un argument du verbe prédicatif.

La première raison est une observation bien connue : l'acceptabilité des propriétés de comportement typiques du c.o.d. (passif, interrogation, pronominalisation, etc.) est parfois douteuse dans les phrases à verbe support. Voici quelques exemples : *?Un conseil a été donné par Paul à Marie* ; *?Qu'est-ce que Paul a donné à Marie ? Un conseil. Il lui en a donné deux* (*?en = de conseils*). Ces faits sont cohérents avec l'idée qu'un c.o.d. doit exprimer un concept saturé : c'est-à-dire, un argument. Mais cela se vérifie quand le verbe est prédicatif et non quand le verbe est support car, dans ce dernier cas, le GN exprime le prédicat insaturé. Reste le fait qu'un GN insaturé peut être utilisé dans un acte de référence en présupposant qu'il soit saturé textuellement. Cela explique la meilleure acceptabilité d'exemples comme *Le baiser fatal a été donné* ou *Le serment a été fait* et, par là, la possible oscillation des jugements d'acceptabilité mentionnés ci-dessus.

La deuxième raison s'appuie sur un fait remarqué par I. Mel'čuk et G. Gross, repris dans M. Fasciolo & G. Gross (2021 : 119) et M. Fasciolo (2021 : 177—178). Dans le cas des verbes supports, les restrictions de sélection s'exercent du GN vers le verbe : les noms de *coups*, par exemple, prennent *donner* comme support. Si cela est vrai et si le GN suivant un verbe support était un c.o.d., nous serions alors confrontés à un c.o.d. qui sélectionne son propre verbe ! Or, cela n'est pas du tout le comportement d'un c.o.d. standard (qui est censé exprimer un argument sélectionné par un prédicat).

La troisième raison s'appuie sur un fait souligné par J. Giry-Schneider (1986 : 52) et repris par Marini (2019 : 6). Lorsqu'un GN prédicatif apparaît en position de c.o.d. d'un prédicat verbal (c'est-à-dire, comme argument d'un verbe prédicatif), les arguments du GN se manifestent sous forme de compléments du nom : *Le photographe a immortalisé une passe magnifique de Mbappé à Benzema*. Mais lorsque le même GN prédicatif fonctionne comme prédicat nominal suivant un verbe support, son premier argument est affecté au sujet et, par conséquent, cet argument ne peut plus se manifester au niveau de la complémentation du nom : *Mbappé a fait une passe magnifique à Benzema* vs **Mbappé a fait une passe magnifique de Mbappé à Benzema*. Or, celle-ci est une différence profonde par rapport au cas précédent, où le GN était, justement, un véritable c.o.d.

La quatrième raison est une objection à une proposition d'analyse potentielle. On pourrait rapprocher le GN suivant un verbe support à une espèce d'argument

en se basant sur la similarité formelle entre (2a) (*Paul a donné une rose à Marie*) et (2b) (*Paul a donné un conseil à Marie*). Dans cette hypothèse, le GN *un conseil* serait conçu comme une sorte d'objet : un objet effectué. Le problème est que si nous tirons les conséquences logiques de cette proposition jusqu'au bout, nous nous retrouvons avec un pseudo-argument qui génère les autres arguments ! Mais cela semble paradoxal. Tout objet — affecté ou effectué — est l'argument d'un prédicat autre. Or, puisque le GN d'un verbe support est, lui, le prédicat, décrire ce GN à travers des catégories relevant des arguments (comme « objet effectué ») est une erreur logique.

Finalement, nous remarquerons que l'hypothèse selon laquelle le GN suivant un verbe support n'est pas un c.o.d. appuie indirectement l'idée que le GP (suivant le GN) n'est pas un c.o.s. : une raison supplémentaire pour ne pas considérer ce GP un *objet second* (c.o.s.) est que le GN qui le précède n'est pas un *objet premier* (c.o.d.).

2.3. Conclusion

Revenons aux exemples (2) :

(2) a. *Paul a donné une rose à Marie.*
GN V GN GP
b. *Paul a donné un conseil à Marie*.

Les remarques précédentes mettent en avant une dissociation entre distribution et fonction. Bien que les exemples (2) aient la même structure distributionnelle, la syntaxe de leurs GV demeure irréductible. En (2a), le prédicat est contenu dans le verbe, qui est donc prédicatif : les GN et GP suivants sont des compléments de ce verbe (respectivement un c.o.d. et un c.o.s.). En (2b), en revanche, le prédicat est contenu dans le GN et le verbe est donc un support : cette fois, les catégories grammaticales précédentes ne s'appliquent plus et le GP est un complément du nom. Il s'ensuit que le GP *à Marie* en (2b) est simplement hérité du GN *Le conseil (de Paul) à Marie*. Autrement dit, la structure de la phrase (2b) est foncièrement hybride, car son GV est construit en « important » un GN dans une phrase : le sujet du verbe support exprime le premier argument du nom prédicatif et le GV est constitué par ce qui reste du GN de départ. Loin d'être des outils de nominalisation d'un prédicat verbal, les verbes supports sont plutôt des outils pour transformer tout GN en phrase.

Bien que les structures syntaxiques de (2a) (*Paul a donné une rose à Marie*) et de (2b) (*Paul a donné un bisou à Marie*) soient irréductibles, le fonctionnement

de leurs dimensions constitutives (les propriétés distinguées au § 1.1) est le même. En (2b), en particulier, le fait que le verbe est support est une conséquence — et non une cause — de sa différence syntaxique par rapport à (2a). La cause de cette différence est le « lieu » où le prédicat « tombe » : le fait qu'il tombe à l'intérieur du GN plutôt que sur le verbe. De ce point de vue, dans les deux cas, le principe organisateur du GV reste le même : le pivot prédicatif. Le GP *à Marie*, en effet, est toujours un complément de l'élément prédicatif. La fonction du verbe — en tant que verbe — reste donc strictement la même : offrir un sujet qui construit l'architecture globale de la phrase à partir du prédicat (où qu'il tombe).

3. GV à prédicat verbal vs GV à prédicat nominal II

Le fait que la structure d'un GV à prédicat nominal n'est pas réductible à la structure d'un GV à prédicat verbal n'exclue pas la présence d'éventuelles analogies entre les deux. Plus simplement, cela implique que ces analogies n'ont aucune force explicative et qu'elles ont un intérêt seulement *a posteriori*. Cette section est consacrée à illustrer ce point. Au § 3.1, nous revenons sur le cas où le même verbe a un emploi prédicatif et un emploi support ; au § 3.2, nous examinons l'alternance de plusieurs verbes supports pour le même nom prédicatif.

3.1. Le même verbe en emploi prédicatif et support

Considérons les exemples suivants :

(1) a. *L'étudiant a jeté une boulette de papier au professeur.*
b. *Le professeur a jeté un regard indigné à l'étudiant.*

Les exemples (1) manifestent une analogie distributionnelle et conceptuelle. Cette analogie est basée sur une métaphore évidente : le regard ou les yeux du professeur se déplacent vers quelqu'un selon une certaine trajectoire, tout comme la boulette de papier. Face à ce constat, à partir des considérations conduites au § 2, il faut rappeler deux choses. Premièrement, la boulette sous (1a) est bien un patient envoyé à un destinataire suite à l'action de jeter, mais le regard n'est pas un patient envoyé suite à un jet : il est l'action elle-même. Deuxièmement, on l'a vu au § 2.2, le GP est un complément de *jeter* en (1a) et de *regard* en (1b). Si l'on suppose que,

dans les deux cas, ce GP joue le même rôle de destinataire[8], reste le fait que, dans (1a), il s'agit du destinataire du jet de la boulette, alors que, dans (1b), il s'agit du destinataire du regard. La raison pour laquelle le GP est un destinataire en (1a) est le verbe *jeter*, alors que la raison pour laquelle le GP est un destinataire en (1b) est le nom *regard*. Cette différence est la condition préalable pour pouvoir remarquer, ensuite, l'analogie formelle entre les deux exemples. La structure du GV de (1b) ne peut donc pas être justifiée à partir de sa ressemblance avec la structure du GV de (1a), car cette ressemblance suppose précisément une différence de fond entre les deux structures.

Considérons les exemples (2) :

(2) a. *Benzema a fait une quiche.*
b. *Benzema a fait une passe à Mbappé.*
c. *(La nuit dernière) Benzema a fait un rêve.*

Intéressons-nous, tout d'abord, à la complémentation du GV. En (2a), le GV n'a aucun autre complément au delà du GN c.o.d., car le verbe *faire* est bivalent. En (2b), il apparaît un GP parce que le nom *passe* a volé la place du GN et, en étant bivalent, il lui faut un complément pour son second argument (cf. § 2.1). Le verbe *faire*, lui, ne participe donc pas à la structuration du GV de (2b). Certes, on peut *faire une quiche* <u>*à quelqu'un*</u>, mais ce *quelqu'un* est le bénéficiaire de l'acte de faire la quiche, alors qu'en (2b) *à quelqu'un* est le destinataire de la passe. En (2c), la structure du GV redevient semblable à celle de (2a) : cela, cependant, dépend toujours du nom *rêve*. Si le GV de (2a) n'a pas de GP, c'est parce que le verbe *faire* est bivalent ; si le GV de (2c) n'a pas de GP, c'est parce que le nom *rêve* (dans cet emploi) est monovalent. La même structure distributionnelle du GV est donc la conséquence de causes complètement différentes.

Revenons maintenant aux exemples (2), et intéressons-nous de plus près aux sujets :

(2) a. *Benzema a fait une quiche.*
b. *Benzema a fait une passe à Mbappé.*
c. *(La nuit dernière) Benzema a fait un rêve.*

Benzema est sujet dans tous les cas en vertu de son accord avec le verbe *faire*. En (2a) et en (2b), *Benzema* est un agent, mais les raisons sont différentes : dans le premier cas, cela dépend du contenu du verbe *faire* ; dans le second, cela dépend

[8] Le rôle que nous étiquetons ici *destinataire* est parfois étiqueté également comme *cible* ou *but*. Quoi qu'il en soit, notre argument est indépendant du jeu d'étiquettes choisi.

du contenu du nom *passe*. La preuve, en (2c), même s'il y a *faire*, *Benzema* est un expérienceur, car *un rêve* est une expérience mentale incontrôlée. Voudrait-on peut-être suggérer qu'en (2c) la présence de *faire* garde une trace d'agentivité issue de son emploi prédicatif sous (2a) ? Celle-ci, cependant, est une pétition de principe qui confond une analogie *a posteriori* avec une explication. Considérons (2d) :

(2) d. *Benzema a le rêve de gagner la Coupe des Champions avec le Réal Madrid.*

En (2d), il y a le verbe support *avoir* et pourtant, à bien y regarder, le rôle joué par le premier argument de *rêve* — le sujet — est plus actif que celui joué en (2c). Si Benzema *fait le rêve* de gagner la Coupe des Champions, c'est parce qu'il est endormi : en (2c), *rêve* signifie une fiction de l'imagination sans contrôle. Mais si Benzema *a le rêve* de gagner la Coupe des Champions, il n'est pas, pour autant, en train de dormir ! En (2d), *rêve* signifie un but conscient pour réaliser lequel on peut agir concrètement. La majeure ou mineure « agentivité » du premier argument ne dépend donc pas du verbe support, mais de la signification du nom. En (2c) et (2d), nous sommes en effet confrontés à deux acceptions différentes de *rêve* prenant chacune ses propres supports : *faire* est utilisé par l'acception moins « agentive », alors que *avoir* est utilisé par celle plus « agentive ».

3.2. Alternance de verbes supports pour le même nom prédicatif

Observons maintenant des exemples d'alternance entre verbes supports :

(3) a. *faire/donner un bisou à (sur)…* ; *faire/donner une caresse à (sur)*
b. *fare/dare un urlo* ; *fare/dare un fischio a…*, it.
c. *hacer/dar un masaje*, es.

(ex. d'E. De Miguel, 2011 : 144, repris par A. Pompei 2019 : 115).

L'alternance entre les deux verbes supports n'a aucun impact sur la structure conceptuelle.

Premièrement, ce type d'alternance relève souvent de variantes (régionales, stylistiques, etc.) : c'est le cas des exemples en italien. Deuxièmement, comme toujours, la présence du complément après le GN dépend du nom et non du verbe : cf. *urlo*, it. (un simple cri) vs *fischio*, it. (un acte communicatif). Troisièmement, l'alternance du verbe support n'a aucun impact sur le rôle joué par l'argument du nom : *donner* ou *dar* ne changent pas le fait que le second argument de *bisou*, *caresse* ou *masaje*

(*massage*) reste un patient et ne devient pas pour autant un destinataire car, dans ces exemples, il n'y a aucun véritable transfert. Nous ne nions pas que le support *donner* puisse mettre en valeur une analogie avec l'idée de transfert ; nous affirmons, plus simplement, qu'il s'agit d'une analogie *a posteriori* dépourvue de pouvoir explicatif pour décrire la structure du GV. Au contraire, constater que *caresse*, *bisou* ou *masaje* (*massage*) ne sont pas des patients transférés à un destinataire — mais des actions faites sur un patient — est la condition préalable pour remarquer, ensuite, cette analogie.

Intéressons-nous de plus près à l'alternance *faire/donner* par rapport à *caresse*. Il se peut qu'en corpus *faire une caresse à quelqu'un* (patient) soit plus fréquent que *donner une caresse à quelqu'un* (patient), et que l'on trouve plutôt *donner une caresse sur…* une partie du corps de quelqu'un. Cette possibilité, cependant, ne dépend pas du verbe support, mais elle repose entièrement sur : *i*) le sens du nom *caresse* ; *ii*) la distinction entre personne vs partie du corps ; et *iii*) la compatibilité de cette distinction avec la préposition *à* plutôt que *sur*. La preuve : *faire une caresse sur la tête de son fils* et *donner une caresse à son fils* ne présentent aucune anomalie sémantique évidente, à la différence de : *??(faire/donner) une caresse sur son fils* et *?(donner/faire) une caresse à la tête de son fils*. Si, en corpus, la configuration « *donner une caresse sur* + partie du corps de quelqu'un » est plus fréquente que « *donner une caresse à* + quelqu'un », par exemple, il ne s'agit pas d'un fait à propos de la sémantique du verbe *donner* plutôt que du verbe *faire* (un fait de langue), mais il s'agit d'un aspect du style du discours que nous tenons (un fait de parole). Cette éventuelle différence de fréquence, par ailleurs, est intéressante précisément dans la mesure où l'inverse aurait été également possible : c'est-à-dire, bien formé sémantiquement.

3.3. Conclusion

Avec les remarques précédentes, nous ne voulons pas suggérer qu'une reconstruction diachronique de la formation des structures à verbes supports soit inintéressante. Nous ne voulons non plus minimiser la présence d'extensions métaphoriques évidentes. Ces extensions sont soulignées clairement dans G. Gross (2012 : 259—261) : les coups prennent comme support *donner*, les crimes prennent *commettre*, beaucoup d'actions prennent *faire*, etc. Il y a peut-être un lien métaphorique reliant le sens de saisir un objet à *prendre une décision* ou le sens de placer un objet devant quelqu'un et *poser une objection*. Mais ces mêmes extensions métaphoriques nous rappellent leur caractère arbitraire : c'est-à-dire, le fait qu'il s'agit de remotivations *a posteriori*, avec différents degrés de transparence. Les coups, par exemple, tout

en étant des actions, n'acceptent pas *faire* comme support : **faire une gifle* est une faute grammaticale. Nous sommes confrontés, par là, à la même question qui se pose à propos de la polysémie.

Considérons la polysémie de *abattre* et de *prendre*, discutée par G. Gross (2012 : 33—36, 84—85) et M. Fasciolo & G. Gross (2021 : 32—33). À propos de la polysémie, le point crucial ne consiste pas à nier la présence d'un réseau de relations métaphoriques ou métonymiques permettant de dégager des ressemblances de famille entre les différentes acceptions de ces verbes. Le point crucial consiste à se rendre compte que cela est possible seulement *a posteriori* : après avoir distingué chaque acception comme une structure autonome et indépendante des autres. Cela est exactement l'idée que nous avons défendue à propos de la relation entre les GV à prédicat verbal et les GV à prédicat nominal lorsque le verbe est le même. Dans le cas des emplois supports des verbes, nous sommes donc confrontés à une extension typique de la polysémie : de même que, pour un verbe prédicatif, il n'y a pas forcément un sens unique qui recoupe toutes ses acceptions, de même, il n'y a pas forcément une structure unique de GV qui recoupe les emplois prédicatifs et supports d'un même verbe. Lorsqu'un verbe est un support, il faut décrire la structure du GV — qui dépendra du GN prédicatif — d'une façon indépendante. C'est seulement ensuite, et accessoirement, que l'on pourra reconstruire à rebours des analogies avec un certain emploi prédicatif de ce même verbe.

4. Être sémantiquement riche vs Avoir des arguments

Sur la base des considérations conduites au § 3, dans cette section, nous abordons la question de la pauvreté sémantique des verbes supports. Nous défendons l'idée que *être sémantiquement riche* (ou *pauvre*) et *avoir des arguments* (ou *pas*) sont des propriétés logiquement indépendantes : plus précisément, la première est une variable sur la constante de la seconde. Sous § 4.1, nous nous intéresserons aux verbes prédicatifs ; sous § 4.2, nous passons aux verbes supports.

4.1. Verbes prédicatifs riches et pauvres

Considérons, pour commencer, des verbes prédicatifs comme : *faire une quiche*, *donner une rose à quelqu'un* ou *prendre le portable à quelqu'un*. Ces verbes impliquent des rôles très généraux pour leurs arguments : agent, patient, destinataire,

source. De ce point de vue, ils se distinguent de verbes prédicatifs comme *assassiner quelqu'un*, *acheter une voiture* ou *voler quelque chose à quelqu'un* qui impliquent des micro-rôles : par exemple, les premiers arguments de *assassiner*, *acheter* et *voler* ne sont pas simplement des agents, mais un assassin, un acheteur et un voleur ; le second argument de *assassiner* n'est pas seulement un patient, mais une victime, etc.[9] En ce sens, nous dirons que les verbes prédicatifs *faire*, *donner* et *prendre* d'une part, et les verbes prédicatifs *assassiner*, *acheter* et *voler* d'autre part sont, respectivement, « sémantiquement pauvres » et « sémantiquement riches ».

Le point crucial, pour notre discussion, est que le pivot permettant de comparer la richesse sémantique de ces verbes (au sens défini ci-dessus) est précisément le fait qu'ils sont tous prédicatifs : c'est-à-dire, qu'ils impliquent bien des arguments avec des rôles plus ou moins généraux.

4.2. Verbes supports riches et pauvres

Considérons maintenant des verbes supports comme : *avoir un rêve* vs *caresser un rêve*, ou *avoir un espoir* vs *nourrir un espoir*. En tant que supports, ces verbes partagent le fait de ne pas avoir d'arguments : les arguments impliqués — et leurs rôles — viennent en effet du nom prédicatif et non du verbe.

Considérons l'exemple (1), mettant en jeu le sens intentionnel de *rêve* synonyme de but (cf. § 3.1) :

(1) *Benzema caresse le rêve de gagner la Coupe des Champions avec le Réal Madrid.*

En (1), le verbe support métaphorique *caresser* semble souligner un certain degré d'agentivité de la part du sujet. Cette possibilité, cependant, repose sur la signification spécifique de *rêve* qui, on l'a vu au § 3.1, prévoit déjà ce trait. Le verbe *caresser* se limite donc à reproduire *a posteriori* un trait sémantique de l'acception du nom prédicatif.

Contrastons maintenant les exemples suivants :

[9] La distinction entre ces deux niveaux de rôles nous semble assez intuitive. L'étiquette *micro-rôles* est explicitement utilisée par Hartmann et al. (2016) en opposition aux *méso-rôles* (nos *rôles généraux*). La distinction entre des rôles généraux et des rôles plus spécifiques est également reconnue par Riegel et al. (2009 : 239—240) : dans cette grammaire, nos *micro-rôles* sont appelés *rôles lexicaux*.

(2) a. *Benzema nourrit les pigeons au parc.*
(3) a. *Benzema nourrit l'espoir de gagner la Coupe des Champions.*

En (2a) — où le verbe *nourrir* est prédicatif —, *Benzema* est un agent : l'exemple décrit une activité. En (3a), en revanche — où le verbe *nourrir* est support —, *Benzema* est un expérienceur : l'exemple ne décrit pas une activité, mais un état du sujet. En (2a), on peut en effet insérer un complément « instrumental » cohérent avec un sujet agent :

(2) b. *Benzema nourrit les pigeons au parc avec des croissants.*

Mais si nous insérons un complément « instrumental » en (3a), le verbe *nourrir* cesse d'être support et redevient prédicatif :

(3) b. *Benzema nourrit l'espoir de gagner la Coupe des Champions avec des illusions.*

En (3b), *nourrit l'espoir de* n'est pas synonyme de *a l'espoir que*, mais il a été transformé en métaphore vive : *Il nourrit* <u>*son*</u> *espoir* (= l'espoir qu'il a) *avec quelque chose / de quelque chose*. L'exemple (3b) décrit une activité métaphorique où le sujet est un agent à part entière : ce qui prouve qu'il ne l'était pas en (3a).

En passant de l'emploi prédicatif sous (2a) (*Benzema* <u>*nourrit*</u> *les pigeons au parc*) à l'emploi support sous (3a) (*Benzema* <u>*nourrit*</u> *l'espoir de gagner la Coupe des Champions*), le verbe *nourrir* renonce donc à sa capacité à projeter un schéma d'arguments avec des rôles, mais il garde sa richesse sémantique qui est mise au service de la présentation — le maquillage cognitif — du procès contenu dans le nom prédicatif. Ce changement de fonction d'un verbe comme *nourrir* montre de la façon la plus claire, nous semble-t-il, la dissociation virtuelle entre richesse sémantique et prédication.

Le point crucial pour notre discussion est le suivant. Considérons l'affirmation :

> <u>*Avoir*</u> *un rêve* et <u>*avoir*</u> *un espoir* s'opposent à <u>*caresser*</u> *un rêve* et <u>*nourrir*</u> *un espoir*, car les premiers sont sémantiquement pauvres, alors que les seconds sont sémantiquement riches.

L'affirmation précédente, en soi, ne fait l'objet d'aucune controverse. Or, le pivot de cette opposition est que le sujet reste — dans tous les cas — un expérienceur. Autrement dit, si, dans les exemples mentionnés ci-dessus, les verbes *caresser* ou *nourrir* et le verbe *avoir* se différencient par rapport à la présence/absence d'une

métaphore conceptuelle, cette différence sémantique repose sur le présupposé qu'ils sont tous des verbes supports. De ce point de vue, la majeure richesse sémantique de *nourrir un espoir* par rapport à *avoir un espoir* (par exemple) n'implique pas qu'il y a une prédicativité partagée entre *nourrir* et *espoir*, mais elle implique précisément que le seul terme prédicatif est bien *espoir*.

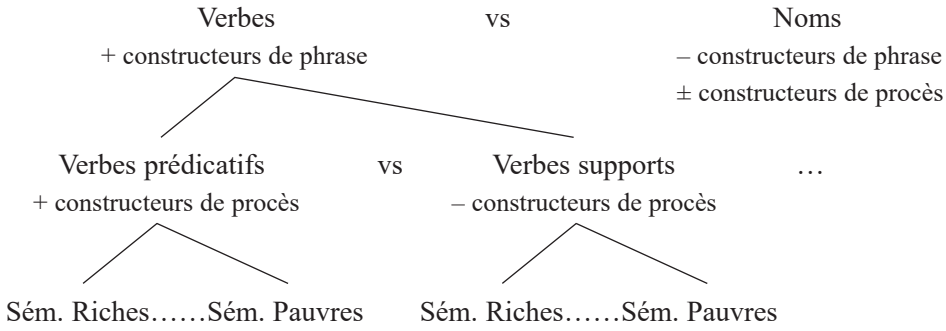
4.3. Conclusion

Sous § 4.1, le pivot de la comparaison de la richesse sémantique des verbes était le fait que ces verbes ont des arguments. Sous § 4.2, le pivot de la comparaison de la richesse sémantique des verbes était le fait que ces verbes n'ont pas d'arguments (= le fait qu'ils sont des verbes supports). Dans les deux cas, la propriété *être sémantiquement riche (ou pas)* varie sur la constante de la propriété *avoir des arguments (ou pas)* : *être sémantiquement riche* et *avoir des arguments* sont donc des propriétés logiquement orthogonales. Autrement dit, un verbe peut être : riche et prédicatif (*nourrir un pigeon*, *voler un porte-monnaie*) vs pauvre et prédicatif (*faire un gâteau*, *prendre un porte-monnaie*) ; et pauvre et non prédicatif (*faire une bêtise*, *avoir un espoir*, *avoir un rêve*) vs riche et non prédicatif (*nourrir un espoir*, *caresser un rêve*). Dans ce cadre, un verbe d'occurrence comme *avoir lieu* n'est pas un verbe support, mais un verbe prédicatif sémantiquement pauvre.

Quoi qu'il en soit, si notre démarche est correcte, l'étiquette *light verbs* pour les verbes supports est doublement trompeuse. Elle est trompeuse car, dans la meilleure des hypothèses, elle privilégie seulement l'un des cas de figure possibles. Mais elle est trompeuse, surtout, si elle oppose un verbe support pauvre à un verbe prédicatif riche, car cette comparaison est dépourvue de fondement : il faut comparer un verbe support (non prédicatif) pauvre avec un verbe support (non prédicatif) riche, ou un verbe prédicatif riche avec un verbe prédicatif pauvre.

5. Synthèse

Nous proposons un schéma qui synthétise notre position.



Le schéma précédent doit être lu du haut vers le bas : le niveau hiérarchique supérieur est le présupposé de la distinction au niveau inférieur. Tout d'abord, la première distinction — primitive — est l'opposition entre verbes et noms : tous les verbes, en tant que verbes, construisent l'architecture majeure de la phrase (GN ↔ GV) en ouvrant la position de sujet et en inaugurant le GV. Ensuite, à partir de ce présupposé, il est sensé de distinguer entre verbes prédicatifs et verbes supports : la fonction des premiers est de déployer le schéma prédicatif porté par leur racine, alors que la fonction des seconds est de déployer le schéma prédicatif porté par le GN suivant[10]. Si cette distinction n'est pas tracée dans le cadre du présupposé mentionné ci-dessus, elle implose, et les limites entre verbes et noms, verbes prédicatifs et verbes supports, s'estompent. Le résultat est un *continuum* où tout devient une question de degrés. Finalement, l'opposition entre richesse et pauvreté sémantique est la seule forme de *continuum* admise dans notre schéma. Cependant, cette opposition est sensée exclusivement dans le cadre des verbes prédicatifs ou dans le cadre des verbes supports, séparément. S'il y a un *continuum* entre richesse et pauvreté sémantique, ce *continuum* est « contenu » à l'intérieur de chaque catégorie de verbes (prédicatifs vs supports) et il n'est pas entre les deux. L'opposition entre richesse et pauvreté sémantique, en somme, ne peut ni définir la distinction entre verbes prédicatifs et verbes supports, ni la remettre en question, car elle présuppose notamment cette distinction.

Ajoutons deux commentaires. Premièrement, on l'aura remarqué, l'espace des noms n'est pas détaillé : la raison en est que, dans ce travail, notre intérêt porte sur

[10] Cf. note 2.

les verbes. Deuxièmement, la caractérisation des verbes supports est essentiellement négative. La raison en est qu'un GV à verbe support est tout d'abord un GV à prédicat nominal : autrement dit, ce n'est pas le verbe support qui définit le GV, mais le GN prédicatif (cf. § 2.3). De ce point de vue (actualisation mise à part), la seule fonction positive du verbe support est sa fonction en tant que verbe : c'est-à-dire, être le constructeur de la phrase (d'où le privilège épistémologique souligné au § 1.1). Par là, on peut comprendre, d'un seul coup, deux points centraux à propos des verbes supports. D'une part, si les verbes supports identifient un phénomène verbal incontournable, ils n'identifient pas pour autant une véritable sous-classe de verbes, mais plutôt un *comportement* des verbes. En principe, tout verbe prédicatif peut fonctionner comme support car, pour ce faire, il doit renoncer à une propriété importante, mais accessoire (sa prédicativité), tout en gardant la propriété essentielle qui le définit en tant que verbe (construire une phrase). D'autre part, pour exactement la même raison, il apparaît clair que les meilleurs candidats pour renoncer à la prédicativité soient les verbes ayant un contenu prédicatif moins spécifique (plus pauvre), sans que cela n'empêche, pour autant, que des verbes sémantiquement riches puissent fonctionner comme supports (car la richesse sémantique est indépendante de la prédicativité).

Nous concluons en revenant sur la question soulevée au début du § 1.1. Si l'on utilise exclusivement la propriété *avoir des arguments* (*être le constructeur du procès*), le phénomène des verbes supports apparaît comme la meilleure preuve de la non-centralité du verbe et, par là, de l'insuffisance de la conception dichotomique de la phrase issue de l'analyse en constituants immédiats. Par ailleurs, paradoxalement, nous nous retrouvons avec un phénomène verbal — les verbes supports — qui réduit considérablement l'importance du… verbe ! En revanche, si l'on utilise les deux propriétés — *avoir des arguments* (*être le constructeur du procès*) et *avoir un sujet* (*être le constructeur de la phrase*) —, la situation s'éclaircit. En dissociant ces propriétés, le phénomène des verbes supports met en avant, d'une part, la centralité du verbe dans la construction de l'architecture majeure de la phrase ($\text{GN}^{\text{SUJET}} \leftrightarrow [\text{V}\ldots]^{\text{GV}}$) et, d'autre part, la centralité du pivot prédicatif dans l'organisation interne du GV. Autrement dit, les verbes supports ne sont pas la preuve de la pertinence du *prédicat sémantique* (*predicator*, cf. Lyons, 1977 : 434) au détriment du *prédicat distributionnel* (le *predicate* de J. Lyons, 1977 : 414, qui s'identifie au GV), mais ils sont la meilleure preuve de la nécessité des deux (avec les deux idées de syntaxes qu'ils impliquent), chacun dans les limites de son domaine de pertinence.

Références citées

Bloomfield, L. (1984 [1933]). *Language*. Chicago, Chicago University Press.

Daladier, A. (1978). *Problèmes d'analyse d'un type de nominalisation en français et de certains groupes nominaux complexes*. [Thèse de doctorat de 3e cycle]. Université Denis Diderot.

De Miguel, E. (2011). En qué consiste ser verbo de apoyo. In M. V. Escandell Vidal, M. Leonetti & C. Sanchez Lopez (Eds.), *60 problemas de gramatica* (pp. 139—146). Madrid, Akal.

Desclés J.-P. (2009). Prédication en logique et en linguistique, une approche cognitive et formelle. In A. H. Ibrahim (Éd.), *Prédicats, prédications et structures prédicatives* (p. 82—111). Paris, CRL.

Fasciolo, M. (2021). *Grammaire philosophique du verbe*. Paris, Classiques Garnier.

Fasciolo, M., & Gross, G. (2021). *La sintassi del lessico*. Torino, UTET.

Giry-Schneider, J. (1987). *Les prédicats nominaux en français. Les phrases simples à verbe support*. Genève, Droz.

Gross, G. (1987). *Les constructions converses du français*. Genève, Droz.

Gross, G. (1992). Syntaxe du complément de nom. *Lingvisticæ Investigationes, 15*(2), 255—284.

Gross, G. (1993). Trois applications de la notion de verbe support. *L'Information grammaticale, 59*, 16—23.

Gross, G. (1998). Pour une typologie des prédicats nominaux. In M. Forsgren, K. Jonasson & H. Kronning (Éd.), *Prédication, assertion, information* (p. 221—230). Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis.

Gross, G. (2004a). Introduction. *Lingvisticæ Investigationes, 27*(2), 167—169.

Gross, G. (2004b). Pour un Bescherelle des prédicats nominaux. *Lingvisticæ Investigationes, 27*(2), 343—358.

Gross, G. (2010). Les verbes supports et l'actualisation des prédicats nominaux. In I. Amr Helmy (Éd.), *Supports et prédicats non verbaux dans les langues du monde* (p. 16—35). Cellule de Recherche en Linguistique.

Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique. Approche sémantico-syntaxique du lexique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

Gross, M. (1981). Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique. *Langages, 63*, 7—52.

Hartmann, I., Haspelmath, M., & Cysouw, M. (2016). *Identifying Semantic Role Clusters and Alignment Types via Microrole Coexpression Tendencies*. In S. Kittilä & F. Zúñiga (Eds.), *Advances in Research on Semantic Roles* (pp. 27—49). Amsterdam — Philadelphia, John Benjamins.

Jespersen, O. (1954). *A Modern English Grammar on Historical Principles*. London, Allen & Unwin.

Lyons, J. (1977). *Semantics 2*. Cambridge, Cambridge University Press.

Marini, E. (2019). Lessico-grammatica, *classes d'objets* e verbi supporto in latino. In A. Pompei & L. Mereu (a cura di), *Verbi supporto. Fenomeni e Teorie* (pp. 3—21). Muenchen, LINCOM.

Mastrofini, R. (2019). Le estensioni di verbo supporto in inglese: teoria e applicazione. In A. Pompei & L. Mereu (a cura di), *Verbi supporto. Fenomeni e Teorie* (pp. 23—43). Muenchen, LINCOM.

Pompei, A. (2019). Dare, facere e i nomi di implicazione fisica e di movimento in latino. In A. Pompei & L. Mereu (a cura di), *Verbi supporto. Fenomeni e Teorie* (pp. 111—153). Muenchen, LINCOM.

Pompei, A., & Mereu, L. (2019). Introduzione. In A. Pompei & L. Mereu (a cura di), *Verbi supporto. Fenomeni e Teorie* (pp. v—xxxi). Muenchen, LINCOM.

Riegel, M., Pellat, J.-Ch., & Rioul, R. (2009). *Grammaire méthodique du français*. Paris, Presses universitaires de France.

Vendler, Z. (1970). Say what you think. In J. L. Cowan (Ed.), *Studies in Thought and Language* (pp. 79—97). Tucson, University of Arizona Press.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—36
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.09

Aude Grezka
CNRS, Laboratoire LIPN —
Université Sorbonne Paris Nord
France
https://orcid.org/0000-0002-4582-3428

Étude des prédicats nominaux dans le lexique de la perception visuelle

Study of Nominal Predicates in the Lexicon of Visual Perception

Abstract

In this paper, I analyse the noun forms derived from the prototypical verbs of visual perception, *see* and *look*. The descriptors used to process verbal polysemy must prepare the correspondence between verb classes and noun classes. This involves indicating whether *perception* verbs have nouns as associated forms. I also show that if the predicates and arguments are fundamental for the interpretation of the sentence, the actualizers are fundamental for its grammaticalization. The actualization will condition the reading of the nominal predicate. I show how this actualization will allow us to elaborate classes of predicates and thus to renew the approaches of polysemy.

Keywords

Visual perception, nominal predicate, actualizer, classe of predicates: polysemy

La façon dont notre cerveau distingue les emplois d'un mot pour trouver son sens exact compte tenu du contexte est loin d'être comprise. De nombreux facteurs interviennent dans la reconnaissance du sens, comme la prise en compte de la situation, l'identification de l'interlocuteur, la connaissance du monde, les facultés d'inférence, etc. (Grezka, 2019 ; Reforgiato Recupero et al., 2019). L'intelligence humaine reste un mécanisme mystérieux, difficile à comprendre ou à modéliser. Une machine ne peut actuellement avoir toutes ces capacités. De telles sources d'informations sont encore hors du champ du traitement automatique des langues, qui ne peut prendre en

compte que des indications formelles et contextuelles. Le caractère « automatique » du traitement souhaité impose de nombreuses contraintes : les données linguistiques doivent être traitées de façon totalement explicite, cohérente et opératoire, pour que l'ordinateur puisse effectuer les calculs correspondants.

La polysémie est l'un des obstacles majeurs à la réalisation effective de systèmes qui traitent les données textuelles. Au sens large, une unité lexicale est polysémique si elle a plus d'une signification, c'est-à-dire si à un même signifiant correspondent plusieurs signifiés. La notion pose d'emblée deux problèmes. Premièrement, celui de la délimitation et de la proximité des sens qui dépend principalement du degré d'abstraction de l'analyse et de la finesse des distinctions qu'elle opère entre les diverses acceptions d'un même terme. Deuxièmement, celui relatif au traitement de la polysémie et plus particulièrement de la polysémie verbale dans une perspective de traitement automatique de la langue. En effet, puisque le verbe est supposé, du fait de son rôle prédicatif, imposer des contraintes au reste de l'environnement linguistique, il est considéré comme un élément central sur lequel s'appuie le processus interprétatif. Le traitement de la polysémie de tels éléments est donc important tant pour la constitution du lexique verbal que pour le fonctionnement du verbe en contexte.

La tradition lexicographique rend compte de la polysémie en termes de différence de sens. Les dictionnaires énumèrent les différentes significations que peuvent avoir les verbes et les mettent en évidence à l'aide de traits sémantiques et par le biais de la synonymie. Cette pratique repose sur la séparation des niveaux d'analyse sémantique, lexicologique et syntaxique. La langue est définie essentiellement comme un système de communication : la pratique lexicographique cherche donc à mettre en avant la sémantique comme outil de description. Cela a fait passer sous silence, entre autres, les propriétés syntaxiques, considérées comme des données superficielles. Cette approche classique soulève des problèmes majeurs : d'une part, elle postule qu'il est possible de lister tous les sens et ne rend pas compte de la possibilité de créer des sens en contexte ; d'autre part, elle n'explique pas le lien qui existe entre les différents sens ; enfin, elle traite toutes les ambiguïtés de la même manière.

Lors d'un précédent travail (Grezka, 2006a, 2006b, 2009, 2020 ; Grezka & Kijima, 2019), nous avons donc montré que les prédicats de *perception* constituaient un microsystème lexical particulièrement pertinent pour comprendre et analyser la polysémie. En partant du traitement de la polysémie verbale, nous avons décrit et classé les verbes, les noms et les adjectifs relatifs à la perception. Notre analyse a permis d'expliquer les intuitions de sens relatives à ces verbes et de prévoir les relations entre la sémantique et la syntaxe. Les outils méthodologiques que nous avons élaborés pour décrire ces prédicats ont comme conséquence de justifier la

thèse selon laquelle les particularités sémantiques des verbes expliquent leurs comportements syntaxiques. Le recours à « une sémantique contrôlée » par des faits de langue permet de démontrer de nombreuses corrélations entre, d'une part, les particularités configurationnelles, combinatoires et syntaxiques des verbes et, d'autre part, leurs caractéristiques sémantiques. Il en résulte la possibilité de rendre prédictible le fonctionnement des différentes formes que recouvrent les prédicats à partir de leurs sens.

Dans la littérature, si l'on s'intéresse principalement à la syntaxe ou à la sémantique des verbes de *perception*, et en particulier à ceux rattachés au sens de la vue, force est de constater que certains faits ont peu retenu l'attention des linguistes, notamment les formes nominales associées, qui sont toutefois extrêmement riches. La description des formes nominales est souvent considérée de moindre importance. Cependant, un prédicat peut revêtir différentes formes : verbales, nominales, adjectivales. Il est évident qu'une description exhaustive du lexique doit prendre en compte la possibilité pour chaque prédicat d'avoir telle ou telle forme. Dans le présent article, nous analyserons donc les formes nominales dérivées des verbes prototypiques de la perception visuelle, *voir* et *regarder*. Les descripteurs utilisés pour traiter la polysémie verbale doivent préparer la correspondance entre les classes de verbes et les classes de noms. Il s'agit d'indiquer si les verbes de *perception* ont des noms comme formes associées. Nous verrons également que si les prédicats et les arguments sont fondamentaux pour l'interprétation de la phrase, les actualisateurs le sont pour sa grammaticalisation. L'actualisation va conditionner la lecture du prédicat nominal. Nous montrerons comment cette actualisation va permettre d'élaborer des classes de prédicats et de renouveler ainsi les approches de la polysémie.

1. Cadre théorique et postulats

Avant d'analyser les formes nominales liées à la perception visuelle, nous souhaitons préciser le postulat du modèle des classes d'objets (G. Gross, 1994, 1999a, 2012) sur lequel est fondée notre étude (modèle inspiré des travaux de Z. S. Harris, 1976 et M. Gross, 1981 et mis au point par G. Gross, 1994) : *la phrase élémentaire est constituée d'un prédicat de premier ordre et de ses éventuels arguments*.

Contrairement à de nombreuses théories qui conçoivent la phrase élémentaire sur le modèle de la proposition en logique classique, association d'un thème (ce dont on parle) et d'un rhème (ce que l'on dit), le modèle des classes d'objets la considère

en termes de prédicat et d'arguments[1]. Dans la phrase *Luc aime Léa*, on interprète *aimer* comme un prédicat verbal dont les arguments sont *Luc* et *Léa*. La phrase élémentaire n'est plus représentée d'une manière bipolaire. On peut la concevoir comme un atome dont le noyau serait le prédicat, en tant que constituant central. Cette représentation de la phrase élémentaire s'inspire de celle de Z. S. Harris (1968). Le modèle atomique n'est pas spécifique à ce linguiste, on le retrouve avec des variantes par exemple chez L. Tesnière (1959), avec les notions d'*actant* et de *valence* chez Ch. J. Fillmore (1968) à travers son modèle casuel. Selon ce point de vue, la phrase simple s'articule autour d'un noyau prédicatif, expression « insaturée » (Frege, 1884) que viennent compléter un ou plusieurs arguments nominaux.

La position des arguments par rapport au prédicat n'est donc pas indifférente : les arguments selon leur position ont un rôle sémantique spécifique (*Luc* est l'expérienceur et *Léa* le bénéficiaire). L'interversion des arguments modifie de ce fait le sens de la phrase. Le modèle des classes d'objets schématise la phrase précédente comme suit :

$$P = \text{aimer}_{\text{prédicat}} (\text{Luc}_{\text{argument1}} ; \text{Léa}_{\text{argument2}})$$

Cette modélisation a été choisie comme représentation de la phrase élémentaire, car sa capacité descriptive pour les langues naturelles est très étendue.

Les particularités actantielles des arguments par rapport au prédicat sont ensuite spécifiées au niveau supérieur de la représentation. Ainsi, le verbe *aimer* et l'ensemble des substantifs humains (*hum*, c'est-à-dire *Luc* et *Léa*) que ce verbe admet en position sujet et complément sont considérés comme une phrase de base comportant un prédicat et un domaine d'arguments que l'on schématise de la manière suivante :

P = aimer (N0 : hum ; N1 : hum)

Enfin, la grammaticalisation d'une phrase schématisée se fait en deux étapes : la *linéarisation*, puis l'*actualisation*. La linéarisation est la spécification du rôle syntaxique des arguments et l'actualisation est, notamment, la spécification des différentes informations relatives au temps. Ainsi, pour que le schéma soit grammaticalement possible, il convient de positionner les principaux éléments les uns par rapport aux autres selon les indications spécifiées préalablement dans la structure argumentale, puis de conjuguer le prédicat : *Luc aime Léa*. L'actualisation

[1] Dans le modèle du lexique-grammaire (M. Gross, 1981), les notions d'opérateurs et de prédicats sont considérées comme équivalentes. Ce modèle a son pendant en logique contemporaine pour la proposition (Frege, 1884).

n'est pas une mise en discours induisant un procédé référentiel mais un procédé grammatical.

Sur le plan morphologique, le noyau prédicatif ne s'identifie pas à une seule catégorie morphologique, il est au contraire susceptible de réalisations multiples. Un prédicat de premier ordre, c'est-à-dire celui d'une phrase élémentaire, peut correspondre à un verbe, un nom ou un adjectif, certains prédicats étant polymorphes[2]. Ainsi, le prédicat du verbe *aimer* a aussi une forme adjectivale (*Luc est amoureux de Léa*) et nominale (*Luc éprouve de l'amour pour Léa*). Un même contenu prédicatif est donc susceptible de développer les trois formes simultanément, sans que la structure sémantique ni le schéma d'arguments soient modifiés. Pour que l'on puisse parler véritablement de variante morphologique d'un prédicat, il est nécessaire que le nombre et la nature des arguments soient identiques entre les formes prédicatives et que le sens soit rigoureusement identique. Ces racines prédicatives peuvent ainsi concerner les trois formes (*respecter*, *respect*, *respectueux*), deux des trois (*jalousie*, *jaloux* dans le sens de 'jalousie amoureuse' et non au sens de 'envier quelqu'un ou quelque chose') ou être autonomes, c'est-à-dire ne représenter qu'un verbe, un nom ou un adjectif (*hagard*), en fonction de l'emploi.

Si le verbe porte en lui-même ses propres marques (temps, personne, aspect), l'adjectif et le nom, en revanche, doivent être accompagnés d'un actualisateur externe. Cette conjugaison des prédicats non verbaux est prise en charge par des verbes supports qui ne sont pas décrits dans le premier niveau de représentation (G. Gross, 1999b, 2020). Ainsi, on interprète *amoureux* comme un prédicat dont le domaine d'arguments peut être constitué de substantifs humains. La phrase élémentaire associant l'adjectif aux divers noms qu'il admet comme arguments peut être schématisée de la façon suivante :

P = amoureux (N0 : hum ; N1 : hum)

La grammaticalisation de cette phrase procède des mêmes étapes que celles évoquées ci-dessus à la différence près que les marques de temps et de personnes sont spécifiées par le verbe support *être* (ou l'une de ses variantes). La procédure est identique pour les noms prédicatifs :

P = amour (N0 : hum ; N1 : hum)

[2] D'autres parties du discours peuvent s'analyser comme des prédicats : certaines prépositions, par exemple.

Le prédicat nominal *amour* est actualisé par le support *éprouver*. La notion de verbe support résulte de la conception harrissienne de la phrase élémentaire. On distingue les verbes supports standards de leurs variantes (G. Gross & Vivès, 1986 ; M. Gross, 1998 ; Vivès, 1983, 1984). Les premiers sont considérés comme des mots grammaticaux à faible valeur sémantique (*éprouver*). Parmi les variantes, certaines sont des simples variantes stylistiques alors que d'autres sont porteuses d'une information sémantique relative à leur prédicat (*persister* par exemple, qui est un marqueur de l'aspect continuatif, *Luc persiste à aimer Léa*) (G. Gross, 1993, 1996, 1999b ; G. Gross & Valli, 1991).

Le postulat du modèle des classes d'objets conduit à séparer les *substantifs* en deux ensembles disjoints selon qu'ils s'analysent comme des *prédicats* ou bien des *arguments élémentaires*. Les *prédicats* peuvent avoir un double rôle de prédicats et d'arguments (non élémentaires), alors que les *arguments élémentaires* ne peuvent jamais être prédicatifs. Les arguments sont en effet distingués selon leur caractère prédicatif ou non prédicatif. Le caractère prédicatif des arguments implique qu'il s'agit de prédicats occupant une position argumentale dans une phrase simple. Ainsi, le substantif *construction* est un prédicat dans *L'entreprise a procédé à la construction du théâtre*. Cette phrase est parallèle à celle à prédicat verbal *L'entreprise a construit le théâtre*. Mais le substantif *construction* comme la plupart des prédicats de *création* peut aussi désigner le résultat de cette activité : *La construction est haute de six mètres*. Il est alors en position argumentale. Autrement dit, les arguments à caractère prédicatif fonctionnent comme des prédicats dans d'autres constructions. Le caractère non prédicatif des arguments concerne uniquement les noms élémentaires comme *lampe* dans *Luc a réparé la lampe* ; il s'agit de substantifs qui n'occupent jamais la position prédicative dans une phrase simple, c'est-à-dire ils ne fonctionnent pas comme des prédicats nominaux dans les constructions à support.

Il s'ensuit que les unités linguistiques se subdivisent en trois grandes catégories disjointes : les *prédicats*, les *arguments* et les *actualisateurs*. La subdivision est fondée sur une hiérarchisation syntactico-sémantique : les prédicats prévalent sur les arguments et les actualisateurs sont subordonnés soit directement aux prédicats, soit aux relations entre les prédicats et leurs arguments respectifs. Les prédicats sont définis par leurs arguments respectifs. Le prédicat sélectionne ses arguments et non l'inverse. C'est donc lui qui constitue le noyau de la phrase. C'est pourquoi l'interprétation des unités lexicales doit nécessairement s'effectuer dans un cadre phrastique. Les prédicats et les arguments sont essentiels pour l'interprétation de la phrase comme le sont les actualisateurs pour la grammaticalisation. Les actualisateurs peuvent être des verbes supports n'ayant pas de valeur prédicative ni d'arguments : ils permettent d'actualiser les prédicats adjectivaux et nominaux.

Le cadre théorique étant posé, nous allons dans les deux parties suivantes analyser les formes nominales. Si les deux verbes prototypiques *voir* et *regarder* dénotent un même type de perception sensorielle, ils n'ont pas pour autant les mêmes propriétés linguistiques. Ce qui différencie ces deux verbes, c'est l'intentionnalité ou non du sujet, c'est-à-dire son attitude passive ou active par rapport au procès. Cette différence va se retrouver au niveau des formes nominales *vue* et *regard.*

2. Les emplois du verbe *voir* et de la forme nominale *vue*

Le verbe *voir* est susceptible de recevoir différentes interprétations déterminées en partie par la nature de ses arguments et de son contexte. Notre travail a ainsi permis de dégager 17 emplois perceptifs de *voir*, qui se répartissent à l'intérieur de trois groupes ou trois hyperclasses selon la nature physiologique, physio-cognitive ou cognitive de la perception. Dans le cadre de cette étude, comme annoncé en introduction, nous limitons notre analyse aux emplois fondamentaux de *voir*, c'est-à-dire à ceux qui impliquent une perception visuelle non intentionnelle, passive. Ces emplois sont au nombre de 4 et répartis dans les sous-classes suivantes :

(1) *À sa naissance, le bébé ne voit pas.* ($voir_1$) <capacité visuelle>
(2) *Cet enfant voit mal.* ($voir_2$) <acuité visuelle>
(3) *Léa a vu un homme dans le jardin.* ($voir_3$) <CR de perception visu. passive>[3]
(4) *De la terrasse, on voit le Vésuve.* ($voir_4$) <propriété visuelle d'un lieu/objet>

Le verbe prototypique *voir* a des emplois extrêmement diversifiés pour exprimer la faculté de percevoir par le sens de la vue. Chacun d'eux peut être identifié précisément à l'aide de propriétés distinctives. L'« état perceptif » décrit par le verbe *voir* ne peut en effet se réduire à un simple sens. Il y a un enchevêtrement d'emplois qu'il est parfois difficile de discriminer et le verbe peut relever de sous-classes sémantiques très différentes. La notion d'emploi est donc capitale dans cette description, car les emplois de ce verbe sont répartis dans différentes sous-classes en fonction des particularités mises en évidence pour chacun des prédicats. L'appartenance à telle ou telle sous-classe détermine largement la syntaxe du verbe : la nature séman-

3 L'abréviation « CR » est utilisée pour « compte rendu ». L'appellation « compte rendu de perception » est empruntée à G. Kleiber (1988). Nous entendons par « compte rendu de perception visuelle passive » le fait de percevoir visuellement quelque chose de manière passive, sans intention préalable.

tique spécifique à chaque emploi est à l'origine des propriétés syntaxiques. Selon le principe d'analyse ascendante (Grezka, 2009 : 26), la constitution des différentes sous-classes permet ensuite de les regrouper en classes et hyperclasses sur la base de leurs propriétés communes :

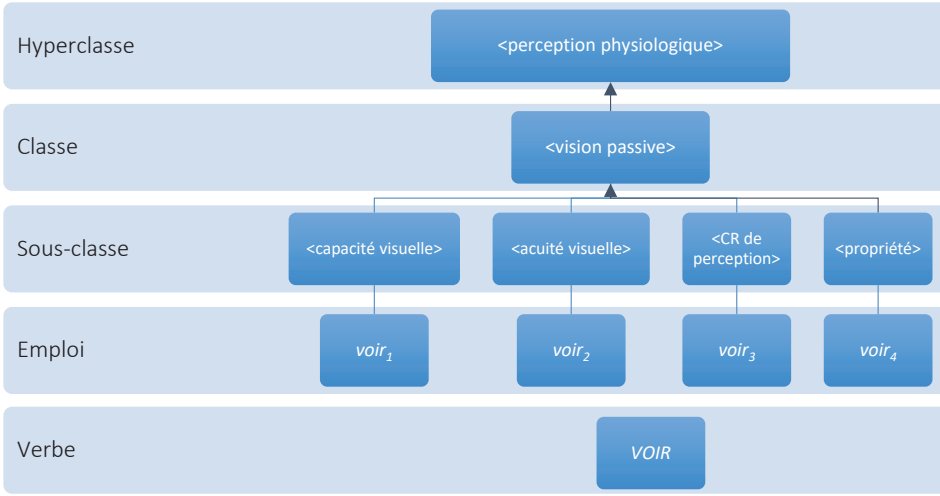


Fig. 1. Emplois de *voir* relatifs à la vision passive (source : propre)

Le principe d'homogénéité, sur lequel est fondée notre étude et la classification proposée, a pour corollaire que des verbes relativement proches sémantiquement sont néanmoins distingués quand ils ont des comportements divergents (ce sont les sous-classes).

La forme nominale *vue* vient appuyer cette classification, comme le montre le tableau suivant :

Tableau 1

Emplois de la forme nominale *vue* (source : propre)

SOUS-CLASSE	EMPLOI VERBAL	EXEMPLE	EMPLOI NOMINAL	EXEMPLE
<capacité visuelle>	*voir*$_1$	*Depuis sa naissance, Léa ne voit pas*	*vue*$_1$ (*perdre*, *recouvrer*…) ; *œil*, *yeux* Noms relatifs à un hum : *voyant*, *non-voyant* ; *aveugle*, *aveugle-né* ; *borgne*	*Léa a perdu la vue*
<acuité visuelle>	*voir*$_2$	*Cet enfant voit mal*	*vue*$_2$ *vision* (*avoir*) ; *œil*, *yeux* Nom relatif à un hum : *malvoyant* ; *amblyope* ; *myope*, *miro* (fam.) ; *bigleux* (fam.)…	*Léa a une mauvaise vue*
<CR de percep. visuelle passive	*voir*$_3$	*J'ai vu un homme dans le jardin*	x	
<propriété visu. d'un lieu/objet>	*voir*$_4$	*De la chambre, on voit la mer*	*vue*$_4$	*La chambre a vue sur la mer*

Seuls 3 des emplois du verbe ont une forme nominale. Bien que commune, la forme nominale *vue* possède des particularités propres à chacun des emplois.

2.1. Prédicat nominal *vue*$_1$[4] (<capacité visuelle>)

L'emploi *voir*$_1$ exprime une propriété physiologique, liée au sens visuel et constitutive de l'être humain. La notion de propriété se définit traditionnellement par la qualité ou la fonction particulière d'une chose ou d'une personne, par son caractère distinctif. On parle de propriété intrinsèque, considérée dans ce qu'elle a de durable

[4] L'indice est identique à l'emploi verbal correspondant.

et de stable. *Voir*$_1$ n'a qu'un seul argument, *humain*. La structure est donc monadique : P = voir$_1$ (N0 : hum)

(5) *Depuis sa naissance, Léa ne voit pas.*

L'objet, bien que toujours référentiellement nécessaire à la réalisation du procès puisque l'on ne peut *voir* qu'à condition de *voir quelque chose*, est non pertinent. Il est ainsi indéfini puisqu'il recouvre la gamme entière des objets possibles du verbe. La non-spécification de l'objet, lorsqu'elle n'est pas compensée par une information contextuelle, donne au verbe des sens dérivés intégrant, le plus souvent, le trait de la permanence[5].

Les propriétés configurationnelles du prédicat *vue*$_1$ sont identiques à celles de *voir*$_1$. *Vue*$_1$ est employé absolument, c'est-à-dire avec un seul argument en position sujet. Parallèlement à la structure verbale, on obtient pour le prédicat nominal le schéma d'argument suivant :

P = vue$_1$ (N0 : hum)

Voir$_1$ et *vue*$_1$ ont un argument sujet *humain*[6] qui peut être un individu précis comme un individu quelconque :

(6a) *(Léa + mon ami + mon voisin) voit.*
(6b) *(L'homme + l'être humain) voit.*

Deux lectures sont alors possibles : une lecture spécifique qui concerne un ou des individus particuliers (6a) ou une lecture générique qui concerne l'ensemble de la classe *humain* (6b). *Voir*$_1$ comme *vue*$_1$ désigne une propriété intrinsèque[7]. C'est un état interne à l'individu et qui appartient à l'essence, à la nature même d'un être. Le fait de voir est une propriété qui fait partie des définitions respectives du genre humain, en règle générale[8]. Les propriétés intrinsèques, selon J.-Cl. Anscombre (1990,

[5] On retrouve le même cas de figure avec le verbe *boire* : *il boit*, c'est-à-dire 'il est alcoolique'.

[6] Nous avons exclu de notre travail toute référence aux animaux.

[7] La propriété intrinsèque s'oppose à la propriété extrinsèque : « les propriétés extrinsèques sont vues par la langue comme non constitutives d'une entité, comme ajoutées aux propriétés intrinsèques » (Anscombre, 2001a : 34). Le caractère extrinsèque implique l'idée de propriétés qui n'appartiennent donc pas à l'essence et qui est considérée en règle générale comme un état transitoire et passager : *Je suis malade*.

[8] Comme le signale J.-Cl. Anscombre (2002a, 2002b), il s'agit de propriétés en langue et qui ne présentent pas de correspondance directe avec les propriétés supposées être celles du monde réel. Une propriété linguistique est une propriété qui est « constitutive d'un être linguistique ».

1995, 1999, 2001a, 2001b, 2002a, 2002b), sont celles qui sont présentées en langue comme étant les composantes de l'entité à laquelle elles s'appliquent, c'est-à-dire d'un individu ou d'un groupe d'individus. Cette propriété s'applique ici à la classe *humain* : *L'homme a des yeux*, *une langue*, *un nez*, etc. Dans le cas de cet emploi, le fait de voir est normalement un état permanent, constitutif de la classe *humain*, considéré dans ce qu'il a de durable[9] :

(7) *(Mon enfant + l'homme + etc.) voit depuis sa naissance.*

Parmi les propriétés intrinsèques, on distingue traditionnellement les propriétés essentielles et les propriétés accidentelles (Anscombre, 2002a, 2002b). *Voir*$_1$ et *vue*$_1$ désignent une propriété essentielle, qui est commune à l'ensemble de la classe d'objet *humain* (*L'être humain a deux yeux*). Ce phénomène physiologique de perception marque un état durable de l'individu. L'être humain a la capacité ou la propriété physiologique de voir. En revanche, *voir*$_1$ et *vue*$_1$ peuvent prendre une valeur intrinsèque accidentelle si cet état n'est partagé que par les éléments d'une sous-classe *humain <non-voyant>*. Cette propriété indique qu'un individu ou un groupe au sein de la classe *humain* est privé du sens visuel. La phrase perd ainsi sa propriété essentielle, tout en restant interne à l'être humain : *Mon enfant ne voit pas* c'est-à-dire *Mon enfant est aveugle / a perdu la vue*. Chacune de ces propriétés est alors associée à un type d'agent particulier : *voyant* pour *voir*$_1$ et *non-voyant*, *aveugle* pour ne pas *voir*$_1$.

Tout prédicat se caractérise par son actualisation, notamment son inscription dans le temps. Si le sens du prédicat régit le domaine d'arguments, il détermine aussi son mode d'actualisation. Dans le cas de *vue*$_1$, le substantif ne peut recevoir ni qualificatifs ni compléments puisqu'il correspond à la construction absolue de l'emploi *voir*$_1$. Son actualisation avec le support *avoir* est difficilement acceptable sans l'adjonction d'un modifieur (9). La phrase (8) est difficilement recevable, elle véhicule trop peu d'informations :

(8) **Léa a une vue.*
(9) *Léa a une vue excellente.*

[9] Dans le cas de l'emploi générique, il semble que l'on puisse parler d'un procès de type intemporel. Le procès est normalement au présent, un présent dit permanent puisqu'il peut s'étendre sur un espace temporel important, englobant le passé comme le futur. Ici, cette propriété ne qualifie plus un individu particulier mais l'homme de manière générale. La valeur générale est donnée à la phrase non véritablement par le temps du verbe, mais par le sujet à valeur générique.

En (9) l'adjonction de l'adjectif *excellente* modifie le sens du prédicat : l'adjectif vient qualifier le prédicat, orientant ainsi le sens vers le domaine de l'acuité (l'emploi *vue*$_2$ que nous étudierons plus loin). Quant à l'énoncé (8), l'acceptabilité de cette construction reste très difficile à établir aussi bien avec l'article défini qu'avec l'article indéfini :

(10) **Léa a la vue.*

La phrase (10) n'est pas incorrecte syntaxiquement mais si peu naturelle par son aspect tautologique, qu'il est difficile de l'accepter. On ne peut parler de propriétés intrinsèques essentielles d'une entité particulière comme *Léa*. La propriété de posséder le sens visuel est une propriété intrinsèque essentielle à l'homme, elle n'a donc pas un caractère particulier ou inhabituel. Le cas est identique pour *Léa a un visage, des mains,* etc. La propriété intrinsèque essentielle ne peut donc apparaître que sous une forme générique. Les phrases peuvent éventuellement être acceptables dans des cas où le locuteur souhaite produire un effet particulier (contexte fantastique, par exemple) ou sous une forme négative pour dénoter une propriété intrinsèque accidentelle. Ces emplois sont peu courants. On fera plus facilement référence aux organes de la vue qu'au sens visuel lui-même, car les organes perceptifs sont des éléments concrets :

(11a) *L'être humain a (*la vue + des yeux).*
(11b) *Léa n'a pas de (*vue + yeux).*

L'emploi générique semble plus correct s'il est inséré dans une « énumération sensorielle ». Ce sont les constructions dans lesquelles on rencontre le plus couramment le prédicat. L'énumération permet ainsi d'énoncer un à un les différents sens propres à l'être humain :

(12) *L'être humain a la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat, le goût.*

L'enchaînement des prédicats nominaux favorise ce genre de construction. Un cas de figure identique se retrouve avec la forme verbale *voir*$_1$ (*L'être humain voit*, *entend*, *sent*, etc.). Lorsqu'il y a plusieurs verbes, leur pouvoir de désambiguïsation est plus important que s'il n'y en a qu'un seul (Bernard, 1972 : 125).

Le prédicat *vue*$_1$ se construit plus souvent avec des opérateurs appropriés se référant à la possession ou à la privation du sens de la vue (*perdre*, *recouvrer*, *retrouver*, etc.) :

(13) *À la suite de son accident, il a perdu la vue.*

Le prédicat est alors accompagné d'un article défini ou d'un possessif qui permet d'insister sur le caractère de propriété physiologique. Le verbe *recouvrer* implique la perte générique :

(14) *Léa a recouvré (la + sa + *une) vue*[10].

Le déterminant possessif dans cet énoncé est l'équivalent de *la vue d'elle*, *la vue qu'elle avait*, formes agrammaticales en français moderne. Il représente la synthèse de deux éléments généralement disjoints du GN : l'article défini et un complément du nom introduit par *de*, en l'occurrence un pronom personnel. Le possessif est donc apte à exprimer les mêmes rapports sémantiques que le complément d'un nom défini introduit par *de*, comme la propriété, la possession proprement dite. On comprend de ce fait l'impossibilité d'emploi de l'article indéfini qui n'implique aucune marque de possession : le sujet ne peut pas perdre ou recouvrer quelque chose qui lui est étranger. Seul l'article défini ou le possessif permet de faire état du caractère inaliénable de la propriété puisque ces verbes appropriés sont en relation étroite avec la notion de possession ou de privation. On trouve également d'autres opérateurs (*préserver*, *protéger*, *entretenir*, *ménager*, *(s')user*, etc.) :

(15) *Léa préserve sa vue.*

La contrainte sur le déterminant n'est pas la même. Il est impossible d'employer les articles définis ainsi que les articles indéfinis dans ces phrases. Seul l'emploi du possessif est correct :

(15a) *Léa préserve (sa + *la + *une) vue.*

Le rattachement de vue_1 à l'emploi $voir_1$ n'autorise donc pas toutes les actualisations, en particulier avec le verbe support *avoir*. On peut *perdre* ou *recouvrer* la vue, mais on ne peut pas l'*avoir*. La vue apparaît comme quelque chose d'inné, il est inutile de préciser sa possession[11]. D'ailleurs, même s'il est difficile de trouver

[10] En revanche, il est possible de dire : *Léa a recouvré une vue (normale + satisfaisante)*.

[11] Le prédicat *vision* appartient à un registre plus technique que vue_1. Même si sa structure syntaxique est identique à celle de vue_1, il est plus difficile d'employer avec *vision* les supports appropriés, relatifs à la possession ou à la privation, utilisés avec vue_1 : *Cet homme a perdu (?la vision + ?l'usage de la vision) dans un accident de voiture*. En revanche, on dira : *Cet homme a perdu (la vue + l'usage de la vue) dans un accident de voiture*. L'emploi des supports appropriés met en contraste les deux

un synonyme parfait au prédicat nominal, les substantifs *œil* et *yeux* sont cependant d'assez bons candidats :

(16) *Il a perdu l'œil qui lui restait. Il est maintenant aveugle.*
(17) *Il a retrouvé ses yeux après une opération.*

L'œil est considéré dans sa fonction : il désigne la vue. Comme *vue*$_1$, ces deux substantifs peuvent difficilement être employés dans un énoncé comme *?Léa a un œil/des yeux* qui a un caractère tautologique.

2.2. Prédicat nominal *vue*$_2$ (<acuité visuelle>)

La sous-classe <acuité visuelle> comporte des prédicats qui ne décrivent pas seulement une faculté mais aussi une de ses spécificités, l'acuité. Le sens de ces prédicats n'a plus trait à la seule propriété de voir ou de ne pas voir, mais correspond au degré de finesse, de sensibilité élevée de la vision. *Voir*$_2$ n'a qu'un seul argument, *humain* mais un adverbe obligatoire[12] : P = voir$_2$ ADV (N0 : hum)

(18) *Depuis son opération des yeux au laser, Léa voit parfaitement.*

Voir$_2$ peut, par l'intermédiaire du verbe *avoir*, faire l'objet d'une nominalisation. Les propriétés configurationnelles du prédicat *vue*$_2$ sont identiques. Il s'ensuit que les phrases (18) et (19) sont synonymes :

(19) *Depuis son opération des yeux au laser, Léa a une vue parfaite.*

---

prédicats *vue*$_1$ et *vision*. On ne peut pas *perdre la vision* comme on *perd la vue* : *Cet homme a perdu l'usage de (la vue + ses yeux) dans un accident de voiture*. Le prédicat *vue*$_1$ est proche sémantiquement de substantifs comme *œil*, *yeux*, ce qui n'est pas le cas de *vision*.

[12] Si la construction est absolue pour ces deux emplois de *voir* (*voir*$_1$, *voir*$_2$) et de *vue* (*vue*$_1$, *vue*$_2$), on rencontre néanmoins, dans certains cas, des compléments du type *couleur*, *lumière*, *forme*, *distance*, etc. (*Depuis sa naissance, Léa ne voit pas les couleurs / Léa voit mal les formes*). Le complément renvoie à un objet qui n'est pas spécifique mais générique (c'est-à-dire une catégorie). Ces compléments ne désignent pas à proprement parler des objets réels de perception (*i. e.* l'image d'un objet), mais des sensations spécifiques au sens de la vue. La présence d'un complément est toujours en relation avec la faculté physiologique ; ainsi, une précision peut être apportée sur la qualité de la vision (*Léa voit mais pas les couleurs*). C'est une spécificité physiologique qui permet de qualifier l'individu, au même titre que le fait d'être voyant ou non voyant, ou d'avoir une bonne ou mauvaise vue. Ces constructions sont donc différentes de l'emploi *voir*$_3$.

Les noms prédicatifs sont modifiés par des adjectifs et non par des adverbes comme le sont les prédicats verbaux. Dans ce cas, l'adjectif fonctionne comme un modifieur de prédicat nominal, fonction que remplit l'adverbe avec le prédicat verbal. Contrairement à *vue*$_1$, l'emploi *vue*$_2$ peut difficilement avoir une lecture générique puisque l'adjectif sert à spécifier le degré d'acuité propre à un humain identifié, propriété physiologique qui ne peut donc pas être générique :

(19a) *(Léa + mon ami + mon voisin) a une vue parfaite.*
(19b) *(?L'homme + ?l'être humain) a une vue parfaite.*

La nature de la construction pourrait induire une comparaison entre la construction (20) et celle souvent étudiée, en (21) :

(20) *Léa a une vue excellente.*
(21) *Léa a des yeux bleus.*

Les noms *yeux* et *vue*$_2$ appartiennent tous les deux au domaine de la vision, mais il existe une différence majeure entre ces deux substantifs : l'un désigne une partie du corps, et à ce titre est un nom élémentaire (*yeux*), alors que l'autre correspond à une propriété, et à ce titre est un nom prédicatif (*vue*$_2$). De ce fait, le verbe *avoir* ne s'interprète pas de la même façon dans les deux énoncés. De nombreuses études ont été faites sur ce type de construction à GN défini ou indéfini saturé nécessitant l'adjonction d'un modifieur (Corblin, 1987 ; Kleiber, 1990).

La phrase (21) est une construction classique dite de possession inaliénable, reliant par l'intermédiaire de *avoir* un argument désignant une partie du corps, ici les organes de la vue, à l'argument sujet *Léa* qui dénote le possesseur. *Avoir* n'est pas considéré comme un verbe support mais comme un relateur, car il rend compte de la relation inaliénable entre le substantif *yeux* et le sujet humain. Le relateur est un actualisateur qui met en rapport un tout et sa partie. *Vue*$_2$ (20) est un prédicat nominal, contrairement à *yeux* : il est donc associé à un verbe support, en l'occurrence *avoir*.

Le verbe *avoir* en tant que support, relatif au prédicat nominal *vue*$_2$, a des points communs avec *avoir* en tant que « relateur », c'est-à-dire relatif au nom élémentaire *yeux*.

Tout d'abord, dans les deux constructions, on peut parler de possession inaliénable reliant par l'intermédiaire de *avoir* un argument sujet à une partie du corps. Bien évidemment, il est difficile de parler de « partie du corps » pour le substantif *vue*$_2$, puisque ce n'est pas concrètement un organe mais un sens. Le sens visuel est directement lié à l'organe, puisque sans ce dernier la perception visuelle est impossible. C'est sans doute pour cette raison que l'on a tendance à amalgamer les deux

substantifs : ils appartiennent tous deux au domaine de la vision, bien que lexicalement ils soient tout à fait distincts.

Comme pour le nom élémentaire, le GN défini « la vue » ou indéfini « une vue » est saturé par un modifieur, adjectival ou autre. Le GN est difficilement acceptable en l'absence d'un modifieur :

(20a) *Léa a une vue (*E + excellente).*
(21a) *Léa a des yeux (*E + bleus).*

Le prédicat nominal *vue*$_2$ semble avoir les mêmes propriétés qu'un nom élémentaire comme *yeux* dans une construction type, puisque la *vue* ou les *yeux* sont des propriétés constitutives de l'individu.

Comme pour *œil* et *yeux*, l'adjectif est dit essentiel avec le prédicat *vue*$_2$ (Noailly, 1999 : 120) puisque dans ce contexte l'adjectif est attribut et non épithète. Toutefois, on précisera que ce caractère essentiel est lié à une construction donnée du verbe en question et n'interdit donc pas l'existence, pour le même verbe, d'autres sens, avec d'autres constructions (Le Goffic, 1993 : 364). L'adjectif est un attribut qui « forme le troisième constituant du syntagme verbal et est distinct du c.o.d » (Riegel et al., 1994 : 72). Il est d'ailleurs possible de pronominaliser le complément par le clitique *la*, indépendamment de l'adjectif attribut, qui reste à sa place. Ce dernier en revanche n'est susceptible d'aucune représentation pronominale :

(20b) [*la vue*] *Léa l'a excellente.*
(21b) [*les yeux*] *Léa les a bleus.*

Ce test permet de distinguer ces constructions d'autres types de constructions, superficiellement identiques, mais avec un complément de *avoir* et un adjectif épithète de ce complément. Le rattachement à l'objet est plus marqué avec l'épithète qu'avec l'attribut. Il est donc indéniable que *avoir* dispose d'une construction à attribut de l'objet où le substantif objet s'accompagne de l'article défini et désigne une possession inaliénable, et non une possession ordinaire. La pronominalisation par le clitique *les* (ou autre) est impossible :

(22) *Léa a des lunettes bleues.*
(22a) *[*les lunettes*] *Léa les a bleues.*

Cette construction du verbe *avoir* peut être mise en parallèle avec une construction en *être*, aussi bien avec le nom élémentaire qu'avec le nom prédicatif :

(20c) *La vue de Léa est excellente.*
(21c) *Les yeux de Léa sont bleus.*

Les deux constructions *avoir* et *être* ont rigoureusement le même sens : elles expriment un rapport de prédication attributive entre la *vue*$_2$ et *excellente* et *yeux* et *bleus*. Elles ne diffèrent que par la forme du verbe de liaison qui exprime ce rapport et par l'ordre des constituants. *Être* et *avoir* expriment le même rapport, mais entre des constituants différents : *être* étend la prédication attributive à l'adjectif et au sujet *Léa* constituant immédiat de la phrase et *avoir* à l'adjectif et au deuxième substantif constituant immédiat de SV (Riegel et al., 1994).

Contrairement à la plupart des adjectifs attributifs, *avoir* n'accepte pas la construction en *être*. L'adjectif pris en compte ici devient attribut du sujet, tandis que le substantif désignant le nom de la partie du corps est relégué à une fonction plus indirecte, complément en *de* sans déterminant, qui situe le lieu d'origine de la qualification :

(20d) **Léa est excellente de la vue.*
(21d) **Léa est bleue des yeux.*

De même, le substantif prédicatif et le nom élémentaire relatif à la partie du corps sont compatibles avec des modifieurs prépositionnels, de telle sorte que la construction s'interprète comme une comparaison :

(20e) *Léa a la vue de son père.*
(21e) *Léa a les yeux de son père.*

Les adjectifs désignent un caractère constitutif du sujet. C'est une caractéristique humaine relativement permanente. Ainsi, le rattachement préétabli de *vue* à n'importe quel nom d'*humain* permet de rapporter *son père* à *Léa*.

En dépit de ces quelques similitudes, le substantif *vue*$_2$ a des propriétés spécifiques relatives à la forme prédicative. Le verbe support *avoir* est un verbe sémantiquement vide, qui permet de construire une phrase nominale à *V-n* en relation de paraphrase avec une phrase verbale :

N0 V N1 → N0 Vsup DÉT V-n MODIF ADJ

Il est difficile de ne pas tenir compte de cette relation :

Léa a une vue remarquable = Léa voit remarquablement.
RM = remarquabl- (*vue*$_2$ (Léa))[13]

Cette relation est impossible avec *yeux* puisqu'il s'agit d'un nom élémentaire : RM = relateur (Léa (bleus) (yeux)). Les constructions sont bien distinctes l'une de l'autre.

Le verbe *avoir* dans l'emploi *vue*$_2$ a les propriétés essentielles des verbes supports. On peut schématiser la construction comme suit :

N0 : hum Avoir (Vsup) DÉT vue$_2$ (Préd. N) MODIF ADJ

Si le prédicat est l'élément de la phrase qui détermine la nature des arguments, alors il est évident que *vue*$_2$ est le prédicat de la phrase ; de même que *voir*$_2$ est le prédicat de la phrase verbale puisque les deux termes ont respectivement comme sujet le substantif humain *Léa* (*Léa voit d'une manière excellente*). Si *vue*$_2$ est analysé comme le prédicat de la phrase, *avoir* ne peut être lui aussi le prédicat, puisqu'il ne peut pas y avoir deux prédicats dans une phrase élémentaire. Il s'ensuit que le verbe support peut être effacé dans la phrase sans que celle-ci perde son statut de phrase ; seule l'actualisation sera absente[14] : *La vue excellente de Léa*. *Avoir* s'analyse donc comme un verbe support qui actualise le prédicat nominal *vue*$_2$.

Le constituant adjectival contribue à la caractérisation du substantif auquel il se rapporte. Il permet de préciser la qualité de la capacité visuelle du sujet percevant, selon une échelle allant du plus au moins :

N0 : hum avoir une/la vue$_2$ MODIF

On relève de nombreux adjectifs d'acuité compatibles avec le prédicat *vue*$_2$: *abîmée*, *affaiblie*, *altérée*, *basse*, *courte*, *défectueuse*, *déficiente*, *faible*, *fatiguée*, *floue*, *imparfaite*, *mauvaise*, *médiocre*, *moyenne*, etc. pour l'acuité faible ; *bonne*, *claire*, *correcte*, *excellente*, *fine*, *longue*, *nette*, *normale*, *parfaite*, *précise* (*d'une précision extrême*), etc. pour l'acuité forte. Les possibilités de transformations dans la phrase sont assez nombreuses :

(23) *Léa a une bonne vue.*
(23a) *La vue de Léa est bonne.*

[13] Les RM, c'est-à-dire les représentations métalinguistiques, sont des architectures prédicatives inspirées de M. Gross (1981). Voir également X. Blanco & P.-A. Buvet (1999) et P.-A. Buvet (2002).

[14] En revanche, l'effacement d'un verbe prédicatif supprime automatiquement la phrase, puisqu'il ne reste alors qu'une succession de deux substantifs, dans le cas d'un prédicat à deux arguments.

(23b) *Léa, sa vue est bonne.*
(23c) *Sa vue est bonne.*

En revanche, ce type de construction ne peut être paraphrasé par **Léa est bonne*. L'adjectif *bonne* n'est pas approprié à *vue*$_2$. On ne peut donc pas passer métonymiquement du sens visuel à la personne elle-même[15]. C'est une métonymie partielle. La phrase n'est pas incorrecte grammaticalement, mais l'effacement du prédicat *vue*$_2$ entraîne un changement de sens. Aucun des adjectifs qualifiant *vue*$_2$ n'est susceptible de caractériser la personne.

Enfin, comme pour *vue*$_1$, il est difficile de trouver de véritables synonymes. On ne relève pas de prédicats nominaux pouvant se substituer à *vue*$_2$ (*vision* est possible mais son emploi est assez limité, contrairement à *audition*). On trouve cependant comme pour *vue*$_1$, les substantifs *œil* et *yeux*. L'organe visuel peut être considéré dans sa fonction :

Léa a une bonne vue = Léa a de bons yeux.

Dans ce cas précis, cette équivalence met en valeur l'emploi de *avoir*. Dans *Léa a de bons yeux*, *avoir* n'est plus un relateur comme dans *Léa a les yeux bleus*. *Avoir* est un support comme pour l'emploi prédicatif *vue*$_2$. Dans l'énoncé *Léa a les yeux bleus*, le substantif *yeux* désigne une partie du corps alors que dans *Léa a de bons yeux*, il ne désigne plus une partie du corps mais une propriété :

avoir de bons yeux → *avoir une bonne vue*
avoir les yeux bleus → **avoir une vue bleue*

La phrase est incorrecte puisque le modifieur désigne une propriété sans rapport avec celle de voir. *Avoir* dans *Léa a de bons yeux* a toutes les propriétés relatives aux verbes supports. On retrouve d'ailleurs de nombreuses constructions où les substantifs *œil* et *yeux* ont la même valeur que *vue*$_2$[16] : *avoir de bons yeux*, *de mauvais yeux* ; *avoir un œil/des yeux d'aigle/de lynx* ; *avoir des yeux de chat*, etc.

[15] Ce qui est acceptable pour la couleur : *Léa a les cheveux blonds → Léa est blonde*.

[16] Les substantifs et les adjectifs décrivant les troubles de la vue sont nombreux, qu'il s'agisse de la langue courante (*amblyope*, *malvoyant*, *myope*, *amétrope*, *miro* (fam.), *bigleux* (fam.), etc.) ou de terminologie (*achromatopsie*, *agnosie*, *alexie*, *amaurose*, *amblyopie*, *amétropie*, *astigmatisme*, *chromatopsie*, *daltonisme*, etc.).

2.3. Prédicat nominal *vue*$_4$ (<propriété visuelle d'un lieu/objet>)

Contrairement à *voir*$_1$ et *voir*$_2$, les emplois *voir*$_3$ et *voir*$_4$ ne décrivent pas seulement la propriété physiologique, mais impliquent également l'acte de perception, le fait de percevoir quelque chose de manière passive :

(24) *Léa a vu une étoile.* (*voir*$_3$)
(25) *De la maison, on voit la mer.* (*voir*$_4$)

Mais les similitudes s'arrêtent là. *Voir*$_3$ rend compte de la perception visuelle de quelque chose. Le sujet fait en quelque sorte un « compte rendu » de ce qui se présente de manière passive dans son champ visuel. Ces caractéristiques sémantiques sont justifiées par de nombreuses propriétés linguistiques (configurationnelles, sémantiques, combinatoires et syntaxiques) qui permettent de le différencier de *voir*$_4$ mais également des autres emplois de *voir*. Alors que *voir*$_4$ est un emploi particulier de *voir*, qui se rencontre dans des contextes bien précis. Le verbe *voir* peut dans certains contextes exprimer la « possibilité » de percevoir quelque chose. En d'autres termes, *voir* ce serait *pouvoir voir* (Le Querler, 1989 : 70—82). Le verbe peut introduire une certaine modalité traduisant la possibilité, même quand elle n'est pas exprimée explicitement au sein de la phrase à l'aide du verbe *pouvoir* : *De la terrasse, on voit le Vésuve*. L'énoncé peut être paraphrasé : *De la terrasse, on peut voir le Vésuve*. Le verbe *voir*$_4$ constitue ici un paramètre permettant l'équivalence entre deux phrases avec et sans *pouvoir* (Fuchs & Le Goffic, 1983/1985). Les deux phrases sont quasi-équivalentes. Le fait de *voir quelque chose* suppose la possibilité de *voir* et inversement si l'on est dans une situation où l'on a la possibilité de *voir*, on voit. *Voir*$_4$ dénote une propriété de l'objet et/ou une propriété de l'endroit, et non une propriété de l'individu comme les emplois *voir*$_1$ et *voir*$_2$. L'ancrage spatio-temporel est de ce fait très marqué.

Les différences entre ses deux emplois se retrouvent également au niveau morphologique. Seul l'emploi *voir*$_4$ a une forme nominale et adjectivale. Il est ainsi possible de dire à partir de l'emploi verbal :

(26) *Je cherche une maison d'où on voit le Vésuve.*
(26a) *Je cherche une maison (avec vue / qui a vue) sur le Vésuve.*
(26b) *Je cherche une maison d'où le Vésuve est visible.*

L'essentiel de l'information de *voir*$_4$, c'est-à-dire que 'le Vésuve soit visible', est restitué à l'aide de la forme nominale *vue* et de la forme adjectivale *visible*. On voit ici que le prédicat *vue*$_4$ dans (26a) ne désigne plus le sens ou la fonction remplie

par ce sens, comme pour les emplois *vue*$_1$ et *vue*$_2$ (construits généralement avec un article défini ou possessif), mais ce qui est vu.

Vue$_4$ a trois arguments. Les compléments sont tous obligatoires. La suppression d'un des arguments entraînerait un changement de sens :

N0 : hum avoir (DÉT) vue$_4$ Prép N1 : Nnr[17] (être visible) Prép N2 : loc

(27) *De la terrasse, on a (une) vue sur le Vésuve.*

Ce troisième argument a pour caractéristique d'être un locatif. On note également quelques caractéristiques au niveau du N0. Le phénomène d'équivalence entre *voir* et *pouvoir voir* paraît n'être valable qu'avec un certain type de sujet ou un certain type de détermination. Dans l'énoncé (27), on peut remplacer aisément le pronom *on* par un groupe nominal ayant pour déterminant un article défini (singulier ou pluriel), en lecture générique :

(27a) = *De la terrasse, (les touristes + les gens + etc.) ont (une) vue sur le Vésuve.*
(27b) = *De la terrasse, (les touristes + les gens + etc.) peuvent avoir (une) vue sur le Vésuve.*

L'article défini permet de faire référence à l'ensemble d'une classe ou d'une sous-classe d'humain. On peut remplacer le pronom *on* par *n'importe qui*, *tout le monde*, etc. ou par un sujet à déterminant générique désignant une catégorie d'individus assez imprécise (*touriste*, *randonneur*, etc.) :

(28c) = *De la terrasse, (n'importe qui + tout le monde) a (peut avoir) une vue sur le Vésuve.*

On énonce soit une propriété de l'objet (*Le Vésuve est visible*), soit une propriété de l'endroit (*Quand on est sur la terrasse, on a vue sur le Vésuve*). Selon le point de vue où se placent l'énonciateur et le récepteur, c'est l'une ou l'autre propriété qui est énoncée ou comprise, ou les deux à la fois. Dans cet emploi de *vue*$_4$, on affirme que quelque chose est « perceptible » par un humain, de cet endroit précis. Il ne s'agit pas d'une propriété du sujet comme le montre la multiplicité des sujets désignant un individu quelconque (*on*) et la possibilité de remplacer ces sujets par d'autres, sans changer la nature de l'affirmation. Dans :

[17] Nom non restreint

(29) *Léa a acheté une maison, de son salon elle a (une) vue sur le Vésuve.*

n'importe qui à la place du sujet Léa verrait aussi le Vésuve. Ce qui est énoncé, c'est que 'la maison que Léa a achetée a la propriété d'avoir vue sur le Vésuve, sans aucun obstacle entre la fenêtre du salon et le Vésuve'. Même si le sujet est précis, il s'agit d'une propriété de l'objet ou bien d'une propriété du lieu :

(29a) = *Le Vésuve est visible.*
(29b) = *Le salon a vue sur le Vésuve.*

L'ancrage spatio-temporel est ici très marqué, alors qu'il est totalement absent quand on évoque une propriété du sujet. Le troisième argument, qui permet la localisation, autorise ainsi un sujet générique puisqu'il y a un ancrage référentiel.

3. Les emplois du verbe *regarder* et de la forme nominale *regard*

Regarder est l'autre verbe prototypique de la perception visuelle. Mais si les verbes *voir* et *regarder* dénotent un même type de perception sensorielle, ils n'ont cependant pas les mêmes propriétés linguistiques. C'est l'intentionnalité ou non du sujet, c'est-à-dire son attitude passive ou active par rapport au procès qui sera le critère de différenciation. Cette distinction entre les deux verbes est systématiquement étudiée à partir du principe que l'on contrôle ce que l'on regarde et non ce que l'on voit. Dans le cas de *regarder*, le sujet doit exercer son attention pour percevoir.

Le verbe *regarder* ne recouvre pas la même étendue sémantique que le verbe *voir*. Notre travail a permis de relever 11 emplois du verbe *regarder* (Grezka, 2009, 2016) :

(30) *Léa regarde les montagnes.* *regarder*$_1$
(31) *Léa regarda l'horloge. Il était déjà minuit.* *regarder*$_2$
(32) *Léa a regardé le match de foot.* *regarder*$_3$
(33) *Léa regarde depuis une semaine les annonces.* *regarder*$_4$
(34) *As-tu regardé dans ton sac ? Tes clefs sont peut-être dedans.* *regarder*$_5$
(35) *Le détective regarda les individus par le trou de la serrure.* *regarder*$_6$

(36) *Le mécanicien a regardé le moteur. Il n'y a rien.* *regarder*$_7$
(37) *Léa regarda sa vie. Les années étaient passées trop vite.* *regarder*$_8$
(38) *Léa a regardé Luc dédaigneusement.* *regarder*$_9$
(39) *Cette affaire te regarde.* *regarder*$_{10}$
(40) *La maison regarde la mer.* *regarder*$_{11}$

Ces emplois de *regarder* sont pour partie rattachés à la perception visuelle (*regarder*$_1$, *regarder*$_2$, *regarder*$_3$, *regarder*$_4$, *regarder*$_5$, *regarder*$_6$, *regarder*$_7$) et pour partie sans lien direct avec la perception visuelle (*regarder*$_8$, *regarder*$_9$, *regarder*$_{10}$, *regarder*$_{11}$).

Parmi ces sept emplois de *regarder* en rapport avec la perception visuelle, seul l'emploi *regarder*$_1$ est en relation directe avec le sens de la vue. Les autres emplois (*regarder*$_2$, *regarder*$_3$, *regarder*$_4$, *regarder*$_5$, *regarder*$_6$, *regarder*$_7$) sont sémantiquement rattachés à la perception visuelle, mais ils ont une composante sémantique supplémentaire. Ces sept emplois appartiennent respectivement aux sous-classes sémantiques : <CR de perception visuelle active> (*regarder*$_1$, *admirer*, *contempler*, etc.), <indication> (*regarder*$_2$, *consulter*, etc.), <spectacle> (*regarder*$_3$, *assister à*, *suivre*, etc.), <lecture> (*regarder*$_4$, *lire*, *parcourir*, etc.), <recherche> (*regarder*$_5$, *chercher*, *fouiller*, etc.), <surveillance visuelle> (*regarder*$_6$, *surveiller*, *épier*, etc.) et <examen visuel> (*regarder*$_7$, *examiner*, *étudier*, etc.).

Ces sept sous-classes sémantiques sont incluses dans la classe des prédicats de <vision active>. La sous-classe <CR de perception visuelle active> (*regarder*$_1$, *admirer*, *contempler*, etc.) est la seule qui soit étroitement liée au sens de la vue. Elle a donc une place plus importante dans la classe <vision active> que les autres sous-classes. L'emploi *regarder*$_1$ est le verbe prototypique de cette sous-classe. Les autres emplois de *regarder* (*sic*), en revanche, ne sont pas prototypiques des sous-classes auxquelles ils appartiennent.

En ce qui concerne la forme nominale *regard*, les emplois sont très riches. On la retrouve dans la plupart des emplois de *regarder* :

Tableau 2

Emplois de la forme nominale *regard* (source : propre)

SOUS-CLASSE	EMPLOI VERBAL	EXEMPLE	EMPLOI NOMINAL	EXEMPLE
<vision active> (classe)	*regarder*$_1$ *regarder*$_2$ *regarder*$_3$ *regarder*$_4$ *regarder*$_5$ *regarder*$_6$ *regarder*$_7$	*Léa regarda sa montre*	*regard*$_1$ *regard*$_2$ *regard*$_3$ *regard*$_4$ *regard*$_5$ *regard*$_6$ *regard*$_7$	*Léa jeta un regard sur sa montre*
<considération>	*regarder*$_8$	*Léa regardait sa vie passée*	*regard*$_8$	*Léa jetait un regard sur sa vie passée*
<comportement>	*regarder*$_9$	*Léa regarda dédaigneusement son ami*	*regard*$_9$	*Léa a eu un regard dédaigneux pour son ami*
<intérêt>	*regarder*$_{10}$	*Cette histoire ne te regarde pas*	*x*	
<orientation>	*regarder*$_{11}$	*La maison regarde la mer*	*x*	
<propriété>	*x*		*regard*$_{12}$	*Léa a le regard terne*

Le substantif *regard* permet de désigner : la manière de diriger les yeux vers quelque chose pour voir, connaître, découvrir (<CR de perception visuelle active>) ; l'expression des yeux de la personne qui regarde (<propriété> et <comportement>) ou de manière figurée, la façon de considérer ou de juger quelque chose (<considération>). Il est néanmoins remarquable que des prédicats d'une même sous-classe ne puissent donner lieu à une réalisation verbale, adjectivale ou nominale[18]. Ainsi, le prédicat

[18] Le prédicat *regard*$_{12}$ n'a qu'un seul argument, contrairement aux autres emplois de la forme nominale *regard*. Le sujet est toujours *humain* (*Léa a un regard terne*). Ces propriétés configurationnelles expliquent l'absence de forme verbale. Le verbe *regarder* est toujours en rapport avec une construction transitive, où le complément est essentiel. Les modifieurs adjectivaux sont obligatoires en tant que constituants de la détermination prédicative : ce sont des modifieurs liés. Leur rôle sémantique est de caractériser la propriété dénotée par le substantif *regard*$_{12}$: ils sont nécessairement liés aux prédéterminants. Les adjectifs sont typologisants. Ils permettent de décrire un type de regard (*Léa a le*

regard rattaché à la sous-classe <propriété> n'a pas de forme verbale. Le prédicat désigne une propriété constitutive de l'individu. Ce n'est pas l'action ou la manière de diriger ses yeux vers quelque chose afin de voir, mais l'expression des yeux de la personne qui regarde. Nous ne sommes donc plus dans le domaine de la perception. Quant aux autres emplois de *regarder*, *i. e.* relatifs aux sous-classes <intérêt> et <orientation>, ils n'ont pas de formes nominales.

L'objet de cette section n'est pas de décrire toutes les formes nominales des différentes sous-classes, mais de montrer que la forme *regard* justifie la classification énoncée[19]. Nous n'abordons ici que la description des formes nominales en rapport avec la perception visuelle, c'est-à-dire appartenant à la classe <vision active>. Nous verrons comment l'actualisation conditionne la lecture du prédicat nominal, dans les sous-classes.

3.1. *Regard*$_1$, prédicat de <CR de perception visuelle active>

Dans la sous-classe <CR de perception visuelle active>, le prédicat nominal *regard*$_1$ occupe la même place centrale que le verbe *regarder*$_1$. Parmi les nombreux verbes de la sous-classe sémantique (*admirer*, *contempler*, etc.), seul le prédicat *regarder*$_1$ a une forme nominale, *regard*$_1$. Il existe cependant d'autres substantifs que *regard*$_1$ mais sans correspondant verbal. Les substantifs *œil* ou *coup d'œil* peuvent le remplacer (*jeter un œil sur*, *jeter les yeux sur*, *jeter un coup d'œil*).

3.1.1. Propriétés configurationnelles

Comme *regarder*$_1$, *regard*$_1$ a obligatoirement deux arguments : l'argument sujet qui désigne l'individu qui perçoit et l'argument en position de complément qui désigne l'objet perçu. Le complément est essentiel puisque sa suppression rend la phrase inacceptable : *Léa jeta un regard (*E + sur le ciel)*. Le sens du prédicat exige que le complément d'objet soit réalisé ou spéci-

regard brillant). On trouve différentes sortes d'adjectifs. Ils décrivent notamment la fadeur du regard (*éteint*, *fade*, *terne*, *sans éclat*, *vide*, *vitreux*, etc.), l'éclat du regard (*brillant*, *étincelant*, *rayonnant*, etc.), l'insaisissabilité du regard (*fuyant*, *insaisissable*, *mobile*, etc.), la couleur du regard (*blanc*, *clair*, *gris*, *(couleur) de violette*, *d'un marron sombre*, etc.), la qualité du regard (*intense*, *profond*, etc.), le mouvement du regard (*clignotant*, *papillotant*, etc.), l'humidité : *humide*, *mouillé* ; *brouillé*, *inondé*, *voilé de larmes*, etc.

[19] Sur la forme *regard* voir également les travaux de G. Gross (2004), G. Gross et M. Prandi (2004).

fié, au moins sous une forme minimale. Il implique toujours quelque chose à percevoir.

La nature du deuxième argument de *regarder*$_1$ et *regard*$_1$ est identique. Il doit pouvoir être qualifié à l'aide des prédicats adjectivaux de sensation visuelle (cf. liste complète des adjectifs de sensation visuelle dans Grezka, 2006b) : présence/absence de sensation visuelle (*visible*, *invisible*, etc.), luminosité (*clair*, *sombre*, etc.), transparence (*transparent*, *opaque*, etc.), éclat (*mat*, *éclatant*, etc.), forme (*plat*, *rond*, etc.) et couleur (*rouge*, *vert*, etc.) :

(41) *Léa jeta un regard sur la lune = La lune est (visible + blanche + ronde).*

La préposition diffère en fonction de la nature de l'argument objet. On rencontrera des prépositions spatiales (*vers*, *en direction de*, etc.) lorsque le complément est *locatif* :

(42) *Léa jeta un regard (vers le + en direction du) jardin mais elle ne vit rien.*

Si le complément est *concret*, la préposition est essentiellement *sur* (*Léa a jeté un regard rapide sur le tableau*) et s'il est *humain*, la préposition peut être *à* ou *sur* (*Léa a jeté un regard (à + sur) son ami*). Le choix de la préposition modifie l'interprétation possible du prédicat *regard* :

(43) *Léa a jeté un regard à son ami.*
(44) *Léa a jeté un regard sur son ami.*

L'énoncé (43) peut avoir comme sens implicite de 'entrer en communication' (signe de connivence, d'interrogation, etc.), alors que (44) est dans le sens de 'veiller, surveiller', etc. (cf. infra, à propos des autres emplois perceptifs de *regard*).

3.1.2. Mode d'actualisation : *regard*$_1$, en position prédicative ou argumentale

Nous avons vu qu'il existe deux types de détermination : la *détermination argumentale* et la *détermination prédicative*. Il faut donc distinguer la détermination selon que le nom correspond à un prédicat ou à un argument puisque les facteurs qui permettent l'interprétation des déterminants sont différents dans l'un ou l'autre cas. Si la détermination prédicative se rapporte essentiellement aux prédicats nominaux dans des constructions à support, la détermination argumentale a trait aussi bien aux noms élémentaires qu'aux noms prédicatifs.

Que les noms fonctionnent comme des prédicats ou comme des arguments, leur détermination dépend, en partie ou en totalité, de leur actualisation (Buvet, 1998, 2002). La tête d'un groupe nominal est le substantif en relation directe avec les autres constituants phrastiques majeurs : les autres éléments du groupe nominal correspondent donc à sa détermination. La détermination est présentée comme constitutive du groupe nominal. Ainsi, un substantif qui ne comporte pas de forme déterminative dans une construction phrastique n'est pas considéré sans détermination mais doté de l'article zéro (Anscombre, 1986, 1991). Le substantif *regard*$_1$ peut occuper une position prédicative ou une position argumentale. Le fait que ce substantif fonctionne comme un prédicat ou comme un argument est un facteur important pour expliquer les contraintes sur la détermination. On peut faire état de la détermination prédicative indépendamment des particularités du schéma d'arguments, mais la description de la détermination argumentale ne peut pas se faire sans prendre en compte la nature du prédicat et les particularités de ses actualisateurs.

Le substantif *regard*$_1$ s'interprète comme prédicat quand il se combine avec un support. Il a alors deux arguments N0 et N1. Le prédicat se combine exclusivement avec des verbes supports non standards, pouvant exprimer l'intensité faible ou l'intensité forte :

(45) *Léa embrasse le paysage du regard.*

Les supports peuvent être *jeter*, *balancer* (fam.), *envoyer* (fam.), *filer* (fam.), etc. Ils expriment un mouvement des yeux, justifiant ainsi l'aspect intentionnel du procès. Le support peut être effacé (*Le regard de Léa sur le tableau*). D'un point de vue aspectuel, le prédicat est interprété comme une action rapide du fait de la nature des supports qui induit cette interprétation.

Pour sa détermination, le prédicat *regard*$_1$ a pour prédéterminant les articles *un* et *des* :

(45a) *Léa a jeté (*le + * les) regard(s) sur le tableau.*
(45b) *Léa a jeté (un + des) regard(s) sur le tableau.*
(45c) *Léa a jeté (?son + *ses) regard(s) sur le tableau.*

Le modifieur de *regard*$_1$ est facultatif. On trouve de nombreux adjectifs, comme *appuyé*, *circulaire*, *fixe*, *furtif*, *fuyant*, *insistant*, *mobile*, *prompt*, *rapide*, etc., mais également *en biais*, *en coin*, *en coulisse*, *oblique*, etc. (*Léa jeta un regard (E + rapide) vers le tableau*). Comme pour *regarder*$_1$, la manière de jeter un regard dans une direction prend en général une signification morale par le biais des adjectifs. L'action est faite dans un but précis. Le regard révèle un état d'esprit, un compor-

tement. Il y a donc un sens codé dans la manière d'agir. Ces adjectifs permettent en outre de rapprocher sémantiquement le substantif *regard*$_1$ des autres verbes sans forme nominale de la sous-classe (*reluquer*, *zieuter*, etc.) ; ils viennent préciser la manière dont se déroule l'action :

(46) *Luc reluqua les jeunes filles.*
(47) *Luc jeta un regard en coin sur les jeunes filles*.

Quant le substantif *regard*$_1$ est en position argumentale, il est caractérisé par des verbes appropriés. Il peut être en position de complément direct, indirect ou de sujet :

(48) *Léa tourne son regard vers son ami.*
(49) *Léa accompagne la voiture du regard.*
(50) *Son regard se lève vers le ciel.*

Lorsqu'il est en position de complément indirect, la construction est :

N0 V N1 du regard$_1$

(51) *Léa suit la voiture du regard.*

Ces constructions sont le plus souvent de nature aspectuelle. Le verbe est métaphorique et peut traduire un mouvement (*accompagner*, *suivre*, *parcourir*, etc. *du regard*), un geste (*embrasser du regard*) ou des attitudes (*couver*, *dévorer*, *déshabiller*, etc. *du regard*). On relève également quelques verbes de la sous-classe <CR de perception visuelle active> (*contempler*, *toiser*, etc., *Léa toise Luc du regard*).

Le substantif *regard*$_1$ peut également occuper une position de sujet. Il peut parfois être accompagné de verbes de *mouvement* (*le regard/les regards de qqn s'arrête(nt) sur*, *s'attache(nt) à*, *se fixe(nt) sur*, *plonge(nt) dans*, *tombe(nt) sur*, *se lève(nt) vers*), de verbes de *mouvement détourné* (*le regard de qqn se dérobe*, *fuit* ; *le regard/les regards de qqn se détourne(nt) de qqn/qqch.*), de verbes de *rencontre* (*les regards se croisent*, *se rencontrent*, etc.) :

(52) *Elle enregistre ses bagages quand son regard s'arrête sur un homme perdu dans la foule.*

Enfin, quand le substantif *regard*$_1$ est un argument en position de complément, il est caractérisé par des verbes appropriés. Ce sont essentiellement des verbes métaphoriques de *mouvement* : mouvements orientés (*baisser*, *lever*, *porter*, *relever*,

tourner, etc. *le regard*), mouvements continus (*balayer*, *laisser traîner*, *promener*, etc. + prépositions locatives), mouvements détournés (*détourner*, *écarter*, *éloigner*, etc.)[20] et mouvements arrêtés (idée d'attachement *arrêter*, *fixer sur*, *attacher à*, *visser à*, etc. ou de visée *diriger*, *pointer*, *braquer*, etc.)[21]. La réduction du verbe est impossible, car elle implique la perte de la métaphore et entraîne donc une modification sémantique importante :

(53) *Léa leva le regard vers son ami.*
(53a) ≠ *Le regard de Léa vers son ami.*

Regard$_1$ apparaît comme une projection du regard vers une cible, ce qui est corroboré par les nombreux verbes de *mouvement* qui accompagnent le substantif.

3.2. Les formes nominales des six autres sous-classes

La forme nominale *regard* est périphérique dans les six autres sous-classes sémantiques, tout comme l'est le verbe *regarder*. D'autres noms sont plus particulièrement appropriés. On fera donc appel aux autres constituants nominaux de la sous-classe plus souvent qu'à la forme *regard* pour exprimer les significations qui la caractérisent.

3.2.1. Les différents prédicats nominaux

Certaines des six sous-classes se prêtent plus facilement à la nominalisation que d'autres. Par exemple, la sous-classe <indication> n'a pas de prédicat nominal pour désigner l'action de consulter une information d'ordre non linguistique (*heure*, *température*, etc.). Le substantif *consultation* correspond à un prédicat différent de *consulter* :

[20] L'emploi est « négatif », le sujet dirige, tourne son regard vers un autre objectif, dans une autre direction pour éviter quelqu'un ou quelque chose : *Léa détourna son regard de Luc*. Le substantif *regard*$_1$ peut par l'intermédiaire de ses supports avoir une lecture métaphorique : *ne pas vouloir prendre en considération*.

[21] L'interprétation de ces verbes est durative et insistante. Selon G. Gross (2004), pour les verbes relatifs à l'attachement, la possibilité du possessif est peut-être à expliquer comme un emploi anaphorique. *Fixer son regard sur N* implique que l'on ait au préalable *jeté un regard sur N.* Pour les verbes de *visée*, la métaphore est en rapport avec le domaine des armes à feu ou des armes blanches. La métaphore implique une attitude agressive.

(54) *Léa a consulté l'heure à sa montre.*
(54a) **Léa a fait une consultation de l'heure à sa montre.*

Il en est de même pour la sous-classe <spectacle>. On relève cependant les formes *visionnage* et *visionnement* pour désigner l'action de voir, de visionner un film ou une émission (dans le but de l'analyser). Les prédicats peuvent être actualisés par le support *faire* ou par des supports non standards comme *annuler*, *programmer*, *déprogrammer*, *reporter*, etc. :

(55) *Le réalisateur déprogramma le (visionnage + visionnement) du film.*

La sous-classe <recherche> a pour prédicat des substantifs comme *fouille, recherche*, etc. Tous les verbes de la sous-classe *(farfouiller*, *fouiller*, *fouiner*, *fourgonner*, *fourrager*, *fureter*, etc.) n'ont pas d'équivalent nominal. Les supports peuvent être *faire* ou *pratiquer* :

(56) *Le policier a fait une fouille des bagages à la douane.*

Mais l'acte visuel passe au second plan. Seul l'acte gestuel est mis en valeur dans ces emplois.

Pour la sous-classe <surveillance visuelle>, on relève les prédicats *espionnage*, *surveillance*, *observation*. Ils désignent l'action d'observer clandestinement quelque chose ou quelqu'un au profit de quelqu'un ou à son propre profit. Ces prédicats désignent cependant plus l'activité que l'action. Les prédicats peuvent être actualisés par le support *faire* :

(57) *Cet homme fait de (l'espionnage + la surveillance) pour une société privée.*

ou par des supports non standards, comme *se mettre en*, pour le prédicat *observation* :

(58) *Minuit moins trois minutes. Cela faisait près d'un quart d'heure qu'il s'était relevé pour se mettre en observation à la fenêtre, toutes lumières éteintes.*

(Bruce, *Tirez les ficelles*)

La sous-classe <examen visuel> comprend toutes sortes de substantifs. On relève ainsi les prédicats *examen*, *analyse*, *considération*, *exploration*, *étude*, *observation*, *scrutation*, *consultation*, etc. Outre l'examen, certains prédicats impliquent la vérification : *contrôle*, *inspection*, *vérification*, etc. Les prédicats nominaux ex-

priment l'action de regarder minutieusement, d'observer attentivement. L'action se fait par le regard et le toucher. Les supports sont, en règle générale, *faire*, *pratiquer*, *procéder à*, etc. :

(59) *Léa a fait (un examen + une étude) de l'appareil.*

Le prédicat nominal est souvent accompagné de modifieurs adjectivaux précisant le degré d'attention : *approfondi*, *attentif*, *complet*, *minutieux*, *méthodique*, *rigoureux*, *sérieux*, *sommaire*, etc. On relève également des séquences adverbiales relatives à l'objet utilisé pour l'examen *au microscope*, *aux rayons X*, etc.

Enfin, la sous-classe <lecture> comporte de nombreux prédicats nominaux. L'objet de la perception désigne le résultat d'une activité. On relève les prédicats *lecture*, *relecture*, *consultation*. Lorsque la lecture implique en plus un examen, on trouve les prédicats *correction*, *révision*, *examen*, *dépouillement*, *épluchage*, etc. Lorsque la lecture est faite rapidement, on relève le prédicat nominal *survol*. Les prédicats sont généralement actualisés par le support *faire* :

(60) *Le professeur a fait une (lecture + révision) de ton texte.*

3.2.2. Le prédicat *regard*

L'emploi de *regard* comme prédicat de l'une des six sous-classes est beaucoup plus restreint. Les restrictions sur l'actualisation sont importantes. D'une manière générale, la forme *regard* refuse les verbes supports standards ou les variations sémantiques (*faire*, *pratiquer*, *procéder à*, etc.) :

(61) **J'ai (fait + pratiqué + procédé) un regard sur ton texte.*

Pour les verbes supports non standards, l'actualisation est très limitée. Seul le verbe *jeter* est acceptable. Les autres supports (*balancer*, *envoyer*, *filer*, etc.) sont difficiles d'emploi :

(62) *Je vais jeter un regard sur ton texte.*
(62a) **Je vais (lancer + balancer) un regard sur ton texte.*

Le substantif *regard* a pour prédéterminant les articles *un* et *des* et peut être suivi de modifieurs adjectivaux (*attentif*, *détaillé*, *minutieux*, etc.) :

(62b) *Léa a jeté (*le + *les) regard(s) sur ton texte.*
(62c) *Léa a jeté (un + des) regard(s) sur ton texte.*
(62d) *Léa a jeté (?son + *ses) regard(s) sur ton texte.*
(62e) *Léa a jeté un regard (E + distrait) sur ton texte.*

La forme *regard* peut ainsi être employée dans les six sous-classes sémantiques, mais elle y est difficilement appropriée :

(63) *Léa jeta un regard sur l'heure.*
(64) *J'ai jeté un regard sur ta vidéo.*
(65) *Le professeur a jeté un regard sur ton texte.*
(66) *J'ai jeté un regard dans la pièce. Je n'ai rien trouvé.*
(67) *L'homme jeta un regard sur la maison de ses voisins.*
(68) *Le mécanicien a jeté un regard sur ton moteur.*

On préférera des substantifs plus spécifiques à la sous-classe pour préciser le type d'action. Ces substantifs désignent des actions particulières qui ne peuvent s'appliquer qu'à leur sous-classe respective, contrairement à *regard* qui, par son sens très général, peut être rattaché à plusieurs sous-classes sans leur être spécifique. On note également que le domaine d'emploi de *regard* est réduit car, du point de vue aspectuel, le prédicat est interprété comme une action rapide. Cette rapidité est souvent peu compatible avec la nature de l'action, qui implique un procès dans la durée. Ce sont des opérations qui supposent un effort continu, d'une certaine durée, dans lesquelles il est possible de distinguer des moments (début, fin, etc.).

Pour les six sous-classes sémantiques, il est plus courant d'avoir recours à la restructuration du substantif *regard*, en position de « complément » indirect : *N0 V N1 du regard*$_1$. Cette construction est le plus souvent de nature aspectuelle. La nature du verbe qui accompagne le substantif est métaphorique. Le prédicat peut être un verbe de <recherche> (*chercher*, *fouiller*, *fouiner du regard*, etc.), d'<examen visuel> (*explorer*, *inspecter*, *parcourir du regard*, etc.), de <spectacle> (*suivre*, etc.) ou de <lecture> (*parcourir*, *survoler du regard*, etc.)[22] :

[22] On trouve également le substantif *regard* en position de complément indirect pour désigner l'expression des yeux qui peut alors :

— remplacer, nuancer, compléter la parole : *défendre de*, *inviter à faire qqch. du regard* ; *interroger*, *implorer*, *supplier du regard* ; *comprendre les regards*. On trouve aussi les modifieurs adjectivaux du substantif : *regard approbateur*, *réprobateur*, *interrogateur*, *inquisiteur*, etc. ; *regard de reproche*, *de remerciement*, *d'adieu*, etc.
— exercer ou viser à exercer un certain pouvoir sur autrui : *fusiller*, *foudroyer qqn du regard*, etc. On trouve les modifieurs adjectivaux *regard glacial*, *impérieux*, etc.

(69) *Il vous fouillait du regard jusqu'à la moelle dès que vous entriez dans son échoppe.*

(Bayon, *Le lycéen*, 1987)

Enfin, contrairement aux autres prédicats nominaux des six sous-classes sémantiques, le substantif *regard* peut être thématisé. Les verbes sont, le plus souvent, rattachés aux sous-classes <indication>, <spectacle>, <lecture>, <recherche>, <surveillance visuelle> et <examen visuel> (*le regard/les regards cherche(nt)*, *fouille(nt)*, *parcoure(nt)*, etc.) :

(70) *Les regards fouillent l'horizon à la recherche de l'autre.*

Les verbes sont plus nombreux que ceux utilisés pour la reconstruction du substantif *regard* en position de « complément » indirect, puisque le substantif est employé par métonymie du sujet humain. Le regard remplace le sujet du procès.

Conclusion

Nous avons montré à travers cet article que les propriétés linguistiques établies pour les verbes de *perception* doivent préparer la correspondance avec les classes de noms. Il s'agit d'indiquer si les verbes ont des noms comme formes associées. Les prédicats nominaux ont une syntaxe plus complexe que les prédicats verbaux. Ils partagent avec eux les propriétés définitionnelles mais en ont d'autres qui leur sont spécifiques : une conjugaison lexicale, des verbes supports temporels (contrairement au prédicat verbal, c'est la nature sémantique du prédicat nominal qui détermine le choix de l'actualisation, c'est-à-dire du verbe support), des verbes supports aspectuels (le prédicat nominal a des verbes supports spécifiques pour exprimer les informations aspectuelles), une détermination (le prédicat nominal a une syntaxe de substantif, il est soumis au genre et au nombre, informations prises en charge par les déterminants), des modifieurs adjectivaux.

Nous avons également vu que si les prédicats et les arguments sont fondamentaux pour l'interprétation de la phrase, les actualisateurs le sont pour sa grammaticalisation. Les actualisateurs peuvent être des verbes supports, qui n'ont pas de valeur prédicative ni d'arguments. Leur fonction est d'actualiser les prédicats adjectivaux et nominaux. Cette manière de procéder a permis de renouveler les approches de la polysémie. L'actualisation permet une interprétation des prédicats nominaux :

chaque emploi prédicatif est défini par un verbe support et par une détermination spécifique. Le verbe support entraîne la lecture du prédicat nominal. L'analyse des unités déterminatives doit se rapporter à la phrase puisque c'est le cadre phrastique qui détermine si le substantif fonctionne comme un prédicat ou comme un argument, conformément au principe selon lequel la phrase est l'unité d'analyse minimale. La description de l'actualisation est fondamentale pour élaborer les sous-classes de prédicats, car elle permet d'établir ce qui est commun aux items constitutifs d'une même sous-classe et de spécifier ce qui les particularise.

Cette répartition pour désigner des catégories d'emplois est conventionnelle. Il ne s'agit pas de projeter un découpage du monde sur la langue, mais de limiter un champ d'étude lexicale dans la perspective d'une description exhaustive et systématique du vocabulaire. La justification de ces hyperclasses procède de propriétés syntactico-sémantiques : chacune des hyperclasses a sa propre combinaison de traits. Chaque emploi est également associé à une sous-classe sémantique qui regroupe les synonymes de l'emploi. Comme les hyperclasses et les classes, chaque sous-classe est homogène du point de vue des principales propriétés linguistiques ; la catégorisation en classes et hyperclasses s'est effectuée à partir des sous-classes. La description permet d'obtenir une taxinomie linguistique telle que les descriptions les plus significatives se situent au niveau le plus bas.

Références citées

Anscombre, J.-Cl. (1986). L'article zéro en français : un imparfait du substantif ? *Langue française, 72*, 4—39.

Anscombre, J.-Cl. (1990). Pourquoi un moulin à vent n'est pas un ventilateur. *Langue française, 86*, 103—125.

Anscombre, J.-Cl. (1991). L'article zéro sous préposition. *Langue française, 91*, 24—39.

Anscombre, J.-Cl. (1995). *La théorie des topoï*. Paris, Kimé.

Anscombre, J.-Cl. (1999). Le jeu de la prédication dans certains composés nominaux. *Langages, 122*, 52—69.

Anscombre, J.-Cl. (2001a). À propos des mécanismes sémantiques de formation des noms d'agent en français et en espagnol. *Langages, 143*, 28—48.

Anscombre, J.-Cl. (2001b). Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes. *Langages, 142*, 57—76.

Anscombre, J.-Cl. (2002a). *Mais/pourtant* dans la contre-argumentation directe : raisonnement, généricité et lexique. *Linx, 46*, 115—131.

Anscombre, J.-Cl. (2002b). La nuit, certains chats sont gris, ou la généricité sans syntagme générique. *Linx, 47*, 13—30.

Bernard, G. (1972). *La transitivité du verbe en français contemporain*. [Thèse de doctorat d'État]. Université de Haute-Bretagne — Rennes, le 1er octobre 1971, Service de reproduction des thèses, Université de Lille 3.

Blanco, X., & Buvet, P.-A. (1999). À propos de la traduction automatique des déterminants de l'espagnol et du français. *Méta, 44*(4), 525—545.

Buvet, P.-A. (1998). Détermination et classes d'objets. *Langages, 131*, 91—102.

Buvet, P.-A. (2002). Le défini obligatoirement modifié. *Langages, 145*, 97—125.

Corblin, Fr. (1987). *Indéfini, défini et démonstratif*. Genève, Droz.

Fillmore, Ch. J. (1968). The case for case. In E. Bach & R. Harms (Eds.), *Universals in Linguistic Theory* (pp. 1—88). New York, Holt, Rinehart and Winston.

Frege, G. (1970 [1884]). *Les fondements de l'arithmétique* (Cl. Imbert, Trad.). Paris, Seuil.

Fuchs, C., & Le Goffic, P. (1983/1985). Ambiguïté, paraphrase et interprétation. *Modèles linguistiques, 5*(2) et *7*(2), 109—136 et 27—51.

Grezka, A. (2006a). Études du lexique de la perception : bilan et perceptives. *Suvremena Lingvistika, 61*, 45—67.

Grezka, A. (2006b). *Les prédicats de perception. Traitement de la polysémie*. [Thèse de doctorat en Sciences du langage]. Université Paris 13.

Grezka, A. (2009). *La polysémie des verbes de perception visuelle*. Paris, L'Harmattan, coll. « Sémantiques ».

Grezka, A. (2016). Classes et relations sémantiques : l'exemple du verbe *regarder*. *Neophilologica, 28*, 72—97.

Grezka, A. (2020). Verbes de perception et traitement de la polysémie : pourquoi et comment ? In *Actes du colloque international* (p. 29—44), 6—7 décembre 2019. Paris, Sorbonne Université.

Grezka, A., & Kijima, A. (2019). L'expression de la perception visuelle : regard franco-japonais. *Lexis, 13* [en ligne]. https://journals.openedition.org/lexis/3105.

Grezka, A., Niziołek, M., & Buscaldi, D. (2019). Description de quelques procédés linguistiques de l'ironie, par le biais des tweets sur les transports en commun en français et en polonais. *Studia Romanica Posnaniensia, 46*(1), 43—64.

Gross, G. (1993). Trois applications de la notion de verbe support. *L'Information grammaticale, 59*, 16—22.

Gross, G. (1994). Classes d'objets et description des verbes. *Langages, 115*, 15—30.

Gross, G. (1996). Prédicats nominaux et compatibilité aspectuelle. *Langages*, *121*, 54—73.

Gross, G. (1999a). La notion d'emploi dans le traitement automatique. In S. Karolak (Éd.), *La pensée et la langue* (p. 24—35). Kraków, Wydawnictowo Naukowe AP.

Gross, G. (1999b). Verbes supports et conjugaison nominale. *Revue d'Études francophones, 9*, 70—92.

Gross, G. (2004). Étude des prédicats nominaux : interaction des paramètres. Le cas du substantif *regard*. In *Colloque franco-coréen : Actualisation des prédicats nominaux* (p. 1—15), 4—5 novembre 2004. Paris, Université Paris 13.

Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique. Approche sémantico-syntaxique du lexique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

Gross, G. (2020). Les déterminants aspectuels. In V. Arigne, S. Pech-Pelletier, Chr. Rocq-Migette & J.-Fr. Sablayrolles (Éd.), *Études lexicales*. *Mélanges offerts à Ariane Desporte* (p. 201—221). Paris, Université Sorbonne Paris Nord.

Gross, G., & Prandi, M. (2004). *La finalité : fondements conceptuels et genèse linguistique*. Louvain-la-Neuve, Duculot.

Gross, G., & Valli, A. (1991). Verbes supports et déterminant zéro. *Langages, 102*, 36—51.

Gross, G., & Vivès, R. (Éd.). (1986). *Langue française, 69 : Syntaxe des noms*. Paris, Larousse.

Gross, M. (1981). *Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique*. *Langages, 63*, 7—52.

Gross, M. (1998). La fonction sémantique des verbes supports. *Travaux de Linguistique, 37*, 25—46.

Harris, Z. S. (1968). *Mathematical Structures of Language*. New York, John Wiley and sons.

Harris, Z. S. (1976). *Notes du cours de syntaxe*. Paris, Seuil.

Kleiber, G. (1988). Sur les relatives du type *Je le vois qui arrive*. *Travaux de Linguistique, 17*, 89—115.

Kleiber, G. (1990). *La sémantique du prototype*. Paris, Presses universitaires de France.

Le Goffic, P. (1993). *Grammaire de la phrase française*. Paris, Hachette.

Le Querler, N. (1989). Quand voir, c'est pouvoir voir. *Langue française, 84*, 70—82.

Noailly, M. (1999). *L'adjectif en français*. Paris, Ophrys.

Reforgiato Recupero D., Alam, M., Buscaldi, D., Grezka, A., & Tavazoee, F. (2019). Frame-Based Detection of Figurative Language in Tweets [Application Notes]. *IEEE Computational Intelligence Magazine, 14*(4), 77—88.

Riegel, M., Pellat, J.-Chr., & Rioul, R. (1994). *Grammaire méthodique du français*. Paris, Presses universitaires de France.

Tesnière, L. (1959). *Éléments de syntaxe structurale*. Paris, Klincksieck.

Vivès, R. (1983). *Avoir, prendre, perdre : constructions à verbe support et extensions aspectuelles*. [Thèse de 3e cycle]. Université Paris 8, LADL.

Vivès, R. (1984). L'aspect dans les constructions nominales prédicatives : *avoir*, *prendre*, verbe support et extension aspectuelle. *Lingvisticæ Investigationes, 8*(1), 161—185.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—18
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.10

Grażyna Vetulani
Université Adam Mickiewicz, Poznań
Pologne
https://orcid.org/0000-0002-2138-3704

L'apport du *Vsup* au tour prédicatif verbo-nominal en polonais

On the Contribution of the Support Verb in Verb-Noun Constructions in Polish

Abstract

This article is a contribution to the research on noun predication in Polish. More specifically, it focusses on the role of the support verb (*Vsup*) in verb-noun constructions. In this type of structure, also called *verb-noun collocation*, or *conventionalized syntagma,* the verb is collocated with an abstract noun. In this paper, Grażyna Vetulani discusses some crucial aspects of the role of the *Vsup* in Polish. Despite its apparently subordinated non-predicative role, the *Vsup* brings important semantical and grammatical information to the meaning of the whole syntagma. In particular, Vetulani argues that, it is a unifying element for the class of predicative nouns (*Npréd*); it indicates the register and aspect of the compound; it determines its class in the set of predicative nouns; it restricts the polysemy of the predicative noun.

Keywords

Predicative nouns in Polish, verb-noun collocations, support verb, lexicon-grammar

0. Introduction

Cet article s'inscrit dans la série des études que nous menons de manière systématique sur la prédication nominale en polonais et se réfère en grande partie aux résultats obtenus lors de la mise en œuvre de deux projets financés par le Ministère de la Recherche et de l'Enseignement en Pologne[1], ainsi qu'aux travaux ultérieurs (cf. Vetulani, 2010, 2012, 2013, 2015a, 2015b, 2017, 2018, 2021, etc.).

---

[1] Il s'agit des résultats obtenus au départ lors des travaux menés dans le cadre du Projet Nr R00 02802 intitulé *POLSKA PLATFORMA BEZPIECZEŃSTWA PUBLICZNEGO: Technologie*

Au début de nos recherches dans ce domaine, nous nous sommes attachée à la description du substantif apte à jouer le rôle de prédicat dans la construction verbo-nominale (Vetulani, 2000). Pour ce faire, nous nous sommes appuyée sur les acquis de la linguistique française des années 70 et 80, quand sont parus les premiers travaux importants sur la question (cf. Danlos, 1980 ; Giry-Schneider, 1978 ; G. Gross, 1987 ; Vivès, 1983)[2].

Il est d'usage que le substantif prédicatif (*Npréd*) apparaisse dans une construction analytique, partiellement figée, créant avec le verbe qui l'accompagne (*Vsup*) une sorte de *collocation verbo-nominale* (appelée diversement en polonais : *orzeczenie peryfrastyczne* (fr. 'verbe (prédicat) périphrastique'), *konstrukcja opisowa z czasownikiem funkcyjnym* (fr. 'construction descriptive à verbe fonctionnel'), *peryfraza predykatywna* (fr. 'périphrase prédicative'), *czasownik analityczny* (fr. 'verbe analytique'), *złożony znak orzekania* (fr. 'signe prédicatif composé'), *syntagma skonwencjonalizowana* (fr. 'syntagme conventionnel'), zwrot werbo-nominalny (fr. 'tour verbo-nominal')), etc.[3] (cf. Anusiewicz, 1978 ; Bogusławski, 1974, 1978 ; Jędrzejko, 1998 ; Lewicki, 1977 ; Pajdzińska, 1988 ; Topolińska, 1979). C'est pourquoi, dans la deuxième étape de nos travaux, nous avons été conduite à faire l'hypothèse d'un syntagme prédicatif (à structure *Vsup* + *Npréd*) jouant le rôle de centre phrastique. Le premier résultat tangible de cette idée fut l'élaboration d'un dictionnaire (sous forme électronique) comprenant plus de 14 600 collocations verbo-nominales du polonais, susceptibles d'assumer dans une phrase la fonction de prédicat (Vetulani, 2012)[4].

La description des éléments compris dans le dictionnaire va de pair avec le concept de *lexique-grammaire* (M. Gross, 1975) selon lequel un sens donné du prédicat correspond à un de ses emplois grammaticaux. En d'autres termes, l'illustration d'un sens unique de la collocation n'est pas uniquement une expression

---

przetwarzania tekstu polskiego zorientowane na potrzeby bezpieczeństwa publicznego; Komunikacja człowieka z systemem informatycznym w warunkach kryzysowych przy użyciu języka naturalnego, réalisé entre le 15 décembre 2006 et le 28 février 2010 sous la direction de Z. Vetulani, ainsi que du Projet NPRH Nr 0022/FNiTP/H11/80/2011 intitulé *Rozbudowa zasobów cyfrowych języka polskiego w zakresie słowników walencyjnych w kierunku leksykonu-gramatyki zorientowana na potrzeby zastosowań informatycznych w humanistyce* (*Lexicon-grammar oriented extension of Polish digital valency dictionnaries for computer applications in humanities*), réalisé sous ma direction entre le 1er février 2012 et le 30 avril 2015. Eu égard à la richesse, ainsi qu'à la dynamique des structures verbo-nominales, ces travaux ont été suivis d'autres recherches dont nous avons rendu systématiquement compte dans nos publications (voir la bibliographie).

2 À cette occasion, je tiens à exprimer ma gratitude à Gaston Gross qui, dans les années 90, lors de mon séjour à l'Université Paris 13, m'a encouragée à m'onrienter vers ma langue maternelle.

3 Les termes français sont des traductions des termes polonais.

4 Les recherches se poursuivent (actuellement, nous sommes dans l'étape finale du recencement, selon la même méthode, des prédicats désignant en polonais les propriétés et les traits de caractère).

binaire constituée d'un *Vsup* et d'un *Npréd* (comme p. ex. en fr. *avoir le désir* ; en pol. *mieć pragnienie*), mais un modèle grammatical complet correspondant à son fonctionnement dans la structure de phrase élémentaire[5]. La méthode choisie permet de mettre en évidence dans le dictionnaire tous les éléments de valence coexistant avec le prédicat, y compris ceux qui sont potentiels mais non utilisés. Une caractéristique importante de cette approche est la manière rigoureuse d'illustrer les significations individuelles de chaque syntagme prédicatif. C'est précisément sur cette idée que se sont appuyés les créateurs des *tables syntaxiques* du LADL[6] qui notaient toutes les contraintes sémantico-grammaticales pour un emploi donné de chaque prédicat (les contraintes déterminent collectivement un sens). À de telles exigences doivent répondre tous les dictionnaires élaborés pour les applications informatiques. Étant donné que chaque forme prédicative a plusieurs emplois, on doit attribuer à chacune d'entre elles un modèle grammatical individuel.

À titre d'exemple nous présentons ci-dessous une entrée tirée de notre dictionnaire (Vetulani, 2012 : 128—130), comprenant les collocations fondées sur le *Npréd gotowość* (fr. *disponibilité* au sens de *être prêt à*), mais ici, faute de place, nous ne pouvons en donner les contextes d'emplois que nous fournissons dans le dictionnaire[7] :

gotowość, ż
być w gotowości/ być w(Ms)/MOD;N1do(D)
okazać gotowość/ okazać(B)/MOD;N1do(D)
osiągnąć gotowość/ osiągnąć(B)/MOD;N1do(D)
posiadać gotowość/ posiadać(B)/MOD;N1do(D)
pozostać w gotowości/ pozostać w(Ms)/MOD;N1(D)
pozostawać w gotowości/ pozostawać w(Ms)/MOD;N1do(D)
przejawiać gotowość/ przejawiać(B)/MOD;N1do(D)
przejawić gotowość/ przejawić(B)/MOD;N1do(D)
stać w gotowości/ stać w(Ms)/MOD;N1do(D)
stanąć w gotowości/ stanąć w(Ms)/MOD;N1do(D)
stawać w gotowości/ stawać w(Ms)/MOD;N1do(D)

5 Il s'agit de la phrase simple au sens logique (comportant un seul prédicat).

6 Laboratoire d'Automatique Ducumentaire et Linguistique (Université Paris 7). P. ex. on se concentrait sur les traits grammaticaux du prédicat (nombre, détermination, présence des modifieurs), ainsi que sur ceux qui caractérisaient les éléments cooccurrents (nombre, nature et détermination des arguments ; choix des verbes supports accompagnant les prédicats nominaux, etc. ; cf. Guillet, 1991).

7 Les contextes d'emploi fournis dans notre dictionnaire ont été extraits dans le corpus électronique de *IPI PAN* (Przepiórkowski, 2004) qui, à l'époque, était la plus grande base de données linguistiques du polonais accessible sur le marché.

trwać w gotowości/ trwać w(Ms)/MOD;N1do(D)
trzymać się w gotowości/ trzymać się w(Ms)/MOD;N1do(D)
wykazać gotowość/ wykazać(B)/MOD;N1do(D)
wykazać się gotowością/ wykazać się(N)/MOD;N1do(D)
wykazywać gotowość/ wykazywać(B)/MOD;N1do(D)
wykazywać się gotowością/ wykazywać się(N)/MOD;N1do(D)
zachować gotowość/ zachować(B)/MOD;N1do(D)

Toutes les collocations sont présentées dans un format correspondant à leur fonctionnement grammatical dans l'usage[8].

Sans perdre de vue les principes fondamentaux concernant la construction d'une entrée de dictionnaire, à savoir la nécessité de présenter toutes les contraintes grammaticales pour chaque emploi du syntagme prédicatif (ici : collocation verbo-nominale), nous nous concentrons, dans la suite de cet article, uniquement sur le *Vsup*, élément de grande importance, sans lequel il n'est pas possible de déterminer le sens exact de la collocation entière.

1. Le *Vsup* en tant qu'élément unificateur pour la classe des *Npréd* et indispensable dans l'emploi

Puisque la classe des *Npréd* recouvre la classe des noms abstraits, on pourrait croire qu'elle est homogène. Or, en polonais, des formes formellement différenciées

[8] La lecture du codage permet de dégager les informations suivantes :

a) dans une ligne se trouve une collocation verbo-nominale à structure *Vsup + Npréd* suivie du *Vsup* que nous reprenons, car de ce verbe dépend en polonais le cas grammatical du *Npréd* ;
b) le cas grammatical du *Npréd* est donné entre parenthèses qui suivent le verbe (p. ex. *B, D, Ms…* ; cela veut dire que nous notons les initiales des noms des cas grammatcaux du polonais : *B* renvoie à *Biernik* (*Accusatif*), *D* renvoie à *Dopełniacz* (*Génitif*), etc. ; nous indiquons aussi le nombre grammatical du *Npréd,* s'il y a un tel besoin, c.-à-d. une contrainte au niveau de cette catégorie (p. ex. le symbole *lmn* correspond au *pluriel* ; ici, ce n'est pas le cas) ;
c) les arguments sélectionnés par le *Npréd* sont représentés par *N1*, *N2* (nous ommettons systématiquement le symbole *N0* réservé pour le sujet) ; le cas grammatical de chaque argument est présenté également entre parenthèses ;
d) le dictionnaire rend compte de la façon dont les arguments sont introduits : avec ou sans préposition ; chaque préposition est donnée explicitement ; elle précède l'argument devant lequel elle apparaît dans le discours ;
e) le symbole *MOD* indique qu'il faut employer un modifieur (un adjectif dans la plupart des cas) pour rendre la structure phrastique correcte.

y appartiennent, bien que toutes, conformément à la définition du prédicat, aient la capacité de renvoyer à une action effectuée par le sujet ou bien à une propriété (ou état) du sujet. Dans cette classe se trouvent des noms déverbaux terminés en *-nie*, comme : *śpiewanie* (du verbe *śpiewać* (fr. *chanter*)), *latanie* (de *latać* (fr. *voler*)), *skakanie* (de *skakać* (fr. *sauter*)) et ainsi de suite[9], à côté des formes parallèles approximativement équivalentes, comme : *śpiew* (fr. *chant*), *lot* (fr. *vol*), *skok* (fr. *saut*). La classe des *Npréd* comprend aussi des formes autonomes qui, en polonais, n'ont pas leurs correspondants verbaux ou adjectivaux, telles que : *migrena* (fr. *migraine*), *klęska* (fr. *défaite*), *nadzieja* (fr. *espoir*), *scysja* (fr. *conflit*), etc. Le fait que chaque *Npréd* soit accompagné dans le discours d'un *Vsup*, permet de voir dans ce verbe l'élément unificateur pour la classe entière des *Npréd*.

Malgré la fonction prédicative des *Npréd* (qui les rapproche sémantiquement des verbes ou des adjectifs prédicatifs), ceux-ci n'ont pas la capacité de fournir des informations (indispensables dans la prédication) sur le temps, l'aspect, la modalité et la personne. C'est la raison pour laquelle tous les *Npréd* sont associés dans le discours à des verbes qui, dans ces constructions, perdent leur sens propre (cf. M. Gross, 1981, 1998 ; Ibrahim, 1996)[10]. Ainsi, le verbe *odnieść*, quand il est employé au sens propre (en fonction du prédicat verbal), signifie 'rapporter qqch. à qqn' (cf. en pol. *odnieść komuś coś*). Par contre, quand ce même verbe accompagne un *Npréd*, il est « prédicativement vide » (son rôle consiste à supporter le vrai prédicat). Il est facile d'observer ceci dans l'expression *odnieść zwycięstwo* correspondant au prédicat verbal *zwyciężyć* (cf. en fr. *remporter une victoire / vaincre*). Citons encore un autre exemple du même type : le verbe *zżerać* signifie, selon son sens de base *dévorer*, mais, lorsqu'il est construit avec le *Npréd ciekawość* (fr. *curiosité*), il perd ce sens et devient un *Vsup* — ici, à caractère intensif parce qu'il apporte une information sur le haut degré de la curiosité (cf. *kogoś zżera ciekawość*).

Les *Npréd* sélectionnent tout type de *Vsup* : ceux qui sont courants et neutres[11], s'employant dans le registre quotidien, comme : *faire*, *donner*, *avoir*, *être + préposition* (exemples : *faire de la plage*, *donner un coup*, *avoir honte*, *être d'occasion*) ou en polonais : *robić* (*robić pranie* / fr. *faire la lessive*), *dać* (*dać nauczkę* / fr. *donner une leçon*), *mieć* (*mieć ochotę* / fr. *avoir envie*), *być* (*być w podróży* / fr. *être en*

[9] En polonais, les formes nominales de ce type peuvent être dérivées pratiquement de tous les verbes.

[10] À la place du terme *Vsup*, on utilise parfois celui de *light verbe* (cf. Fillmore et al., 2002). Avant, ce type de verbe était aussi analysé par des chercheurs polonais qui le décrivaient en termes de : *czasownik znaczeniowo pusty* (Wierzbicka, 1962), *werbalizator* (Bogusławski, 1978 ; Żmigrodzki, 2000), *czasownik synsemantyczny* (Topolińska, 1984), *leksykalny czasownik posiłkowy* (Buttler, 1988), *czasownik operatorowy* (Jędrzejko, 1998).

[11] Pour ce cas, on emploie en français le terme du *Vsup standard*.

voyage)[12], ainsi que ceux qui sont recherchés, originaux, métaphoriques, etc. (cf. en fr. : *admettre/avancer/formuler/mettre en avant une hypothèse* par rapport à *poser une hypothèse* ou en pol. *przyjąć/wysunąć/sformułować/postawić hipotezę*, etc.). Indépendamment du caractère du verbe, les deux éléments, c.-à-d. le *Vsup* et le *Npréd*, par leur fréquence d'emploi conjoint, se lexicalisent au fur et à mesure, et finissent par devenir des expressions conventionnelles.

Dans le domaine de la prédication nominale, on observe une grande dynamique d'expression (on parle de la productivité des *Npréd*). En témoignent de nombreuses constructions fondées sur un même *Npréd* se regroupant en familles, parfois très grandes. Comparons-en deux, notamment celle que l'on peut constituer en polonais, si l'on réunit les structures formées autour du *Npréd żądza* (fr. *désir passionné*, *avidité*), avec une autre, composée d'expressions comportant le *Npréd obowiązek* (fr. *devoir*) :

żądza
czuć żądzę jakąś, czegoś
pałać żądzą jakąś, czegoś
płonąć żądzą jakąś, czegoś
uczuć żądzę jakąś, czegoś
zapałać żądzą jakąś, czegoś

Les expressions regroupées dans la famille ci-dessus diffèrent l'une de l'autre par le choix du *Vsup*. Nous y voyons un verbe neutre (*czuć*, fr. *éprouver*), trois verbes intensifs (*pałać*, *płonąć*, *zapałać*, rendant en fr. l'idée de *flamber*, *brûler de*…), ainsi que le verbe *uczuć* (*sentir momentanément*), ce dernier terme étant vieilli.

En ce qui concerne la famille fondée autour du *Npréd obowiązek* (fr. *devoir*), nous nous limitons à la présenter dans le format extrait de notre dictionnaire (Vetulani, 2012 : 152—156), sans faire l'analyse des nuances sémantiques apportées par les *Vsup*, ainsi que sans les contextes dans lesquels nous les avons trouvées lors de leur acquisition :

obowiązek
brać na siebie obowiązek/ brać na siebie(B)/N1(D)
czuć obowiązek/ czuć(B)/N1wobec(D)
czuć się w obowiązku/ czuć się w(Ms)/N1(D)
dochowywać obowiązku/ dochowywać(D)/N1(D)
dotrzymywać obowiązku/ dotrzymywać(D)/N1(D)

[12] Contrairement au français, en polonais, les formes neutres sont moins fréquentes. Le plus souvent, à côté d'un *Npréd* apparaît un *Vsup* qui lui est propre.

mieć obowiązek/ mieć(B)/N1(D);MOD
mieć obowiązki/ mieć(B,lmn)
pełnić obowiązki/ pełnić(B,lmn)/N1(D)
piastować obowiązki/ piastować(B,lmn)/N1(D)
poczuć się w obowiązku/ poczuć się w(Ms)/N1(D)
poddać się obowiązkowi/ poddać się(C)/N1(D)
poddawać się obowiązkowi/ poddawać się(C)/N1(D)
podjąć obowiązki/ podjąć (B,lmn)/N1(D)
podlegać obowiązkowi/ podlegać(C)/N1(D)
przyjąć na siebie obowiązek/ przyjąć na siebie(B)/N1(D)
przyjmować na siebie/ przyjmować na siebie(B)/N1(D)
realizować obowiązek/ realizować(B)/N1(D)
spełniać obowiązek/ spełniać(B)/N1(D)
spełnić obowiązek/ spełnić(B)/N1(D)
sprawować obowiązki/ sprawować(B,lmn)/N1(D)
wykonać obowiązki/ wykonać(B,lmn)/N1(D)
wykonywać obowiązki/ wykonywać(B,lmn)/N1(D)
wypełniać obowiązki/ wypełniać(B,lmn)/N1(D)
wypełnić obowiązki/ wypełnić(B,lmn)/N1(D)
wywiązać się z obowiązku/ wywiązać się z(D)/N1(D)
wywiązywać się z obowiązku/ wywiązywać się z(D)/N1(D)
wziąć na siebie obowiązek/ wziąć na siebie(B)/N1(D)

Le regroupement en un seul ensemble des expressions autour d'un *Npréd* rend tous les *Vsup* visibles : à la fois par leur nombre et par leur diversité (ainsi que d'autres éléments grammaticaux importants dont nous ne parlons pas dans cet article). Puisque le choix du *Vsup* par un *Npréd* est de nature conventionnelle (comparons encore : *nękać represjami*, *błyszczeć barwą*, *siać panikę*, etc.), ce verbe est difficilement prévisible et c'est pourquoi, dans un dictionnaire, il est préférable d'inclure tous les verbes associés à un *Npréd* donné.

2. L'affinement du sens de la collocation par le *Vsup*

Comme nous venons de le voir, autour d'un même substantif prédicatif se regroupent de nombreuses expressions partageant la même idée (résidant dans le *Npréd* qui, du point de vue sémantique, est l'élément fondamental de l'énoncé), mais bénéficiant d'un supplément de sens apporté par les *Vsup*. Il s'agit de la situation où

le remplacement d'un composant verbal ne change pas le sens essentiel du prédicat. En polonais, c'est, entre autres, le cas des expressions comme :

Npréd agonia (fr. *état d'agonie*) :
być w agonii, *być w stanie agonii*, *konać w agonii*, *leżeć w agonii*, *znajdować się w agonii*…

Npréd bezprawie (fr. *illégalité*) :
dokonać/dokonywać bezprawia, *dopuścić się/dopuszczać się bezprawia*, *szerzyć bezprawie*, *uprawiać bezprawie*…

Npréd bieda (fr. *misère*) :
borykać się z biedą, *być w biedzie*, *cierpieć biedę*, *doświadczać/doświadczyć biedy*, *doznawać/doznać biedy*, *klepać biedę*, *mieć biedę*, *pogrążać się/pogrążyć się w biedzie*, *popadać/popaść w biedę*, *tkwić w biedzie*, *trwać w biedzie*, *wpadać/wpaść w biedę*, *zaznawać/zaznać biedy*, *znajdować się/znaleźć się w biedzie*, *żyć w biedzie*…

Npréd nagroda (fr. *récompense*, *prix*) :
brać/wziąć nagrodę, *dawać/dać nagrodę*, *dostać/dostawać nagrodę*, *mieć nagrodę*, *odbierać/odebrać nagrodę*, *otrzymywać/otrzymać nagrodę*, *przyjmować/przyjąć nagrodę*, *przyznawać/przyznać nagrodę*, *udzielać/udzielić nagrody*, *uzyskiwać/uzyskać nagrodę*, *zbierać nagrody*, *zdobywać/zdobyć nagrodę*…

Npréd pogląd (fr. *opinion*, *point de vue*, *conviction*) :
głosić pogląd jakiś, że…, *głosić poglądy o*…, *mieć pogląd na, w sprawie*…, *przejawiać poglądy*, *podzielać poglądy z*…, *reprezentować pogląd, że*…, *skłaniać się ku poglądowi*, *wymieniać/wymienić poglądy z kimś, na temat, w sprawie*…, *wyrabiać sobie pogląd*, *wyznawać pogląd*…

Dans chaque famille d'expressions, un même sens profond (apporté par le *Npréd*) est rendu par différentes collocations. Il n'est pourtant pas question de synonymie entre les collocations (la synonymie totale n'existe pas). Remplacer un verbe implique toujours un changement sémantique, non basique et non prédicatif, mais tout de même significatif. Chaque *Vsup* apporte un contenu supplémentaire[13].

[13] Dans la littérature polonaise, on parle de « surplus » apporté par le *Vsup* (pol. *nadwyżka semantyczna* ; Jędrzejko, 1998 : 49).

Dans une famille d'expressions, le rôle du *Vsup* consiste à indiquer :

1. **Le registre d'emploi**. On peut dire que des deux éléments qui entrent en jeu (*Vsup* + *Npréd*), c'est le *Vsup* qui détermine le style employé. Il indique s'il s'agit d'un style neutre, affectif, littéraire, familier, plaisant, vulgaire, argotique ou autre[14]. À côté d'une même forme nominale apparaissent donc différents *Vsup*, conformément à la situation de communication (cf. le *Npréd mandat* en pol. (au sens de *peine pécunière*) qui s'emploie par exemple avec les *Vsup* : *dać*, *nałożyć*, *wymierzyć*, *wlepić* (cf. *dać/nałożyć/wymierzyć/wlepić mandat (jakiś, komuś, za coś)* ; en fr. : *donner/infliger/coller une amende à qqn*). Les uns sont acceptés dans toutes les situations de communication, d'autres ne sont utilisés que par certains groupes sociaux ou dans certains types de discours. Souvent, le *Vsup* a le caractère métaphorique (cf. en pol. *sypać dowcipami*, par rapport à *opowiadać dowcipy* (en fr. *raconter des blagues*) où le verbe *sypać* signifie littéralement *saupoudrer*). La variation stylistique, trait caractéristique de chaque système linguistique, est la raison pour laquelle il est difficile de recenser tous les verbes dans leur usage avec des substantifs prédicatifs[15].
2. **Les contraintes grammaticales au niveau du *Npréd***. En polonais, langue à flexion casuelle, le *Vsup*, conformément aux règles de rection, impose au *Npréd* le cas grammatical. C'est pourquoi il y a des différences structurelles entre les constructions réunies autour d'un même *Npréd* (cf. en haut : le *Npréd bezprawie* (fr. *illégalité*) est employé à l'accusatif en contexte avec les *Vsup szerzyć* ou *uprawiać* (*szerzyć bezprawie*, *uprawiać bezprawie*), mais au génitif avec des verbes comme : *dokonać* ou *dopuścić się* (*dokonać bezprawia*, *dopuścić się bezprawia*). Une autre exigence grammaticale concernant le *Npréd* est liée à la catégorie de *nombre*. Ainsi, si nous reprenons l'exemple de la série de constructions citées plus haut, formées autour du *Npréd pogląd* (fr. *opinion*), nous remarquons que ce prédicat, quand il employé avec le *Vsup przejawiać*, apparaît uniquement au pluriel (*przejawiać poglądy*). La situation est identique pour le *Npréd nagroda* (fr. *récompense*) employé dans le contexte avec le *Vsup zbierać* (cf. *zbierać nagrody* au sens de *ramasser des prix*).
3. **Différents types de relations logiques**. À titre d'exemple, indiquons ici seulement deux cas, à savoir celui des *verbes converses* et des structures *réciproques*. Les converses dans la prédication nominale correspondent à la voix active/passive des verbes prédicatifs. Par exemple, parmi les collocations constituées autour du *Npréd nagroda* (cf. ci-dessus), on remarque des *Vsup* à caractère actif

[14] Dans la littérature française, on parle des *variantes stylistiques* par rapport aux *Vsup standards*.

[15] E. Jędrzejko considère que, théoriquement, il est question de chaque verbe polonais pour un de ses emplois (cf. „istotą peryfrastyki werbo-nominalnej jest to, że funkcję synsemantycznego werbalizatora wtórnie pełni wiele czasowników pełnoznacznych (teoretycznie — każdy)" ; Jędrzejko, 1988 : 50).

(cf. *dawać/dać*, *przyznawać/przyznać*, *udzielać/udzielić*), ainsi que ceux qui sont passifs (exprimant que le sujet subit l'action au lieu de la faire : *dostawać/dostać*, *otrzymywać/otrzymać*, *przyjmować/przyjąć*, *uzyskiwać/uzyskać*). Ce type de relation est régulier à la fois en français[16] et en polonais[17] (cf. en fr. *donner/recevoir un conseil*, *donner/recevoir un ordre*, *donner/recevoir une punition*, etc. ; en pol. *dać/otrzymać radę*, *dać/otrzymać rozkaz*, *dać/otrzymać karę*, etc.). Une autre relation digne d'attention au niveau des collocations verbo-nominales est celle de *réciprocité*. Il s'agit de structures qui reflètent la participation de deux personnes (ou plus) à une activité ou à une situation. Dans de tels cas, le prédicat (*Npréd*) sélectionne l'argument-sujet *collectif* (comme par exemple *les enfants*, *les Dupont*) ou les éléments qui sont liés par la conjonction *et* (exemple : *Jean et Marie*) et le *Vsup* doit être employé au pluriel. Puisque le singulier n'est pas exclu, nous avons prévu dans notre dictionnaire deux modèles (deux codes) correspondant à deux fonctionnements grammaticaux des *Npréd* de ce type (cf. : *ktoś angażuje się w kłótnię z kimś o…*, *na temat…* et *Jan i Maria angażują się w kłótnię o…*, *na temat…* (fr. : *commencent à se disputer*).

4. **Le mode d'action et l'aspect grammatical**. En polonais, le terme *aspect* s'applique à la fois au *mode d'action* et à *l'aspect grammatical*. Dans le premier cas, il s'agit de la manière dont l'activité se déroule, et dans le second, de l'opposition entre les formes *perfective* et *imperfective* d'un même verbe. Les deux phénomènes concernent les *Vsup* et ont donc un impact sur la lecture du sens de l'ensemble verbo-nominal (voir plus à ce sujet dans Vetulani, 1994, 2000). En ce qui concerne le mode d'action, on distingue, entre autres, les verbes *inchoatifs*, *effectifs*, *itératifs*, *duratifs*, *intensifs*, *semelfactifs*, etc. Souvent, les aspects se croisent au niveau d'une forme ce qui veut dire qu'un *Vsup* peut exprimer deux ou trois aspects à la fois.

Comparons ci-dessous quelques expressions véhiculant des nuances sémantiques liées à ce type d'aspect :

— *inchoatifs* (*wpaść w panikę*, *ruszyć do roboty*, *puścić się w cwał…*),
— *effectifs* (*skończyć zadanie*, *dobiegać końca*, *odrobić lekcje…*),
— *itératifs* (*udzielać porad*, *mnożyć wysiłki*, *ponawiać propozycje…*),
— *duratifs* (*kontynuować rozmowy*, *trwać w staropanieństwie*, *żyć w ubóstwie…*),
— *intensifs* (*pałać żądzą*, *usychać z pragnienia*, *szaleć z radości…*),
— *diminutifs* (*tracić cierpliwość*, *tracić nadzieję…*),
— *semelfactifs* (*odbyć rozmowę, przeprowadzić sprawę, wydać jęk…*),
— etc.

[16] Voir à ce sujet G. Gross, 1987.

[17] Pour le polonais, voir R. Laskowski, 1955 : 287.

L'aspect grammatical est à son tour une catégorie selon laquelle on peut distinguer deux classes de verbes en polonais : la première contenant les verbes imperfectifs du type *robić*, *dawać*, *prowadzić*, *wszczynać*, etc. et la deuxième, se composant de verbes perfectifs, étant des correspondants des formes imperfectives, à savoir : *zrobić*, *dać*, *przeprowadzić*, *wszcząć*, etc.[18] En ce qui concerne la prédication nominale, il est important de noter dans le dictionnaire les cas où un *Npréd* accepte deux formes aspectuelles d'un même verbe. Sur la base des recherches que nous avons menées, nous pouvons constater que, le plus souvent, un *Npréd* se connecte à la fois avec la forme perfective et imperfective d'un verbe donné. Comparons les exemples suivants (plus d'exemples dans Vetulani, 2012 : 33) :

brać*/*wziąć: *cięgi*, *domiar*, *dowód*, *namiar*, *odwet*, *rewanż*, *ślub*, *udział*, *zamach*…
dawać*/*dać: *certyfikat*, *cynk*, *dyspensę*, *gwarancję*, *impuls*, *instrukcję*, *radę*…
dokonywać*/*dokonać: *odsprzedaży*, *pogromu*, *pomiarów*, *preselekcji*, *rozrachunku*…
popełniać*/*popełnić: *błąd*, *czyn*, *grzech*, *przestępstwo*, *szelmostwo*…
przeprowadzać*/*przeprowadzić: *analizę*, *badania*, *parcelację*, *sondaż*, *transakcję*…
robić*/*zrobić: *adiustację*, *błąd*, *głupstwo*, *kawał*, *korektę*, *pranie*, *psikusa*, *raban*… etc.

Il arrive aussi que les *Npréd*, en raison de leur sens, bloquent l'une des deux formes de la paire aspectuelle du verbe avec lequel ils apparaissent. C'est ainsi le cas des exemples présentés ci-dessous où les prédicats *nadzieja* (fr. *espoir*), *waga* (fr. *importance*), *fanaberia* (fr. *caprice*, *fantaisie*), *brewerie* (fr. *tapage*, *charivari*) et *dyskusja* (fr. *discussion*) ne forment pas d'expressions avec les formes perfectives des verbes présents ici :

*pokładać/*położyć (w kimś) nadzieje*
*przywiązywać/*przywiązać wagę (do stroju, wychowania dzieci)*
*stroić /*nastroić fanaberie*
*wyprawiać/*wyprawić brewerie*
*toczyć/*stoczyć dyskusje*

[18] Ainsi, en polonais, dans la classe des verbes, on distingue des paires aspectuelles du type : *robić/zrobić* (fr. *faire*), *brać/wziąć* (fr. *prendre*), *pisać/napisać* (fr. *écrire*). Il s'agit des formes construites par dérivation préfixale et suffixale ou des formes supplétives. Au niveau d'une paire, le sens de base est le même ; les imperfectifs diffèrent des perfectifs par la grammaire (entre autres, il s'agit de la répartition des *temps* ; p. ex. les perfectifs ne créent pas *le présent*).

Puisque, comme nous venons de le mentionner, le blocage aspectuel du *Vsup* dépend uniquement du sens du prédicat (*Npréd*), un autre substantif peut accepter à la fois la forme perfective et imperfective d'une même forme verbale. Comparons ici d'autres réalisations du verbe *toczyć* (cité plus haut avec le *Npréd dyskusja*). On note qu'en contexte avec les *Npréd* : *batalia* (fr. *bataille*), *bój* (fr. *combat*), *walka* (fr. *lutte*, *affrontement*), il se réalise dans ses deux formes aspectuelles (imperfective/perfective) :

toczyć/stoczyć batalię
toczyć/stoczyć bój
toczyć/stoczyć walkę

3. Le *Vsup* en tant que classificateur

Dès les premiers grands travaux consacrés à la prédication nominale en français, la découverte des liens entre les *Npréd* et les *Vsup* avait conduit à la classification des *Npréd* en grands ensembles en fonction des verbes qui les accompagnent dans le discours quotidien (*faire*, *être* + *préposition*, *avoir*, *donner*)[19]. Aujourd'hui, les travaux consacrés à la classification des *Npréd* pour le français sont beaucoup plus avancés (voir toutes les publications de G. Gross sur les *classes d'objets*)[20].

La nature de la langue polonaise ne permet pas de se contenter de distinguer seulement quelques classes de base de *Npréd* qui se constitueraient autour des verbes les plus fréquents. Toutefois, comme nous allons le voir dans la suite, il est possible de procéder à une classification selon les mêmes principes méthodologiques (critères sémantico-syntaxiques) et en même temps selon le *Vsup* accompagnant le *Npréd* dans l'empoi. Sans chercher à en faire une présentation exhaustive, nous proposons d'analyser quelques exemples de classes constituées en polonais autour des *Vsup* qui leur sont propres (cf. Vetulani, 2012 : 23—26) :

<stany> (fr. *états*)
popadać w: apatię, *biedę*, *ekscytację*, *fascynację*, *marazm*, *panikę*, *zadumę*…
pogrążać się w: apatii, *biedzie*, *bólu*, *marazmie*, *milczeniu*, *rozpaczy*, *zadumie*…
być w stanie: apatii, *ekscytacji*, *fascynacji*, *marazmu*, *paniki*, *rozpaczy*, *zadumy*…
etc.

[19] Il s'agit des travaux mentionnés dans l'introduction de cet article (Danlos, 1980 ; Giry-Schneider, 1978 ; G. Gross, 1987 ; Vivès, 1983).

[20] P. ex. : Classes d'objets et description des verbes. *Langages, 15*, 15—30.

<urzędy>, <stanowiska>, <praca zawodowa> (fr. *postes* au sens *travail*)
pełnić: urząd, *funkcję*, *godność*, *służbę*, *straż*, *wartę*…
piastować: urząd, *funkcję*, *godność*. *stanowisko*, *władzę*…
objąć: urząd, *leśniczostwo*, *funkcję*, *posadę*, *stanowisko*…
dostać/otrzymać: adiunkturę, *urząd*, *kapralstwo*, *leśniczostwo*, *posadę*…
przyjąć: adiunkturę, *urząd*, *funkcję*, *posadę*, *stanowisko*, *władzę*…
etc.

<sporty> (fr. *sports*)
uprawiać: jeździectwo, *łyżwiarstwo*, *narciarstwo*, *skoki*, *szermierkę*, *żużel*…
trenować: jeździectwo, *łyżwiarstwo*, *narciarstwo*, *skoki*, *szermierkę*, *żużel*…
etc.

<analizy>, <eksperymenty>, <zabiegi> (fr. *analyses*, *expériences*)
przeprowadzać: analizę, *fluidację*, *hydratację*, *katalizę*, *krioterapię*, *syntezę*…
poddać: analizie , *fluidacji*, *hydratacji*, *katalizie*, *krioterapii*, *syntezie*…
ulegać: analizie, *fluidacji*, *hydratacji*, *katalizie*, *krioterapii*, *syntezie*…
etc.

<gry>, <imprezy>, <spotkania>, <zabawy> (fr. *jeux*, *rencontres*)
brać udział w: debacie, *grze*, *konferencji*, *pogrzebie*, *przetargu*, *zabawie*…
grać w: berka, *ciuciubabkę*, *domino*, *krokieta*, *piłkę nożną*, *szachy*, *warcaby*…
uczestniczyć w: debacie, *grze*, *konferencji*, *pogrzebie*, *przetargu*, *zabawie*…
etc.

<czyny podlegajace karze, sankcjom>, <złe uczynki> (fr. *infractions*)
dopuścić się: przestępstwa, *wykroczenia*, *nadużycia*, *zdrady*, *zbrodni*…
popełnić: błąd, *grzech*, *nieprzyzwoitość*, *nietakt*, *przestępstwo*, *zbrodnię*…
etc.

<akty mowy> (fr. *actes de parole*)
głosić: hasła, *herezje*, *idee*, *kazanie*, *myśli*, *poglądy*, *prawdę*, *przekonania*…
opowiadać: anegdoty, *bajdy*, *bajki*, *banialuki*, *bujdy*, *dowcipy*, *głupstwa*…
pleść: androny, *banialuki*, *brednie*, *bzdury*, *głupstwa*, *głupoty*…
robić: awantury, *przymówki*, *przytyki*, *wymówki*, *wyrzuty*…
wygłosić: alokucję, *kazanie*, *monolog*, *mowę*, *przemówienie*, *referat*…
etc.

<cechy charakteru>, <własności> (fr. *traits de caractère*, *propriétés*)
być pełnym: filuterii, *galanterii*, *gracji*, *temperamentu*, *wigoru…*
cechować się: uporem, *odwagą*, *dobrocią*, *empatią*, *chropowatością…*
odznaczać się: pracowitością, *odwagą*, *cierpliwoscią*, *konsekwencją*, *determinacją…*
tryskać: werwą, *elokwencją*, *humorem*, *dowcipem…*
trącić: banałem, *prowincjonalizmem*, *cynizmem…*
etc.

<choroby> (fr. *maladies*)
chorować na: depresję, *covid*, *grypę*, *nerwicę*, *szkarlatynę…*
cierpieć na: amnezję, *bezsenność*, *demencję*, *schizofrenię…*
mieć: anginę, *białaczkę*, *cukrzycę*, *katar*, *grypę*, *niestrawność*, *zapalenie…*
dostać: kataru, *tężca*, *choroby morskiej*, *niedowładu…*
popaść w: nerwicę, *chorobę psychiczną*, *hipochondrię…*
wpaść w: anemię, *chandrę*, *nerwicę*, *hiopchondrię…*
etc.

<zawody>, <zajęcia>, <profesje> (fr. *professions*, *occupations*)
prowadzić: sprzedaż, *interesy*, *eksport…*
trudnić się: drzeworytnictwem, *fizyką*, *biologią…*
uprawiać: teatr, *sztukę*, *sport*, *naukę…*
zajmować się: biologią, *fizyką*, *sztuką*, *nauką…*
żyć z: turystyki, *chałupnictwa*, *malarstwa…*
etc.

Du fait de la polysémie des formes (*Npréd*), les classes ne sont pas séparables et certaines formes peuvent se retrouver dans deux ou trois classes différentes. C'est ainsi que le *Npréd niegodziwość* (fr. *indignité*) appartient à la classe de <actions> parce qu'il se lie au *Vsup popełnić* (cf. *popełnić niegodziwość* ; fr. *commettre le mal*), mais quand il se lie au verbe *cechować*, il renvoie au trait de caractère et fait partie de la classe <traits de caractère, propriétés> (cf. *ten czyn cechuje niegodziwość*). Soulignons qu'au sein de chaque classe une sous-catégorisation plus fine est encore possible : à la fois en fonction du référent (ce à quoi renvoie le *Npréd*) et à cause de la liaison avec le *Vsup*. De manière générale, le classement des *Npréd* par rapport aux *Vsup* est un exemple d'application d'un procédé linguistique pour une ontologie des prédicats.

4. Le *Vsup* en tant qu'indicateur d'un nouveau sens du prédicat

Souvent, le *Vsup* s'avère utile pour réduire la polysémie d'une forme prédicative (*Npréd*). Nous pensons ici à la situation où le remplacement d'un *Vsup* par un autre *Vsup* (avec une même forme abstraite) entraîne le changement de base de cette forme.

Une telle situation peut être confirmée par les exemples ci-dessous :

bieg: 1. *kopnąć się biegiem* ('szybko ruszyć naprzód' ; fr. *se mettre à courir*)
2. *mieć (jakiś) bieg* ('dziać się', 'odbywać się w jakiś sposób' ; fr. *se dérouler*)

cena: 1. *ustalić cenę* ('wycenić' ; fr. *fixer un prix*)
2. *mieć (jakąś) cenę* ('kosztować' ; fr. *avoir un prix*)
3. *być w cenie* ('być popłatnym' ; fr. *être rentable*)

dowcip: 1. *zrobić dowcip* ('zrobić komuś kawał', 'wyciąć numer' ; fr. *faire une plaisanterie*)
2. *opowiadać dowcip* ('opowiadać kawał/żart' ; fr. *raconter une blague*)
3. *mieć (jakiś: cięty/ostry) dowcip* (fr. *être spirituel*)

lekcja: 1. *odrabiać lekcje* ('wykonywać zadania domowe' ; *faire ses devoirs scolaires*)
2. *udzielać lekcji* ('uczyć jakiegoś przedmiotu' ; fr. *enseigner une matière*)
3. *dać lekcję* ('dać nauczkę' ; fr. *donner une leçon*)

mandat: 1. *nałożyć mandat* ('ukarać mandatem' ; fr. *infliger une amende*)
2. *udzielić mandatu* ('mandat na stanowisko' ; fr. *donner mandat*)

relacja: 1. *wchodzić w relacje z* ('nawiązywac kontakty' ; fr. *nouer des relations*)
2. *przeprowadzać relację z* ('robić sprawozdanie' ; fr. *faire un rapport*)

zamach: 1. *wziąć zamach* ('zamachnąć się' ; fr. *prendre un élan*)
2. *dokonać zamachu* ('targnąć się', 'porwać się na coś' ; fr. *commettre un attentat*)

Conclusion

Toutes les observations présentées dans cet article plaident en faveur d'une analyse encore plus approfondie des *Vsup*, malgré leur caractère non prédicatif.

Références citées

Anusiewicz, J. (1978). *Konstrukcje analityczne we współczesnym języku polskim*. Wrocław, Ossolineum.

Bogusławski, A. (1974). Preliminaries for Semantic-Syntactic Description of Basic Predicative Expressions with Special Reference to Polish Verbs. In A. Orzechowska & R. Laskowski (Red.), *O predykacji*. *Materiały konferencji Pracowni Budowy Gramatycznej Współczesnego Języka Polskiego IBL: Zawoja14—16.XII* (s. 39—57). Wrocław, Ossolineum.

Bogusławski, A. (1978). Jednostki języka a produkty językowe. Problem tzw. orzeczeń peryfrastycznych. *Prace Językoznawcze, 91*, 17—30.

Buttler, D. (1988). Leksykalne czasowniki posiłkowe w konstrukcjach peryfrastycznych typu *wywrzeć wpływ* XIX i XX wieku. In M. Basaj & D. Rytel (Red.), *Z problemów frazeologii polskiej i słowiańskiej, 4* (s. 71—82). Wrocław, Ossolineum.

Danlos, L. (1980). *Représentation d'informations linguistiques : constructions N être Prép X.* [Thèse de 3e cycle]. Paris, Université Paris 7, LADL.

Fillmore, Ch. J., Baker, C. F., & Sato, H. (2002). Seeing Arguments through Transparent Structures. In M. Gonzáles Rodríguez & C. Paz Suarez Araujo (Eds.), *Third International Conference on Language Resources and Evaluation, Proceedings* (Vol. 3, pp. 787—791). Las Palmas, European Language Resources Association (ELRA).

Giry-Schneider, J. (1978). *Les nominalisations en français : l'opérateur « faire » dans le lexique*. Genève — Paris, Droz.

Gross, G. (1987). *Les constructions converses en français*. Genève — Paris, Droz.

Gross, G. (1994). Classes d'objets et description des verbes. *Langages, 15*, 15—30.

Gross, M. (1975). *Méthodes en syntaxe*. Paris, Hermann.

Gross, M. (1981). Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique. *Langages, 63*, 7—52.

Gross, M. (1998). La fonction sémantique des verbes supports. *Travaux de Linguistique, 37*, 25—46.

Guillet, A. (1991). Dictionnaires électroniques et lexique-grammaire. *Studia Romanica Posnaniensia, 16*, 117—128.

Ibrahim, A. H. (Éd). (1996). *Langages, 121 : Les supports*. Paris, Larousse.

Jędrzejko, E. (1998). *Słownik polskich zwrotów werbo-nominalnych. Zeszyt próbny*. Warszawa, Energeia.

Laskowski, R. (1995). Konwersja. In K. Polański (Red.), *Encyklopedia językoznawstwa Ogólnego* (s. 287). Wrocław — Warszawa — Kraków, Ossolineum.

Lewicki, A. M. (1977). Zwroty frazeologiczne, czyli predykaty w formie składników nieciągłych. *Studia Gramatyczne, 1*, 135—143.

Pajdzińska, A. (1988). *Związki frazeologiczne nazywające akty mowy*. *Semantyka i składnia*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marri Curie-Skłodowskiej.

Przepiórkowski, A. (2004). *Korpus IPI PAN. Wersja wstępna*. Warszawa, Instytut Podstaw Informatyki.

Topolińska, Z. (1979). O rzeczownikach jako o wykładnikach predykacji. In J. Saferowicz (Red.), *Opuscula Polono-Slavica* (s. 383—390). Wrocław — Warszawa — Kraków, Ossolineum.

Topolińska, Z. (1984). Składnia grupy imiennej. In Z. Topolińska (Red.), *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Składnia* (s. 301—393). Warszawa, Wydawnictwo PWN.

Vetulani, G. (1994). Constructions à VSup + NPréd et l'aspect (étude confrontative : français-polonais). In D. W. Halwachs & I. Stütz (Red.), *Akten des 28. Linguistisches Kolloquiums* (s. 215—220). Tübingen, Max Niemeyer Verlag.

Vetulani, G. (2000). *Rzeczowniki predykatywne języka polskiego. W kierunku syntaktycznego słownika rzeczowników predykatywnych*. Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM.

Vetulani, G. (2004). Le rôle du verbe dans le réseau dérivationnel des prédicats nominaux. *Studia Romanica Posnaniensia, 31*, 459—467.

Vetulani, G. (2005). Répercussions des activités humaines dans les collocations verbo-nominales. *Neophilologica, 17*, 153—161.

Vetulani, G. (2007). Sur la dynamique des expressions à prédicat nominal. *Écho des études romanes, 3*(1-2), 149—156.

Vetulani, G. (2010). Élaboration d'un dictionnaire des noms prédicatifs en polonais. In A. H. Ibrahim (Éd.), *Supports et prédicats non verbaux dans les langues du monde* (p. 166—181). Paris, Cellule de Recherche en Linguistique.

Vetulani, G. (2012). *Kolokacje werbo-nominalne jako samodzielne jednostki języka. Syntaktyczny słownik kolokacji werbo-nominalnych języka polskiego na potrzeby zastosowań informatycznych. Część I.* Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM.

Vetulani, G. (2013). Budowa syntaktycznego słownika rzeczowników predykatywnych języka polskiego na potrzeby zastosowań informatycznych w dobie aktualnych wyzwań dla językoznawstwa. In S. Puppel & T. Tomaszkewicz (Red.), *Scripta manent — res novae* (s. 487—498). Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM.

Vetulani, G. (2015a). Wybrane relacje w semantycznych sieciach leksykalnych na przykładzie orzeczeń prostych i złożonych. In W. Fijałkowska, M. Izert, A. Kieliszczyk & E. Pilecka (Red.), *Être philologue. Études dédiées à Teresa Giermak-Zielińska* (s. 265—274). Warszawa, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego.

Vetulani, G. (2015b). Problemy z pozyskiwaniem i opisem nazw cech i właściwości w języku polskim. *Kwartalnik Językoznawczy, 21—22*(1-2), 49—61. http://kwartjez.amu.edu.pl/teksty/teksty2015_1-2_21-22/Vetulani.pdf

Vetulani, G. (2017). Próby formalizacji zdań opartych na predykatach rzeczownikowych języka polskiego. *Linguistica Copernicana, 14*, 127—143. http://doi.org/10.12775/LinCop.2017.008

Vetulani, G. (2018). Les démarches et problèmes à résoudre dans les études comparatives — la prédication nominale en français et en polonais. *Neophilologica, 30*, 340—351.

Vetulani, Z., & Vetulani, G. (2019). The Case of Polish on its Way to Become a Well-Resourced Language. In G. Adda (Ed.), *International Conference On Language Technologies For All: Enabling Linguistic Diversity And Multilingualism Worldwide. Proceedings of LT4All* (pp. 388—392). Paris, ELRA/UNESCO. https://lt4all.elra.info/proceedings/lt4all2019/pdf/2019.lt4all-1.97.pdf

Vetulani, Z., & Vetulani, G. (2020). Polish Lexicon-Grammar Development Methodology as an Example for Application to other Languages. In G. Nath Jha et al. (Eds.), *Proceedings of the LREC 2020 WILDRE5. 5th Workshop on Indian Language Data: Resources and Evaluation* (pp. 51—59). Paris, European Language Resources Association (ELRA), https://www.aclweb.org/anthology/2020.wildre-1.10

Vetulani, Z. Vetulani, G., & Kochanowski, B. (2014). Through Wordnet to Lexicon Grammar. In Fr. Kakoyianni Doa (Éd.), *Penser le lexique-grammaire : perspectives actuelles* (p. 531—543). Paris, Honoré Champion.

Vetulani, Z., Vetulani, G., & Kochanowski, B. (2016). Recent Advances in Development of a Lexicon-Grammar of Polish: PolNet 3.0. In N. Calzolari et al. (Eds.), *Proceedings of the Tenth International Conference on Language Resources and Evaluation (LREC'16)* (pp. 2851—2854). Portorož, European Language Resources Association (ELRA).

Vetulani, Z., Vetulani, G., & Mohanty, P. (2021). Development of real size IT systems with language competence as a challenge for a Less-Resourced Language: a methodological proposal for Indo-Aryan languages. *Journal of Information and Telecomm unication, 5*(4). https://doi.org/10.1080/24751839.2021.1966236

Vivès, R. (1983). *Avoir, prendre, perdre : constructions à verbe support et extension aspectuelle*. [Thèse de 3e cycle]. Paris, Université Paris 8, LADL.

Żmigrodzki, P. (2000). *Właściwości składniowe analitycznych konstrukcji werbo-nominalnych w języku polskim*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—19
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.11

Alicja Hajok
Université Pédagogique, Cracovie
Pologne
https://orcid.org/0000-0002-1653-220X

Katarzyna Gabrysiak
Université Pédagogique, Cracovie
Pologne
https://orcid.org/0000-0003-2343-666X

Les verbes supports et autres actualisateurs du prédicat nominal <comparaison> dans un texte scientifique

Support Verbs and Other Realizers of the Nominal Predicate <comparison> in Scientific Texts

Abstract

Support verbs (*verbes supports*) and other realizers of the predicative noun <comparison> are the subject of this study. We submit to analysis the constructions prevalent in academic texts. The proposed analyses refer to the research on the realization of the predicate noun and are in line with the current research on the lexical-syntactic structures specific to the genre.

Keywords

Suport verb, predicative noun, comparison, lexical-syntactic structures, scientific texts

1. Remarques préliminaires

1.1. Objectif

Nous voudrions montrer dans ce qui suit que les suites compositionnelles constituées du verbe support et du prédicat nominal font partie des structures lexico-syntaxiques qui sont propres à un discours donné. Nous inscrivons ce travail dans le cadre des travaux du groupe de recherche DiSem (Muryn et al., 2016) qui oriente cette recherche vers l'étude sémantique des textes. Ainsi, nous suivons l'idée de

préformation, souvent reprise sous d'autres termes : segments répétés (Salem, 1986), motifs (Grossmann, 2015 ; Longrée et al., 2008), unités lexicales étendues (Sinclair, 2004), routines sémantico-rhétoriques (Tutin, 2013), constructions (Bouveret & Legallois, 2012 ; Fillmore, 1988). Notre objectif final est de dégager la matrice lexico-syntaxique du texte scientifique. Les recherches précédentes ont déjà confirmées l'existence d'une telle matrice (Gabrysiak, 2016, 2017, 2019 ; Hajok, 2016). Nos analyses ont été réalisées à deux niveaux : (i) au niveau métadiscursif qui sert à entamer et maintenir une relation avec le lecteur et (ii) au niveau du problème, du sujet présenté dans le texte. Le concept de comparaison en tant qu'un des processus du raisonnement se situe surtout au niveau du problème. Néanmoins ancré dans les structures lexico-syntaxiques appropriées, il s'extériorise aussi au niveau métadiscursif.

Le présent article se compose donc de deux parties : la première présentera le cadre général de notre étude ; la deuxième illustrera l'emploi du prédicat nominal <comparaison> ainsi que ses verbes supports et d'autres actualisateurs par des exemples tirés des textes scientifiques. Certes, privées de contexte plus large, ces constructions pourraient apparaître dans d'autres types de textes, mais faisant partie d'une structure lexico-syntaxique contenant un lexique propre au domaine scientifique choisi ainsi qu'un lexique transdisciplinaire, elles deviennent distinctives pour un texte scientifique. Prenons comme exemple deux structures : (i) les structures qui visent à orienter la conduite du lecteur — l'auteur s'adresse à son lecteur et il lui suggère de comparer les deux exemples, p. ex. : *Comparez (29) et (30)* ; (ii) les structures permettant à l'auteur partager ou non le point de vue proposé par l'auteur cité, p. ex. : *Notre étude est identique à celle effectuée par X* ou *Cette définition diffère de celle proposée par X* et d'autres[1].

1.2. L'écrit scientifique et le corpus d'analyse

L'écrit scientifique fait l'objet de nombreuses études. Parmi celles qui nous inspirent le plus, nous pouvons énumérer les travaux de Grossmann (2013, 2015), de Tutin (2013), de Sandor (2007), de Pecman (2007). Ce type de texte peut être considéré comme un texte spécialisé vu qu'il se distingue par un lexique de spécialité correspondant à la discipline qu'il représente. Il est construit sur un schéma discursif. Sa structure interne est stable et intègre toujours les mêmes parties textuelles : introduction, développement, conclusion. On y trouve aussi un résumé, une bibliographie. Parmi toutes ses caractéristiques, il faut mentionner la citation qui reste son

[1] Les exemples empruntés à Hajok, 2016.

trait distinctif. Chacune des parties énumérées a sa propre structure et assume une autre fonction. Elles ne s'intercalent pas les unes entre les autres. Au contraire, elles sont mises dans un ordre précis. Tout cela permet de les distinguer sans problème dans un texte donné. Une telle composition s'illustre par un lexique transdisciplinaire, c'est-à-dire un lexique commun à tous les textes scientifiques. L'existence d'un tel lexique a été confirmée dans les études menées par l'équipe du Lidilem[2], lors des travaux sur le Scientext[3], qui le définit comme un lexique se rapportant au discours sur les objets et procédures scientifiques. Il n'est pas terminologique (Tutin, 2013) et l'on souligne son abstraction. En plus, il est placé au carrefour de l'argumentation, de la structuration du discours et de la pensée scientifique. Le choix de travailler sur les textes scientifiques s'explique par le fait qu'il s'agit des textes spécialisés, donc l'emploi des structures à verbe support devrait être approprié et contraint à ce type d'écrits et, en même temps, il s'agit des textes argumentatifs qui doivent contenir des éléments linguistiques de comparaison, car, avant de proposer sa propre hypothèse, l'auteur prend une position par rapport aux propos des autres chercheurs.

Les exemples analysés sont tirés des textes scientifiques appartenant à la discipline des Sciences humaines et plus particulièrement à la linguistique et au traitement automatique de langage. Pour constituer le corpus de travail, nous avons fait appel aux ressources linguistiques accessibles via le site Scientext[4] qui réunit les ressources linguistiques de plusieurs laboratoires (Lidilem, LLS, LiCorn, LAIRDIL, Diltec) en lien avec les discours universitaires et scientifiques. Le site offre une possibilité d'interroger en ligne des ressources textuelles à l'aide de l'interface Scienquest. Ainsi, notre requête du lemme *comparaison* a porté sur 67 textes (1 633 579 mots) du domaine de la Linguistique et sur 17 textes (753 025 mots) du domaine du Traitement automatique du langage appartenant aux genres suivants : mémoire d'habilitation à diriger des recherches, article, communication, thèse. Les résultats ont été tirés de toutes les parties textuelles : développement, introduction et conclusion ; au total, nous avons obtenu 1 132 occurrences.

2 https://lidilem.univ-grenoble-alpes.fr/, consulté le 11 septembre 2022.

3 https://scientext.hypotheses.org/homepage, consulté le 11 septembre 2022.

4 https://scientext.hypotheses.org/, consulté le 11 septembre 2022.

2. Le concept de comparaison

Sous l'étiquette de « comparaison » se cachent divers problèmes de différents niveaux d'analyse linguistique ; dans le présent article, on ne s'intéresse qu'au prédicat nominal <comparaison> et son emploi dans la structure lexico-syntaxique.

Selon le Dictionnaire de l'Académie française[5], *comparaison n. f.* date du XIIe siècle, et est emprunté du latin *comparatio*, 'action de comparer', de *comparare* (voir *Comparer*). Cette définition souligne qu'il s'agit de l'« action de comparer, de chercher les ressemblances ou les différences qui peuvent exister entre deux personnes ou deux choses ». Les exemples cités : *faire la comparaison d'un tableau avec un autre* et *faire la comparaison de deux ouvrages*, *de deux systèmes philosophiques* illustrent la construction prototypique à verbe support basique : *faire*.

Il est difficile d'aborder la question des structures lexico-syntaxiques fondées autour du verbe support et du prédicat <comparaison> sans définir le concept de « comparaison ». Surtout que l'on fait un rapprochement naturel entre le verbe prédicatif <comparer> et le prédicat nominal <comparaison>. Dans nos études précédentes (Hajok, 2018), nous avons mis en évidence que le prédicat verbal <comparer> et le prédicat nominal <comparaison> actualisés à l'aide du verbe support standard *faire* mènent vers le concept de « comparaison » qui est de nature causative résultative et qui dénote une propriété.

Action_1{N<hum>, f(x1), f(x2)} cause Action_2{N<hum>, f(x1)∩f(x2)} résultat État {comparaison [f(x1) = f(x2) U f(x1)>f(x2) U f(x1)<f(x2)]}

On observe donc un enchaînement suivant : *Luc compare deux objets → Luc compare l'objet 1 à l'objet 2* ; cela veut dire que *Luc compare la propriété de l'objet 1 à la propriété de l'objet 2* et finalement *Luc compare les deux objets pour se prononcer sur leurs propriétés*, autrement dit *Luc fait la comparaison des chaises → Luc procède à la comparaison des chaises → Luc soumet à la comparaison les deux chaises pour se prononcer sur leurs propriétés*.

Gross (2012 : 61) classifie le verbe prédicatif <comparer> parmi les verbes symétriques dont les arguments, sujets ou objets, ont « de remarquables possibilités de déplacements, ce qui s'explique par le fait qu'ils jouent par rapport au prédicat un rôle similaire » : *Paul compare A (à, avec) B* ; *Paul compare B (à, avec) A* ; *Paul compare A et B (ensemble, l'un à l'autre)*.

[5] https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9C3192, consulté le 9 avril 2022.

Cependant, le prédicat nominal <comparaison> selon son emploi dans la phrase peut fonctionner (i) soit comme un prédicat nominal d'action, il correspond donc au prédicat verbal <comparer>, p. ex. : *N0<Hum> compare N1 à N2* et *N0<Hum> fait la comparaison entre N1 et N2*, (ii) soit comme un prédicat nominal en position frontale, ainsi il est recatégorisé en argument phrastique, il entre donc dans la structure à prédicat d'ordre supérieur.

3. L'actualisation des prédicats nominaux

Le modèle des classes d'objets (G. Gross, 1993 ; Le Pesant & Mathieu-Colas, 1998) a permis d'établir une classification syntaxico-sémantique des unités linguistiques. Cette classification en classes de prédicats et d'arguments a mis en évidence les régularités et les irrégularités d'emploi de chaque unité linguistique. La phrase simple (M. Gross, 1975, 1981 ; Harris, 1971) a été désignée comme unité minimale d'analyse. Elle est composée d'un seul prédicat qui ouvre des positions argumentales remplies par les arguments élémentaires ; cependant la phrase complexe contient « la plupart du temps un élément prédicatif qui relie deux arguments de nature phrastique, c'est-à-dire contenant eux-mêmes un élément « prédicatif » (G. Gross, 2012 : 29). Alors, la phrase simple présente une relation entre un prédicat de premier ordre et ses arguments élémentaires, ainsi que la phrase complexe représente une relation entre le prédicat d'ordre supérieur et ses arguments dont au moins un doit être de nature prédicative.

3.1. Définir le verbe support

Pour ne pas entrer dans la polémique sur la définition du verbe support, nous reprenons celle proposée par le *Dictionnaire des sciences du langage* qui définit les verbes supports comme « des verbes sans fonction prédicative, dont le rôle essentiel est d'actualiser un constituant nominal prédicatif en lui fournissant les informations de temps, de personne, voire d'aspect » (Neveu, 2004 : 302). Les combinaisons spécifiques du verbe et du nom, soumises à un certain nombre de propriétés, permettent de distinguer les formes simples à verbes supports des formes plus complexes à verbes opérateurs (Giry-Schneider, 1987 : 63). Cependant « un verbe n'est pas support par définition » (Vivès, 1983 : 8), mais en entrant en relation avec un prédicat nominal, il a un emploi support. En plus, il est dépourvu de sens autonome.

Dans la littérature de sujet, on parle des verbes supports basiques : (i) *avoir* et *être* accompagnent les prédicats d'état (p. ex. : *Luc a du courage*), (ii) *il y a* caractérise les prédicats d'événement (p. ex. : *Un tremblement de terre a eu lieu au Japon*) et (iii) *faire* est propre aux prédicats d'action (p. ex. : *Luc a fait une bêtise*). Ils sont définis comme les actualisateurs standards des prédicats nominaux. L'actualisation est vue comme « une opération linguistique par laquelle les prédicats et les arguments sont rattachés aux trois catégories de référenciation que sont le *je*, l'*ici*, le *maintenant* (Mejri & Hajok, 2011). L'actualisation standard procède à la grammaticalisation de la phrase. L'actualisation non standard spécifie une quantité, véhicule une appréciation, apporte une valeur aspectuelle, modélise les prédicats (p. ex. : *Luc entame une discussion*). Il s'agit donc de structures marquées. De plus, la désambiguïsation du prédicat ne peut pas se faire hors contexte, car c'est « le contexte linguistique, autrement dit son environnement, qui détermine le sens d'un terme » (G. Gross, 2008).

4. Les constructions à verbe support

Étant donné que nous inscrivons nos propos dans les travaux menés dans le cadre de la phraséologie dite étendue, nous proposons de dégager des structures lexico-syntaxiques plus larges, centrées autour du prédicat nominal <comparaison>. Une telle approche s'explique en outre par le fait que le verbe support n'est pas toujours noté à la surface de la phrase ou bien au contraire on note des verbes supports appropriés. Une telle représentation nous permet de retenir d'autres actualisateurs et des arguments spécialisés et spécifiques à un discours donné. Les structures dégagées sont plus complexes que celles représentées sous forme du schéma d'arguments ; de plus, elles peuvent être polyprédicatives. Dans les structures prototypiques, le verbe support n'intervient pas dans la sélection des arguments de la phrase, ce sont les noms prédicatifs eux-mêmes qui sélectionnent sémantiquement le sujet. Les constructions que nous étudions ont nécessairement un sujet agentif. Sur le plan syntaxique, les constructions à verbes supports se caractérisent par deux séries de propriétés (Vivès, 1993). D'une part, le déterminant du nom prédicatif est fortement contraint. D'autre part, les constructions à verbes supports autorisent des déplacements de constituants impossibles avec d'autres verbes. Le verbe support peut être effacé moyennant la transformation relative et sans que la phrase perde son statut de phrase ou change de sens. Cet effacement implique seulement une non-actualisation du prédicat. Pour dégager les constructions à verbe support, nous nous sommes appuyées sur les transformations entre les phrases à verbes distributionnels et les

phrases à verbes supports et à noms dérivés proposées par M. Gross (1996) qui sont les suivantes :

Luc analyse ce texte.
Luc fait une analyse de ce texte.
L'analyse que fait Luc de ce texte.
L'analyse qui a été faite de ce texte par Luc.

En suivant cette logique, nous obtenons :

Luc compare ces textes.
Luc fait une comparaison de ces textes.
La comparaison que fait Luc de ces textes.
La comparaison qui a été faite de ces textes par Luc.

Il reste à souligner que la comparaison des textes doit être comprise comme la comparaison des propriétés de ces deux textes. Dans ce qui suit, nous listons les structures lexico-syntaxiques prototypiques construites sur le prédicat <comparaison> :

a) Verbe support basique *faire*

→ **faire une comparaison** de N1

À partir du moment où les résultats de simulations sont proches des résultats expérimentaux en petit signal, il devient possible de ***faire une comparaison*** *du facteur de bruit.*

(Scientext)

→ **faire une comparaison** MODIF, dans un cas PROPOSITION… dans un autre PROPOSITION

Pour la deuxième expérience (dont les analyses de données sont toujours en cours), nous ***avons fait une comparaison*** *plus fine : dans un cas les élèves ont utilisé l'interface graphique pour débattre, dans un autre ils ont utilisé le CHAT dans un premier temps.*

(Scientext)

→ **faire cette comparaison** pour N1

Il serait trop long ici de ***faire cette comparaison*** *pour les cinq prépositions concernées, mais un exemple peut être donné avec devant/au-devant.*

(Scientext)

Le verbe support basique *faire* peut entrer en relation avec le déterminant non standard *le même genre de*. La valeur neutrale de *faire* est nivelée par la valeur d'approximation apportée par le déterminant nominal *le genre de* qui, à son tour, est accompagné par le morphème de la comparaison par identification *même*. Ces deux éléments mis ensemble accentuent l'identité ou la ressemblance entre des entités distinctes soumises à la comparaison. La construction *faire le même genre de comparaison* peut être paraphrasée par *faire la même sorte de comparaison*[6] ou *faire le même type de comparaison*[7].

→ S'il s'agit de… on peut compter N1 et N2, et **faire le même genre de comparaison**

S'il s'agit d'un service de e-commerce « multilingualisé », on peut compter les « actes commerciaux » (achats, commandes) et le temps passé (par exemple, pour obtenir une réponse satisfaisante d'un service après-vente), et ***faire le même genre de comparaison****.*

(Scientext)

b) La forme passive du verbe support basique *faire*

M. Gross (1996) voit la forme passive comme une adjectivation où *être* fonctionne en tant que verbe support qui rappelle un participe-adjectif régissant une préposition d'agent. Les prépositions d'agent sont très variées. Outre la préposition *de*, on observe *par*, *devant*, *dans*, etc. ainsi que des locutions prépositionnelles.

→ Dans le cas de N1, **les comparaisons sont faites deux à deux**, par exemple…

Dans le cas des transitions multiples, (1 : 2), (2 : 1), (1 : 3), (3 : 1), ***les comparaisons sont faites deux à deux*** *: par exemple, pour évaluer le score de l'appariement […]*

(Scientext)

c) Variantes libres du verbe support.

Selon Gross (1993), les verbes supports *effectuer* et *accomplir* n'apportent pas d'informations spécifiques, comme des changements aspectuels et des modifications de structures, mais ils sont des variantes libres et soutenus du verbe support standard

---

6 L'emploi attesté : *Erdogan va faire la même sorte de comparaison comme pour Angela Merkel ?* (Le Figaro). https://www.lefigaro.fr/flash-actu/2017/10/08/97001-20171008FILWWW00144-la-mission-americaine-en-turquie-suspend-la-delivrance-de-visas.php, consulté le 10 avril 2022.

7 L'emploi attesté : *Est-ce qu'on sera en mesure de faire le même type de comparaison à la mi-parcours et à la fin de la campagne ?* (Le Journal de Québec). https://www.journaldequebec.com/2016/11/17/et-si-lequipe-faisait-la-difference, consulté le 10 avril 2022.

faire. Par contre *accomplir* véhicule de plus une idée d'achèvement, à savoir *mener jusqu'à son terme* contrairement à *effectuer* qui désigne *mettre à exécution*.

Lors de l'analyse des textes scientifiques, on a retenu encore *établir* et *mener*. Sur le plan intellectuel, *établir* désigne le fait d'accomplir un travail déterminé par le calcul et la réflexion (TLFi[8]) ; dans la classification de Gross (2008), *établir* apporte l'aspect terminatif, par contre *mener* est un variant stylistique de *faire* (Lim, 1996). Ces quatre verbes sont appropriés au prédicat <comparaison> et ils sont synonymiques au verbe support *faire* et ils peuvent entrer en relation avec les verbes modaux *pouvoir* et *permettre de*.

→ **effectuer une comparaison_ MODIF entre N1 et N2**

En 1999, ATR a montré la voie ***en effectuant une comparaison (objective) entre*** *le temps mis à réaliser une tâche de réservation hôtelière avec un interprète humain* ***et*** *avec son système de TA de parole.*

(Scientext)

→ **permettre d'effectuer une comparaison_ MODIF de N1_pl**

Ces premiers résultats nous ***permettent d'effectuer une comparaison directe*** *des indices, dans la mesure où une certaine hiérarchie semble se dessiner.*

(Scientext)

→ **permettre d'établir la comparaison**

Dans un cas comme « mon parapluie est plus grand que le tien », grand perd ses capacités d'évocation d'une valeur supérieure à la moyenne pour ne plus indiquer que la direction dans laquelle doit être orientée la propriété ***permettant d'établir la comparaison****.*

(Scientext)

→ **pouvoir être amené à effectuer des comparaisons_ MODIF**

Nous pourrons être amenée à effectuer des comparaisons *impliquant deux moyennes reliées à des modalités particulières de nos variables indépendantes.*

(Scientext)

→ **permettre de mener des comparaisons_ MODIF**

Un corpus annoté corpus annoté est pour le linguiste avant tout un outil d'investigation qui lui ***permettra****, pour ce qui concerne plus précisément l'analyse syntaxique, de décrire des configurations (attendues ou non) à partir de données attestées afin*

[8] http://atilf.atilf.fr/.

d'expliquer leur fonctionnement, d'étudier leur fréquence, et, lorsque les annotations portent sur des corpus de genres divers, ***de mener des comparaisons inter-corpus.***

(Scientext)

d) Emploi pronominal du verbe support basique et du variant libre.

En cas de verbes supports, le pronom réfléchi *se* assume la fonction du passif. Ce mécanisme permet d'éviter l'emploi de la voix passive. En effet, le passif demeure une structure marquée et rend le texte lourd.

→ **la comparaison se fait**

La comparaison se fait selon deux axes *: entre écrit et oral ; entre textes de fiction et articles en sciences sociales (tableau 8.1).*

(Scientext)

→ **cette comparaison s'effectue**

Cette comparaison s'effectue *en utilisant principalement la mesure d'erreur Pk (Beeferman et al., 1999), conformément aux évaluations récentes faites dans ce domaine.*

(Scientext)

→ **la comparaison entre N1 et N2 s'effectue**

Lors de la production spontanée d'un mot, les auteurs estiment que le circuit d'ajustement est identique, mais ***la comparaison entre*** *le mot prononcé* ***et*** *la cible* ***s'effectue au niveau*** *sémantique.*

(Scientext)

→ **les comparaisons s'effectuent**

Si l'on accepte, à la suite de Plaut et Kello (1999), que ***les comparaisons*** *à la base des améliorations dans les situations d'imitation* ***s'effectuent au niveau*** *perceptif et au niveau phonologique […]*

(Scientext)

e) Emploi des verbes supports causatifs

Nous avons aussi dégagé deux types de structures à verbe support causatif : *faire* et *rendre*. Quant au verbe *faire*, nous l'avons vu comme le verbe support basique (cf. sous-point a). Le verbe support *rendre* appartient à la classe de causation positive (Diwersy & Francois, 2011).

→ N0 <abstr> **rendre la comparaison Modif**

L'analyse RST du corpus Étudiants est extrêmement limitée : trois textes ALM et trois FLE. Par ailleurs, la sous-spécification du schéma de premier niveau pour certains textes FLE (cf. 3.2.1) ***rend la comparaison difficile****.*

(Scientext)

→ N0 <abstr> **rendre Modif la comparaison des Npl**

Un aspect important dans le fait de disposer de plusieurs corpus et d'augmenter les attestations de réduction par la collecte d'exemples est que cela ***rend possible la comparaison*** *des conditions de réalisation du phénomène dans plusieurs discours.*

(Scientext)

Dans les constructions ci-dessus *rendre* est un verbe support pour les adjectifs. Néanmoins, la construction *rendre possible* étant synonymique au verbe modal *permettre* pourrait fonctionner en tant que verbe support pour le prédicat <comparaison> : *rendre possible la comparaison = permettre la comparaison = comparer*. En cas de *rendre difficile*, cette transition n'est pas possible : *rendre la comparaison difficile = *causer que la comparaison est difficile*.

f) Emploi des verbes semi-auxiliaires aspectuels

D'autres constructions retiennent les verbes supports aspectuels, comme *arrêter* qui renvoie à l'aspect terminatif et *poursuivre* qui renvoie à l'aspect progressif. Le fait de mettre le prédicat nominal <comparaison> au pluriel dans *on arrête les comparaisons* souligne l'aspect itératif du processus de la *comparaison*.

→ **arrêter les comparaisons avec Npl**

Cette dernière version est (très) légèrement plus rapide, car dès qu'un mot de P a été désigné comme cognat potentiel, ***on arrête les comparaisons*** *avec ce mot et l'on passe au suivant.*

(Scientext)

→ **pouvoir poursuivre la comparaison entre N1 et N2**

Le contexte acquiert ainsi un statut linguistique à part entière, comme lieu de stabilisation de l'interprétation. ***Peut-on poursuivre la comparaison entre*** *la définition du contexte en linguistique* ***et*** *celle du contexte pour le lecteur ?*

(Scientext)

→ **permettre d'accomplir une comparaison**

Si la remarque de LE GUERN est une avancée majeure dans l'effort lexicaliste distinguant la comparatio comme outil ***permettant d'accomplir une comparaison*** *et la similitudo*[9] *(Rakotomalala, 2021)*

(Scientext)

5. Les constructions sans verbe support

Outre les constructions où le verbe support est exprimé de façon explicite, nous avons dégagé aussi celles privées d'un tel verbe.

a) Effacement du verbe support dans les constructions à prédicat modal

Le verbe support peut être effacé dans une phrase sans que celle-ci perde son statut de phrase (G. Gross, 1999). On note régulièrement l'emploi des auxiliaires *permettre* ou *pouvoir permettre* qui mettent en évidence la modalité marquant la possibilité, pour l'action de <comparaison>, de se réaliser. D'ailleurs, le verbe support peut être restitué dans ces constructions : *permettre d'effectuer la comparaison*, *pouvoir permettre d'effectuer la comparaison*. En même temps, du point de vue stylistique l'effacement du verbe support allège la construction.

→ **permettre la comparaison**

L'exemple (10) est une représentation partielle et simplifiée de la structure du manuel SATO, (10') et (10'') sont fabriqués à partir de (10) pour ***permettre la comparaison****.*

(Scientext)

→ **permettre une comparaison**

Une « unité d'information » est un constituant syntaxique qui contient assez d'informations pour ***permettre une comparaison****.*

(Scientext)

Le tableau suivant indique les résultats de cette nouvelle pondération du corpus sport loisir et répète les résultats obtenus sur le corpus Professionnel (pour lequel nous gardons la pondération initiale), afin de ***permettre une comparaison****.*

(Scientext)

[9] https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/hal-03311365/document, consulté le 18 mars 2022.

→ **permettre la comparaison avec N1 et N2**

Le sème inhérent /liquide/ ***permet la comparaison avec*** *un déferlement de liquidité (la monnaie) provoquant la chute de l'un* ***et*** *l'émergence de l'autre.*

(Scientext)

→ **permettre la comparaison entre les Npl**

Là encore, c'est l'observation des cooccurrences, combinée à des méthodes de filtrage statistique, qui ***permet la comparaison entre*** *les langues : il y a donc une certaine continuité avec les techniques mises en œuvre sur les corpus parallèles.*

(Scientext)

→ **permettre les comparaisons entre Ø Npl**

Comparé au Chi², le rapport des chances présente l'avantage de ***permettre les comparaisons entre*** *expressions parce qu'il n'est pas affecté par leurs fréquences inégales (Howell, 1998, p. 182).*

(Scientext)

→ **ne pas permettre la comparaison de Npl**

Cependant, elle présente un inconvénient important car ***elle ne permet pas la comparaison de*** *plusieurs solutions.*

(Scientext)

→ **ne guère pouvoir permettre une comparaison entre les Npl**

Mais ce nombre de contextes ***ne peut guère permettre une comparaison entre*** *les corpus dans la mesure où ceux-ci ne sont pas de même taille.*

(Scientext)

b) Effacement du verbe support dans les propositions subordonnées : préposition/ locution prépositionnelle + prédicat <comparaison>

On observe aussi l'effacement du verbe support dans les propositions subordonnées. Le choix de la préposition dépend du type de subordonnée transformée. Dans les constructions retenues, il est possible de restituer le verbe support : *lors de la comparaison / lorsqu'on fait la comparaison* ou *après la comparaison / après avoir fait la comparaison*.

→ **Lors de la comparaison de dét N**

Lors de la comparaison *de la position des adverbiaux temporels dans les phrases, le RC issu de l'indice paragraphe est plus élevé pour la position finale que pour la position médiane, alors que les différences de cosinus sont très similaires.*

(Scientext)

Dans l'algorithme d'alignement, ***lors de la comparaison*** *des segments, un nouvel indice est créé : l'idée est d'estimer, pour chaque couple de phrases candidat à l'alignement, le nombre de correspondances lexicales fiables qu'on peut en extraire.*

(Scientext)

→ **Après la comparaison Ø**

Après la comparaison *(fonction des paramètres), il en sélectionne une et passe à l'étape suivante.*

(Scientext)

c) Transposition : le prédicat <comparaison> en position frontale + Vprédicatif

Les constructions suivantes se caractérisent par la présence du nom prédicatif <comparaison> en position argumentale de sujet qui est ensuite suivi d'un verbe prédicatif. Cela est dû au mécanisme de transposition du prédicat dans la position et la fonction de l'argument. Dans ce cas-là, le verbe support est absorbé. La plupart de ces constructions ont un caractère résultatif, à savoir l'action de comparer a été déjà effectuée et son résultat (*la comparaison des résultats obtenus*, *la comparaison des résultats produits*) entraîne une action suivante (*viser à*, *montrer que*, *faire apparaître*) ou permet de tirer des conclusions (*conclure*, *valider*). On observe aussi l'emploi du verbe modal *permettre de + Vpréd*. Ces constructions peuvent être paraphrasées comme suit : *après avoir fait la comparaison MODIF, nous visons / nous pouvons montrer*, etc.

→ **la comparaison vise à**

La ***comparaison*** *disciplinaire* ***vise à*** *mettre en relief les caractéristiques des textes, et sert de point de départ à l'analyse de leur diversité, entre les disciplines et au sein de chacun des deux champs considérés.*

(Scientext)

→ **la comparaison entre N emporte sur**

La comparaison entre *les langues et les cultures* ***l'emporte*** *cependant* ***sur*** *la mise en évidence de la diversité des textes interne à une langue et un champ considéré […]*

(Scientext)

→ la comparaison montre que

La comparaison des résultats obtenus *avec les règles R1 et R2* ***montre que*** *c'est la règle de rattachement systématique des participes passés (R1) qui donne les meilleures résultats (taux de précision supérieur à la règle lexicale pour les corpus volc, bal et mond, quasiment égal pour rea et légèrement dégradé pour ctra).*

(Scientext)

La ***comparaison*** *du nombre de gabarits lexicaux de chaque langue en fonction du type auquel elle appartient (rappelons que le type définit la répartition du lexique en fonction du nombre de syllabes par unité lexicale)* ***montre que*** *les regroupements proposés pour notre première typologie restent assez cohérents.*

(Scientext)

→ la comparaison montre N1

Ainsi, ***la comparaison des résultats produits*** *dans l'étude de C. Poudat (2006a) et des nôtres* ***montre*** *les limites des tests statistiques : alors qu'ils doivent permettre de généraliser les résultats, la significativité de l'effet d'une variable sur une autre a pu être vérifiée dans un corpus mais pas dans l'autre.*

(Scientext)

→ la comparaison fait apparaître

La comparaison des textes *de SCL et de LET, et des doctorants et non-doctorants* ***fait apparaître*** *des caractéristiques marquées, qui distinguent les groupes, et montre que les textes se positionnent diversement par rapport aux canons de scientificité.*

(Scientext)

→ la comparaison ne permet pas de mettre en évidence

La comparaison des performances *moyennes* ***ne permet pas de mettre en évidence*** *de différence entre les groupes, même si les enfants bilingues obtiennent une moyenne de réponses correctes très légèrement supérieure à celle des enfants monolingues.*

(Scientext)

→ la comparaison permet de conclure

La ***comparaison*** *qui* ***permet de conclure*** *à un fait de style n'a plus alors pour référent le message réduit à sa fonction informative, mais un ensemble de textes du même auteur ou d'auteurs différents (Cressot et James, op. cité).*

(Scientext)

→ **la comparaison permet de valider**

*Ainsi, **la comparaison des résultats de** plusieurs de nos études avec ceux de MacNeilage et Davis (2000) **permettra de valider** ou nuancer l'apport de cette théorie.*

(Scientext)

6. En guise de conclusion

Du point de vue mental, la comparaison est définie comme une opération d'identification entre deux objets. Par le fait de comparer, deux objets A et B sont mis en relation, l'objectif étant de trouver une correspondance entre A et B. Le choix des objets A et B n'est pas tout à fait libre et il dépend dynamiquement du contexte, d'où la nécessité de l'observer sur des textes appartenant au même genre et renvoyant à la même thématique. Autrement dit, les structures lexico-syntaxiques fondées sur le prédicat nominal <comparaison> peuvent-être prototypiques à un genre textuel. Cela s'explique par le fait que le choix du lexique dépend du genre textuel ainsi que les structures lexico-syntaxiques qui en dépendent (Muryn et al., 2016). Bien évidemment, les différents types de structures apparaissent dans les différents genres textuels. Par exemple, le processus de la comparaison des preuves (p. ex. *comparer des empreintes digitales, des armes, des images avec les visages des morts*) est prototypique au roman policier, mais il peut être aussi noté dans le roman sentimental, mais sa présence ou son absence ne peut pas être considérée comme un trait générique. Comparons les exemples tirés du roman policier (a), du roman sentimental (b) avec des exemples tirés du texte scientifique (c) ; ils ne sont pas identiques. Alors, les structures lexico-syntaxiques fondées sur le prédicat nominal <comparaison> peuvent constituer un des critères définitoires pour un genre donné, car on détecte leur prédominance, ce qui s'explique par la nature des prédicats de premier ordre et des arguments sélectionnés par le prédicat d'ordre supérieur, c'est-à-dire par le prédicat de <comparaison>.

a) Roman policier

*De toute manière il n'y avait aucune raison de **faire une comparaison** balistique avec son arme, personne ne l'avait vue rôder ici le matin.*

*Craig Nova est en ce moment même en train de **faire une comparaison** entre cette empreinte et celles de la victime, il pense que c'est la même personne*[10].

[10] http://phraseotext.univ-grenoble-alpes.fr, consulté le 11 septembre 2022.

b) Roman sentimental/Harlequin

Elle avait essayé de refaire sa vie, mais aucun autre homme ***ne pouvait soutenir la comparaison*** *avec son amour perdu, dont la mémoire — modelée par le désespoir et les larmes — avait embelli jusqu'à la perfection*[11].

c) Texte scientifique

La comparaison se fait selon deux axes *: entre écrit et oral ; entre textes de fiction et articles en sciences sociales (tableau 8.1).*

(Scientext)[12]

L'action de comparer constitue l'un des processus fondamentaux du raisonnement sans lequel la recherche scientifique ne puisse se dérouler. Les présentes études peuvent être appliquées dans la traduction traditionnelle ainsi qu'automatique ou assistée par ordinateur, dans la rédaction de texte, dans l'enseignement en tant qu'outil servant à faire apprendre des structures spécifiques.

Références citées

Bouveret, M., & Legallois, D. (2012). *Constructions in French*. Amsterdam — Philadelphia, John Benjamins.

Diwersy, S., & François, J. (2011). La combinatoire des noms d'affect et des verbes supports de causation en français. Étude de leur attirance au niveau des unités et de leurs classes syntactico-sémantitiques. *Revue Tranel, 55*, 139—161.

Fillmore, Ch. J., Kay, P., & O'Connor, M. C. (1988). Regularity and Idiomaticity in Grammatical Constructions : The Case of Letalone. *Language, 64*, 501—538.

Gabrysiak, K. (2016). Structures rhétorico-lexico-syntaxiques dans l'écrit scientifique. *Neophilologica, 28*, 61—67.

Gabrysiak, K. (2017a). Structures lexico-syntaxiques exprimant le but dans l'écrit scientifique. *Synergies Pologne, 14*, 81—91. http://gerflint.fr/Base/Pologne14/gabrysiak.pdf

Gabrysiak, K. (2017b). Matrice lexico-syntaxique de l'écrit scientifique en tant que type de discours spécialisé. *Roczniki Humanistyczne, 65*, 131—142.

Gabrysiak, K. (2019). Emploi et fonction du verbe FR voir/PL widzieć dans l'écrit scientifique. *Neophilologica, 31*, 139—152.

Giry-Schneider, J. (1987). *Les prédicats nominaux en français. Les phrases simples à verbe support*. Genève, Droz.

[11] http://phraseotext.univ-grenoble-alpes.fr, consulté le 11 septembre 2022.

[12] http://phraseotext.univ-grenoble-alpes.fr, consulté le 11 septembre 2022.

Gross, G. (1993). Trois applications de la notion de verbe support. *L'Information grammaticale, 59*, 16—22. https://doi.org/10.3406/igram.1993.3137

Gross, G. (1999). Verbes supports et conjugaison nominale. *Revue d'études francophones, 9*, 70—92.

Gross, G. (2004). Pour un Bescherelle des prédicats nominaux. Les verbes supports : nouvel état des lieux. *Lingvisticæ Investigationes, 27*(2), 343—358.

Gross, G. (2008). Les classes d'objets. *Lalies, 28*, 111—165.

Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique. Approche sémantico-syntaxique du lexique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

Gross, M. (1975). *Méthodes en syntaxe. Le régime des constructions complétives*. Paris, Hermann.

Gross, M. (1981). Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique. *Langages, 63*, 7—52.

Gross, M. (1996). Les verbes supports d'adjectifs et le passif. *Langages, 121*, 8—18. https://doi.org/10.3406/lgge.1996.1737

Grossmann, Fr. (2013). Les verbes de constat dans l'écrit scientifique. In A. Tutin (Éd.), *L'écrit scientifique : du lexique au discours. Autour de scientext* (p. 85—100). Presses universitaires de Rennes.

Grossmann, Fr. (2015). Les motifs du constat dans les genres scientifiques. In V. Beliakov & S. Mejri (Dir.), *Stéréotypie et figement. À l'origine du sens* (p. 39—56). Presses universitaires du Midi.

Hajok, A. (2016). À propos de quelques structures lexico-syntaxiques du type dit comparatif dans un texte scientifique. *Neophilologica, 28*, 98—108.

Hajok, A. (2018). Le prédicat *comparer* et le concept de « comparaison ». In *Сборник статей по итогам III-й международной конференции « Язык и действительность. Научные чтения на кафедре романских языков им. В.Г. Гака »* (с. 427—431). Москва, Спутник +.

Harris, Z. (1971). *Structures mathématiques du langage*. Dunod, Paris.

Legallois, D., & Tutin, A. (2013). Vers une extension du domaine de la phraséologie. *Langages, 189*(1), 3—25.

Le Pesant, D., & Mathieu-Colas, M. (1998). Introduction aux classes d'objets. *Langages, 131*, 6—33.

Lerat, P. (2002). Vocabulaire juridique et schémas d'arguments juridiques. *Meta, 47*(2), 155—162. https://doi.org/10.7202/008005ar

Lim, J.-S. (1996). Verbe Support (Vsup) et Nom Prédicatif (Npred) en Position Sujet. *Language Research, 32*. https://s-space.snu.ac.kr/bitstream/10371/86065/1/8.%202241494.pdf

Longrée, D., Luong, X., & Mellet, S. (2008). Les motifs : un outil pour la caractérisation topologique des textes. In S. Heiden & E. Pincemin (Éd.), *Actes des 9es Journées internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles, 2* (p. 733—744). Lyon, Presses universitaires de Lyon. http://lexicometrica.univ-paris3.fr

Mejri, S., & Hajok, A. (Éd.). (2011). *Neophilologica, 23 : Le figement linguistique et les trois fonctions primaires (prédicats, arguments, actualisateurs) et autres études*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.

Muryn, T., Niziołek, M., Hajok, A., Prazuch, W., & Gabrysiak, K. (2016). Scène de crime dans le roman policier : essai d'analyse lexico-syntaxique. *SHS Web of Conferences, 27*, 1—14.

Neveu, F. (2004). *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris, Armand Colin.

Pecman, M. (2007). Approche onomasiologique de la langue scientifique générale. *Revue Française de la Linguistique Appliquée, 7*, 79—96.

Salem, A. (1986). *Pratique des segments répétés. Essai de statistique textuelle*. Paris, Klincksieck, coll. « Saint-Cloud ».

Sándor, A. (2007). Modeling metadiscourse conveying the author's rhetorical strategy in biomedical research abstracts. *Revue Française de Linguistique Appliquée, 200*(2), 97—109.

Sinclair, J., & Carter, R. (2004). Trust the text: Language, corpus and discourse. In A. Tutin (Éd.), *L'écrit scientifique : du lexique au discours. Autour de scientext* (p. 27—43). Presses universitaires de Rennes.

Vivès, R. (1983). *Avoir, prendre, perdre : constructions à verbe support et extensions aspectuelles*. [Thèse de 3e cycle]. Université Paris 8, LADL.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—19
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.12

Izabela Pozierak-Trybisz
Université de Gdańsk
Pologne
https://orcid.org/0000-0002-1201-1378

Analyse contrastive français-polonais des verbes supports de la classe d'objet <attaques>

A Contrastive French-Polish Analysis of Support Verbs in the <attack> Class

Abstract

This paper presents a contrastive French-Polish semantic and syntactic analysis of nominal constructions with support verbs. The research is directly inspired by Gaston Gross's book *Systematic description of support verbs* (forthcoming). What has been studied in particular is the French support verbs of the object class <attack> in order to find their Polish equivalents. Such an analysis reveals two major difficulties: at times, the lack of equivalent nominal construction in Polish, and often, the lower number of support verbs in Polish compared to French, which renders Polish as being a less "rich" language, that is, more semantically generalizing one. The search for adequate support verbs in Polish requires an in-depth semantic analysis to grasp the differences in meaning and usage. To do this, the methodology of grammar based on combinatorial semantics has been applied aided by a study of aspectual senses and phraseology linked to support verbs in both the languages.

Keywords

Contrastive semantic-syntactic analysis, nominal constructions, support verbs, object class, aspect, translation

0. Introduction

Dans cette étude, nous voudrions présenter une analyse sémantico-syntaxique contrastive français-polonais concernant des constructions nominales à verbes supports. Ce travail est un exemple d'un projet à but pratique : la construction d'une base de données bilingue. Ceci pour trouver les équivalents polonais des verbes supports français et/ou les équivalents des constructions prédicatives nominales entières de ce type, sans toutefois se déclarer exhaustif. Notre recherche s'inspire directement de celle de Gaston Gross et de son article *Description systématique des verbes supports* (2021) et se veut son développement dans une perspective contrastive. Nous proposons de voir un échantillon de ce travail sur l'exemple des verbes supports de la classe d'objets <attaques>[1] :

1. Classes des <**attaques**> : *attaque*, *assaut*
2. Schéma d'arguments :
   N0 : Nhum/N1 : contre, envers, à l'égard de Nhum, Npréd
3. Verbes supports : *faire*, *effectuer*, *exécuter*
4. Verbes supports appropriés : *mener*, *lancer*, *porter*, *livrer*, *perpétrer*, *déployer*, *monter*
5. Verbes supports passifs : *subir*, *prendre*, *essuyer*, *connaître*, *être en butte à*
6. Verbes supports réciproques :
7. Déterminants : *indéfinis*, *un-modif*
8. Verbes supports aspectuels :
   Duratif : *continuer*
   Inchoatif : *engager*, *déclencher*, *passer à*, *partir à*
   Intensif : *déployer*
   Itératif : *renouveler*, *multiplier*, *répéter*, *reprendre*, *réitérer*, *recommencer*, *relancer*
   Itératif-intensif : *intensifier*, *renforcer*, *redoubler*
   Progressif : *poursuivre*, *continuer*
   Terminatif : *interrompre*, *suspendre*, *cesser*, *arrêter*, *mettre fin à*, *mettre un terme à*, *stopper*, *terminer*, *désamorcer*
9. Constructions événementielles : *avoir lieu*, *se produire*
10. Vopa : *repousser*, *répliquer à*, *répondre à*, *soutenir*, *esquiver*
11. Vopa sujet : *opposer*, *avoir lieu*, *confronter*, *surprendre*, *survenir*, *surgir*, *échouer*

(G. Gross, 2021)

[1] Le projet est en train d'être réalisé dans le cadre de nos séminaires en licence et maîtrise, comme G. Gross lui-même nous l'avait enseigné. Nos remercions donc notre étudiante en licence Klaudia Orzada pour son aide dans la construction du corpus analysé.

Nous n'avons pas l'intention de faire une introduction théorique sur les verbes supports, toutes les données indispensables et actuelles sont à consulter dans G. Gross (2012 et 2021).

Nous considérons les travaux de Gaston Gross, la méthodologie qu'il a élaborée pour analyser les classes d'objets et verbes supports, comme acquis. Les analyses présentées ci-dessous ne sont donc pas une disscusion théorique sur ces matières mais un exemple de l'application pratique pour l'enseignement de l'analyse sémantique, la grammaire contrastive et pour la traduction.

Vu le cadre restreint du présent texte, nous allons étudier uniquement le verbe support *faire* et les verbes supports appropriés de l'entrée de la classe <attaques> présentée ci-dessus. Rien qu'un bref aperçu contrastif de ces prédications nominales, de leur nombre et de leur sens, laisse perplexe un chercheur ou traducteur (ou étudiant) polonais qui en emploient beaucoup moins pour parler des <attaques>.

Le début d'analyse dévoile déjà des difficultés majeures à trouver les équivalents polonais des constructions à verbes supports français :

— parfois le manque de construction équivalente nominale en polonais,
— souvent le nombre moins élevé de verbes supports en polonais par rapport au français, le polonais étant une langue moins « riche » lexicalement, moins précise, plus généralisante sémantiquement (on peut en fournir plusieurs exemples en comparant les contextes d'emplois d'un prédicat verbal donné en polonais, p. ex. : *pracować* (*hum.*, *moteur*, *cervau*), face aux nombreux équivalents verbaux en franaçis : *travailler — tourner — fonctionner*).

Cependant, nous sommes consciente que si ces constructions sont si nombreuses en français, c'est que l'on en a besoin pour des causes aussi bien pragmatiques que linguistiques. Dans cette « image linguistique » française des <attaques>, nous essayons de trouver des critères sémantiques pour mener une analyse bilingue. Selon nous, le choix d'un verbe support serait dicté par : le domaine d'attaque (militaire, sportif, médical, politique, informatique, etc.), la manière de préparer, mener et faire une attaque, les types des parties adverses et la nature des buts attaqués. Il est à souligner que la construction de l'entrée <attaque> faite par G. Gross ne met donc pas en valeur d'opposition familière *attaque médicale/militaire*. La recherche des verbes supports équivalents en polonais nous invite à effectuer une analyse sémantique approfondie pour saisir les différences de sens et d'emplois entre, p. ex. : *faire/effectuer/mener une attaque*. Pour le faire, nous appliquons la méthodologie de la grammaire basée sur la combinatoire sémantique qui étudie les structures prédicat-arguments avec toutes les restrictions sémantico-syntaxiques qui en découlent, (Bogacki, 1991 ; Karolak, 1991, 2001 ; Muryn, 1999 ; Pozierak-Trybisz, 2015), méthodologie qui fait partie des travaux de L'École Sémantique Polonaise (Bogusławski, 1988 ; Wierzbicka, 1993, 2006 ; et déjà cités Karolak, Muryn et autres). Notre analyse

qui ne serait pas complète sans une étude des sens aspectuels et de la phraséologie liés aux verbes supports dans les deux langues (G. Gross, 2012 ; Karolak, 1994 ; Pozierak-Trybisz, 2013 ; Vivès, 1984).

1. Verbes supports *faire, effectuer, exécuter* et leurs équivalents polonais

Ces trois verbes sont alignés par G. Gross comme les verbes supports de base pour la classe <attaques>. Cependant dans notre recherche des équivalents polonais, nous sommes obligée de trouver leurs nuances de sens qui autorisent une traduction donnée. Or, selon le dictionnaire *Larousse*, on emploie le verbe *faire* pour « produire, créer, provoquer quelque chose, en parlant de quelque chose » (https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/faire/32701), le verbe *effectuer* signifie *mettre quelque chose à exécution, le faire, l'accomplir, le mener à sa réalisation* et l'on utilise le verbe *exécuter* pour exprimer l'action de réaliser un plan ou un projet et *les mettre à exécution*. Il est difficile de dire que ces explications fournissent des réponses exactes quant à leur emploi comme verbes supports des *attaques*. Cependant, si l'on y ajoute un critère aspectuel, on peut y voir plus clair. Or, *faire* pourrait avoir une nuance télique par rapport à *effectuer* — résultatif ou à *exécuter* — terminatif. De tels outils sémantiques peuvent nous aider peut-être à choisir entre : *atakować*, *zatakować*, *dokonać ataku*, *zrealizować atak*, *preprowadzić atak*, etc.

Voici quelques exemples[2] :

— domaine militaire :

1. (fr.) *Une idée de ce qui a été utilisé pour* ***faire l'attaque*** *?*
(https://context.reverso.net/traduction/italien-francais/Idee+su, consulté le 30 avril 2021)

(pl.) *Jakieś pomysły, czego użyto do* ***dokonania/przeprowadzenia ataku****?*

On peut hésiter ici entre deux verbes supports polonais : *dokonać* ou *przeprowadzić atak*, le premier mettant l'accent sur *le caractère ponctuel de l'action*, l'autre sur *une action par étapes*, selon le contexte plus large que nous ne connaissons pas.

[2] Toutes les traductions en polonais sont de l'autrice de cet article.

2. (fr.) *Vous devez traquer l'ennemi et gagner la bataille* ***en faisant une attaque aérienne*** *sur le char de fer ennemi de votre hélicoptère de combat*.
(https://www.amazon.fr/Simulateur-moderne-guerre-dh%C3%A9licopt%C3%A8re-r%C3%A9servoir/dp/B07B6C62DV, consulté le 2 mai 2021)

   (pl.) *Musisz namierzyć wroga i wygrać bitwę,* ***dokonując ataku powietrznego*** *na żelazny czołg wroga z twojego śmigłowca szturmowego*.

— domaine politique :

3. (fr.) *Le député disait que l'opposition* ***faisait des attaques partisanes.***
(https://www.noscommunes.ca/Content/House/362/Debates/068/han068-f.pdf, consulté le 2 mai 2021)

   (pl.) *Deputowany mówił, że opozycja* ***dokonuje napadów partyzanckich.***

À remarquer que la signification du substantif « *attaque*/*napad* » exprime une action violente et soudaine, d'où le choix du verbe support polonais résultatif *dokonać* : selon nous, la combinatoire sémantique des deux exige l'emploi d'une forme perfective de *faire*.

— domaine médicale :

4. (fr.) *Il diminue les risques* ***de faire une attaque cardiaque*** *ou d'avoir un accident vasculaire cérébral chez les patients*.
(https://www.linguee.fr/francais-anglais/traduction/faire+une+attaque.html, consulté le 2 mai 2021)

   (pl.) *Zmniejsza ryzyko* ***ataku serca*** *lub udaru mózgu u pacjentów*.

À noter que dans le cas d'un état pathologique, l'expression *faire une attaque* a plusieurs sens. Dans ce cas précis, le verbe support polonais adéquat est *mieć* (fr. *avoir*).

Par rapport à *faire*, le verbe support hypéronyme des autres analysés, *effectuer* met l'accent sur une action d'*attaquer* accomplie, par exemple :

— domaine militaire :

5. (fr.) *Dans la nuit du 2 août, l'ennemi a* ***effectué une attaque*** *en employant des gaz asphyxiants dans la région de Smorgony*.
(*L'Économiste français* : journal hebdomadaire, 1916)

   (pl.) *W nocy 2 sierpnia, wróg* ***dokonał ataku / przeprowadził atak*** *z użyciem duszących gazów w Samorgonie*.

6. (fr.) *La majorité des officiers anglais composant le conseil de guerre fut d'avis d'**effectuer une attaque** sur la ville de Saint-Pierre.*

(Hume, *Histoire d'Angleterre*, 1820)

(pl.) *Większość angielskich oficerów wchodzących w skład rady wojennej była zdania, że **dokonają ataku / przeprowadzą atak** na miasto Saint-Pierre.*

7. (fr.) *Dans la nuit du 13 au 14 avril, les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France **ont effectué une attaque** à la roquette contre des installations militaires en Syrie.*

(d'après : https://fr.wikipedia.org/wiki/Bombardements_de_Barz%C3%A9_et_de_Him_Shinshar, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *W nocy z 13 na 14 kwietnia Stany Zjednoczone, Wielka Brytania oraz Francja dokonały skoordynowanego **ataku** rakietowego na instalacje wojskowe w Syrii.*

— domaine politique/vie publique :

8. (fr.) ***Les attaques** personnelles qui ont été **effectuées** par ces personnes trahissent leur manque d'arguments.*

(https://www.linguee.fr/francais-anglais/traduction/manque+d%27arguments.html, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) ***Ataki** osobiste tych ludzi zdradzają ich brak argumentów.*

— domaine informatique :

9. (fr.) *Ces bots ou systèmes zombies sont utilisés pour **effectuer des attaques** contre les systèmes cibles, souvent en submergeant leur bande passante et leurs capacités de traitement.*

(https://blog.netwrix.fr/2018/07/04/les-10-types-de-cyberattaques-les-plus-courants/, consulté le 20 octobre 2022)

(pl.) *Wirus został zaprogramowany do **przeprowadzania ataków / atakowania** na serwery obsługiwane przez Google.*

— domaine sportif :

10. (fr.) *Un arrière peut **effectuer une attaque** à n'importe quelle hauteur en arrière de la zone*.

(https://www.comitevolley53.fr/formulaires/code_arbitrage.pdf, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Rozgrywający może **zbić piłkę** z tylnej strefy boiska na dowolnej wysokości*.

En ce qui concerne le verbe support *exécuter*, il est employé, selon nous, pour mettre l'accent sur l'achèvement de l'action d'*attaquer*. Quant à ses équivalents en polonais, il y a le verbe résultatif *zrealizować*, mais *przeprowadzić* ou *dokonać* sont également souvent employés, par exemple :

— domaine militaire :

11. (fr.) *Ce qui veut dire que quelqu'un a entendu notre plan et sait comment **exécuter une attaque** terroriste parfaite*.

(https://context.reverso.net/traduction/francais-portugais/quelqu%27un+a+entendu, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Co oznacza, że ktoś usłyszał o naszym planie i wie, jak **przeprowadzić** doskonały **atak** terrorystyczny*.

12. (fr.) *L'aviation ennemie **a exécuté des attaques** sur la ville de Salerne, causant d'importants dégâts*.

(http://doc.rero.ch/record/269380/files/1943-08-24.pdf, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Siły powietrzne wroga **przeprowadziły ataki** na miasto Salerno, powodując znaczne szkody*.

13. (fr.) *Le groupe **a exécuté des attaques** simultanées sur plusieurs zones urbaines pendant les attaques des infrastructures pétrolières*.

(https://www.realites.com.tn/2016/02/libye-la-dangereuse-frilosite-de-la-diplomatie-tunisienne/, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Podczas ataków na infrastrukturę naftową grupa **przeprowadziła** jednocześnie **ataki** w wielu obszarach miejskich*.

Une conclusion partielle serait donc la suivante : face aux trois verbes supports de base <des attaques> en français, le polonais, faisant abstraction des nuances de

sens, emploi un seul : *przeprowadzić* qui a un sens résultatif et signifie : ‘avoir un plan d’une action et le réaliser du début à la fin d’une façon efficace’.

2. Verbes supports appropriés : *monter*, *lancer*, *porter*, *livrer*, *mener*, *perpétrer*, *déployer* et leurs équivalents polonais

Comme nous l’avons déjà signalé au début de cette analyse, nous constatons que les verbes supports dits « appropriés » sont justement appropriés à une situation d’attaque précise, selon toutes les circonstances, analysées l’une après l’autre. Nous tenons à souligner que nous nous sommes permis de changer l’ordre dans l’énumeration de ces verbes supports par rapport à celui proposé par Gross. Ils se succèdent alors chronologiquement en commençant par le stade d’envisager, de commencer et de poursuivre une attaque. Leurs emplois reflètent également l’intensité ou l’ampleur d’une attaque.

Ainsi *monter*, c’est *préparer une attaque*, *lancer* — le début et la force avec laquelle on attaque qch. ou qqn, *porter* met l’accent sur la télicité de l’agent, *livrer* — le sens inchoatif : ‘commencer et poursuivre une attaque’ et *mener* servirait à souligner l’action, voir le processus en cour. En ce qui concerne *perpétrer*, ce verbe support implique le côté criminel de l’action et *déployer* — une opération qui concerne un espace considérable (non ponctuel).

Voici quelques exemples avec les équivalents des verbes supports en polonais :

- ***monter une attaque***

Selon le dictionnaire, le verbe *monter* signifie, au sens figuré, « dresser, organiser, préparer. Monter un coup » (www.cnrtl.fr/definition/academie8/monter).

— domaine militaire :

14. (fr.) *[…] les soldats australiens* ***montèrent leur attaque sur*** *les bastions extérieurs de la ligne Hindenburg […]*

(https://www.linguee.fr/francais-anglais/traduction/sur+les+bastions.html, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *[…] australijscy żołnierze* ***przygotowali atak*** *na zewnętrzne bastiony linii Hindenburga […]*

15. (fr.) *Afin d'assurer la protection de la population civile, les […] combattants doivent se distinguer de cette population lorsqu'ils se livrent à* ***une attaque*** *ou se préparent* ***à monter une attaque.***

(https://www.linguee.com/french-english/translation/ils+se+livrent.html, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Aby zapewnić ochronę ludności cywilnej, walczący muszą się od niej odróżniać, kiedy ruszają do ataku lub* ***przygotowują plan ataku****.*

16. (fr.) *Adolf Hitler donne alors à ses armées l'ordre de* ***monter une attaque*** *de grande envergure à Mortain et à Avranches.*

(https://www.linguee.fr/francais-anglais/traduction/ordre+d%27attaque.html, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Adolf Hitler wydaje wówczas swojej armii rozkaz* ***przygotowania*** *szeroko zakrojonego* ***ataku*** *na Mortain i Avranches.*

— domaine vie publique :

17. (fr.) *Croyant que l'avenir social et politique de l'ordre établi est en jeu,* ***ils montent une série d'attaques*** *dirigées vers les extrémistes […]*

(https://www.linguee.fr/anglais-francais/traduction/hung+in+the+balance.html, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Sądząc, że przyszłość ustalonego ładu społeczno-politycznego jest zagrożona,* ***przygotowują serię ataków*** *przeciwko ekstremistom […]*

— domaine juridique :

18. (fr.) *Les plaignants, selon la Cour, utilisaient le processus d'arbitrage* ***pour monter une*** « ***attaque*** *indirecte » contre le jugement d'un tribunal criminel.*

(https://www.linguee.fr/francais-anglais/traduction/le+processus+d%27arbitrage.html, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Skarżący, jak stwierdził Trybunał, zastosowali proces arbitrażowy do* ***przygotowania „pośredniego ataku"*** *na wyrok sądu karnego.*

— domaine sportif :

19. (fr.) *Les minutes du combat s'écoulant, la Canadienne n'a pu* ***monter d'attaque*** *alors qu'Anita demeurait très défensive pour finalement remporter l'or.*

(https://www.linguee.com/french-english/translation/monter+a+l%27attaque.html, consulte le 2 mai 2021)

(pl.) *Walka przedłużała się, Kanadyjka nie mogła* ***przeprowadzić ataku****, podczas gdy Anita pozostawała w defensywie i w końcu zdobyła złoto*.

- ***lancer une attaque***

D'après la définition de dictionnaire, on emploie la construction *lancer une attaque* quand on veut dire « donner le départ à l'assaut, à l'attaque » (www.cnrtl.fr/definition/academie8/monter), donc exprimer l'aspect inchoatif avec une intensité soulignée, par exemple :

— domaine militaire :

20. (fr.) *Ordonnez-leur de* ***lancer l'attaque****.*

(https://context.reverso.net/traduction/francais-arabe/de+lancer+l%27attaque, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Rozkaż im, aby* ***rozpoczęli atak.***

21. (fr.) *Al-Qaïda incapable de* ***lancer une attaque*** *« à grande échelle »*.

(https://www.lapresse.ca/international/etats-unis/201303/12/01-4630223-al-qaida-incapable-de-lancer-une-attaque-a-grande-echelle.php, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Al-Kaida nie jest w stanie* ***zaatakować*** *„na dużą skalę"*.

22. (fr.) *Dans la soirée du 7 avril, le FPR avertit les FAR que, si les massacres ne cessent pas, il* ***lancera une attaque.***

(Ternon, *Guerres et Génocides au XXe siècle*, 2007)

(pl.) *Wieczorem 7 kwietnia, Rwandyjski Front Patriotyczny (FPR) ostrzega FAR, że* ***rozpocznie atak*** / ***zaatakuje****, jeśli masakry nie ustaną.*

23. (fr.) *Si on **lance une attaque** contre des pays qui sont innocents, ce sera l'un des actes les plus méprisables et sournois de l'histoire.*

(https://context.reverso.net/traduction/francais-anglais/actes+sournois, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Jeśli **zaatakujemy** kraje, które później okażą się niewinne, historia zapamięta to jako jeden z najbardziej haniebnych czynów.*

— domaine juridique :

24. (fr.) *Le crime est également commis lorsque son auteur **lance une attaque** avec deux buts précis distincts : […]*

(Laucci, *Cour pénale internationale*, 2008)

(pl.) *Przestępstwo zostaje również popełnione, kiedy jego sprawca **zaatakuje** z dwóch konkretnych powodów: […]*

— domaine informatique :

25. (fr.) *Il ne faudrait plus que deux années de préparation et 100 millions de US$ pour **lancer une cyberattaque** déstabilisant les États-Unis, en 2010.*

(Ventre, *Cyberattaque et cyberdéfense*, 2011)

(pl.) *Wystarczą tylko dwa lata przygotowań i 100 milionów dolarów, aby **rozpocząć cyberatak** destabilizujący Stany Zjednoczone w 2010 roku.*

26. (fr.) *[…] les Anonymous peuvent réunir beaucoup de personnes et s'organiser pour **lancer des attaques** contre les plus grosses compagnies.*

(https://fr.wikipedia.org/wiki/Attaque_par_d%C3%A9ni_de_service, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Społeczności podzielające wspólne wartości za pośrednictwem Internetu, takie jak Anonymous, mogą zrzeszać wiele osób i organizować się w celu **rozpoczęcia ataków** na największe firmy.*

Bref, nous constatons qu'en polonais, nous utilisons la construction *rozpoczynać atak* ou le verbe *zaatakować.*

- ***porter une attaque***

Selon les ressources du CNRTL (TLFi), on emploie le verbe *porter* quand on veut « occasionner une atteinte grave à quelqu'un/quelque chose » (https://www.cnrtl.fr/definition/porter).

En général, la construction à verbe support *porter une attaque* signifie une 'évaluation négative de quelqu'un ou de quelque chose'. Dans le domaine de la vie publique, cette construction serait un synonyme de *critiquer* ou de *accuser*. En polonais, on emploie alors le verbe *krytykować*. L'autre traduction possible : *dokonać ataku*. Quant aux autres domaines, dans un contexte sportif, et plus spécifiquement dans les courses, cette construction sert à exprimer le sens : « l'accélération soudaine d'un concurrent pour distancer ses rivaux » (https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/attaque/6206) et peut donc se traduire en polonais par *przyspieszyć*. Dans le contexte militaire — *przeprowadzić* ou *dokonać*, par exemple :

— domaine militaire :

27. (fr.) *Attaquer des civils et* ***porter des attaques*** *disproportionnées sont des crimes de guerre*.

(https://www.amnesty.org/fr/latest/news/2020/11/ethiopia-protect-civilians-in-mekelle-offensive/, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Atakowanie ludności cywilnej i* ***przeprowadzanie*** *nieproporcjonalnych* ***ataków*** *to zbrodnie wojenne*.

— domaine vie publique :

28. (fr.) *Il* ***porte des attaques****, des accusations politiques, et il cherche un bouc émissaire.*

(https://www.linguee.com/french-english/translation/il+porte+un+bouc.html, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) ***Dokonuje ataków,*** *oskarżeń politycznych i szuka kozła ofiarnego*.

29. (fr.) *À la page 30 du procès-verbal d'hier, il est dit que j'****ai porté une attaque*** *personnelle outrageante contre un membre de l'Assemblée*.

(https://context.reverso.net/traduction/francais-portugais/que+j%27ai+port%C3%A9, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Na 30 stronie wczorajszego protokołu jest napisane, że* ***dokonałem*** *oburzającego* ***ataku*** *osobistego na członka Zgromadzenia*.

— domaine sportif :

30. (fr.) *Avec 500 mètres à faire, j'**ai porté une attaque** et pris une petite avance sur Bruno, a analysé Meier*.

(https://www.linguee.fr/francais-anglais/traduction/faire+une+petite+analyse.html, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Mając do pokonania 500 metrów, **przyśpieszyłem** i zyskałem niewielką przewagę nad Brunem, analizował Meier*.

31. (fr.) *Il **a** alors **porté une attaque** sans hésitation, contraignant le jeune « rookie » français à redresser sa moto et à perdre quelques dizaines de mètres.*

(https://www.france24.com/fr/20190915-gp-de-saint-marin-marquez-vers-un-6e-titre-motogp-quartararo-h%C3%A9ros-du-jour, consulté le 2 mai 2021)

(pl.) *Następnie bez wahania **przyśpieszył**, zmuszając młodego francuskiego „debiutanta" do wyprostowania motocykla i utraty kilkudziesięciu metrów*.

- ***livrer une attaque***

Une fois de plus une analyse sémantico-aspectuelle du sens « plein » du verbe, qui sert ensuite comme support d'une prédication nominale, permet de mieux comprendre quels sèmes constituent le support. Pour *livrer*, c'est le sens « engager et poursuivre » une attaque (cntrl.fr), donc un sens aspectuel inchoatif (le début d'un nouvel état), par exemple :

— domaine militaire :

32. (fr.) *Le 20 septembre, les Serbes **ont livré une attaque** du côté de Kastrati, au nord de Scutari, mais ont été repoussés en laissant 13 morts*.

(https://biblio-archive.unog.ch/Dateien/CouncilMSD/C-446-M-328-1921_BI.pdf, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *20 września Serbowie **atakowali** po stronie Kastrati, na północ od Szkodry, ale zostali odparci, pozostawiając 13 zabitych*.

33. (fr.) *Jéhovah a permis à Babylone la Grande de* ***livrer une attaque*** *qui, momentanément, a été victorieuse (Jóhannes 4 : 23, 24).*

(https://v2.glosbe.com/fr/is/grand%20livre, consulté 3 mai 2021)

(pl.) *Jehowa pozwolił Babilonowi Wielkiemu* ***przeprowadzić atak****, który chwilowo był sukcesem.*

— domaine informatique :

34. (fr.) *Un attaquant peut* ***livrer une attaque*** *de plusieurs manières pour qu'elle soit en position d'affecter un appareil ou un ordinateur.*

(https://help.f-secure.com/data/pdf/fscs-14.00-manual-frc.pdf, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *Atakujący może* ***atakować*** *na kilka sposobów, przez co może on uszkodzić urządzenie lub komputer.*

À noter qu'un critère aspectuel permet, selon nous, de discerner mieux les nuances de sens entre les trois verbes support : *lancer* — inchoatif-intensif, *porter* — télique et *livrer* — inchoatif. Même si, en polonais, nous ne sommes pas en mesure d'en rendre compte, à cause de restrictions idiomatiques, il est bien de pouvoir interpréter avec précision des énoncés en français.

- ***mener une attaque***

On peut dire que cette construction sert à désigner l'étape suivante de la situation d'attaquer, car le verbe *mener* signifie 'le déroulement d'une action, d'une progression, etc.' dirigé par quelqu'un qui est chargé de « diriger, commander quelqu'un, un groupe, une organisation, etc. » (https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mener/50450), donc ce verbe support apporte un sens télique et progressif. *Mener une attaque* implique *attaquer étape par étape*, par exemple :

— domaine militaire :

35. (fr.) *Les Britanniques* ***ont mené l'attaque*** *de chars sans soutien d'infanterie.*

(pl.) *Brytyjczycy jak zwykle* ***prowadzili atak*** *czołgami bez wsparcia piechoty.*

(Śledziński, *Czarna Kawaleria. Bojowy szlak pancernych Maczka*, 2011)

36. (fr.) *Préparer mentalement des recrues à agir dans un réseau terroriste et, à l'extrême, à* ***mener une attaque suicide,*** *exige une action particulièrement intense sur leur conscience et leur esprit*.

(https://www.unodc.org/documents/justice-and-prison-reform/17-06264_HB_Children_Recruited_Ebook_F.PDF, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *Psychiczne przygotowanie rekrutów do działania w ramach globalnej sieci terrorystycznej, a w skrajnym przypadku do* ***przeprowadzenia ataku samobójczego****, wymaga wyjątkowo intensywnej pracy nad ich sumieniem i umysłem.*

37. (fr.) *Vos forces de la République* ***ont mené une attaque*** *barbare sur notre peuple*.

(https://context.reverso.net/traduction/francais-turc/barbare, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *Wasze republikańskie siły* ***przeprowadziły*** *barbarzyński* ***atak*** *na naszych ludzi*.

— domaine médical :

38. (fr.) *Cependant, je crois que le choc électrique a aggravé une faiblesse artérielle dormante dans son cerveau, et ça* ***a mené à une attaque cérébrale.***

(https://context.reverso.net/traduction/francais-italien/attaque+c%C3%A9r%C3%A9brale, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *Jednakże sądzę, że szok elektryczny spotęgował ukrytą wadę tętniczą w jego mózgu, i to* ***doprowadziło do udaru krwotocznego***.

- ***perpétrer une attaque***

Par rapport aux verbes supports précédents, le verbe *perpétrer* est employé avec une restriction bien précise — il concerne un acte criminel, une attaque considérée comme criminelle, d'où beaucoup d'exemples qui décrivent des attaques terroristes :

39. (fr). *Ceci est une carte sociale des détourneurs d'avions et de leurs associés qui* ***ont perpétré les attaques*** *du 11 septembre*.

(https://context.reverso.net/traduction/francais-anglais/d%C3%A9tourneurs+d%27avions, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *To jest mapa społecznościowa porywaczy samolotów a także ich współpracowników, którzy* ***dokonali ataków/zamachów*** *11 września*.

40. (fr.) *Elle permettra aussi aux activistes nord-africains d'Al-Qaïda dans ces pays de pénétrer plus facilement en Europe et de* ***perpétrer des attaques*** *terroristes*.

(https://context.reverso.net/t%C5%82umaczenie/francuski-polski/nord-africains, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *Pozwoliłoby to także północnoafrykańskim działaczom Al-Kaidy na łatwiejsze przedostanie się do Europy i na* ***przeprowadzenie*** *tam* ***ataków / zamachów*** *terrorystycznych*.

41. (fr.) *Villejuif : l'assaillant* ***a perpétré son attaque*** *au couteau aux cris « d'Allah Akbar ».*

(https://www.francebleu.fr/infos/faits-divers-justice/attaque-a-villejuif-l-assaillant-a-perpetre-son-attaque-au-couteau-aux-cris-d-allah-akbar-1578156594, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *Villejuif: napastnik* ***dokonał ataku/zamachu*** *za pomocą noża, krzycząc „Allah Akbar".*

En polonais, on emploie le verbe *przeprowadzić* ou *dokonać* qui expriment le fait de réaliser un acte avec succès. À noter que la traduction littérale de ce verbe en polonais est *popełnić*, *commettre* en français ne se combine pas avec le substantif *attaque.*

- ***déployer une attaque***

Le dernier verbe support analysé, dans le cadre de cette étude, est employé pour décrire le fait qu'une attaque « s'étale dans toute son intensité » (larousse.fr). Ce sens est visible dans tout le contexte phrastique des exemples analysés : *un hex adjacent*, *une attaque de drone sur un oléoduc saoudien*, *contre des systèmes de gestion de bases de données*, *etc.*

En voici quelques exemples :

— domaine militaire :

42. (fr.) *Le coût pour entrer <u>dans un hex</u> adjacent à une unité ennemie repré sente le temps et la difficulté nécessaire à* ***déployer une*** *telle* ***attaque***.

(https://www.linguee.fr/anglais-francais/traduction/deploy+for.html, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *Koszt wejścia <u>na pole</u> przylegające do wrogiej jednostki odzwierciedla czas i trudność wymaganą do* ***przeprowadzenia*** *takiego* ***ataku***.

43. (fr.) *En 2019, les rebelles Houthis, une milice yéménite proche du régime iranien,* ***ont déployé une attaque*** *de drone sur un oléoduc saoudien et ont attaqué des sites pétroliers saoudiens.*

(https://www.agoravox.fr/actualites/international/article/la-monarchie-saoudienne-est-elle-220915, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *W 2019 roku rebelianci Huti, jemeńscy milicjanci bliscy irańskiemu reżimowi,* ***przeprowadzili atak*** *dronem na rurociąg naftowy i saudyjskie złoża ropy.*

— domaine sportif :

44. (fr.) *Les Bleus* ***ont déployé une attaque*** [sur le terrain de football] *redoutable dès les premiers instants de la rencontre […]*

(https://carabins.umontreal.ca/football/caron-et-loffensive-montrealaise-brillent-contre-laval/, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *Niebiescy* ***przeprowadzili*** *brawurowy* ***atak*** *od pierwszych chwil meczu […]*

— domaine vie publique :

45. (fr.) *Mais s'ils n'****ont*** *pas encore* ***déployé une attaque*** *aussi frontale* [contre plusieurs personnes]*, certains candidats n'ont pas hésité pour autant à tacler le président, à la grande joie de la base démocrate, très remontée.*

(https://www.lexpress.fr/actualites/1/monde/l-offensive-ou-le-profil-bas-la-difficile-strategie-des-democrates-face-a-trump_2063330.html, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *Ale jeśli nie* ***przeprowadzili*** *jeszcze bezpośredniego* ***ataku (na szeroką skalę)****, to niektórzy kandydaci nie zawahali się, ku wielkiemu zadowoleniu demokratów, przeciwstawić się prezydentowi.*

— domaine informatique :

46. (fr.) *[…] un groupe de chercheurs* ***a déployé une attaque*** *contre des systèmes de gestion de bases de données chiffrées comme CryptDB, Cipherbase et Encrypted BigQuery […].*

(Partakalbrish.site, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *[…] grupa naukowców* ***przeprowadziła atak (na szeroką skalę)*** *na szyfrowane systemy zarządzania bazami danych, takie jak CryptDB, Cipherbase, Encrypted BigQuery […]*

Ces derniers exemples montrent que parfois, pour exprimer avec exactitude l'équivalence d'un verbe support français, nous devrions ajouter un adverbe ou un circonstanciel.

Et pour terminer, citons un exemple du domaine musical :

47. (fr.) *Dans la Sonate op. 111 de Beethoven, Gieseking* ***a déployé une attaque*** *parfois trop brutale, atténuant la beauté de l'Arioso et de ses variations.*
(https://www.dinulipatti.org/recital-walter-gieseking-alfred-cortot-fr-a48, consulté le 3 mai 2021)

(pl.) *W sonacie fortepianowej op. 111 Beethovena, Gieseking czasami* ***zaakcentował dźwięk / atakował dźwięki*** *zbyt mocno, tłumiąc w ten sposób piękno Arioso i jego wariacje.*

C'est un emploi métaphorique qui concerne une manière de jouer. Le verbe support polonais doit être adéquat à ce contexte, par exemple *zaakcentował dźwięki*.

Conclusion

Face à l'abondance des verbes supports de la classe <attaques> en français, le polonais s'avère beaucoup moins nuancé. Une construction prédicative nominale est bien souvent remplacée par un verbe : *atakować*, *zaatakować* ou *przyspieszyć* pour certains contextes sportifs. Nous avons trouvé quelques équivalents polonais des verbes supports étudiés, selon les contextes phrastiques analysés, comme : *mieć*, *doprowadzić do* (pour les contextes médicaux), *przygotować*, *rozpocząć*, *dokonać*. Cependant, les emplois les plus courants, les plus fréquents, confirmés aussi par des ressources numériques, prouvent qu'il y a un verbe support en polonais qui sert à résumer les emplois nuancés et précis du français : *przeprowadzić*. Il est donc difficile de trouver le verbe à support polonais équivalent à celui en français. Parfois, la spécificité d'une action d'attaquer peut être soulignée par un adjectif ou un adverbe. Nous insistons quand même sur le fait qu'une analyse contrastive détaillée des verbes supports apporte une possibilité non négligeable : une interprétation exacte et précise des constructions à verbes supports en français qui peut avoir une application pratique pour enrichir les ressources digitales.

Références citées

Bogacki, K. & Karolak, S. (1991). Fondements d'une grammaire à base sémantique. *Lingua e Stile, (26)*3, 309—345.

Bogusławski, A. (1988). *Język w słowniku: desiderata semantyczne do wielkiego słownika polszczyzny*. Wrocław, Ossolineum.

Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

Gross, G. (2021). Description systématique des verbes supports. In J. Jereczek-Lipińska, I. Pozierak-Trybisz & M. Trybisz (Éd.), *La Globalisation communicationnelle. Les enjeux linguistiques* (p. 59—80). Frankfurt am Main, Peter Lang.

Karolak, S. (1994). Le concept d'aspect et la structure notionnelle du verbe. *Studia kognitywne, 1*(1), 21—41.

Karolak, S. (2001). *Od semantyki do gramatyki*. Warszawa, Slawistyczny Ośrodek Wydawniczy.

Muryn, T. (1999). *Le syntagme nominal abstrait et la cohérence discursive*. Kraków, Wydawnictwo Naukowe WSP.

Pozierak-Trybisz, I. (2013). Pour une analyse sémantique des compositions de mots — constructions à verbes supports. In T. Muryn, S. Mejri Salah, W. Prażuch & I. Sfar (Éd.), *La phraséologie entre langues et cultures. Structures, fonctionnements, discours* (p. 61—74). Frankfurt am Main, Peter Lang.

Pozierak-Trybisz, I. (2015). *Analyse sémantique des prédicats de communication : production et interprétation des signes. Emplois de communication non verbale*. Frankfurt am Main — Bern — Bruxelles — New York — Oxford — Warszawa — Wien, Peter Lang.

Vetulani, G. (2004). Le rôle du verbe dans le réseau dérivationnel des prédicats nominaux. *Studia Romanica Posnaniensia, 31*, 459—467.

Vetulani, G. (2012). *Kolokacje werbo-nominalne jako samodzielne jednostki języka. Syntaktyczny słownik kolokacji werbo-nominalnych języka polskiego na potrzeby zastosowań informatycznych. Część I*. Poznań, Wydawnictwo Naukowe UAM.

Vivès, R. (1984). L'aspect dans les constructions nominales prédicatives. *Lingvisticæ Investigationes, 8*(1), 161—185.

Wierzbicka, A. (1993). La quête des primitifs sémantiques 1965—1992. *Langue française, 98*, 9—22.

Wierzbicka, A. (2006). *Semantyka. Jednostki elementarne i uniwersalne*. Lublin, Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—16
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.13

Edyta Bocian
Instytut Językoznawstwa
Uniwersytet Szczeciński
https://orcid.org/0000-0002-4789-4932

Demetaforizzare nel processo traduttivo: alcuni problemi linguistici scelti

Demetaphorization in the translation process: some linguistic problems

Abstract

The article aims to analyze the demetaphorization process in translation in the context of contemporary Italian literature. The problem is framed from the point of view of the focal adjustments of R. Langacker, in particular the selection and the figure-background alignment. Apart from the obvious problems of untranslatability, the role of the metaphorical potential played in the demetaphorization process is analyzed.

Keywords

metaphor, demetaphorization, translation, focal adjustments

1. Introduzione

Sebbene la metafora sia stata oggetto di interesse da parte di studiosi appartenenti a varie discipline, a partire da Aristotele e Quintiliano fino ai giorni nostri (p. es. I. Richards, 1967; M. Black, 1983; J. Searle 1993; G. Lakoff & M. Johnson, 1998) con molteplici contributi al riguardo, il problema della sua traduzione è stato trattato in misura minore, specialmente da parte dei ricercatori di orientamento linguistico (cfr. p. es. E. Tabakowska, 2001: 90—1). Secondo Daniela Pirazzini (1997: 9) all'origine di questo "limitato interesse", in particolare nel contesto della *Übersetzungswissenschaft*, ci sarebbero tre cause, ma i motivi da lei elencati potrebbero,

a nostro parere, assumere un carattere generale. In primo luogo, "le metafore risultano meglio traducibili delle parole", in secondo luogo, esse "sono un fenomeno stilistico tipico dei testi di qualità letteraria e, di conseguenza, materia di competenza della critica letteraria e della filosofia" (e non della linguistica), infine, "le metafore non pongono problemi diversi dalla traduzione in genere".

A parere di Maria Krysztofiak (1996: 85), le cui affermazioni si basano sui lavori di Peter Newmark, Raymond van den Broeck e Werner Koller, la riflessione sulla traduzione della metafora induce a puntare su una delle seguenti tre opzioni: ricreare fedelmente l'immagine metaforica dell'originale, cambiarla con un'altra oppure rimuoverla, cioè demetaforizzare[1]. Nel presente studio, ci interessa soprattutto l'ultimo caso, in particolare l'entità del fenomeno, nonché le modalità della sua concretizzazione; le possibili cause e l'impatto esercitato sull'opera tradotta vengono considerati dal punto di vista puramente ipotetico nella parte conclusiva. La problematica verrà inquadrata in un contesto interlinguistico (italo-polacco), nell'ambito della linguistica cognitiva, nello specifico nell'ottica della *conventional imagery*, così come è stata definita da R. Langacker (1999). La metafora stessa, invece, verrà intesa secondo i principi della teoria cognitiva di G. Lakoff e M. Johnson (1998), ossia come mappatura dal dominio di partenza, più concreto e meglio accessibile, al dominio di arrivo, di natura astratta. Ad analisi, saranno sottoposti alcuni esempi rinvenuti in un corpus costituito da opere scelte della letteratura italiana contemporanea. Si tratta di 18 testi letterari[2], opera di 4 scrittori contemporanei, quali Antonio Tabucchi, Alessandro Baricco, Fleur Jaeggy e Niccolò Ammaniti, tradotti da Dorota Duszyńska, Halina Kralowa, Magdalena Tulli e Joanna Ugniewska. Gli esempi rinvenuti riguardano le metafore diventate ormai convenzionali, vale a dire, come già ribadito in Bocian (2013: 18), "gli usi metaforici codificati, inclusi gli usi figurati della lingua caratterizzati da un alto grado di lessicalizzazione e non di rado da una marcata idiomaticità […]. Essi sono profondamente radicati nella *langue*, presenti nelle voci dei dizionari monolingue."

---

[1] Il problema è stato trattato anche in altri interventi, a titolo d'esempio ricordiamo: H. Lebiedziński (1985: 125—130), F. Scarpa 1989; D. Pirazzini 1997; P. Newmark 1988; S. Ambroso & A. Trecci, 1999; M. Krysztofiak 1996 (85 e ss.), 1999; L. Rega 2001; A. Friedmar 1983; E. Tabakowska, 1999 (169—187).

[2] L'elenco completo si trova in fondo all'articolo. Si vuole inoltre precisare che non tutti gli esempi rinvenuti verranno presentati. L'elenco degli scrittori e delle scrittrici proposto può destare domande sui criteri di scelta adottati. L'intenzione originale era di esaminare più autori, vista l'esigenza di rendere il corpus più rappresentativo possibile. Tuttavia, ben presto è stato riscontrato che, nonostante crescesse la parte illustrativa, gli esempi rinvenuti non arricchissero quella conclusiva, aumentando soltanto il meticoloso lavoro legato soprattutto alla trascrizione dei passaggi contenenti la metafora.

2. La *conventional imagery* di R. Langacker e il problema della equivalenza

Determinare il concetto di equivalenza è tuttora un'impresa ardua per la scienza delle traduzioni. Nell'opera *Terminologia tłumaczenia* (T. Tomaszkiewicz, 2006: 38) il concetto viene definito come "rapporto di identità o quasi identità tra le "unità di traduzione" di due lingue diverse, la cui funzione discorsiva è uguale o simile in un dato contesto"[3]. La definizione riportata non specifica i criteri da adottare al fine di stabilire il rapporto di identità in questione, i quali, come ben noto, variano a seconda dell'approccio alla traduzione, oppure, risalendo più indietro nel tempo, al periodo della cosiddetta trattatistica "pre-scientifica" (G. Folena, 1991: IX), in base al pensiero dei teorici della traduzione (molto spesso loro stessi traduttori). A partire dalla famosa "equivalenza nella differenza" di Roman Jakobson (1959), il concetto, anche se da lui non definito, debutta nell'approccio linguistico alla traduzione. Cinque anni dopo, Eugene Nida (1964), in seguito anche in collaborazione con Charles Taber (1969), propone di distinguere tra equivalenza formale e dinamica, contrapponendo all'identità formale quella di senso, spirito ed effetto. Segue nel 1965 la proposta, avanzata da James Catford, di ricorrere al concetto di equivalenza testuale (tra tipi di testo), contrapposta alla corrispondenza formale (tra lingue). Successivamente, appaiono altri rilevanti lavori di natura sempre più scientifica e specialistica, con il problema della equivalenza messa ormai in primo piano.

Alla riflessione traduttologica sull'equivalenza si accosta anche l'approccio cognitivo (p. es. K. Hejwowski, 2004); un interessante contributo è stato offerto da Elżbieta Tabakowska (2001), la quale ha postulato di trattare l'equivalenza a livello di stile. La ricercatrice ha proposto il cosiddetto concetto di equivalenza di immagine (pl. *ekwiwalencja obrazowania*), che consiste nel "ricreare specifici contenuti semantici" (2001: 51)[4]. L'equivalenza in oggetto è in stretta correlazione con la raffigurazione (ing. *imagery*), sviluppata da R. Langacker (1999, par. 3.3., 1985: 6 e ss.), ma presentata anche da Tabakowska stessa (2001: 51—75; 1999). Di importanza primaria è il modo in cui, ricorrendo a vari mezzi linguistici (messi a disposizione di chi parla), viene creata la cosiddetta scena. Secondo Tabakowska (2001: 53) l'utente del linguaggio, durante il ritratto della scena, deve operare delle scelte a livello delle unità linguistiche o immagini convenzionali. I singoli aspetti della costru-

[3] „Relacja identyczności lub przybliżonej identyczności między <jednostkami tłumaczeniowymi> dwóch różnych języków, których funkcja dyskursywna jest taka sama lub prawie jednakowa w danym kontekście" (trad. E. Bocian)

[4] „[…] ekwiwalencji na poziomie stylu, tj. konkretnej konstrukcji konkretnych treści semantycznych." Trad. E. Bocian

zione coincidono invece con ciò che Langacker definisce come regolazioni focali. In pratica, l'equivalenza dell'immagine si articola a seconda dei seguenti parametri delle regolazioni, chiamati anche aggiustamenti focali:

a. la selezione (ing. *selection*), ossia la messa in evidenza di alcuni aspetti scelti della scena, di cui fa parte la relazione profilo-base (ing. *profile/base*);
b. la prospettiva (ing. *perspective*), vale a dire l'angolatura sotto la quale la scena viene osservata, con i concetti come: l'allineamento figura-sfondo (ing. *figure-ground*), il punto di vista (ing. *viewpoint*) e la soggettività/oggettività (ing. *subjectivity/objectivity*);
c. l'astrazione (ing. *abstraction*), che riguarda il livello di specificità (ing. *level of specifity*) con la quale la scena viene rappresentata.

Nel presente contributo, ci vogliamo concentrare soprattutto sull'intercorrenza tra la selezione e l'allineamento figura-sfondo, in quanto rilevante nel caso della demetaforizzazione. Per selezione si intende "la scelta iniziale di una o più strutture concettuali cognitive (domini) che compongono una data immagine, operata dal concettualizzatore" (E. Tabakowska, 2001: 53). In pratica, si tratta di richiamare un dominio concettuale a scapito degli altri, ricreando la scena con diversi gradi di specificità. L'allineamento figura-sfondo, invece, consiste nell'accordare lo status di figura primaria (rispetto allo sfondo) a uno dei partecipanti della scena o a un suo aspetto. Ricordiamo che i concetti di 'figura' e 'sfondo', rimandano alla psicologia della Gestalt (W. Köhler, 1961), secondo la quale la mente umana, durante il processo percettivo, non individua ogni elemento come centrale oppure marginale, ma focalizza l'attenzione su un elemento o su un insieme di elementi, rendendo periferici gli altri. Di conseguenza, tutto quello che non viene presentato come figura diventa lo sfondo della scena.

3. La demetaforizzazione nella prassi traduttiva

3.1.

La demetaforizzazione consiste nell'evitare di tradurre la metafora, per cui la dimensione metaforica viene cancellata, con le conseguenti alterazioni di natura connotativa (associazioni e reazioni emotive) e semantica. Non si verifica nessuna mappatura dal dominio di partenza al dominio di arrivo (G. Lakoff & M. Johnson, 1998). Di conseguenza, il contenuto dell'immagine metaforica viene reso tramite una sua forma letterale dall'estensione ridotta: a volte semplicemente sostituendo un

sostantivo, un verbo o un aggettivo usati in senso metaforico con un altro sostantivo, verbo o aggettivo privi di questa dimensione; talora invece l'estensione è particolarmente sviluppata, fino ad offrire delle descrizioni dettagliate del significato traslato.

Nell'ambito del corpus di testi consultati, si riscontra spesso la demetaforizzazione realizzata ricorrendo al senso della metafora riportato sul dizionario; viene cioè proposto il significato codificato in qualità di traduzione. Vediamo qualche esempio:

(1) Il treno partì con la massima puntualità, alle 8.05. Fernando Pessoa prese posto in un compartimento nel quale era seduta una signora dall'apparente età di cinquant'anni, che stava leggendo. Essa era sua madre ma non era sua madre, ed **era immersa nella lettura**. (SDS[5]: 64)

Pociąg ruszył punktualnie, o ósmej pięć. Fernando Pessoa zajął miejsce w przedziale, gdzie siedziała kobieta koło pięćdziesiątki i czytała. To była jego matka, chociaż nie była jego matką, i **czytała w wielkim skupieniu**. (SOS: 147)

(2) Da una di queste ti parlo, **a bassa voce**, perché il meriggio e il mare e questa luce bianca ti hanno fatto chiudere le palpebre, stesa qui accanto a me, vedo il tuo seno che si solleva al ritmo pausato della respirazione di chi sta dormendo e non voglio svegliarti. (SSFSPT: 13)

Z jednej z tych plaż mówię do ciebie, **szeptem**, bo południowa pora, morze i to białe światło sprawiły, że masz zamknięte oczy, leżysz obok mnie, widzę, jak twoja pierś unosi się w rytm oddechu, niczym u kogoś, kto śpi, i nie zamierzam cię budzić. (RCSP: 7)

(3) Non credo che l'uomo sia mio padre. Credo piuttosto di avere un fratello che ha avuto un incidente mortale. E per questo fratello ho **un profondo affetto**. Non per l'uomo che parla. (PROIT: 105)

Nie chcę myśleć o tym starym człowieku jako o swoim ojcu, lecz wierzę, że miałam brata, który zginął w wypadku ulicznym. To on wzbudza we mnie **prawdziwe uczucia**. Nie człowiek, który mi o nim opowiada. (PROPL: 82)

[5] L'indice delle abbreviazioni si trova in fondo all'articolo.

(4) Uno ha una nota, che è sua, e se la lascia **marcire** dentro… no … statemi a sentire… anche se la vita fa un rumore d'inferno affilatevi le orecchie fino a quando arriverete a sentirla e allora tenetevela stretta, non lasciatela scappare più. (CDR: 72)

Ktoś ma jedną nutę, swoją nutę, i pozwala jej się w sobie **marnować**… no nie… posłuchajcie… nawet jeśli życie robi piekielny hałas, nastawcie uszu, nasłuchujcie, póki jej nie usłyszycie, a wtedy trzymajcie ją mocno, nie pozwólcie jej już więcej uciec. (ZZP: 81)

Il passaggio (1) è tratto da un racconto inserito in *Sogni di sogni* di Antonio Tabucchi. Lo scrittore vi narra una visione onirica di Fernando Pessoa, il poeta da lui prediletto, a cui ha dedicato studi e traduzioni, scaturiti da una forte passione per la cultura portoghese (M. Jansen, 2006). Il racconto si apre, come d'altronde anche tanti altri, con una breve presentazione del personaggio stesso, per poi passare all'azione vera e propria. Così agli occhi del lettore appare Pessoa, profondamente addormentato, che sogna di svegliarsi nella stanza in affitto, prendere il caffè, farsi la barba, vestirsi e recarsi subito dopo alla stazione centrale. Successivamente, il protagonista prende il treno diretto a Santarem, a bordo del quale, in uno scompartimento, vede una signora *immersa nella lettura*. Sebbene la donna gli ricordi la propria madre, non si appresta a scoprirne l'identità come se non volesse violare la sacra dedizione alla lettura, sottolineata dalla metafora *immergersi nella lettura*. Al senso figurato il significato è quello di "darsi interamente a un'occupazione, a un'attività intellettuale, trascurando ogni altra cosa" (voce *immergersi* in Treccani[6]). In polacco, è possibile instaurare una relazione di equivalenza a livello di immagine grazie ai verbi *pogrążyć/zatopić się w lekturze*, intesi come "zająć się wyłącznie lekturą czegoś, nie zwracając uwagi na otoczenie" (voce *zatopić* in PWN[7]). La traduzione proposta, invece, aiuta indubbiamente a creare una equivalenza di senso (*w wielkim skupieniu* significa "w stanie wewnętrznej koncentracji myśli i uwagi na jednym przedmiocie", voce *skupienie* in *PWN*), ma si perde il nesso con l'uso figurato. In più, viene ad affievolirsi la sfumatura semantica che scaturisce dal diventare tutt'uno con il testo letto, fino a perdere il contatto con la realtà circostante.

Nel brano successivo (2) Tabucchi dà la voce ad un uomo che, scrivendo una lettera alla sua donna, le racconta di essere su una spiaggia dalla quale desidera parlarle, ma dolcemente, quasi sussurrando, per non svegliarla. Per questo motivo appare l'espressione *a bassa voce*, la quale si colloca perfettamente nell'ambito dell'imma-

6 Il dizionario *Treccani*, versione on-line (https://www.treccani.it/vocabolario/dizionario/)

7 Il dizionario *PWN*, 2002, versione elettronica.

gine creata dall'autore. L'espressione viene tradotta come *[mówić] szeptem*, e tale scelta si iscrive bene nell'atmosfera di tranquillità e pacatezza creata nell'originale, esprimendo appieno il significato di *a bassa voce* (con una voce poco intensa, debole, fioca). Tuttavia, nella traduzione viene smarrita la dimensione metaforica. Un problema simile sorge anche nei casi (3) e (4): *un profondo affetto* (3) e *marcire* (4). Un profondo affetto è indubbiamente vero, e anche sincero, ma non questi due tratti sono stati messi in primo piano nel frammento originale. Allo stesso modo tradurre il verbo *marcire* come *sprecare* mette al centro uno dei tanti possibili significati della metafora, associata a decomposizione, disgregazione, guasto, e di conseguenza anche spreco (se qualcosa marcisce viene indubbiamente sprecato), che nell'uso metaforico vengono richiamati tutti insieme, sono potenzialmente accessibili.

A nostro parere, quindi, negli esempi (1—4), nel processo di demetaforizzazione vengono alterati sia il parametro di selezione sia quello di allineamento figura-sfondo. Viene a instaurarsi un rapporto di sinonimia tra la metafora originale e uno dei suoi possibili intendimenti, che nei frammenti originali rimangono collocati sullo sfondo, potenzialmente impliciti. Di conseguenza uno dei possibili intendimenti della metafora viene esposto come figura, messo quindi in primo piano. In questi casi le scelte operate dal traduttore hanno come conseguenza una riorganizzazione dell'equivalenza a livello del potenziale metaforico.

3.2.

Negli esempi sopraccitati, abbiamo illustrato una demetaforizzazione di dimensioni ridotte, tuttavia nei testi analizzati sono state rilevate anche demetaforizzazioni di dimensioni sviluppate, ovvero vere e proprie parafrasi del contenuto trasmesso dalla metafora. Intendiamo presentare la problematica con alcuni esempi provenienti dai libri di Fleur Jaeggy, la cui espressione letteraria rientra perfettamente nel concetto della prosa del silenzio (H. Serkowska, 2006), dove il minimo della forma implica il massimo del contenuto. In questo caso ricorrere alla parafrasi contrasta con lo stile dell'autrice che predilige forme ridotte e, si direbbe, tende intenzionalmente a sfruttare il potenziale connotativo della metafora, lasciando ampio spazio al non detto. Tale è il carattere dei seguenti usi metaforici:

(5) Frédérique era sempre gentile con tutti, non si lasciava andare agli umori, **all'ombrosità**. In questo io non riuscivo. Qualche rara volta sentivo invece l'impulso di picchiare la mia compagna di stanza. (IBADC: 27)

Frédérique była dla wszystkich uprzejma, nigdy nie pozwalała sobie na humory, **nikomu nie okazywała niechęci**. Nie umiałam jej w tym naśladować. Zdarzało się, choć nie co dzień, że w przypływie złości miałam ochotę spuścić lanie mojej współmieszkance. (SLU: 20)

(6) La sera precedente c'era il ballo dei bambini. Una grande sala **gremita di costumi e risa**. (PROIT: 13)

Wieczorem w przeddzień ostatkowego korowodu, urządzano bal dla dzieci. Wielka sala Korporacji **pękała w szwach, mieniła się kolorami strojów, rozbrzmiewała śmiechem**. (PROPL: 9)

Frédérique è una ragazza molto elegante, il simbolo della perfezione per la protagonista che, prendendola ad esempio, cerca ad ogni costo di attirarne l'attenzione, per poi conquistarne l'amicizia. La protagonista usa spesso paragonarsi a lei, e questo rapportarsi con il suo ideale le permette di accorgersi dei propri difetti, a cui desidera intensamente poter sopperire. Nel frammento riportato (5) si tratta della sua tendenza ad essere ombrosa, alla quale Frédérique non soccombe mai. L'autrice non definisce il concetto di ombrosità ("di persona suscettibile, facile a impermalirsi, a mettersi in sospetto" (voce *ombroso* in *Treccani*), e questa vaghezza (il non detto) andrebbe, a nostro parere, rispettata pure nella traduzione. Il compito ci sembra facilitato dal fatto che anche la lingua polacca ricorre ai fenomeni atmosferici al fine di descrivere le sfaccettature del carattere: l'aggettivo *pochmurny* può essere usato con il significato di "taki, którego wyraz twarzy wskazuje, że jest przygnębiony i nie ma chęci do działania" (voce *pochmurny* in WSJP[8]), appare pure nelle collocazioni ed espressioni come: *pochmurny wzrok*, *pochmurne twarze*, *zapanowało pochmurne milczenie*, *była pochmurna przez cały dzień*. Anche in (6) la scelta di parafrasare il contenuto della metafora di partenza risulterebbe affrettata. Per *gremita di costumi e risa* la lingua polacca dispone del corrispettivo *wypełniona* ("uczynić coś pełnym, nalać, nasypać, nakłaść czegoś w coś do pełna; pojawić się w dużej ilości, liczbie zajmując całą wolną przestrzeń", voce *wypełnić* in PWN), con l'aggiunta facoltativa di *aż po brzegi*. Quindi, anche negli esempi (5—6) viene alterato il parametro della selezione e dell'allineamento figura-sfondo. La traduzione contiene più particolari, sono coinvolti più domini concettuali, viene reso esplicito più di un intendimento della metafora.

[8] Wielki Słownik Języka Polskiego (WSJP): https://wsjp.pl/.

3.3.

Un altro problema legato alla demetaforizzazione comprende i casi in cui le corrispondenze tra le risorse metaforiche convenzionali della lingua di partenza e quelle della lingua di arrivo sono lacunose. Le lacune in questione risultano spesso dalla mancanza di similitudini nel processo di categorizzazione e nella formazione dei campi metaforici in varie lingue (Dobrzyńska 1988). Il fenomeno di incompatibilità delle risorse metaforiche costituisce un problema molto spinoso nella traduzione: spesso per poter rimandare ad uno stato di cose extralinguistico (vale a dire alla "realtà che "sta dietro" alle parole", D. Pirazzini, 1997: 151), senza tuttavia cambiare lo status della metafora (che da convenzionale potrebbe trasformarsi in non convenzionale), e provocare a volte un forte effetto di sorpresa oppure creare un uso scorretto o strano della lingua, si deve rinunciare all'immagine metaforica. A titolo d'esempio:

(7) **Inchiodò** davanti alla pasticceria "Bella Palermo". (FG: 279)

Zatrzymał się przed cukiernią Bella Palermo. (BT: 291)

Inchiodare la macchina significa "fermare, immobilizzare […] con una frenata pronta e decisa" (voce *inchiodare* in Treccani); in polacco, a nostra conoscenza, non esiste nessun corrispettivo metaforico. La lingua polacca dispone di espressioni letterali che aiutano a descrivere il processo di *inchiodare la macchina*, come *zahamować gwałtownie* oppure *zatrzymać się z piskiem opon*[9], ma esse sono prive di valore metaforico. Per poter rendere l'informazione sulla modalità di fermare la macchina "inchiodandola", si può ricorrere solo alla scelta demetaforizzante.

3.4

Infine, l'ultima problematica da trattare concerne la questione della demetaforizzazione dovuta al contesto d'uso. Nel corpus preso in esame abbiamo rinvenuto un solo caso:

[9] Le altre traduzioni dell'espressione trovate nel corpus sono: *stanąć w miejscu* (ZZP: 100 e 110); *zatrzymać się gwałtownie* (JBP: 313); *zahamować gwałtownie* (NBS: 127); *utknąć w miejscu* (NBS: 172).

(8) Veniva da un certo successo nella produzione di biciclette: tempo sette mesi e **sfornò un'automobile di nuova e brillante concezione**. (QS: 48)

Wyszedł od cieszącej się pewnym powodzeniem produkcji rowerów: w przeciągu siedmiu miesięcy **wyprodukował samochód oparty na nowym, błyskotliwym pomyśle**. (TH: 53)

L'uso figurato del verbo *sfornare*, che nell'accezione letterale si riferisce all'azione di togliere dal forno la pizza, i biscotti ecc., trova una vasta gamma di applicazioni nella lingua italiana. Non è raro, infatti, imbattersi in frasi dove viene riportato che uno scrittore sforna un romanzo all'anno oppure che l'università continua a sfornare laureati. Il significato è quello di "produrre in grande quantità e con notevole continuità" (voce *sfornare* in Treccani). In tali contesti è quindi del tutto legittima la traduzione che sfrutta il verbo *produkować* ("powodować powstawanie, tworzenie się czegoś; wydzielać, formować", voce *produkować* in PWN), che non rende alla perfezione l'idea inclusa nell'espressione di partenza, ma suggerisce una certa meccanicità nel processo dello svolgimento di determinate attività. Il problema sorge, però, quando il verbo *sfornare* appare in un contesto dove il verbo *produkować* si realizza nella sua accezione letterale, come in (8). Non c'è infatti nulla di metaforico nel dire che qualcuno *wyprodukował samochód oparty na nowym, błyskotliwym pomyśle*, anche se si aggiunge che l'azione è avvenuta nel giro di sette mesi, in quanto *produrre* è un verbo che si usa nel contesto della fabbricazione dei veicoli.

4. Conclusioni

Prima di tutto intendiamo ribadire di aver accertato una diffusione non rilevante del fenomeno di demetaforizzazione nelle opere di prosa italiana analizzate. Vogliamo inoltre sottolineare di aver considerato solo una delle componenti del tessuto dei testi di partenza, cioè la componente metaforica, la cui traduzione, nella configurazione globale dell'opera letteraria, potrebbe essere stata sottoposta alla strategia traduttiva globale scelta dal traduttore.

Il rapporto di identità delle metafore convenzionali collocato a livello delle immagini che da esse scaturiscono ha portato a riflessioni interessanti. Prima di tutto, dalle considerazioni svolte risulta che la demetaforizzazione può portare a disequilibri di equivalenza a livello della *conventional imagery*; abbiamo riscontrato soprattutto delle oscillazioni a livello dell'allineamento figura-sfondo e della sele-

zione. Come risulta dagli esempi presentati, il processo di esplicitazione del significato metaforico può avvenire attraverso due procedimenti. Prima di tutto si tratta di sostituire la metafora ricorrendo alle risorse dizionariali, cioè al significato attestato nei dizionari (es. 1—4), riducendo l'insieme di proprietà informative e connotative della metafora ad uno dei tanti suoi possibili intendimenti, e portando, di conseguenza, a limitare il potenziale creativo della metafora. In secondo luogo esso si realizza attraverso una spiegazione sviluppata del contenuto metaforico, ricorrendo cioè ad una vera e propria parafrasi letterale, anche complessa (es. 5—6), la quale, secondo M. Black (1983: 64), oltre ad essere "fastidiosamente prolissa o noiosamente esplicita o priva di qualità stilistiche", "non riesce come traduzione perché non riesce a dare quel tipo di intuizione che la metafora dava". In altri casi (es. 7—8), invece, di fronte ad un conflitto di traducibilità, quando la lingua polacca è sprovvista di equivalenti metaforici, il traduttore può trovarsi costretto a dover demetaforizzare.

Visto però che ricorrere alla demetaforizzazione non significa comunque sottrarsi dal tradurre, diventa importante chiedersi quale atteggiamento di valutazione assumere, pur con tutte le riserve dovute, nei confronti del fenomeno in oggetto. La risposta non è certamente facile, e tanto meno comprensiva di tutti i casi a prescindere. Da scartare sono le ipotesi delle conoscenze linguistiche "difettose" da parte del traduttore, specie se parliamo della strutturazione dei domini metaforici nelle lingue considerate (T. Dobrzyńska, 1988). È possibile tuttavia che, nella configurazione globale dell'opera letteraria, come già ribadito, la traduzione della componente metaforica venga sottoposta alla strategia traduttiva globale scelta dal traduttore. In questi casi, preme stare attenti a spostare bene accenti a livello di stile e espressione (H. Lebiedziński, 1989: 135—130) per non creare squilibri a livello metaforico e semantico: da un lato un impoverimento semantico (quando prevale la scelta di demetaforizzare anche se è possibile tradurre), dall'altro un eccesso di informazioni semantiche (quando, per compensare le demetaforizzazioni, vengono proposte metafore non presenti nell'originale). Occorre ben soppesare le opzioni, cercando di rispettare la non casualità delle scelte compiute dallo scrittore (U. Eco, 1990: 151), tenendo inoltre a mente, come scriveva San Gerolamo (in Nergaard, 1993: 66), di non dover "rendere conto al lettore del numero delle parole, bensì del loro peso". Inoltre, è importante non perdere di vista il fatto che ogni metafora convenzionale costituisce un uso della lingua pur sempre più complesso rispetto a un qualsiasi intendimento letterale (S. Stati, 1986: 185), anche se a volte, bisogna riconoscerlo, il logorio di una metafora dovuto al suo uso frequente, è a uno stato talmente avanzato che la dimensione metaforica risulta sbiadita, di poca intensità (cfr. O. Jäkel, 2003: 20).

Riferimenti bibliografici

Ambroso S., Trecci A., 1999: „La traduzione della metafora". In: Pierini P., a c. di: L'atto del tradurre. Aspetti teorici e pratici della traduzione. Roma, Bulzoni, 91—110.

Friedmar A., [1983] 1993: Il manuale del traduttore letterario. Milano, Guerini e Associati.

Black M., [1962] 1983: Modelli, archetipi, metafore. Parma, Pratiche.

Bocian E., 2013: „Lo status della metafora: terminologia e distinzioni". Romanica Cracoviensia 13, 11—19.

Catford J., 1965: A Linguistic Theory of Translation. Oxford, OUP.

Dobrzyńska T., 1988: „Katachreza „inopiae causa"". In: Dobrzyńska T., a c. di: Studia o tropach I. Wrocław, Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 55—66.

Eco U., 1990: I limiti dell'interpretazione. Milano, Bompiani.

Folena G., 1991: Volgarizzare e tradurre. Torino, Einaudi.

Friedmar A., [1983] 1993: Il manuale del traduttore letterario. Milano, Guerini e Associati.

Hejwowski K., 2004: Kognitywno-komunikacyjna teoria przekładu. Warszawa, PWN.

Jäkel, O., [1997] 2003: Metafora w abstrakcyjnych domenach dyskursu: kognitywno--lingwistyczna analiza metaforycznych modeli aktywności umysłowej, gospodarki i nauki. Kraków, Universitas.

Jakobson R., 1959: „On Linguistic Aspects of Translation". In: Brower R. A., a c. di: *On Translation*. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 232—239.

Jansen M., 2006: „Antonio Tabucchi i paradoks prawdziwej fikcji". In: Serkowska H., a c. di: Literatura włoska w toku. Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 181—197. Trad. Di M. Mich.

Köhler W., [1947] 1961: La psicologia della gestalt. Milano, Feltrinelli.

Krysztofiak M., 1999: Przekład literacki a translatologia. Poznań, UAM.

Krysztofiak M., 1996: Przekład literacki we współczesnej translatoryce. Poznań, UAM.

Lakoff G., Johnson M., [1980] 1998: Metafora e vita quotidiana. Milano, Bompiani.

Langacker R. W., [1987] 1999: Foundations of cognitive grammar. Vol. 1, Theoretical prerequisites. Stanford, Stanford University Press.

Lebiedziński H., 1989: Przekładoznawstwo ogólne wobec teorii enroi. Warszawa, PWN.

Newmark P., 1988: La traduzione: problemi e aspetti. Garzanti, Milano. Trad. di F. Frangini.

Nida E., 1964: Towards a Science of Translating. Leiden, Brill.

Nida E., Taber Ch., 1969: The Theory and Practice of Translation. Leiden, Brill.

Pirazzini D., 1997: Cinque miti della metafora nella Übersetzungswissenschaft. Problemi di traduzione delle immagini figurate nella coppia di lingue: Tedesco (Lingua di Partenza) — Italiano (Lingua d'arrivo). Peter Lang, Europäischer Verlag.

Rega L., 2001: La traduzione letteraria. Aspetti e problemi. Torino, UTET.

Richards I. A., [1936] 1967: La filosofia della retorica. Milano, Feltrinelli.

San Gerolamo, ca. 390: „Le leggi di una buona traduzione". In: Nergaard S., a c. di: La teoria della traduzione nella storia. Milano, Bompiani. Trad. di U. Moricca,

Scarpa F., 1989: La traduzione della metafora: aspetti della traduzione delle espressioni metaforiche del Mastro-don Gesualdo in inglese ad opera di D.H. Lawrence. Roma, Bulzoni.
Searle J. R., [1979] 1993: „Metaphor". In: Ortony A. O., a c. di: Metaphor and thought. Cambridge, Cambridge University Press, 83—111.
Serkowska H., 2006: „Śmierć w Szwajcarii. Fleur Jaeggy: pisarka szczęśliwie udręczona". In: Serkowska H., a c. di: Literatura włoska w toku: o wybranych współczesnych pisarzach Italii. Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 126—142.
Stati S., 1986: *Manuale di semantica descrittiva*. Napoli, Liguori.
Tabakowska E., 1999: *Gramatyka i obrazowanie. Wprowadzenie do językoznawstwa kognitywnego*. Kraków, PAN.
Tabakowska E., 2001: *Językoznawstwo kognitywne a poetyka przekładu*. Kraków, UNIVERSITAS. Tłum. A. Pokojska.
Tomaszkiewicz T. (przekład i adaptacja), 2006: *Terminologia tłumaczenia*. Poznań, UAM.

Testi spogliati

Ammaniti N., 1996: *Fango*. Milano, Mondatori.
Ammaniti N., 1999: *Ti prendo e ti porto via*. Milano, Mondatori.
Ammaniti N., [2001] 2005: *Io non ho paura*. Torino, Einaudi.
Ammaniti N., [2006] 2008: *Come Dio comanda*. Milano, Mondadori.

Baricco A., [1991] 1997: *Castelli di rabbia*. Milano, Rizzoli.
Baricco A., 1993: *Oceano mare*. Milano, Rizzoli.
Baricco A., 1996: *Seta*. Milano, Rizzoli.
Baricco A., 1999: *City*. Milano, Rizzoli.
Baricco A., 2005: *Questa storia*. Roma, Fandango.

Jaeggy F., [1989] 1993: *I beati anni del castigo*. Milano, Adelphi.
Jaeggy F., 1994: *La paura del cielo*. Milano, Adelphi.
Jaeggy F., 2001: *Proleterka*. Milano, Adelphi.

Tabucchi A., [1981] 1995: *Il gioco del rovescio*. Milano, Feltrinelli.
Tabucchi A., [1992] 1995: *Sogni di sogni*. Palermo, Sellerio.
Tabucchi A., [1994] 2005: *Sostiene Pereira. Una testimonianza*. Milano, Feltrinelli.
Tabucchi A., 1997: *La testa perduta di Damasceno Monteiro*. Milano, Feltrinelli.
Tabucchi A., [2001] 2003: *Si sta facendo sempre più tardi. Romanzo in forma di lettere*. Milano, Feltrinelli.
Tabucchi A., 2004: *Tristano muore. Una vita*. Milano, Feltrinelli.

Edizioni polacche

Ammaniti Niccolò
Błoto, trad. di D. Duszyńska, Muza, Warszawa, 2001.
… zabiorę cię ze sobą, trad. di D. Duszyńska, Muza, Warszawa, 2002.
Nie boję się, trad. di D. Duszynska, Muza, Waeszawa, 2003.
Jak Bóg przykazał, trad. di D. Duszynska, Muza, Warszawa, 2008.

Baricco Alessandro
Zamki z piasku, trad. di H. Kralowa, Czytelnik, Warszawa, 2006.
Ocean morze, trad. di H. Kralowa, Czytelnik, Warszawa, 2001.
Jedwab, trad. di H. Kralowa, Czytelnik, Warszawa, 1998.
City, trad. di J. Ugniewska, Czytelnik, Warszawa, 2000.
Ta historia, trad. di H. Kralowa, Czytelnik, Warszawa, 2007.

Jaeggy Fleur
Szczęśliwe lata udręki, trad. di M. Tulli, Noir sur Blanc, Warszawa, 2002.
Gniew niebios, trad. di M. Tulli, Noir sur Blanc, Warszawa, 1999.
Proleterka, trad. di M. Tulli, Noir sur Blanc, Warszawa, 2003.

Tabucchi Antonio
Słowa na opak, trad. di H. Kralowa, PIW, Warszawa, 1990.
Sny o snach, trad. di J. Ugniewska, Czytelnik, Warszawa, 1997.
… twierdzi Pereira: świadectwo, trad. di Joanna Ugniewska, Czytelnik, Warszawa, 1996.
Zaginiona Glowa Damascena Monteira, trad. di J. Ugniewska, Czytelnik, Warszawa, 1999.
Robi się coraz później. Powieść w formie listów, trad. di J. Ugniewska, Czytelnik, Warszawa, 2002.
Tristano umiera. Jedno życie, trad. di J. Ugniewska, Czytelnik, Warszawa, 2005.

Indice delle abbreviazioni

Niccolò Ammaniti

FG	→	Ammaniti Niccolò. 1996. *Fango*, Mondatori: Milano.
BT		*Błoto*, trad. di D. Duszyńska, Muza, Warszawa, 2001.
TPETPV	→	Ammaniti Niccolò. 1999. *Ti prendo e ti porto via*, Mondatori: Milano.
ZCZS		*… zabiorę cię ze sobą*, trad. di D. Duszyńska, Muza, Warszawa, 2002.
INHP	→	Ammaniti Niccolò. [2001] 2005. *Io non ho paura*, Torino: Einaudi.
NBS		*Nie boję się*, trad. di D. Duszyńska, Muza, Waeszawa, 2003.
CDC	→	Ammaniti Niccolò. [2006] 2008, *Come Dio comanda*, Milano: Mondadori.
JBP		*Jak Bóg przykazał*, trad. di D. Duszyńska, Muza, Warszawa, 2008.

Alessandro Baricco

CDR → Baricco Alessandro, [1991] 1997. *Castelli di rabbia*, Milano: Rizzoli.
ZZP *Zamki z piasku*, trad. di H. Kralowa, Czytelnik, Warszawa, 2006.

OMIT → Baricco Alessandro. 1993. *Oceano mare*, Milano: Rizzoli.
OMPL *Ocean morze*, trad. di H. Kralowa, Czytelnik, Warszawa, 2001.

SETA → Baricco Alessandro. 1996. *Seta*, Milano: Rizzoli.
JED *Jedwab*, trad. di H. Kralowa, Czytelnik, Warszawa, 1998.

CIT → Baricco Alessandro. 1999. *City*, Milano: Rizzoli.
CPL *City*, trad. di J. Ugniewska, Czytelnik, Warszawa, 2000.

QS → Baricco Alessandro. 2005. *Questa storia*, Roma: Fandango.
TH *Ta historia*, trad. di H. Kralowa, Czytelnik, Warszawa, 2007.

Fleur Jaeggy

IBADC → Jaeggy Fleur. [1989] 1993. *I beati anni del castigo*, Milano: Adelphi.
SLU *Szczęśliwe lata udręki*, trad. di M. Tulli, Noir sur Blanc, Warszawa, 2002.

LPDC → Jaeggy Fleur. 1994. *La paura del cielo*, Milano: Adelphi.
GN *Gniew niebios*, trad. di M. Tulli, Noir sur Blanc, Warszawa, 1999.

PROIT → Jaeggy Fleur. 2001. *Proleterka*, Milano: Adelphi.
PROPL *Proleterka*, trad. di M. Tulli, Noir sur Blanc, Warszawa, 2003.

Antonio Tabucchi

IGDR → Tabucchi Antonio. [1981] 1995. *Il gioco del rovescio*, Milano: Feltrinelli.
SNO *Słowa na opak*, trad. di H. Kralowa, PIW, Warszawa, 1990.

SDS → Tabucchi Antonio. [1992] 1995. *Sogni di sogni*, Palermo: Sellerio.
SOS *Sny o snach*, trad. di J. Ugniewska, Czytelnik, Warszawa, 1997.

SPUT → Tabucchi Antonio. [1994] 2005. *Sostiene Pereira. Una testimonianza*, Milano: Feltrinelli.
TPS *… twierdzi Pereira: świadectwo*, trad. di J. Ugniewska, Czytelnik, Warszawa, 1996.

LTPDDM → Tabucchi Antonio. 1997. *La testa perduta di Damasceno Monteiro*, Milano: Feltrinelli.
ZGDM *Zaginiona głowa Damascena Monteira*, trad. di J. Ugniewska, Czytelnik, Warszawa, 1999.

SSFSPT → Tabucchi Antonio. [2001] 2003. *Si sta facendo sempre più tardi*. *Romanzo in forma di lettere*, Milano: Feltrinelli.
RSCP *Robi się coraz później. Powieść w formie listów*, trad. di J. Ugniewska, Czytelnik, Warszawa, 2002.

TMUV → Tabucchi Antonio. 2004. *Tristano muore. Una vita*, Milano: Feltrinelli.
TUJZ *Tristano umiera. Jedno życie*, trad. di J. Ugniewska, Czytelnik, Warszawa, 2005.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—26
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.14

Barbara Hlibowicka-Węglarz
Uniwersytet Marii Curie-Skłodowskiej
w Lublinie
https://orcid.org/0000-0002-6438-8644

Dominik Gakan
Uniwersytet Marii Curie-Skłodowskiej
w Lublinie
https://orcid.org/0000-0003-1241-7797

Natalia Klidzio
Uniwersytet Marii Curie-Skłodowskiej
w Lublinie
https://orcid.org/0000-0002-4922-0480

Origens de variação diatópica do português brasileiro

The origins of diatopic variation of Brazilian Portuguese

Abstract

The aim of the article is to present the origins of regional diversity of Brazilian Portuguese. The paper defines diatopic variation and describes the influence of other languages on Brazilian Portuguese over the years, especially at the phonetic and lexical levels. The analyzed languages are: European Portuguese (the language of the colonizer), South American indigenous languages, African languages, the Arabic language, as well as European languages (Dutch, French, Italian, German and Spanish).

Keywords

language variety, diatopic variation, Brazilian Portuguese

Palavras-chave

variedade linguística, variação diatópica, português brasileiro

1. Introdução

A variedade linguística manifesta-se, nomeadamente, nos episódios de uso de uma língua pelas pessoas que vivem em diferentes regiões ou em locais com uma grande diversidade da sociedade em termos de nível de escolaridade, origem e idade. Primordialmente, Wanderley Geraldi (1997: 50), definiu que "língua é o conjunto das variedades utilizadas por uma determinada comunidade, reconhecidas como heterogêneas. Isto é, formas diversas entre si, mas pertencentes à mesma língua." Normalmente, quanto maior o país e mais diversificada uma sociedade, maiores são as possibilidades de observar esse fenômeno. Os contatos promovidos pelos vários grupos de pessoas que chegaram de diferentes regiões do mundo e que passaram a residir num país tão grande como o Brasil, causaram um impacto significativo na formação não só da sociedade, mas também do português brasileiro.

Nesse contexto, o objetivo do artigo é apresentar as origens de variação diatópica do português brasileiro e as influências das línguas indígenas, africanas, europeias e árabe a esse idioma. Os conceitos apresentados pelos pesquisadores que tratam das questões acima mencionadas (M. T. C. Biderman, R. Ilari, R. M. Basso, A. T. de Castilho, R. M. E. Sabbatini, R. Mendonça, entre outros) fundamentaram a metodologia da elaboração do artigo.

2. Variação diatópica

Variação diatópica (também conhecida como geográfica, regional ou territorial) é o conjunto de diferenças na mesma língua, mas usada em diferentes territórios geográficos. Essas diferenças abrangem tanto a fonética, como o léxico, a morfologia e as estruturas sintáticas. O conceito de variação diatópica refere-se tanto a diferentes países que usam a mesma língua, quanto a diferentes regiões dentro do mesmo país. Os membros de cada comunidade expressam-se de um modo peculiar, criando a sua identidade linguística e, como consequência, também a identidade cultural. Graças às características linguísticas comuns, os membros da comunidade sentem-se conectados. Esses recursos também permitem distinguir dos membros de outras comunidades. Deve-se lembrar, entretanto, que as fronteiras geográficas das comunidades linguísticas nem sempre correspondem às fronteiras das unidades administrativas de um país. Por sua vez, certas características

de um dialeto podem ser reveladas em vários graus em diferentes partes do território em que é falado (J. H. C. Marinho, M. da G. C. Val, 2006).

No caso de português, podem ser considerados os dois tipos de variação diatópica — diferenças entre o português utilizado nos países lusófonos e diferenças entre as variedades regionais do mesmo país. Quando se trata do primeiro tipo, os pesquisadores costumam comparar o português de Portugal (a língua do ex-colonizador) com o português usado nos países colonizados (especialmente no Brasil) com a finalidade de verificar se ainda há duas variantes da mesma língua ou se as diferenças já são suficientes para falar dos idiomas distintos. O processo de descolonização e o desejo de mostrar sua própria identidade fizeram com que os brasileiros enfatizassem cada vez mais as diferenças linguísticas. Na verdade, os linguistas até hoje discordam sobre a distinção entre dialeto e língua (R. Ilari, R. M. Basso, 2006).

Maria Tereza Camargo Biderman (2001) evidencia que as diferenças entre o português brasileiro e o português de Portugal são grandes e facilmente perceptíveis. Essas dissemelhanças são especialmente perceptíveis na fonética e léxico, mas também estão presentes na morfologia e na sintaxe. Vale a pena analisar brevemente cada tipo de diferença.

Quando se trata das diferenças fonéticas, pode-se ouvir imediatamente uma prosódia distinta do português brasileiro e do português de Portugal que se manifesta principalmente em uma entonação diferente. Além disso, no português brasileiro, vogais átonas são pronunciadas de maneira nítida. No português europeu são frequentemente reduzidas. Uma característica do português brasileiro falado é a omissão de /r/ no final dos verbos, por exemplo, na pronúncia da palavra *perder* como [perde], o que não ocorre no português de Portugal. Outra diferença entre essas variantes do português é a pronúncia de /l/ no final de sílabas. No português brasileiro ocorre a semivocalização. Na maioria das regiões brasileiras, a palavra *Portugal* é pronunciada [Portugau]. No português europeu o fonema /l/ nas sílabas finais permanece velar. Por outro lado, as vogais anteriores às sílabas nasais são fechadas no português brasileiro e abertas no português de Portugal. Isso é percebido na ortografia diferente de palavras que contêm tais sílabas. No caso daquelas palavras, no português brasileiro usa-se acento circunflexo (*Polônia*), enquanto no português de Portugal acento agudo (*Polónia*) (M. T. C. Biderman, 2001).

Outras diferenças entre o português brasileiro e o português europeu manifestam-se em morfologia e sintaxe. Uma dos mais fáceis de observar é a posição diferente dos pronomes oblíquos na frase. No português brasileiro referimo-nos a próclise (*me prometa que*) e no português europeu falamos de ênclise (*prometa-me que*). O ênclise ocorre muito raramente no português brasileiro, principalmente em textos escritos em alto registro. Outra diferença são as formas de tratamento.

Em Portugal, para se referir a segunda pessoa do singular, usa-se a forma *tu*, enquanto na maioria das regiões do Brasil usa-se a forma *você* (M. T. C. Biderman, 2001). No português brasileiro falado é comum usar o pronome *tu* junto com o verbo conjugado na terceira pessoa (sem concordância verbal). Assim, em vez de dizer *você come*, expressa-se *tu come* e, em vez de *você vem*, fala-se *tu vem*. O mesmo vale para os pronomes/adjetivos possessivos: *teu(s)/seu(s) e tua(s)/sua(s)*. Além disso, o pronome pessoal *nós* é substituído no português brasileiro por *a gente*. Outra diferença entre as variantes de português diz respeito à forma diferenciada como refere-se às ações que ocorrem no momento da fala. No português brasileiro usa-se o gerúndio (*estou cantando*), enquanto que, no português de Portugal, a construção estar + a + infinitivo (*estou a cantar*). Além disso, em português europeu usa-se a palavra *haver* como sinônimo da palavra *existir* (*há algum problema*), enquanto no português brasileiro para expressar a mesma ideia pode ser usada também a palavra *tem* (*tem algum problema*).

Biderman também observa que diminutivos são mais populares no português brasileiro, mas essas formas são construídas por acrescentar os sufixos *-inho/-inha* (*pequeninho*), enquanto no português de Portugal é possível também usar *-ito/-ita* (*pequenito*) (M. T. C. Biderman, 2001: 969). O último grupo de diferenças entre o português brasileiro e o português de Portugal, mencionado por Biderman, é relacionado ao léxico. Às vezes, portugueses e brasileiros descrevem o mesmo elemento da realidade com palavras diferentes. Biderman distinguiu vários campos semânticos nos quais as diferenças lexicais entre o português brasileiro e o português de Portugal são maiores (M. T. C. Biderman, 2001). Observe os campos semânticos mencionados nas palavras a seguir (entre parênteses a palavra usada no Brasil e seu equivalente no português europeu):

- Refeições, alimentos e bebidas (*suco — sumo*);
- Cozinha, mesa e casa (*geladeira — frigorífico*);
- Meios de transporte (*ônibus — autocarro*);
- Cidade (*pedestre — peão*);
- Aldeia e trabalhos do campo (*chácara — quinta*).

Segundo Biderman (2001), a ocorrência de diferenças no nível lexical é um fenômeno totalmente natural, pois é o léxico que descreve a realidade cultural de uma dada sociedade. No entanto, a pesquisadora destaca o fato de as identidades linguísticas e culturais do Brasil e de Portugal, apesar das suas diferenças, terem raízes comuns no português europeu. Em apoio à sua tese, cita diversos exemplos de expressões idiomáticas, que, afinal, estão sempre intimamente relacionadas com a cultura de uma determinada nação. Alguns deles, por exemplo, *passar desta para melhor*, aparecem de forma idêntica no português brasileiro e no português europeu. Há também o grupo que difere apenas ligeiramente.

Um exemplo disso é a expressão portuguesa *bater a bota*, adotada no Brasil sob a forma de *bater as botas*.

Quando se trata do segundo tipo de variação diatópica, ou seja, as variações regionais do português brasileiro, Castilho (2012) enfatiza que as diferenças entre dialetos brasileiros são facilmente perceptíveis. O brasileiro consegue reconhecer no início da conversa se seu interlocutor vem da mesma ou de outra região. Ao contrário dos dialetos presentes em algumas línguas, essas diferenças não impedem os interlocutores de se compreenderem.

Como já mencionado, o léxis desempenha um papel fundamental na descrição da realidade. No país tão vasto e diverso como o Brasil, é natural que as variantes geográficas do português brasileiro tenham diferenças lexicais. Ilari e Basso (2006) dividem-nos em dois grupos — palavras diferentes que chamam a mesma fatia da realidade em regiões diferentes, e palavras que são usadas em muitas regiões, mas significam outra coisa. O primeiro grupo inclui um exemplo clássico de diferentes termos regionais para a mesma raiz comestível — *macaxeira*, *aipim* e *mandioca* (entre outros). Um exemplo do segundo grupo de regionalismos é a palavra *quitanda* ('mercearia, tenda'), enquanto em Minas Gerais é "conjunto de iguarias doces e salgados feitos com massa de farinha" (R. Ilari, R. M. Basso, 2006: 165). Pode-se dizer que os habitantes de uma região particular compartilham uma história comum e um modelo específico de descrição da realidade em que vivem. Assim, os regionalismos fazem parte da identidade humana.

Segundo Ilari e Basso (2006), ao se tratar do tema variação diatópica no português brasileiro, diversos fatos devem ser levados em conta. Em primeiro lugar, existem muitas migrações internas no Brasil. Castilho (2012) observa que a migração interna contemporânea no Brasil é o resultado da urbanização progressiva e do desenvolvimento agrícola. Um exemplo é a chegada dos moradores do Sudeste e Sul à Amazônia para o cultivo da terra, ou a migração no tempo de construção de Brasília (R. Ilari, R. M. Basso, 2006). Existe uma tendência de aumento no número de habitantes das cidades brasileiras. No início do século XX, 8% da população vivia em cidades, enquanto no final do século XX, mais de 80% da população. Como resultado dessa migração interna, pessoas que falam dialetos diferentes vivem juntas em muitas regiões (A. T. de Castilho, 2012). Isso torna a pesquisa sobre as características da variação diatópica ainda mais difícil, pois os membros do grupo de tratamento devem ser selecionados com mais cuidado. A mistura de variações regionais existentes também pode levar ao surgimento de outras com características mistas no futuro.

Além disso, às vezes, é muito difícil separar a variação diatópica da variação diastrática (social). Características dialetais são particularmente evidentes no registro informal. Em situações de comunicação mais oficial, as normas do português

culto são frequentemente seguidas (R. Ilari, R. M. Basso, 2006). Por esta razão, a variação diatópica e a variação diastrática estão intimamente relacionadas. Pode-se até concluir que a variação diastrática, em certa medida, regula o grau de expressão das características da variação regional.

3. Origens de variação diatópica do português brasileiro

O Brasil é um país multicultural com uma história e cultura muito rica. Neste aspecto, podemos referenciar o antropólogo Darcy Ribeiro cujos estudos servem como fundamentos para a compreensão da formação étnica e cultural da sociedade brasileira. Ribeiro (1995: 272) distingue cinco culturas tradicionais brasileiras:

- cultura crioula — desenvolvida nas terras rurais do Nordeste onde a cana de açúcar foi cultivada;
- cultura caipira — presente nos territórios onde viviam mamelucos paulistas, desenvolvida pela mineração de ouro, diamantes, plantações de café e indústria;
- cultura sertaneja — desenvolvida nos territórios do Nordeste até o Centro-Oeste, onde o gado foi criado;
- cultura cabocla — criada pelos povos indígenas da Amazônia que coletavam espécies da mata;
- cultura gaúcha — a matuta-açoriana (semelhante a caipira) e a gringo-caipira (com influência dos imigrantes), ambas no Sul do Brasil.

As macrorregiões brasileiras estão ligadas a uma cultura que se desenvolveu ao longo de muitos anos em uma determinada área. Com uma mescla cultural tão vasta, é natural que diversas culturas influenciam-se mutuamente. Castilho (2012) enumera os seguintes povos que deixaram uma marca no português brasileiro: colonos portugueses, árabes, índios, africanos e imigrantes da Europa e da Ásia. Vale a pena fazer uma revisão do impacto de cada um desses grupos no português brasileiro.

3.1. Influência do português europeu

No século XV, Portugal iniciou as grandes conquistas geográficas. Em 22 de abril de 1500, Pedro Álvares Cabral aportou no Brasil. Inicialmente, os portugueses não tinham plena consciência do enorme potencial do Brasil. Ao contrário do

Oriente, cuja civilização estava engajada ao comércio, os portugueses se depararam no Brasil com povos nativos, os índios — que, com suas culturas, viviam em interação com a natureza. Decidiu-se, portanto, desenvolver as relações com o Oriente prioritariamente sem descurar o Brasil. Mais e mais expedições para explorar este país foram organizadas. Um dos exploradores foi o judeu português, Fernão de Loronha, cujo nome foi convertido para Fernando de Noronha. Em 1506, houve o chamado Massacre de Lisboa, onde morreram milhares de judeus. Noronha resolveu incentivar seus conterrâneos a arrendamento das terras brasileiras no litoral. Consequentemente, cada vez mais portugueses vinham para o Brasil. Em 1534, as possessões portuguesas no Brasil foram divididas em Capitanias Hereditárias, que inicialmente tinham apenas o papel mercantil, mas depois suas funções e autonomias expandiram-se. O período colonial no Brasil durou até a transferência da corte real de Portugal e a consequente independência em 1822. Foi assim que o português de Portugal chegou ao Brasil e espalhou-se pelo território daquele país (M. Costa, 2016).

Os colonizadores portugueses vieram de diferentes partes de Portugal, mas a maioria deles vinha do sul, local dos portos marítimos. Certos traços fonéticos do português do sul de Portugal que aparecem no português brasileiro confirmam isso. A primeira é a presença do [s] predorso-dental, que é típico da pronúncia do português do sul de Portugal e a ausência do [s̪] apico-alveolar característico da pronúncia do norte de Portugal. Outra característica comum entre o português do sul de Portugal e o português brasileiro é monotongação do ditongo [ey>e], na pronúncia das palavras como *dinheiro*, enquanto no português do norte de Portugal esse ditongo é pronunciado como [ây]. Por fim, no português brasileiro, tanto como no português do sul de Portugal, /v/ e /b/ são pronunciadas de maneiras distintas, enquanto no norte de Portugal são realizadas como pronúncias alternantes (A. T. de Castilho, 2012).

Ao discutir as influências do português europeu, não se pode esquecer da influência açoriana. No século XVIII, muitos açorianos chegaram ao estado de Santa Catarina e transferiram alguns traços do seu falar para o que hoje denominamos de *falar açoriano-catarinense*. Claro, nem todas as características da fala florianopolitana são decorrentes da influência açoriana, mas algumas não podem ser explicadas de outra forma. Esse grupo inclui o uso de *tu* familiar e sua forma de declinação, uso das formas lexicais açorianas, como por exemplo, *gueixa* ('vitelo, bezerro') e, por fim, "apoio paragógico de [e] a oxítonos em -l, -r, -s, -z ante pausa (sol → sole)" (O. A. Furlan, 1998: 19).

3.2. Influência da língua árabe

Outro idioma que influenciou a forma atual de português é o árabe. Este processo pode ser dividido em três etapas. O primeiro, o mais conhecido, é a conquista árabe da Península Ibérica, por isso está relacionado com a influência no português europeu. Os dois próximos, um tanto esquecidos, dizem respeito ao português brasileiro diretamente. É sobre um grupo de escravos professos do Islã trazidos para o Brasil nos séculos XVIII e XIX, e sobre a emigração em massa de sírios e libaneses para o Brasil no início do século XX (M. Y. Abreu, V. de A. Aguilera, 2010).

A expansão dos árabes para a Península Ibérica foi possível graças a dois fatores — o poder crescente de seu próprio império e o uso da fraqueza do estado visigodo. Após a morte do rei Vitiza, em 710, iniciou-se no estado visigodo um conflito de poder entre seus filhos (chamados *vitizanos*) e D. Rodrigo. Os vitizanos pediram ajuda aos berberes que viviam no norte da África (hoje Marrocos). Foi assim que os muçulmanos chegaram à Península Ibérica, derrotaram o exército de D. Rodrigo e partiram para o fundo da península, tendo o seu reinado nesta área durado de 711 a 1492 (F. L. da Costa, 2009).

Os africanos muçulmanos escolarizados trazidos para o Brasil nos séculos XVIII e XIX como escravos eram chamados de *malês*. A maioria acabou chegando à Bahia. No entanto, os escravos eram privados do direito de usar a língua materna em público e, portanto, usavam-na quase exclusivamente para cultivar suas práticas religiosas. Assim, as palavras que chegaram do árabe à língua portuguesa graças a esse grupo de escravos, estão associadas à religião muçulmana (M. Y. Abreu, V. de A. Aguilera, 2010).

O último grupo de falantes do árabe que veio ao Brasil foi de imigrantes libaneses e sírios, tanto muçulmanos como cristãos. A maioria deles teve que emigrar de seu país por razões demográficas e econômicas. Por virem de nações muito abertas, integraram-se de bom grado aos brasileiros (exceto aos emigrantes muçulmanos), ao contrário dos imigrantes europeus. Eles costumavam trabalhar com comércio e gastronomia, então tinham que se comunicar com os clientes brasileiros no trabalho. Eles também se espalharam pelo Brasil, não formando grupos fechados em estados particulares como os mencionados imigrantes da Europa. Todos esses fatores criaram condições favoráveis para o contato intensivo entre árabe e português. Alguns dos arabismos esquecidos dos tempos antigos foram assim reintroduzidos na língua portuguesa (M. Y. Abreu, V. de A. Aguilera, 2010).

Curiosamente, embora a influência da língua árabe no português tenha sido um processo longo e forte, limitou-se apenas ao léxico (A. Houaiss, 1986). Com base nos exemplos de Houaiss (1986), Vargens (2007) e Paula (2019), as palavras de

origem árabe que começaram a ser usadas no português brasileiro através do português europeu podem ser divididas nos seguintes campos semânticos:

- religião — *almuadem*, *almorávida*;
- comércio — *armazém*, *alfândega*, *alfaiate*;
- administração pública — *xerife*, *assassino*;
- guerra e vida militar — *arsenal*, *arrebate*;
- medicamentos — *xarope*, *elixir*;
- unidades de medida — *quilate*, *arroba*;
- alimentos — *cuscuz*, *azeitona*, *arroz*, *falafel*, *ameixa*;
- fauna — *javali*, *girafa*, *lacrau*;
- flora — *alfazema*, *alecrim*, *alfarroba*;
- vida doméstica — *almofada*, *jarra*, *sofá*;
- recursos naturais — *alcatrão*, *anil*;
- ciência — *zero*, *álgebra*, *cifra*;
- nomenclatura rural e urbana — *azulejos*, *chafariz*, *aldeia*;
- topônimos — *Fátima*, *Algarve*;
- cores — *azul*, *lilás*;
- instrumentos gramaticais — *até*, *debalde*;
- adjetivos — *cafre*, *chué*;
- verbos — *safar*, *atarracar*.

Paula (2019) indica as características distintivas pelas quais as palavras derivadas do árabe podem ser reconhecidas. Muitas dessas palavras começam com o artigo árabe definido *Al* (por exemplo, *alcova*), que, às vezes, é pronunciado *az* (*azeite*), o que também justifica a grafia de algumas palavras em português. Um grande grupo de palavras também começa com *x* (*xadrez*) ou *enx* (*enxaqueca*). Palavras árabes frequentemente terminam com *il* (*anil*), *im* (*carmesim*), *afe* (*alcadafe*) ou *aque* (*almanaque*). Às vezes, uma palavra árabe, antes de entrar na língua portuguesa, modificou a ortografia como aconteceu com a palavra *alface* (do árabe *Alhassa*), porque o *h* que é pronunciado em árabe não é pronunciado pelos falantes de língua portuguesa. Paula (2019) também dá um exemplo de frases religiosas árabes que entraram no uso diário em português. O primeiro é a saudação *Olá!* que vem de *wa Allah* (*por Deus*), o segundo é *Oxalá!*, vindo de *law xá Allah* ou *incha Allah* (*se Deus quiser*). Essas frases, sendo difundidas em português, perderam seu caráter religioso original.

3.3. Influência das línguas indígenas

Segundo estimativas, na altura da chegada dos portugueses ao Brasil existiam cerca de 300 línguas indígenas diferentes, das quais sobreviveram apenas cerca de 160 (A. T. de Castilho, 2012).

Assim, os portugueses tinham que lidar com um número impressionante de línguas. A solução para o problema foi o desenvolvimento das *línguas gerais* que atuaram como línguas francas, quer dizer, línguas usadas como meio de comunicação em um ambiente específico e com o fim de atingir objetivos específicos. Quando a língua franca simplificada (o pidgin aprendido) torna-se a língua materna da próxima geração de pessoas, transforma-se em língua crioula (R. T. Gonçalves, R. M. Basso, 2010).

Os portugueses demarcaram duas *línguas gerais* no Brasil: uma era usada no sul (língua geral paulista) e a outra era usada no norte (*nheengatu*). A língua geral paulista foi reconhecida no século XVII com base na língua tupi falada pelos índios tupinambás. Esse idioma se espalhou muito rapidamente por todo o país. Hoje é uma língua extinta. Por outro lado, *nheengatu* é uma língua que se desenvolveu durante a atividade evangelística dos jesuítas. Baseia-se nas línguas do tronco tupi e na língua geral paulista. O *nheengatu* é usado até hoje em São Gabriel da Cachoeira, Amazonas (R. T. Gonçalves, R. M. Basso, 2010).

O tupi-guarani influenciou o português brasileiro, principalmente as categorias de fonética e vocabulário. Quanto ao primeiro critério, os portugueses que se comunicavam com os povos indígenas deviam filtrar a fonética da nova língua por meio da fonética da língua materna, que carecia de alguns dos fenômenos fonéticos característicos da segunda língua. Para poder se comunicar, havia muitas adaptações fonéticas (A. Robl, 1985).

Um exemplo dessas simplificações é o surgimento do /r/ retroflexo, também conhecido como /r/ caipira. Segundo a teoria de Alfonso Robl (1985) é o resultado de "uma substituição imperfeita do /l/ velar pelo /r/ vibrante *fraco*, permanecendo, contudo, um compromisso entre ambos" (A. Robl, 1985: 168). O pesquisador também indica um papel possível das línguas usadas por escravos bantos e sudaneses na evolução do português brasileiro. O fonema /l/ também não existia nessas línguas. Com o fonema /lh/ foi semelhante, ele foi implementado como /y/, por exemplo na palavra *palha* pronunciada como [paya] (A. Robl, 1985).

A influência do tupi-guarani no português brasileiro é vasta. Castilho (2006) destaca que o tupi-guarani é a maior fonte lexical para o português brasileiro de todas as línguas indígenas. Estima-se que dez mil palavras têm as suas raízes justamente no tupi-guarani. Castilho exemplifica as palavras, dividindo-as nas seguintes categorias:

- Pessoas — *caipira*, *pajé*;
- Comidas — *pipoca*, *maracujá*;
- Animais, figuras míticas — *jaguar*, *jacaré*;
- Vegetais — *tapioca*, *mandioca*;
- Moradias — *jirau*, *tipiti*;
- Topônimos e antropônimos — *Maracanã*, *Araraquara*.

3.4. Influência das línguas africanas

Em 1441, Antão Gonçalves trouxe os primeiros africanos para Portugal, iniciando o comércio de escravos (M. Costa, 2016). Após a chegada dos portugueses no Brasil, os africanos foram utilizados em atividades de cana-de-açúcar, especialmente no Nordeste (Pernambuco e Bahia). Na virada dos séculos XVII e XVIII, jazidas de ouro foram descobertas em território de Minas Gerais, Goiás e Mato Grosso. Consequentemente, surgiu a demanda por mão de obra e isso aumentou ainda mais o tráfico de escravos. A partir do século XIX, os escravos começaram a trabalhar, no interior de São Paulo e Rio de Janeiro, nas plantações de café (M. Costa, 2016).

A maioria dos africanos trazidos para o Brasil veio do oeste ou centro-oeste da África. Levando em consideração fatores culturais e linguísticos, podem ser divididos em dois grupos: bantos e sudaneses. Os primeiros, eram de Angola, Congo, Moçambique e Cambinda. Constituíam grande parte da população do Sudeste, mas também habitavam o território do Ceará, Maranhão, Pernambuco, Alagoas e litoral do Pará. Os sudaneses, por sua vez, vieram da África Ocidental, Sudão e Costa da Guiné. A maioria deles foi para a Bahia (A. Farias, 2015: 27). Os sudaneses chegaram ao Brasil em número menor do que os bantos, duzentos anos depois (A. T. de Castilho, 2012).

Os africanos trazidos para o Brasil ao longo dos anos tiveram que se comunicar de alguma maneira com os portugueses como forma de adaptação e sobrevivência ao novo ambiente. Como a escravidão no Brasil só foi abolida em 13 de maio de 1888 (M. Costa, 2016), suas línguas e culturas nativas influenciaram significativamente o desenvolvimento da língua portuguesa no Brasil. Yeda Pessoa de Castro (2011) destaca que essa influência se manifesta no nível fonético, léxis e na morfossintaxe.

As influências de línguas africanas na fonética do português brasileiro são descritas por Renato Mendonça (2012). O pesquisador destaca nomes de fenômenos fonéticos que ocorreram e os demonstra com exemplos de mudanças na pronúncia de palavras. Alguns exemplos são coligidos em conjunto com o conceito no quadro a seguir:

Quadro 1

As influências de línguas africanas na fonética do português brasileiro segundo Renato Mendonça (2012: 80—85)

Fenômeno	Definição	Exemplos
Vocalização	substituição de /lh/ linguopalatal por /y/ semivogal	*filha* → *fiya* *mulher* → *muyé*
Assimilação	um fonema passa por outro fonema (semelhante)	*Jesus* → *Zezús*
Dissimilação	o contrário do assimilação; fonemas semelhantes passam por outros (mais diferenciados)	*alegre* → *alegue* *negro* → *nego*
Aférese	queda de fonema(s) no início de palavra	*acabar* → *cabá* *estar* → *tá*
Apócope	não pronunciar /l/ e /r/ no final das palavras	*esquecer* → *esquecê* *general* → *generá*
Rotacismo	troca de /r/ por /l/	*carro* → *calo*
Suarabacti	aparecimento de uma vogal que desune um grupo consonantal	*flor* → *fulô*
Redução	redução de ditongos /ei/ e /ou/	*beijo* → *bêjo*

Mendonça (2012) também enfatiza que os poucos verbos portugueses derivados de línguas africanas pertencem à primeira conjugação (*xingar*, *sambar*, *carimbar*, *curiar*, *banzar*).

Quando se trata das palavras portuguesas com origens em línguas africanas, Castro (2011) apresenta diversos campos lexicais e exemplos de palavras e seu pertencimento.

A pesquisadora distingue os grupos de palavras relacionadas com:

- Recreação — *capoeira*, *samba*;
- Instrumentos musicais — *agogô*, *timbau*;
- Culinária — *mocotó*, *mungunzá*;
- Religiosidade —*candomblé*, *macumba*;
- Políticas orais —*tutus*, *tindolelê*;
- Doenças —*caxumba*, *tunga*;
- Flora — *moranga*, *dendê*;
- Fauna —*minhoca*, *marimbondo*;
- Usos e costumes —*cochilo*, *muamba*;
- Ornamentos —*miçanga*, *balangandã*;
- Vestes — *tanga*, *sunga*;

- Habitação —*cafofo*, *moquiço*;
- Família —*caçula*, *babá*;
- Corpo humano —*bunda*, *corcunda*;
- Objetos fabricados — *caçamba*, *tipóia*;
- Relações pessoais de carinho — *cafuné*, *dengo*;
- Insultos — *sacana*, *lelé*;
- Mando —*bamba*, *capanga*;
- Comércio — *quitanda*, *muamba*.

Por outro lado, no nível da morfossintaxe, Castro (2011) distingue três questões em que se manifesta a influência das línguas africanas no português brasileiro. A primeira é a tendência de omitir *s* no plural dos substantivos (*os menino*). Outro elemento das línguas africanas que penetrou no português brasileiro é a repetição enfática da negação (*não sei não*). O uso da próclise (*eu lhe disse*) também é a marca de línguas africanas na formação do português brasileiro. Maria do Socorro Silva de Aragão (2010) postula não tanto o uso da próclise, mas *ele acusativo* nas frases como *vi ele* e chama a atenção para as próteses do *s* e *m*, que estão anexadas à palavra (*foi simbora*).

3.5. Influência das línguas europeias

Além das línguas indígenas, africanas e árabe, outras línguas influenciaram o português. Às vezes, a influência resultou do domínio de uma determinada cultura em alguma época, e noutras, foi o resultado de eventos históricos, como conflitos armados ou eventos de emigração.

No século XIX, uma grande onda de emigração começou. Jerzy Mazurek (2005) faz ilações que as causas surgiram no rápido desenvolvimento da revolução industrial e da superpopulação em algumas áreas. Além disso, a emigração costumava ser a única chance de melhorar as condições financeiras e começar uma vida digna. A decisão de emigrar também foi tomada por razões religiosas, políticas ou culturais, visto que, em muitos países, certos grupos sociais foram perseguidos. Frequentemente, essa decisão foi influenciada simultaneamente por diversos fatores já mencionados. Ademais, a invenção dos barcos a vapor acelerou significativamente as viagens e tornou-as mais confortáveis.

O Brasil era um destino atraente para a emigração por diversas razões. Em primeiro lugar, o processo de independência, em 1822, foi relativamente pacífico no país. Graças a isso, o Brasil não foi colapsado. Em segundo lugar, a abolição da escravatura desencadeou a busca de uma fonte alternativa de trabalho para as plantações de café e o desenvolvimento de cidades como São Paulo e Rio de Janeiro.

Além disso, havia vastas terras aráveis no sul do Brasil que eram de valor público. Também é notório que, de 1884 até a eclosão da Primeira Guerra Mundial, o Brasil financiou as despesas de viagem dos imigrantes, com exceção de um curto período. Isso evidencia a determinação do governo brasileiro em busca de mão de obra branca, buscando, assim, a redução da população de negros (J. Mazurek, 2005).

Línguas faladas por imigrantes deixaram marcas tanto na sociedade brasileira como no português brasileiro. Um dos trabalhos desenvolvidos na área de linguística que explora os idiomas usados no Brasil e seu impacto no português brasileiro é o projeto *Enciclopédia das Línguas do Brasil (ELB)*, lançado em 2004. O projeto é coordenado por Eni Orlandi e Eduardo Guimarães do Instituto de Estudos da Linguagem da Unicamp (C. Z. Bolognini, M. O. Payer, 2005). A partir da *Enciclopédia das Línguas do Brasil* e de outros estudos, serão examinadas as línguas de imigrantes que deixaram a forte marca no português brasileiro e na cultura do país.

As línguas europeias que mais influenciaram o desenvolvimento do português brasileiro são: holandês, francês, italiano, alemão e espanhol. Claro, é preciso ter em mente que essas não são as únicas línguas que selam as suas marcas na fala contemporânea dos brasileiros. A *Enciclopédia das Línguas do Brasil* menciona também ídiche, leto (ou letão) e pomerano entre esse grupo. Sobre as poucas influências do russo, ucraniano e polonês considera-se que o fato de sua origem em outro ramo de línguas e, com o translado para o Brasil, o seu uso se restringiu às comunidades mais concentradas, ou seja, microrregionalizadas o que dificultou o cruzamento com o português. Seus falantes praticavam a língua de herança, e apenas aculturaram vocábulos no português local. Vale a pena lembrar também da influência contemporânea do inglês, como um idioma global, principalmente no que diz respeito a língua de tecnologia.

3.5.1. Influência do holandês

Os primeiros contatos significativos da língua holandesa com o português brasileiro ocorreram, em 1624 e 1625, quando os holandeses invadiram a cidade de Salvador. O ataque, porém, foi repelido por índios e portugueses. Os holandeses não desistiram e, em 1630, retomaram o ataque. Superaram a resistência da população local e estabeleceram-se na deserta cidade de Olinda. Eles então atacaram o porto de Recife e permaneceram no Brasil por 24 anos (C. Z. Bolognini, 2004).

Um papel especial na promoção da cultura holandesa e, portanto, da língua, é atribuído ao Conde João Maurício de Nassau, que atuou como Governador Geral. O Conde construiu uma biblioteca e apoiou artistas holandeses. Durante seu reinado, Olinda foi reconstruída e Recife desenvolveu-se. O holandês era então falado no Nordeste ao lado do português e das línguas indígenas (C. Z. Bolognini, 2004). Naquelas condições, a influência da língua holandesa no português era inevitável.

A marca maior deixada pelos holandeses foi o uso dos nomes próprios para denominar instituições e afins. O exemplo da herança holandesa no Brasil é a popularidade do nome *Vanderley* que vem do holandês *Van der Ley*. *Der* em nomes holandeses tem uma função equivalente ao *da* em nomes brasileiros como em *da Silva* (O. Neto, 2014). No entanto, ao contrário de outros colonizadores, os holandeses não impuseram sua língua em territórios conquistados (E. Cordova-Bello, 1964). Além disso, foram os holandeses que denominaram os indígenas de *brasilianos* com o que além de adjetivá-los territorialmente, asseguraram que foram os indígenas os que na verdade eram os donos das terras brasileiras (L. V. Oliveira, 2016). A palavra *brasilianos* evoluiu para *brasileiros*.

3.5.2. Influência do francês

Conforme Manuel Rodrigues Lapa (1984: 44), de todas as palavras estrangeiras que encontraram o seu caminho na língua portuguesa são os galicismos (francesismos), quer dizer, as influências lexicais de língua francesa que "colocam se acima de todos". A influência tão grande do francês no português não deveria surpreender-nos se levarmos em conta o fato de que o francês foi a primeira língua românica com norma escrita e gramática sistematizada. Documentos escritos na língua francesa na Idade Média influenciaram o desenvolvimento de todas as outras línguas românicas, incluindo o português (naquela época chamado de *galego português*). Posteriormente, essas línguas passaram a funcionar como línguas nacionais, substituindo o latim. Depois que Portugal recuperou a independência, a dinastia francesa de Borgonha começou a governar o país. Foi por meio da nobreza de origem francesa que o francês chegou ao Brasil (N. Carvalho, 2010).

Por muito tempo, a França foi um modelo para outros países em termos de cultura, moda, língua, literatura e sociedade. Isso manifesta-se em uma grande quantidade de palavras emprestadas do francês sobre esses campos. Exemplos de campos semânticos particulares são (N. Carvalho, 2010: 233—234):

- moda — *blusa*, *chique*;
- artes — *art déco*, *silhueta*;
- vida social — *restaurante*, *menu*;
- literatura — *jeu d'esprit*, *mal de siècle*;
- outro vocabulário — *chaminé*, *maré*.

O francês foi muitas vezes uma língua intermediária no processo de empréstimo de palavras de outras línguas para o português. Um exemplo pode ser o caminho que percorreu a palavra seguinte (N. Carvalho, 2010: 233):

domina (latin) → dame (francês) → dama (português)

Júlia Simone Ferreira (2011) observa que a palavra *quadrilha*, nome da dança de festa junina, também originou-se do francês. Essa dança, que chegou ao Brasil graças à nobreza francesa, era chamada de *quadrille*. Noções relacionadas a dança, como *balancer* (*balancê*) ou *en avant* (*anavant*), também passaram do francês para o português. Isso prova que as tradições locais, tão fortemente identificadas com a cultura de um determinado país, podem ter suas raízes fora de suas fronteiras. Fenômeno semelhante ocorre na literatura. Da peça francesa *Canção de Rolando* surgiram os romances de cavalaria, posteriormente escritos no português arcaico, e a sua influência é hoje visível na literatura de cordel, criada no Nordeste. A influência da cultura francesa na sociedade brasileira foi tão grande que, do século XIX até meados do século XX, o francês era ensinado em escolas de todos os níveis de ensino. Nas instituições escolares privadas de maior prestígio, era a língua de instrução (N. Carvalho, 2010).

Curiosamente, alguns dos galicismos que passaram a ser usados no português brasileiro adquiriram um significado diferente do francês. Um exemplo seria a palavra *baffe* que entrou em português como *bafo*. Em francês, porém, a palavra *baffe* significa o mesmo que *bofetada* em português. Palavras que, apesar de terem uma forma gráfica muito semelhante (por vezes até idêntica), têm um significado diferente são conhecidos como *falsos cognatos* (J. S. A. Ferreira, 2011).

A língua francesa também influenciou a ortografia e a gramática do português. Quanto à grafia, em 1255 o rei português D. Alfonso III introduziu *lh* e *nh* que substituiu o *ñ* castelhano. Por sua vez, nos séculos XIX e XX, em algumas construções os falantes de português passaram a utilizar a preposição *a* em vez de *em*. Os exemplos incluem: *entrega a domicílio* (*em domicílio*), *falar ao telefone* (*no telefone*) (J. S. Vieira, 2019). O mesmo se aplica ao *fazer um passeio*, que substituiu *dar um passeio* (M. R. Lapa, 1984).

3.5.3.Influência do italiano

A língua italiana chegou diretamente ao Brasil junto com a onda de imigração para o país, ocorrida entre o final do século XIX e o início do século XX. Imigrantes italianos "instalaram-se principalmente nas Regiões Sul (Estados do Rio Grande do Sul, Paraná, Santa Catarina) e Sudeste (São Paulo, Rio de Janeiro e Espírito Santo e Sul de Minas Gerais), além do Sul da Bahia" (M. O. Payer, 2004a). Após 1970, houve cada vez mais migrações entre estados, portanto descendentes italianos podem ser encontrados também no Centro-Oeste (Mato Grosso, Mato Grosso do Sul, Rondônia, Goiás) e no Norte (Acre, Pará) (M. O. Payer, 2004a). É difícil dizer quantos brasileiros têm raízes italianas. Estima-se que cerca de 1,4 milhão de italianos vieram para o Brasil apenas no século XIX. Só em São Paulo, o número de descendentes italianos já chega a 5 milhões (M. O. Payer, 2004a)

Payer (2004b) chama atenção para os traços dos dialetos italianos presentes na fala de brasileiros que são descendentes de italianos. A pesquisadora relaciona os traços nas seguintes categorias: morfologia, sintaxe, fonologia e léxico. A primeira categoria é a mistura de morfemas e radicais portugueses e italianos. Por sua vez, a influência do italiano na sintaxe da língua portuguesa manifesta-se na mudança da posição de pronomes demonstrativos *aquele* e *este* na frase. A maior influência do italiano no português está na fonologia e no vocabulário. No que diz respeito a fonologia, Payer (2004b) relaciona a pronúncia distinta do /r/ em palavras como *caro/carro*, do /u/ em palavras como *auto* e do ditongo /ão/.

Dayanne Villani do Nascimento (2015) analisou como descendentes de imigrantes italianos que moram em São Lourenço do Oeste — SC pronunciam vogal /ã/ em palavras como *dançar*. Descobriu que a pronúncia desse som depende da idade dos habitantes da cidade. As gerações mais jovens costumam pronunciar /ã/ como um vogal nasal, assim como a maioria dos brasileiros. Por outro lado, entre os idosos há uma variação maior na forma de execução do som. A razão para tal é provavelmente o maior contato da geração mais jovem com outras variações do português, bem como a relutância em aprender e cultivar a língua ancestral, a favor da utilização da variante percebida por alguns como variante de prestígio. Enquanto as gerações mais velhas continuam a cultivar a herança linguística dos ancestrais.

Traços lexicais são discutidos com mais detalhes por Renato Marcos Endrizzi Sabbatini (2012). Segundo estimativas, no português brasileiro existem entre 400 a 500 palavras de origem italiana. Durante o Renascimento, a cultura italiana ganhou imensa popularidade e influenciou elementos da cultura mundial como gastronomia, arte, arquitetura e música, entre outros. Foi então que grandes compositores, pintores, arquitetos, poetas e escritores difundiram a língua italiana por meio de suas obras. Não é surpreendente, então, que os empréstimos do italiano tenham entrado em outras línguas europeias, incluindo o português. O quadro abaixo mostra exemplos de tais palavras (R. M. E. Sabbatini, 2012: 1—10):

Quadro 2

Exemplos de palavras portuguesas de origem italiana (R. M. E. Sabbatini, 2012: 1—10)

Campo semântico	**Palavra italiana**	**Palavra portuguesa**
gastronomia	*pizza* *parmeggiano*	*Pizza* *Parmesão*
música	*piano* *canzone*	*Piano* *Canção*
arquitetura	*capitello* *palazzo*	*Capitel* *Palácio*
literatura	*Arlecchino* *commedia*	*Arlequim* *Comédia*
artes	*sbozza* *disegno*	*Esboço* *Desenho*
economia	*credito* *banca*	*crédito* *banco*
termos militares	*squadrone* *bomba*	*Esquadrão* *Bomba*

Como se pode verificar no quadro acima, algumas palavras entraram na língua portuguesa de forma ortográfica inalterada (*pizza*, *bomba*, *piano*). Isso foi possível devido a algumas semelhanças fonéticas entre o italiano e o português. Por sua vez, outras palavras italianas, antes de entrarem na língua portuguesa, tiveram que se tornar aportuguesadas, quer dizer transliteradas de forma a adaptar essas palavras para uma grafia de português (R. M. E. Sabbatini, 2012). Serão examinadas mais detalhadamente os tipos de mudanças que podem ter ocorrido durante este processo no quadro a seguir:

Quadro 3

Exemplos de mudanças ocorrendo no processo de aportuguesamento de palavras italianas (R. M. E. Sabbatini, 2012: 1—10)

Mudança	Exemplo
a perda de uma das consoantes geminadas	*risotto* → *risoto*
a perda da vogal final dos verbos	*affanare* → *afanar*
a adição de vogais em palavras que começam com consoante	*studio* → *estudio*
a substituição de *c*, *cc* e alguns *sc* por *ch* ou *x*	*salsiccie* → *salsicha*
a substituição de *ch* por *qu*	*orchestra* → *orquestra*
a substituição de *gn* por *nh*	*bolognese* → *bolonhesa*
a substituição de *gg* por *j*	*solfeggio* → *solfejo*
a substituição de *gl* por *lh*	*battaglia* → *batalha*
a substituição de *gi* por *s*	*parmeggiano* → *parmesão*
a substituição de *zz* por *ç*	*tazza* → *taça*
a substituição de *one* por *ão*	*canzone* → *canção*

A transliteração não foi fácil porque, ao contrário do italiano, os fonemas do português não correspondem a morfemas biunivocamente. É por isso que a grafia de algumas palavras é difícil para os brasileiros (por exemplo, a dúvida *ss* ou *ç*). Não havia o padrão estabelecido de transliteração, então em algumas palavras *sc* foi substituído por *ch*, em algumas por *x* e em outras palavras *sc* foi deixado inalterado (R. M. E. Sabbatini, 2012).

Entre as palavras que entraram na língua portuguesa por meio da língua italiana, encontra-se não apenas palavras dos campos mencionados, mas também "termos derivados do italiano, como 'afanar', 'bacana', 'bronca', 'cafona', 'capo', 'grana', 'malandro', 'mina', 'pivete' etc., são algumas das palavras incorporadas às gírias do Sul e Sudeste" (R. M. E. Sabbatini, 2012: 2). Esse é um exemplo interessante de como os traços lexicais podem começar a ser usados em outra língua em dois registros diferentes — tanto por meio da linguagem mais formal de campos específicos (linguagem literária, linguagem da arte) quanto pela linguagem coloquial (gírias).

3.5.4. Influência do alemão

Outra língua que influenciou o português é o alemão. Essa língua chegou ao Brasil não apenas graças aos alemães, austríacos e suíços, mas também a alguns poloneses e russos que a falavam em tempos de grande imigração. Os imigrantes de língua alemã foram o primeiro grupo a chegar ao Brasil, mas não eram o grupo mais numeroso, pois constituíam apenas 9% do número de imigrantes. Estima-se

que entre 1824 e 1830 cerca de 2,7 mil deles foram para o Brasil. Os imigrantes de língua alemã formaram pequenas comunidades nas quais mantiveram seus dialetos e, graças ao clero, o alemão padrão (hochdeutsch) foi usado em circunstâncias mais formais. Uma imprensa em língua alemã também foi publicada (exceto durante a Primeira e a Segunda Guerra Mundial). Em 1935, o número de imigrantes de língua alemã e seus descendentes havia aumentado para cerca de 1,2 milhão. Atualmente, as maiores concentrações de falantes de alemão no Brasil encontram-se no "Paraná (Rio Negro, Ponta Grossa, Rolândia, Entre Rios), Santa Catarina (Blumenau, Joinville, São Francisco do Sul, Brusque, Itajaí, São Bento), Espírito Santo (Santa Leopoldina) e Rio Grande do Sul (São Leopoldo, Santa Augusta, São Lourenço, Lageado, Montenegro)" (C. Z. Bolognini, M. O. Payer, 2005: 43—44).

A língua alemã deixou seus traços principalmente na pronúncia dos habitantes do sul do Brasil. Vários desses rastros são apontados por Elisangela Redel e Franciele Maria Martiny (2016) a partir da análise de um pequeno vídeo que faz parte da campanha contra a dengue no YouTube. O vídeo do humorista Cleiton Geovani Kurtz nascido no Paraná apresenta o estereótipo descendente de alemã falando português. Deve levar em conta que, para se conseguir um efeito humorístico, os traços da língua portuguesa utilizados pelos descendentes alemães foram intencionalmente acumulados e exagerados nessa curta produção. No entanto, o vídeo apresenta recursos que realmente ocorrem no seu idioma.

Uma das características mais marcantes do português usado pelos descendentes de alemães é a pronúncia do /l/ no final das sílabas como /l/ palatal. Essa é a pronúncia típica do povo sul do Brasil. Pessoas em outras regiões costumam pronunciar o /l/ no final de uma sílaba como /u/. Outra característica dos descendentes alemães que falam português é a conversão de consoantes sonoras por consoantes surdas (dessonorização) e vice-versa, a conversão de consoantes surdas por consoantes sonoras (sonorização). Um exemplo seria a substituição de /d/ por /t/ [namorando] → [namoranto] e vice-versa, isto é, de /t/ por /d/ [tempo] → [dempo] e também de /b/ por /p/ [ponte → bonte] e vice-versa, como /p/ por /b/ [banco] → [panco] ou /g/ por /k/ [pegar → peka]. Isso se deve ao fato de não haver oposição consoantes sonoras — consoantes surdas no dialeto Hunsrückisch (falado por muitos imigrantes alemães), portanto, houve uma simplificação fonética. Além disso, na fala dos descendentes de alemães, o ditongo nasal /ão/ é substituído por /on/, como acontece por exemplo com a palavra *não* pronunciada como [non], ou a palavra *alemão* pronunciada como [alemon] (E. Redel, F. M. Martiny, 2016).

Simone de Sousa Naedzold e Neusa Inês Philippsen (2017) também descrevem os traços morfológicos, lexicais e discursivos característicos da língua portu-

guesa utilizada pelos descendentes de imigrantes alemães. As características morfológicas incluem a omissão da desinência *-m* nas formas da terceira pessoa do plural em palavras como *falavam*. As formas lexicais características do Rio Grande do Sul são, por exemplo, *terneiro* e *porteiro*. Ademais, os traços discursivos incluem a ocorrência de formas discursivas como *enton* ou *daí*, bem como termos como *padau*.

3.5.5. Influência do espanhol

Por um lado, o espanhol no Brasil funciona como língua estrangeira, por outro, é uma língua de contato utilizada para comunicar-se nas zonas de fronteira, especialmente no sul do Brasil. Um exemplo são as zonas da fronteira entre o Brasil e o Uruguai. Como não há barreira geográfica natural entre os dois países, o espanhol é praticamente uma segunda língua naquele território. Apesar da menor presença da língua espanhola no interior do Brasil, seu papel em todo o país é de destaque. Desde 1993, o espanhol tem presença no Ensino Fundamental no Brasil e no Ensino Médio como facultativa. A constituição do Mercosul fez do espanhol uma língua indispensável nas relações comerciais no continente (E. Sturza, 2004).

Uma das pesquisadoras que explorou a interação entre espanhol e português é Gabrielle Carvalho Lafin. Em sua obra, distinguiu quatro níveis de influência mútua dessas línguas (fonético-fonológico, morfossintático, léxico-semântico e pragmático). Em seguida, descreveu os fenômenos linguísticos que ocorrem na fala dos habitantes do norte do Uruguai e sul do Brasil (estado do Rio Grande do Sul), que se comunicam por meio de variedade *fronteiriça/fronterizo*, chamada também *portunhol/portuñol* (G. C. Lafin, 2008).

Quando se trata das questões fonético-fonológicas, o primeiro fenômeno descrito pela pesquisadora é a metafonia. Alunos brasileiros que aprendem espanhol tendem a pronunciar todas as vogais como se estivessem abertas, enquanto os falantes de espanhol falando português frequentemente deixam de notar a diferença entre uma vogal aberta e uma fechada, o que resulta em pronunciar as palavras *avô* e *avó* da mesma maneira (G. C. Lafin, 2008). Outra questão importante da categoria fonético-fonológica é a sonoridade nas sibilantes, especialmente /s/ e /z/. O próximo fenômeno é o yeísmo. Consiste em substituir o som /j/ (fricativa médio palatal) pelo som /ʎ/ (palatal lateral). Como resultado, a palavra portuguesa *filho* é pronunciada como [fiju] por falantes nativos de espanhol. O último fenômeno pertencente ao grupo fonético-fonológico descrito por Lafin é a palatalização de /t/ e /d/. É uma das marcas do português brasileiro, que o distingue do português europeu. No entanto, isso não ocorre em todo o país. A falta de palatalização característica na fala de gaúchos e entre os descendentes de imigrantes italianos é fre-

quentemente equiparada a fala rural e português menos prestigiado. Curiosamente, de acordo com os dados do *Atlas Linguístico Diatópico y Diastrático del Uruguay* de Harald Thun, entre os habitantes do norte do Uruguai pode-se ouvir tanto /t/ quanto /d/ não-palatalizadas (como em espanhol) e palatalizadas, o que pode indicar tendência a seguir pronúncia identificada com variante de maior prestígio (G. C. Lafin, 2008, *apud* H.Thun, 2000).

O segundo grupo de fenômenos descritos por Lafin são questões morfossintáticas. Um deles é a simplificação dos pronomes relativos — em vez das formas *cujo/cuyo* ensinadas nas escolas, passa-se simplesmente a usar *que*. A exceção são os textos escritos no registro formal (G. C. Lafin, 2008).

Como resultado do contato entre o espanhol e o português na variedade fronteiriça, surgiram dois métodos possíveis de expressão de impessoalidade — *haver/haber* e *ter/tener*. Nesse caso, a língua espanhola, em que, segundo o material didático, apenas o verbo *haber* deve ser utilizado nessas situações, assumiu as características da língua portuguesa, em que a impessoalidade é expressa por ambos os verbos (G. C. Lafin, 2008).

Lafin (2008) enfatiza que certos fenômenos relativos à morfossintaxe da língua usada para a comunicação entre os habitantes do norte do Uruguai e do sul do Brasil devem ser objetos de pesquisa. Entre eles, são citadas a tendência de expressar o plural, marcado no artigo e o substantivo, mas o adjetivo permanece no singular, por exemplo, *as casas azul*, e de usar voz passiva analítica, comum entre os brasileiros e cada vez mais frequente no norte do Uruguai. A língua espanhola, por outro lado, provavelmente influencia o uso de verbos na segunda pessoa, e não na terceira pessoa, como acontece em quase todo o Brasil. Regência verbal e nominal também podem misturar-se na língua dos habitantes da fronteira entre Brasil e Uruguai.

No campo léxico-semântico de língua da fronteira observa-se a vantagem do vocabulário do português sobre o espanhol (G. C. Lafin, 2008). Porém, algumas gírias presentes no português são derivadas do espanhol, por exemplo "fajuto (que vem de fayuto, via falluto, do dialeto espanhol murciano, que significa algo com defeito, falso)"(R. M. E. Sabbatini, 2012: 2).

Em relação à pragmática, uma das características mais marcantes de variedade fronteiriça é a utilização dos marcadores discursivos uruguaios como *tchê* ou *bueno* pelo povo brasileiro. Por sua vez, a influência do português no espanhol nessa região manifesta-se pelo uso da forma *vos* pelos uruguaios, semelhante ao português *você* (G. C. Lafin, 2008).

Os empréstimos linguísticos consistem num fenômeno natural que resulta dos contatos interculturais. Não há nada de errado com isso, desde que não viole a integridade e a identidade do idioma nacional. No mundo globalizado em que vive-

mos hoje, é natural que ideias de diferentes culturas permeiem. Os estrangeirismos aumentam o leque de meios linguísticos, eliminando as faltas em vocabulário, permitindo uma melhor compreensão das ideias gerais. Algumas das palavras emprestadas entraram tanto no idioma que nem mesmo temos conhecimento da origem dessas palavras. Por sua vez, a influência de outra cultura pode ser estimulante e contribuir para a introdução de um novo gênero literário e a criação de obras escritas em uma determinada língua, influenciando positivamente o desenvolvimento próprio dessa língua (M. R. Lapa, 1984).

4. Conclusão

Acontecimentos históricos em um determinado período e fatores geográficos fizeram com que o português brasileiro fosse influenciado, está sob influência e ainda será influenciado por outras línguas. Como se pode ver, as palavras com raízes em outras línguas descrevem muitos fragmentos da realidade, incluindo a cotidiana, por exemplo, alimentos ou animais. As palavras do tupi-guarani ou árabe são frequentemente utilizadas em geografia, nomeando objetos fisiogeográficos brasileiros. A presença dessas palavras em léxis do português brasileiro é o legado que foi deixado para os brasileiros. Por sua vez, as características da fonética das línguas que influenciaram o desenvolvimento do português em uma determinada parte do Brasil contribuíram para a variedade geográfica do português brasileiro.

Às vezes, é difícil determinar com clareza qual língua é responsável por uma característica específica da fonética do português brasileiro. Por exemplo, alguns pesquisadores acreditam que a vocalização é derivada de línguas indígenas. É possível, portanto, que tanto as línguas indígenas como as línguas africanas sejam responsáveis pela presença de várias características do português brasileiro. O idioma está em constante mudança, com cada geração surgem novas gírias que podem ser completamente incompreensíveis para pessoas mais velhas ou estudantes de língua portuguesa como estrangeira. A existência de variedades linguísticas regionais deve ser cuidada, observada e tratada como um elemento de identidade que une em vez de afastar os membros de diferentes comunidades em um mesmo país. No caso do Brasil, é tratado como o fenômeno da unidade na diversidade.

Referências bibliográficas

Abreu, M. Y. & Aguilera, V. de A. (2010). A influência da língua árabe no português brasileiro: a contribuição dos escravos africanos e da imigração libanesa. In: *Revista Entretextos*, *10*(2), 5—29. Universidade Estadual de Londrina.

Aragão, M. (2010). Africanismos no português do Brasil. In: *Revista de Letras*, *30*(1/4), 7—16. Fortaleza. http://www.repositorio.ufc.br/bitstream/riufc/12948/1/2011_art_msaragao.pdf (acesso: 13.10.2020).

Biderman, M. T. C. (2001). O Português Brasileiro e o Português Europeu: Identidade e contrastes. In: *Revue belge de philologie et d'histoire*, *79*(3), 963—975.

Bolognini, C. Z. (2004). Holandês. *Enciclopédia das Línguas no Brasil*. https://www.labeurb.unicamp.br/elb/ (acesso: 11.04.2020).

Bolognini, C. Z. & Payer, M. O. (2005). Línguas de imigrantes. *Cienc. Cult.*, *57*(2), 42—46. São Paulo. http://cienciaecultura.bvs.br/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0009-67252005000200020&lng=en&nrm=iso (acesso: 23.04.2020).

Carvalho, N. (2010). Francês e português: raízes comuns e contribuições. *Ciência & Trópico*, [S. l.], *32*(2). https://periodicos.fundaj.gov.br/CIC/article/view/811 (acesso: 24.11.2020).

Castilho, A. T. de (2012). *Nova gramática do português brasileiro*. São Paulo, Contexto.

Castro, Y. P. (2011). Marcas de Africania no Português Brasileiro. *Africanias.com*, *01*, 1—7. http://www.africaniasc.uneb.br/pdfs/n_1_2011/ac_01_castro.pdf (acesso: 5.12.2020).

Cordova-Bello, E. (1964). *Compañias Holandesas de Navegación, agentes de la colonización neerlandesa.* Sevilla, Escuela de Estúdios Hispano-Americanos.

Costa, F. L. da (2009). *Da península ibérica para a ecúmena do mundo.* Guarapuava, Editora da Unicentro.

Costa, M. (2016). *A história do Brasil para quem tem pressa* (1. ed.). Rio de Janeiro, Valentina.

Farias, A. (2015). *Uma breve história da África* (5. ed.). Fortaleza-Ce, SAS.

Ferreira, J. S. (2011). A contribuição da língua francesa para a língua portuguesa. In: *Atas da V Jornada Nacional de Linguística e Filologia.*

Suplemento da Revista Philologus, *17*(49), 7—11. Rio de Janeiro, CIFEFIL.

Furlan, O. A. (1998). 250 anos de influência açoriana no português do Brasil. In: *Ágora: Revista do Curso de Arquivologia da UFSC*, *13*(27), 17—25. https://agora.emnuvens.com.br/ra/article/view/190/pdf (acesso: 2.11.2021).

Geraldi, J. W. (org.) (2011). *O texto na sala de aula* (5. ed.). São Paulo, Ática.

Gonçalves, R. T. & Basso, R. M. (2010). *História da língua.* 6º Período. Florianópolis, LLV/CCE/UFSC.

Houaiss, A. (1986). As Projeções da Língua Árabe na Língua Portuguesa. *Conferência para o Centro de Estudos Árabes da USP.* Transcrição org. Cecília N. Adum. http://www.hottopos.com/collat7/houaiss.htm (acesso: 10.11.2020).

Ilari, R. & Basso, R. M. (2006). *O português da gente: a língua que estudamos e a língua que falamos*. São Paulo, Contexto.

Lafin, G. C. (2011). *O contato linguístico português-espanhol na fronteira entre Brasil e Uruguai: estado da pesquisa e perspectivas futuras*. [Trabalho de Conclusão do Curso, Universidade Federal do Rio Grande do Sul]. Repositório LUME da Universidade Federal do Rio Grande do Sul.

Lapa, M. R. (1984). *Estilística da Língua Portuguesa* (11. ed.). Revista pelo autor. Coimbra, Coimbra Editora, LDA.

Marinho, J. H. C. & Val, M. da G. C. (2006). *Variação lingüística e ensino: caderno do professor*. Belo Horizonte, Ceale.

Mazurek, J. (2006). *Kraj a emigracja: ruch ludowy wobec wychodźstwa chłopskiego do krajów Ameryki Łacińskiej (do 1939 roku)*. Warszawa, Biblioteka Iberyjska.

Mendonça, R. (2012). *A influência africana no português do Brasil*. Brasília, FUNAG.

Naedzold, S. de S. & Philippsen, N. I. (2017). A influência da língua alemã na fala dos brasileiros: estudos preliminares. In: *Web Revista SOCIODIALETO*, [S.l.], *7*(20), 1—24. http://sociodialeto.com.br/index.php/sociodialeto/article/view/6 (acesso: 08.12.2021).

Nascimento, D. V. do (2015). *A influência do dialeto italiano no português falado pelos descendentes ítalo-brasileiros: uma análise sociolinguística da vogal nasal [ã]*. [Trabalho de conclusão de curso].Universidade Tecnológica Federal do Paraná, Pato Branco.

Oliveira, L. V. (2016). *Guerras luso-holandesas na Capitania da Paraíba (1631—1634): um estudo documental e historiográfico.* [Dissertação de Mestrado, Universidade Federal de Paraíba]. Repositório Institucional da UFPB.

Paula, F. M. (2019). As influências do Árabe na Língua Portuguesa e locais portugueses com nomes árabes. In: *VortexMag*. https://www.vortexmag.net/as-influencias-do-arabe-na-lingua-portuguesa-e-locais-portugueses-com-nomes-arabes/ (acesso: 02.12.2020).

Payer M. O. (2004a). Italiano. *Enciclopédia das Línguas no Brasil*. https://www.labeurb.unicamp.br/elb2/pages/noticias/lerNoticia.lab?categoria=4&id=234 (acesso: 03.01.2021).

Payer M. O. (2004b). Traços de Italiano no Português. *Enciclopédia das Línguas no Brasil.* https://www.labeurb.unicamp.br/elb2/pages/artigos/lerArtigo.lab?id=125 (acesso: 03.01.2021).

Redel, E. & Martiny, F. M. (2016). Performance humorística: a produção de um estereótipo de falante alemão-rondonense. Unisinos. In: *Calidoscópio*, *14*(2), 199—208. http://revistas.unisinos.br/index.php/calidoscópio/article/view/cld.2016.142.02 (acesso: 22.08.2020).

Robl, A. (1985). Alguns problemas da influência tupi na fonética e morfologia do português popular no Brasil. *Revista Letras*, *17*(34), 155—179. Curitiba.

Sabbatini, R. M. E. (2007). *As Contribuições do Idioma Italiano ao Português: estrangeirismos que ficaram*. http://www.renato.sabbatini.com/papers/italianismos.htm (acesso: 24.11.2020).

Sturza, E. (2004). Espanhol no Brasil. *Enciclopédia das Línguas no Brasil.* https://www.labeurb.unicamp.br/elb2/pages/noticias/lerNoticia.lab?categoria=5&id=214/ (acesso: 8.11.2020).

Vargens, J. B. de M. (2007). *Léxico português de origem árabe: subsídios para os estudos de filologia*. Rio Bonito, Almádena.

Vieira, J. S. (2019). Da França para o Brasil. A presença de galicismos no português do Brasil. In: *XIII COLÓQUIO DO MUSEU PEDAGÓGICO*, *13*(1). Universidade Estadual do Sudoeste da Bahia (UESB).

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—15
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.15

Petro Matskiv
Ivan Franko State Pedagogical University
of Drohobych, Ukraine
https://orcid.org/0000-0002-1853-5375

Tetiana Botvyn
Ukrainian Academy of Printing,
Ukraine
https://orcid.org/0000-0001-8590-8664

The Semantic Scope of the Lexeme *Fear* in the Biblical Text

Abstract

The article is devoted to the peculiarities of the functioning of the lexeme *fear* [*strakh*] in the text of the Scriptures in the sphere of sacrum—profanum; the authors have described the method of research of emotional vocabulary in the linguistic aspect. The semantics of the mentioned word in a profane expression has been considered and based on the method of dictionary definition, etymological, contextual and conceptual analyses, and a complex approach. The authors have traced the understanding of fear in the sacral manifestation (fear of God), relying on the divine nature of this occurrence, which goes beyond the natural understanding of the studied phenomenon. The fear of God in the Bible should be considered as *blahohovinnia* [awe], which has three levels of manifestation: initial: it arises as gratitude to God for forgiven sins and leads a person to awe before the Lord and helps to salve his soul. A higher level is the feeling of *blahohovinnia* which resides in a person when they stand before God and is ready to obey Him in everything. The highest level of awe is the concept of absolute service to God when there is no fear but only love.

The source language clearly distinguishes the concept of natural fear and supernatural fear, whose linguistic signs are separate lexemes, whereas in the Ukrainian language (as well as in Ukrainian translations of Scripture) the expression of these meanings occurs with the help of lexemes *strakh* [fear], *bohobiynyi* [God-fearing], *pobozhnyi* [pious], *boyatysia* [to fear], *shanuvaty* [to honour] that does not correlate with the primary source.

Keywords

lexeme, fear, awe, fear of God, Bible, sacrum, profanum

Wilhelm Wundt, Oleksandr Potebnia, adherents of the linguistic ideas of Herder and Wilhelm von Humboldt about language as spiritual existence (Humboldt, 1984, 307—323) define language as a spiritual phenomenon and treat it as a complex symbolic system, which is closely connected with the energy of the individual and the energy of the cosmos (Wundt, 1984; Potebnia, 1993). The philosopher Mykola Berdyaev wrote about the human microcosm, which contains absolutely everything that exists in the universe (macrocosm). The word occupies a special place in it: "The word is cosmic in its essence […] and the human being is the world arena, the microcosm, because the world sounds in it and through it, therefore the word is anthropocosmic" (Berdyaev, 1994, 175).

It is vital to study the reflection of various aspects of religious consciousness in language for several reasons. Firstly, "irreligious consciousness is incapable of discovering a practical system of values around which a society can be organised" (Shreider, 1993, 3). Thus, religious content is always valuable because it seeks answers to the most important questions of existence, and language encodes these answers. Religious values become the meaning of life for a believer. Secondly, as Rogers Brubaker claims: "Language and religion are perhaps the two most socially and politically significant spheres of manifestation of cultural differences in the modern world," being "the main sources and forms of social, cultural and political identification" (Brubaker, 2013, 2). Perception of the connection between language and religion as two forms of social consciousness is necessary for the characterization of the entire national collective, their worldview and self-awareness, which are largely formed under the influence of religious views, and it is especially relevant within the framework of the linguoculturological paradigm of linguistics. The power of verbal energy is especially evident in sacral texts. That is precisely why the study of the biblical text based on the mentioned hypotheses is attracting more and more attention of linguists specializing in emotional vocabulary.

The article elucidates the semantic peculiarities of the lexeme *fear*, analyses the peculiarities of the functioning of this lexeme in profane and sacral images in Ukrainian translations of the Bible.

Methodology

The semantic description (reconstruction) of the word in the research is based on the methods of dictionary definition, of etymological, contextual, conceptual and discourse analysis, and presents a comprehensive approach.

The method of dictionary definition is the starting point for understanding the semantic scope of a given lexeme. It is known that the dictionary definition contains only basic (nuclear) semes, which also reflect the meaning on a separate synchronous slice and therefore cannot reproduce the main components of the "knowledge of the world." The second step towards revealing the semantic history of the word is turning to its etymology. Etymological data enable identifying the stages of the semantic development of the word, reproducing its ancient meanings, and thus supplementing its contextual analysis, and helping to build its semantic variants in a certain diachronic perspective. Analysing etymological data also expands the idea of a word's associative connections in the biblical text and helps to find additional shades of its meaning when studying its use in context.

Contextual analysis provides greatest opportunities for studying the completeness of semantics, where the context is considered not only as a tool of analysis or an argument in favour of certain semasiological reconstructions, but also in terms of its structure. Linguists distinguish four types of the context:

1. System context, which reveals the lexical and grammatical compatibility of the word.
2. Linguistic context, that is a set of syntactic constructions, related in content and structure, expressing one of the micro-themes.
3. The context of the whole work, which reveals the culturally significant associations of the word, its connection with thematic and narrative discursive features.
4. Extralinguistic historical and cultural context, which includes all the knowledge and ideas of native speakers about a particular subject in a definite era. This usually includes data on the history, archeology, mythology, ethnography of the people. This type of context helps to reveal the meaning of a single word, as well as the extralinguistic causes of semantic shifts of lexemes. (Rusiatskene, 1990, 6)

Thus, contextual analysis, taking into account the etymological data on the word, allows the researcher to approach the true meaning of the lexeme, its semantic nuances, while revealing the influence of extralingual factors on the semantic dynamics of the word.

Contextual analysis in some way emphasises (complements) the discourse analysis, which traces the variability of the functioning of the researched language units in other textual formations. In this particular case, these are the main translations of the Bible into Ukrainian: *The Scriptures of the Old and New Testaments* (translated by Panteleimon Kulish, Ivan Levytskyi, Ivan Puliui), *Gospel* (translated by Pylyp Morachevskyi), *The Bible, or the Books of Scripture of the Old and New Testaments* (translated by Ivan Ohiyenko), *Scripture of the Old and New Testaments* (translated by Ivan Khomenko), *The Bible* (the fourth complete

translation from the ancient Greek language by the hieromonk Father Raphael (Rafail Turkoniak)).

In the present article, the authors apply the comprehensive approach substantiated by Juri Apressjan for the lexical analysis of emotive vocabulary, according to which the initial components of the analysis are: emotions, person, image, language and concept. The interaction of these systems occurs by the following lines of connection: the impact of emotion on a person; a human reaction to the emotion; human comprehension of this reaction and assessment of their own feelings; an associative connection between the nature of the experienced feeling and the signs of physical phenomena; realisation of these associations in language through metaphor; formation of a certain image of emotion in the linguistic consciousness on the basis of numerous metaphorical manifestations of the general type; conceptualising emotion and returning to the starting point through a conceptual connection. Each emotion has its own scenario of origin and development, supplemented by an indication of the systems of emotions expression which form a chain in which each subsequent system is more complex than the previous one (Apressjan, 1995, 459), and there is also variability of language units which objectivise the researched phenomenon in different discourses. This scenario optimally determines the structure of the interpretation of emotions.

Results

In Hebrew, the word פחד, according to Strong's Concordance, was polysemous and expressed "fear" [*strakh*]: "A state of excitement, anxiety, worry caused by the expectation of something unpleasant, undesirable" (SUM 1970—80, vol. 9) and "awe" [*blahohovinnia*]: "The greatest, most sincere respect, honour; boundless love; piety" (SUM 1970—80, vol. 1). According to other sources, the word is monosemous, expressing fear in everyday (profane) manifestation, while "fear of God" is explicated by another lexeme ה׳ יראת, denoting "awe" [*blahohovinnia*]. The lexeme פחד, at a certain (primary) historical stage of its functioning, might have been a polysemant because in ancient times the meanings of words were syncretic. It was the semantic indivisibility of the meaning of an ancient word which could be expressed in the combination of completely different, sometimes incompatible, concepts in one word, explicating the sacral/profane opposition, originally embedded in the semantics of this lexeme. Later, one of the meanings declined, causing the appearance of a new word ה׳ יראת, which restores and actualises the missing

meaning. That is, in the source language, there is a clearly distinguishing line between the concept of natural fear and a supernatural one. There is no such structuring of fear in the Ukrainian language (more precisely, in Ukrainian translations). The data of the etymological analysis of the lexeme *strakh* [fear], despite its polysemy, reveal only signs of natural fear. The Proto-Slavic word *strakh* (originally [freezing with fear/numbness]) may be related to the Indo-European **ster*, which brings it closer to Lithuanian *stregti, stregiu* [to freeze with fear, to turn to ice], to Latvian *strēģele* [icicle], Middle High German *strac* [tight/numb], New High German *strecken* [stretch], the Old German *stracken* [to be stretched] (ESUM 1982, vol. 5). In the modern Ukrainian language, the lexeme *strakh* [fear] is polysemous, its semantics objectivises fear in everyday (profane) manifestation:

1. A state of excitement, anxiety, worry, caused by the expectation of something unpleasant, undesirable; An expression/manifestation of anxiety, worry, etc. (on the face, in the eyes, etc.).
2. [usually plural] A fantastic creature of unusual, scary appearance.
3. [as an adverb, colloq.] The same as terrifyingly.
4. [as an adverb, colloq.] Expresses admiration for, surprise at, etc. a large number of someone, something, or in relation to someone or something that is very large, strong, etc.
5. [as an adverb, colloq.] Extremely, very much (SUM 1970—80, vol. 9).

As we can see, the word *strakh* in the Ukrainian language space in none of the meanings is understood as sacral, which creates additional difficulties in reproducing this concept in the Ukrainian versions of the Bible.

We should say, the concept of *strakh* in the profane sense in the Bible is based on the methodology described in this article, while the sacral (Lord's) manifestation of fear has a different (divine) nature and goes beyond the traditional psycholinguistic understanding of this phenomenon.

For the first time in the Bible, the emotion of fear [*strakh*] is mentioned in the Book of Genesis (3: 1—24): the serpent tempts Eve to eat the forbidden fruit from the paradise tree, assuring, "shcho dnya toho, koly budete z n′oho vy yisty, vashi ochi rozkryyut′sya, i stanete vy, nemov Bohy, znayuchy dobro y zlo" [that in the day ye eat thereof, then your eyes shall be opened, and ye shall be as God, knowing good and evil] (Gen 3:5).[1] When Adam and Eve ate the forbidden fruit, their eyes were opened and they recognised their nakedness, but instead of feeling pleasure and joy, the fall caused only a feeling of sadness and anxiety (worry), since nudity used to be synonymous with childlike innocence and purity of the

[1] All English versions of the biblical quotations come from Read Bible Online at www.readbibleonline.net.

first people. Before the people tasted the forbidden fruit, they had no idea of shame [*sorom*] because they had done nothing wrong (Gen 2:25). The fear of a sick conscience of Adam and Eve, who had lost their innocence and purity, overpowered their mental abilities which they decided to hide from God (Gen 3:8), seeking refuge from Him in their naive blindness under the leaves of the trees of paradise. The above-mentioned authors then observe the growth of this emotion after the voice of the Lord was heard: "Pochuv ya Tviy holos u rayu i zlyakavsya, bo nahyy ya, i skhovavsya" [I heard thy voice in the garden, and I was afraid, because I was naked; and I hid myself] (Gen 3:10). The source of fear in this episode is temptation, and its future victims are not aware of this at the initial stage, then we see external changes (nudity), which generate the emotion of anxiety. The latter, in turn, induces protection (hiding), and at the last stage, anxiety grows into fear (as punishment for sin). Adam chooses a kind of protection—self-justification, not repentance (which God might have been waiting for), which led, as we know, to the expulsion of Adam and Eve from paradise and a radical change in God's relationships with people.

The Book of Exodus (15:14—16) describes an episode focused on the feelings and emotions of the Philistines after receiving the news of the Jews leaving Egypt, of God's constant help on the way of their deliverance. After the Egyptians, the Philistines were the first people with whom the Jews were constantly at war (Gen 13:17) because the main enemy was defeated: "Pochuly narody i tremtily, obhornula tryvoha meshkantsiv zemli fylystyms′koyi! Starshyny edoms′ki todi pobentezhylys′, moavs′kykh vel′mozh obhornulo tremtinnya, rozplyvlysya usi khanaantsi! Napaly na nykh strakh ta zhakh, cherez velych ramena Tvoyoho zamovkly, yak kamin′, azh poky pereyde narod Tviy, o Hospody, azh poky pereyde narod, shcho yoho Ty nabuv!" [The peoples have heard, they tremble: Pangs have taken hold on the inhabitants of Philistia. Then were the chiefs of Edom dismayed; The mighty men of Moab, trembling taketh hold upon them: All the inhabitants of Canaan are melted away. Terror and dread falleth upon them; By the greatness of thine arm they are as still as a stone; Till thy people pass over, O Jehovah, Till the people pass over that thou hast purchased]. The fear of being destroyed and captured is explicated here through external physiological manifestations: *tremtily*, *obhornulo tremtinnya* [trembled], a conceptual metaphor which objectifies this feature; specific experience of fear: *pobentezhylys′*, *rozplyvlysya* [dismayed, melted away]. The last word in the Ukrainian language is a polysemant and in one of the meanings, figurative "lose clarity of outlines; to become indistinct (in fog, twilight, dizziness, etc.)" acts as an approximate semantic correlate of the original word (Hebrew נָמֹגוּ, "to melt, to cause melting"), due to neurophysiological signs: *zamovkly*, *yak kamin′* [they are as still as a stone]. Strong fear is known to limit an

individual's perception, thinking, and freedom of choice. Man stops belonging to himself, he wants one thing—to avoid threats. Usually this emotion causes paralysis, as in the case described). Psychologists have no specific explanation for this phenomenon. However, there is speculation that we inherited this reaction from our animal ancestors, who froze, pretending to be dead when in danger of becoming prey for the predator. And although the emotion of fear refers to negative emotions, it can still play a positive role in a person's life. As the context shows, this emotion has a high intensity: "Napaly na nykh strakh ta zhakh" [Terror and dread falleth upon them].

In the book of Joshua (2:9—11), the same event is interpreted (cf.: i skazala do tykh lyudey: YA znayu, shcho Hospod′ dav vam tsey Kray, i shcho zhakh pered vamy napav na nas, i shcho vsi meshkantsi ts′oho Krayu umlivayut′ zo strakhu pered vamy. Bo my chuly te, shcho Hospod′ vysushyv vodu Chervonoho morya pered vamy, koly vy vykhodyly z Yehyptu, i shcho zrobyly vy obom amoreys′kym tsaryam, shcho po toy bik Yordanu, Syhonovi ta Ogovi, yakykh vy vchynyly zaklyattyam. I chuly my tse, i zomlilo nashe sertse, i ne stalo vzhe dukhu v lyudyny zo strakhu pered vamy, bo Hospod′, Boh vash, Vin Boh na nebesakh uhori y na zemli doli!) [and she said unto the men, I know that Jehovah hath given you the land, and that the fear of you is fallen upon us, and that all the inhabitants of the land melt away before you. For we have heard how Jehovah dried up the water of the Red Sea before you, when ye came out of Egypt; and what ye did unto the two kings of the Amorites, that were beyond the Jordan, unto Sihon and to Og, whom ye utterly destroyed. And as soon as we had heard it, our hearts did melt, neither did there remain any more spirit in any man, because of you: for Jehovah your God, he is God in heaven above, and on earth beneath]. Neurophysiological features dominate here: meshkantsi ts′oho Krayu umlivayut′ zo strakhu, zomlilo nashe sertse, i ne stalo vzhe dukhu v lyudyny zo strakhu. If the prototype in the Book of Exodus is the emotion *strakh* [fear], then in the Book of Joshua it is *zhakh* [horror]. The components of these emotions are explicit in the first case, in the second case they are explicit and implicit. But taking the English equivalent into consideration, we can assume that there is no lexeme "fear" here. This notion is expressed with the help of the verb "to melt / melt away."

Then, we examined the emotion present in the Book of Job, in which it is objectified in various forms and penetrates the vast majority of its chapters. Its general context is important for considering individual episodes. It consists of many conversations of Job, a wealthy and noble man who was suddenly struck by poverty and a serious illness. He could not cope with those trials. It was these events which determined his emotional state—a state of despair, loss of meaning in life. The author reflects on the eternal problems of man—the mystery

of God's ways, uneven distribution of goods among people, the suffering of the righteous and the welfare of the wicked, as well as on whether faith and piety are the result of visible goods or an unchanging inner gift (Vykhliantsev, 1998). We note that Job, with the help of the Lord, found the right answers to these questions. His doubts vanished. He sincerely repented and disavowed what he had said (Job 42:6).

In Chapter 3, verses 24—26, the process of unfolding fear and its inner manifestation can be traced: "Bo zidkhannya moye vyperedzhuye khlib miy, a zoyky moyi polylys′, yak voda, bo strakh, shcho yoho ya zhakhavsya, do mene prybuv, i choho ya boyavsya pryyshlo te meni… Ne znav ya spokoyu y ne buv vtykhomyrenyy, i ya ne vidpochyv, ta neshchastya pryyshlo!…" [For my sighing cometh before I eat, And my groanings are poured out like water. For the thing which I fear cometh upon me, And that which I am afraid of cometh unto me. I am not at ease, neither am I quiet, neither have I rest; But trouble cometh] (Job 3:24—26). The source of this fear is illness (potential death), which makes his life meaningless. Job experiences a state of mental confusion (neurophysiological features), which is exacerbated by constant sighs and groans (external manifestations). This confusion is joined by something terrible, which he is afraid of and cannot get rid of (inner content). Here Job alludes, perhaps, to the visions which we learn in Chapter 4: "u rozdumuvannyakh nad nichnymy vydinnyamy, koly mitsnyy son obiymaye lyudey, spitkav mene zhakh ta tremtinnya, i bahato kostey moyikh vin strusonuv, i dukh pereyshov po oblychchi moyim, stalo duba volossya na tili moyim…" [In thoughts from the visions of the night, When deep sleep falleth on men, Fear came upon me, and trembling, Which made all my bones to shake. Then a spirit passed before my face; The hair of my flesh stood up] (Job 4: 13—15) and Chapter 7: "to Ty snamy lyakayesh mene, i vydinnyamy strashysh mene… I dusha moya prahne zadushennya, smerty khochut′ moyi kosti. YA obrydyv zhyttyam… Ne poviky zh ya zhytymu!… Vidpusty zh Ty mene, bo marnota otsi moyi dni!… [Then thou scarest me with dreams, And terrifiest me through visions: So that my soul chooseth strangling, And death rather than [these] my bones. I loathe [my life]; I would not live alway: Let me alone; for my days are vanity] (Job 7:14—16). Feeling confused, being exhausted by visions, Job cannot calm down for a moment. This fragment clearly demonstrates the following forms of fear: anxiety, fright, scare, dread, horror, panic, obsessive fear (phobia). The last form of fear (pathological) is clearly objectified in Chapter 7 (Verses 14—16), which is given above.

For Job, death is desirable because it would relieve the painful condition—the loss of understanding of the life meaning. Knowing the cause of suffering and fears could be a relief in his sad situation; but they are secret, he remains in

ignorance, "bo ne znyshchenyy ya vid temnoty, ani vid oblychchya svoho, shcho temnist′ zakryla yoho!" (Because I was not cut off before the darkness, Neither did he cover the thick darkness from my face) (Job 23:17). One of Job's three friends, Eliphaz (Job 22:1—30), tries to explain the reasons for his fear and suffering by saying that he "deserved" them and derives this view from the thesis of divine justice, noting that God punishes the righteous and sinners equally severely. The Lord's attitude towards them all is not determined by a man's desire to benefit himself and avoid harm. God punishes the sinner not because He is afraid of him and seeks to remove the threat from Himself, and He rewards the righteous not to encourage his great virtue and thus to bring benefit. Next, Eliphaz lists Job's sins: he refused a thirsty man a sip of water and a hungry man a piece of bread; expanded his possessions by seizure; the requests and pleas of widows and orphans were ignored, and so on. All this, to Eliphaz's mind, led Job to such a finale of life. This unjust and cruel accusation unleashed the wrath of God on Eliphaz and his friends: "Zapalyvsya Miy hniv na tebe ta na dvokh tvoyikh pryyateliv, bo vy ne hovoryly slushnoho pro Mene, yak rab Miy Yov" [My *wrath* is kindled against thee, and against thy two friends; for ye have not spoken of me the thing that is right, as my servant Job hath] (Job 42:7), and only the burnt offering to the Lord (Job 42:8—9) and Job's prayer were able to avert His anger (an emotion which, along with disgust and contempt, is part of the hostility complex (Izard, 2003)).

At the beginning of the research the authors have given the meaning of the lexeme פחד in the source language, which combines the emotion of *strakh* and the emotion of *blahohovinnia*, forming binary opposition at the profane level, but this binarity is eliminated in the sacral manifestation, in which *strakh* [fear] and *blahohovinnia* [awe] merge: khto boyit′sya Boha, toy blahohoviye pered Nym, i navpaky—khto blahohoviye pered Nym, toy i boyit′sya Yoho z bohobiynym trepetom, zakhoplyuyuchys′ Hospodn′oyu velychchyu, svyatistyu, nedosyazhnoyu Bozhoyu slavoyu i nezbahnennoyu Bozhoyu sutnistyu [Wherefore, receiving a kingdom that cannot be shaken, let us have grace, whereby we may offer service well-pleasing to God with reverence and awe] (Heb 12:28). To study this phenomenon, the authors will include discourse analysis, investigating the variability of the functioning of the researched language units in other textual formations.

Man, who does not feel fear of God, lives only an earthly life in which there is no place for communication with God. Man is seized by the fear of "non-existence," whose inner content is the loss of meaning of earthly life (the authors have examined this form of fear above).

Fear of God can be interpreted as a strong desire to do His will with a firm belief in the Lord's righteousness. The feature of a true Christian is *lyubov do blyzhnikh* [love for neighbours], *poslukh Bozhomu Slovu* [obedience to God's

Word] (1 John 2:4,10), and *blahohovinnya* [awe]. The last feature in the biblical text is expressed by the lexemes *bohobiynyy* [God-fearing] (Ohiyenko, Khomenko), *pobozhnyy* [pious] (Kulish, Morachevskyi), *boyatysya*, *shanuvaty* [to fear, to worship] (Turkoniak): Ta my znayemo, shcho hrishnykiv Boh ne poslukhaye; khto zh *bohobiynyy*, i vykonuye volyu Yoho, toho slukhaye Vin (John 9:31); My znayemo, shcho Boh ne vyslukhuye hrishnykiv, koly zh khtos′ *pobozhnyy* i yoho volyu chynyt′—os′ toho vin vyslukhuye! (John 9:31); Adzhe vidomo, shcho hrishnykiv Boh ne slukhaye, ale koly khto Boha *shanuye* i chynyt′ yoho volyu,—toho vin slukhaye (John 9:31). The Ukrainian lexemes are expressed with the phrase "to be a worshipper of God."

The fear of the Lord in biblical discourse must be considered while paying attention to the understanding of divine incarnations in Old and New Testament discourses: God the Father of Old Testament discourse is never equal to the believer, although they are in a dialogical relationship; God the Son of evangelical discourses in his human incarnation is present next to the believer directly and is visible to him, making the believer potentially equal to God. The very appearance of Christ, the earthly incarnation of God, testifies to the fact that God changed His attitude to man and to the world, having parted with the functions of judge, legislator and having equated Himself with His creation: "Tak bo Boh polyubyv svit, shcho dav Syna Svoho Odnorodzhenoho, shchob kozhen, khto viruye v N′oho, ne z·hynuv, ale mav zhyttya vichne" [For God so loved the world, that he gave his only begotten Son, that whosoever believeth on him should not perish, but have eternal life] (John 3:16). The evangelist John continues to explain this event in detail: "Ne v tomu lyubov, shcho my polyubyly Boha, a shcho Vin polyubyv nas, i poslav Svyatoho Syna vblahannyam za nashi hrikhy" [Herein is love, not that we loved God, but that he loved us, and sent his Son [to be] the propitiation for our sins] (1 John 4:10). In Old Testament times, God appointed an offering system for atonement for sins, but this was a temporary solution in anticipation of the coming of Jesus Christ, who was to die on the cross, becoming an intercessory sacrifice for sin. In the New Testament, the Saviour who was promised in the Old Testament is revealed in all his fullness and glory. The New Testament gives the greatest commandment of love, which affirms all the Law and the Prophets, demonstrating the unity of the Old and New Testaments. That is why the fear of the Lord in the New Testament is "absorbed" by love: "Strakhu nemaye v lyubovi, ale doskonala lyubov prohanyaye strakh het′, bo strakh maye muku. Khto zh boyit′sya, toy ne doskonalyy v lyubovi" [There is no fear in love: but perfect love casteth out fear, because fear hath punishment; and he that feareth is not made perfect in love] (1 John 4:18). So, as the authors show, the binary opposition in the meaning of this emotion disappears, leaving only the emotion *blahohovinnia* [awe]: not fear, but

awe is a manifestation of love for God, that is, *blahohovinnia* is an organic component of love. On the one hand, man creates a sense of closeness to God and an awareness of the desire in his soul to become closer to God, and on the other hand, there is a sense of separation and awe before God and, consequently, recognition of imperfection, which must be perfected to be close to the Lord.

The fear of God in the Bible, as it is shown in our research, should be considered as *blahohovinnia*, which has three levels of manifestation: the word in the Bible is primarily the creative word of God, which is at the beginning of everything. Owing to its unlimited power, it communicates with reality and creates it: "Bo skazav Vin i stalos′, nakazav i z″yavylos′" [For He said and it was, He commanded and it appeared] (Ps. 32:9).

The initial level of *blahohovinnia* is well illustrated in Chapter 86 of the Book of Psalms: "Berezhy moyu dushu, bo ya bohobiynyy, spasy Ty, miy Bozhe, Svoho raba, shcho na Tebe nadiyu klade!" [Preserve my soul; for I am godly: O thou my God, save thy servant that trusteth in thee] (Ps 86:2); "YA budu vsim sertsem svoyim vykhvalyaty Tebe, Hospody, Bozhe Ty miy, i slavyty budu poviky Im″ya Tvoye, velyka bo mylist′ Tvoya nado mnoyu, i vyrvav Ty dushu moyu vid sheolu hlybokoho!" [I will praise thee, O Lord my God, with my whole heart; And I will glorify thy name for evermore. For great is thy lovingkindness toward me; And thou hast delivered my soul from the lowest Sheol] (Ps 86:12—13). Great gratitude to God that "vyrvav Ty dushu moyu vid sheolu hlybokoho!" [hast delivered my soul from the lowest Sheol] leads a person to treat the Lord with awe and helps to salve his soul.

A higher level is the feeling *blahohovinnia* [awe] arising in a person when he stands before God and is ready to obey Him in everything. Abraham understands and feels the blessing of God and wants to obey Him unconditionally, ready to sacrifice his son. And only an angel of God can stop him in this act: "Anhol promovyv: Ne vytyahay svoyeyi ruky do khloptsya, i nichoho yomu ne chyny, bo teper YA dovidavsya, shcho ty *bohobiynyy*, i ne pozhaliv dlya Mene syna svoho, odynaka svoho" (Gen. 22:12) [And he said, Lay not thy hand upon the lad, neither do thou anything unto him. For now I know that thou *fearest* God, seeing thou hast not withheld thy son, thine only son, from me].

The highest level of *blahohovinnia* [awe] is the concept of absolute service to God. This level of *blahohovinnia* is fully described by the Apostle Paul in the Epistle to the Romans: "Khto nas rozluchyt′ vid lyubovy Khrystovoyi? *Chy nedolya, chy utysk, chy peresliduvannya, chy holod, chy nahota, chy nebezpeka, chy mech.* Yak napysano: Za Tebe nas tsilyy den′ umertvlyayut′, nas uvazhayut′ za ovets′, pryrechenykh na zakolennya. Ale v ts′omu vs′omu my peremahayemo Tym, Khto nas polyubyv. Bo ya peresvidchyvsya, shcho *ni smert′, ni zhyttya, ni Anholy,*

ni vlady, ni teperishnye, ni maybutnye, ni syly, ni vyshyna, ni hlybyna, ani inshe yake stvorinnya ne zmozhe vidluchyty nas vid lyubovy Bozhoyi, yaka v Khrysti Isusi, Hospodi nashim!" [Who shall separate us from the love of Christ? *shall tribulation, or anguish, or persecution, or famine, or nakedness, or peril, or sword*? Even as it is written, For thy sake we are killed all the day long; We were accounted as sheep for the slaughter. Nay, in all these things we are more than conquerors through him that loved us. For I am persuaded, that *neither death, nor life, nor angels, nor principalities, nor things present, nor things to come, nor powers, nor height, nor depth, nor any other creature*, shall be able to separate us from the love of God, which is in Christ Jesus our Lord] (Rom 8:35—39). The lexemes in italics objectify forms of fear which are overcome by love for God. The words of the evangelist John, already quoted by the authors, become even clearer (Strakhu nemaye v lyubovi, ale doskonala lyubov prohanyaye strakh het′ […]) [There is no fear in love: but perfect love casteth out fear […]] (1 John 4:18).

In fact, such an understanding of *strakh* [fear], or rather *blahohovinnia* [awe], becomes clear when in the biblical text fear is correlated with *mudrist′* [wisdom], *premudrist′* [great wisdom], *syl′na nadiya* [strong hope], *chystota* [*svyatist′]* [purity (holiness)], *krynytsya zhyttya* [the source of life], etc. (Cf.: I skazav Vin lyudyni todi: Tazh strakh Hospodniy tse mudrist′, a vidstup vid zloho tse rozum! [And unto man he said, Behold, the fear of the Lord, that is *wisdom*; And to depart from evil is understanding] (Job 28:28); Strakh Hospoda chystyy, vin naviky stoyit′. Prysudy Hospoda pravda, vony spravedlyvi vsi razom [The fear of Jehovah is clean, enduring for ever: The ordinances of Jehovah are true, [and] righteous altogether] (Ps 19:9), U Hospodn′omu strakhovi *syl′na nadiya*, i Vin prystanovyshche dityam Svoyim [In the fear of Jehovah is *strong confidence*; And his children shall have a place of refuge] (Proverbs 14:26); Strakh Hospodniy *krynytsya zhyttya*, shchob viddalyatysya vid pastok smerty [The fear of Jehovah is a *fountain of life*, That one may depart from the snares of death] (Proverbs 14:27).

Discussion

The source language clearly distinguishes between the notion of natural fear and a supernatural one, whose linguistic signs are individual lexemes, while in the Ukrainian language (as in Ukrainian translations) the expression of these meanings occurs with the help of the noun lexeme *strakh* [fear], as well as the adjectives *bohobiynyy* [God-fearing], *pobozhnyy* [pious], the verbatives *shanuvaty* [to honour],

boyatysya [to fear], that does not promote the exact reproduction of the meaning of the biblical source. Some meanings of the word *strakh* explicate the manifestation of admiration, surprise, and so on, or they express the maxima of something "Extremely, very much" (SUM 9, 753). There are semes in these meanings which can potentially correlate with the sacral dimension, but they are not substantial. The linguistic unit God-fearing is an example of a one-dimensional (atheistic) interpretation of the semantics of this adjective in the Soviet times: "Yakyy slipo viruye u vladu boha i tserkvy, boyit′sya porushuvaty zapovidi tak zvanoho svyatoho pys′ma" (SUM 1, 209). The authors have kept the spelling here unchanged. The sign formation *pobozhnyy* [pious] (cf.: "1. The one who zealously performs all religious rites; a believer/characteristic of a religious, pious person. 2. Associated with religion; churchlike. 3. Solemn, full of sincere honour, infinitely devoted; awesome, respectful" (SUM VI, 621)) potentially in a certain context reflects (the 3rd meaning) the idea of absolute love for and obedience to God. The verbatives *shanuvaty* [to honour], *boyatysya* [to fear] are unsuccessful equivalents to the researched primary source.

The given Ukrainian equivalents, with a few exceptions, secularise the sacral content of the analysed concept. In the analysed Ukrainian translations of the Bible, the authors did not record the most acceptable linguistic equivalent for the original source—the lexeme *blahohovinnya*. This word is to objectify the understanding of *strakh Bozhyy* [fear of God] in the Ukrainian translations of the Bible because this Church Slavonic term *blahohovinnya* is analogous to the ancient Greek term ευλαβεομαι, which occurs twice in the Greek text of the New Testament (Acts 23:10, Heb 11:7), and also 38 times in the Septuagint. In the Ukrainian language, it is used with the meaning "The greatest, most sincere respect, honour; boundless love; piety" (SUM1, 192). As it is shown, its sacral component is also partially lost, but this is probably due to non-linguistic factors. The literal meaning of the lexeme *blahohovinnya* [awe] is "Fear and humility caused by love and faithfulness to God."

Conclusions

In the Bible, the concept *strakh* [fear] is shown in profane manifestation and sacral, transcendent one. Sacral fear (fear of the Lord) has a different (divine) nature and goes beyond the psychological (natural) understanding of this phenomenon. Fear of God in the Bible should be seen as awe, which has three levels of

manifestation: initial, high, absolute. The lexeme *blahohovinnia* [awe] is to be present in Ukrainian translations of the Bible to denote the fear of the Lord. The authors are drawing attention to the imperfection of the translation of biblical texts from the original language into Ukrainian, in particular the lexeme fear. In the public consciousness, the concept *strakh* has, first of all, a profane, not sacral, meaning, which is also recorded in explanatory dictionaries. On the other hand, the sacral meaning is not always presented even in religious encyclopedias.

References

Apressjan, Ju. D. (1995). Izbrannye trudy [Selected Works]. *Vol. 2*. *Integral description of the language and systemic lexicography*. Moscow: Languages of Russian culture.

Berdyaev, M. (1994). *Filosofiya svobody* [The Philosophy of Freedom]. Moscow.

Bibliya, abo Knyhy Svyatogo Pys`ma Starogo j Novogo Zapovitu (2012) [The Bible, or the Old and New Testament Scriptures] [trans. by Ivan Ohiyenko]. Kyiv: Ukrainian Bible Society.

Brubaker, R. (2013). Language, religion and the politics of difference. *Nations and Nationalism*, 19 (1), 1—20.

Etymologichnyj slovnyk ukrayins`koyi movy [Etymological Dictionary of the Ukrainian Language]: vol. 7 (1982). Academy of Sciences of the Ukrainian SSR. Institute of Linguistics of O.O. Potebnia. Kyiv: Naukova dumka.

Greek Lexicon by Strong (c). Bob Jones University. http://www.godrules.net/library/Slavic/.

Humboldt, W. (1984). *O sravnitel'nom izuchenii yazykov po otnosheniyu k razlichnym epokham ikh razvitiya* [On the Comparative Study of Languages in Relation to Various Epochs of their Development]. Selected Works on Linguistics. Moscow.

Hladio, S.V. (2000). *Emotyvnist khudozhnoho tekstu: semantyko-kohnityvnyi aspekt (na materiali suchasnoi anhlomovnoi prozy)* [Emotivity of the Literary Text: Semantic-Cognitive Aspect (on the Material of Modern English Prose)]: dissertation abstract. Kyiv.

Izard, K. (2003). *Psihologiya emocij* [Psychology of Emotions]. Saint Peterburg: SPb.

Jewish Lexicon by Strong (c) Bob Jones University. http://www.godrules.net/library/Slavic/.

Kharkevych, H.I. (2012). *Stan tryvohy v konteksti khudozhnoi semantyky* [A State of Anxiety in the Context of Literary Semantics]. Lutsk: Vezha-Druk.

Lakoff, G., Johnson, M. (1987). *Metaphors we live by*. *Language and modelling of social interaction*. Moscow.

Potebnia, O.O. (1993). *Dumka i mova* [Thought and Language]. SINTO.

Read Bible online. For reference of the online Bible. http://www.readbibleonline.net/.

Rusiatskene, R.A. (1990). *Funkcionalno-semanticheskij analiz leksiki, svyazannoj s ponyatiyami «zhizn» i «smert» v yazyke drevneanglijskoj poezii* [Functional and Semantic Analysis of Vocabulary Related to the Concepts "Life" and "Death" in the Language of Ancient English Poetry]: dissertation abstract. Moscow.

Saveliuk, N. (2020). Eho-stany ta obraz Boha v osobystii molytvi: psykholinhvistychnyi analiz [Ego States and the Image of God in Personal Prayer: Psycholinguistic Analysis]. *Psycholinguistics: Collection of scientific works. Series: Psychology*, 27 (1). Pereyaslav: FOP Dombrovskaya Ya. M.

Shreider, Yu. (1993). Peredmova do knyhy [Foreword to the Book:] *Luigi Giussani. Christianity as a Challenge.* Moscow: Moscow Philosophical Fund.

Slovnyk ukrayins'koyi movy [Dictionary of the Ukrainian Language]: in 11 volumes (1970—1980), edited by I.K. Bilodid. Kyiv: Naukova dumka.

Vezhbitskaya, A. (1997). Tolkovanie emocionalnyh konceptov [Interpretation of Emotional Concepts]. *Language. culture. cognition*. Moscow: Russian Dictionaries.

Vorobyova, O.P. (1997). Emotivnost hudozhestvennogo teksta i chitatelskaya refleksiya [Emotivity of the Literary Text and Reader's Reflection]. *Language and Emotions*. Volgograd: Peremena.

Vorontsov, S. (2016). Some Considerations on the Concept of Religion in the Etymologiae of Isidore of Seville. *Athenaeum-studi Periodici di Letteratura e Storia Dell Antichita*, 104 (1), 245—250.

Vykhliantsev, V.P. (1998). *Polnyj i podrobnyj Biblejskij Slovar` k russkoj kanonicheskoj Biblii* [Complete and Detailed Bible Dictionary of the Russian Canonical Bible]. Moscow, Koptevo.

Wundt, W. (1984). *Psikhologiya emotsional'nogo bespokoystva* [Psychology of Emotional Unrest]. Moscow: Moscow University Press.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—16
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.16

Oksana Mykytyuk
Lviv Polytechnic National University, Lviv
Ukraine
https://orcid.org/0000-0003-3922-4610

Biblical and Anthropocentric Phraseologisms in Dmytro Dontsov's Works: A Cognitive Aspect

Abstract

The paper deals with Dontsov's "phraseological speech" in the framework of cognitive linguistics. The ways of creating partially-authorial (biblical) and authorial (anthropocentric) phraseologisms are discussed and their assignment to different phraseological-semantic microfields is suggested. A number of Dontsov's phraseologisms are viewed as linguomental pictures of the world that are potentially acceptable for a wider use.

Methodologically, the research presents a cluster of general scholarly methods and those used in cognitive linguistics as well as special approaches developed in modern anthropocentric research. Methods of cognitive linguistics are of the utmost importance and include categorizing the phenomena of the objective reality and the interdisciplinary method of interpretation related to the correlation of language data with cultural studies, political science, ethnopsychology and other disciplines. Semantic and contextual analyses are also used as supplementary methods. The potential value of the research is ensured by its contribution to the modern anthropocentric linguistics that aims at studying language through its speaker.

Structural-and-logical scheme illustrating the cognitive stages of generating a phraseologism is suggested and the importance of categorization of lingual phenomena is emphasized. Dontsov's phraseologisms are claimed to be means of exposure of the national Ukrainian lingual picture, symbols of the national worldview, and the prism of the world perception and understanding.

Keywords

Cognitive linguistics, journalistic text, partially-authorial/authorial phraseologism, categorization, phraseological-and-semantic microfield, Dmytro Dontsov.

The totality of phraseologisms constitutes the basis of the spiritual culture of Ukrainians and studying it through the journalistic genre is determined by the need to reveal moral attitudes, national thinking and the way of world perception of Ukrainian people. The mentioned tasks correlate this research with the object of the study of cognitive linguistics and thus sustain its topicality.

It should be emphasized that phraseologisms present semantically capacious material not solely for linguistics, but also for cultural studies, ethnography, ethnology, and history, because for each of these sciences phraseologisms are emotive-expressive signs that decode the unique national judgments characteristic of a particular territory and time. It is a phraseologism that acquires "duration—in the form of a piece of good news, a blessing, a curse, a prayer" (Gadamer, 1971/2001, p. 29), in other words—"creates a stable intention to reveal oneself" (Gadamer, 1971/2001, p. 32).

At present, the study of partially-authorial phraseologisms reveals extensive possibilities of language associated with the transformation and transfer of biblical parables to the journalistic text and the formation of their new content on the basis of the author's intellectual grasp. Of particular interest is the filling in the space of the public consciousness with the authorial phraseological coinages that actualize mental models brought to life by the interpretation of certain political situations and the emotional and figurative comprehension of different phenomena of reality.

The value of the research is enhanced by the cognitive component in the study of the phraseological content of Dontsov's heritage. The systemic search for expressive utterances that undergo phraseologization is conducted and their semantic load and categorization in the works of Dontsov are presented. All the stages of the research are brought together by the leitmotif of displaying the political situation in Ukraine.

Methodology

The theoretical and methodological basis of the paper is shaped by combining: (a) methods of cognitive linguistics, namely categorization of phenomena of the objective reality and the interdisciplinary method related to the correlation of language data with cultural studies, political science and ethnopsychology; (b) general scientific methods; (c) special methods of anthropologically-oriented studies aimed at describing Dontsov's "phraseological personality." The following supplementary methods were used: observation (identifying phraseologisms in the works of Dontsov), semantic analysis (reproducing the national-mental basis of phraseolo-

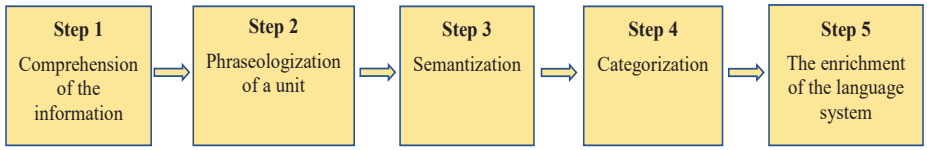
gisms), contextual analysis (determining the basis of phraseologization and categorization of the selected utterances).

The study was structured into the following stages (Figure 1):

1. Comprehension of the obtained information on the expressive utterances that makes it possible to objectivize Dontsov's mental activity. Verbalization of the author's personal and mental experience, reinforced by his worldview, is the basis for compiling the inventory of partially-authorial and authorial phraseologisms.
2. Phraseologization of a particular unit is viewed as a mediated way of studying the author's speech, the researcher of Dontsov's works being the mediator. Since cognitive structures are in mental relationships, the correlation "the author—the researcher" has to be considered;
3. Semantization, formation of the phraseological meaning that allows to manifest the crucial role of language in the processes of cognition and understanding of the world.
4. Categorization is considered the basis of breaking up the world of a person into material and non-material and presents an important stage in attributing phraseologisms to a certain rubric (i.e., the formation of a category) and thus contributes to the ordering and grouping of phraseologisms.
5. The enrichment of the language system with phraseologisms coined by Dontsov.

Figure 1

Structural-and-logical Scheme Illustrating the Cognitive Stages of Generating a Phraseologism



Goal, Novelty, Object, Subject and Empirical Basis of Research

The research goal of the article is (a) to propose a structural and logical scheme illustrating the cognitive stages of generating a phraseologism and (b) to illustrate the categorization of partially-authorial (biblical) and authorial (anthropocentric) phraseologisms in Dontsov's works.

The novelty of the research is ensured by the following: new ideas concerning stages of the transformation of an expressive mental unit into a phraseologism are suggested; Dontsov's phraseologisms are viewed as the results of his mental abilities; processes of the phraseologization of meaning are considered; the prototype (core) zone of anthropocentric phraseologisms and the peripheral zone of partially-authorial (biblical) phraseologisms is determined, and the categorization and the inventory of partially-authorial (biblical) and authorial (anthropocentric) phraseologisms in Dontsov's journalistic texts is presented.[1]

Phraseologisms coined by Dontsov are the object of research and its subject is the cognitive aspect of partially-authorial (biblical) and authorial (anthropocentric) phraseologisms viewed as markers of national consciousness. It should be noted that in this study we deal with the biblical and anthropocentric phraseologisms that are typical for the author's speech and are shaped by a common matrix, which is state-building information. Other types of his phraseologisms make the subject of a separate study.

The empirical basis of the study is a ten-volume edition of Dontsov's works containing 3,650 pages (Dontsov, vol. 1—10, 2011—2016), and some loosely published books of the thinker (Dontsov, 1944/2011; Dontsov, 1930/2002; Dontsov, 1926/2006; Dontsov, 1967/2010), that is, all his works written since the beginning of World War I are analyzed. Newspaper articles have not been taken into consideration as their affiliation to the author, who used more than 20 pseudonyms and cryptonyms, is still disputable.

Phraseologisms were selected manually as I was looking for the units that had not been previously registered by any dictionaries, namely partially-authorial (biblical) and authorial (anthropocentric) phraseologisms, but possess the potential to enter the language system. Compiling the corpus of research consisted in reading Dontsov's texts and collecting all potential phraseologisms (those repeatedly used were counted only once). The criteria for referring a unit to the phraseological fund were the following: (a) the reproduction of the unit in the process of communication in its integrity; (b) the stable word order; (c) the impossibility of literal translation; (d) the metaphoric nature; (e) the emotive-expressive colouring and (f) the possibility of using partially-authorial and authorial phraseologisms in modern political discourse.

[1] For more details on the evolution of phraseologisms from the occurrence in a publicistic text to functioning in speech see the book published by the author of this research under the title *Happiness is to be strong* (Mykytiuk, 2022). The book contains all phraseologisms picked out from Dontsov's works.

Theoretical Fundamentals

The research proceeds from lexico-semantic and cognitive-linguistic characteristics of biblical phraseologisms in the English language suggested by Vakariuk (Vakariuk, 2021) who applied cognitive-matrix analysis and developed the procedure of cognitive-matrix modeling.

Analysis of the semantic content makes an important contribution to the cognitive level of research. Modern cognitive semantics relies on semantic analysis, complements it and deduces new stages of categorization. Numerous works testify to the importance of this research field. For example, phraseological norm and phraseological innovation studied using the corpus of newspaper headlines in Italian is the subject of Gadacz and Golda (2020). Variation and its difference from synonymy, as well as adaptation and creative modification of phraseologisms (violation of grammatical rules and the possibility of eliminating a component) in the French language were considered by Krzyżanowska (2019b). The issues of variability and stability of phraseologisms, intentional and unintentional modifications associated with the violation of language norms and dephraseologization as a complex textual phenomenon in press discourse were outlined by Krzyżanowska (2019a). Sułkowska considered the concept of the double meaning of phraseologisms in the French language in reference to "frozen units" and "fixed units" (Sułkowska, 2019). The guidelines of research in the field of phraseology (based on the French language) can be found in Sfar (2019). Those guidelines include structural meaning, discrete and non-discrete structuring of discourse (pragmatic meaning) and complementarity between different types of context. The expressiveness of the utterance as well as the enhancement of the complexity of the content in socio-political discourse can also be discussed via the prism of cognitive linguistics (Liashchenko, 2014, p. 115).

Cognitive studies are concepts-oriented, the latter being mental proto-images of the world. This paper focuses on discussing phraseologisms as axiological multi-vector mental entities that are objectivized in texts (Anastasieva, 2020).

The scope of studying phraseologisms is extremely diversified and reveals aspects of identity of each nation. Area studies provide another aspect of research in the field of phraseology. For example, area-studies-oriented contrastive analysis of Croatian and Italian phraseologisms (Jovanović-Mihaylov & Marcol-Cacoń, 2021) possesses great potential.

Ethnolinguistics (Barylova & Hlukhovtseva, 2011; Holubovska, 2004), ethnocultural studies (Zhaivoronok, 2006), and philosophy of language (Biskub, 2018) supply data for increasing our understanding of linguistic and mental structures, so they deepen the cognitive aspect of the study.

Discussion of Dontsov's Phraseologisms

The choice of the topic is conditioned by the peculiarities of publicistic speech, in which the presence of biblical phraseologisms demonstrates the foundations of moral values, and the anthropocentric phraseologisms actualize the modern state-related problems. The empirical data are brought together by a common matrix-domain—"state-building values." It is worth mentioning that Dontsov's phraseologisms crystallized the ideas of state independence, which became the basis for understanding the struggle of Ukrainians against the Moscow horde and are especially relevant in connection with the modern 21st century Russian-Ukrainian war.

Verbalization of phraseologisms presents a complex phenomenon involving a different number of components, different levels of expressiveness, mental generalizations, motivational factors, and types of text in which they are used. An initially expressive mental unit becomes a phraseologism that produces a pragmatic effect in the system of political discourse and has an emphatic impact on public consciousness.

In Dontsov's publicist works the following categories (or levels) of phraseologisms can be distinguished: (a) generally accepted phraseologisms (registered by dictionaries); (b) partially-authorial (biblical) phraseologisms; (c) authorial phraseologisms including anthropocentric ones. As for the term "partially-authorial phraseologism," its definition is propelled by the biblical source, with a political understanding of the situation being imposed. The term "authorial phraseologism" is defined as a cognitive-mental structure that is shaped by the author's ideas. Other terms, namely "individual-authorial phraseological innovation—individual/occasional/contextual phraseological unit" are acceptable in linguistics for this type of phraseologisms (Filipiak, 2020, p. 49).

It should be emphasized that the empirical data confirms that all the phraseologisms encountered in Dontsov's works are emotionally coloured and shape the reader's worldview. Generally accepted phraseologisms (biblical, classical, preserving Latin spelling, Ukrainian proverbs and sayings) occur 405 times, partially-authorial phraseologisms 26 times and there are 132 cases when I identified phraseologisms as being authorial (Figure 2).

The authorial phraseologisms (132 units; 100 %) are further subdivided into the following subclasses: (1) state-shaping phraseologisms (20 units; 15.15 %); (2) nation-centered phraseologisms (5 units; 3.79 %); (3) doctrines-characterizing phraseologisms (8 units; 6.06 %); (4) religious values-related phraseologisms (17 units; 12.89 %); (5) existential phraseologisms (32 units; 24.24 %); (6) axiological phraseologisms (11 units; 8.33 %); (7) personality-shaping anthropocentric phraseologisms (32 units; 24.24 %); (8) zoophraseologisms (7 units; 5.3 %) (Table 1).

Figure 2

Quantitative Representation of Different Types of Dontsov's Phraseologisms in the Research Corpus

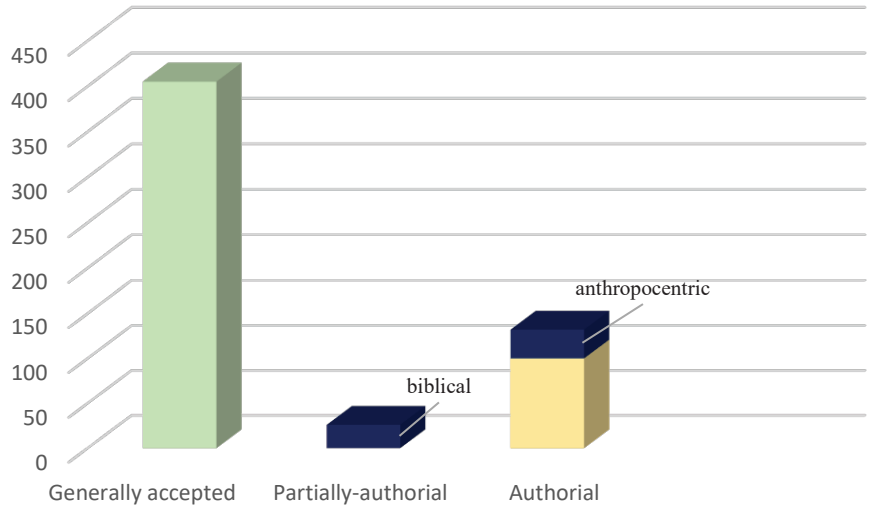


Table 1

Quantitative Representation of the Subtypes of Dontsov's Authorial Phraseologisms in the Research Corpus

Subtype of authorial phraseologisms	Number of occurrences	Percentage ratio
State-shaping phraseologisms	20	15.15 %
Nation-centered phraseologisms	5	3.79 %
Doctrines-characterizing phraseologisms	8	6.06 %
Religious values-related phraseologisms	17	12.89 %
Existential phraseologisms	32	24.24 %
Axiological phraseologisms	11	8.33 %
Personality-shaping anthropocentric phraseologisms	32	24.24 %
Zoophraseologisms	7	5.3 %
Total	**132**	**100 %**

The partially-authorial (biblical) and authorial (anthropocentric) phraseologisms containing the common seme "human" are chosen for further consideration.

Because of the limited scope of this article we will consider 26 partially-authorial and 32 authorial phraseologisms (marked in dark colour in Figure 2).

The prototype load of Dontsov's works is of special importance because each nation perceives the semantic category in its own way. The latter has a core (corresponding to the prototypical situation) and periphery (the least prototypical situation), that is, the mental level and the level of socio-political consciousness are different. For Dontsov, politics and public opinion set up the central images, and the peripheral images represent knowledge, work, study, and animals. Therefore, all phraseologisms can also be divided into core and peripheral, where anthropocentric and state-centred ones belong to the core zone, that is, constitute a prototypical situation. But partially-authorial (biblical) phraseologisms (e.g., *book with seven seals* [*книга із сімома печатками*]) (Dontsov, 1926/2006, p. 57) or, for example, zoophraseologisms (e.g., *a jackdaw in peacock's feathers* [*ворони в павичих пір'ях*]) (Dontsov, 1944/2011, p. 106) belong to the periphery.

Categorization of biblical phraseologisms is politics-oriented. Vakariuk claims that it is a cognitive matrix modeling that results in the transformation of biblical phraseologisms and their non-traditional use including the use in commentaries and quotes (Vakariuk, 2021, p. 48). Phraseologisms make up an open system, so it is obvious that the lingual picture of the world can be unrestrictedly enriched with phraseologisms that are created on the basis of social, political and mental components. Researchers also emphasize the importance of the cultural parameter that has a great impact on the understanding of phraseologisms (Jovanović-Mihaylov, 2021, p. 293).

The stage of obtaining information is the stage of searching for expressive utterances and collecting information on multiple stages of their phraseologization. Cognitive analysis enabled the construction of a matrix of phraseologisms and the identification of their semantic load. This allowed for grouping of the units under study into phraseological-and-semantic microfields. The matrix of Dontsov's phraseologisms is the state-shaping information necessary for building and establishing of the independent Ukraine. This matrix is a complex phenomenon, as it involves multidimensional systems of influence and is implemented in various fields of knowledge. The thinker gives his evaluation of the socio-political situation from ancient times (the princely state of Rus, the Cossack and Hetman States) and analyzes the reasons for the decline of state-building ideas during the "Soviet" era.

The formation of partially-authorial (biblical) and authorial (anthropocentric) phraseologisms meaning can be traced using contextual analysis. The political load of the text contributes to the actualization of numerous semes. In particular, the partially-authorial (biblical) phraseologism *inter-party Noah's Ark* [*міжпартійний Ноїв ковчег*] (Dontsov, 1944/2011, p. 106) in the publicistic texts of Dontsov contains the seme "consolidation," biblical phraseologism *neither warm nor hot*

[*ні холодні, ні гарячі*] (Dontsov, vol. 3, p. 85) contains the seme 'people without a political attitude," *be a log at the feet of great historical peoples* [*бути колодою в ногах великих історичних народів*] (Dontsov, vol. 1, p. 66) has a seme lack of political movement," the phraseologism *Jericho complex* [*єрихонський комплекс*] (Dontsov, vol. 6, p. 333) is created on the basis of the seme "a special type of two-faced people."

The semantic load of authorial (anthropocentric) phraseologisms is enhanced by the author's linguistic skill and his knowledge of folk art as well as Ukrainian and European classical literatures. The authorial phraseologisms represent a variety of structural and semantic clusters of moral values, ideological and thematic formulas that shape the political and social attitudes through convincing expressive means. The semantic load in the authorial phraseologisms mostly concerns the national mental grounds of the people and actualizes national semes. For example, phraseologism *You can never make Shelmenko out of Shevchenko* [*З Шевченка не зробити Шельменка ніколи*] (Dontsov, vol. 9, p. 96) contains the seme "self-assertive path of Ukrainians." *New things can be created only by those who get rid of old things*, *and reality—by those who transform their will into it* [*Нове створить лише той*, *хто відчепиться від старого*, *а дійсність—хто перемінить у неї свою волю*] (Dontsov, vol. 3, p. 216] is built on the basis of the seme "will to change things." *Active quality always appeals to passive quantity* [*Активна якість завжди імпонує пасивній кількости*] (Dontsov, 1967/2010, p. 83) corresponds to the seme "leading stratum." *Great things stand in this world based on strong characters*, *for this world is not soft either* [*Великі речі стоять у сім світі твердими характерами*, *бо й світ сей не є м'який*] (Dontsov, vol. 3, p. 250) has the seme "mental core of the nation."

The semantic load is shaped by new semes on the basis of the cognitive matrix: the state-building principle is superimposed on the biblical text, the prototypical situation is built around an outstanding figure (Taras Shevchenko, Rudyard Kipling) or based on the knowledge of folk art, et cetera.

Thus, the categorization of partially-authorial (biblical) and authorial (anthropocentric) phraseologisms precedes the identification of phraseological-and-semantic microfields. The latter include: "core of personality," "leading stratum," "character of a person," "character and its connection with other factors," "human temper," "names of groups of people." All phraseological and semantic fields are modeled around a common matrix defined as "state-building values."

Phraseological-and-semantic microfield "core of personality" reveals the baggage of the thinker's views, which are focused on historical data. Address to Shevchenko's message "And to the dead, and the living, and the unborn" containing passionate questions "What are we? Whose sons? Of what parents? By whom? Why chained?" shaped Dontsov's opinion concerning the self-assertive way of Ukrainians

rendered by the phraseologism *You can never make Shelmenko out of Shevchenko* [*З Шевченка не зробити Шельменка ніколи*] (Dontsov, vol. 9, p. 96). The continuity of generations and the manifestation of Ukrainian identity is conveyed by phraseologisms: *Everyone finds what one is looking for* [*Кожний знаходить те, чого шукає*] (Dontsov, vol. 9, p. 160); *Even an oracle will not help a fool* [*Дурневі й оракул не допоможе*] (Dontsov, vol. 7, p. 364). These phraseologisms become life imperatives, symbols of invincibility and heroism.

The microfield "core of personality" includes all biblical phraseologisms. For example, *Noah's Ark* from the Book of Genesis is transformed into *inter-party Noah's Ark* in Dontsov's works, where it acquires ironic connotation and refers to "pathological longing, even at the cost of slavery, for 'unity of the faith' or for 'consolidation' at the price of practical impotence of the *inter-party Noah's Ark* (*ноєвого ковчега*" (Dontsov, 1944/2011, p. 106). Actually the publicist understands *Noah's Ark* as a "glued" inter-party union that does not make any positive contribution to the state's existence. Phraseologization of the unit refers to the impossibility of the consolidation.

Another example is taken from the Gospel according to St. Matthew, where we read: "And why beholdest thou the mote that is in thy brother's eye, but considerest not the beam that is in thine own eye?" (*The Holy Bible*, 1921, Mat. 7:3). The generally accepted meaning of the statement creates association with the ability to notice someone's small flaw (*mote*) in the distance, and not to notice one's own significant flaw (*beam*) in close vicinity. Dontsov makes use of biblical associations and transforms them suggesting a phreseologism *a beam at one's feet* and it variants: *to be a beam at the feet of brave travelers* [*бути колодою в ногах сміливих мандрівників*] (Dontsov, vol. 4, p. 238) and *to be a beam at the feet of great historical peoples* [*бути колодою в ногах великих історичних народів*] (Dontsov, vol. 1, p. 66). The thinker uses the token *beam* to highlight the significant obstacle that prevented moving forward.

Therefore, authorial (anthropocentric) phraseologisms and partially-authorial (biblical) phraseologisms serve as a projection on the formation of the national consciousness.

Phraseological-and-semantic microfield "leading stratum" not only contains phraseologisms but is exposed by Dontsov through quotes from famous people, extensive political speculations and references to different concrete events. The works of the thinker provide cognitive models and highlight characteristic features of the leading stratum that is supposed to act in accordance with state-grounded principles: *The active stratum that consolidates the nation will arise not from choice but from selection* [*Активна верства, що об'єднує націю, вийде не з вибору, а з добору*] (Dontsov, 1944/2011, p. 162); *One who did not have the instinct of a ruler, did not*

have the instinct of Prometheus either [*Хто не мав у собі інстинкту володаря*, *не мав також інстинкту Прометея*)] (Dontsov, 1967/2010, p. 170). Phraseologisms describing the leading stratum can be considered a kind of test for checking the person's awareness of his/her powers, rank or position.

Phraseological-and-semantic microfield "character of the person" is a special page in Dontsov's heritage and numerous arguments make it particularly expressive. Dontsov's idea of the formation of the national mental backbone is based on the importance of its building and this is projected to the expressive utterances transformed into phraseologisms: *Great things stand in this world due to strong characters, because this world is not soft* [*Великі речі стоять у сім світі твердими характерами*, *бо й світ сей не є м'який*] (Dontsov, vol. 3, p. 250). In his article "The Only Thing That Is Indispensable" the thinker repeatedly emphasizes that it was Kipling's writings, describing thirst for and extensiveness of adventures and dangers that "forged" the British army, not external coercion. This can be illustrated by the following phraseologism: *Who built the character of Britishmen, created Great Britain* [*Хто виховував характер Британця*, *творив Велику Британію*] (Dontsov, 1930/2002, p. 21); *Those who show the strength of character in small things, will show it the big ones* [*Хто викаже силу характеру в дрібному*, *викаже її й у великому*] (Dontsov, vol. 3, p. 250).

Phraseological-and-semantic microfield "character and its connection with other factors" is substantiated by a number of cognitive associations that the works of Dontsov produce. Therefore, I suggest introducing the following phraseologisms into the Ukrainian mental space: *Ambition, even genius is worth nothing if there is no character* [*Амбіція, навіть геніяльність—ніщо*, *де нема характеру*] (Dontsov, vol. 3, p. 244); *When the characters are spoilt and the idea is crippled then the entire mentality of the nation is pushed to a lower level* [*Коли розбещуються характери*, *виявлюється думка*, *ціла ментальність нації спихається на нижчий щабель*] (Dontsov, vol. 6, p. 127). Phraseologisms that build character are clusters of ideas that construct the process of creating people—a nation and a state, on the basis of moral postulates.

Phraseological-and-semantic microfield "human temper" goes hand in hand with phraseologisms related to character building. It is noteworthy that Dontsov's numerous phraseologisms show the shortcomings of human nature and depict the inadequacy of certain actions: *He who considers himself a parasite, will be crushed like a parasite* [*Хто вважає себе за паразита*, *того*, *як паразита*, *й роздушують*] (Dontsov, vol. 3, p. 328); *Those who demand the least suffer from the strongest oppression* [*Найбільше гнітять того*, *хто найменше вимагає*] (Dontsov, vol. 1, p. 35).

Phraseological-and-semantic microfield the "names of people" is another exposing feature of the Pharisees and the weak. So we have: *The Pharisees are an immortal caste that is becoming particularly strong when the society is collapsing* [*Фарисеї—це невмируща каста*, *яка особливо вбивається в силу*, *коли суспільність розкладається*] (Dontsov, vol. 10, p. 259); *No one will look for support from the weak* [*У слабкого ніхто не шукатиме опори*] (Dontsov, 1967/2010, p. 216). The semantic structure of this particular multifaceted layer of Dontsov's phraseologisms commonly contains derogative connotations.

The research data confirms that the categorization is connected with the way of world perception, with Dontsov's figurative thinking, his imagination, and with mental features determined by culture, language and history.

It is notable that authorial (anthropocentric) phraseologisms are usually reinforced by adjectives that add to the emotional colouring of texts. This explains the common use of lexical units *noble* [*шляхетний*], *wise* [*мудрий*], *stupid* [*дурний*], *neutral* [*нейтральний*], *weak* [*слабкий*], *impartial* [*безсторонній*], *central* [*центральний*]. These adjectives shape the semantic content of phraseologisms as they introduce the assessment of the situation and affirmation of moral principles. It is also worth mentioning that phraseologisms used in artistic texts most commonly render stereotypical situations: *talk idly* (*точити ляси*); *do not spit into the well, because you may need to drink from it* [*не плюй в криницю*, *бо доведеться води напиться*]; *as a thurible for the deceased* [*як мертвому кадило*], while Dontsov's authorial phraseologisms mostly aim at character building, show the need to be involved in politics, motivate the need for a strong leading stratum.

Thus getting into the depth of the nature of phraseologisms and the system of their meanings, categorization of these linguistic units allows for a reproduction of the following phraseological- and-semantic microfields: the core of personality, the leading stratum, the character of the person, the connections of character with other factors, human temper and people's names.

Since the matrix of all phraseologisms is the state-building component and microfields relate to a person, the reconstruction of the author's lingual consciousness and linguistic competence allows us to exhibit the mental values of Ukrainians, and thus contribute to the development of anthropocentric research. Changes in the structure of partially-authorial biblical phraseologisms are related to the linguistic and political competence of the author, who laid the foundations of creating an independent Ukrainian state.

Conclusion

Categorization of the analyzed phraseologisms shows the tendency of enriching the language with different means rendering state-constituting, ideological and moral values of the speakers. It is shown how an expressive mental unit is transformed into a phraseologism, acquires semantic content, undergoes a stage of categorization and becomes a part the Ukrainian stock of linguistic units.

When introduced into the system of journalistic texts, phraseologisms illustrate the perfection of language, its unlimited ability to constantly update the lexical and phraseological stock. Phraseologisms in Dontsov's works are the main feature of his style, a mirror of linguistic thinking, reproduction of worldview reference points and the basis of the perception of historical events. The vigorous field of argumentation in the works of the thinker is reinforced by biblical and anthropocentric phraseologisms that reproduce the state-building function of the language.

It was substantiated that partially-authorial (biblical) and authorial (anthropocentric) phraseologisms show the linguistic-and-mental potential of Dontsov's speech that is part of his cognitive ability. A great number of authorial (anthropocentric) phraseologisms were discovered in the works of the thinker and their usage in the state sphere was suggested. Dontsov's anthropocentric phraseologisms direct human actions, emphasize important human traits, illustrate the struggle of Ukrainians against Muscovites, and thus cognitively control conscious choice that is supposed to affirm nation-centred goals.

Biblical phraseologisms are an important source for supporting Dontsov's ideas and show the importance of the cognitive component in the assertion of a particular idea and axiomatic attitude. Holy Scripture as the matrix of the world influences the moral principles of every nation, thus the nature of Christian values is all-encompassing. Biblical phraseologisms display a different frequency of occurrence in the works of Dontsov, because their semantic development differs and they can acquire or lose semantic features depending on the understanding of one or another moral principle in different historical epochs. The ability of phraseologisms to connotatively enhance journalistic texts also differs. It is worth noting that biblical phraseologisms often acquire a political vector.

The research corpus of the paper provides evidence that the assessment of phenomena exhibited via biblical phraseologisms is often hidden and knowledge of the event can be gained only if cognitive data on history, literature, folklore et cetera is available. Instead, anthropocentric phraseologisms provide clear guidelines for assessing the situation, for example Dontsov often uses irony or sarcasm to describe certain events. Thus, phraseologisms covertly or explicitly render the under-

standing of historical realia or value systems, suggest solutions and ideologically charge the text.

The paper substantiates the need to categorize partially-authorial (biblical) phraseologisms and authorial (anthropocentric) phraseologisms, as they are absolutely unique and belong to the linguistic and cultural heritage of Ukrainians.

Research prospects in the field are connected with the categorization and suggesting state-building, nation-centered, existential, axiological and other types of phraseologisms for a wider use. The ideas concerning the influence of the "phraseological thinking" of outstanding personalities on the development of phraseological systems also deserves consideration.

References

Anastasieva, O. A. (2020). Movlennieva realizatsiia kontseptu *politics* (na materiali anhlomovnykh aforyzmiv). *Vcheni zapysky TNU imeni V. I. Vernadskoho. Seriia: Filolohiia. Sotsialni komunikatsii*, *31*(70), No. 2/2. https://doi.org/10.32838/2663-6069/2020.2-2/01 [Анастасьєва, О. А. (2020). Мовленнєва реалізація концепту *politics* (на матеріалі англомовних афоризмів). *Вчені записки ТНУ імені В. І. Вернадського. Серія: Філологія. Соціальні комунікації, 31*(70), No. 2/2].

Barylova, H. K., & Hlukhovtseva, K. D. (2011). *Ukrainska etnolinhvistyka*. Luhansk: LNU imeni Tarasa Shevchenka. https://dspace.lgpu.org/xmlui/bitstream/handle/123456789/2802/Barilova1.pdf?sequence=1&isAllowed=y [Барилова, Г. К., & Глуховцева, К. Д. (2011). *Українська етнолінгвістика.* Луганськ: ЛНУ імені Тараса Шевченка].

Holy Bible, The (containing Old and New Testaments: translated out of the original tongues: and with the former translations diligently compared and revised, by his Majesty's special command). (1921). London, Cambridge University Press.

Biskub, I. P. (2018). *Filosofiia, suspilstvo, mova*. Lutsk, Vezha-Druk. [Біскуб, І. П. (2018). *Філософія, суспільство, мова*. Луцьк, Вежа-Друк].

Dontsov, D. (2002). *Yedyne, shcho ye na potrebu*. Kyiv, Diokor. (Original work published 1930) [Донцов, Д. (2002). *Єдине, що є на потребу*. Київ, Діокор. (Вперше надруковано 1930)].

Dontsov, D. (2006) *Natsionalizm*. Vinnytsia, DP «DKF». (Original work published 1926) [Донцов, Д. (2006) *Націоналізм*. Вінниця, ДП «ДКФ». (Вперше надруковано 1926)].

Dontsov, D. (2010). *Khrestom i mechem*. Ternopil, Rada. (Original work published 1967) http://dontsov-nic.com.ua/wp-content/uploads/2016/01/D.Dontsov-Hrestom-i-Mechem.pdf [Донцов, Д. (2010). *Хрестом і мечем*. Тернопіль, Рада. (Вперше надруковано 1967)].

Dontsov, D. (2011). *Dukh nashoi davnyny*. Lviv—Kyiv, Nakladom Yuriia Kryvoruchka. (Original work published 1944) [Донцов, Д. (2011). *Дух нашої давнини*. Львів—Київ, Накладом Юрія Криворучка. (Вперше надруковано 1944)].

Dontsov, D. (2011—2016). *Vybrani tvory: u 10 t*. (O. Bahan, Ed.). Drohobych, Vidrodzhennia, Vol. 1—11. [Донцов, Д. (2011—2016). *Вибрані твори: у 10 т.* (Упоряд. О. Баган). Дрогобич, Відродження, Т. 1—11].

Filipiak, A. (2020). Rozbudova ukrainskoi frazeolohii: indyvidualno-avtorski frazeolohizmy Liny Kostenko. *Studia Ukrainica Posnaniensia*, *VIII*(1), 45—53. Poznań, Poland. https://pressto.amu.edu.pl/index.php/sup/article/view/23723/22179 [Філіп'як, А. (2020). Розбудова української фразеології: індивідуально-авторські фразеологізми Ліни Костенко. *Studia Ukrainica Posnaniensia, VIII*/1, 45—53. Poznań, Poland].

Gadacz, J., & Golda, P. (2020). Innovazioni fraseologiche nei titoli della stampa italiana: una classificazione dei motivi delle innovazioni fraseologiche. *Neophilologica*, 32, 280—302. http://doi.org/10.31261/NEO.2020.32.15.

Gadamer, H.-G. (2011). Pro istynnist slova. *Hermenevtyka i poetyka. Vybrani tvory* (pp. 28—50). Kyiv, Yunivers. (Original work published 1971). [Гадамер, Г.-Ґ. (2011). Про істинність слова. *Герменевтика і поетика. Вибрані твори* (с. 28—50). Київ, Юніверс. (Вперше надруковано 1971)].

Holubovska, I. O. (2004). *Etnichni osoblyvosti movnykh kartyn svitu*. Kyiv, Lohos. [Голубовська, І. О. (2004). *Етнічні особливості мовних картин світу*. Київ, Логос].

Jovanović-Mihaylov, V., & Marcol-Cacoń, L. (2021). Phraseological units with a somatic component heart in Croatian and Italian—A comparative study. *Neophilologica*, 33, 292—305. https://doi.org/10.31261/NEO.2021.33.04.

Krzyżanowska, A. (2019a). Modifications of phraseological units in the light of contemporary French research: An outline of the problem. *Neophilologica*, 31, 435—444. http://doi.org/10.31261/NEO.2019.31.26.

Krzyżanowska, A. (2019b). Variations, adaptations et modifications des séquences figées. Neophilologica, 31, 198—213. http://doi.org/10.31261/NEO.2019.31.12.

Liashchenko, O. (2014). Rol frazeolohizmiv u realizatsii prahmatychnoi funktsii publitsystychnoho tekstu. (N. L. Ivanytska, Ed.). *Naukovi zapysky Vinnytskoho derzhavnoho pedahohichnoho universytetu imeni Mykhaila Kotsiubynskoho. Seriia: Filolohiia (movoznavstvo)*, 20, 113—118. Vinnytsia, Planer. https://www.vspu.edu.ua/science/art/a123.pdf [Лященко, О. (2014). Роль фразеологізмів у реалізації прагматичної функції публіцистичного тексту. (Н. Л. Іваницька ред.). *Наукові записки Вінницького державного педагогічного університету імені Михайла Коцюбинського. Серія: Філологія (мовознавство)*, 20, 113—118. Вінниця, Планер].

Mykytiuk, O. (2022). *Shchastia—buty sylnym. Aforyzmy ta sententsii Dmytra Dontsova*. Lviv, Vydavnytstvo Lvivskoi politekhniky. [Микитюк, О. (2022). *Щастя—бути сильним. Афоризми та сентенції Дмитра Донцова*. Львів, Видавництво Львівської політехніки].

Sfar, I. (2019). La phraséologie française: sens structurant, sens pragmatique et sens ludique. *Neophilologica*, 31, 353—368. http://doi.org/10.31261/NEO.2019.31.21.

Sułkowska, M. (2019). Dualité sémantique des expressions figées et mécanismes de décodage du sens idiomatique. *Neophilologica*, 31, 369—383. http://doi.org/10.31261/NEO.2019.31.22.

Vakariuk, R. V. (2021). *Bibliini frazeolohizmy v suchasnii anhliiskii movi: strukturnyi, semantychnyi ta kohnityvnyi aspekty*. Lviv. [Вакарюк, Р. В. (2021). *Біблійні фразеологізми в сучасній англійській мові: структурний, семантичний та когнітивний аспекти*. Львів].

Zhaivoronok, V. (2006). *Znaky ukrainskoi etnokultury: Slovnyk-dovidnyk*. Kyiv, Dovira. [Жайворонок, В. (2006). *Знаки української етнокультури: Словник-довідник*. Київ, Довіра].

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—27
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.17

Joanna Ozimska
Università di Lodz
Polonia
https://orcid.org/0000-0002-8261-3614

Mai dire basta alla pasta. Il discorso delle diete dimagranti nel periodico italiano per uomini "For Men Magazine" (2013—2022)

Never say *basta* to a plate of *pasta*. The discourse of slimming diets in the Italian magazine "For Men" (2013—2022)

Abstract

Using the tools of rhetoric and critical discourse analysis, the paper describes the discourse of slimming diets in the Italian men's magazine "For Men". The study covered 49 monthly issues published in 2013—2022. The research has shown the presence of numerous persuasive techniques based on building the credibility of theses presented to the readers (mostly using the argument of authority). There are numerous references to popular *topoi* that increase the competitiveness of the proposed nutritional regimes. Some techniques influencing the emotions of readers were used to a lesser extent. The discourse of diets is present in every issue of the magazine under study, and much space is devoted to it, creating the impression that it is an important and interesting topic for contemporary Italian readers (permanent columns present). In addition, phenomena such as scientization and medicalization of nutrition, fragmentation of the male body were observed. Many of the examples cited could be found in the Italian women's press published about 15 years ago.

Keywords

discourse, diet, men's magazines, Italian language, masculinity, *For Men Magazine*

Parole chiave

discorso, dieta, periodici maschili, lingua italiana, mascolinità, *For Men Magazine*

1. Introduzione

Le ultime stime dell'Organizzazione Mondiale della Sanità (State of Health in the UE, 2019: 7) rivelano che sono sovrappeso oppure obesi il 50% degli adulti e il 30% dei bambini e degli adolescenti del Pianeta. In Italia, sono 18 milioni gli adulti in sovrappeso (35,55%) e 5 milioni quelli obesi, ovvero una persona su dieci. Inoltre, 3 bambini su 10 (29,8%) sono in sovrappeso e fra questi 1 è obeso (9,4%). A valutare i dati appena riportati, l'Italia non sembra messa male nella classifica mondiale.

Eppure, la questione relativa al giusto peso corporeo, accettato a livello sociale e culturale, da almeno due decenni occupa parecchio spazio dei periodici italiani. Inizialmente, il discorso delle diete dimagranti era rivolto alle lettrici. Con il tempo tentare a più riprese programmi dietetici è diventato "obbligatorio" anche per uomini, il che risulta dalla forma in cui i media raccontando la società, la costruiscono. La dietetica di per sé è un complesso fenomeno culturale, collettivo, regolato dai codici (Marrone cit. in Ventura Bordenca 2020: 27).

> La dietetica costituisce uno dei tanti discorsi sociali, con suoi valori che mutano con il passare del tempo e con il variare delle culture, in base ai quali diamo senso alle pratiche di tutti i giorni, prosaiche o spirituali che siano. (Ventura Bordenca, 2020: 29)

Tutte le diete dimagranti hanno in comune la caratteristica di essere sistemi istruttivi, vale a dire, di trasformare il corpo del soggetto trasferendogli un sapere in merito alla gestione della propria corporeità (Ventura Bordenca, 2020: 113).

Quale sapere trasmettono i nuclei tematici identificabili con il discorso delle diete dimagranti presente nel periodico italiano per uomini *For Men Magazine*? Com'è collocato il discorso all'interno della rivista, di quali strumenti persuasivi si serve al fine di modificare l'interno cognitivo del ricevente? In quali cose — se mai — si differenzia dal discorso presente nella stampa femminile? Con il presente contributo si cercherà di rispondere a queste domande e di fornire una descrizione dalla prospettiva linguistica del fenomeno socioculturale che influenza la quotidianità delle persone.

2. Periodici italiani per uomini. *For Men Magazine*

L'offerta dei periodici per uomini italofoni è vasta. Tra le numerose testate pubblicate negli ultimi decenni possiamo menzionare (Bona, 2010: 101) *MAX* (men-

sile 1986—2013), *Fox uomo* (mensile 2002—2010), *Jack* (mensile 2000—2012), *Maxim* (mensile 1998—2020), *Esquire Italia* (2018—), *Men's Health Italy* (mensile 2000—), *Rolling Stone* (mensile 1980—), *The Good life*[1] (bimestrale 2016—), *Icon* (8 uscite all'anno 2011—), *GQ Italia* (mensile 1999—), *For Men Magazine* (mensile 2003—).

Tab. 1

Tiratura e vendite medie mensili di alcuni periodici del "men's help"

	Men's Health		**Max**		**For Men Magazine**		**GQ**	
Anni	**Tiratura media**	**Totale vendita**	**Tiratura media**	**Totale vendita**	**Tiratura media**	**Totale vendita**	**Tiratura media**	**Totale vendita**
2003	299.651	161.929	211.167	87.845	252.267	140.359	239.658	90.135
2005	253.271	114.122	216.307	76.331	225.298	112.217	227.979	111.666
2008	160.999	87.291	203.111	77.901	169.251	107.272	186.355	65.869
2010	127.111	60.617	161.699	69.714	147.619	98.192	147.989	58.787
2011	116.229	56.364	149.374	63.282	136.128	79.018	149.366	58.155
2012	—	—	106.290	43.084	124.417	70.686	109.741	34.729
2013	—	—	—	—	97.403	54.875	95.976	30.701
2014	—	—	—	—	90.462	46.069	77.469	24.291
2015	—	—	—	—	79.680	38.083	72.642	26.873
2016	—	—	—	—	75.389	34.621	69.600	26.498
2017	—	—	—	—	69.533	28.136	—	—
2018	—	—	—	—	69.103	25.742	—	—
2019	—	—	—	—	60.061	20.942	—	—
2020	—	—	—	—	51.563	17.398	—	—
2021	—	—	—	—	45.028	—	—	—

Fonte: Spallacci, 2019[2] ed elaborazione propria[3].

Alcuni titoli seguono le orme dei loro omonimi americani, copiando anche i temi relativi ai cambiamenti di costume.

For Men si presenta[4] come un mensile italiano dedicato alla **salute**, al **benessere** e alla cura dell'**uomo**. Pubblicato dal 2003 da Cairo Editore inizialmente per fare

[1] La prima rivista ibrida business e lifestyle.

[2] I dati non sono disponibili per tutti gli anni in quanto alcune testate hanno cessato le pubblicazioni; altre non sono state presenti presso Agenzia Diffusione Stampa (Spallacci, 2019).

[3] I dati a partire dal 2017 sono stati elaborati dalla scrivente. https://www.adsnotizie.it/index.asp [accesso 23.05.2022].

[4] https://www.cairoeditore.it/periodico/for-men-magazine [accesso 23.05.2022].

concorrenza ad un'altra rivista di settore come ***Men's Health***, anche se poi ha preso una strada propria diventando uno dei più seguiti in Italia.

For Men è un **magazine** ricco di contenuti per l'uomo di oggi. Ricalcando i temi classici delle riviste femminili propone servizi, approfondimenti e rubriche che parlano di benessere fisico e mentale, di salute e alimentazione, sport e cucina, viaggi e vacanze, allenamenti e tutto quello che può servire per rendere migliore la vita quotidiana degli **uomini**. Molti articoli sono realizzati da esperti del settore, come medici, psicologi e preparatori atletici.

3. Materiale e corpus

Per realizzare la ricerca, sono stati consultati 49 numeri del mensile *For Men Magazine*, pubblicati tra il 2013 e il 2022[5]. Sono state analizzate tutte le pagine di ogni numero con lo scopo di individuare i testi, di qualsiasi dimensione, dedicati o per intero o parzialmente alle osservazioni di tipo dietetico. Si sono ricercate voci come *dimagrire*, *dieta*, *ingrassare*, *calorie*, *chili* e numerose altre nozioni associate normalmente con il processo di dimagrimento.

La prima analisi dei contenuti ha dimostrato che tale approccio era adeguato, dato che i riferimenti espliciti o meno alle diete dimagranti e al bisogno di mettersi a dieta per modificare il proprio corpo erano presenti anche nei testi dedicati apparentemente ad altro, ad esempio viaggi o educazione dei figli.

In alcuni casi, l'intero testo trattava delle diete, perciò si è proceduti con la scelta delle frasi più rappresentative oppure più rare, ma interessanti dal punto di vista di questa ricerca.

L'analisi è di stampo prevalentemente linguistico, ma non si è potuta ignorare la componente visiva, che fa da paratesto, riaffermando numerose volte ciò che viene detto dal testo stesso. Sarebbe opportuno in un'altra sede rivedere i codici visivi in maniera più esaustiva facendo ricorso alla metodologia semiotica.

[5] L'elenco completo dei numeri considerati si trova nella parte finale con i riferimenti bibliografici.

4. Precisazioni concettuali e terminologiche

Il concetto di discorso presente nel titolo del contributo verrà inteso come un atto comunicativo[6], ossia un utilizzo singolo, breve o lungo e ripetitivo della lingua da parte dell'individuo che desidera trasmettere alcuni pensieri e convinzioni e/o influenzare gli interlocutori o destinatari (Lisowska-Magdziarz, 2006: 13). Si tratta, quindi, dell'uso non casuale della lingua per comunicare nelle situazioni sociali. Labocha (cit. in Kawka, 2014: 164—165) osserva che il discorso appartiene alla prospettiva intermedia tra il sistema *langue* e la sua concreta realizzazione *parole*. Nijakowski (cit. in Kawka, 2014: 165) sostiene che il discorso è un testo usato in un certo contesto. Il discorso è pertanto oggetto di studio interdisciplinare.

L'approccio socio-cognitivo di Van Dijk stabilisce che attraverso i discorsi è possibile esercitare un controllo da parte di un gruppo su altri più deboli gestendo la comunicazione e l'informazione (Antelmi, 2009: 12). Ciò risulta dallo sbilanciamento di potere e può portare alla costruzione dei modelli mentali individuali e sociali attraverso, tra l'altro, la selezione di notizie o la scelta di ospiti o di intervistati e gli spazi loro assegnati (Anselmi, 2009: 13).

5. Analisi retorica

L'analisi retorica può costituire un metodo analitico in sé, ma può anche essere considerata uno degli strumenti offerti dall'analisi critica del discorso (K. Miłkowska-Samul, 2011: 3). Nell'effettuare un'analisi qualitativa del discorso delle diete dimagranti nel periodico *For Men Magazine,* si è proceduto con l'approccio retorico in quanto la genologia dei testi analizzati fa pensare allo scopo prevalentemente persuasivo e non divulgativo dei loro contenuti: far presentare un certo regime oppure ingrediente alimentare come il più adatto alle esigenze e ai bisogni di chi intraprende un percorso dietetico.

[6] „Zdarzenie komunikacyjne — jednostkowe, krótkie lub długotrwałe użycie języka przez człowieka, który chce przekazać określone myśli i przekonania i/lub wpłynąć na słuchaczy".

5.1 Ethos

Il brano riportato di sotto tratta delle diete dimagranti, ma anche dell'argomento centrale di questa sezione del contributo, ossia le tecniche persuasive messe in atto per guadagnare autorevolezza.

> Di diete si occupano tutti, dai curatori dell'anima a quelli del corpo. Esperti di medicina, fitness, religione, parapsicologia, politica o quant'altro si ergono periodicamente a istruttori dietetici, provandole tutte, ma proprio tutte, per non farci mangiare troppo[7], per farci mangiare bene, per alleggerirci il girovita. (Ventura Bordenca, 2020: 24)

Le categorie di persone elencate sopra, nonché particolari enti inanimati di stampo scientifico, vengono volentieri evocati nel discorso delle diete dimagranti per motivare i propri adepti rendendo più credibili trattamenti dietetici descritti.

5.1.1 Scienza, scienziati ed esperti

La prima sottocategoria coincide con la voce *scienza* e i suoi derivati *scientifico*, *scienziati* oppure nozioni normalmente associate alla scienza: *esperimenti*, *esperti*, *laboratori, studi*. Costituiscono un repertorio facile e veloce a cui attingere per trovare argomenti pronti ed efficaci:

(1) Le **ricerche scientifiche** dimostrano infatti che le diete iperproteiche sono efficaci per l'immediata perdita di peso, ma gli **esperti** non sanno ancora quali possano essere gli effetti a lungo termine. (n. 204/2020)
(2) Chi consuma grandi quantità di orzo, mais, miglio, farro, grano saraceno e quinoa tende a mangiare di meno e difficilmente ingrassa: **lo dimostrano oltre 80 studi scientifici!** (n. 212/2020)
(3) Gli **esperti** di FMM rispondono alle grandi domande (diversi numeri di FMM)
(4) Numerosi **esperimenti** condotti su topi di **laboratorio** hanno evidenziato come cavie **nutrite con pochi grassi**, non solo vivono più a lungo degli animali del gruppo di controllo (che al contrario vengono lasciati liberi di abbuffarsi), ma sono anche più dinamici e dotati di maggiore energia. (n. 201/2019)

---

[7] In un altro frammento del suo volume monografico sui regimi alimentari Ventura Bordenca (2020: 46) citando Montanari ricorda che l'abbondanza del cibo, dopo secoli di privazioni e fame, che si verifica oggigiorno nei paesi occidentali almeno in teoria dovrebbe permetterci di avere un rapporto più sereno con il cibo. E invece ha provocato gli eccessi di offerta alimentare contribuendo alla nascita della relativamente nuova concezione di dieta dimagrante.

La scienza ha contribuito anche a cambiare il modo in cui vengono percepiti i cibi stessi (Verdura Bordenca, 2020: 44). Attraverso le categorie delle quali di serve la scienza di dietetica, ossia *carboidrati*, *proteine*, *grassi*, *fibre* e così via, il cibo non ha tanta importanza quanta ne hanno i nutrienti che il cibo contiene. La scientifizzazione del cibo è un fenomeno socio-culturale della nostra epoca ed è particolarmente visibile nel discorso delle diete.

5.1.2 Università e organizzazioni

Nei testi di FMM la scienza e gli scienziati assumono anche la forma più individualizzata e vengono rappresentati dalle famose istituzioni come le università: di Harward o Yale oppure centri di ricerca da tutto il mondo. L'argomento di autorità basato sulla fama di un nome proprio adoperato per provare le proprie tesi costituisce un frequente meccanismo a cui fanno appello i redattori e le redattrici dei testi.

(5) I più snelli sarebbero questi ultimi, come confermano diversi studi, tra cui l'ultima ricerca pubblicata condotta su novemila persone presso il **Max Planck Institute for Human Cognitive and Brain Sciences di Lipsia**, **in Germania**. (n. 211/2020)
(6) Secondo uno **studio dell'Université Laval in Québec City (Canada)**, la risposta potrebbe essere una dieta composta da particolari cibi sani e sazianti che creano sensazione di pienezza e soddisfazione. (n. 218/2021)
(7) Ne sono convinti i ricercatori **dell'Università di Friburgo, in Svizzera**, dopo aver analizzato degli studi sull'obesità: quando una persona normopeso si mette a dieta provoca uno stress all'organismo che reagirà accumulando grasso. (n. 217/2021)
(8) Uno studio condotto alla **Macquarie University di Sidney** (Australia) ha mostrato che mangiare davanti alla tv porta a immagazzinare addirittura il 50% delle calorie[8] in più. (n. 217/2021)
(9) Al **Research Triangle Institute** (Usa), hanno scoperto che si dimagrisce di più e più in fretta se ci si metta a dieta in coppia. (n. 123/2013)
(10) Avviso di ricerca. **L'istituto Soins et Energie LAB** cerca 700* uomini che vogliono **dimagrire**. Regalo gratuito (n. 126/2013)

[8] In questa sede vale la pena di ricordare che il concetto di caloria è stato inventato da Antoine-Laurent de Lavoisier nel Settecento (Ventura Bordenca, 2020: 40). Alla fine dell'Ottocento Wilbur Atwater ha creato il calorimetro (1892—97) per misurare l'energia fornita dal cibo. https://www.britannica.com/biography/Wilbur-Olin-Atwater [accesso 09.05.2022].

Vale la pena di sottolineare che in questo campo è stato rotto il monopolio dei ricercatori americani. D'altra parte, spesso accanto al nome di un istituto di ricerca ritenuto famoso troveremo un'indicazione relativa al suo paese di origine, il che può stupire in particolare se la denominazione propria contiene informazioni relative alla città in cui opera l'ente in questione.

L'ultimo esempio contiene un unico nome inesistente[9], la cui forma e struttura fanno pensare agli istituti realmente funzionanti in ambito di ricerche scientifiche.

5.1.3 Autorità

Il controllo del corpo nel discorso delle diete viene gestito anche da soggetti esterni come medici, nutrizionisti, dietologi, personal trainer — tutti i ruoli riconosciuti nelle nostre società come esperti della salute e del corpo umano. Nel corpus analizzato si è riusciti a osservare anche una categoria di esperti a parte come i personaggi femminili le cui foto costituiscono un elemento fisso, pubblicato in ogni numero della testata.

5.1.3.1 Medici

Considerando il rango di competenza specialistica indiscutibile assunto dalla medicina, in molti dei testi analizzati troveremo riferimenti alle autorità mediche. Tra le persone invitate a esprimersi ci saranno soprattutto le dottoresse, come ad esempio Tatiana Gaudimonte, **nutrizionista** a Zurigo, in Svizzera, e a Milano (FMM n. 205/2020) o Luciana Baroni, **medico**, **specialista in neurologia e geriatria**, **presidente** di **Società Scientifica di Nutrizione Vegetariana-SSNV** (n. 211/2020).

(11) «Diciamolo subito: il gelato è piuttosto **ricco di calorie**, ma non tutti hanno lo stesso **apporto calorico** né la stessa dose di nutrienti» spiega la dottoressa Evelina Flachi, **nutrizionista** a **Milano e a Roma** (n. 222/2021)

(12) Mi sono rivolto così a un medico, anzi un nutrizionista di fama, il **professor Giorgio Calabrese**. L'avrai visto tante volte in televisione (…). Questo signore ripete da anni, instancabile, che **la migliore dieta** da seguire è ciò che mangiavano i nostri padri, i nostri nonni, i nostri bisnonni e via via, fino a migliaia di anni fa. (n. 140/2014)

Galimberti ricorda (2002: 94) che ponendosi come controllo progressivo della vita, la medicina ha sacralizzato sé stessa, e i medici hanno ottenuto per sé quella venerazione che un tempo riscuotevano i sacerdoti delle antiche religioni.

---

9 Irreperibile tra le risorse Internet nel 2022.

> Ma quando il controllo medico non è più circoscritto nello spazio chiuso dell'ospedale, ma si diffonde, come oggi si auspica, nello spazio aperto della società, che così ne risulta attraversata e penetrata, allora sono le nostre abitudini, le nostre passioni, i nostri vizi, le nostre abitazioni […], in una parola tutto il mondo della nostra vita a cadere sotto la giurisdizione della medicina e a dover rispondere ai suoi controlli. (Galimberti 2002: 95)

5.1.3.2 Uomini cover

Le interviste rilasciate dai personaggi famosi la cui immagine appare in copertina del periodico costituiscono un asse portante di ogni numero del mensile. Grazie ad essi si ha una riconferma di un'attenzione massima al corpo che esso trova nei mezzi di comunicazione di massa. I modelli culturali del corpo che vengono iterati nei luoghi di prestigio sociale (tra cui anche la stampa) risulterebbero direttamente connessi con il modo di nutrirsi. Dalle interviste si presume che gli uomini di successo — prevalentemente atleti o attori — sono molto premurosi quanto alla loro dieta e che nel caso di alcuni di loro la premura li spinge verso diversi regimi dietetici. Allo stesso tempo in uno dei numeri è stato svelato lo scopo per il quale contenuti del genere vengono pubblicati: ispirare e fare da modello per i propri lettori.

(13) In queste pagine ti riveliamo anche i **loro piatti preferiti** e i (**pochi**) **peccati di gola** che fanno parte della loro dieta quotidiana perché solo con l'alimentazione giusta **tu, proprio come loro**, puoi allenarti al meglio e ottenere risultati! (n. 200/2019)

(14) «**Tenere d'occhio le calorie** ma anche **stare attenti agli zuccheri**» [Uomo cover Pierpaolo Pretelli, protagonista del *Grande Fratello Vip*] (n. 221/2021)

(15) «A tutti piace mangiare, a me senza dubbio, ma bisogna conoscere ciò che si mangia e, poi fare delle **scelte consapevoli** quando si apre il frigo.» [Cristiano di Luzio, modello e imprenditore, tra i protagonisti di *Pechino Express*] (n. 230/2022)

(16) «Per te **uno sgarro a tavola** è?» «Un pranzo al fast food con i miei amici. **Sto attento sei giorni su sette** ma anche le **diete più ferree** prevedono un **cheat day**, una giornata in cui puoi appagare i sensi e la pancia.» [Matteo Florio, campione italiano di canoa-kayak] (n. 198/2019)

Il modo in cui i personaggi di copertina vengono presentati li rende, da un lato, più umani ("hanno le loro debolezze") e decisamente meno perfetti, più vicini al pubblico, più reali. Dall'altra parte, una cura ossessiva del proprio corpo, un'alimen-

tazione molto rigida[10] e selezionata, li distacca dalla collettività, in questo caso, dai rappresentanti del sesso maschile in Italia.

(17) «Segui una dieta particolare?» «Da lunedì a venerdì sono una **specie di monaco** e sto attento a cosa mangio, ma sabato e domenica "mi sfondo", come si dice qui a Roma!» [Gilles Rocca, attore e bodybuilder] (n. 143/2015)

(18) «C'è un piatto a cui proprio non sai rinunciare?» «Come ti dicevo, adoro le linguine all'astice e confesso che è molto difficile resistere. Da una **dieta ferrea**, però, dipende lo stato di forma finale, per questo **rinuncio sistematicamente anche al mio piatto del cuore**.» [Massimo Bava, finalista ai Mondiali di fitness] (n. 126/2013)

(19) «Seguo una **dieta ferrea** che non prevede **sgarri** a parte un pasto libero a settimana. Devo fare così perché sono un **golosone**!» [Andrea Cingoloni, campione italiano agli anelli] (n. 216/2021)

(20) «Per avere un fisico scolpito, **l'alimentazione conta almeno per il 70%!** Per il resto bastano 40/45 minuti di esercizio fisico tre volte alla settimana.» [Riccardo Spiga, personal trainer sardo] (n. 200/2019)

Visto che le interviste si pubblicano in ogni numero del mensile, i lettori più fedeli sono a conoscenza dei diversi approcci verso la dietetica presentati dagli uomini cover.

(21) «Ce l'avrai un vizio…» «Adoro i gelati, ma non sono così dannosi e posso sgarrare. **Non sono un fanatico**. Mi considero l'allenatore di me stesso, e se una sera ho una cena oppure una festa, non sono di quelli che si mette in un angolo e mangia "magro". Semplicemente, i giorni successivi sto più attento ma senza esagerare: **saltare un pasto** perché la sera prima **ci si è abbuffati** è una **scemenza colossale**!» [Stefano Varagona, campione di bodybuilding] (n. 142/2014)

Le interviste vengono accompagnate dalle numerose fotografie dei perfettamente scolpiti corpi maschili.

[10] Platone sosteneva che c'erano due regimi dietetici (Ventura Bordenca, 2020: 34): il *regime degli atleti* — le cui caratteristiche sono state descritte sopra — e il *regime dei guerrieri*, adattabile a diversi contesti di vita, che garantisce più possibilità di una vita salubre.

5.1.3.3 Le più belle del mese

La centralità del corpo maschile nel periodico FMM è più che scontata, ma non di solo fisico maschile vivono i lettori. Ogni numero contiene anche inserti con le immagini di giovani donne che indossano pochi indumenti per rendere la lettura della rivista ancora più gradevole. Le fotografie seminude vengono accompagnate dalle interviste da cui scopriamo il parere su diversi argomenti delle donne denominate con l'appellativo "la più bella del mese". Conosciamo le loro storie, la loro routine, impariamo che sono particolarmente attente al giusto peso e che spesso lo ottengono tramite la dieta dimagrante:

(22) «Faccio lunghe camminate e mi alleno circa 3 volte alla settimana ma **non seguo diete**.» [Marika Esposito, "la più bella del mese"] (n. 211/2020)

(23) «Come ti tieni in forma?» «**Sudo in palestra 6 giorni su 7** e controllo il peso mangiando quel che devo e **quasi mai ciò che vorrei**. Bevo molto e uso integratori per sopperire alle eventuali carenze alimentari.» […] «Sei golosa?» «Sono golosissima, ma tutto quello che adoro mi è **proibito**.» [Federica Pacela] (n. 216/2021)

(24) «Dieta ed esercizio fisico sono le uniche due attività che mi fanno **dimagrire**.» [Poliana De Paula] (n. 210/2020)

È un'altra, non ultima, categoria di persone che confermano con la loro testimonianza il bisogno di essere aggiornati con le questioni dietetiche.

5.2 Pathos

Nella retorica aristotelica la triade *éthos, lógos, páthos*, ossia il carattere dell'oratore, il ragionamento e il legame emotivo con gli ascoltatori, investe il comportamento dell'uomo, il sistema comunicativo (la persuasione razionalmente motivata) e il coinvolgimento dell'uditorio (Beccaria, 2004: 646). In questa sezione verranno presentate strategie persuasive basate sulle emozioni: vergogna, paura e una categoria di mezzo, furbizia.

5.2.1 Vergogna

Galimberti (2014: 234—235) dice della vergogna che è il sentimento che si prova quando impotenti assistiamo alla propria oggettivizzazione che si produce in presenza d'altri. Gli altri hanno il controllo su come veniamo percepiti e per questo aspetto "ci possiedono". Il discorso delle diete o meglio dire i loro ideatori e/o autrici svolgono, quindi, una forma di controllo, non solo nei confronti dei corpi. Anche le

anime vengono imprigionate e messe alla dura prova di fronte ai vizi e imperfezioni del corpo:

(25) Magari sei arrivato in piena forma alla prova costume di giugno, ma **ora alla prova camicia-dentro-i-pantaloni rischi di fare una pessima (e non magra!) figura**. Prima di passare ai preziosi suggerimenti della nutrizionista, la dottoressa Vanessa Lomazzi, fai un piccolo **esame di coscienza** e riavvolgi il nastro della tua estate con occhio critico e sincero. (n. 211/2020)

(26) Bloccato in casa, hai **sfogato l'ansia** e l'inattività **saccheggiando senza pietà** frigo e dispensa. Ecco perché, oggi, sfoggi con **disonore** un altro **rotolino** sul **girovita**! (n. 208/2020)

(27) Ma è quando esci dal bagno e la tua donna ti accoglie con quel **sorrisetto ironico** che farebbe imbestialire un monaco buddista che ti accorgi di essere in guai. (…) Houston abbiamo un problema, ti è venuta la **pancia**! (n. 200/2019)

Infatti, le descrizioni appena riportate sono molto dettagliate, delle vere e proprie scene dalla vita quotidiana. Gli uomini, protagonisti delle descrizioni vengono derisi, colpevolizzati per i reiterati "raptus" di fame.

5.2.2 Paura

La paura è una delle emozioni che mettono l'individuo in un confronto con i segnali provenienti dal mondo esterno: in tale caso si tratta di pericolo. Si ipotizza che sia un'emozione dominante per le donne (Zatti, 2012: 69), bensì nel periodico analizzato si troveranno frammenti del discorso basati su questa emozione rivolti agli uomini. Si cerca di suscitare nel lettore uno stato d'ansia, emozione innata, di base, rievocando le eventuali numerose malattie che colpiscono le persone in sovrappeso. La finalità di questo meccanismo è di motivare a cambiare le proprie abitudini alimentari.

(28) **Doppio allarme rosso!** Sovrappeso e obesità sono sempre più in aumento. Si tratta di condizioni che aprono la porta a svariate malattie serie, come patologie cardiovascolari, diabete, ipertensione, artrosi. Particolare attenzione andrebbe posta alla "pancetta", che molti considerano solo un semplice inestetismo e invece è un vero e proprio **attentato** alla salute, perché il grasso addominale alimenta lo stato infiammatorio del nostro organismo, accrescendo il rischio di contrarre le cosiddette "malattie moderne o del benessere" cioè obesità e diabete. (n. 225/2021)

Va notato che questa strategia nei testi per gli uomini non viene usata con grande frequenza. Tuttavia, può essere riconosciuta, tra l'altro, grazie al ricorso alle proposizioni esclamative.

(29) **Attento!** Mangiare solo sano non è sano[11]! (n. 205/2020)

Nell'esempio sopra riportato si mette in evidenza un'altra caratteristica del discorso delle diete: le informazioni soventemente contraddittorie relative alla nozione stessa di dieta oppure alle caratteristiche di regimi alimentari attualmente in voga. La confusione provocata in tal modo permette agli autori dei testi in cui si discutono le diete dimagranti di scriverne in continuazione, in quanto l'unica cosa costante è la dieta stessa, rilanciata dal discorso mediatico.

5.2.3 Furbizia

La furbizia, intesa come una forma di intelligenza la quale dovrebbe rendere la vita di chi ne può vantarsi più comoda, talvolta si verifica tra le strategie persuasive a cui ricorrono gli autori e le autrici dei testi sul dimagrimento. Sarebbe un argomento intermedio tra il pathos e il logos, in quanto si cerca di fare appello alla propria pigrizia e voglia di vita agevolata e allo stesso tempo al concetto di dieta-non dieta, cioè poche rinunce e risultati immediati e soddisfacenti.

(30) 13 uomini copertina di For Men svelano **i loro trucchi** per un fisico perfetto (n. 200/2019)
(31) **99 trucchi** per **perdere peso** (n. 147/2015)

Nella parte seguente si presenteranno gli ultimi argomenti, usati con lo scopo persuasivo, concernenti le oggettive proprietà dei diversi regimi alimentari.

5.3 Logos

In questa sede saranno discussi i fattori che differenziano i regimi dietetici, presentandoli come utili, facili, veloci e popolari.

[11] Si tratta di *ortoressia*, ovvero una forma di nevrosi che comporta un controllo eccessivo sull'alimentazione e una ricerca ossessiva del cibo salutare.

5.3.1 Moda

Per distinguersi in qualche modo dai regimi precedentemente descritti, le diete vengono presentate attraverso la loro popolarità.

(32) **L'ultima moda** è un regime alimentare che invece di penalizzare i carboidrati li mette al centro della dieta. (n. 209/2020)
(33) Nel giro di pochi anni diviene **la dieta più seguita al mondo**, grazie anche al fatto che fu scelta da tante celebrities, dello spettacolo e non. (n. 224/2021)
(34) Un altro piatto oggi molto **gettonato** tra chi ama i sapori orientali e le spezie, e che ha diverse possibili varianti. Tra l'altro, un piatto completo se lo si abbina a del semplice e aromatico riso Basmati. Con alcuni piccoli accorgimenti e i giusti ingredienti, si può preparare una pietanza leggera, perfetta anche per chi sta seguendo una dieta, senza rinunciare a un gusto e un profumo inconfondibili. (n. 225/2021)
(35) La **dieta** del **beverone**. **A Hollywood** va per la maggiore, ma è meglio andarci piano. (n. 133/2014)

5.3.2 Facilità

Le varie diete dimagranti, essendo in concorrenza tra di loro, vengono presentate al soggetto che intende seguire un certo regime come meno complesse per quanto riguarda il metodo proposto di organizzare i pasti.

(36) Ma siccome a tutto c'è un limite, ecco come smaltire **senza fatica** i chili accumulati! (n. 208/2020)
(37) Vuoi dimagrire **senza fare fatica**? Questa nuova dieta ti sazierà così tanto da non farti desiderare altro (n. 218/2021)
(38) Corri ai ripari con una **dieta** che dia il massimo risultato **con il minimo sforzo**. (n. 119/2013)

Simili considerazioni si possono fare rispetto alla categoria di tempo.

5.3.3 Fattore tempo

Il discorso delle diete dimagranti si serve delle diverse dimensioni del tempo per pubblicizzare i propri regimi. La velocità dei risultati oppure la rapidità con la quale si preparano le pietanze previste dai programmi dimagranti vengono affiancate dalla promessa degli effetti del dimagrimento che persisterebbero nel tempo:

(39) La dieta **veloce** per chi non ha pazienza (n. 123/2013)

(40) Chiudi la lampo in **un lampo**. Se vuoi perdere un paio di chili **in fretta**, ecco la dieta che fa per te: dura **solo tre giorni** e non ti fa certo patire la fame. (n. 231/2022)
(41) Le ricette facili e **veloci** che ti fanno dimagrire (n. 121/2013)
(42) Questa infatti è la dieta californiana della non privazione, e secondo l'ideatrice Valerie Orsoni, esperta di alimentazione e fitness che per un periodo ha combattuto personalmente contro 30 chili di troppo, ti porterà a risultato **veloce**, **duraturo** oltre a un evidente stato di forma, salute, energia e tonicità. (n. 148/2015)

Si tratta, quindi, di una dicotomia comune alla maggior parte delle diete che consiste nel promettere risultati visibili in tempi brevi, e allo stesso tempo, permanenti. Dall'analisi del corpus risulta che poche diete si presentano fin dall'inizio come programmi alimentari a lungo termine.

5.3.4 Doppi benefici

Nella dietetica antica, predominava una connessione molto forte con la moralità e le qualità civili dell'individuo, mentre oggi predomina una visione legata prevalentemente alla salute e al benessere del corpo (Ventura Bordenca, 2020: 44). Lo dimostrano gli esempi sottostanti, i quali sottolineano gli ulteriori benefici — oltre a quello dimagrante — attribuiti ad alcuni prodotti alimentari:

(43) **Giù la pancia** con gli agrumi. Questi frutti **snelliscono**, depurano, sgonfiano e abbassano il colesterolo. No, il limoncello non vale! (n. 130/2013)
(44) **Poche calorie**, proteine nobili per i muscoli, carboidrati che danno energia a lento rilascio, grassi amici del cuore e pomodoro **salvaprostata**: quasi quasi, la pizza, dovrebbero **venderla in farmacia**! (n. 175/2017)
(45) Privi di grassi, ricchi di vitamine, antiossidanti e nutrienti, i funghi compresi quelli che crescono sotto terra come i tartufi, non sono solo buoni e un alleato prezioso **contro i chili** di **troppo** ma fanno anche bene alla salute. (n. 201/2019)

Vanno sottolineati i continui cambiamenti sul modo di categorizzare i cibi come sani o insalubri, a seconda della teoria scientifica dominante in un dato momento (Ventura Bordenca, 2020: 45). Uno degli esempi riportati sopra riguarda la pizza. Infatti, più testi del corpus elogiano effetti positivi sul dimagrimento della pietanza considerata di nazionalità italiana. Lo stesso avviene nel caso della pasta.

5.3.5 Dieta-non dieta

Il concetto della dieta dimagrante nella contemporanea cultura occidentale viene naturalmente associato alle nozioni come calorie, riduzione delle quantità dei cibi assunti, rinuncia ai cibi più gustosi, controlli periodici di peso e così via. Dato che le diete dimagranti sono spesso un fallimento, gli autori dei testi che promuovono alcuni regimi alimentari fanno un sovente ricorso agli argomenti persuasivi che presentano le diete come non-diete, promettendo il dimagrimento senza stravolgere gusti e abitudini:

(46) **Altro che restrizioni!** Certo, è uno studio preliminare che andrà approfondito per capire cosa accade a lungo termine al metabolismo, ma **l'idea di mangiare senza rinunce**, e **anche dimagrendo**, non è male! (n. 218/2021)

(47) Decidere di seguire un regime ipocalorico non significa saltare i pasti, né **torturarsi** con **rinunce** e **divieti**, ma vuol dire semplicemente cambiare il modo di alimentarsi. (n. 208/2020)

(48) «Soprattutto in questo momento» sottolinea Sorrentino «tutti noi desideriamo recuperare la forma, senza però essere bombardati da **privazioni** e **sensi di colpa**: usciamo da un periodo particolarmente stressante ed eccessive imposizioni aumenterebbero ulteriormente il nostro **stato d'ansia**. E poi chi ha detto che mangiare sano per stare bene debba essere **sinonimo di sofferenza**?» (n. 208/2020)

(49) Il bello è che **non ti privi di niente**, cioè puoi mangiare pasta, legumi, olio d'oliva, pesce e carne bianca, frutta e verdura, bene anche il vino rosso. Il brutto è che… NO, **IL BRUTTO NON C'È**. (n. 140/2014)

(50) La **dieta zero sacrifici** (n. 148/2015)

(51) Dimagrisci… mangiando! Ecco come perdere peso **senza fare rinunce** (n. 197/2019)

La tecnica persuasiva presentata negli esempi di sopra promette niente restrizioni e limitazioni che marcherebbero e influenzerebbero in un modo significativo la vita quotidiana, la cucina domestica, le abitudini familiari di chi decida di seguire uno specifico regime alimentare. È un argomento potente, che non dovrebbe far insorgere la frustrazione nel suo fruitore.

6. Altri elementi dell'analisi critica del discorso

6.1 Copertine

La disposizione degli articoli nei periodici serve a mettere in rilievo certe notizie a scapito di altre. La posizione particolare, ossia la copertina, spetta ai titoli dei testi considerati accattivanti o importanti. In più, in copertina si mescolano diversi codici segnici, conta in gran misura la componente visiva: immagini[12], colori, forme, dimensioni e tipi dei caratteri.

Alcuni titoli degli articoli si mettono in interazione[13] con i potenziali lettori. Quanto ai contenuti tematici associabili con il dimagrimento, essi sono presenti nel caso del 69%[14] di copertine analizzate. I titoli riportano i simbolici nomi delle diete, a volte promettenti concreti risultati, spesso rievocanti diverse parti del corpo da snellire.

(52) Una nuova **superdieta**. **Pancia piatta** in 4 settimane (n. 124/2013)
(53) La dieta **abbatti-pancia** (n. 199/2019)

È tipico delle forme linguistiche esaminate il ricorso ai numeri: conosciamo la quantità dei chili da perdere, la tempistica relativa al processo dimagrante oppure un preciso set di consigli volti a facilitare tutto il percorso.

(54) Sciogli la pancia con la **dieta** in **3 fasi** (n. 119/2013)
(55) **18 regole** per **non ingrassare** (n. 175/2017)
(56) A tutto pesce **perdi 3 chili** con queste ricette (n. 198/2019)

Per quanto riguarda il concetto di italianità, diversi numeri della rivista elogiano già a livello di copertina due tipi di diete particolari che difficilmente troveremo in altri Paesi: la dieta della pasta e la dieta della pizza. Oltre alla dieta mediterranea, della quale si parla in FMM come retaggio soprattutto italiano, questi re-

[12] Dell'importanza delle immagini in copertina scrivono Boni (2004: 97—98) e Kempa (2005: 193—201).

[13] Si usano tanti imperativi per imitare il parlato e rendere i testi confidenziali, più immediati. "I periodici maschili tendono a usare un registro linguistico improntato sul rapporto amicale col lettore" (Boni, 2004: 156—157). Boni, citando ricerche statunitensi, osserva che tale approccio risulta dallo stile di vita maschile che consente un tempo sempre minore per coltivare amicizie tra uomini. I periodici maschili cercano di colmare la lacuna mettendosi nei panni di un amico.

[14] Il fatto sussiste nel caso di 34 su 49 copertine prese in considerazione.

gimi fanno riferimento allo spirito nazionale, ma anche alla quotidianità di molti dei suoi lettori.

(57) Poster: La **dieta** della **pasta**. Perdi 5 chili. Risultati in soli 9 giorni. (n. 121/2013)
(58) Mangia **pasta** e **perdi peso** (n. 140/2014)
(59) **Via 5 chili** mangiando **pasta**! (n. 129/2013)
(60) Perdi peso con la **dieta** della **pizza** (n. 135/2014)
(61) La **dieta** della **pizza** (n. 175/2017)

Gli ultimi due titoli da una lunga serie di slogan presenti nelle copertine di FMM riguardano i tabù da sfatare, ossia la presenza dei problemi psicologici che si legano con l'alimentazione e colpiscono anche gli uomini. È una dimostrazione a livello lessicale di una crisi del maschio contemporaneo, il quale, comunque, non rimane passivo in quanto la rivista gli offre soluzioni pronte.

(62) 16 **cibi dietetici** per la tua **fame "nervosa"** (n. 201/2019)
(63) Alimentazione. **Fame nervosa**: come vincerla (n. 230/2022)

6.2 Titoli di articoli giornalistici

Giudicando esclusivamente i titoli degli articoli proposti all'attenzione del lettore maschile, si potrebbero notare diversi fenomeni interessanti.

Innanzitutto, il corpo maschile ha condiviso la sorte di quello femminile, subendo una frammentazione. A quanto pare le sue parti più cruciali sarebbero la pancia piatta e il girovita stretto. I titoli dei testi sembrano prestati direttamente dalla stampa per le donne:

(64) Obiettivo **pancia piatta** (n. 221/2021)
(65) **Pancia piatta** con i cereali alternativi al grano (n. 212/2020)
(66) Una mela al giorno riduce il **girovita**. (n. 143/2015)

Il lettore verrà assicurato di avere in mano un periodico maschile, quando si troverà di fronte alle ironiche battute aventi come oggetto il sesso femminile:

(67) Perché le donne credono **a tutte le diete**? (n. 126/2013)

Altri titoli degli articoli seguono alcuni copioni e anche potrebbero trovarsi sulle pagine delle riviste per le donne. Ci troveremo parole chiave che corrispondono ai lessemi *dimagrire*, spesso usati nelle domande piuttosto *naïve*; l'aggettivo *magro*, in diversi contesti, a volte sorprendenti; *calorie*, una voce marcata dalla forte carica dimagrante; la parola *dieta*, declinata in molteplici modi; e il verbo *ingrassare*, dall'analisi del quale risulta che si possano mettere su i chili già a leggere di certi argomenti.

(68) Speciale Primavera. Perché non riesco a **dimagrire**? (n. 133/2014)
(69) Con il freddo **dimagrisci** in fretta (n. 120/2013)
(70) **Dimagrisci** con il microonde (n. 130/2013)
(71) Se la sera mangi pasta, **dimagrisci**. (n. 119/2013)
(72) Barrette quanto aiutano a **dimagrire**? (n. 121/2013)
(73) Un film noioso fa **dimagrire**? (n. 142/2014)
(74) Chi mastica piano **dimagrisce** (n. 133/2014)

La quantità dei testi contenenti nozioni soprannominate è abbastanza elevata, il che crea l'impressione che l'argomento delle diete dimagranti sia importante e interessante per il pubblico maschile.

(75) Il digitale ci farà **magri** (n. 175/2017)
(76) Il poliziotto deve essere **magro**? (n. 201/2019)
(77) Quanti sono i **falsi magri**? (n. 121/2013)

Alcuni testi hanno la forma di interrogativi con i quali lettori si rivolgono ai redattori per avere un aiuto specialistico oppure per condividere le proprie osservazioni relative a questa tematica.

(78) **Metto a dieta** mio figlio? (n. 197/2019)
(79) Più allenamento o invece **più dieta**? (n. 198/2019)
(80) Mia moglie è **a dieta**, ma io no (n. 148/2015)
(81) Tieni sotto controllo le **calorie** con il **diario alimentare** (n. 230/2022)
(82) Il batterio per **non ingrassare** (n. 199/2019)
(83) I cibi morbidi fanno **ingrassare** (n. 123/2013)
(84) Alcune parole "fanno **ingrassare**" (n. 230/2022)
(85) Frutta secca fa **ingrassare**? (n. 197/2019)
(86) La frutta fa **ingrassare**? (n. 198/2019)
(87) Solo ad annusarlo **ingrasso** (n. 175/2017)

Un fenomeno piuttosto frequente consiste nel proporre testi dai titoli quanto meno strani. Possiamo supporre che si tratti di una strategia per incuriosire il lettore e incitarlo alla lettura dell'ennesimo testo relativo al dimagrimento.

(88) Aiuto, la polvere "**obesogena**" (n. 175/2017)
(89) Se **mangio troppo** mi multo (n. 133/2014)
(90) Vade retro, **frigorifero tentatore**… (n. 140/2014)

L'ultimo esempio si basa su una metafora di frigorifero animato, il quale metterebbe a prova la forza di volontà maschile. Per quanto disperato sembri tale meccanismo, serve a far stare meglio il lettore mortificato da diversi testi giornalistici dai quali ha saputo di non essere perfetto.

6.3 Rubriche fisse

Nei numeri analizzati del periodico *For Men Magazine,* sono presenti almeno sei pagine dedicate interamente al concetto di dimagrire. Si tratta di spazio diviso in tre diverse rubriche il cui scopo consisterebbe nell'impostare al lettore un altro modello di comportamento più benefico.

6.3.1 Dimagrire / torna in forma

Gli attacchi di voracità poco hanno a che fare con un bisogno reale di nutrimento. Per capirne i reali motivi e riconsiderare il proprio rapporto con il cibo, il lettore di FMM può fare ricorso alle informazioni pubblicate nella rubrica intitolata "Dimagrire", successivamente denominata "Torna in forma"[15].

(91) Quando senti il morso della **fame** conta fino a 10 e pensa: che cosa mi spinge a mangiare? Spesso non mangiamo perché ne abbiamo bisogno, ma per sconfiggere la timidezza, per tirarci su di morale, per colmare un vuoto interiore, per passare il tempo. «**La fame** ha due componenti, quella fisica e quella **psicologica**» spiega Tatiana Gaudimonte, nutrizionista a Zurigo (Svizzera) e a Milano. (n. 228/2022)

[15] Malgrado con gli anni non sia cambiata la forma e il contenuto della rubrica, il fatto di dover cambiare la sua denominazione sembra piuttosto emblematico. A quanto pare qualcuno all'interno della redazione si sia reso conto delle connotazioni piuttosto negative legate al lemma "dimagrire" oppure delle limitazioni di tale scelta lessicale. La nozione di "essere in forma" risulta più vasta rispetto al semplice atto di dimagrire.

(92) Caffè: una tazzina al giorno ti **aiuta a dimagrire** e a migliorare nello sport (n. 229/2022)

L'inserto è collocato nella parte iniziale del periodico e ha sempre la stessa struttura: uno o due articoli centrali che in totale occupano spazio di due pagine in cui si trattano temi relativi alla perdita di chili o centimetri in seguito alla dieta o causati dall'allenamento fisico, o da ambedue i fattori. Il testo viene completato da almeno una grande fotografia che rappresenta un uomo dal corpo atletico[16], seminudo, spesso sorridente, il quale decisamente potrebbe essere descritto con l'espressione "in forma". Nella parte più bassa si trovano quattro notizie in breve[17], ovvero mini-testi di tre-quattro frasi, accompagnati dalle immagini grafiche che simbolicamente immortalano cibo o situazioni quotidiane con esso legate, ad esempio il consumo al ristorante. La rubrica è tenuta dalla Isabella Vergara Caffarelli e fa parte della sezione "Corpo & mente" a quale appartengono anche "Magro e felice", nonché "Il club dei magri", titoli di altre due sezioni fisse del periodico.

6.3.2 Magro e felice

L'accostamento di aggettivi qualificativi *magro* e *felice* impone una visione del mondo nella quale la condizione di chi è magro corrisponde con la serenità e la contentezza. La rubrica si offre come ausilio per uomini indaffarati a cui serve consiglio sulla scelta dei piatti pronti surgelati o merende in base al loro apporto calorico.

In ogni edizione del mensile viene presentata una lista di prodotti da acquistare che contiene immagini e descrizioni (nome del produttore, prezzo) e costituisce un elemento di mezzo tra il testo informativo e la pubblicità.

Bisogna constatare che i cibi proposti dalla rubrica spesso non hanno proprietà dietetiche, anzi, andrebbero proibiti a chi lotta con i chili extra. Ciò dimostra le forti propensioni al consumismo, consacrate ogni mese con elenco dei diversi prodotti.

Diventa sempre più lunga anche la colonna dedicata alle novità alimentari, nonché sempre più estesa la sezione "A cena in 5 minuti".

La rubrica è gestita da Antonio De Rosa con la consulenza della dietista Monica Guglielmetti, la cui presenza contribuisce a costruirne la credibilità. Con gli anni lo spazio dedicato a "Magro & felice" è raddoppiato.

---

16 Cfr. Boni, 2004: 97—121.

17 Si tratta di una veloce rassegna stampa relativa al dimagrimento, dalla quale il lettore può apprendere, ad esempio, che "meglio la segale del grano", "con la cannella la pancia va giù", "le diete possono costarti caro", "meglio se mangi in compagnia" e via dicendo. In questi testi troveremo tanti riferimenti alle autorità scientifiche secondo le quali le informazioni riportate in esse sono vere.

6.3.3 Il club dei magri

Come si potrebbe presumere dal titolo della rubrica, essa presenta le storie di trasformazioni di uomini che hanno combattuto per perdere peso. Uomini concreti, lettori di FMM le cui foto del prima e dopo una dieta vincente vengono pubblicate ogni mese accanto alla descrizione dettagliata della loro battaglia conclusasi vittoriosamente. La strategia persuasiva simile basata sugli esempi usati per convincere i non convinti veniva adoperata già ai primi del Settecento dal dottore George Cheyne il quale mandava ai suoi pazienti lettere con le testimonianze di coloro che erano stati salvati dalla sua dieta (Ventura Bordenca, 2020: 38—39).

(93) «Tra cornetti e pizzette sono **lievitato**: ho preso 100 chili ma poi ho chiesto aiuto.» [Gianluca Donnarumma, 46 anni] (n. 199/2019)

(94) «La prima cosa che vado a leggere quando compro FMM è **la rubrica il Club dei Magri**. Guardo le foto del prima e del dopo, leggo come hanno fatto a perdere così tanti chili e mi chiedo… sarà tutto vero? Non è che sotto c'è qualche trucco? Sono alto 175 cm, peso 96 chili e la sola idea di mettermi a dieta mi fa venire voglia di un bel panino con il salame.» [Maurizio, Livorno] (n. 124/2013)

Al dubbio del lettore risponde il direttore di FMM Andrea Biavardi, sostenendo che non ci sia nessun trucco: le foto proverrebbero dai lettori come Maurizio che le mandano per essere imitati. La loro conversione è accompagnata dal contacalorie che calcola la quantità di bistecche equivalente ai cibi considerati comunemente come innocui.

La rubrica è stata pubblicata per l'ultima volta nel numero 208 del 2020 (giugno), ovvero nel pieno di pandemia. Anche in quest'occasione i lettori sono stati invitati a mandare le proprie foto di metamorfosi, senza però un'ulteriore continuazione del ciclo.

6.3.4 Fitness vip

La rubrica meno estesa di quelle dove il discorso delle diete dimagranti svolge il ruolo dominante. Pensata come testimonianze non di uomini ordinari, ma di personaggi famosi, tra cui Sylvester Stallone (n. 200/2019), Luke Evans (n. 201/2019), Rick Yune, l'erede di Bruce Lee (n. 119/2013) e tanti altri.

La struttura si basa sull'immagine del corpo mesomorfo, muscoloso di uno dei cognomi attualmente in voga, conosciuto al pubblico del mondo. La fotografia viene accompagnata da una breve descrizione della carriera del personaggio che assomiglia ad un CV. Tra le informazioni riportate dominano avvenimenti che hanno causato una spettacolare metamorfosi del corpo. Il tutto completato da una citazione attribuita

al soggetto il cui fisico viene analizzato, nella quale egli svelerebbe segreti alla sua forma mozzafiato.

(95) «Se voglio perdere qualche chilo, non consumo più di 75 grammi di carboidrati al giorno» dice **Brad Pitt**. «In questo modo quando l'organismo ha bisogno di energia, dopo aver consumato il ristretto quantitativo di carboidrati, si rivolge ai grassi.» (n. 199/2019)

Questa sezione sottolinea l'importanza sociale del corpo tonico e in forma. La rubrica organizza una sorta di gara tra quattro personaggi famosi i cui addominali vengono valutati, di cui due "sfidanti" subiscono una dura critica da parte dei redattori del mensile.

Il tutto viene completato dai numeri "che fanno la differenza" menzionati con un esplicito riferimento alle diete o singoli nutrienti che permettono di perdere o assumere chili in più, a seconda della situazione desiderata.

6.3.5 Editoriale del direttore andrea biavardi

L'ultimo fenomeno giornalistico che si dovrebbe analizzare per approfondire il quadro completo relativo al discorso delle diete dimagranti su FMM costituiscono i testi presentati all'inizio del periodico, ossia l'editoriale. La definizione riportata da Treccani[18] non riassume bene le caratteristiche di quei tipi di testi presenti nelle riviste contemporanee maschili. La funzione dell'editoriale, invece, coincide qua con quella di far sì che la rivista parli di sé stessa presentando argomenti centrali, per bocca del suo direttore (Boni, 2004: 157).

Andrea Biavardi dirige il mensile FMM ininterrottamente dal suo primo numero. Precedentemente[19] gestiva l'edizione italiana di *Men's Health*. Nei suoi editoriali evoca temi sollevati dal numero attuale del mensile, parla, quindi, anche delle diete dimagranti. Talvolta deride qualche stile di vita, ad esempio il veganismo, più spesso da bravo amico fornisce un virtuale supporto a chi dei lettori ne abbia bisogno.

(96) L'uomo mangia la mucca perché è … naturale. Altro che **seguire diete vegane**! (n. 217/2021)

[18] "2. Articolo e., e più spesso editoriale s. m. (con influenza dell'ingl. editorial, der. di editor nel senso di «direttore di giornale»), l'articolo di fondo, che viene stampato, senza firma, nelle prime colonne della prima pagina di un giornale (o nella prima pagina di una rivista), e rispecchia l'indirizzo politico del giornale stesso (con sign. simile il termine è esteso a indicare anche analoghi commenti del direttore di un giornale radio o di un telegiornale)". https://www.treccani.it/vocabolario/editoriale/ [accesso 23.05.2022].

[19] Si tratta del periodo maggio 2000 — novembre 2002. https://it.wikipedia.org/wiki/Men's_Health [accesso 23.05.2022].

(97) Da un anno e rotti siamo in balia di troppe tensioni. Il Covid, la stretta economica, **la pancia che aumenta perché mangi troppo**. (n. 217/2021)

Abbastanza frequentemente procede con le proprie testimonianze relative anche alle questioni di peso corporeo. Lo fa non con l'intento di condividere la propria vita, bensì per creare spazio ai problemi che sarebbero poi risolti dal suo periodico in quanto rappresentante della categoria "men's help".

(98) Confesso: ho molto peccato! Non con le donne, ma a tavola: e ora **sono a dieta.** (n. 140/2014)
(99) Pensavo insomma, come direttore di For Men Magazine, di essere **immune ai problemi di bilancia**. Invece, alla fine dell'estate mi sono ritrovato con quattro **chili in più** perché i grassi sono analfabeti. (n. 140/2014)
(100) Questa volta, però, **non volevo fare da solo**, nemmeno io che **dirigo *For Men Magazine*** da più di 10 anni e ti propino consigli, amico mio, ogni mese. (n. 140/2014)

Per concludere questa parte dell'analisi, si procede con un frammento il cui autore non è Andrea Biavardi, ma il brano si rivolge a lui e racchiude in sé alcuni dei fenomeni descritti finora: elementi di testimonianza personale e la scientifizzazione del cibo. In più dal frammento citato scopriamo come un lettore modello di FMM percepisce il suo ruolo: dalla lettura del periodico l'uomo dal nome Giovanni ha intuito di dover regolare la propria vita sulla base dei consigli forniti dal mensile.

(101) Caro Direttore, ho 45 anni e cerco sempre di mantenere uno stile di vita equilibrato, soprattutto a tavola. Non esagero con i carboidrati, scelgo solo grassi vegetali come l'olio d'oliva, abbondo con la verdura. Insomma sono un **lettore modello** *di For Men*. Dal lunedì al venerdì! Perché nel weekend da dottor Jekyll divento mister Hyde. Mangio di più e bevo tanto con gli amici. È il mio **sfogo**. Rischio di annullare tutti i miei **sacrifici**? [Giovanni, Milano] (n. 212/2020)

7. Conclusioni

7.1 Il sociologo Zbyszko Melosik (2002: 112), citando i frammenti del testo pubblicati nella rivista online *Macho International*, parla di un certo disorienta-

mento, il quale colpisce l'uomo contemporaneo, in quanto egli prevalentemente dalla stampa scopre che "c'è qualcosa che non va con lui". Gli esempi riportati in questo contributo dimostrano che le obiezioni espresse nei confronti della stampa americana, paiono giustificate e si verificano anche sul terreno italiano. La stampa può essere considerata uno dei fattori che contribuiscano a far nascere nel maschio dubbi relativi al proprio corpo e alla propria identità maschile.

7.2 Il discorso delle diete dimagranti nei periodici maschili, come si è potuto vedere, è fortemente legato con il discorso di fitness, culturismo e body-building, in quanto lo stesso effetto estetico si può ottenere mediante l'esercizio fisico. Mancano delle approfondite analisi linguistiche di come cambia nel tempo il discorso di culturismo.

7.3 Le diete, le cui peculiarità sono state descritte in questo contributo, sono strutture più complesse di quanto potessero sembrare apparentemente. "Non solo propongono sistemi alimentari, ma nel far ciò assegnano un posto a cose e persone, alimenti e soggetti, riflettendo […] complesse e più profonde visioni del mondo, che si intersecano e sono compresenti all'interno della società" (Ventura Bordenca, 2020: 131).

7.4 Il periodico analizzato segue un vero e proprio calendario del regime dietetico basato sulle stagioni e sui periodi dell'anno. In un certo senso, si seguono le orme di Ippocrate che proponeva di proseguire in tal modo nell'antichità (Ventura Bordenca, 2020: 35): un regime calorifero d'inverno e rinfrescante quando arriva il caldo. Gli autori e le autrici delle diete dimagranti contemporanee offrono una o delle diete diverse ogni mese. A volte questi regimi si contraddicono. Il lettore non può essere sicuro se il programma seguito da lui non verrà criticato nel numero successivo della rivista.

7.5 Una peculiarità del discorso delle diete dimagranti che va messa in evidenza consiste nell'uso abbondante delle frasi esclamative[20].

(102) Non ne capisci di ortaggi? Su internet hai a disposizione migliaia di pagine dove puoi conoscere frutti e ortaggi di stagione. **Almeno la smetterai di mangiare fagiolini a febbraio!** (n. 216/2021)

(103) **Arrivare a casa la sera e trovare il frigo vuoto è deprimente**! E come sappiamo, la tristezza porta a ripiegare su cibo spazzatura a domicilio. (n. 216/2021)

(104) Un bel gelato nutre e **non ingrassa**! (n. 222/2021)

(105) Brucio **calorie** come una stufa**!** (n. 120/2013)

[20] Per quanto riguarda il corpus di ricerca di questo intervento, 25 frasi riportate negli 105 esempi terminano con un punto esclamativo. Le sue funzioni andrebbero approfondite durante le ulteriori analisi.

7.6 Contrariamente a quanto si poteva presupporre, il discorso delle diete dimagranti — se non in rari casi- non fa un esplicito riferimento al concetto di combattimento[21] che potrebbe essere associato alla maschilità. La competizione e la rivalità non riguardano i lettori, bensì le diete stesse che si sfidano nelle immaginarie battaglie-graduatorie pensate dai redattori. Un approccio simile viene adoperato per presentare le qualità dimagranti attribuibili ad alcuni pasti o prodotti alimentari.

7.7 L'ultima osservazione concerne il confronto del discorso appena descritto con quello presente nella stampa femminile italiana. Oggigiorno, diversi movimenti sociali hanno contribuito a cambiare l'approccio verso il corpo di donne, di conseguenza dalle pagine di riviste lifestyle spariscono testi che trattino dell'obbligo di dimagrire. Potremmo, quindi, constatare che il discorso nella forma in cui appare su FMM, era presente nelle riviste femminili[22] in Italia circa 10—15 anni fa.

Riferimenti bibliografici

Antelmi, D. (2009). *Il discorso dei media*. Roma, Carocci.

Beccaria, G. L. (2004). *Dizionario di linguistica e di filologia, metrica, retorica*. Torino, Einaudi.

Bona, F. (2010). Uomini che odiano la complessità. In V. Spinazzola (a cura di), *Tirature 2010. Il new Italian realism*. Milano, Fondazione Arnoldo e Alberto Mondadori, 100—104.

Boni, F. (2004). *Men's help. Sociologia dei periodici maschili*. Roma, Meltemi.

Galimberti, U. (2002). *Il corpo*. Milano, Feltrinelli Editore.

Kawka, A. (2014). O badaniu języka dyskursu medialnego, *Media i społeczeństwo* 4, 164—171.

Kempa, P. (2005). Elementy uniwersalności przekazu na pierwszych stronach międzynarodowych edycji magazynu *Men's Health*. In I. Borkowski & A. Woźny (a cura di), *Nowe Media — Nowe w Mediach*, Wrocław, 193—201.

Lisowska-Magdziarz, M. (2006). *Analiza tekstu w dyskursie medialnym*. Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.

Melosik, Z. (2002). *Kryzys męskości w kulturze współczesnej*. Poznań, Wydawnictwo Wolumin.

Miłkowska-Samul, K. (2011). La retorica come strumento dell'analisi critica del discorso — il caso del discorso politico, *Kwartalnik Neofilologiczny* LVIII, 1, 3—15.

[21] Boni ha notato che le riviste del *men's help* non dedicano attenzione a temi tradizionalmente riservati al dominio maschile, come la guerra, le armi, la lotta (2004: 173) e il corpus raccolto durante la presente ricerca ha riconfermato le sue osservazioni.

[22] Si intendono testate come *Donna Moderna* o *Grazia*.

Spallacci, A. (2019). *Maschi in bilico. Uomini italiani dalla ricostruzione all'era digitale*. Milano, Mimesis Edizioni.
State of Health in the EU. Italia. Profilo della sanità (2019). OECD Publishing, Parigi.
Ventura Bordenca, I. (2020). *Essere a dieta. Regimi alimentari e stili di vita.* Milano, Meltemi.
Zatti, A. (2012). *La psicologia maschile spiegata alle donne.* Napoli, Liguori Editore.

Periodici analizzati

For Men Magazine (2013): n. 119, 120, 121, 123, 124, 125, 126, 129, 130
For Men Magazine (2014): n. 133, 135, 140, 142
For Men Magazine (2015): n. 143, 147, 148
For Men Magazine (2017): n. 175, 176
For Men Magazine (2019): n. 197, 198, 199, 200, 201
For Men Magazine (2020): n. 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 215
For Men Magazine (2021): n. 215, 216, 217, 218, 219, 221, 222, 224, 225, 226
For Men Magazine (2022): n. 227, 228, 229, 230, 231.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—21
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.18

Aleksandra Paliczuk
Università della Slesia
Katowice, Polonia
https://orcid.org/0000-0002-9759-4882

Il modo congiuntivo: il caso della lingua polacca e italiana

The subjunctive mood: the case of Polish and Italian

Abstract

Natural languages differ not only in lexis, but also, or perhaps above all, in grammar. The importance of certain grammatical forms or their frequency of use can vary among languages. There are languages that use them or describe them differently.

In the contemporary Polish grammar we will not find information about the subjunctive mood. However, when comparing it with other languages, such as Italian, we will notice certain analogies and phenomena in Polish which are not formally described, and yet they resemble the subjunctive. Nonetheless, a researcher, who will consult older studies, may discover that the description of the Polish grammar changed quite significantly and may be able to find some new insights.

This text is an attempt to show that, despite the lack of a formal description, Polish uses the subjunctive, by confronting it with Italian language.

Keywords

subjunctive, Polish, Italian, meaning, grammar

Parole chiave

congiuntivo, lingua polacca, lingua italiana, significato, grammatica

1. Introduzione

I sistemi grammaticali delle lingue naturali differiscono, non solo in termini di fonologia, morfologia o lessico, ma anche per quanto riguarda le strutture grammaticali. I loro utenti, descrivendo la stessa o una realtà simile, utilizzano varie risorse

e possibilità di costruzione disponibili all'interno di un dato sistema linguistico. Di conseguenza, alcune lingue dispongono, ad esempio, di articoli o strutture morfo-sintattiche che non esistono in altre, di un sistema più complesso di tempi e modi il quale in altre grammatiche sarà più semplificato, presentano una flessione più o meno complicata, ecc. La varietà dei sistemi linguistici e dei modi di descriverli non significa che non siamo in grado di esprimere lo stesso contenuto concettuale in diverse lingue, significa invece che lo esprimiamo in modi diversi, con mezzi linguistici diversi.

In questo lavoro si intende verificare se esiste il modo congiuntivo (*tryb łączący*) in polacco sulla base di un'analisi contrastiva con il sistema della grammatica italiana. Molte lingue indoeuropee possiedono i modi grammaticali (dal latino: *coniunctivus*, *subiunctivus*) che servono per esprimere desideri, possibilità, comandi, bisogni, emozioni, giudizi e affermazioni irreali (ipotetiche), a seconda delle regole che governano una determinata lingua. In generale, si tratta delle forme del modo *subiunctivus* usate soprattutto nelle proposizioni subordinate, con minore frequenza nelle frasi semplici. La sua distribuzione è basata su fondamenti semantici, esso viene richiesto generalmente da alcune espressioni particolari introdotte nella proposizione reggente o in presenza di certe congiunzioni (Polański 2003: 569).

Parlando del modo *subiunctivus* si intendono le strutture grammaticali polacche che corrispondono, ad esempio, al modo congiuntivo in italiano (cfr. Dardano, Trifone 2003), il quale si realizza in quattro tempi (presente, passato, imperfetto, trapassato), oppure al *subjunctive* in inglese (cfr. Thomson, Martinet 1996), che si realizza in due tempi (*the present e the past subjunctive*), così come i loro equivalenti in molte altre lingue, ad esempio: il francese *subjonctif*, il tedesco *Konjunktiv*, lo spagnolo *subjuntivo*.

Questo studio è un tentativo di esaminare alcuni esempi di enunciati polacchi in cui formalmente appaiono le forme verbali del passato le quali in italiano vengono espresse con il congiuntivo. L'analisi sembra interessante, siccome nella grammatica contemporanea della lingua polacca il modo congiuntivo formalmente non esiste e soltanto alcuni linguisti, specialisti in lingue moderne, soprattutto coloro che conducono ricerche contrastive, ne riconoscono l'esistenza (cfr. Załęska 1997; Migdalski 2006; Tomaszewicz 2009; Kagan 2013; Orszulok 2016).

Si propone di riprendere il tema del congiuntivo in polacco e di presentarlo in un'altra prospettiva, ossia confrontandolo con il modo congiuntivo in italiano, cercando allo stesso tempo di scoprire se e come la descrizione formale di una lingua influenzi il suo uso e il suo significato, la sua comprensione. Si intende verificare se il fatto che alcune forme grammaticali sono cadute in disuso, ci fa percepire il mondo circostante in modo diverso rispetto ai tempi precedenti (prendendo in considerazione l'evoluzione della lingua e del suo aspetto formale), oppure diversamente dai parlanti di altre lingue.

2. I modi verbali in polacco

La lingua polacca ha subito e continua a subire molti cambiamenti, trasformazioni e semplificazioni nel corso dei secoli e alcune delle sue strutture grammaticali sono cadute in disuso o sono oggi considerate arcaiche. Attualmente, ad esempio, in polacco non esiste il passato composto (*czas przeszły złożony*) o il trapassato (*czas zaprzeszły*) che erano presenti nel polacco antico (Długosz-Kurczabowa, Dubisz 2006: 305—309); le forme come *zrobiłeś był* (avevi fatto), *poszłam była* (ero andata) le si incontrano soltanto nelle opere letterarie o nei loro adattamenti cinematografici stilizzati per i tempi in cui erano usate.

Sebbene la flessione della lingua polacca dia la possibilità di creare molte forme verbali che descrivono varie situazioni, stati, eventi, attività ecc., nella descrizione dei tempi della lingua polacca risultano "soltanto" tre tempi: il passato, il presente e il futuro, mentre alle forme verbali che corrispondono più o meno a tempi evidenziati in altre lingue, non sono assegnati dei termini formali.

> Il polacco contemporaneo non riconosce **tempi posizionali** che non esprimono un riferimento diretto all'enunciato, ma a un altro evento che è oggetto della narrazione attuale, come il tedesco *Plusquamperfekt*. Nel passato, questo ruolo era svolto [*N.d.A.* in polacco] dal cosiddetto t r a p a s s a t o (*czas z a p r z e s z ł y*) che veniva creato dalla forma personale del passato di un dato verbo e dalla forma del verbo essere al passato *był* o *była* (*N.d.A.* it. era), la stessa per tutte le persone (al plurale *byli/były — N.d.A.* it. erano), quindi: *czytałam była* (*N.d.A.* it. avevo letto, al femminile), *czytałaś była* (*N.d.A.* it.: avevi letto, al femminile)…, *czytałyśmy były* (*N.d.A.* it.: avevamo letto, al femminile) ecc. (Nagórko 2007: 95)[1].

Per quanto riguarda la categoria del tempo, la grammatica della lingua polacca si concentra maggiormente sull'aspetto del verbo e sulla sua descrizione come elemento che caratterizza questa parte del discorso. Di conseguenza, nella grammatica polacca si possono distinguere: i verbi imperfettivi e perfettivi, le cui forme all'infinito indicano un dato aspetto, una sua natura; a volte si tratta di forme suppletive, ad esempio: *brać* vs. *wziąć* (le forme del verbo "prendere": quella imperfettiva

---

[1] „Współczesna polszczyzna nie zna w zasadzie **czasów pozycyjnych**, wyrażających nie odniesienie wprost do aktu mowy, lecz do innego zdarzenia będącego tematem aktualnej narracji, jak niemiecki *Plusquamperfekt*. W przeszłości rolę taką pełnił tzw. czas z a p r z e s z ł y o postaci złożonej z formy osobowej czasu przeszłego właściwego czasownika i formy *był* lub *była* jednakowej dla wszystkich osób (w liczbie mnogiej *byli / były*), a więc: *czytałam była, czytałaś była…, czytałyśmy były* itp." (Nagórko 2007: 95).

Laddove non diversamente indicato, la traduzione è da intendersi di chi scrive.

e perfettiva), *kłaść* vs. *położyć* (le forme del verbo "mettere": quella imperfettiva e perfettiva), a volte i prefissi (o gli infissi) forniscono l'informazione sull'aspetto, ad esempio: *czytać* vs. *przeczytać* vs. *czytywać* (le forme del verbo "leggere": quella imperfettiva e perfettiva — mentre quest'ultima indica un'attività iterativa) (cfr. Nagórko 2007: 99—101).

> In questo contributo ci occuperemo della categoria del modo, che possiamo definire
>
> come una forma di rappresentazione, cioè un esponente dell'atteggiamento 'veritiero' (*N.d.A.* vale a dire il modo in cui il parlante concepisce il contenuto espresso, nei termini del vero o del falso) del parlante nei confronti del contenuto parlato (Polański 2003: 614)[2].

Il modo verbale costituisce una delle possibilità per esprimere la modalità la quale

> appartiene a quei termini di cui è difficile parlare oggi, senza sottolinearne ambiguità, la diversità di approcci, 'l'appartenenza' a varie discipline, ecc. Nonostante molti lavori sulla modalità, ci si segnalano ancora alcuni 'problemi di modalità' (Jędrzejko 2000: 113)[3].

La linguista polacca Alicja Nagórko, in base alle osservazioni proprie e di altri studiosi, definisce la modalità come segue: "I linguisti affermano che o g n i frase contiene un indizio esplicito o implicito dell'atteggiamento di chi parla nei confronti del contenuto da essa espresso, e la chiamano **modalità**" (Nagórko 2007: 102)[4]. Pertanto, la modalità è una categoria che esprime l'atteggiamento di chi parla nei confronti del contenuto che può essere inteso in vari modi: più ampio o più ristretto. Con una comprensione più ristretta, affrontiamo la convinzione del parlante sulla verità o falsità degli enunciati, distinguendo 4 tipi di atteggiamento del parlante rispetto alla situazione: dichiarativo (assertivo), interrogativo, desiderativo e imperativo. Con una comprensione più ampia della modalità, sono inclusi anche i predicati che denotano l'atteggiamento emotivo del parlante nei confronti del contenuto enunciato (cfr. Polański 2003: 371). Dunque, come categoria, la modalità riguarderà il significato dell'enunciato (a seconda dell'intenzione di chi parla), invece il modo verbale si riferirà piuttosto a livello superficiale, cioè alla forma linguistica che una data lingua usa per esprimere l'atteggiamento concreto del parlante verso quello che dice.

---

[2] "jako formę reprezentacji, czyli wykładnik 'prawdziwościowej' postawy mówiącego względem wypowiadanej treści" (Polański 2003: 614).

[3] "należy do tych terminów, o których trudno dziś mówić, nie zaczynając od podkreślania ich wieloznaczności, różnorodności ujęć, 'przynależności' do różnych dyscyplin itd. Mimo wielu prac na jej temat nadal sygnalizuje się bowiem 'kłopoty z modalnością'." (Jędrzejko 2000: 113).

[4] „Językoznawcy twierdzą, że k a ż d e zdanie zawiera jawny lub kryty wyraz postawy mówiącego względem wyrażanej przez nie treści i nazywają to **modalnością**" (Nagórko 2007: 102).

In altre parole, la modalità è rappresentata nella struttura dell'enunciato con l'ausilio di vari esponenti, sia lessicali (avverbi, locuzioni preposizionali, particelle) che grammaticali (modo). Dei mezzi di espressione della modalità, Roman Laskowski scrive:

> Questi possono essere mezzi lessicali (*necessariamente*, *probabilmente*, *forse, è probabile*; *suppongo che*; *se*; *speriamo*, *che* (*N.d.A.* nel senso ottativo)…), prosodici (v. l'intonazione delle frasi polacche interrogative e imperative come *Vai a casa?*, *Tornerai alle quattro!*), sintattici (v. l'ordine delle frasi in alcune lingue, ad es. ordine delle frasi interrogative in inglese) o infine (…) mezzi morfologici diretti. La categoria del modo è il mezzo morfologico per esprimere la modalità della frase (Laskowski 1984: 132)[5].

Gli autori contemporanei dei manuali di grammatica polacca menzionano tre modi verbali: *oznajmujący/orzekający* (indicativo), *przypuszczający/warunkowy*[6] (condizionale) e *rozkazujący* (imperativo) (cfr. Bańko 2007, Bąk 1997, Kwapisz-Osadnik 2012, Laskowski 1984, Saloni 2010). Nagórko (2007) introduce la nozione di "impercettività" (*imperceptywność*) (dal lat. *Coniunctivus ex mente aliena*), ossia il cosiddetto modo di "non testimone", *narrativus*. L'impercettività viene usata in alcune lingue per riferirsi agli enunciati altrui. Questo modo consiste nel distanziarsi dal contenuto enunciato oppure nel mettere in dubbio la verità del suo giudizio. Nagórko, classificando i modi verbali in polacco, dice che:

> La lingua polacca, in cui l'impercettività non è stata grammaticalizzata (e i suoi mezzi lessicali possono portare a malintesi), conosce la seguente distinzione formale dei modi: indicativo, imperativo e condizionale" (Nagórko 2007: 103)[7].

Nel presente studio si approfitta del manuale di grammatica polacca elaborata da Józef Muczkowski (1860), siccome è un lavoro interessante e controverso rispetto alla grammatica polacca contemporanea (per di più pubblicato già nel XIX secolo). Muczkowski descrive (tra gli altri argomenti) i modi verbali[8] in polacco e ne elen-

---

5 "Mogą to być środki leksykalne (*koniecznie, prawdopodobnie, chyba, zapewne; przypuszczam, że; czy; niech, oby,* …), prozodyczne (por. intonację polskich zdań pytających i rozkazów typu *Idziesz do domu?, Wrócisz o czwartej!*), syntaktyczne (por. szyk zdania w niektórych językach, np. szyk zdania pytajnego w angielskim) bądź wreszcie są to (…) bezpośrednie środki morfologiczne. Morfologicznym środkiem wyrażania modalności zdania jest kategoria trybu." (Laskowski 1984: 132).

6 Contemporaneamente nella lingua polacca il modo condizionale viene chiamato sia con il termine *tryb przypuszczający* (it. suppositivo*) (cfr. Bąk 1997) che *warunkowy* (cfr. Bańko 2007), a seconda dell'autore.

7 "Polszczyzna, w której imperceptywność nie doczekała się gramatykalizacji, (a jej środki leksykalne mogą prowadzić do nieporozumień), zna następujące formalne rozróżnienia trybów: oznajmujący, rozkazujący i przypuszczający" (Nagórko 2007: 103).

8 Muczkowski usa due termini polacchi: *sposób* e *tryb* in modo intercambiabile.

ca 6: *oznajmujący* (indicativo), *łączący* (congiuntivo), *warunkowy* (condizionale), *życzący* (desiderativo/ottativo o esortativo)[9], *rozkazujący* (imperativo), *bezokoliczny* (infinito), proponendo gli esempi di forme verbali come di seguito:

(a) *oznajmujący*, np. *jesteś, siedzisz, piszesz*.
(b) *łączący*, np. *żebyś był, żebyś siedział, żebyś pisał*.
(c) *warunkowy*, np. *byłbyś, siedziałbyś, pisałbyś*.
(d) *życzący*, np. *obyś był, obyś siedział, obyś pisał*.
(e) *rozkazujący*, np. *bądź! siedź! pisz!*
(f) *bezokoliczny*, np. *być, siedzieć, pisać* (Muczkowski 1860: 127)[10].

I modi: *łączący* (congiuntivo), *warunkowy* (condizionale) e *życzący* (desiderativo) si realizzano tramite le forme verbali del tempo passato[11] del modo indicativo (*tryb oznajmujący*) e per mezzo di certe congiunzioni.

> Le parole polacche non hanno coniugazioni distinte per esprimere il modo congiuntivo, che possiamo trovare in altre lingue, ma lo sostituiscono con il tempo passato usato con le congiunzioni *aby, żeby, ażeby, iżby* e *byle* (*N.d.A.* it.: perché, poiché, al fine di, con lo scopo di ecc.), invece di *żeby tylko, byleby* (*N.d.A.* it.: solo, se solo), e talvolta soltanto con *by* (*N.d.A.* perché — nel senso del fine/scopo), e allora questa congiunzione non viene connessa con nessun'altra parola e neppure con un'altra espressione, ma assume solo la sua desinenza che indica persona (Muczkowski 1860: 239)[12].

---

[9] Il modo polacco *tryb życzący* sarà tradotto in questo lavoro nella maggior parte dei casi come modo "desiderativo", tuttavia, in alcuni casi si tratterà delle forme corrispondenti sia al congiuntivo ottativo/desiderativo sia al congiuntivo esortativo, ossia i congiuntivi usati nelle frasi indipendenti in italiano.

[10] a) indicativo, p.e. *(tu) sei, ti siedi, scrivi*. b) congiuntivo, p.e. *perché / che (tu) sia, ti sieda, scriva*. c) condizionale, p.e. (*tu) saresti, ti sederesti, scriveresti*. d) desiderativo, p.e. *che (tu) sia, ti sieda, scriva*. e) imperativo, p.e. *(tu) sii! siediti! scrivi!* f) infinito, p.e. *essere, sedersi, scrivere* (Muczkowski 1860: 127).

[11] Nelle grammatiche polacche contemporanee si può trovare un commento sull'uso "atipico" delle forme verbali passate: "Problematiche dal punto di vista della categoria sono le frasi con la forma flessiva del verbo in *-ł* usate dopo la congiunzione o la particella in *-by*, come, ad esempio: *Gdybym wiedziała*… (Se lo sapessi…); *Obyś miał rację!* (Magari avessi ragione tu!). A volte sono trattate come forme del modo condizionale o come forme del modo indicativo" (Laskowski 1984: 135).

["Problematyczne z punktu widzenia kategorii są zdania z formą fleksyjną czasownika na *-ł* użytą po spójniku lub partykule zakończonej na *-by*, typu np. *Gdybym wiedziała*,…; *Obyś miał rację*. Bywają one traktowane albo jako formy trybu przypuszczającego, albo jako formy trybu oznajmującego" (Laskowski 1984: 135)].

[12] "Słowa polskie nie mają osobnych odmian na oddanie znajdującego się w innych językach sposobu łączącego, ale go zastępują czasem przeszłym użytym ze spójnikami aby, żeby, ażeby, iżby oraz byle zamiast żeby tylko, byleby, a niekiedy z samem by, a natenczas spójnik ten z żadnym

Gli esempi delle forme verbali del modo congiuntivo (*tryb/sposób łączący*), desiderativo (*tryb/sposób życzący*) e condizionale (*tryb/sposób warunkowy*)[13] sono, p.e.:

Sposób łączący	L.p. *żebym, żebyś, żeby był, była, było*.
	L.m. *żebyśmy, żebyście, żeby byli, były*.
życzący	L.p. *obym, obyś, oby był, była, było*.
	L.m. *obyśmy, obyście, oby byli, były*.
warunkowy	*byłbym, byłbyś, byłby; bylibyśmy, bylibyście, byliby*.
	byłabym, byłabyś, byłaby; byłybyśmy, byłybyście, byłyby.
	byłobym, byłobyś, byłoby; byłybyśmy, byłybyście, byłyby
	(Muczkowski 1860: 136—137)[14].

Il modo congiuntivo si verifica nelle proposizioni subordinate e viene usato per esprimere qualcosa di incerto, ipotetico, qualcosa che indica la nostra intenzione, desiderio o scopo.

> Il modo congiuntivo (*N.d.A. sposób łączący*) così chiamato perché solo in connessione con un'altra frase rende completo il pensiero, viene usato quando si parla di qualcosa con incertezza, quando qualcosa non è o non accade effettivamente, ma lo esprimiamo come volontà, intenzione, desiderio o obiettivo, e quindi come qualcosa di incerto. Nel modo congiuntivo (*N.d.A. sposób łączący*), si dovrebbe prima prendere in considerazione l'usanza di esprimerlo in polacco, e poi il suo uso (Muczkowski 1860: 239)[15].

È un modo dipendente e connesso (sia nel senso formale che semantico) sempre con un'altra frase: la proposizione reggente. La forma del modo congiuntivo (che è il tempo passato all'indicativo) può esprimere sia il tempo presente, sia il passato che il futuro, a seconda del senso e del tempo della reggente.

Il modo desiderativo, similmente al modo congiuntivo e al modo condizionale, si formalizza nella lingua polacca tramite il tempo passato e le congiunzioni *oby,*

---

się innym wyrazem ani nawet ze słowem nie łączy, ale tylko jego zakończenie osobowe przybiera" (Muczkowski 1860: 239).

[13] Come possiamo osservare, tra i modi elencati da Muczkowski, i due di essi, cioè *łączący* e *życzący*, in italiano corrispondono ambedue al modo congiuntivo, ossia essendo più precisi nel secondo caso al congiuntivo ottativo o esortativo usato nelle frasi indipendenti.

[14] L.p. — indica il singolare, l.m. — indica il plurale; negli esempi citati ci sono le diverse forme del verbo *być* (essere) coniugate con le congiunzioni e le particelle oggi trattate come condizionali

[15] "Sposób łączący stąd nazwany, iż tylko w połączeniu z innem zdaniem czyni myśl zupełną, używa się, kiedy o czem z niepewnością mówimy, kiedy to nie jako będące rzeczywiście lub się dziejące, ale jako chęć, zamiar, życzenie lub cel, a zatem jako coś niepewnego wyrażamy. W sposobie łączącym najprzód na zwyczaj wyrażania go w polskim języku, a potem na jego użycie wzgląd mieć należy" (Muczkowski 1860: 239).

bodaj, bodajby, e viene usato per esprimere desideri o auguri (*Oby ci szczęście sprzyjało!* — Che la fortuna sia con te!). Tuttavia, questo modo non si trova nelle frasi complesse, ma viene usato per costruire le frasi semplici, indipendenti. Invece il modo condizionale appare nelle proposizioni subordinate di due tipi, vuol dire quelle che introducono una condizione sicura[16] per mezzo delle congiunzioni: *jeźli, jeżeli, kiedy, chyba że* (se, quando, qualora, a meno che ecc.) oppure una condizione insicura per mezzo delle congiunzioni: *gdyby, jeźliby, jeżeliby, chyba żeby* (se, nel caso che, nell'eventualità che, se per caso ecc.) (Muczkowski 1860: 240—242).

Dei tre modi sopramenzionati, quello condizionale è sopravvissuto come un modo distinto nella descrizione formale della grammatica polacca. È il modo che possiede la propria coniugazione, ovvero si forma per mezzo dei suffissi: *-bym, -byś, -by, -byśmy, -byście*, aggiunti nella scrittura al verbo oppure situati prima del verbo e scritti separatamente, p.e.: *byłabym* oppure *bym była*. Gli altri due modi: desiderativo e congiuntivo, probabilmente per il fatto che non hanno una coniugazione verbale propria, furono assimilati da altri modi negli studi successivi della grammatica polacca, principalmente dai rimanenti modi: indicativo e condizionale, ma anche dall'imperativo in alcuni casi. Il modo desiderativo viene espresso nel polacco contemporaneo parzialmente proprio tramite il modo imperativo, ossia nelle frasi che iniziano con la particella *niech* (p.e.: *Niech żyje wolność!*[17] — it.: Viva la libertà!), che appare anche nella terza persona del modo imperativo polacco (p.e.: *Niech Pan usiądzie!* — it.: Si sieda!; *Niech Państwo stąd wyjdą!* — it.: Escano di qua! ecc.), anche nelle proposizioni condizionali (p.e.: *Niech skończy zadanie, będzie mógł wyjść na dwór* — it.: (Se) finirà il compito, potrà uscire fuori.). Bojałkowska (2016) fa delle osservazioni interessanti nelle sue ricerche sull'imperativo e precisamente scrive che:

> le osservazioni preliminari suggeriscono che la possibilità di esprimere la desiderabilità mediante l'imperativo dovrebbe essere considerata sistemica, e non solo contestuale, e si dovrebbe parlare piuttosto del 'modo imperativo-desiderativo' (Bojałkowska 2016: 194)[18].

---

[16] Secondo Muczkowski (1860: 240) la condizione sicura riguarda le frasi che in italiano (e in altre lingue) vengono definite come periodo ipotetico del I° tipo, p.e.: *Jeśli przyjedzie, to zaproś go* (it.: *Se arriverà, invitalo*; ingl.: *If he comes, invite him*); invece la condizione insicura riguarda i due altri tipi di periodo ipotetico, vuol dire del II°e del III°tipo, p.e.: *Jeżeliby przyjechał, tobyś go zaprosił* (it.: *Se arrivasse, lo inviteresti*; ingl.: *If he came, you would invite him*), *Gdyby (był) przyszedł, dobrze by się (był) bawił* (it.: *Se fosse arrivato, lo avresti invitato*; ingl.: *If he had come, you would have invite him*).

[17] Come possiamo notare, in italiano in queste frasi appare il congiuntivo esortativo (chiamato anche imperativo), p.e. *Viva l'Italia!*; anche in inglese in questo contesto si usa *the subjunctive*, p.e.: *God save the queen!*

[18] […] "wstępne obserwacje skłaniają ku temu, by możliwość wyrażania przez tryb rozkazujący życzeniowości uznać za systemową, a nie tylko kontekstową, i mówić raczej o 'trybie rozkazująco-życzącym'." (Bojałkowska 2016: 194).

Confrontando quanto è stato detto con la grammatica italiana, si può notare che per quanto riguarda il congiuntivo usato nelle frasi indipendenti (il quale potrebbe essere considerato un corrispondente del polacco desiderativo), abbiamo a disposizione i tipi di congiuntivo seguenti: esortativo (imperativo), ottativo e concessivo (accanto al congiuntivo dubitativo che esprime un altro tipo di contenuto). I primi due elencati sono simili proprio al *tryb życzący* descritto da Muczkowski, siccome esprimono esortazioni, benedizioni, maledizioni e desideri inappagati, auguri; invece il congiuntivo concessivo assomiglia all'uso dell'imperativo. Ne parleremo nel paragrafo successivo.

3. Il modo congiuntivo in italiano

Parlando della categoria verbale del modo nella grammatica italiana si distinguono 7 modi verbali: 4 modi finiti (indicativo, congiuntivo, condizionale, imperativo) e 3 modi indefiniti (infinito, gerundio, participio). Il modo esprime e specifica la caratteristica di un'azione, vuol dire *indica un diverso punto di vista, un diverso atteggiamento psicologico, un diverso rapporto comunicativo con chi ascolta: certezza, possibilità, desiderio, comando ecc.* (Dardano, Trifone 2003: 311). Il modo congiuntivo italiano analizzato in questo lavoro si realizza per mezzo di quattro tempi verbali: presente, passato, imperfetto e trapassato, che maggiormente vengono usati seguendo *le stesse norme che regolano la concordanza dei tempi dell'indicativo* (Katerinov 1999: 93); la scelta del tempo verbale giusto dipende dalla relazione temporale. Invece la scelta di un dato modo verbale in italiano è dovuta al senso dell'enunciato, ossia per quanto concerne l'uso del congiuntivo esso esprime in generale un'azione incerta, un giudizio personale, soggettivo (Katerinov 1999: 95). In molti casi dipende dalla sensibilità o dalle intenzioni di chi parla. Il modo congiuntivo appare per lo più nelle proposizioni subordinate quando il predicato nella reggente esprime: opinione, supposizione, incertezza, augurio, speranza, attesa, timore, dubbio, necessità, probabilità o improbabilità, possibilità o impossibilità (Katerinov 1999: 96—97). Lo si usa ancora in molte espressioni che indicano uno stato d'animo, dopo un predicato principale al condizionale, dopo il grado superlativo relativo, dopo alcuni aggettivi e pronomi indefiniti, nelle proposizioni relative nel caso in cui il predicato della reggente esprime volontà, scelte, preferenze ecc., nelle proposizioni concessive, finali, temporali (con "prima che"), proposizioni interrogative indirette, modali (con "come se", "comunque", "in qualsiasi modo"), nelle proposizioni comparative di maggioranza (con "più/meglio… di quanto", "più… di quello che"), nelle pro-

posizioni condizionali (introdotte da “a patto che”, “a condizione che”, “nel caso che” ecc.), nelle proposizioni consecutive (nel caso delle costruzioni con “troppo” seguito dall’aggettivo nella reggente e della subordinata introdotta da “perché”), con l’ordine inverso delle proposizioni (quando la frase complessa comincia da “che…”) (Katerinov 1999: 96—100). Il congiuntivo può essere usato pure nelle proposizioni indipendenti; ce ne sono 4 tipi: esortativo (o imperativo, lo si usa per esclamazioni, benedizioni o maledizioni), concessivo (formula la concessione o l’ammissione di un fatto), dubitativo (esprime il dubbio) e ottativo (o desiderativo, esprime desiderio, augurio inappagato, speranza) (Katerinov 1999: 95—96). Le suddette saranno le linee generali dell’uso del modo congiuntivo in italiano che in confronto con altre lingue nella cui descrizione formale del sistema grammaticale troviamo i suoi corrispondenti, come p.e. nell’inglese *the subjunctive mood* (o in altre lingue come p.e. tedesco, francese o spagnolo) risulta un modo verbale di alta frequenza, usato in numerosi contesti e con diversi significati. Sintetizzando le indicazioni dell’uso del congiuntivo in italiano si può constatare che la sua scelta dipende dal contenuto dell’enunciato, nella maggior parte dei casi della reggente in una frase complessa, accanto a tanti altri contesti lessicali. È proprio l’intenzione del parlante che vuole esprimere un suo atteggiamento verso quello che dice, ossia vuole trasmettere un dato significato.

4. L’analisi contrastiva del congiuntivo in polacco e in italiano

I manuali di grammatica polacca, come già accennato, nella maggior parte degli studi non menzionano il modo congiuntivo che compare nelle grammatiche di altre lingue indoeuropee. Tuttavia, esaminando molti enunciati in polacco, si può notare che in alcuni di essi compaiono forme morfologiche dei verbi al passato, che, ciononostante, non si riferiscono al passato.

Nel paragrafo 2., “I modi verbali in polacco”, sono citati frammenti della grammatica di Józef Muczkowski (1860), in cui troviamo ben sei modi verbali, tra cui il modo congiuntivo (*tryb łączący*). Allora, perché questo modo non è attualmente riconosciuto dalla maggior parte dei linguisti polacchi? Perché alcuni dei modi citati da Muczkowski sono scomparsi dalla descrizione della grammatica? Forse uno dei motivi era che non avevano coniugazioni proprie, e forse è naturale che i sistemi e le strutture linguistiche vengano gradualmente semplificate. Eppure va notato che la lingua inglese, ad esempio, usa il modo congiuntivo (*subjunctive*) senza creare coniugazioni separate per esso. In italiano (o spagnolo), invece, il sistema dei tempi

del modo congiuntivo (*subjuntivo*) è molto complesso, sia in termini di tempi verbali che di coniugazione. Dunque, come spiegare le forme (morfologiche) passate[19] di verbi in polacco che non sono in realtà forme passate?

4.1 Il desiderio, l'augurio

In polacco, il desiderio nella frase principale viene espresso con l'uso dei verbi come: *chcieć*, *pragnąć*, *życzyć sobie*, *marzyć*, *łaknąć*, *pożądać*, *żądać* ecc. (desiderare, volere, sognare, sperare, bramare, chiedere di, domandare di, ecc.), mentre la proposizione subordinata viene introdotta con la congiunzione *żeby* (e simili, come: *aby, by*), e il verbo assume la forma del tempo passato. Osserviamo l'esempio seguente:

(1) Chcę, **żeby przeczytał** tę książkę.
Voglio che lui **legga** questo libro.

La forma verbale *przeczytał*[20] (ha letto/lesse) si riferisce morfologicamente all'azione passata, perfettiva, compiuta, invece in questo contesto non indica il tempo passato, ma piuttosto quello che vuole, desidera, chi parla. Confrontando la frase con il suo corrispondente in italiano possiamo notare l'uso del congiuntivo[21] che viene usato proprio per esprimere quel desiderio, quello che vogliamo.

Un altro tipo di frasi in cui esprimiamo il desiderio o l'augurio, sono le frasi indipendenti, si tratta cioè del modo desiderativo (*tryb życzący*), messo in evidenza da Muczkowski (1860), che corrisponderà al modo congiuntivo esortativo oppure ottativo in italiano. Secondo Muczkowski (1860), nel caso del modo desiderativo polacco, il significato che esso introduce, ossia: il desiderio o l'augurio, semanticamente sarà vicino a quello delle frasi complesse, perché anche qui viene espresso il desiderio o l'augurio (benedizione o maledizione)[22], però la struttura dell'enunciato è diversa.

---

[19] Si intendono le forme verbali, p.e. *robił*, *robiła* (it.: lui/lei faceva), che attualmente nelle tabelle di coniugazione dei verbi sono trattate come forme del tempo passato.

[20] Inoltre, la stessa forma appare nella proposizione subordinata indipendentemente dal tempo o dal modo nella reggente, siccome in polacco non si applica la conseguenza dei tempi e modi.

[21] Se cambieremo il tempo nella reggente applicando la conseguenza dei tempi e dei modi otterremo rispettivamente: il congiuntivo presente o il congiuntivo imperfetto.

[22] Klemensiewicz (1961: 9—13) distingue i tipi di enunciato per la sua funzione intenzionale: indicative (*oznajmujące*), interrogative (*pytające*), richiedenti (*żądające*) (quell'ultimo tipo, qui nel testo, negli esempi (5) e (6) corrisponde al modo desiderativo di Muczkowski). "Postawę żądającą uwydatnia w zdaniach żądających intonacja i akcent; specjalne formy fleksyjne, mianowicie trybu rozkazującego; formy trybu oznajmującego i przypuszczającego w funkcji życzącej; partykuły *oby, bodaj, niech, niechże*, itp." (Klemensiewicz 1961:12—13).

(2) Obyś **był** szczęśliwy!
Che tu **sia** felice!
(3) Bodajbyś kark **skręcił**!
Che tu **torca** il collo!

Anche in queste frasi, no. (2) e (3), nella versione polacca il verbo morfologicamente presenta la forma del passato, eppure non descrive gli eventi passati. La differenza consiste nella costruzione di queste frasi, vale a dire che il modo desiderativo, secondo Muczkowski (1860: 241) — a differenza del congiuntivo — appare nelle frasi semplici, indipendenti, che iniziano con le congiunzioni come: *oby*, *bodaj*, *bodajby*[23] ecc. Per quanto riguarda l'italiano moderno in questo tipo di frasi, come già menzionato, si verifica il congiuntivo esortativo che esprime le esclamazioni tipo benedizioni o maledizioni (realizzato con il congiuntivo presente), e con il congiuntivo ottativo, con un senso simile, il quale esprime un augurio, un desiderio inappagato o inappagabile (si realizza formalmente con il congiuntivo imperfetto o trapassato). Allora paragonando il modo desiderativo polacco al sistema dei modi verbali italiani, si può constatare che esso dovrebbe essere trattato come una variante del modo congiuntivo, appunto come lo si fa in italiano distinguendo diversi tipi di congiuntivo nelle frasi semplici che esprimono diversi sensi.

4.2 Il dubbio, l'incertezza

Nel caso in cui nella reggente viene usato il verbo che esprime il dubbio, l'incertezza (*wątpić*, *nie sądzić*, *nie wierzyć*… — dubitare, non credere, diffidare… ecc.) oppure una struttura lessicale di un simile significato (*nie być pewnym* — non essere sicuro di ecc.), inserendo la congiunzione *żeby*[24] (che) nella proposizione subordinata si ottiene la forma del modo congiuntivo. Guardiamo l'esempio no. (4) in cui

["L'atteggiamento richiedente è enfatizzato nelle frasi richiedenti dall'intonazione e dall'accento; le forme flessive speciali, vale a dire l'imperativo; le forme del modo indicativo e del condizionale nella funzione richiedente; le particelle *oby, bodaj, niech, niechże*, ecc." (Klemensiewicz 1961: 12—13).]

[23] Secondo Bojałkowska (2021), le frasi con le congiunzioni *oby, niech, niechby, niechże, bodajby, byle* vengono classificate come realizzazione della "modalità espressiva", che consiste nell'espressione da parte del mittente delle emozioni e degli stati di coscienza riguardanti il contenuto dell'enunciato (Bojałkowska 2021: 200).

[24] Dal punto di vista formale la congiunzione polacca *żeby* introduce le proposizioni subordinate oggettive o soggettive (cf. Pisarkowa 1972: 185—186); qui è il caso dei verbi di dubbio, incertezza, ma *żeby* appare anche con altri sensi, p.e. nel caso dei verbi di volontà (*Chcę żeby*… Voglio che…) oppure delle proposizioni finali (*Robię to, żeby*… Lo faccio affinché…).

appare la forma passata del verbo "essere" (*była*) la quale non indica però il passato in questa frase:

(4) Wątpię, **żeby** jutro **była** ładna pogoda.
Dubito che domani **faccia** bel tempo.

Qui la proposizione subordinata si riferisce senza dubbio al futuro nonostante il verbo alla forma del passato (*była*). Si può assumere che la forma passata del verbo in polacco sia la forma del congiuntivo, ciò si evince dalla costruzione *żeby* con il verbo al passato e dal senso del verbo *wątpić* (dubitare) nella reggente. In italiano, in questo tipo di frasi, nella subordinata si usa il congiuntivo che esprime il dubbio, sia nel caso in cui la subordinata si riferisce al futuro sia se si riferisce al passato. Tuttavia, cambiando in polacco la congiunzione in *że* (invece di *żeby*), nella subordinata useremo l'indicativo:

(5) Wątpię, że jutro **będzie** ładna pogoda.
Dubito che domani **farà** bel tempo.

In italiano la struttura della frase non cambia — in ambedue i casi abbiamo la stessa congiunzione: che — quello che cambia è la sfumatura del senso della frase, ossia la frase con il modo indicativo indicherà un enunciato con un grado più alto di certezza.

Osserviamo un altro esempio:

(6) Wątpię, **żeby** on **przeczytał** tę książkę.
Dubito che lui **legga**/**abbia letto** quel libro.

L'esempio polacco sopraccitato consente la comprensione del senso della frase in tre modi: a) con il senso della situazione che dovrà ancora avvenire, b) con il riferimento alla situazione passata e c) con l'ipotesi formulata in base ad una condizione implicita. Invece in italiano, per essere più precisi, possiamo scegliere tra due tempi del congiuntivo che rispettivamente indicano un'azione posteriore o anteriore. In polacco, però, cambiando la congiunzione otteniamo le versioni che descrivono i tre contesti diversi:

(7) (a) Wątpię, że on **przeczyta** tę książkę.
Dubito che lui **leggerà** quel libro.
(b) Wątpię, że on **przeczytał** tę książkę
Dubito che lui **abbia letto** quel libro.

(c) Wątpię, że on **by przeczytał** (**przeczytałby**) tę książkę (jeśli…)
Dubito che lui **leggerebbe** questo libro (se…).

Il contenuto delle frasi polacche con la subordinata introdotta da *żeby* e da *że* in questo caso è molto simile, però quelle con *że* esprimono implicitamente certezza. Anche le frasi italiane con l'uso del futuro semplice (per l'azione posteriore) dimostrano quella sfumatura del senso che suggerisce che chi parla ne è più sicuro. L'esempio no. (7c) dovrebbe essere interpretato come una parte del periodo ipotetico (prendendo in considerazione l'uso del condizionale nella subordinata) senza la condizione esplicita.

Un caso simile e interessante riguarda la situazione in cui in polacco o cambiamo la congiunzione oppure il modo, scegliendo il congiuntivo, l'indicativo o il condizionale[25]. Osserviamo le frasi:

(8) (a) Wątpię, **żeby** to **było** możliwe.
Dubito che **sia** possibile.
(b) Wątpię, **że** to **byłoby** możliwe (jeśli…).
Dubito che **sarebbe** possibile (se…).
(c) Wątpię, **że** to **jest** możliwe.
Dubito che **sia** possibile.

La frase no. (8a) presenta il dubbio introdotto nella reggente e continuato nella subordinata con il congiuntivo (il passato "irreale"); la frase no. (8b) indica un dubbio condizionato (senza aver espresso esplicitamente quella condizione); invece la frase no. (8c), nonostante il senso del verbo nella reggente, indica piuttosto la certezza di chi parla. Gli esempi no. (8a) e (8b) sono molto simili nel senso e ambedue presentano una situazione dubbiosa e irreale.

4.3 L'opinione soggettiva

In italiano nel caso di un'opinione soggettiva, una supposizione, uno stato o un'emozione introdotta dalla espressione nella reggente si verifica il modo congiuntivo nella subordinata, invece in polacco negli stessi contesti avremo l'indicativo, p.e.:

[25] Nel caso degli esempi (7 a, b, c) e (8 a, b, c) alcuni studiosi parlano della mobilità della particella *-by* per quanto riguarda il modo condizionale (cfr. Załęska 1997), di cui ancora più avanti nel testo.

(9) Myślę, że to **jest** bardzo użyteczne.
Penso che **sia** molto utile.
(10) Przypuszczałem(-am), że on tego nie **zrobi**.
Supponevo che lui non lo **facesse**.
(11) Miałem(-am) nadzieję, że **przyjedziesz**.
Speravo che tu **venissi**.
(12) Obawiam się, że nie (z)**rozumieją**.
Temo che non **capiscano**.
(13) Przykro mi, że cię nie **zaprosili**.
Mi dispiace che non ti **abbiano invitato**.

Nelle frasi italiane presentate sopra, accanto al modo congiuntivo, si ha ancora la scelta tra i tempi adatti del congiuntivo (dovuta alla conseguenza dei tempi e dei modi) a seconda del senso dell'enunciato; comunque, in italiano in questi contesti si usa il congiuntivo, invece in polacco si può notare qui l'uso dell'indicativo nei tempi: presente, passato o futuro. Similmente, sempre esclusivamente in italiano, nelle frasi complesse, p.e. dopo il superlativo relativo nella reggente si usa il congiuntivo:

(14) To jest najpiękniejsze miasto, jakie kiedykolwiek **widziałem(-am)**.
È la città più bella che io **abbia** mai **visto**.

In polacco in questo contesto non si verifica il congiuntivo, ossia la forma del passato "irreale". È anche un esempio che in certo senso esprime un'opinione soggettiva (per il senso della reggente), qui con l'uso del superlativo relativo si osserva la differenza per quanto concerne la scelta dei modi verbali nelle due lingue.

4.4 Lo scopo

Nelle proposizioni subordinate finali a livello formale l'azione viene espressa per mezzo del tempo passato e della congiunzione *żeby* (e simili):

(15) Mówię ci to (po to), **żebyś** o tym **wiedział(-a)**.
Te lo dico **perché** tu lo **sappia**.

Lo scopo è sempre qualcosa che dovrà ancora succedere, che vogliamo che succeda, a cui miriamo. Allora, nelle proposizioni subordinate finali sia in polacco che in italiano l'azione descritta nella subordinata si riferisce a una situazione posteriore rispetto al senso della reggente. In italiano formalmente si usa in questo caso

il congiuntivo e apparentemente le forme (morfologiche) passate dei verbi polacchi rappresentano anche il modo congiuntivo.

4.5 L'irrealtà, l'(im)possibilità, l'(im)probabilità

Come osserva Muczkowski (1860), nelle frasi condizionali in polacco appare pure la forma passata del verbo che non necessariamente si riferisce alle azioni passate (il passato "irreale"). Si tratta dell'apodosi nel periodo ipotetico (che introduce l'ipotesi o la condizione), invece nella protasi si verifica il modo condizionale (cfr. Muczkowski 1860: 240—241). Questo tipo di frasi in polacco corrispondono alle frasi complesse che formano il periodo ipotetico in italiano, quello del II° e del III° tipo (oppure il periodo ipotetico misto). È la situazione in cui nella proposizione subordinata il verbo che esprime la condizione utilizza le forme verbali passate in polacco, mentre in italiano in questo luogo appare il congiuntivo; invece nella reggente appare il modo condizionale in ambedue le lingue ed esprime la conseguenza.

(16) Gdybym **była** bogata, **kupiłabym** piękny duży dom.	Se **fossi** ricca, **comprerei** una bella grande casa.
(17) Gdybyś wczoraj **był odrobił** zadanie, dziś **miałbyś** dzień wolny od obowiązków.	Se ieri **avessi fatto** i compiti, oggi **avresti** un giorno libero dagli obblighi.
(18) Gdybyś **był przyszedł** na przyjęcie Kasi, **zrobiłbyś był** jej wielką przyjemność.	Se **fossi venuto** alla festa di Katerina, le **avresti fatto** un grande piacere.

Le frasi presentate sopra costituiscono esempi delle frasi complesse il cui contenuto è un'ipotesi irreale, quasi irreale o che si riferisce agli eventi passati, posta in base alla condizione rapportata nella proposizione subordinata e al suo effetto, espresso nella reggente. Nella frase no. (16) è stata formulata un'ipotesi, detta pura, ossia interamente irreale, la quale non è in alcun modo correlata con la realtà. Nella frase no. (17) l'ipotesi irreale è stata costruita in base alla condizione che si riferisce ad una data situazione passata, verificatasi in realtà, e la reggente è un suo effetto potenziale, una sua conseguenza ipotetica. Nel terzo esempio, no. (18), entrambe le parti della frase si riferiscono ad eventi passati, reali, nel senso che la condizione è stata formulata in base ad un evento passato e il suo effetto si riferisce ad una situazione passata, però non realizzata (ma potenzialmente possibile nel passato). Negli esempi presentati in polacco abbiamo in tutti e tre i casi le forme verbali passate nella subordinata e le forme del condizionale (*tryb warunkowy/przypuszczający*) nella

reggente. Tuttavia, alcuni linguisti che descrivono la grammatica polacca, analizzano le forme verbali nelle frasi suddette come le forme del condizionale con la particella modale "mobile" *by* (p.e. *zrobił**bym***, ***bym** zrobił* — io farei (cfr. Załęska 1997), nel senso che, nel periodo ipotetico, una volta questa particella viene aggiunta alla congiunzione all'inizio della subordinata, un'altra — al verbo. E, di conseguenza, si potrebbe assumere che i verbi nella subordinata siano coniugati nel modo condizionale, p.e., con la congiunzione *jeśli*, avremo: *Jeśli**byś** przyszedł*… oppure *Jeśli przyszedł**byś***… — in italiano non esiste tale possibilità e nella subordinata condizionale del periodo ipotetico del II° e del III° tipo avremo il congiuntivo (in alcuni casi nel periodo ipotetico del III° tipo — l'imperfetto indicativo, che viene usato piuttosto nel linguaggio parlato, colloquiale), solo nella reggente possiamo usare il modo condizionale.

Un altro esempio dell'uso del tempo passato per la descrizione delle situazioni irreali sono i costrutti come, p.e.:

(19) Traktuje mnie, **jakbym była** szalona.[26]
Mi tratta **come se io fossi** pazza.

Anche se nella versione polacca si osserva qui la particella *by* aggiunta alla congiunzione *jak*, non è possibile in questo caso spostarla e aggiungerla alla forma verbale per poter parlare del modo condizionale. Vale a dire che descrivendo le nostre impressioni, le quali non coincidono con la situazione reale, ma sono soltanto una potenziale situazione o qualcosa che ci sembra, in polacco usiamo la congiunzione *jakby* e la forma passata del verbo. Rispettivamente in italiano in questo caso usiamo la costruzione *come se* e il congiuntivo imperfetto. È un altro esempio dell'uso della forma passata "irreale" in polacco per descrivere qualcosa di diverso dal passato. Contrastando le frasi sopraccitate: quella polacca e italiana (analogicamente anche con le altre lingue, come p.e. l'inglese), possiamo constatare che sia in polacco che in italiano si verifica in questo contesto il modo congiuntivo che esprime irrealtà.

Per quanto riguarda le situazioni in cui si parla di: possibilità, impossibilità oppure probabilità, improbabilità, il congiuntivo appare soltanto in italiano nella subordinata, in polacco qui si usa il modo indicativo, p.e.:

(20) (Nie)możliwe, że nas **widzieli**.
È (im)probabile che ci **abbiano visti**.

[26] Esempi di questo tipo anche in inglese vengono realizzati con l'uso del modo *subjunctive* nella subordinata: *He treats me as if I **were** crazy*.

(21) (Nie)możliwe, że **przyjdą** również moi dziadkowie.
È (im)possibile che **vengano** anche i miei nonni.

La forma passata dell'indicativo nell'esempio no. (20) in polacco indica infatti il passato, nell'esempio no. (21) in polacco abbiamo il tempo futuro indicativo che si riferisce al futuro; invece in italiano in tutti e due i casi si presentano le forme del congiuntivo. Forse cambiando la congiunzione *że* in *żeby* potremmo esaminare le frasi sopraccitate considerando l'uso del congiuntivo anche in polacco.

Ci saranno molti altri usi del congiuntivo in italiano, vari contesti semantici e lessicali, che non sempre troveranno le forme equivalenti al congiuntivo in polacco, p.e. riferendosi a strutture come: comunque, in qualsiasi modo, più/meglio… di quanto, più… di quello che, a patto che, a condizione che, nel caso che ecc., nelle proposizioni consecutive (con "troppo" nella reggente e "perché" nella subordinata ecc.), con l'ordine inverso delle proposizioni (quando la frase complessa comincia da "che…"), nelle proposizioni concessive (con benché, sebbene ecc.), in alcune proposizioni temporali (con "prima che"), nelle proposizioni interrogative indirette ecc. (Katerinov 1999: 96—100). Grammaticalmente (a livello formale) in molti di questi sensi in polacco si userà o il modo indicativo o il modo condizionale.

5. Conclusioni

In base alle informazioni teoriche che ci forniscono i manuali di grammatica, sia italiana sia polacca, e agli esempi analizzati, si può constatare che il modo congiuntivo è scomparso dalla descrizione formale della lingua polacca, però non dall'uso. Comunque, la descrizione dei modi verbali nella lingua polacca proposta da Muczkowski (1860) non coincide perfettamente con l'uso e il significato delle stesse frasi nella lingua italiana, nella quale il modo congiuntivo si verifica a livello formale, anche in molti altri contesti qui non menzionati che si differenziano per quanto riguarda la scelta del modo verbale in italiano e in polacco (o in altre lingue). Tuttavia, Muczkowski (1860) ha notato nella lingua polacca il fenomeno — forse non tanto complesso come in italiano — che consiste nell'applicazione delle forme verbali passate con una funzione diversa, ossia forme le quali non si riferiscono ad azioni passate, ed ha descritto in modo dettagliato la struttura del sistema dei modi verbali in polacco. Il suo lavoro di sicuro merita un riconoscimento e forse andrebbero riprese alcune delle sue idee. Un'altra questione che merita riflessione è il fatto che le strutture delle frasi discusse in questo contributo le quali caratterizzano il modo

congiuntivo siano trascurate nella maggior parte dei manuali di grammatica polacca. Può darsi che ciò sia dovuto al fatto che — come osservato — il modo congiuntivo in polacco non ha sviluppato una coniugazione distinta a differenza dell'italiano (anche del francese, dello spagnolo o del tedesco). Comunque, nel caso dell'inglese non esiste il problema della mancanza della coniugazione dedicata al congiuntivo, perché esso approfitta dell'infinito o del *Simple Past* per formare il *subjunctive*.

La grammatica descrittiva della lingua polacca è "soltanto" una descrizione formale dei suoi elementi e delle sue strutture; questa descrizione viene creata dai linguisti, che li classificano, e decidono anche quali elementi (e in che modo) fanno parte di un dato sistema linguistico. È ovvio che alcune strutture lessicali o grammaticali cadono in disuso e, di conseguenza, spariscono pure dalla descrizione formale (oppure vengono trattate come arcaismi). Possono esserci molti fattori che hanno influenzato lo stato attuale della grammatica polacca. Inoltre, ci saranno ancora elementi su cui non tutti i linguisti polacchi saranno d'accordo. Allora esiste il modo congiuntivo in polacco? Formalmente no, però dal punto di vista semantico, si può ritenere che esiste come "una struttura senza nome", non riconosciuta. E così come molte altre strutture grammaticali non coincidono al cento per cento con i loro equivalenti in diverse lingue, anche in questo caso l'uso del congiuntivo non esistente formalmente in polacco non coinciderà sempre con i contesti analoghi in italiano, o meglio il congiuntivo italiano è molto più complesso e appare in più contesti rispetto alla lingua polacca.

Dunque, il senso del congiuntivo, ossia i significati che esso rappresenta, che ci permette di esprimere, fornisce ragioni per riconoscere anche la sua presenza in polacco proprio in senso semantico. "La grammatica porta il significato"[27] (Langacker 2008: 14) — significa che la grammatica è uno strumento usato per esprimere contenuti, significati, serve per creare nuovi significati. Allora, nonostante la mancanza della terminologia formale, il congiuntivo si verifica in alcuni contesti in polacco per mezzo delle forme (morfologicamente) passate dei verbi che non si riferiscono in questi contesti al passato, ma possono introdurre significati come: desiderio, augurio, scopo, dubbio, emozione, opinione soggettiva, ipotesi, situazione irreale e così via, e lo confermano le frasi esaminate in questo lavoro in base al paragone con le loro versioni italiane. Ogni strumento (anche la grammatica) può essere utilizzato in numerosi modi, a seconda di quello che si vuole dire e si intende trasmettere. I polacchi percepiscono o concepiscono la realtà in modo disuguale dagli italiani a causa della mancanza del modo congiuntivo nella grammatica descrittiva polacca? Vedono il mondo in modo differente rispetto ai parlanti di lingue strutturate diversamente? Quello che è sicuro è che ne parliamo in vari modi: più o meno pre-

[27] "[…] grammar is meaningful." (Langacker 2008: 14).

cisamente, esprimendo, specificando alcuni elementi del significato o trascurandoli nella rappresentazione linguistica. La lingua come strumento che serve per rappresentare il nostro sistema concettuale non è perfetta e ci offre soltanto certe possibilità di espressione. L'esistenza o la mancanza di una data struttura grammaticale in una lingua ci permette soltanto una descrizione più o meno precisa, dettagliata, della realtà che ci circonda, o meglio una rappresentazione della nostra interpretazione del mondo.

Riferimenti bibliografici

Bańko, M. (2007). *Wykłady z polskiej fleksji*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.

Bąk, P. (1997). *Gramatyka języka polskiego. Zarys popularny*. Warszawa, Wydawnictwo PWZN Print 6.

Bojałkowska, K. (2016). Formy trybu rozkazującego we współczesnym polskim języku religijnym. In: M. Gębka-Wolak, J. Kamper-Warejko, I. Kaproń-Charzyńska (a cura di), *System, tekst, człowiek. Studia nad dawnymi i współczesnymi językami słowiańskimi*. Toruń, Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Mikołaja Kopernika, pp. 181—197.

Bojałkowska, K. (2021). Tryb rozkazujący — uwagi o definiowaniu pojęcia i zakresie jego użycia w opisach systemu fleksyjnego współczesnego języka polskiego. *Poznańskie Studia Polonistyczne, Seria Językoznawcza, Vol. 28 (48), nr 2*, DOI: 10.14746/pspsj.2021.28.2.11, pp. 195—212.

Dardano, M., Trifone, P. (2003). *Grammatica italiana con nozioni di linguistica*. Bologna, Zanichelli.

Długosz-Kurczabowa, K. Dubisz, S. (2006). *Gramatyka historyczna języka polskiego*. Warszawa, Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego.

Jędrzejko, E. (2000). Modalność w języku i w tekstach: od gramatyki do stylistyki. In: E. Sławkowa (a cura di), *Kategorie pragmatyczne w tekście literackim. Wstęp do stylistyki pragmatycznej.* Goleszów, Wydawnictwo Innowacje, pp. 113—155.

Kagan, O. (2013). *Subjunctive Mood and the Notion of Commitment*. In: O. Kagan (a cura di), *Semantics of Genitive Objects in Russian*. Dordrecht, Springer, pp. 59—73.

Katerinov, K. (1999). *La lingua italiana per stranieri. Corso medio. Lezioni*. Perugia, Edizioni Guerra.

Klemensiewicz, Z. (1961). *Zarys składni polskiej*. Warszawa, Państwowe Wydawnictwo Naukowe.

Kwapisz-Osadnik, K. (2012). *Podstawowe wiadomości z gramatyki polskiej i włoskiej. Szkic porównawczy*. Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.

Langacker, R. W. (2008). *Cognitive Grammar*: *A Basic Introduction*. Oxford, Oxford University Press.

Laskowski, R. (1984). Kategorie morfologiczne języka polskiego — charakterystyka funkcjonalna. In: R. Grzegorczykowa, R. Laskowski, H. Wróbel, (a cura di), *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Morfologia*. Warszawa, Wydawnictwo PWN, pp. 121—170.

Migdalski, K. (2006). *The Syntax of Compound Tenses in Slavic*. Utrecht, LOT.

Muczkowski, J. (1860). *Gramatyka języka polskiego*. Petersburg, Nakładem i drukiem B. M. Wolffa.

Nagórko, A. (2007). *Zarys gramatyki polskiej*. Warszawa, Wydawnictwo PWN.

Orszulak, M. (2016). What does *żeby* introduce? Old and new research questions about the Polish *żeby* complementizer. In: *Questions and Answers in Linguistics. Vol. 3 (1)*, "https://doi.org/10.1515/qal-2016-0001", pp. 1—21.

Pisarkowa, K. (1972). Tryb przypuszczający i czas zaprzeszły w polszczyźnie współczesnej (formy i funkcje). *Język Polski LII (3)*, pp. 183—189.

Polański, K. (a cura di) (2003). *Encyklopedia językoznawstwa ogólnego*. Wrocław, Wydawnictwo Zakład Narodowy imienia Ossolińskich.

Saloni, Z. (2010). *Czasownik polski*. Warszawa, Wydawnictwo Wiedza Powszechna.

Thomson, A. J., Martinet, A. V. (1996). *A Practical English Grammar*. Oxford—New York, Oxford University Press.

Tomaszewicz, B. (2009). Subjunctive Mood in Polish and the Clause Typing Hypothesis. In: A. Smirnova, V. Mihaliček, L. Ressue (a cura di), *Formal Studies in Slavic Linguistics*. Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholar Publishing, pp. 121—142.

Załęska, M. (1997). Grammaticalizzazione della categoria del congiuntivo in polacco. *Ricerche slavistiche, Vol. XLIV*, pp. 185—207.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—14
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.19

Magdalena Perz
Université de Silésie à Katowice
Pologne
https://orcid.org/0000-0003-1446-6920

Les items à facettes — le cas du nom *journal*

Faceted Words — Analysis of the French Noun *journal*

Abstract

The aim of this article is to examine the difficulties faced by any analysis of lexical meaning. This study concerns the French noun *journal* and the diversity of interpretative effects. Magdalena Perz investigates different approaches adopted by linguists—notion of lexical *facets, dense metonymy* when analysing semantic complexity of certain words. The problems of word senses and word sense description are vividly discussed, yet there are still many questions, such as relations between linguistics forms and extralinguistic reality to be answered in this field of research. The major problem arising from polysemy is the precise distinction between polysemy, metonymy and various theoretical tools developed in the field of lexical semantics.

Keywords

Polysemy, metonymy, lexical facets, complexity, meaning representation, context

Introduction

Bien que les unités lexicales aient rarement une signification unique, il existe des mots dont la nature polysémique demeure discutable et toujours débattue. Le lexème *cuisine*, d'une part, désigne un lieu destiné à la préparation des aliments : *cuisine bien équipée*, *cuisine d'une cantine*, *entrer dans une cuisine*. D'autre part, *cuisine*, dans les suites telles que *faire la cuisine*, *apprendre la cuisine* revêt l'acception de l'activité et équivaut à la préparation des aliments. Si nous prenons le mot *cuisine* dans une expression comme : *le sel de la cuisine journalistique*, il signifie, dans le langage des journalistes, quelque chose comme manière de présenter l'information.

Enfin, *cuisine* par métonymie peut profiler le personnel affecté à la préparation des plats : *les ordres ont été donné à la cuisine*. Doit-on considérer les exemples ci-dessus comme relevant de la polysémie ou il s'agit plutôt d'une extension de sens ? Le nom *cuisine* est-il un lieu, un ensemble de personnes qui la font et une activité en même temps ?

En rejoignant les idées de F. Cusin-Berche (2003 : 18) selon lesquelles « […] le sémantisme d'un vocable n'est en effet accessible qu'en contexte […] », nous proposons de mener une réflexion sur la diversité des effets interprétatifs du nom *journal* afin de problématiser la nature des unités polysémiques. Nous essayons de réfléchir aux différentes attitudes et explications que les linguistes peuvent adopter s'ils se donnent comme tâche l'analyse d'une unité linguistique.

Nous tenons à souligner que ce type de phénomène polysémique a retenu l'attention de beaucoup de chercheurs. En témoignent de nombreux travaux à cet égard : A. Arapinis, A. Cruse, G. Kleiber, G. Nunberg & A. Zaenen, J. Pustejovsky, A. Wierzbicka. Les chercheurs se sont attaqués aux questions de sens multiple sous différents angles.

Dans ce cadre de réflexion, nous recourrons aux traitements qui ont été proposés en la matière pour rendre compte de telles variations — la théorie des *facettes sémantiques* d'A. Cruse, celle de *métonymie intégrée* proposée par G. Kleiber et celle connue sous le nom de *métonymie dense* de G. Nunberg ainsi que les points qui légitiment leur rapprochement. Les questions seront abordées à travers différentes valeurs contextuelles du nom *journal*. Soulignons que la polysémie touche toute catégorie grammaticale, mais les substantifs, en tant qu'indices des référents, mettent en valeur le fonctionnement des unités polysémiques de façon la plus représentative.

Complexité sémantique du *journal*

Pour mieux illustrer le point de vue postulé, passons au nom *journal,* plus particulièrement à l'une de ses significations prototypiques que nous paraphraserons par : *publication périodique relatant des événements.* Ce sens s'exprime dans les suites comme :

Un journal illustré/gratuit/plié/papier/imprimé.
Acheter/vendre/brûler/feuilleter/ouvrir un journal.
Les journaux sont rangés par paquets de 25.

Frapper avec un journal.
Distribuer/livrer des journaux.

L'entourage lexical du lexème *journal* permet de conclure qu'il est un objet physique. Un *journal* prototypique est saisi en tant qu'objet concret. Un autre aspect du mot *journal* est activé dans les séquences telles que :

C'est un journal intéressant/républicain/catholique/politique/satirique/spécialisé/de gauche.
Le journal contient/réunit/présente des informations.
Ce journal parle de/dénonce/raconte/analyse/commente/présente/…
Les articles publiés dans le journal.

Dans ces cas, le lexème *journal* n'a pas la même interprétation, il est censé désigner des informations y contenues, il prend le sens de contenu informationnel. Pour pouvoir juger si le journal en question est *satirique*, *républicain* ou *scientifique*, il faut connaître et comprendre son contenu[1].

Notion de *facette* de sens

Pour A. Cruse, ces deux aspects : *entité physique* vs *contenu* invoquent un nouveau sous-type de polysémie appelé *facettes de sens*. La particularité de ce type de phénomène est que, selon le contexte, les unités lexicales peuvent prendre un sens/une facette ou bien l'autre. Concevoir, à l'instar de Cruse, que le nom *journal* est un item à plusieurs facettes s'avère un point de vue séduisant. Essayons de saisir en quoi un mot polysémique diffère de la notion de multifacialité en reprenant l'exemple bien connu de *livre*[2] à partir duquel A. Cruse introduit cette distinction.

Le nom *livre* évoque un *objet matériel* dans des combinaisons :

un livre sale (*a dusty book*)
un livre endommagé (*a dammaged book*)

[1] Remarquons que le côté /contenu/ peut lui-même présenter les deux aspects — l'aspect concret : *les rubriques dans un journal*, *les colonnes du journal*, *les dessins dans un journal*, *le journal imprimé en petits caractères* et l'aspect abstrait : contenu informationnel.

[2] L'item *livre* n'est pas le seul ayant un sens décomposable en facettes. A. Cruse analyse également les exemples de *brochure* et *lettre*, qui manifestent la même caractéristique.

un gros livre (*a thick book*)
un livre épais (*a large book*)

et il peut être désigné comme *contenu* dans les suites ci-dessous, inspirées de Cruse :

un livre passionnant (*an exciting book*)
un bon livre (*a well-written book*)
un long livre (*a lengthy book*)

Pour A. Cruse, les facettes ne sont pas véritablement de sens distincts, mais, comme le précise l'auteur, les composants d'un sens (Cruse, 2003 : 132). Elles jouissent d'une certaine autonomie, c'est-à-dire, en emploi, chacune des facettes d'un lexème peut être activée sans activer les autres. L'auteur parle d'autonomie compositionnelle (*compositional autonomy*) pour expliquer de telles variations. Ce à quoi *journal* permet d'accéder varie avec chaque adjectif et chaque prédicat accompagnant le lexème. Ainsi, nous obtenons : *journal publié*, *journal imprimé*, *journal illustré*, *journal vendu*, *journal distribué* dans lesquels les adjectifs profilent la facette /objet/ et *journal spécialisé*, *journal sportif*, *journal conservateur*, *journal satirique*, *journal scientifique* où les adjectifs modifient la facette /contenu/.

La particularité des items à facettes réside dans la possibilité de mettre en lumière une facette parmi toutes qui composent le tout. Il nous paraît important de souligner ici que, dans la majorité des emplois, les deux facettes ne sont pas interprétativement disjointes, elles sont souvent activées mutuellement, contrairement aux unités polysémiques standard. Les deux noms *journal* et *livre* ne peuvent pas être envisagés en termes de contenu sans évoquer leur côté concret. En témoignent les suites : *nouveau journal*, *ancien journal*, *publier un journal*, *lire un journal* où les deux facettes se retrouvent unifiées dans un sens global. Les facettes fonctionnent comme les deux côtés de la médaille. Précisons que les locuteurs ordinaires ne sont pas généralement conscients de la double nature des items analysés. Le couplage entre la facette /contenu/ et la facette /objet/ passe souvent inaperçu.

Notons que les deux facettes peuvent apparaître en cooccurrence dans la même phrase sans entraîner une rupture interprétative ou ce que l'on appelle le phénomène de *zeugma*.

Ce journal satirique a changé sa police de caractère.
Pierre a trouvé le journal inintéressant et l'a jeté.

C'est cette particularité d'unifier les facettes en un sens global constitue l'originalité de la notion. Les divers sens d'une unité polysémique ne peuvent pas se trouver ainsi réunis. En emploi, ils s'excluent mutuellement.

L'autonomie de facettes n'est pas restée à l'abri des critiques. C'est ainsi que G. Kleiber s'oppose à cette idée en précisant qu'avec l'item *livre*, il n'est pas possible d'isoler le contenu du contenant, d'avoir la facette concrète OBJET sans avoir la facette abstraite TEXTE (Kleiber, 2008 : 16) — ce qui peut remettre en question la validité de la notion de *facette* elle-même. La même explication a été adoptée par R. Martin (2001 : 42) : « […] pour qu'il y ait livre, il faut qu'il y ait simultanément assemblage de feuilles et signes destinés à être lus, à la fois volume et texte […] ». Qui plus est, G. Kleiber pointe la question du nombre de *facettes* potentielles à distinguer, ce qui pourrait entraîner une multiplication inutile de *facettes* à préciser pour une unité lexicale.

Aux yeux de G. Kleiber, les facettes constituent le moyen choisi par A. Cruse pour expliquer le cheminement interprétatif en vigueur. Il postule, dans le cadre de la polysémie, que les lexèmes à sens multiples soient analysés à partir du concept de *métonymie intégrée*. Selon ce principe : « Certaines caractéristiques de certaines parties peuvent caractériser le tout » (Kleiber, 1999 : 99). Ce qui revient à dire qu'une partie d'un objet peut caractériser le tout si elle est suffisamment représentative du tout. Les locuteurs appréhendent la totalité du référent par le biais de l'une de ses « parties »[3]. On peut se poser la question si, dans les cas des lexèmes en question : *livre*, *journal* et tous les autres présentant une telle dichotomie, il est légitime de postuler une situation de métonymie. Pour le processus métonymique, rappelons-le, le changement de référent est crucial. Les expressions métonymiques ne renvoient plus à leur référent prototypique, mais aux référents qui sont en connections métonymiques avec l'item en question. Dans cette perspective, les deux interprétations possibles du *journal* n'entraînent pas de changement de référent. Il s'agit du processus de référenciation différent que celui qui unit, par exemple, l'auteur et son œuvre, l'institution et son bâtiment ou la partie à un tout.

Quoique la notion de *facettes* de sens soit admise en sémantique lexicale, sa fonction dans l'appréhension du sémantisme des unités lexicales n'est pas très claire. Néanmoins, dans une perspective exploratoire d'ordre lexicographique, les *facettes* de sens constituent une solution intéressante pour rendre compte d'une fluctuation de sens et elles permettent d'expliquer certains cas dans lesquels la polysémie ne semble pas évidente.

Les *facettes sémantiques* apparaissent donc comme un cas intermédiaire entre polysémie lexicale — existence de sens multiples pour un même item — et phéno-

[3] Voir à ce propos les analyses en termes d'objet pointé (ang. *dot object*) de J. Pustejovsky (1995).

mène interprétatif. Si le terme *bureau* revêt des acceptions distinctes selon que l'on parle d'*un bureau de bois* ou d'une pièce : *Marc est dans son bureau*, le contexte permet de reconnaître l'acception pertinente. Cependant, l'exemple du *journal* est tout à fait différent. Quel que soit l'entourage lexical, un *journal* comportera à la fois un contenu informationnel et un objet physique. La question qui se pose est celle de savoir si ce type de bipolarité devrait être envisagé comme une forme de polysémie[4].

Transfert de référent

S'interrogeant sur les rapports entre une unité lexicale et la désignation des objets du monde, on aborde la question, largement débattue, du rapport entre le mot et la référence. Précisons que nous partageons le point de vue référentialiste qui prône que le sens des mots est orienté vers la référence[5]. Lorsque l'on se pose la question d'expliquer la manière dont s'y prend la langue pour désigner les segments de la réalité, on adopte un autre niveau, celui de l'extralinguistique.

Reprenons l'exemple du *journal* qui peut impliquer d'autres référents apparentés que ceux typiquement profilés. À la première lecture du *journal* en tant qu'item multi-facettes s'ajoutent d'autres, qui opposent *journal* vs *rédacteurs d'un journal* et *journal* vs *organisation*. Le sens du mot *journal* peut être étendu par un transfert métonymique et nous constatons que le référent effectif est différent que celui typiquement profilé par l'item *journal*. Ainsi, les expressions :

C'est un journal créé en 1826.
Le journal a changé de siège.
On travaille pour le même journal.
Téléphoner au journal pour dire…
Le journal ferme à 8 heures.
Les correspondants du journal.
Le journal est en grève.

---

4 À ce propos, voir : J. Pustejovsky, qui, en analysant le lexème *porte* comme *objet physique* et *ouverture*, ne postule pas l'existence des sens distincts.

5 Rappelons qu'il y a des conceptions qui postulent une indépendance complète du sens et de la référence, p. ex. : la théorie sausurienne, qui ne traite pas le problème de la désignation. Le signe saussurien relie une image acoustique à un concept, il ne se confond pas avec le référent.

profilent la conception de l'organisation. Il y a projection du *journal/publication* sur l'établissement, ce qui permet l'usage métonymique du *journal* pour désigner l'établissement d'édition. Dans de tels emplois, le nom *journal* synthétise les connaissances pratiques et encyclopédiques que les interlocuteurs y associent. En ce sens, une telle approche de considérer une unité lexicale pourrait être qualifiée de cognitive, car elle implique la mobilisation de ressources cognitives.

En poursuivant notre réflexion, sous l'angle de référence, arrêtons-nous sur les suites suivantes :

Le journal informe/précise/annonce/rapporte/relate/évoque/affirme/note/mentionne/dénonce/présente/souligne, *etc.*
Tous les journaux en parlent.

De telles phrases sont tout à fait compréhensibles et récurrentes en langue. Les prédicats y spécifiés : *informer/préciser/annoncer/relater/évoquer/affirmer/mentionner/présenter* appartiennent au domaine des prédicats de communication (Pozierak-Trybisz, 2015) qui impliquent typiquement en position d'argument/sujet un humain. Le fait que dans la langue les expressions ne sont pas toujours conformes avec la structure sémantique fondatrice est dû, entre autres, au fait que les unités linguistiques sont de nature complexe. Ce caractère complexe fait que le mot observé à travers ses emplois permet les transferts de sens. On comprend l'intérêt qu'il peut y avoir pour saisir la nature des liens qui existent entre plusieurs emplois d'un même item.

Ajoutons que pour certains emplois, il est difficile, voire impossible, de préciser quelle est la fraction de la réalité visée comme référent. Dans les séquences :

Le journal a obtenu le prix.
S'abonner à un journal.
En 2006, le groupe AMRO a racheté le journal.
Le journal mobilise plusieurs types de financement.

le référent visé n'est pas facile à reconstruire.

Il ressort de cette courte analyse que certains substantifs[6] représentant des entités complexes ont l'air de fonctionner comme des catégorisateurs généraux où les référents visés ne correspondent pas exactement à la signification prototypique des unités. Ils autorisent la modulation de leur contenu sémantique en fonction du contexte.

[6] Il s'agit principalement des noms d'institutions tels que : *banque*, *école*, *mairie*, *parlement* qui sont traités à la fois comme des collectivités de personnes, des noms d'institutions ou souvent comme les bâtiments.

Nous retrouvons l'écho d'une telle position dans les analyses fournies par G. Nunberg (1995) qui introduit la notion de *métonymie dense*. L'auteur spécifie une catégorie de mots qui, selon lui, sont des expressions hétérogènes autorisant des transferts de sens. Ces unités permettent d'utiliser le même item lexical pour faire référence à des catégories de choses intuitivement distinctes :

> […] distinct categories may be interdefined in a way that makes extensive bi-directional property transfer possible. One example is the class of words that includes newspaper, magazine, directory, travel guide and so on — basically any individual type of publication that is prepared or published by a single organisation […]
>
> (Nunberg, 1995 : 125)

Les items lexicaux : *journal*, *magazine*, *guide*, etc, en combinant plusieurs valeurs, sont métonymiques de façon dense (*densely metonymous*). Étant donné qu'ils sont des entités complexes, ils peuvent profiler des réalités distinctes. Ainsi, dans le cas de *journal* — un exemplaire imprimé, le personnel d'édition ou encore l'établissement d'édition. L'interprétation de ces expressions résultera de glissements référentiels qui s'effectuent au cours de la restitution de leur contexte. Une différence dont nous tenons à souligner l'importance est que différentes interprétations résultant de déplacements d'ordre métonymique ne peuvent pas apparaître en cooccurrence dans le même énoncé :

**Le journal a licencié cette rédactrice et est tombé de l'étagère.*
**Le journal a organisé une rencontre publique et contient des informations précises.*

Cet effet appelé « zeugmatique » met en évidence différentes acceptions du mot *journal*. Pour certains chercheurs, le fait que des acceptions différentes ne puissent pas être unifiées dans un énoncé n'est que la première condition pour postuler le statut de polysémie.

En résumé, bien que le postulat de la métonymie rende compte des glissements référentiels, il pose quelques difficultés d'ordre linguistique, surtout celles concernant la représentation sémantique de ce type de transferts. De plus, pour de telles variations interprétatives, on n'est pas en mesure de structurer les représentations des connaissances et leur attribuer une place particulière dans le réseau lexical. Le nom *journal* peut référer virtuellement à divers référents, par conséquent on pourrait supposer qu'il soit répertorié dans le lexique en tant que faisceau de concepts interreliés.

Insistons sur un point — ce que G. Nunberg appelle les mots à *métonymie dense* — qui se confond avec les unités du type général. Les lexèmes évoqués, du

point de vue définitionnel, sont des entités de nature complexe profilant, selon le contexte, plusieurs fractions de la réalité. Ajoutons encore qu'il existe dans la langue beaucoup de termes — noms d'institutions ou d'artefacts socio-culturels — pour lesquels il est difficile de formuler une définition stable étant donné leur caractère complexe.

Il ne saurait être question ici de traiter en détail les nuances qui rendent si complexes l'appréhension de la métonymie. Les recherches concernant la métonymie connaissent un regain d'intérêt quant à son rôle dans le phénomène interprétatif (voir Fauconnier & Tuner, 2002 ; Kövecses, 1996 ; Langacker, 2008, etc.). Contentons-nous de dire que la métonymie constitue un important facteur de création sémantique, elle contribue considérablement à l'élargissement du lexique et par conséquent amène à repenser les approches relatives à la signification lexicale. Certains auteurs, pour faire opposition à la polysémie standard, parlent de *polysémie par métonymie* ou *polysémie métonymique* (Kleiber, 1999), ou encore *polysémie ouverte* (Deane, 1988). Face à ce constat, la question qui nous préoccupe est celle de savoir si ces glissements référentiels équivalent à une différence de sens.

Comme le précise W. Croft, la métonymie est un problème de composition sémantique, c'est-à-dire de la relation de la signification du tout à la signification des parties. W. Croft (2008 : 270) constate que :

> This is a problem of semantic composition, that is of the relation of the meaning of the whole to the meaning of the parts. […] where the meaning of the whole is at least in part determined by the meaning of the parts, the meaning of the parts here seems to be determined in part by the meaning of the whole.

Avant de clore cette brève discussion, soulignons que la plupart des transferts d'ordre métonymique ne sont pas perçus par les interlocuteurs et ne sont mis au jour que par les analyses sémantiques. L'utilisation des expressions métonymiques dans le discours est le reflet des processus mentaux de type métonymiques propres à l'homme. La métonymie est largement répandue et inscrite dans la compétence linguistique, mais elle est un processus de nature conceptuelle.

L'influence du contexte

L'exploration du contexte linguistique immédiat nous a permis de noter d'autres interprétations du nom *journal*. Outre sa forme écrite, le nom *journal* affiche d'autres

sens et s'impose donc comme un item polysémique. Il s'agit, selon nous, d'emplois analogiques obtenus à partir du sens prototypique. Le *journal* est premièrement un artefact abstrait, une relation des événements. Cette définition présuppose l'existence d'un contenu informationnel. Ce contenu peut prendre différentes formes : *écrite*, *orale* ou *visuelle*, d'où les séquences telles que :

regarder le journal
écouter le journal
le journal de 19 heures
le journal du soir
le journal d'informations
le journal disponible en direct
le journal diffuse des informations
le présentateur du journal

dans lesquelles *journal* prend la valeur d'un contenu diffusé à la télévision ou à la radio. Dans ces acceptions, il est typiquement accompagné d'adjectifs : *télévisé*, *parlé*, *audio* et possède même son propre sigle — *JT.* Si les adjectifs sont omis, ce qui est d'ailleurs assez courant, c'est parce que le locuteur éprouve leur apparition comme superflue. Parfois, leur présence gênerait la fluidité du message et en impacterait la cohésion, comme dans la suite *présentateur du journal *télévisé*, *écouter le journal *audio*… Les adjectifs ne sont pas nécessaires à la plénitude de la construction. Notons encore que *journal télévisé* reçoit des équivalents différents dans d'autres langues : *news* en anglais et *wiadomości* en polonais. En effet, selon les dictionnaires, le substantif français *journal* possède deux ou trois acceptions. Pour *Le Trésor de la Langue Française Informatisé*, la première acception du *journal* est : « une relation de pensées, de faits ou d'événements de la vie d'une ou de plusieurs personnes dont le compte rendu, écrit de façon régulière sinon quotidienne ». Dans cette acception, le lexème *journal* est typiquement accompagné du pronom personnel :

tenir/écrire/publier son journal
journal manuscrit
tome/volume d'un journal

Souvent pour le distinguer du *journal/publication*, il s'accompagne de l'adjectif *intime*, *personnel* et reçoit dans d'autres langues des équivalents différents que ceux pour l'acception *journal/publication* : *diary* en anglais et *pamiętnik/dziennik* en polonais.

Le lien qui unit l'acception du *journal/mémoire* avec le *journal/publication* résulte de la connexion avec l'étymologie. La sémantique est, évidemment, en relation assez étroite avec l'étymologie, qui peut aider à comprendre l'évolution sémantique du lexème étudié. On voit bien que l'étymologie du mot peut avoir des retombées sur la définition et sur le processus de création des acceptions dérivées.

Notons que tous les dictionnaires donnent des entrées séparées en distinguant les types de journaux — *journal intime*, *journal/publication*, *journal télévisé*, mais aucun des dictionnaires ne distinguent le sens concret du sens abstrait. Pour le *Dictionnaire de L'Académie* 9e édition, le *journal* est premièrement : « une relation jour par jour de ce qui se passe ou s'est passé en quelque pays, en quelque endroit, en quelque affaire ». La deuxième acception de ce mot est celle : « publication quotidienne ou périodique donnant les nouvelles et les accompagnant ou non d'articles de fond, de commentaires ».

Enfin, *Le Petit Robert* nous fournit les définitions les plus générales, dans lesquelles le *journal* est : 1° « une relation quotidienne des événements » et 2° « publication périodique relatant des événements saillants dans un ou plusieurs domaines ».

Cherchant à cerner le sens de *journal*, nous constatons qu'il est un lexème difficilement déterminable sémantiquement. D'un côté, il requiert que l'on mobilise le contexte afin de rendre compte de ses diverses significations : *journal intime*, *journal télévisé* ou *journal/publication.* D'un autre côté, les acceptions énumérées touchent à un autre problème — celui de la bipartition : concret/abstrait et donc les difficultés soulevées par la composition lexicale. *Journal* est susceptible de référer à plusieurs entités allant de l'objet physique, en passant par les extensions métonymiques aux entités abstraites. Il est légitime de douter qu'un concept bien délimité corresponde à ce substantif. Les questions mises en lumière par cette analyse et beaucoup d'autres ont suscité un grand nombre de commentaires — elles trouvent leur origine dans les discussions concernant la compositionnalité des unités lexicales et leur dépendance du contexte.

Force est de constater que la tâche s'avère ardue pour la sémantique linguistique. Les questions soulevées par la polysémie de ce type d'unités sont nombreuses et de nature différente.

En guise de conclusion

L'étude des variations interprétatives du lexème *journal* permet de mette en lumière plusieurs difficultés qu'affronte toute étude des unités polysémiques : elle se

décline de multiples façons et par conséquent elle continue à résister à une définition rigoureuse. Voyons quelques conclusions que nous pouvons tirer de cette analyse rapide du nom *journal*.

Premièrement, pour juger la polysémie, il faut que l'on se base sur l'usage. Les items à sens multiples trouvent leur signification visée dans différents contextes d'emploi. En témoignent les suites repérées telles que *lire un journal*, *écouter un journal*, *regarder un journal*, *tenir un journal* dans lesquelles des parties différentes de la réalité se trouvent dénotées et reçoivent souvent des équivalences différentes de langue à langue. Dans ce cas, l'environnement lexical, appréhendé en termes de catégories grammaticales, s'avère éclairant pour la détermination du sens visé.

La deuxième question porte sur la structure complexe de certaines unités qui renferment différents mico-sens. A. Cruse, G. Kleiber et G. Nunberg et beaucoup d'autres auteurs comme J. Pustejovsky[7] ont porté au jour cet aspect sémantique souvent ignoré. Leurs travaux ont contribué à une meilleure compréhension de la complexité et du fonctionnement sémantique des unités lexicales. Que l'on parle de *multi-facialité*, de *métonymie intégrée* ou de *métonymie dense*, l'essentiel est que l'on a affaire à un type particulier des unités lexicales comportant plusieurs aspects.

Enfin, la question liée au changement de catégorie référentielle. Il faut répondre à la question si les différences interprétatives équivalent à une différence de sens. Beaucoup d'entités linguistiques ayant un contenu complexe permettent une attribution collective. Elles ont une aptitude à subir des modifications sous l'influence de l'entourage lexical et par conséquent elles peuvent être utilisées pour profiler des référents différents. Leur contenu lexical peut être modulé en fonction du contexte sans multiplier les significations associées à l'item en question. À ce niveau, nous rejoignons les constatations de G. Kleiber (2005) au sujet de sens multiple — s'il n'y pas de changement de référent, on ne devrait pas postuler le statut de polysémie. Du point de vue lexicographique, il serait souhaitable que l'usage d'ordre métonymique se sépare de la polysémie et atteigne une autonomie suffisante pour acquérir ses propres propriétés.

La difficulté majeure qu'un lexicographe doit affronter est celle de l'accès aux savoirs linguistiques disponibles et ensuite celle de la conversion de ces savoirs en définitions qui soient décodables par les utilisateurs non-spécialistes.

---

[7] Voir aussi J. Pustejovsky (1995) pour des analyses des lexèmes *fenêtre* et *livre* comme « objets pointés ».

Références citées

Arapinis, A. (2009). *Le mot et la chose revisités : le cas de la polysémie systématique*. [Thèse de doctorat]. Paris, Université Panthéon-Sorbonne.

Cadiot, P., & Habert, B. (1997). Aux sources de la polysémie nominale. *Langue française, 113*, 3—11. https://doi.org/10.3406/lfr.1997.5365

Croft, W. (2008). Metonymy. In D. Geeraerts (Ed.), *Cognitive Linguistics: Basic Readings* (pp. 269—302). Berlin — New York, De Gruyter Mouton. https://doi.org/10.1515/9783110199901.269

Cruse, D. A. (1986). *Lexical Semantics*. Cambridge, Cambridge University Press.

Cruse, D. A. (1995). Polysemy and related phenomena. In P. Saint-Dizier & E. Viegas (Eds.), *Computational Lexical Semantics* (pp. 33—49). Cambridge, Cambridge University Press.

Cruse, D. A. (2003). Aux frontières de la polysémie : les micro-sens. In S. Rémi-Giraud & L. Panier (Dir.), *La polysémie ou l'empire des sens. Lexiques, discours, représentations* (p. 131—140). Lyon, Presses universitaires de Lyon.

Cruse, D. A. (2004). Lexical facets and metonymy. *Ilha do Desterro, 47*, 73—96.

Cusin-Berche, F. (2003). *Mots et leurs contextes*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.

Czekaj, A. (2020). Classement de métonymie et traduction automatique. *Neophilologica, 32*, 192—209.

Deane, P. (1988). Polysemy and Cognition. *Lingua, 75*, 325—361.

Denroche, Ch. (2015). *Metonymy and Language*. New York, Routledge.

Fauconnier, G., & Turner, M. (1998). Conceptual integration networks. *Cognitive Science, 22*, 33—187.

Jayez, J. (2008). Quel(s) rôle(s) pour les « facettes » ? *Langages, 172*, 53—68.

Kleiber, G. (1995). Polysémie, transferts de sens et métonymie intégrée. *Folia Linguistica, 29*, 105—132.

Kleiber, G. (1999). *Problèmes de sémantique. La polysémie en question*. Paris, Presses universitaires du Septentrion.

Kleiber, G. (2005). Quand y a-t-il sens multiple ? Le critère référentiel en question. In O. Soutet (Dir.), *La polysémie* (p. 51—73). Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.

Kleiber, G. (2008). Histoires de livres et de volumes. *Langages, 172*, 14—29.

Kövecses, Z., & Raden, G. (1998). Metonymy: developing a cognitive linguistic view. *Cognitive Linguistics, 9*, 37—77.

Langacker, R. (2008). *Cognitive grammar: A basic introduction*. New York, Oxford University Press.

Martin, R. (2001). *Sémantique et automate*. Paris, Presses universitaires de France.

Nerlich, B. (2003). *Polysemy. Flexible Patterns of Meaning in Mind and Language*. Berlin — New York, De Gruyter Mouton.

Nunberg, G. (1979). Transfer of meaning. *Journal of Semantics, 12*, 109—132.

Nunberg, G., & Zaenen, A. (1997). La polysémie systématique dans la description lexicale. *Langue française, 113*, 12—23.

Nyckees, V. (1998). *La sémantique*. Paris, Belin.

Peeters, B. (1998). Déconceptualisation et saillance. Le principe de métonymie intégrée revisité. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, 108*, 113—127.

Pozierak-Trybisz, I. (2015). *Analyse sémantique des prédicats de communication*. Peter Lang Edition.

Pustejovsky, J. (1996). *The Generative Lexicon*. Cambridge — London, MIT Press.

Pustejovsky, J., & Boguraev, B. (1996). *Lexical Semantics: The Problem of Polysemy*. Oxford, Clarendon.

Victorri, B. (1997). La polysémie : un artefact de la linguistique ? *Revue de Sémantique et Pragmatique, 2*, 41—62.

Wierzbicka, A. (1999). *Język — umysł — kultura*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—18
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.20

Monika Prysok
Uniwersytet Śląski
Katowice
https://orcid.org/0000-0001-9264-410X

Come tradurre la metafora? Analisi cognitiva delle espressioni metaforiche nell'originale e nelle traduzioni di "Brave New World" di Aldous Huxley*

How to translate metaphors? A cognitive analysis of some metaphoric expressions based on the original and translations of "Brave New World" by Aldous Huxley

Abstract

Metaphor, although by many still associated exclusively with poetic and artistic language, is a ubiquitous phenomenon. According to Lakoff and Johnson (1980), it plays a key role in understanding of the world. Metaphors, the use of which we often do not realise, also facilitate everyday communication.

The aim of this research is to answer the question: in what way metaphors change in the process of translation? The analysis covers selected examples of metaphorical expressions taken from the original novel by Aldous Huxley "A Brave New World" in English, and its translations in Italian and in Polish. The comparison of the three language versions is intended to show similarities and differences both on the lexical and cognitive levels, as well as to identify the translation techniques used.

Keywords

Metaphor, translation, English, Italian, Polish

* L'articolo è basato sulla tesi di laurea intitolata "Tradurre la metafora: approccio cognitivo all'analisi delle espressioni metaforiche nel «Brave New World» di Aldous Huxley e nelle sue traduzioni in italiano e polacco". Relatrice: Dott.ssa di ricerca Aleksandra Paliczuk, Università della Slesia, 2021.

1. Introduzione

La metafora concettuale, descritta da Lakoff e Johnson (1980) come un fenomeno onnipresente, da qualche decennio suscita tanto interesse. Sempre più lavori, tra cui Bocian (2009), Dobrzyńska (1992, 2012), Iranmanesh e Kaur (2010), Schäffner (2004), trattano una nuova problematica, le metafore nella traduzione. Nel presente articolo, si cerca di integrare l'approccio cognitivo, in particolare la teoria della metafora concettuale, all'analisi traduttologica in un tentativo di rispondere alla domanda come cambiano le metafore nel processo della traduzione e di valutare quanto divergono le tre versioni linguistiche: l'inglese, l'italiana e la polacca sia dal punto di vista linguistico sia quello cognitivo.

La metafora concettuale — seguendo Lakoff e Johnson (1980) — sarà intesa come un costrutto mentale, un modo di pensare, le cui realizzazioni linguistiche vengono usate tutti i giorni, spesso anche inconsapevolmente, per spiegare concetti altrimenti troppo complicati o astratti sulla base del sapere sul mondo reale, e cioè fisico.

In questo lavoro, si propone un'analisi comparativa delle espressioni metaforiche tratte dall'originale di *Brave New World* di Aldous Huxley, dalla traduzione italiana "Il mondo nuovo" di Lorenzo Gigli e dalla traduzione polacca "Nowy wspaniały świat" di Bogdan Baran. In base agli esempi riportati verranno illustrate le somiglianze e i punti di disallineamento tra le tre versioni linguistiche, così come le tecniche utilizzate dai traduttori per riprodurre le metafore.

2. Fondamenti teorici

Essendo legata alla cultura, perché nata dall'esperienza umana culturalmente condizionata, la metafora costituisce una vera e propria sfida traduttologica. Secondo alcuni studiosi, è perfino intraducibile. Secondo Tabakowska, invece, anche solo il riconoscimento delle possibili relazioni tra la metafora e la percezione costituisce un argomento contrario. Visto che la percezione e altri processi cognitivi sono universali, tutte le lingue del mondo dovrebbero avere nei propri repertori qualcosa in comune (Tabakowska, 2001: 92—93).

Il *mapping* (o la mappatura) tra i due domini si realizza sia tramite espressioni lessicalizzate, ossia nei fraseologismi, sia nei più o meno convenzionali o originali enunciati metaforici (Dobrzyńska, 2012: 21). Questi sfruttano spesso diversi elementi

del dominio di partenza, legati all'espressione originale dentro una scena o uno scenario prototipico. La traduzione delle metafore non si limita a cercare equivalenti verbali, non è neanche applicabile la teoria della traduzione funzionale. È un'operazione sui domini concettuali (Dobrzyńska, 2012: 22). La traduzione (e soprattutto quella letteraria) ha a che fare con l'uso di lingua spontaneo, non-sistematico e solo semi-prevedibile (Shuttleworth, 2017). Secondo Dobrzyńska, i traduttori affrontando un'espressione metaforica nel testo originale dispongono delle tre tecniche seguenti: usare la stessa metafora nella lingua d'arrivo (M→M), sostituirla con un'altra metafora (M_1→M_2) o con una parafrasi (M→P) (Dobrzyńska, 1992: 234). L'autrice mette in rilievo l'importanza di una dotazione connotativa simile che può produrre interpretazioni diverse da quelle intese dall'autore. I cosiddetti falsi amici dei traduttori sono le espressioni che, nonostante abbiano una simile formulazione linguistica e descrivano gli stessi elementi della realtà, hanno significati diversi o aggiungono sfumature al significato (es. connotazioni negative) che non sono presenti nell'originale. Bocian propone una classificazione basata sulle seguenti quattro strategie:

i) la traduzione letterale;
ii) la demetaforizzazione
iii) l'abolizione della metafora
iv) la traduzione letteraria (Bocian, 2009: 29).

La prima strategia consiste nel mantenimento dello stesso dominio di partenza e di arrivo dell'originale, in pieno "rispetto della mappatura inclusa nella metafora di partenza". L'immagine metaforica è resa attraverso la traduzione (parola per parola) di ogni componente linguistico della metafora con un esatto corrispondente nel lessico della lingua di arrivo (Bocian, 2009: 20).

La demetaforizzazione comporta la perdita della dimensione metaforica (equivale quindi alla parafrasi nella classifica di Dobrzyńska). Nell'applicazione di quel procedimento, non si ha nessuna mappatura tra i domini, e neppure il dominio di partenza, in quanto tutto il significato è concentrato sul dominio d'arrivo. La riformulazione può consistere in una forma di dimensioni ridotte (sostituzione di un sostantivo, un verbo o un aggettivo di dimensione metaforica con un sostantivo, un verbo o un aggettivo non-metaforico) oppure in una forma più lunga che include anche una spiegazione del significato metaforico (Bocian, 2009: 23).

L'abolizione comporta una soppressione assoluta sia del dominio di partenza sia di quello di arrivo e di conseguenza elimina anche la mappatura. "Questo procedimento porta dunque alla cancellazione di ogni componente dell'immagine metaforica, dimodoché non se ne manifesti nessuna traccia" (Bocian, 2009: 25). Ne soffre non

solo la stilistica, ma anche la semantica, perché cambia il valore informativo del testo di arrivo (Bocian, 2009: 29).

Infine, l'ultima strategia di traduzione individuata dall'autrice consiste nella traduzione non letterale o *letteraria* in cui il traduttore rende l'immagine metaforica dell'originale sfruttando un'altra immagine (sempre metaforica) nella lingua d'arrivo (cfr. punto 2 della classificazione di Dobrzyńska). Ci sono due fondamentali modi di procedere: si può mantenere il dominio di partenza uguale o cambiarlo, mantenendo solo il dominio d'arrivo, ossia il significato.Tale trasformazione può avvenire per diversi motivi, secondo l'autrice non sempre giustificabili in quanto spesso si potrebbe ricorrere alla traduzione letterale più *fedele* all'originale. Negli esempi analizzati da Bocian, il verbo *kotłować się* sostituisce *ronzare.*

> *Ronzano* mille cose, nella testa di Bartleboom, mentre ritrae le mani, tenendole aperte, come se a chiuderle scappasse tutto. (Oceano mare, 1993: 91)
>
> Tysiące myśli *kotłuje* się w głowie Bartlebooma, gdy cofa dłonie, otwarte, jakby po zamknięciu ich wszystko miało zniknąć. (Ocean morze, 2001: 106) (Bocian, 2009: 27, corsivo M.P.)

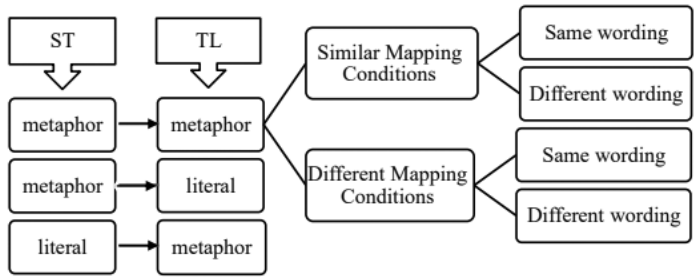
Mentre *ronzare* "fa pensare a insetti come api, vespe, mosche che" volando (soprattutto in cerchio) "emettono […] un rumore vibrante, sordo e prolungato", *kotłować się* proviene dalla parola *kocioł* [calderone] "in cui si mescolano senza tregua vari liquidi", e significa essere in un continuo movimento casuale, girare, frullare, ma anche ribollire o gorgogliare "invece ronzare vuol dire girare intorno ad un luogo, un oggetto, una persona" (Bocian, 2009: 28). Bocian indica un problema che può derivare da questi liberi cambiamenti delle immagini metaforiche, ossia il diverso status della metafora, noi vediamo invece il diverso grado di convenzionalizzazione come una delle possibili spiegazioni delle scelte traduttologiche. Mentre *ronzare per la testa* (o *ronzare in testa) è* un modo di dire abbastanza diffuso nella lingua italiana, una traduzione letterale del tipo ?*brzęczeć w głowie,* ?*bzyczeć w głowie* sembra una figura retorica molto insolita[1]. Perlopiù, la superficiale somiglianza a un'altra espressione polacca *brzęczeć komuś nad uchem* [ronzare sopra l'orecchio di qualcuno] potrebbe indurre il lettore ad arrivare a conclusioni sbagliate e invece di trasmettere il senso di molteplicità di pensieri che girano per la testa, evocare quello di persone irritanti, che si cerca di scacciare via (come se

[1] Cfr. osservazione di Umberto Eco sulla fedeltà: Una traduzione letterale di *it's raining cats and dogs*; *sta piovendo cani e gatti,* nonostante possibile, "lascerebbe supporre che il personaggio stia inventando una ardita figura retorica; il che non è, visto che il personaggio usa quello che nella sua lingua è una frase fatta. Il traduttore *fedele* dovrà allora tradurre 'piove come Dio la manda'. Dove, come si vede, una infedeltà linguistica permette una fedeltà culturale" (Eco, 1995, p. 123).

fossero insetti). Nel 1995 Mandelblit ha proposto un'ipotesi di traduzione cognitiva, da lui definita *Cognitive Translation hypothesis,* con due schemi per la traduzione delle metafore:

a) Similar Mapping Condition
b) Different Mapping Condition

ossia, con la mappatura simile o diversa. Successivamente la prima categoria, *similar mapping condition,* è stata ulteriormente divisa in formulazione linguistica uguale (*same wording*) e formulazione linguistica diversa (*different wording*). (Taheri-Ardali, Bagheri, & Eidy, 2013, p. 3. Il modello, criticato e sviluppato anche da Kövecses (2005), Al-Hassnawi (2007) e Iranmanesh e Kaur (2010), è stato sintetizzato da questi ultimi in sei schemi diversi (Taheri-Ardali, Bagheri, & Eidy, 2013).



In other words, possible options can be mentioned as follows:
a) Metaphors of similar mapping conditions and same wording
b) Metaphors of similar mapping conditions but different wording
c) Metaphors of different mapping conditions but same wording
d) Metaphors of different mapping conditions and different wording
e) The SL metaphor to literal language in the TL
f) The SL literal language into metaphor in the TL.

Fig. 1. Sei modi di tradurre la metafora secondo Iranmanesh e Kaur, tratta da (Taheri-Ardali, Bagheri, & Eidy, 2013: 6)

dove, rispetto alle due classificazioni precedenti a) corrisponde alla traduzione letterale, o alla metafora equivalente, d) alla metafora diversa ed e) alla demetaforizzazione o parafrasi. L'ultimo punto nella classificazione di Bocian, la traduzione letteraria, viene suddivisa in due casi: il mantenimento del dominio di partenza e di arrivo con la differenza lessicale (potrebbe corrispondere al punto b)), mentre quando viene preservato solo il dominio d'arrivo si tratta di una metafora di mappatura e di formulazione linguistica diversa (punto d)). In confronto alla classificazione di Bocian manca l'abolizione, la cancellazione totale della metafora.

Nel nuovo schema appare invece la possibilità contraria alla parafrasi, ossia un'espressione non-metaforica che nel processo della traduzione diventa metaforica (p. f)). Il punto c) cioè una metafora di diversa mappatura ma della stessa formulazione linguistica, a nostro parere può costituire un errore di traduzione, visto che trasmette un significato diverso da quello inteso dall'autore del testo originale, come succede nel caso dei cosiddetti falsi amici. Vale la pena, a titolo di esempio, citare Al-Hassnawi che illustra le difficoltà nel tradurre linguaggio figurato: "if you say a man has a *big head* in English, it means 'he is arrogant,' whereas in Italian 'he is clever.'" (Al-Hassnawi, 2007: 5).

Christina Schäffner nel suo studio del discorso politico in inglese e tedesco individua altre due peculiarità. L'espressione tradotta può riferirsi agli elementi della metafora originale: *the expression in the TT reflects a different aspect of the conceptual metaphor (the person as an actor example)* (Schäffner, 2004). Inoltre, secondo l'autrice, si possono anche notare casi in cui le lingue utilizzano espressioni metaforiche diverse che potrebbero tuttavia essere legate insieme sotto una metafora concettuale più astratta *(the roof—umbrella example)* (Schäffner, 2004). La traducibilità delle metafore è per definizione relativa: la possibilità stessa di tradurre la metafora nella lingua d'arrivo e le scelte del traduttore dipendono fortemente dalla sua forma e funzione svolta in un determinato testo (Tabakowska, 2001: 96). Secondo Tabakowska, il criterio a cui dovrebbe mirare la traduzione è l'equivalenza a livello dell'*imagery* (Tabakowska, 2001: 97—98). Si può supporre che l'equivalenza a livello delle immagini mentali potrebbe comportare la necessità di definire come "equivalenti" degli elementi tutt'altro che equivalenti dal punto di vista linguistico (Tabakowska, 2001: 100).

3. Analisi degli esempi

Mentre alcuni schemi precedentemente descritti sono stati elaborati in linea teorica, prescindendo dalla pratica traduttiva e proponendo esempi inventati, la presente ricerca è partita dagli esempi concreti delle espressioni metaforiche tratte dall'originale de "Il mondo nuovo" (orig. "Brave New World") di Aldous Huxley e dalle sue traduzioni: italiana di Lorenzo Gigli e polacca di Bogdan Baran, per scoprire i domini cognitivi sfruttati dalle metafore originali e tradotte ed anche le strategie utilizzate dai traduttori in pratica. Le espressioni sono state divise in categorie a seconda del dominio, e ordinate in primo luogo a seconda dell'espressione originale, successivamente analizzata insieme alle sue due traduzioni per scoprirne le similitudini e differenze.

Le categorie individuate non sono nette e spesso si intrecciano. Alcuni esempi potrebbero rientrare in più di una categoria, viste le discrepanze tra le tre versioni. Si potrebbe anche tentare di rinchiudere tutte le metafore in categorie generali come essere vivente/oggetto. Tuttavia, l'intenzione della presente classificazione è stata quella di far vedere, anche a primo acchito, l'abbondanza dei domini cognitivi di partenza sfruttati nel ragionare e nel parlare. Nella ricerca sono state individuate le seguenti categorie: ESSERE VIVENTE (PERSONA, ANIMALI, PIANTE, PARTI DEL CORPO UMANO), OGGETTI, CONTENITORE, SOSTANZA O MATERIALE, COLORI, CUCINA E SAPORE, ORIENTAMENTO, INFEZIONE, COMBATTIMENTO, SOLDI, FENOMENI NATURALI (FISICA). Tuttavia, per dimensioni ridotte di questo articolo si decide di citare solo alcuni esempi.

Il presente studio mette in rilievo diversi modi di tradurre la metafora e risponde anche in modo indiretto alla domanda: Che cosa succede alle metafore nel processo della traduzione? Secondo Ding, Noël e Wolf, questa domanda può essere ulteriormente suddivisa in due:

> How does cross-cultural variation in metaphor affect the translation of metaphorical expressions?
> How does the translation of metaphorical expressions affect the metaphors they express? *(Ding, Noël, & Wolf, 2010).*

Dall'analisi traduttologica emergono alcuni punti interessanti:

Per quanto riguarda i domini cognitivi utilizzati nelle metafore, le maggiori differenze tra le lingue possono essere notate in ambiti strettamente connessi alla cultura, per esempio la cucina:

(1) *Two shrimp-**brown** children p. 29*
*Due bambini **color zafferano** p. 30*
*Dwoje opalonych na **brąz** dzieci p. 35*

Per descrivere l'abbronzatura dei bambini Huxley utilizza l'aggettivo *shrimp-brown* [marroni come i gamberetti], mentre la traduzione italiana, preserva il riferimento gastronomico, però sfrutta l'immagine dello zafferano. Cambia quindi il colore di abbronzatura da marrone a giallo oro (aggiungendo così anche una qualità preziosa). Il traduttore polacco opta per un fraseologismo molto diffuso nella lingua polacca *opalony na brąz* [abbronzato color marrone/bronzo]. Facendo così, perde il riferimento al cibo. Dall'altra parte non solo preserva il colore originale, ma anche aggiunge una possibile associazione con il metallo prezioso — il bronzo.

Sembrano invece quasi invariate le metafore che sfruttano un riferimento diretto al corpo umano, le visibili parti del corpo, come per esempio (2), (3).

(2) *The **social body** persists although the component **cells** may change p. 84*
*Il **corpo sociale** continua ad esistere, mentre le **cellule** componenti possono cambiare p. 80*
***Ciało społeczne** trwa, choć **komórki** ulegają wymianie p. 94*

(3) ***With his mind's eye**, Bernard saw the needle on the scent meter creeping round and round, ant-like, indefatigably p. 87*
***Con l'occhio dello spirito** Bernard vedeva l'ago del contatore del profumo avanzare, giro su giro, come una formica, infaticabile p. 83*
***Oczyma wyobraźni** Bernard ujrzał wskazówkę licznika centymetrów bieżących perfum, jak niestrudzenie niczym mrówka okrąża tarczę p. 98*

Le piccole differenze riguardano la diversa spartizione all'interno dei domini, per esempio *la faccia* è sostituita con una parte di essa, *la fronte*, o *il piede* è sostituito con la più generica *gamba* (4), (5).

(4) *He felt strong enough to meet and overcome affliction, strong enough to **face** even Iceland p. 85*
*Si sentiva abbastanza forte per vincere le calamità; abbastanza forte per **affrontare** anche l'Islanda p. 81*
*Czuł się wystarczająco silny, by zwyciężyć poniżenie, wystarczająco silny by **stawić czoło** nawet Islandii p. 95*

(5) *At the **foot** of every bed […] was a television box p. 174*
*Ai **piedi** di ogni letto […] c'era un televisore p. 162*
*W **nogach** każdego łóżka […] stał odbiornik telewizyjny p. 191*

Facendo riferimento agli elementi comuni a tutti gli esseri umani, le espressioni citate sopra non comportano tanti problemi nella traduzione. Similmente, sono comuni la fisiologia e le reazioni del corpo. Così, tutte e tre le lingue associano il colore rosso (6) e il calore con forte emozioni mentre il bianco con la morte, la mancanza di alcun segno di vita (7),

(6) *Lenina **blushed scarlet** p. 34*
*Lenina **arrossì** p. 35*
*Lenina **zaczerwieniła się po uszy** p. 41*

(7) *Pale as death, pale with the posthumous* ***whiteness of marble*** *p. 15*
Pallidi come la morte, pallidi del ***candore*** *postumo* ***del marmo*** *p. 18*
Bladych jak śmierć, bladych pośmiertną, ***marmurową bielą*** *p. 21*

tutte e tre concettualizzano i fenomeni di rapida trasmissione con la malattia, infezione (8) e (9). Vale la pena sottolineare che la metafora di INFEZIONE viene utilizzata sia con fenomeni negativi sia con quelli positivi.

(8) *The madness is* ***infectious*** *p. 35,*
La pazzia è ***contagiosa*** *p. 36,*
Szaleństwo jest ***zaraźliwe*** *p. 41*

(9) *Mr Foster's enthusiasm was* ***infectious*** *p. 11*
L'entusiasmo di Foster era ***contagioso*** *p. 15*
Entuzjazm pana Fostera był ***zaraźliwy*** *p. 17*

Infine, sono simili anche alcune espressioni che contengono i nomi degli animali (10), (11), vedi anche (3).

(10) *Senility* ***galloped*** *so hard that it had no time to age the cheeks — only the heart and brain p. 175*
La senilità ***galoppava*** *così in fretta che non aveva il tempo di far invecchiare le guance, ma soltanto il cuore e il cervello p. 163*
Starość ***galopowała*** *tak szybko, że nie miała czasu zaatakować policzków — tylko serce i mózg p. 192*

(11) *From the ranks of the* ***crawling*** *babies came […]* ***twitterings*** *of pleasure p. 16,*
Dalle file dei bambini ***striscianti*** *uscivano […]* ***cinguettii*** *di piacere p. 19*
Od niemowlęcych szeregów dobiegły […] ***świergoty*** *rozkoszy p. 22*

In alcuni casi le espressioni metaforiche sono più facili da tradurre in quanto descrivono una scena, un'immagine possibile da riprodurre in qualsiasi lingua. Si tratta soprattutto delle immagini dal dominio cognitivo dei fenomeni naturali, per esempio il flusso d'acqua.

(12) *What seemed an interminable* ***stream*** *of identical eight-year-old male twins was* ***pouring*** *into the room p. 177*

*Pareva che un interminabile **flusso** di gemelli maschi, identici, d'otto anni, si **rovesciasse** nel locale p. 164*
*Bezkresny, zdawało się, **strumień** identycznych ośmioletnich chłopców **wlewał się** do sali p. 194*

Lo si può vedere anche in (13), dove, bensì in posti diversi e tramite parole diverse, tutte e tre le versioni linguistiche si riferiscono all'immagine di un nemico e di un combattimento fisico.

(13) *'Still' he added, with a laugh (but the light of combat was in his eyes and the lift of his chin was **challenging** 'still, we mean to **beat** them if we can. […] We'll **beat** them yet p. 6*
*«Tuttavia,» aggiunse ridendo (ma aveva una luce energica negli occhi e il mento sollevato come per **sfida**) «tuttavia abbiamo intenzione di **batterli**, se possiamo. […] Riusciremo a **batterli**!» p. 10*
*Niemniej — dodał ze śmiechem (choć oczy lśniły mu blaskiem **waleczności** i głowę zadzierał **wyzywająco**) — niemniej jednak **pobijemy** ich, jeśli nam się uda. […] Jeszcze ich **pobijemy** p. 11*

Si possono notare alcune metafore ben radicate nelle lingue, comuni nella cultura europea, quali IL TEMPO È DENARO (14), o IL TEMPO È UN ESSERE VIVENTE IN GRADO DI MUOVERSI (15):

(14) *Long years of superfluous and **wasted** immaturity. If the physical development could be speed up […], what an enormous **saving** to the Community! p. 11*
*Lunghi anni di superflua e **sprecata** immaturità. Se si potesse affrettare lo sviluppo […], che enorme **risparmio** per la Comunità! p. 15*
*Długi okres zbędnej i **zmarnowanej** niedojrzałości. Gdyby można było przyspieszyć rozwój fizyczny […] jakaż ogromna **oszczędność** dla Społeczeństwa! pp. 16—17*

(15) *'That's why you're taught no history,' the Controller was saying. 'But now the time has **come'** p. 29*
«Ecco perché non vi si insegna la storia» stava dicendo il Governatore «Ma è ***venuto** il momento…» p. 31*
*— Dlatego właśnie nie uczy się was historii — rzekł zarządca. — Teraz jednak **nadeszła** chwila… p. 35*

così come i fraseologismi come *pelle d'oca* (sorprendentemente non utilizzato dal traduttore italiano), *margine di sicurezza, come pesce nell'acqua.* Sono anche comuni la religione e la cultura, nozioni riguardanti la monarchia e di conseguenza alcune formule a esse associate.

In genere si possono notare tutte le tecniche proposte da Dobrzyńska e da Bocian, ossia la traduzione letterale, la sostituzione di una metafora con un'altra che esprime lo stesso senso, la demetaforizzazione o la parafrasi p. es. traduzione italiana in (16) e l'abolizione — solo un caso, nella traduzione polacca di (11).

(16) *Best mixer p. 58*
Buon compagno p. 57
***Lew** salonowy p. 67*

Nella maggior parte dei casi, i traduttori cercano di riprodurre la metafora o di sostituirla con un'altra metafora. La parafrasi e l'abolizione vengono utilizzate solo in casi estremi, che potrebbero impedire la corretta comunicazione.

Un altro procedimento interessante, che non è stato menzionato nei modelli teorici citati sopra, ma viene utilizzato dai traduttori è usare lo stesso "tipo" di metafora, ma spostare il focus su elementi diversi o anche aggiungerne altri. Per esempio in (18), tutte le versioni linguistiche concettualizzano le parole in termini di una persona (che può *insistere*), ma solo la traduzione polacca aggiunge una sfumatura di nemicità, o l'esempio (19) in cui la coscienza è percepita in termini di un essere vivente, ma solo la versione polacca acquisisce anche la dimensione psicologica, tipica per gli esseri umani.

(17) *Every now and then a phrase would insist on becoming audible p. 81*
Di tanto in tanto una frase, insistendo, riusciva a diventar percettibile p. 77
*Od czasu do czasu jakiś strzęp zdania **wdzierał się** w jej uszy p. 91*

(18) *His self-consciousness was acute and distressing p. 55*
La coscienza di sé era in lui acuta e dolorosa p. 55
*Jego przygnębiająca samoświadomość była dlań **bezlitosna** p. 64*

In (20) la luce è vista come un essere vivente in tutte e tre le versioni linguistiche, ma mentre in inglese e polacco la luce *glare, zagląda,* è quindi dotata dal senso di vista, in italiano il focus si sposta sull'abilità di muoversi — la luce *entra.* Similmente in (21), le risate sono concettualizzate in termini di un essere vivente ma attraverso diversi mezzi linguistici: in inglese e polacco sembrano morire (*die*

away, zamierać), mentre in italiano la caratteristica di un essere umano risiede nel verbo che esprime la volontà, *volessero.*

(19) *A harsh thin light **glared** through the windows, hungrily seeking some draped lay figure p. 1*
*Una luce fredda e sottile **entrava** dalle finestre cercando avidamente qualche manichino drappeggiato p. 5*
*Ostry i przenikliwy blask **zaglądał** w okna, chciwie poszukując jakiegoś kształtu obleczonego w tkaninę p. 5*

(20) *The **laughter**, which had shown signs of **dying** away, broke out again more loudly than ever p. 132*
*Le **risate**, che sembrava **volessero attenuarsi**, scoppiarono di nuovo più fragorose di prima p. 123*
***Śmiech**, który już zdawał się **zamierać**, rozszalał się jeszcze głośniejszy niż dotychczas p. 146*

Tali osservazioni sono coerenti con le strategie della traduzione delle metafore individuate da Schäffner nel discorso politico in inglese e tedesco: *the expression in the TT reflects a different aspect of the conceptual metaphor (the person as an actor example)* (Schäffner, 2004).

Si possono anche notare i casi in cui le lingue utilizzano espressioni metaforiche diverse che si potrebbero, tuttavia, legare insieme sotto una metafora concettuale più astratta. Anche quello conferma i risultati ottenuti da Schäffner, la quale scrive che *ST and TT employ different metaphorical expressions which can be combined under a more abstract conceptual metaphor (the roof—umbrella example)* (Schäffner, 2004). Nell'esempio (21), *un sorriso* in inglese è come un regalo, in polacco sembra un pacco o una lettera spedita, e in italiano lo si *rivolge* a qualcuno. Nonostante queste differenze, tutte le lingue realizzano la metafora IL SORRISO È UN OGGETTO.

(21) *Lenina **gave** him her most deliciously significant **smile** p. 50*
*Lenina gli **rivolse** il più significativo dei suoi **sorrisi** p. 50*
*Lenina **posłała** mu znaczący **uśmiech**, najbardziej czarowny jaki tylko mogła przywołać p. 58*

(22) *'Now we proceed to **rub in** the lesson with a mild electric shock' p. 17*
*«Ora procediamo a **rafforzare** l'effetto della lezione mediante una leggera scossa elettrica» p. 19*
*— Teraz **wpajamy** lekcję poprzez łagodne elektrowstrząsy p. 23*

Nell'esempio (22) la lezione nella versione inglese è come una crema, un unguento, si tratta quindi di una medicina o di un prodotto cosmetico, in italiano è come cemento, che rafforza (es. un muro) sfrutta quindi il dominio di edilizia, e in polacco come acqua da bere, una bevanda (*wpajać, poić* [dare da bere]). In tutti e tre i casi però è concettualizzata in termini di una sostanza.

Infine, è interessante notare alcuni casi di emersione spontanea delle espressioni metaforiche nella traduzione (o persino in due traduzioni), mentre l'originale ne è privo. Si possono citare esempi in cui un'espressione non metaforica viene sostituita da una metaforica nella traduzione polacca (23), (24).

(23) *He began to talk a lot of incomprehensible and dangerous nonsense pp. 80—81*
Lui comincio a dire una sequela di sciocchezze incomprensibili e pericolose p. 77
Zaczął wyrzucać z siebie ***lawinę*** *niezrozumiałych i niebezpiecznych nonsensów p. 91*

(24) *The mad bad talk rambled on p. 81*
Le parole insensate e pericolose continuavano p. 77
Po czym znowu ***płynął strumień*** *niedobrych, obłąkanych słów p. 91*

Viene confermato quindi il punto f) della classificazione di Iranmanesh e Kaur: anche se l'originale non contiene nessun tipo di metafora, essa può comparire nella traduzione. Tuttavia, la classificazione non divide e specifica ulteriormente le espressioni non-metaforiche e non rende conto di una correlazione che si è osservata per esempio in (25): la metafora appare nella traduzione nei casi in cui il testo originale contiene una similitudine esplicita, es. *was* ***like*** *an electric tension.*

(25) *The sense of the Coming's imminence* <u>*was like an electric tension*</u> *in the air p. 71*
Il sentimento dell'imminenza della Venuta <u>*era come una tensione elettrica*</u> *nell'aria p. 68*
Przeczucie Przyjścia ***elektryzowało*** *powietrze p. 80*

Nel tradurre alcuni fraseologismi si è rivelato molto importante il grado di convenzionalizzazione e radicamento nella lingua. Di conseguenza, è risultato in una demetaforizzazione oppure a una sostituzione di una metafora con un'altra. Lo si nota soprattutto nel caso delle espressioni ben radicate in una delle culture, inesistenti nelle altre, come *straight from the horse's mouth* [direttamente dalla bocca del ca-

vallo] in inglese (26) e (27). Secondo la tradizione il detto proviene dalla tradizione delle scommesse durante le gare ippiche. La bocca del cavallo dovrebbe essere la fonte più attendibile, per quanto riguarda i risultati della gara.

(26) *Straight from the **horse**'s mouth p. 2*
Attingevano direttamente alla fonte p. 6
Z pierwszej ręki p. 6

(27) *Straight from the **horse**'s mouth into the notebook p. 2*
Via, dalla bocca al libretto di note p. 6
Z pierwszej ręki do kajetu p. 6

Le espressioni con apparenti equivalenti pronti nella lingua d'arrivo costituiscono un'altra sfida per i traduttori. Nonostante la superficiale somiglianza, esse potrebbero indurre il lettore a trarre conclusioni sbagliate, aggiungendo una sfumatura di significato, una connotazione negativa ecc. Per esempio mentre *follow at one's heels* è neutrale in inglese, le espressioni italiana e polacca *stare alle calcagna, deptać komuś po piętach* aggiungono ulteriori significati (28):

(28) *Followed at the Director's **heels** p. 2*
Seguivano i passi del Direttore p. 5
Dreptała […] za dyrektorem p. 6

oppure il diverso significato che assume la alto/basso nel contesto della voce umana a seconda della lingua (29), (30). Mentre in inglese è italiano altezza è associata al volume[2], in polacco una traduzione letterale *wysokim/niskim głosem* [a voce alta/bassa] farebbe pensare al timbro, la frequenza, il tono.

(29) *Everyone was talking **at the top of her voice*** p. 30
*E ognuna di esse parlava **a voce alta** p. 32*
Każda z kobiet mówiła możliwie najgłośniej p. 37

(30) *They spoke in **low**, scared voices p. 177*
Parlavano a voce ***bassa*** e *sgomenta p. 165*
Mówili do siebie cichymi, przestraszonymi głosami p. 194

[2] Tuttavia, esistono anche in polacco espressioni che realizzano questa metafora di orientamento, es. *podnosić głos* [alzare la voce].

La pratica rifiuta quindi la possibilità di una metafora della stessa formulazione linguistica ma di diversa mappatura (punto c)). Pur essendo teoricamente possibile, non è usata dai traduttori per evitare il cambio del significato.

Analizzando le traduzioni a livello dell'*imagery*, si possono notare alcuni errori dei traduttori che consistono in incoerenza degli elementi all'interno dell'immagine metaforica trasmessa. In (31) l'immagine trasmessa viene distorta: verbi come *divorare, wgryzać się* fanno pensare a un grande predatore e non a un piccolo insetto; in (32) la traduzione polacca *rożowiutkie żółtodzioby* [rosei becchi-gialli] mette insieme due colori causando confusione e difficoltà a immaginarsi la scena. L'effetto ancora più tragico viene osservato nella traduzione italiana di (20), dove le risate sono viste prima come persone, e subito dopo *scoppiano.*

(31) *The little black needle was scurrying,* ***an insect****, nibbling through time, eating into his money p. 88*
Il piccolo ago nero trotterellava, come ***un insetto****, rosicchiando il tempo, divorando il suo denaro p. 83*
Mała czarna wskazówka pędziła niczym ***owad****, wwiercała się w czas, wgryzała się w pieniądze Bernarda p. 98*

(32) *A troop of newly arrived students, very young, pink and* ***callow*** *p. 2*
Un gruppo di studenti arrivati da poco, molto giovani, rosei e imberbi p. 5
Grupa nowo przybyłych studentów, bardzo młodych, różowiutkich ***żółtodziobów*** *p. 6*

Ci sono altri casi in cui è difficile spiegare la scelta dei traduttori che non preservano la metafora, anche se nella lingua d'arrivo esiste un equivalente, per esempio *pelle d'oca* in (33), o espressione *gotować się ze złości* [bollire dalla rabbia] in (34).

(33) *Some pallid shape of academic* ***goose-flesh*** *p. 1*
Qualche pallida forma di mummia accademica p. 5
Jakiejś bladej ***gęsiej skórki*** *akademika p. 5*

(34) *Anger suddenly* ***boiled up*** *in him p. 180*
Un'improvvisa collera gli ***ribollì*** *dentro p. 167*
Nagle poczuł w sobie przypływ gniewu p. 197

È una prova che fa vedere che neanche il modello migliore o più elaborato può spiegare tutte le scelte dei traduttori.

4. CONCLUSIONI

Per concludere, le soluzioni messe in pratica dai traduttori non sempre rispecchiano i modelli teorici. La traduzione è un complesso processo cognitivo che, coinvolgendo sempre una dose di interpretazione, tenta di trasmettere i significati al lettore esterno. Alcuni domini cognitivi sembrano più facili da tradurre, mentre altri, strettamente connessi alla cultura, cambiano notevolmente nel processo di traduzione.

Per creare un modello che integrasse tutti gli elementi delle teorie menzionate e i punti emersi dalla presente analisi, bisogna superare diverse difficoltà. La principale è il livello di specificità (o grado di astrazione) al quale si valutano le metafore. Due metafore possono essere considerate uguali a un livello più astratto, ma molto diverse a livello specifico. Anche la parola *similar* nell'ipotesi di *Cognitive Translation* non è del tutto chiara, così come non lo è il criterio secondo il quale le formulazioni linguistiche vengono giudicate come uguali o diverse: trattandosi di due lingue diverse è un'impossibilità che siano *uguali*. Inoltre, date le numerose (fino ad eccessive) sottocategorie delle espressioni metaforiche, più attenzione dovrebbe anche vertere su quelle non-metaforiche, per esempio alle similitudini in opposizione ai verbi semplici.

Per ridurre il rischio di creare categorie effettivamente non utilizzate è fondamentale prendere in considerazione solamente esempi autentici delle traduzioni. Inoltre, per aumentare il grado di generalizzabilità delle conclusioni tratte dallo studio, si dovrebbe analizzare un campione molto più ampio delle espressioni metaforiche, non soltanto con metodi qualificativi, ma anche quelli quantificativi. A questo scopo si potrebbe ricorrere ai metodi di linguistica dei corpora, in continuo sviluppo negli ultimi anni.

Riferimenti bibliografici

Al-Hassnawi, A. R. (2007, Luglio). A Cognitive Approach to Translating Metaphors. Translation Journal, 11(3).

Arduini, S., & Fabbri, R. (2012). *Che cos'è la linguistica cognitiva* (1a ed., 1a rist. ed.). Roma: Carocci editore.

Aristotele, & Pesce, D. (2000). *Poetica.* (D. Pesce, G. Girgenti, A cura di, & D. Pesce, Trad.) Milano: Bompiani.

Barcelona, A. (2003). Introduction. The cognitive theory of metaphor and metonymy. In A. Barcelona (A cura di), *Metaphor and Metonymy at the Crossroads: A Cognitive Perspective* (p. 1—28). New York: Mouton de Gruyter Berlin.

Bocian, E. (2009). Strategie di traduzione della metafora alla luce della linguistica cognitiva. *Studia Romanica Posnianensia, 36*, 15—32.

Croft, W., & Cruse, D. A. (2004). *Cognitive Linguistics.* Cambridge University Press.

Ding, Y., Noël, D., & Wolf, H.-G. (2010). *Patterns in metaphor translation: a corpus-based case study of the translation of FEAR metaphors between English and Chinese.* Tratto da https://www.researchgate.net/publication/265805882_Patterns_in_metaphor_translation_a_corpus-based_case_study_of_the_translation_of_FEAR_metaphors_between_English_and_Chinese [accesso 6.04.2021]

Dobrzyńska, T. (1992). Metafora w przekładzie. (I. Nowakowska-Kempna, A cura di) *Język a kultura, 8*, 231—250.

Dobrzyńska, T. (2012). *Od słowa do sensu. Studia o metaforze.* Warszawa: Fundacja Akademia Humanistyczna, Instytut Badań Literackich PAN.

Eco, U. (1995). Riflessioni teorico-pratiche sulla traduzione. In S. Nergaard (A cura di), *Teorie contemporanee della traduzione* (p. 121—146). Milano: Strumenti Bompiani.

Hejwowski, K. (2012). *Kognitywno-komunikacyjna teoria przekładu* (wydanie I — 4 dodruk ed.). Warszawa: Wydawnictwo Naukowe PWN SA.

Hejwowski, K., & Moroz, G. (2019). *Nowe wspaniałe światy Aldousa Huxleya i ich recepcja w Polsce.* Warszawa: Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego.

Huxley, A. (2014). Brave New World. London: Vintage Publishing

Huxley, A. (2018). Il mondo nuovo. Ritorno al mondo nuovo. Milano: Mondadori.

Huxley, A. (2019). Nowy wspaniały świat. Warszawa: Warszawskie Wydawnictwo Literackie MUZA.

Jakobson, R. (1995). Aspetti linguistici della traduzione. In S. Nergaard (A cura di), *Teorie contemporanee della traduzione* (L. Heilmann, & L. Grassi, Trad., p. 51—62). Milano: strumenti Bompiani.

Kövecses, Z. (2005). *Metaphor in culture: Universality and variation*. Cambridge University Press.

Kövecses, Z. (2020). *Extended Conceptual Metaphor Theory.* Cambridge: Cambridge University Press.

Lakoff, G. (1987). *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind.* Chicago: University of Chicago Press.

Lakoff, G., & Johnson, M. (1998). *Metafora e vita quotidiana.* (P. Violi, Trad.) Milano: Strumenti Bompiani.

Langacker, R. (2009). *Gramatyka kognitywna. Wprowadzenie.* Kraków: Universitas.

Langacker, R. W. (1995). Symboliczny charakter gramatyki. In R. W. Langacker, & H. Kardela (A cura di), *Wykłady z gramatyki kognitywnej* (p. 11—32). Lublin: Wydawnictwo Uniwersytetu Marii Curie-Skłodowskiej.

Levý, J. (1995). La traduzione come processo decisionale. In S. Nergaard (A cura di), *Teorie contemporanee della traduzione* (S. Traini, Trad., p. 63—83). Milano: strumenti Bompiani.

Muskat-Tabakowska, E. (2019). *Tłumacz (literatury) i gramatyka — śmieszy, tumani czy przestrasza?* Białystok: Wydział Filologiczny Uniwersytetu w Białymstoku.

Nabokov, V. (2000 [1955]). Problems of Translation: “Onegin” in English. In L. Venuti (A cura di), *The Translation Studies Reader* (p. 71—83). London: Routlege.

Nida, E. A. (1995). Principi di traduzione esemplificati dalla traduzione della Bibbia. In S. Nergaard (A cura di), *Teorie contemporanee della traduzione* (B. Bassi, Trad., p. 149—180). Milano: Strumenti Bompiani.

Pawelec, A. (2006). *Metafora pojęciowa a tradycja.* Kraków: Universitas.

Ricoeur, P. (2008). *Tradurre intraducibile. Sulla traduzione.* (M. Oliva, Trad.) Città di Vaticano: Urbaniana University Press.

Schäffner, C. (2004). Metaphor and translation: some implications of a cognitive approach. *Journal of Pragmatics, 36*, 1253—1269.

Sontag, S. (1990). *AIDS and Its Metaphors.* Harmondsworth, Middlesex: Penguin Books.

Tabakowska, E. (2001). *Językoznawstwo kognitywne a poetyka przekładu.* (A. Pokojska, Trad.) Kraków: Universitas.

Tabakowska, E. (2009). *Tłumacząc się z tłumaczenia.* Kraków: Wydawnictwo Znak.

Tabakowska, E. (2015). Bariery kulturowe są zbudowane z gramatyki. In P. de Bończa Bukowski, & M. Heydel (A cura di), *Myśl językoznawcza z myślą o przekładzie* (p. 97—107). Kraków: Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.

Tabakowska, E. (2015). Językoznawstwo kognitywne w teorii i praktyce przekładu: oleodruk i symfonia na dwa fortepiany. In E. Tabakowska, P. De Bończa Bukowski, & M. Heydel (A cura di), *Myśl językoznawcza z myślą o przekładzie* (p. 33—41). Kraków: Wydawnictwo Uniwerytetu Jagiellońskiego.

Tabakowska, E. (2015). O tłumaczeniu wiersza — perspektywa językoznawcy. In E. Tabakowska, P. de Bończa Bukowski, & M. Heydel (A cura di), *Myśl językoznawcza z myślą o przekładzie* (p. 65—80). Kraków: Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.

Taheri-Ardali, M., Bagheri, M., & Eidy, R. (2013). *Towards a New Model of Metaphor Translation: A Cognitive Approach.* Tratto da https://www.researchgate.net/publication/282859334_Towards_a_New_Model_of_Metaphor_Translation_A_Cognitive_Approach [accesso 5.03.2022]

Taylor, J. R. (2007). *Gramatyka kognitywna.* (M. Buchta, & Ł. Wiraszka, Trad.) Kraków: Universitas.

Wolfram-Romanowska, D., Kaszubski, P., & Parker, M. (1999). *Idiomy polsko-angielskie. Polish-English Idioms.* Warszawa: Wydawnictwo Naukowe PWN.

NEOPHILOLOGICA 2022, T. 34, 1—19
ISSN 2353-088X
DOI: https://doi.org/10.31261/NEO.2022.34.21

Beata Śmigielska
Université de Silésie à Katowice
Pologne
https://orcid.org/0000-0002-3383-0030

Il ne faut pas se laisser tromper par la langue : entre syntaxe et sémantique

Don't Be Fooled by the Language: Between Syntax and Semantics

Abstract

In this article, Beata Śmigielska describes the questions used to determine the number and nature of arguments of predicates within the framework of Stanisław Karolak's semantics-based grammar. Since syntactic structures do not directly reflect the semantic structures of predicates, the distinction between arguments and adjunct elements (modifiers) often becomes problematic. This fact is related to the lack of a single methodology by which this can be done in a simple and unambiguous way, resulting in different results of analyses of the same predicates. To solve this problem, it is necessary clearly to define the theory within which we work, because it is the adopted perspective and its well-defined principles that will decide both the path of thought during the research and its results. In her analyses of the selected predicates, Śmigielska defines the tools that can be used in predicate description such as the semantic decomposition of predicates into simpler elements, supplemented, where necessary, by contradiction tests and paraphrasing.

Keywords

Semantic grammar, predicate, argument, adjoint, modifier, valence, semantic implication, paraphrase, contradiction

1. Introduction

Créée dans les années 70/80 du XXe siècle, la grammaire à base sémantique de Stanisław Karolak représente une vision universaliste du fonctionnement de la langue, et les questions fondamentales qu'elle essaie de résoudre restent toujours

actuelles. Dans ses ouvrages consacrés au développement des principes de la grammaire (cf. p. ex. : Banyś, 1981, 1984 ; Bogacki & Lewicka, 1983 ; Karolak, 1984, 1998, 2001, 2007 ; Karolak & Bogacki, 1991, 1992), S. Karolak vise à décrire le système linguistique à travers une analyse subtile du jeu complexe des mécanismes sémantiques de la structure profonde et des mécanismes syntaxiques. Partisan de la grammaire universelle (cf. aussi p. ex. : Bogusławski, 1974, 1981 ; Wierzbicka, 2006), il donne la primauté à la description du niveau profond-sémantique, qui échappe à l'observation directe et qui est, d'après cette approche, universel à toutes les langues. Si l'on fait recours à ce modèle linguistique, on se rend compte qu'il n'existe pas une seule procédure grâce à laquelle on réussirait à déterminer clairement l'implication sémantique des prédicats, surtout ceux qui sont, de ce point de vue, plus complexes que les autres. Il est évident que la langue est très souvent trompeuse, si l'on regarde seulement sa structure superficielle. Alors, si l'on veut arriver à dégager la structure prédicat-argument(s) à travers les phrases actualisées à la surface, où il y a beaucoup de différents pièges et obstacles (p. ex. sous-entendus, raccourcis, figures de style, etc.), cette tâche s'avère compliquée dans beaucoup de cas. C'est pourquoi cette problématique est abordée et discutée souvent dans différents travaux des linguistes contemporains (cf. p. ex. : Banyś, 2019 ; Danielewiczowa, 2010, 2017 ; Fernandez-Montraveta, 2008 ; Hrabia, 2011 ; Koenig, Maunerb & Bienvenue, 2003 ; Przepiórkowski, 2017, 2019 ; Przepiórkowski & Patejuk, 2018 ; Śmigielska 2013, 2019, 2021).

Vu l'actualité des questions ci-dessus, nous étudierons dans le présent article, dans le cadre de la grammaire à base sémantique de S. Karolak, des prédicats qui peuvent poser des problèmes d'analyse quant au nombre et la nature des arguments impliqués. Cela est lié, entre autres, à la distinction entre des éléments constitutifs du sens, donc des arguments du prédicat et des éléments adjoints (modificateurs).

2. Comment la langue nous trompe-t-elle ?

Dans la conception de S. Karolak (p. ex. 1984), le prédicat est un concept qui peut être réalisé à la surface par différentes formes linguistiques, telles que p. ex. : verbes, substantifs, adjectifs, adverbes. Ainsi, dans le cas du prédicat p. ex. *admirer*, il y a différentes façons d'exprimer le même sens dans les phrases. On pourrait dire p. ex. :

1. Jean *admire* Marie.
2. Jean *éprouve de l'admiration* pour Marie.

3. Jean *est un admirateur* de Marie.
4. Marie *est admirée* de Jean.

Dans la première phrase, le prédicat est représenté par le verbe (*admirer*) et dans les phrases suivantes respectivement par les substantifs (*admiration*, *admirateur*) et l'adjectif (*admiré*). Il est vrai que les verbes sont les parties du discours particulièrement prédisposées à remplir la fonction de prédicat, car leurs propriétés relationnelles permettent, d'une façon, dirait-on, naturelle, de partir de *fonction* — ici : *admirer* pour arriver à ses *positions d'arguments* — remplies ici de *Marie* et *Jean*. C'est donc le prédicat qui est le point de départ et le centre de la phrase, d'où la direction d'étude (f → x) et non pas inversement (x → f) (cf. p. ex. Banyś, 2002, 2018). Ce type d'approche où le prédicat constitue l'élément central de la phrase s'inspire des idées de la philosophie analytique et des travaux, en particulier, de G. Frege (1984) B. Russell (1922) G. Ryle (1949) et L. Wittgenstein (1922).

Chaque prédicat ouvre un certain nombre de positions d'arguments et il y en a au minimum une, p. ex. dans le cas du prédicat *dormir* : *Marie dort P(x)* et au maximum quatre, p. ex. dans le cas du prédicat *vendre* : *Marie vend sa vieille voiture à Jean pour 100 euros P(x*, *y*, *z*, *v).* La détection du nombre et de la nature d'arguments impliqués (arguments objets — x, y, z, v — qui renvoient aux objets concrets de la réalité extralinguistique vs arguments propositionnels — p, q, r, s — qui renvoient à différentes situations exprimant des processus, des événements, des actions ou des états) n'est pas toujours une opération facile, d'autant plus que la langue a une structure superficielle qui nous trompe souvent. Cette « tromperie langagière » ne résulte d'ailleurs pas seulement des éléments de la structure superficielle elle-même, elle est aussi fonction des façons dont les linguistes, cantonnés dans leurs paradigmes de recherche, la voient et la comprennent.

Du point de vue de la grammaire à base sémantique de S. Karolak, il est important d'établir une distinction claire entre la structure profonde et superficielle. C'est au niveau profond que l'on peut parler du prédicat et de ses positions d'arguments qui sont remplies par la suite, au niveau superficiel, de différents types d'expressions, déictiques ou prédicatives, qui constituent la phrase actualisée. D'où la tendance à considérer que la structure superficielle exprime une structure profonde donnée par une correspondance biunivoque. Mais ce n'est pas toujours le cas.

Prenons p. ex. la notion de transitivité. On observe souvent une certaine tendance à remplacer directement les positions d'argument de la structure profonde par les étiquettes d'actants ou de compléments d'objet (cf. p. ex. : Lemaréchal, 1991, 1994 ; Radimský, 2012). Il ne faut cependant pas oublier que le prédicat et ses arguments sont les notions de la structure profonde et ne doivent pas toujours correspondre un à un p. ex. aux noms, verbes, adjectifs, adverbes de la structure de surface,

appelés aussi prédicats. C'est juste là qu'un mix notionnel peut se créer et le prédicat profond peut s'effacer derrière un « prédicat superficiel », ce qui peut suggérer une configuration tout à fait différente quant au nombre et la nature des arguments profonds. De ce point de vue, la transitivité n'est pas à être mise en parallèle avec les configurations des prédicats profonds puisqu'elle est bâtie sur les configurations des « prédicats superficiels ». Alors, afin de bien déterminer la structure profonde prédicat-argument(s), il faut analyser les phrases pour ne pas se laisser tromper par les structures superficielles, quand on parle de la configuration des arguments impliqués par les prédicats profonds.

Pour montrer de plus près ce phénomène, analysons quelques exemples des prédicats pour dégager leurs structures prédicats-arguments et prenons pour point de départ les phrases ci-dessous qui représentent, celles-ci et aussi les autres étudiées dans ce travail, des types de situations auxquelles on est souvent confronté lors de ce type de travail, p. ex. :

1. *Pierre mange un gâteau.*
   vs
   Pierre veut un gâteau.

Le prédicat *manger* ouvre deux positions d'argument pour des arguments d'objet (ici : *Pierre*, qui renvoie à une personne concrète et *gâteau*, qui renvoie à un aliment concret). Le prédicat *vouloir* paraît avoir la même structure prédicat-argument(s) que le prédicat *manger*. Dans les deux cas, il y a les mêmes expressions linguistiques qui remplissent toutes les positions d'argument (*Pierre* et *gâteau*). On pourrait donc être enclin à dire que leurs structures profondes sont identiques. Cependant, ce n'est ici que « la tromperie » de la langue et la confusion entre le prédicat profond et sa réalisation par un « prédicat superficiel ». En effet, le prédicat profond *vouloir* est bivalent du deuxième ordre, c'est-à-dire que sa deuxième position d'argument est ouverte pour un argument propositionnel, ce qu'une paraphrase simple révèle facilement :

Pierre veut (p. ex. *manger* ou *acheter*) *un gâteau.*

Alors, les questions que l'on peut se poser dans des situations pareilles sont les suivantes :

— Comment est-ce possible que deux phrases dont deux positions d'argument sont remplies de mêmes expressions linguistiques soient quand même différentes quant à leurs structures profondes ?
— Comment est-ce possible que deux structures profondes donnent lieu à un seul et même type de structure superficielle ?

Pour résoudre ce problème, S. Karolak (2007) propose d'avoir recours aux paraphrases et à la décomposition des prédicats en éléments sémantiquement simples (cf. p. ex. Śmigielska, 2013, 2019, 2021).

Alors, une paraphrase approximative de nos deux prédicats mentionnés est la suivante :

Manger — x avale un aliment y,

d'où le modèle sémantico-syntaxique de la phrase *Pierre mange un gâteau : P (x, y)* par rapport à

Vouloir — x a le désir de faire qqch.

qui veut dire que *x a le désir de manger/acheter un gâteau*, d'où le modèle de la phrase *Pierre veut faire qqch. avec un gâteau*, qui s'avère tout à fait diffèrent par rapport à celui de *manger* ci-dessus.

2. *Pierre écrit un livre sur le papyrus.*
   vs
   Pierre écrit le numéro de téléphone de Julie sur son livre.

Les exemples ci-dessus représentent aussi un cas intéressant du prédicat à deux structures prédicats-arguments différentes. Si l'on analyse le prédicat *écrire* du premier exemple de phrase, on observe que, même si probablement *le livre* nous fait penser au premier regard, hors contexte, à un objet que l'on peut indiquer dans la réalité non linguistique, il n'est pas utilisé dans ce sens-là, sa référence est donc différente. Il est généralement erroné d'essayer de déterminer le référent d'un mot hors contexte, puisque c'est l'emploi du mot dans un contexte donné qui fournit, d'une part, son référent, et, d'autre part, son sens. On pourrait donc définir *écrire un livre* comme action de tracer un ensemble de mots qui se forment en phrases et qui, à leur tour, composent un texte. *Le livre* représente, dans ce contexte-ci, un contenu et non pas un objet. De cela vient que, malgré les apparences qui peuvent être trompeuses ci-dessus, le prédicat *écrire* serait de l'ordre supérieur, impliquant la première position pour un argument objet (*Pierre*) et la deuxième pour un argument propositionnel (*un livre-contenu*).

La question qui peut se poser aussi est de savoir si l'expression *sur le papyrus* remplirait la troisième position d'argument ou si c'est plutôt un élément adjoint n'ayant aucun rapport avec le sens du prédicat en question. Cette phrase nous fournit d'ailleurs une ambiguïté intéressante dans ce contexte-là. Puisque, d'une part, si l'on

applique le test de négation à la phrase, on voit qu'il n'est pas possible d'*écrire un livre* « sur rien », et que l'action d'*écrire* se fait toujours sur un support matériel, quel qu'il soit (ici : *le papyrus*). C'est vrai que cette troisième position d'argument d'objet n'est pas souvent remplie dans les phrases, mais cet élément de support de contenu est certainement un élément constitutif du sens de l'action d'*écrire*. D'autre part, on voit qu'il n'est pas possible non plus d'*écrire un livre (un contenu)* « sur rien », donc sans aucun contenu, et que l'action d'*écrire*, dans ce sens-ci, est toujours à propos de quelque chose, même à propos de « rien », non seulement en philosophie, mais aussi en belles lettres (cf. p. ex. la citation de G. Flaubert : « Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure »[1], ou encore le titre frappant : *Le Livre du rien* de R. Courgeon). Ici, le rôle du contenu est assigné par l'auteur de la phrase au *papyrus.* On pourrait réfléchir, donc, comment distinguer les deux lectures possibles de la phrase en question. La réponse se trouve, comme c'est toujours le cas, dans la continuation de la phrase, généralement allant de pair avec la négation, pour tester les compatibilités et les contradictions possibles, cf. p. ex. :

2a. *Pierre écrit un livre sur le papyrus.*
Pierre n'écrit pas un livre sur le papyrus, mais sur le papier recyclé.
vs
2b. *Pierre écrit un livre sur le papyrus.*
Pierre n'écrit pas un livre sur le papyrus, mais sur les pharaons.

Ainsi, on dirait que le prédicat en question est trivalent de l'ordre supérieur et son modèle serait le suivant : P (x, q, z).

La situation semble tout à fait différente dans le cas de la deuxième phrase de l'exemple 2 ci-dessus. Le même prédicat « superficiel » *écrire* dont la deuxième position d'argument est remplie de *numéro de téléphone de Julie* représente la situation où quelqu'un trace des signes sur un support de contenu — ici sur un livre-objet. Alors, dans ce cas-ci, le prédicat en question serait trivalent du premier ordre avec trois positions ouvertes pour les arguments d'objet et son modèle serait différent par rapport au premier : P (x, y, z) (cf. p. ex. Śmigielska, 2021).

Dans ses analyses, S. Karolak distingue deux prédicats profonds *écrire* en les rangeant dans deux catégories différentes : dans des bivalents du premier ordre (ceux qui ouvrent deux positions pour les arguments d'objet (cf. 2007 : 118)) et dans des bivalents de l'ordre supérieur où il est représenté par l'expression *écrire que* (cf. 2007 : 187).

[1] Flaubert, G. (2014). *Deux mains sur une couronne* [version numérique]. Arvensa Éditions. Cité via QQ Citations. https://qqcitations.com/citation/128262

Le troisième type d'exemples concerne les prédicats du type *conduire*, p. ex. :

3. *Marie conduit bien la voiture.*
   vs
   Marie conduit sa fille à la garderie.

Les phrases représentent aussi la situation où la même forme renvoie à deux sens différents, donc à deux prédicats différents. Dans le cas de la première phrase, il s'agit du prédicat bivalent du premier ordre — P (x, y) et, dans le cas de la deuxième phrase, le prédicat analysé est tétravalent du premier ordre — P (x, y, z, v), et ils appartiennent à une sous-classe de la classe des « prédicats de mouvement », ce que l'on peut démontrer par l'expansion de toute la structure sémantique du prédicat profond, p. ex. :

Marie conduit sa fille de chez elle à la garderie par la pâtisserie.

Il est donc évident que, dans ce type d'analyses, il faut toujours prendre en considération le contexte et effectuer une analyse sémantique afin d'éliminer des effets trompeurs du niveau des expressions, dont, entre autres, la polysémie et l'homographie.

Considérons encore les exemples suivants :

4. *Paul descend du premier étage.*
   vs
   Paul descend les valises au rez-de-chaussée.
   vs
   Paul fume la cigarette devant l'école.

Les phrases ci-dessus mettent en évidence deux problèmes auxquels le linguiste doit s'affronter. Le premier concerne le phénomène de la polysémie et de l'homographie qui a été déjà mentionné plus haut (le cas de deux premières phrases). Ainsi, le prédicat *descendre* employé dans deux premiers exemples, dont le sens commun est *aller de haut en bas*, dans le deuxième cas, on a encore l'adjonction de *cause* : *faire de sorte que x aille de haut en bas*, appartient à une sous-classe de la classe des « prédicats de mouvement » et il est tétravalent du premier ordre — P (x, y, z, v). On pourrait pourtant être tenté à croire que, les apparences de la surface des phrases étant trompeuses, le prédicat *descendre* de la deuxième phrase est trivalent du premier ordre — P (x, y, z). Cf. donc p. ex. les expansions des deux phrases ci-dessus qui montrent la vraie nature des choses (cf. p. ex. Śmigielska, 2019) :

Paul descend du premier étage au rez-de-chaussée (passant) par le salon.
Paul descend les valises du premier étage au rez-de-chaussée (passant) par le salon.

Le deuxième problème est plus difficile et il est abordé souvent par beaucoup de linguistes. Il est lié à la discussion qui n'est pas du tout terminée, c'est pourquoi on y revient ici, et il concerne la distinction entre la position de l'argument impliqué par le prédicat et l'élément adjoint, qui n'appartient pas à la structure prédicat-argument(s) et qui ne joue qu'un rôle de modificateur de phrase, généralement quant au temps, l'espace ou la manière dont une action s'effectue. Il faut quand même être toujours vigilant dans le cas des expressions de ce type, car ce n'est pas automatique qu'elles jouent toujours le rôle des adjoints.

Alors, dans toutes les phrases ci-dessus apparaissent les informations quant au lieu de l'action de *descendre* et de *fumer*. Comment distinguer donc les expressions qui saturent les positions ouvertes par ces prédicats des éléments adjoints (modificateurs) ? Étant donné que le prédicat *descendre* représente une sous-classe de la classe des « prédicats de mouvement », le lieu où l'on *descend* et celui où l'on *descend* quelque chose est inhérent au sens du prédicat, donc les expressions de lieu représentent, dans ce cas-ci, des arguments et non pas des adjoints. Par contre, la situation est tout à fait inverse dans le cas de *fumer* dont le sens n'est associé en aucun point au lieu où cette action se passe, et l'expression *devant l'école* représente ici un élément adjoint de la phrase et non pas un argument.

3. Arguments ou adjoints ?

S. Karolak souligne dans ses travaux (p. ex. 2007) que la description des structures prédicats-arguments n'est pas une tâche facile parce qu'il n'y a pas un seul chemin pour y arriver. La façon la plus fiable est pour lui la décomposition du sens des prédicats en unités sémantiques minimales, ce qui n'est cependant pas libre de subjectivité, pour en dégager le sens du prédicat de départ et déterminer le nombre et le type des positions d'argument. Afin d'effectuer ce type d'analyse de la structure prédicat-argument(s), profonde, les analyses sont menées à partir de la structure « tangible », celle de surface, c'est-à-dire au niveau syntaxique, où l'on a déjà affaire à une expression superficielle du prédicat profond. Il faut donc souligner une fois de plus que la structure des phrases à ce niveau-ci ne reflète souvent que partiellement la structure prédicat-argument(s) du niveau profond. Il est bien évident que chaque

acte de communication se fait dans un contexte bien déterminé, donc certaines informations n'apparaissent pas dans les phrases, même si elles appartiennent à la structure prédicat-argument(s) ou, inversement, il y a des éléments des phrases qui remplissent seulement la fonction des adjoints (modificateurs) et n'entrent pas dans la structure prédicat-argument(s).

Étant consciente du fait que la surface de la langue nous trompe souvent et cache derrière ses structures formelles la vraie structure sémantique, nous essaierons d'analyser dans ce qui suit d'autres cas types des emplois des prédicats qui sont intéressants de ce point de vue. Prenons p. ex. les prédicats du type : *chanter* et *danser*. Faciles à classer au premier regard, ils ne le sont pas en réalité, surtout si l'on cède à la tentation de calquer la structure superficielle sur la structure profonde. Ont-ils les structures prédicats-argument(s) du même type ou des structures différentes ? Comment sont-elles en réalité ?

Pour trouver la réponse à ces questions, commençons par l'analyse de quelques exemples d'emplois de ces prédicats-là tirés d'Internet :

1. *Chanter :*

a. *Il chante chaque matin dans la salle de bains.*
b. *Pierre chante l'hymne national.*
c. *Julie chante une mélodie.*
d. *Christine chante une chanson d'amour.*
e. *Ils chantent du jazz.*
f. *Pour la première fois, il chante ses propres textes.*
g. *Maman chante une belle chanson à sa petite fille pour l'endormir.*
h. *Marie chante pour son mari.*
i. *Les artistes chantent devant le public.*
j. *Pierre chante en duo avec Marie.*
k. *Le rossignol chante.*
l. *La bouilloire chante.*
m. *Jean chante les louanges de Marie.*

Pour dégager le nombre des arguments qui entrent en relation avec le prédicat *chanter*, regardons tout au début comment il est défini dans les dictionnaires et éventuellement, si nécessaire, essayons d'en faire la décomposition sémantique en éléments plus simples.

D'après p. ex. la définition tirée des dictionnaires de l'Antidote 8, le prédicat *chanter*, dans l'un des sens où il est qualifié comme verbe intransitif — c'est *faire entendre avec la voix une suite de sons mélodieux qui forme une chanson, un air, un chant (etc.)* et d'après celle du Robert Dico en ligne, *chanter* veut dire *former avec*

la voix une suite de sons musicaux. À partir des définitions citées, la conclusion qui s'impose est que quiconque qui se sert de la voix (un être animé : *homme* ou *oiseau*), est apte à produire une suite de sons mélodieux qui se forment en différentes compositions musicales, telles que p. ex. : *chanson*, *air*, *hymne*, *chant*, *cantique*, *berceuse*, *psaume*, *messe*, *prière*, *ballade*, *opéra*, *sérénade*, etc. (cf. b, c, d, g). Il est possible aussi de *chanter* une mélodie qui, suivant son style caractéristique, est appelée respectivement p. ex. : *rap*, *blues*, *jazz*, *pop*, *country*, etc. (cf. e). On peut également *chanter* tout court, sans déterminer ni forme musicale ni style de musique (cf. a, h, i, j, k, l). Il est bien évident que ni les éléments concernant le lieu où l'on chante, de type, p. ex. *dans la salle de bains*, *devant le public* (cf. a, i) ni ceux précisant le temps, p. ex. *chaque matin* (cf. a), ne sont importants du point de vue du sens du prédicat en question. On observe également des exemples de phrases où quelqu'un *chante* quelque chose à quelqu'un, pour quelqu'un ou avec quelqu'un (cf. g, h, j). Parmi les phrases citées, il y a aussi un emploi intéressant où une personne *chante ses propres textes*, donc, dans ce cas-ci, ce sont les paroles de la chanson qui sont mises en évidence et non pas la mélodie qui en constitue le fond. Il est intéressant de voir aussi que dans deux exemples des phrases (cf. k, l), celui ou celle qui *chante* est un oiseau ou un objet concret qui poussent des cris ou des sons ressemblant à une mélodie produite par l'homme. Ces constructions-ci peuvent donner naissance aux emplois métaphoriques à effet poétique ou amusant. Quant à la dernière phrase (m), on y a affaire à la construction figée de *chanter des louanges de qqn* qui veut dire *vanter les mérites de qqn* et il faut l'étudier comme le tout.

2. *Danser :*

a. *Marie danse au coucher du soleil.*
b. *Pierre danse avec Marie.*
c. *Pierre et Marie dansent au bal.*
d. *Marie danse le flamenco.*
e. *Les artistes dansent devant le public.*
f. *Elle danse pour son mari.*
g. *Le chien danse mieux que les humains.*
h. *Les ombres dansent sur les murs.*

Si l'on veut décomposer le prédicat *danser* en éléments sémantiquement plus simples, on doit partir aussi de la définition proposée p. ex. par l'Antidote 8. Selon les dictionnaires de ce logiciel, *danser* dans son emploi intransitif veut dire *faire des mouvements, se déplacer en divers sens ; remuer.* En revanche, le Robert Dico en ligne en donne une définition presque tautologique, qui est *exécuter une danse*. Il paraît incontestable, comme c'est aussi vrai dans le cas de *chanter*, que ni le lieu

(p. ex. : *au bal*, *sur les murs*, *devant le public*), ni le temps de *danser* (p. ex. : *au coucher du soleil*) ne représentent pas les éléments constitutifs de son sens. Vu que l'action de *danser* consiste à mouvoir le corps en rythme, ces mouvements sont effectués par les êtres animés et sont souvent rythmés par la musique et régis par les règles précises propres à un type de danse concrète, telle que p. ex. *tango*, *valse*, *flamenco*, *jazz*, *salsa*, etc. (cf. d). On peut naturellement *danser* sans préciser le type de danse (cf. a), *danser* avec qqn et pour qqn (cf. b, f). Ce ne sont pas que les humains qui peuvent *danser*, il arrive que les animaux *dansent* aussi (cf. g) (cf. cet ajout : *rappelant*, dans l'exemple de l'Antidote 8 : *Faire des mouvements harmonieux et rythmés, ou vifs, saccadés rappelant une danse*). Le dernier exemple (h), où *les ombres dansent sur les murs*, représente un emploi métaphorique de *danser*, puisque, grâce au jeu de la lumière, les ombres effectuent des mouvements « dansants » sur un espace bien déterminé. De même, il est possible de dire p. ex. que :

Les couleurs dansent dans tes yeux.
Les lumières dansent sur les eaux du port.
Les rayons de soleil dansent sur les pétales.
Le vent danse dans les cheveux.
Les vagues dansent à l'horizon.
Etc.

Après avoir analysé les emplois de *chanter* et *danser*, nous pouvons revenir maintenant à nos deux questions posées plus haut et essayer de répondre si les deux prédicats possèdent les structures prédicats-arguments du même type ou leurs structures sont différentes et, ce qui est le plus important, comment elles sont en réalité.

Comme on l'a vu, il n'est pas parfois facile de découvrir la réalité des choses sous les apparences de la surface. En effet, certains arguments constituent une partie inhérente d'une structure prédicat-argument(s), mais leurs représentations dans les phrases peuvent être facultatives, et, à l'inverse, certains éléments n'ayant aucun lien sémantique avec le prédicat profond, n'étant liés que syntaxiquement avec l'ensemble de la réalisation de la structure profonde de ce prédicat dans une phrase, peuvent y apparaître, mais, en fait, ils fonctionnent comme des adjoints (modificateurs) (cf. p. ex. Vivès, 1993). Ce qui constitue un vrai défi pour les linguistes, c'est de créer une méthode permettant de distinguer les adjoints des arguments. Pour le moment, il n'y en a pas une seule qui soit complètement efficace et opérationnelle sur ce plan-ci (cf. p. ex. : Fernandez-Montraveta, 2008 ; Przepiórkowski, 2017 ; Przepiórkowski & Patejuk, 2018). Néanmoins, cela ne veut pas dire que dans les cas analysés, on n'a pas de preuves démontrant le statut de leurs structures prédicats-arguments.

Or, la première démarche du type de *contradictio in adiecto*, se servant de la compatibilité et de l'incompatibilité (contradiction sémantique), nous amène à poser l'hypothèse, suggérée par la surface de la langue, que les prédicats *chanter* et *danser* sont bivalents, les deux ayant un sujet grammatical et un complément d'objet direct grammatical. Le problème commence quand on essaie de définir la nature de cette position d'argument hypothétique, et l'on a à choisir entre une position d'argument d'objet ou une position d'argument propositionnel. Prenons la première possibilité. Pour que l'on y ait affaire à un objet concret, il faudrait, conformément au test d'identification des objets, localiser l'objet remplissant cette position d'argument. Tout comme dans les exemples des noms du type p. ex. *déjeuner*, où l'on observe une ambiguïté quant à la nature — concrète ou abstraite de ce nom — et rappelant qu'il est en principe impossible de déterminer cette nature hors contexte, sans prendre en considération les autres éléments de la phrase, suivant ce qui est à côté de *déjeuner* détermine si c'est un concret ou un abstrait, cf. p. ex. :

Le déjeuner a commencé au restaurant à 16 h et s'est terminé à 18 h.
vs
Le déjeuner est sur la table, sers-toi !

(la phrase : *Le déjeuner est au restaurant*, hors contexte ou sans précisions supplémentaires, serait aussi ambiguë).

Dans le premier cas, la possibilité de déterminer le cadre temporel de *déjeuner* tranche la question : on a affaire à un événement, donc à un abstrait. Dans le second cas, la possibilité de déterminer le cadre spatial de *déjeuner* tranche aussi la question : on a affaire à un objet concret.

Si l'on applique le même test aux phrases avec *chanter une chanson* et *danser une danse*, on voit que ni *chanson* ni *danse* ne peuvent y recevoir une lecture concrète dans les phrases de départ, cf. p. ex. :

Jean chante une chanson pendant un quart d'heure.
Jean danse une danse pendant un quart d'heure.

En revanche, c'est possible, si l'on change de prédicat/verbe qui est à leurs côtés, cf. p. ex. :

Une chanson est sur la table.
Une danse est sur la table.

Mais, cela exige un court temps de traitement intellectuel pour pouvoir comprendre ce qui est dans ces phrases-là, et elles ne sont pas inacceptables si elles sont interprétées comme emplois raccourcis, métonymiques, voulant dire en fait que (cf. Czekaj, 2011, 2018), p. ex. :

(Un CD avec) une chanson est sur la table.
(Un CD avec) une danse est sur la table.

La conclusion en est donc que ce n'est pas un argument d'objet, en dépit des suggestions de la surface. C'est donc peut-être un autre type d'argument, un argument propositionnel ? Dans ce cas-là, on devrait pouvoir s'attendre à ce qu'il y ait quelque part, peut-être caché, un prédicat d'un tel argument propositionnel. Dans les phrases ci-dessus, on a bien vu que dans la phrase avec l'interprétation abstraite de *déjeuner*, on pourrait préciser comment le déjeuner était pris, p. ex. :

Le déjeuner, pris en compagnie de mes amis, a commencé au restaurant à 16 h et s'est terminé à 18 h.

Est-il possible d'ajouter un prédicat à la *chanson* ou à la *danse* dans les phrases analysées ? Cf. p. ex. :

Jean chante une chanson, ???^{x}effectuée avec ses amis, pendant un quart d'heure.
Jean danse une danse, ???^{x}effectuée avec ses amis, pendant un quart d'heure.

S'il n'est pas possible de trouver un prédicat que l'on puisse ajouter à *chanson* ou *danse* dans ce type de phrases, la conclusion évidente est que ces expressions ne remplissent pas là une position d'argument puisqu'il n'y en a pas.

Autant dire que la structure prédicat-argument(s) dans le cas de *chanter* est la suivante :

chanter — **P (x) —** prédicat monovalent, du premier ordre, impliquant une position pour un argument objet à saturer d'un nom animé (humain ou oiseau).

Nos analyses ci-dessus ont abouti à qualifier tous les autres éléments des phrases, d'adjoints qui complètent seulement l'idée de *chanter*, mais qui ne sont pas inclus dans sa structure profonde. Puisqu'il est possible de dire que, p. ex. :

Je ne chante pas d'air, pourtant, je chante.
Je ne chante pas de jazz, pourtant, je chante.
Je ne chante pas une ballade, mais je chante une chanson d'amour.

(où les mots soulignés indiquent un accent d'insistance), le test de contradiction prouve que ces éléments ne sont pas des composants du sens du prédicat en question. Ce ne sont donc pas des expressions ayant une fonction référentielle, mais elles ont, en revanche, une fonction prédicative.

Ainsi, on peut *chanter* une mélodie en forme p. ex. de : *berceuse*, *air*, *cantique*, *chant*, *hymne*, etc. ou en créer dans certains styles, de type p. ex. : *rock*, *jazz*, *blues*, *pop*, etc., mais ces éléments-là ne sont pas nécessaires du point de vue du sens de *chanter* en tant que tel. Par contre, quand ils sont ajoutés aux phrases avec *chanter*, ils deviennent des qualifications supplémentaires de ce qui est chanté, fonctionnant en fait comme un adverbe par rapport au verbe, à ceci près qu'ici c'est un substantif qui joue ce rôle.

Ce n'est pas important non plus pour le sens de *chanter* de savoir ni à qui, ni pour qui, ni avec qui l'on *chante*. De nouveau, c'est le test de contradiction qui le montre bien :

Je ne chante à personne, pourtant je chante.
Je ne chante pour personne, pourtant je chante.
Je ne chante avec personne, pourtant je chante.

En ce qui concerne les phrases du type :

Pour la première fois, il chante ses propres textes

l'expression *ses propres textes* se réfère aux chansons qu'il a écrites lui-même. Une chanson se compose de deux couches (mais il y a aussi des chansons sans paroles), l'une musicale et l'autre textuelle. C'est donc une sorte de métonymie et, en fait, la phrase complète devrait avoir la forme :

Pour la première fois, il chante une chanson avec ses propres textes,

où l'expression *ses propres textes* remplace l'expression complète *une chanson avec ses propres textes* et qualifie d'une manière supplémentaire le prédicat *chanter*. Dans les emplois standard de *chanter*, sans aucune information supplémentaire ajoutée, c'est cette première couche qui est toujours au premier plan.

Toutefois, on peut imaginer aussi des situations où le prédicat *chanter* serait employé plutôt, dans l'une des lectures possibles, au sens d'un « prédicat de communication » de type p. ex. *dire* ou *communiquer*, p. ex. :

Il a chanté les demandes de pardon devant la fenêtre de sa bien-aimée
= *Il a communiqué par le chant les demandes de pardon devant la fenêtre de sa bien-aimée*
= *Il a communiqué par le chant les demandes de pardon à sa bien-aimée devant sa fenêtre*

où il représenterait un modèle syntactico-sémantique conforme à la classe des « prédicats de communication » qui diffèrent par rapport au modèle de *chanter* ci-dessus : P (x), :

communiquer {[par le] chant[er]} — **P (x, q, z) —** prédicat trivalent, de l'ordre supérieur, impliquant deux positions pour les arguments d'objet et une position pour un argument propositionnel.

Il est vrai aussi que les phrases du type ci-dessus, si elles possèdent moins d'informations, peuvent être aussi interprétées — la seconde interprétation possible annoncée ci-dessus — comme *chanter* standard, cf. p. ex. :

Il a chanté des demandes de pardon
= *Il a chanté une chanson avec des demandes de pardon.*

Il y a aussi des cas intéressants d'emploi métaphorique de *chanter* où la position d'argument dégagée est saturée d'un objet qui peut émettre des sons ressemblant à une mélodie créée par un être animé (p. ex. *la bouilloire chante*). On aurait donc affaire à une structure prédicat-argument(s) similaire à celle de *Jean chante*, à ceci près que la position d'argument d'objet, comme c'est le cas des emplois métaphoriques qui consistent à transcender les frontières des mondes, ici du monde animé vers le monde inanimé, serait saturée d'une autre catégorie ontologique, à savoir un inanimé (cf. 1l).

On trouve aussi parmi les exemples cités une expression *chanter des louanges*, qui est devenue figée (cf. G. Gross, 2012 ; M. Gross, 1988 ; Vivès, 1993). Ainsi, étant donné son caractère figé, sa structure prédicat-argument(s) se présenterait comme suit :

chanter les louanges de qqn/qqch. — **P (x, y)** — prédicat bivalent du premier ordre, impliquant deux positions pour les arguments d'objet.

En ce qui concerne le prédicat *danser*, sa structure profonde s'est avérée identique à celle de *chanter*. Son modèle syntactico-sémantique serait donc le même que celui de *chanter* :

danser — **P (x)** — prédicat monovalent du premier ordre, impliquant une position d'argument objet à saturer d'un être animé (humain ou animal).

D'après les analyses des phrases ci-dessus, les autres éléments qui y apparaissent, naturellement sauf ceux qui remplissent la première position d'argument, ne constituent pas le sens de *danser*. Ils déterminent seulement la façon de *danser* que l'on appelle p. ex. : *ballet*, *flamenco*, *jazz*, *salsa*, etc. De plus, les informations du type à qui, pour qui ou avec qui l'on *danse*, sont également facultatives. Tout comme dans le cas de *chanter*, on observe dans le cas de *danser* tout un groupe d'emplois métaphoriques du type p. ex. *lumières*, *couleurs*, *vagues*, *ombres*, *vent*, etc. qui sont mis en marche par une force physique extérieure et font semblant de *danser* sur un certain fond.

4. Conclusion

On pourrait croire que l'on a déjà dit beaucoup, certains même diraient que « tout », sur la façon de déterminer le nombre et la nature des arguments dans les théories qui se servent des structures prédicats-arguments dans leurs analyses. Mais il s'avère que ce n'est qu'une impression superficielle, que les théories sémantiques sont toujours très productives, et que, ici aussi, comme dans le cas de la dissonance entre la structure superficielle et la structure profonde que l'on a vue, les apparences sont trompeuses.

Les travaux cités dans notre article, en particulier ceux d'A. Przepiórkowski (2017, 2019 ; Przepiórkowski & Patejuk, 2018), le montrent très bien. C'est pourquoi il faut déterminer précisément la méthodologie suivant laquelle on arrive à telle ou telle conclusion d'analyse dans le cadre d'une théorie donnée, et surtout dans le cadre d'une théorie sémantique, comme la grammaire à base sémantique de S. Karolak (cf. 1984, 2007).

Il est important aussi de prendre en considération le fait que soulignent W. Banyś (2018), dans un cadre épistémologique général, et A. Przepiórkowski (2017, 2019 ; Przepiórkowski & Patejuk, 2018), dans le cadre spécifique de la distinction des arguments et des éléments adjoints dans différentes théories linguistiques, que ce qui est décisif pour telle ou telle analyse de ces relations, c'est le paradigme de recherche général qui est choisi, la théorie qui en résulte, les concepts dont on se sert et les outils méthodologiques qui permettent de vérifier les hypothèses proposées.

En nous plaçant dans le cadre de la théorie à base sémantique de S. Karolak, nous avons présenté ci-dessus la façon de procéder qui résulte des principes de cette théorie et qui, appliquée d'une manière conséquente, permet d'arriver aux analyses fiables et de déterminer les structures prédicats-arguments.

Références citées

Baker, M. C. (1988). *Incorporation: A theory of grammatical function changing*. Chicago, University of Chicago Press.

Baker, M. C. (1996). *The polysynthesis parameter*. Oxford, Oxford University Press.

Banyś, W. (1981). Description indéfinie : argument ou prédicats en position d'argument ? *Linguistica Silesiana, 4*.

Banyś, W. (1984). Sémantique, structure, syntaxe et lexique. *Cahiers de lexicologie, 45*, 61—72.

Banyś, W. (2002). Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie I : Questions de modularité. *Neophilologica, 15*, 7—28.

Banyś, W. (2018). Nouveaux anciens paradigmes : Approche orientée objets, Classes d'objets, Psychologie écologique et Linguistique. *Neophilologica, 30*, 25—41.

Banyś, W. (2019). Y a-t-il une relation entre la valence (pleine) et la synonymie ? *Neophilologica, 31*, 9—31.

Banyś, W., & Karolak, S. (Éd.). (1988). *Prace slawistyczne, Tom 65: Structure thème-rhème dans les langues romanes et slaves*. Wrocław, Zakład Narodowy imienia Ossolińskich PAN.

Bogacki, K., & Karolak, S. (1991). Fondements de la grammaire à base sémantique. *Lingua e stile, 26*, 309—345.

Bogacki, K., & Karolak, S. (1992). Założenia gramatyki o podstawach semantycznych. *Język a Kultura, 8*, 157—187.

Bogacki, K., & Lewicka, H. (1983). *Dictionnaire sémantique et syntaxique des verbes français*. Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.

Bogusławski, A. (1974). Preliminaries for semantic-syntactic description of basic predicative expressions with special reference to Polish verbs. In A. Orzechowska & R. Laskowski (Red.), *O predykacji* (p. 39—57). Wrocław, Ossolineum.

Bogusławski, A. (1981). More than three or three at most? The problem of valency places and arguments of relations. *Studia gramatyczne, 4*, 7—14.

Czekaj, A. (2011). Question de métonymie dans la traduction automatique. *Neophilologica, 23*, 136—149.

Czekaj, A. (2018). Perception et métonymie — problèmes de traduction automatique. *Neophilologica, 30*, 76—88.

Danielewiczowa, M. (2010). Schematy składniowe — podstawowe kwestie metodologiczne. *Poradnik Językowy, 3*, 5—27.

Danielewiczowa, M. (2017). Argumenty i modyfikatory — głos w dyskusji. *Linguistica Copernicana, 14*, 55—70.

Fernandez-Montraveta, A. (2008). Annotation de corpus : Sur la délimitation des arguments et des adjoints. *SKY Journal of Linguistics, 21*, 243—269.

Frege, G. (1984). *Collected Papers on Mathematics, Logic, and Philosophy*. Oxford, Blackwell.

Gross, G. (2012). *Manuel d'analyse linguistique. Approche sémantico-syntaxique du lexique*. Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

Gross, M. (1988). Les limites de la phrase figée. *Langages, 90*, 7—22.

Hrabia, M. (2011). La grammaire à base sémantique : une conception « bâtie » et non pas « donnée ». Quelques remarques sur le changement de la compréhension de certaines notions fondamentales dans la théorie de Stanisław Karolak. *Neophilologica, 23*, 273—289.

Karolak, S. (1984). Składnia wyrażeń predykatywnych. In Z. Topolińska (Red.), *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Składnia* (s. 11—211). Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN.

Karolak, S. (1998). Sur une méthode de détermination de la valence des prédicateurs. In E. Hajičová (Ed.), *Issues of Valency and Meaning. Studies in Honour of Jarmila Panevová* (pp. 55—61). Prague, Karolinum, Charles University Press.

Karolak, S. (2001). Założenia gramatyki o podstawach semantycznych. In S. Karolak (Red.), *Od semantyki do gramatyki* (s. 21—61). Warszawa, Instytut Slawistyki PAN.

Karolak, S. (2002). *Podstawowe struktury składniowe języka polskiego*. Warszawa, Slawistyczny Ośrodek Wydawniczy PAN.

Karolak, S. (2007). *Składnia francuska o podstawach semantycznych* (T. 1). Kraków, Collegium Columbinum.

Koenig, J., Mauner, G., & Bienvenue, B. (2003). Arguments for adjuncts. *Cognition, 89*, 67—103.

Lemaréchal, A. (1991). Transitivité et théories linguistiques : modèles transitivistes contre modèles intransitivistes ? *Linx, 22*, 67—94.

Lemaréchal, A. (1995). Actants et arguments ? In Fr. Madray-Lesigne & J. Richard--Zapella (Éd.), *Lucien Tesnière aujourd'hui* (p. 65—174). Paris — Louvain, Peeters.

Przepiórkowski, A. (2017). *Argumenty i modyfikatory w gramatyce i w słowniku*. Warszawa, Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego.

Przepiórkowski, A. (2019). SyntaxFest 2019 Invited talk — Arguments and adjuncts. In *Proceedings of the Third Workshop on Universal Dependencies* (pp. 1—1). Paris, Association for Computational Linguistics.

Przepiórkowski, A., & Patejuk, A. (2018). Arguments and adjuncts in Universal Dependencies. In *Proceedings of the 27th International Conference on Computational Linguistics (COLING 2018)* (pp. 3837—3852). Santa Fe, Association for Computational Linguistics.

Radimský, J. (2012). Actants, arguments et rôles sémantiques : combien de niveaux d'analyse ? In T. Tomaszkiewicz & G. Vetulani (Éd.), *L'apport linguistique et culturel français à l'Europe : du passé aux défis de l'avenir* (p. 97—103). Łask, Leksem.

Russel, B. (1922). *The Analysis of Mind*. London, George Allen and Unwin Limited.

Ryle, G. (1949). *The Concept of Mind*. Chicago, University of Chicago Press.

Śmigielska, B. (2013). Le problème de la valence et de l'ordre des prédicats dans la conception des structures prédicat-arguments de Stanisław Karolak. *Neophilologica, 25*, 140—149.

Śmigielska, B. (2019). Implication sémantique des prédicats dans la grammaire à base sémantique de Stanisław Karolak. *Neophilologica, 31*, 384—398.

Śmigielska, B. (2021). Modèles sémantico-syntaxiques des prédicats dans la conception de la grammaire à base sémantique de Stanisław Karolak — quelques problèmes et solutions. *Neophilologica, 33*, 1—20.

Wierzbicka, A. (2006). Sens et grammaire universelle : théorie et constat empirique. *Linx, 54*, 181—207.

Wittgenstein, L. (1922). *Tractatus logico philosophicus*. London, Kegan Paul.

Vivès, R. (1993). La prédication nominale et l'analyse par verbes supports. *L'Information grammaticale, 59*, 8—15.

Rédaction / Copy editing
PAWEŁ KAMIŃSKI (textes français / French texts)
RYSZARD WYLECIOŁ (textes italiens / Italian texts)
AGNIESZKA GWIAZDOWSKA (texte espagnol / Spanish text)
SYLWIA KLOS (texte portugais / Portuguese text)
TOMASZ KALAGA (textes anglais / English texts)

Projet de la couverture et de la page de titre / Cover and front page design
TOMASZ JURA

Préparation de la couverture à l'impression / Cover preparation for printing
PAULINA DUBIEL

Composition / Typesetting
PAULINA DUBIEL

ISSN 2353-088X

Attribution – Partage dans les mêmes conditions 4.0 International (CC BY-SA 4.0) /
Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International (CC BY-SA 4.0)

Auparavant, la revue paraissait sous forme imprimée suivie de l'identificateur ISSN 0208-5550 /
This journal was formerly published in print with the following identifier ISSN 0208-5550

La version primaire référentielle de la revue est sa version électronique (en ligne) /
The primary referential version of the journal is its electronic (online) version

La revue est distribuée gratuitement /
The journal is distributed free of charge

Maison d'édition / Publisher
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego / University of Silesia Press
ul. Bankowa 12B, 40-007 Katowice
www.wydawnictwo.us.edu.pl
e-mail: wydawnictwo@us.edu.pl

Printed sheets: 28,0. Publishing sheets: 26,5.

Egzemplarz bezpłatny

ISSN 2353-088X

25

9 772353 088202

Więcej o książce